B. DIAZ DEL CASTILLO

CONQUÊTE
DE LA
NOUVELLE ESPAGNE

TRADUCTION
PAR
D. JOURDANET

TOME
2

ASTILLO

TE

PAGNE

NET

CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

HISTOIRE VÉRIDIQUE DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

ÉCRITE PAR LE

CAPITAINE BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

L'un de ses conquérants

TRADUCTION PAR

D. JOURDANET

TOME SECOND

PARIS

TYPOGRAPHIE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

1876

Dr. Jourdanet

Traduction de B. Diaz



Gravé par Erhard

Imp. Monrocq

CONQUÊTE
DE LA
NOUVELLE-ESPAGNE

HISTOIRE VÉRIDIQUE DES ÉVÉNEMENTS

CHAPITRE CXLIII

Comment on marqua au fer rouge les esclaves à Tezcuco, et comme quoi nous eûmes la nouvelle qu'un navire était arrivé à la Villa Rica. Je dirai les passagers qui le montaient et autres choses qui advinrent.

Comme Sandoval venait d'arriver avec un grand nombre d'esclaves, et que d'ailleurs il y en avait déjà beaucoup qui provenaient des précédentes campagnes, il fut convenu qu'on les marquerait au fer. On fit donc circuler l'ordre de les réunir en une maison qui fut désignée dans ce but. La plupart d'entre nous présentâmes les pièces que nous avions prises, pour qu'on leur appliquât le fer de Sa Majesté, ainsi que cela avait été précédemment convenu avec Cortès; je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Nous pensions qu'on nous les rendrait après que nous aurions payé le cinquième royal sur le prix qui serait assigné comme valeur à chaque pièce. Mais il n'en fut pas ainsi, et je puis bien dire que si les choses se pas-

sèrent fort mal pour nous à Tepeaca, ainsi que je l'ai conté déjà, ce fut bien pire encore à Tezcuco, où, après le cinquième du Roi, il y en fallut payer un autre pour Cortès et plusieurs avantages encore pour les capitaines. Au surplus, dans la nuit qui précéda le partage, lorsque toutes les pièces étaient rassemblées, les meilleures Indiennes disparurent. Cependant Cortès nous avait bien promis que les bonnes pièces seraient vendues publiquement pour leur valeur véritable, tandis que les inférieures seraient cotées plus bas. Mais les choses ne se passèrent pas avec cette justice, parce que les commissaires royaux qui étaient chargés des esclaves faisaient absolument à leur volonté: de sorte que, comme je l'ai dit, ce fut encore pis qu'autrefois. Il en résulta qu'à l'avenir, lorsque nous autres soldats arrivions à nous emparer de quelques bonnes Indiennes, de crainte qu'on ne nous les prît comme les précédentes, nous ne les présentions plus à la marque et nous les cachions, prétendant qu'elles s'étaient enfuies; et alors, pour peu que l'on fût en bons termes avec Cortès, on les amenait nuitamment pour être marquées; un prix convenable leur était assigné, sur lequel se prélevait le cinquième royal. Un grand nombre de ces Indiennes, du reste, demeuraient dans nos logements, à titre de *naborias*, car nous disions qu'elles s'étaient présentées volontairement à nous, venant de Tlascala ou des villages voisins.

Je veux dire aussi qu'au bout de trois mois de possession, des femmes esclaves qui vivaient en notre compagnie et se trouvaient dans le quartier royal, étaient parvenues à distinguer quels étaient ceux d'entre nous qui traitaient bien ou mal les Indiennes ouvrières, et quels aussi avaient la réputation d'être des caballeros. Il en résultait qu'après qu'elles avaient été vendues publiquement au plus offrant, s'il arrivait qu'elles tombassent aux

mains de qui leur déplaisait ou les avait maltraitées, elles disparaissaient sur-le-champ et on ne les revoyait plus. Il était, du reste, fort inutile de faire des réclamations à leur propos. En outre, tout était prétexte pour nous inscrire comme débiteurs dans les livres royaux, soit à propos des adjudications, soit pour solde des cinquièmes du Roi. Il en résultait que, quand il s'était agi de partager le butin en or, presque aucun soldat ne reçut sa part, qui était absorbée par le dû marqué dans les livres, lequel était toujours supérieur, au point que plus tard il fut encore réclamé plusieurs piastres d'or que recouvrèrent fort bien les commissaires royaux.

Finissons sur ce sujet, pour dire comme quoi en ce même temps arriva un navire de Castille, et, avec lui, pour trésorier de Sa Majesté, un certain Julian de Alderete, natif de Tordecillas. Venait encore un Orduña, le vieux, qui devint habitant de Puebla et qui, après la prise de Mexico, fut chercher quatre ou cinq de ses filles qu'il maria très-honorablement; il était natif aussi de Tordecillas. Là venait, en outre, un Frère franciscain, appelé fray Pedro Melgarejo de Urrea, natif de Séville. Il apportait certaines bulles du seigneur saint Pierre, qui servaient à laver nos consciences lorsqu'elles en arrivaient à s'être par trop surchargées dans les guerres que nous faisions. En peu de mois le religieux put s'en retourner riche et tranquille en Castille. Il avait, du reste, amené comme commissaire chargé des bulles un certain Geronimo Lopez, qui devint plus tard secrétaire à Mexico. Par ce navire vinrent encore Antonio Carvajal, actuellement habitant de Mexico, très-avancé en âge, qui commanda un brigantin, et Geronimo Ruiz de la Mota, natif de Burgos, qui commanda aussi un brigantin et, après la prise de Mexico, devint gendre d'Orduña. Arriva en même temps un certain Brionès, natif de Salamanca, qui fut pendu

dans cette province de Guatemala, pour avoir essayé de soulever les troupes, quatre ans après qu'il s'était enfui à propos de l'affaire de Honduras. Dans cet arrivage, parmi beaucoup d'autres dont je ne me souviens pas, vint encore un certain Alonso Diaz de la Renguera, qui devint habitant de Guatemala et qui demeure actuellement à Valladolid. Ce navire, comme venant de Castille, était naturellement porteur de beaucoup d'armes et d'une grande quantité de poudre; il avait enfin un plein chargement de toute sorte de choses dont nous nous réjouîmes fort. Quant aux nouvelles de Castille qu'il apportait, je ne me les rappelle pas bien; mais il me semble qu'on disait que l'évêque de Burgos n'était plus membre du gouvernement, Sa Majesté ayant cessé d'être bien avec lui dès qu'Elle arriva à connaître nos bons et loyaux services, tandis que l'évêque Lui écrivait en Flandre le contraire de ce qui se passait, pour favoriser Diego Velasquez. Sa Majesté reconnut clairement que tout ce que nos procureurs Lui disaient en notre nom était la vérité, et ce fut pour cette raison que l'évêque n'était plus cru en ce qu'il rapportait.

Changeons de matière pour dire que Cortès vit enfin que les brigantins étaient achevés, tandis que de notre côté nous avions tous le vif désir de concourir à l'investissement de Mexico. En ce même temps, au surplus, les habitants de Chalco firent dire encore une fois que les Mexicains marchaient contre eux, et ils demandaient du secours. Cortès leur répondit qu'il voulait aller en personne dans leur pays et n'en pas revenir avant d'avoir chassé l'ennemi de tous ces districts réunis. Il fit préparer trois cents soldats, trente cavaliers, la plupart des arbalétriers et gens d'escopette que l'on avait et des hommes levés à Tezcuco même. Marchèrent en sa compagnie : Pedro de Alvarado, Andrès de Tapia, Christoval de Oli, le

trésorier Julian de Alderete et fray Pedro Melgarejo, qui venait d'arriver à notre quartier. J'y fus aussi, parce que Cortès me donna l'ordre de marcher avec lui. Je vais dire ce qui nous arriva dans cette campagne.

CHAPITRE CXLIV

Comme quoi notre capitaine Cortès entreprit une expédition dans laquelle on fit le tour de la lagune, visitant toutes les villes et grands villages qu'on trouva sur ses bords. Ce qui nous advint dans cette entreprise.

Cortès avait donc envoyé dire aux habitants de Chalco qu'il leur porterait un secours assez efficace pour que les Mexicains cessassent de leur faire la guerre. Nous étions, en effet, fatigués des allées et venues qui se renouvelaient chaque semaine pour leur venir en aide. Il réunit et prépara son armée, consistant en trois cents soldats, trente cavaliers, vingt arbalétriers, treize hommes d'escopette, le trésorier Juan de Alderete, Pedro de Alvarado, Andrès de Tapia et Christoval de Oli. Le moine fray Pedro Melgarejo partit avec la troupe. Notre chef me donna l'ordre aussi de marcher avec lui, et un grand nombre de Tlascaltèques et d'alliés tezcucans nous suivirent également. Cortès laissa pour garder la ville et les brigantins Gonzalo de Sandoval avec une force respectable de fantassins et de cavaliers. Cela fait, un matin (ce fut le vendredi 5 avril 1521), nous entendîmes la messe et nous fûmes passer la nuit à Talmanalco, où l'on nous reçut fort bien.

Le lendemain, nous arrivâmes à Chalco qui n'en est pas éloigné. Cortès manda tous les caciques de la province, et quand ils furent arrivés, il leur adressa la parole par l'intermédiaire de doña Marina et de Geronimo de Agui-

lar, pour leur expliquer que le but de la campagne était de voir s'il ne serait pas possible de faire alliance avec quelques-uns des villages les plus rapprochés de la lagune, et d'étudier les points qui devaient nous servir à compléter l'investissement de la grande ville de Mexico. Cortès les informait, en outre, que nos brigantins, au nombre de treize, seraient employés à naviguer partout sur le lac, et il exprimait le désir que tous leurs guerriers fussent prêts à partir avec nous le lendemain. Après avoir bien compris ce discours, tous, d'une voix, répondirent qu'ils le feraient ainsi. Le lendemain nous fûmes passer la nuit au village de Chimaloacan, où vinrent se joindre à nous plus de vingt mille alliés de Chalco, de Tezcuco, de Guaxocingo, de Tlascala et autres villages. Le nombre en fut si considérable que, dans aucune autre expédition, depuis mon arrivée à la Nouvelle-Espagne, jamais je ne vis une multitude d'auxiliaires pareille à celle qui se joignit à nous en ce moment. Je me hâte d'ajouter que ce grand nombre d'hommes n'était attiré que par l'espoir du butin et surtout par le désir de se rassasier de chair humaine après la bataille, car on ne doutait pas qu'on n'eût bientôt à en venir aux mains avec l'ennemi. C'est comme si l'on disait qu'en Italie, lorsqu'une armée changeait de lieu, elle était suivie par des corbeaux, des milans et autres oiseaux de proie qui aiment à se repaître des corps morts après un sanglant combat. J'ai toujours cru que nous étions suivis de même par tant de milliers d'Indiens.

Quoi qu'il en soit, reprenons notre récit pour dire que dans une plaine près de là, nous dit-on, nous attendaient plusieurs bataillons de Mexicains, suivis de tous leurs alliés des environs, prêts à nous livrer bataille. Cortès nous recommanda de bien nous tenir sur le qui-vive, en sortant de ce village de Chimaloacan. Nous entendîmes

la messe de grand matin et nous nous mîmes en marche en bon ordre, avançant entre deux rangées de rochers où se trouvaient construites des palissades derrière lesquelles s'abritaient en sûreié une foule d'Indiens et d'Indiennes, qui, du haut de leurs points fortifiés, poussatent contre nous des cris et des vociférations. Mais, sans nous arrêter au désir de les combattre, nous avançâmes en silence jusqu'au grand village de Yautepeque, que ses habitants avaient déserté et dans lequel nous ne fîmes aucune halte. Nous arrivâmes dans une plaine où se trouvaient quelques fontaines peu abondantes. Là s'élevait aussi un grand monticule rocheux, transformé en forteresse très-difficile à prendre, ainsi que l'événement va nous le démontrer. Lorsque nous en approchâmes, nous pûmes nous assurer qu'il était couvert d'hommes de guerre. Du haut de leurs positions ils nous lançaient, en poussant des cris, beaucoup de pieux, de pierres et de flèches, dont ils blessèrent trois de nos hommes.

Cortès donna l'ordre d'arrêter, disant que tous ces Mexicains se plaçaient en lieu sûr et nous raillaient de ce que nous n'osions pas les attaquer. Il s'exprimait ainsi en faisant allusion à ceux de nos ennemis au milieu desquels nous venions de passer. Incontinent, il donna l'ordre à quelques cavaliers et arbalétriers de faire en partie le tour du *peñol* afin de s'assurer s'il n'y aurait pas une montée plus facile pour arriver au sommet et combattre l'ennemi. Ils obéirent et dirent au retour que le meilleur endroit était celui où nous étions ; que partout ailleurs il n'y avait aucun point accessible et que l'on ne voyait que des rochers abrupts. Cortès nous ordonna aussitôt d'entreprendre la montée, l'alferez Christoval del Corral en avant avec d'autres porteurs de guidons que nous tous devions suivre, tandis que notre chef, avec ses cavaliers, attendrait au bas dans la plaine pour empêcher que d'au-

tres bataillons mexicains tombassent sur nos bagages ou sur nous-mêmes au moment où nous serions occupés à l'attaque.

A peine avions-nous commencé notre montée sur le *peñol*, que les guerriers qui s'y trouvaient se prirent à lancer sur nous des pierres et des rochers d'un énorme volume ; c'était épouvantable à voir comme ils roulaient et sautaient en tombant ! Ce fut vraiment un miracle que nous n'en fussions pas écrasés tous. Ce ne fut certainement pas le fait d'un capitaine sensé, mais une mesure bien inconsidérée, de nous lancer dans une pareille entreprise. A mes pieds mourut un soldat du nom de Martinez Valenciano, qui avait été maître échanson en Castille ; il était coiffé d'un casque, ce qui n'empêcha pas qu'il tombât sans proférer une parole. Et nous montions toujours.... Les meules (c'est ainsi que nous appelions les grosses pierres) continuaient à rouler en sautant les rochers ; elles nous tuèrent deux autres soldats qui s'appelaient Gaspar Sanchez, neveu du trésorier de Cuba, et un certain Bravo. Et nous montions encore.... Bientôt fut frappé à mort un autre de nos braves, appelé Alonso Rodriguez ; deux encore furent précipités avec des blessures à la tête. La plupart d'entre nous avaient déjà reçu des contusions aux jambes ; et cependant on s'obstinait à nous pousser en avant.

Quant à moi, comme j'étais en ce temps-là fort agile, je ne m'éloignai pas de l'alferez Corral. Nous avancions ensemble en suivant les enfoncements naturels creusés dans les rochers de distance en distance, courant le risque d'être enlevés par quelque avalanche de pierres, au moment où nous passions d'une excavation à l'autre. Ce fut un bien grand bonheur d'y pouvoir échapper. L'alferez était parvenu à se garantir derrière de gros troncs d'arbres épineux qui naissaient dans ces mêmes

excavations. Il était blessé à la tête, le sang ruisselait sur sa figure et son drapeau était en morceaux. Il me cria : « Bernal Diaz del Castillo, ce n'est pas la peine d'aller plus loin ; prenez bien garde de vous faire atteindre par quelqu'une de ces pierres ou de ces grosses meules ! Restez dans l'enfoncement où vous êtes ! » Il était d'ailleurs presque impossible de se tenir en place en s'aidant de ses mains ; à plus forte raison n'était-il pas aisé de continuer à monter. Je vis en ce moment Pedro Barba, le capitaine d'arbalétriers, avec deux autres soldats, s'escrimer à marcher comme nous en mettant à profit les enfoncements des rochers. Je lui criai, du haut de ma position : « Seigneur capitaine, n'allez pas plus loin ; vous serez impuissant à vous tenir, même en vous aidant de vos mains ; prenez garde de rouler jusqu'en bas ! » A peine avais-je dit ces paroles que, n'écoutant que son courage, ou cédant peut-être au désir de s'exprimer en grand seigneur, il s'empressa de me répondre que je ne devrais point parler ainsi, mais bien monter encore. Ces mots agacèrent ma petite personne et me firent lui répliquer : « Eh bien ! voyons comment vous monterez jusqu'à moi ! » Et aussitôt je gravis le rocher beaucoup plus haut. En ce même instant, du sommet de l'escarpement s'élancèrent tant de grosses pierres, entassées là dans ce but, que Pedro Barba fut blessé et qu'un de ses soldats tomba mort ; ce qui fit qu'ils n'avancèrent pas d'un pas de plus.

En ce moment l'alferez Corral poussa des cris pour dire qu'on transmît de rang en rang jusqu'à Cortès l'assurance qu'il était impossible de monter davantage et que malheureusement la retraite ne s'effectuerait pas sans courir de graves dangers. Cortès n'eut pas de peine à comprendre la position ; car, même au bas sur la plaine, où il se trouvait, trois soldats avaient été tués et sept

grièvement blessés par les grosses meules qui étaient lancées de ces escarpements. Il eut même le pressentiment que la plupart d'entre ceux qui étaient montés seraient déjà morts ou couverts de blessures graves. Du point où il était, il ne pouvait pas bien distinguer tous les contours de la roche. Bientôt, du reste, des signaux, des cris et des coups d'escopette nous avertirent de battre en retraite. Alors, en bon ordre, passant d'un enfoncement de rocher à l'autre, nous descendîmes, très-maltraités, couverts de sang, nos drapeaux en pièces et avec huit soldats morts. Cortès crut, malgré tout, devoir rendre grâces à Dieu quand il nous vit près de lui. Pedro Barba lui conta ce qui nous était arrivé à tous deux; l'alferez Corral le lui dit aussi dans le courant de son rapport sur la force de cette position; il ajoutait que c'était miracle que nous n'eussions pas été écrasés par l'avalanche de ces grandes meules, tant le nombre en avait été considérable; et notre aventure se sut dans tout le campement.

Quoi qu'il en soit, il s'agit maintenant de dire qu'un grand nombre de bataillons mexicains campaient en des points où nous n'avions pu ni les voir, ni deviner leur présence. Ils attendaient là le moment favorable pour porter secours aux guerriers du *peñol*. Ils avaient justement deviné, du reste, que nous ne réussirions pas à arriver jusqu'aux hauteurs fortifiées, et ils étaient convenus que, pendant que nous combattrions dans ce dessein, les hommes du *peñol* d'un côté et eux-mêmes d'autre part tomberaient à la fois sur nous. Il fut fait comme c'était convenu : ils s'avancèrent pour porter secours aux combattants du *peñol*. Cortès, averti de leur approche, donna l'ordre aux cavaliers et à nous tous de marcher à leur rencontre. La manœuvre s'exécuta sur-le-champ. Nous marchions en plaine, traversant des champs

fertiles entrecoupés de monticules. Nous y donnâmes la chasse à nos ennemis jusqu'à ce que l'on arrivât à d'autres rochers fortifiés ; on tua bien peu d'Indiens dans cette poursuite, parce qu'ils avaient l'adresse de se réfugier en des points où il était impossible de les atteindre. Arrivés aux roches fortifiées, nous essayâmes de les gravir; mais nous ne tardâmes pas à décider que nous établirions notre campement plus loin, car ici il n'y avait point d'eau. Nous n'avions pas bu de tout le jour, ni les chevaux non plus, parce que les fontaines dont j'ai parlé ne fournissaient que de la boue : nos ennemis, en s'établissant en si grand nombre sur le sol, les avaient bouchées sous leur piétinement.

Nous descendîmes donc, à travers des champs cultivés, jusqu'à un autre *peñol*, situé à environ une lieue et demie. Nous espérions y trouver de l'eau; malheureusement, il n'y en avait que fort peu. Là s'élevaient quelques mûriers du pays et douze ou treize maisons au pied de la sierra fortifiée. Nous y fîmes halte; mais, aussitôt que nous y arrivâmes, du haut des fortifications les guerriers commencèrent à crier et à nous lancer de grosses pierres, des pieux et des flèches. Il y avait là plus de monde qu'au premier *peñol* et les défenses y étaient plus considérables, comme nous pûmes nous en assurer bientôt. Nos arbalétriers et nos gens d'escopette essayèrent de tirer sur eux; mais ils étaient postés si haut et couverts par tant de palissades qu'on ne leur pouvait faire aucun mal. Quant à monter jusqu'à eux, il n'y fallait pas penser. A la vérité, nous l'essayâmes deux fois, parce que nous avions remarqué que par les maisons il y avait des passages; mais nous ne pûmes faire que deux petits détours, ce qui suffit du reste à nous convaincre que ce *peñol* était mieux défendu encore que le premier. De sorte que l'on peut dire que dans aucun des deux nous ne gagnâmes

grand'gloire. La vérité est que la victoire y appartint aux Mexicains et à leurs confédérés.

Nous passâmes la nuit au pied de ces mûriers; nous mourions de soif. Nous convînmes que le lendemain tous les arbalétriers et gens d'escopette iraient se poster au haut d'un *peñol* voisin, qui était accessible, bien qu'avec quelque difficulté. De là les arbalètes et les escopettes pourraient porter jusqu'au fort défendu et le réduire. Cortès ordonna à Francisco Verdugo et au trésorier Julian de Alderete de s'entourer d'arbalétriers solides. Il donna l'ordre aussi au capitaine Pedro Barba de se former une troupe, et il décida que presque nous tous tenterions une attaque en profitant des passages des maisons dont j'ai parlé. Nous commençâmes en effet nos mouvements. Mais on nous lançait tant de pierres, grandes et petites, que plusieurs soldats en furent blessés. Quant à monter, nous n'y réussissions nullement et il n'y fallait pas penser, car nous avions de la peine à nous tenir en place en nous aidant des pieds et des mains. Nous en étions là de notre côté lorsque les arbalétriers et les escopettiers parvinrent à organiser leur tir au haut du *peñol* dont j'ai parlé; leurs armes portaient jusqu'à l'ennemi; pas très-bien, à la vérité, mais on en tuait et l'on en blessait quelques-uns.

Ce combat durait depuis environ une demi-heure, lorsque, grâce à Notre Seigneur Dieu, nos adversaires se décidèrent à demander la paix. Ils y furent obligés parce qu'ils n'avaient point d'eau et que sur le plateau formé par le sommet du *peñol* s'étaient réfugiés les habitants de tous les environs, hommes, femmes et enfants. Pour que nous comprissions bien leurs intentions pacifiques, les femmes agitaient leurs mantes et battaient leurs mains l'une contre l'autre, voulant ainsi donner à entendre qu'elles nous feraient du pain et des *tortillas*. En même

temps les guerriers cessèrent de lancer des pieux, des pierres et des flèches. Cortès, ayant compris, donna l'ordre qu'on ne leur fît plus aucun mal, et on les avertit par signes qu'ils eussent à envoyer cinq d'entre eux pour traiter de la paix. Ils descendirent en effet, et, s'adressant respectueusement au général, ils le prièrent de leur pardonner, faisant observer qu'ils n'étaient montés sur ces hauteurs fortifiées que dans un but de protection et de défense. Cortès leur dit d'un ton un peu irrité, au moyen de nos interprètes doña Marina et Aguilar, qu'ils avaient mérité la mort pour avoir commencé les hostilités, mais que, puisqu'ils se rendaient, pourvu qu'ils allassent à l'autre *peñol* appeler les caciques et les notables qui s'y trouvaient, et qu'ils prissent soin d'apporter nos morts, on leur pardonnerait le passé; qu'ils eussent à se soumettre, sans quoi l'on marcherait contre eux et on les cernerait jusqu'à ce qu'ils mourussent de soif. Nous savions en effet qu'ils n'avaient point d'eau et qu'il y en a fort peu dans tout ce district. On fut donc leur porter cette sommation, ainsi que Cortès le commandait.

Nous ne parlerons plus de cette démarche jusqu'à l'arrivée de la réponse ; mais nous dirons que notre général eut une conversation avec le Frère Melgarejo et le trésorier Alderete sur les guerres passées qui avaient eu lieu avant l'arrivée du moine à la Nouvelle-Espagne. On parla du *peñol*, de la grande puissance des Mexicains, des superbes villes qu'il avait vues depuis son arrivée. Les deux interlocuteurs ajoutaient que, si l'évêque de Burgos informait de la vérité l'Empereur notre maître, au lieu de lui écrire le contraire, le souverain nous comblerait d'honneurs ; car ils ne pouvaient comprendre que de plus grands services eussent jamais été rendus à aucun roi dans le monde, que ce que nous avions fait en nous emparant de

tant de villes, sans que Sa Majesté en eût la moindre connaissance.

Nous laisserons de côté beaucoup d'autres propos de cette nature, pour raconter comme quoi Cortès commanda à l'alferez Corral, à deux autres capitaines, Juan Xaramillo et Pedro de Ircio, et à moi qui me trouvais alors avec eux, de monter en haut du *peñol*, d'examiner l'état des défenses, de voir s'il y avait beaucoup d'Indiens tués ou blessés par nos coups et quel était le nombre des personnes réfugiées en ce lieu. En nous donnant cet ordre, il ajouta : « Faites bien attention, señores, à ne pas leur prendre un seul grain de maïs. » Je crus comprendre, quant à moi, qu'il nous donnait ainsi l'avertissement de mettre notre expédition à profit. Nous montâmes au *peñol* par d'assez mauvais passages et je pus m'assurer que c'était une meilleure défense que la première, parce qu'on n'y voyait que de la roche taillée. Arrivés près du sommet, nous vîmes qu'il n'y avait accès à la forteresse que par une ouverture qui ne dépassait pas deux fois la dimension de l'entrée d'un silo ou de la bouche d'un four. En parvenant tout à fait en haut, on voyait un plateau avec des pelouses très-étendues entièrement couvertes de gens de guerre, de femmes et d'enfants. Nous y trouvâmes vingt morts et un grand nombre de blessés. Ils n'avaient plus une goutte d'eau à boire. Tout leur avoir et leurs ménages étaient empaquetés à côté d'un grand nombre de ballots d'étoffes faisant partie des tributs qu'ils payaient à Guatemuz. Lorsque je vis tant de charges d'étoffes destinées au fisc, la pensée me vint d'en mettre sur les épaules de quatre *naborias* tlascaltèques que j'avais amenés avec moi. J'employai au même usage quatre des Indiens préposés à la garde de ces objets : j'en plaçai une charge sur chacun d'eux. Pedro de Ircio, s'en étant aperçu, me défendit de rien emporter. Je m'obstinai à prétendre

le contraire; mais, comme il était capitaine, il fallut bien faire ce qu'il ordonnait. Il me menaça de tout dire à Cortès, me rappelant que notre général avait commandé de ne pas prendre aux Indiens *un seul grain de maïs*. Je répondis que c'était vrai, mais que c'était ce mot-là qui m'avait donné l'idée de m'emparer des étoffes. Quoi qu'il en soit, on ne me laissa rien emporter.

Nous descendîmes rendre compte à Cortès de ce que nous avions examiné, conformément à ses ordres. Après avoir fait le rapport de tout, Pedro de Ircio, pensant être agréable au général et dans l'intention de me brouiller avec lui, s'empressa de dire : « On n'a rien pris à l'ennemi; il est vrai que Bernal Diaz del Castillo avait déjà chargé de pièces d'étoffes les épaules de huit Indiens, et il les aurait rapportées si je n'y avais mis empêchement. » Cortès, à moitié en colère, répondit : « Pourquoi n'a-t-il pas emporté son butin? Que n'êtes-vous resté vous-même là-haut avec les Indiens et leurs étoffes! Voyez donc comme ils ont bien compris que je leur donnais cette mission pour qu'ils en fissent leur profit!... Et à ce pauvre Bernal Diaz, le seul qui avait su me bien entendre, on lui enlève le butin pris sur ces chiens d'Indiens, qui ne manqueront pas de rire des morts et des blessés qu'ils nous ont faits! » En entendant cela, Pedro de Ircio prétendit remonter à la citadelle; mais Cortès lui répondit qu'il n'était plus temps et qu'il eût à n'y point retourner.

N'insistons pas sur ce souvenir et disons comme quoi les guerriers du premier *peñol* se résolurent à traiter avec nous. Après bien des pourparlers tendant à obtenir notre pardon, ils jurèrent obéissance à Sa Majesté. Comme du reste il n'y avait pas d'eau dans ce district, nous prîmes la route du village de Guaztepeque, dont il a été question dans le chapitre précédent et qui possède ce parc déjà vanté par moi comme étant le plus beau que j'eusse vu

dans ma vie. Cortès et le trésorier Alderete, l'ayant examiné et parcouru en partie, le trouvèrent admirable et assurèrent qu'ils n'avaient rien connu de mieux en ce genre dans toute la Castille. Nous nous y établîmes pour la nuit. Les caciques du village vinrent offrir leurs services à Cortès, attendu que Gonzalo de Sandoval avait déjà fait la paix avec eux lors de sa campagne en ce district, ainsi que je l'ai longuement conté dans la partie de mon récit qui s'y rapporte. Nous passâmes donc la nuit en ce lieu, et, le lendemain de très-bonne heure, nous partîmes pour Cornabaca. Nous donnâmes sur quelques bataillons de guerriers mexicains provenant de cette ville. Nos cavaliers les suivirent plus d'une lieue et demie, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un refuge dans un autre grand village appelé Tepuztlan, dont les habitants s'étaient si peu tenus sur leurs gardes, que nous tombâmes sur eux avant qu'ils eussent pu être avertis par les espions chargés de nous surveiller. Nous trouvâmes là de très-bonnes Indiennes et un excellent butin. Quant aux Mexicains et aux hommes du village, ils avaient jugé prudent de ne pas se trouver en notre présence. Cortès manda par trois ou quatre fois les caciques, leur enjoignant de se soumettre et les menaçant, en cas de refus, de brûler le village et de marcher sur eux. La réponse fut qu'ils ne viendraient point présenter leur soumission. Alors, dans le but de faire un exemple qui imposât aux autres peuplades, notre chef donna l'ordre de mettre le feu à la moitié des maisons les plus rapprochées de nous. En cet instant même se présentèrent les caciques du village que nous avions traversé ce jour-là même et que j'ai appelé Yautepeque ; ils jurèrent obéissance à Sa Majesté.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche vers une ville plus considérable nommée Coadalbaca, que par corruption nous appelons maintenant Cuernavaca. Là se

trouvaient un grand nombre de guerriers tant mexicains que natifs. Cette ville était très-bien défendue par un ruisseau peu abondant, coulant au fond d'un ravin qui compte plus de huit *estados* de profondeur. Les habitants s'en servent comme d'un rempart. Il n'y avait pas d'autre passage pour les chevaux que deux ponts qu'on avait eu soin de détruire; il en résultait pour la ville une défense si parfaite qu'il nous était impossible de joindre nos ennemis et qu'il fallut nous contenter de les inquiéter d'un côté à l'autre du ravin, tandis qu'ils lançaient eux-mêmes sur nous une grande quantité de pieux, de flèches et de pierres à fronde. Nous en étions là lorsqu'on vint avertir Cortès qu'à environ une demi-lieue plus loin existait un passage pour les chevaux. Il s'y rendit avec ses cavaliers, tandis que nous nous occupions nous-mêmes de chercher par où nous pourrions traverser. Nous découvrîmes alors que des arbres inclinés sur le ravin pouvaient nous servir à passer de l'autre côté. A la vérité, trois des soldats qui l'essayèrent se détachèrent de l'arbre, roulèrent dans l'eau et l'un d'eux se brisa la jambe; cependant nous effectuâmes ce passage au prix des plus grands périls Quant à moi, lorsque j'en fus là, je me vis en sérieux danger; la tête me tourna; mais malgré tout je passai Vingt ou trente soldats et plusieurs Tlascaltèques en firent autant et nous tombâmes tout à coup sur le dos des Mexicains, tandis qu'ils lançaient des flèches contre nos hommes. En voyant cette attaque qu'ils avaient crue impossible, ils supposèrent tout d'abord que nous étions plus nombreux, d'autant mieux qu'en ce moment arrivèrent Christoval de Oli, Pedro de Alvarado et Andrès de Tapia, avec d'autres cavaliers, après avoir effectué leur dangereux passage sur un pont ruiné, en exposant sérieusement leurs vies. Nous nous précipitâmes ensemble sur nos ennemis qui prirent la fuite vers la montagne et dif-

férents endroits du ravin où il fut impossible de les atteindre. Peu d'instants après, Cortès lui-même arriva avec tous les autres cavaliers.

On fit, dans cette ville, un grand butin en étoffes très-riches et en bonnes Indiennes. Cortès trouva opportun de nous y faire passer la journée. Nous nous établîmes dans les très-beaux jardins du gouverneur. Il est inutile de redire ici les précautions dont nous nous entourions en espions, en sentinelles et en éclaireurs. Or, ceux-ci vinrent dire à Cortès qu'une vingtaine d'Indiens approchaient, avec toutes les apparences d'être des caciques et des notables chargés de quelque message ou venant traiter de la paix. C'étaient en effet les caciques de la ville. Quand ils arrivèrent en présence de Cortès, ils se livrèrent à de grands témoignages de respect et lui offrirent quelques joailleries en or, en le priant de leur pardonner pour ne s'être pas soumis tout de suite ; c'est que le roi de Mexico leur avait fait ordonner la résistance, attendu qu'ils étaient en un lieu fortifié, leur envoyant au surplus un bon bataillon mexicain pour leur venir en aide ; mais maintenant ils voyaient bien qu'il ne saurait exister de pays assez défendu pour arrêter nos attaques et empêcher nos victoires ; ils priaient en conséquence notre chef d'accepter leur soumission. Cortès les reçut avec bon visage et leur dit que nous étions les sujets d'un grand seigneur appelé l'Empereur don Carlos, qui honore de ses faveurs tous ceux qui le servent. Il ajouta qu'il acceptait leur soumission au nom de l'Empereur ; puis ils jurèrent obéissance à Sa Majesté. Je me rappelle que ces caciques prétendirent que, pour avoir retardé leur soumission, les dieux des Espagnols avaient permis qu'ils en fussent châtiés d'avance dans leurs biens et dans leurs personnes.

J'abandonnerai ce sujet pour dire que le lendemain de bonne heure nous nous mîmes en route pour une autre

ville, appelée Suchimilco. Je vais conter ce qui nous advint en chemin, dans cette ville et dans nos rencontres avec l'ennemi, jusqu'à notre retour à Tezcuco.

CHAPITRE CXLV

De la grande soif dont nous eûmes à souffrir en route, et de l'extrême péril dans lequel nous nous vîmes à Suchimilco, à propos des batailles et des combats que nous eûmes à soutenir contre les Mexicains et les habitants de cette ville ; des nombreuses autres rencontres que nous eûmes jusqu'à notre arrivée à Tezcuco.

Nous nous mîmes en route pour Suchimilco, grande ville dont presque toutes les maisons sont bâties dans l'eau; elle est située à environ deux lieues de Mexico. Nous traversâmes une vaste forêt de pins, en conservant le meilleur ordre dans nos rangs, ainsi que nous en avions l'habitude; mais nous ne rencontrâmes point d'eau en route. Comme nous étions chargés de nos armes, que la journée était avancée et le soleil très-ardent, la soif nous tourmentait beaucoup, et nous étions malheureusement dans le doute si nous pourrions l'étancher à peu de distance. Nous ne savions même pas, après avoir marché quelque temps, à combien de lieues nous nous trouvions encore d'un puits que, disait-on, nous devions rencontrer en chemin. Cortès voyait bien à quel point ses hommes étaient fatigués; nos alliés les Tlascaltèques n'en pouvaient plus; l'un d'eux mourut même de soif, et il me semble qu'un de nos soldats, qui était vieux et malade, mourut aussi par la même cause. Notre chef crut donc devoir s'arrêter à l'ombre des pins, en donnant l'ordre à six cavaliers d'aller en avant, sur la route de Suchimilco, pour s'assurer de la distance qu'il y avait de là à quel-

ques habitations ou au puits dont on nous avait parlé, afin que nous y fussions passer la nuit. Christoval de Oli, un certain Valdenebro, Pedro Gonzalès de Truxillo et quelques autres hommes allaient partir pour cette commission, lorsque moi-même je fis en sorte de m'écarter en un lieu où Cortès et les cavaliers ne pussent pas me voir; je me munis de trois de mes ouvriers tlascaltèques fort courageux et très-agiles, et je courus après nos cavaliers jusqu'à ce qu'ils m'aperçurent. Ils m'attendirent, dans le but de m'obliger à retourner, de crainte que je ne fusse victime de quelque attaque des Mexicains contre laquelle ma défense fût inutile. Je m'obstinai à vouloir les suivre, et comme j'étais l'ami de Christoval de Oli, il me permit de continuer ma route, en me recommandant d'avoir mes deux poignets préparés au combat et mes jambes bien alertes pour m'échapper au besoin. J'avais donc tellement soif que j'aventurai ma vie pour chercher l'occasion de la satisfaire.

Une demi-lieue plus loin, plusieurs établissements et des maisons dépendant de Suchimilco s'élevaient sur le versant de la montagne. Nos cavaliers s'écartèrent de la route pour chercher de l'eau dans les maisons. Ils en trouvèrent et ne manquèrent pas de s'en rassasier. L'un de mes Tlascaltèques découvrit et m'apporta un grand cruchon comme il y en a dans le pays, complétement rempli; mes domestiques et moi en bûmes à souhaits. Je résolus du reste de m'en retourner où Cortès avait fait halte; car les Indiens du lieu commençaient à s'appeler et à crier contre nous. J'emportai mon cruchon plein d'eau, au moyen de mes Tlascaltèques. Je rencontrai Cortès qui s'était mis en route avec sa troupe; je lui dis qu'il y avait de l'eau et que j'en avais bu dans des établissements qui n'étaient pas loin. J'ajoutai que j'en apportais une provision que j'avais eu bien soin de cacher,

de crainte qu'on ne me la prît, attendu que, là où la soif règne, la loi disparaît. Cortès et quelques autres caballeros en burent et se réjouirent fort. On doubla le pas, de façon que nous arrivâmes aux maisons avant le coucher du soleil. On y trouva de l'eau, bien que peu abondante. La soif, du reste, continuait à être si grande, que quelques-uns de nos soldats se prirent à sucer une plante qui ressemble à des cardons et s'en abîmèrent la bouche, la langue et les lèvres. Les cavaliers revinrent en ce moment et dirent que le puits était encore bien loin, que les Indiens de tout ce district jetaient le cri de guerre et qu'il serait bon de passer la nuit en ce lieu. On plaça des sentinelles, on expédia des espions et des coureurs. Je fus l'un des hommes désignés pour la veillée; je crois me rappeler qu'il plut cette nuit-là et qu'il fit grand vent.

Le lendemain de grand matin, nous nous mîmes en route et nous arrivâmes à Suchimilco à huit heures. Je voudrais savoir dire maintenant la multitude de guerriers qui nous attendaient, les uns en terre ferme, les autres au passage d'un pont qu'ils avaient détruit; dire aussi les palissades et les parapets qu'ils y élevèrent, et les lances qu'ils avaient faites au moyen des armes dont ils s'étaient emparés lors de notre déroute de Mexico, et le nombre considérable de chefs indiens armés de nos brillantes épées, les flèches et les pieux à deux dards, et l'énorme amas de pierres à fronde, et les grands espadons à deux mains, tranchant de chaque côté.... J'assure qu'on voyait partout la terre ferme couverte d'ennemis. Lorsque nous arrivâmes, les Indiens se battirent avec nous près d'une demi-heure, pendant laquelle il nous fut impossible de rompre leurs rangs, quoi que nous fissions avec nos arbalètes, nos escopettes et nos charges répétées. Le pire de tout c'est que d'autres bataillons mexicains venaient derrière nous. Quand nous nous en aperçûmes, nous nous précipitâmes

par le pont et par la lagune, les uns nageant, les autres passant à gué et quelques-uns buvant tant d'eau malgré eux qu'ils en sortirent le ventre enflé. Au passage de ce pont, on nous blessa un grand nombre d'hommes et deux de nos soldats furent tués. Mais bientôt, rendus en terre ferme, nous donnâmes la chasse à nos ennemis à bons coups d'épée, à travers les rues, tandis que de son côté Cortès, à la tête des cavaliers, se déployait sur le sol sec et allait tomber sur une force de plus de dix mille Indiens, tous Mexicains, qui venaient d'arriver au secours des habitants du village. Ils se battaient avec un tel courage qu'ils attendaient la charge des nôtres sans broncher, la lance en avant. Ils nous blessèrent quatre cavaliers.

Cortès se trouva engagé dans cette dangereuse mêlée. Son cheval bai brun, excellent animal qu'on avait surnommé le Muletier, s'arrêta épuisé parce qu'il était très-gras et qu'ayant eu quelque temps de repos il se fatiguait plus facilement. Les Mexicains, qui étaient très-nombreux, portèrent la main sur Cortès et lui firent mettre pied à terre; d'aucuns disent même qu'ils le précipitèrent violemment sur le sol. Quoi qu'il en soit, en ce moment arrivèrent beaucoup d'autres guerriers mexicains, dans le but d'enlever notre chef vivant. Heureusement leur dessein fut deviné par quelques Tlascaltèques et par un soldat très-courageux, nommé Christoval de Olea, natif de la Vieille-Castille, pays de Medina del Campo. Ils arrivèrent à temps, s'ouvrirent un chemin à coups d'estoc et de poignards, permettant à Cortès de se remettre en selle, grièvement blessé à la tête, tandis qu'Olea recevait trois dangereux coups de sabre. En cet instant, nous, les soldats espagnols qui étions les moins éloignés, nous accourûmes en toute hâte. Comme dans chaque rue de la ville se trouvaient des bataillons ennemis, et que du

reste chacun de nous était obligé de suivre son drapeau, il était naturel que nous ne pussions pas être tous ensemble, mais que nous fissions notre devoir en des directions différentes, ainsi que d'ailleurs notre chef l'avait ordonné. Mais nous comprîmes qu'il y avait beaucoup à faire du côté où se trouvait Cortès, à cause des grands cris et des vociférations que nous y entendions; aussi, au grand péril de nos vies, au milieu de la multitude d'Indiens qui se trouvaient là, nous dirigeâmes-nous vers notre général. Déjà quinze cavaliers s'y étaient réunis, faisant face à l'ennemi qui de son côté se garantissait derrière des parapets et des palissades. Lorsque nous arrivâmes, nous mîmes nos adversaires en fuite, sans que cependant ils tournassent complétement le dos. Quant au soldat Olea, qui couvrit Cortès, il avait reçu trois dangereuses blessures et perdait beaucoup de sang. Voyant d'ailleurs que toutes les rues se remplissaient d'ennemis, nous priâmes Cortès d'aller s'abriter derrière des parapets pour qu'on pût panser ses blessures en même temps que celles d'Olea. Nous revînmes donc sur nos pas en recevant une pluie de pierres, de pieux et de flèches qu'on nous lançait de derrière les palissades, tandis que d'autre part les Mexicains, nous croyant décidément en retraite, nous faisaient une poursuite sérieuse.

En ce moment arrivèrent Pedro de Alvarado, Andrès de Tapia, Christoval de Oli et la plupart des cavaliers qui avaient été avec eux dans une autre direction. Oli avait la figure ensanglantée; Pedro de Alvarado était blessé, et son cheval également; tous les autres, du reste, avaient chacun sa blessure. Ils s'accordaient à dire qu'ils avaient eu tant de Mexicains à combattre en rase campagne, qu'ils pouvaient à peine s'en défendre. Il paraît que, lorsque nous étions arrivés sur le pont dont j'ai parlé, Cortès leur avait donné l'ordre de se partager, la moitié des ca-

valiers devant aller d'un côté, et l'autre moitié par ailleurs, ce qui fit qu'ils eurent à combattre des bataillons différents. Mais, tandis que nous étions occupés à panser nos hommes et à bander les blessures avec des étoffes de coton, après les avoir enduites d'huile chaude, on entendit tout à coup des cris tumultueux mêlés aux sons des trompettes et des conques marines, provenant de plusieurs rues, d'où débouchèrent en même temps des bataillons innombrables de Mexicains qui se précipitèrent dans les cours où nous étions en train de faire nos pansements. Ils nous lancèrent tant de pieux et de pierres qu'ils nous blessèrent plusieurs hommes. Mais ils ne furent pas heureux dans leur attaque; nous les chargeâmes à l'instant et bon nombre d'entre eux restèrent étendus sans vie sous nos coups de poignards et nos estocades. Nos cavaliers, de leur côté, ne tardèrent pas à les atteindre; ils en tuèrent beaucoup et eurent à déplorer la perte d'un homme, en même temps que deux de leurs chevaux furent blessés. Pour cette fois du moins nous les chassâmes tous de l'enclos où nous nous trouvions.

Cortès, voyant qu'il n'y avait plus d'ennemis devant nous, ordonna que nous fussions nous reposer dans les grands préaux au milieu desquels s'élevaient les oratoires de la ville. Plusieurs de nos soldats montèrent jusqu'au sommet du plus haut des temples, où les habitants entretenaient leurs idoles. Ils virent de là la grande ville de Mexico et toute la lagune, car le monument dominait les alentours. Ils aperçurent venant vers nous environ deux mille embarcations sorties de la capitale, pleines de guerriers. Nous sûmes en effet le lendemain que Guatemuz, roi de Mexico, les avait envoyées afin qu'on tombât sur nous ce jour-là même et la nuit suivante. Il expédiait en même temps par terre environ dix mille hommes, pensant qu'au moyen d'une double attaque on empêche-

rait qu'aucun de nous sortît vivant de cette ville. Il avait aussi apprêté dix mille hommes de renfort afin de se ménager des troupes fraîches pour l'heure où le combat serait déjà engagé. Nous apprîmes tout cela le jour suivant, de la bouche de cinq capitaines mexicains que nous fîmes prisonniers. Mais Notre Seigneur Jésus-Christ eut la bonté de disposer les événements d'autre sorte. Lorsque nous vîmes venir ce nombre considérable d'embarcations, nous ne doutâmes pas qu'elles ne fussent dirigées contre nous. On prit soin d'exercer la plus grande surveillance dans les environs de notre campement. On plaça des piquets de soldats sur les débarcadères et au bord des canaux par où l'on supposait que l'ennemi pourrait venir aborder. Les cavaliers se tinrent prêts toute la nuit, avec leurs chevaux sellés et bridés, attendant sur la chaussée et sur les étendues de terrain sec. Les capitaines, et Cortès à leur tête, veillèrent et firent des rondes toute la nuit. Quant à moi, on me mit avec dix autres soldats en surveillance au haut d'un ensemble de murailles bâties à chaux et à sable. On nous pourvut très-bien de pierres, d'arbalètes, d'escopettes et de longues lances, afin que, si l'ennemi abordait en canots sur ce point, qui était un embarcadère, nous fissions assez de résistance pour l'obliger à rebrousser chemin. D'autres soldats reçurent mission de garder différents canaux.

Or, tandis que moi et mes camarades nous faisions bonne garde, nous entendîmes le bruit de plusieurs embarcations qui s'approchaient en maniant sourdement les rames, dans le but de prendre terre en ce débarcadère où nous nous trouvions. Nous leur lançâmes des pierres et, les menaçant de nos lances, nous leur résistâmes au point qu'ils n'osèrent pas débarquer. Nous envoyâmes un de nos soldats pour en avertir Cortès ; mais aussitôt d'autres embarcations chargées de combattants firent sur

nous une seconde attaque, nous lançant grand nombre de pieux, de pierres et de flèches. Notre résistance ne fut pas moindre que la première fois, et malheureusement nous eûmes deux des nôtres blessés à la tête. La nuit étant très-obscure, du reste, ces embarcations, rétrogradant, furent se joindre à celles des capitaines de la flottille, et toutes ensemble elles réussirent à accoster dans un autre endroit, après avoir suivi des canaux profonds. Les Indiens n'étant pas habitués à combattre la nuit, ceux-ci firent leur jonction avec les bataillons que Guatemuz avait envoyés par terre, et ils formèrent ainsi un ensemble de plus de quinze mille hommes. Je veux dire aussi, sans me vanter, que lorsque notre camarade fut donner avis à Cortès de l'arrivée d'un grand nombre d'embarcations de guerre sur le point qui nous était confié, notre chef s'empressa de venir nous parler en s'accompagnant de dix cavaliers. Mais comme il s'approchait sans proférer aucune parole, nous criâmes, moi et un Portugais des Algarves nommé Gonzalo Sanchez, en demandant : « Qui va là ? Vous ne pouvez donc pas parler ? » Et nous lançâmes trois ou quatre pierres. Or, comme Cortès reconnut nos voix, il dit au trésorier Julian de Alderete, au Frère Pedro Melgarejo et à Christoval de Oli, qui l'accompagnaient dans sa ronde : « Il est inutile qu'on ajoute personne ici ; il y a déjà parmi ceux qui s'y trouvent deux de ces hommes qui vinrent des premiers avec moi ; ils méritent toute notre confiance pour la garde de ce poste et pour n'importe quelle autre mission où le courage est le plus nécessaire. » Après cela, Cortès nous recommanda d'avoir présent à l'esprit le danger où nous étions tous, et il s'achemina vers d'autres postes. Le silence suivit, et puis tout à coup, nous entendîmes passer un soldat auquel on donnait le fouet à propos de la veillée ; il appartenait aux hommes de Narvaez.

Je veux aussi faire mémoire que nos gens d'escopette n'avaient plus de poudre et que les arbalétriers étaient sans flèches, ces munitions ayant été épuisées la veille dans l'ardeur du combat. Cortès dut donc ordonner cette nuit même aux arbalétriers de mettre en état toutes les flèches qu'on pourrait réunir; on les garnirait de plumes et de fers; car nous emportions toujours avec nous, dans les expéditions, un approvisionnement de plusieurs charges de bois de flèches, ainsi que cinq charges de pointes en cuivre et tout le nécessaire afin que cette arme ne nous manquât jamais, en quelque point que nous fussions. Les arbalétriers passèrent la nuit à empenner les flèches et à les garnir de pointes. Pedro Barba, qui était leur capitaine, ne cessa de surveiller le travail, et Cortès lui-même y apportait son coup d'œil de temps en temps.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que le jour parut, les bataillons mexicains vinrent entourer le préau où nous nous trouvions ; mais comme on ne nous prenait jamais au dépourvu, les cavaliers d'un côté marchant en terre ferme et nous les fantassins d'autre part, aidés de nos amis les Tlascaltèques, nous tombâmes sur les Mexicains et nous leur tuâmes ou blessâmes trois de leurs principaux chefs, sans compter que plusieurs autres moururent le lendemain. Nos alliés ramassèrent un bon butin et nous fîmes prisonniers cinq notables qui nous informèrent relativement aux bataillons que Guatemuz avait envoyés contre nous. Plusieurs de nos soldats furent blessés dans cette rencontre ; l'un d'eux même ne tarda pas à mourir. Tout n'était pas fini, du reste, avec ce combat. Nos cavaliers, en faisant la poursuite, furent donner dans les dix mille hommes de troupes fraîches que Guatemuz envoyait comme renfort à ceux qui étaient déjà arrivés. Les chefs mexicains qui commandaient étaient

armés de nos épées, avec lesquelles ils se livraient à des bravades, assurant qu'ils allaient tous nous tuer avec nos propres armes.

Lorsque nos hommes se virent si peu nombreux en présence de bataillons si considérables, ils se méfièrent et cherchèrent un refuge, afin de ne pas en venir aux mains avant que Cortès et nous tous arrivassions à leur aide. A peine le sûmes-nous, que tous les cavaliers qui étaient au quartier se mirent en route, et cela malgré leurs blessures et celles de leurs chevaux; nous partîmes aussi, tous les soldats et arbalétriers, avec nos alliés tlascaltèques. Nous attaquâmes avec une telle ardeur qu'une mêlée s'ensuivit à l'instant, et, à coups de poignards et au moyen de nos estocades, nous obligeâmes l'ennemi à reculer avec son mauvais sort et à nous laisser le champ libre. Toujours est-il que nous prîmes là quelques autres notables et nous sûmes par eux que Guatemuz avait donné des ordres pour qu'on envoyât une nouvelle flottille et plus de guerriers encore par terre. Il disait à ses hommes d'armes que plusieurs d'entre nous étaient déjà morts, d'autres blessés et tous fatigués des derniers combats; que sans doute nous cesserions d'être sur nos gardes, persuadés qu'on n'enverrait plus personne contre nous; que par conséquent, en expédiant un grand nombre d'hommes, il assurerait notre défaite. Or, si auparavant nous étions en alerte, nous y fûmes bien plus encore après avoir appris ces nouvelles. Il fut du reste convenu que nous n'attendrions point de nouveaux combats et que le lendemain nous sortirions de cette ville. Nous passâmes la journée à panser les blessés, mettre nos armes en état et apprêter des flèches.

Nous en étions là lorsque nos Tlascaltèques et quelques soldats vinrent à savoir que cette ville était riche et qu'il y avait des établissements très-grands pleins d'é-

toffes d'habillement et de chemises de femmes, en coton ; on y avait aussi réuni de l'or et différents objets, ainsi que des tissus travaillés avec des plumes. Nos hommes surent où se trouvaient ces maisons, que quelques prisonniers de Suchimilco leur indiquèrent. Elles étaient situées dans la lagune d'eau douce ; on y pouvait arriver par une chaussée coupée par trois ponts servant à passer d'un canal à l'autre. Nos soldats s'y rendirent, et comme ces établissements étaient en effet remplis d'étoffes et sans aucune garde, ils prirent, eux et plusieurs Tlascaltèques, leur bonne charge de tissus et d'objets en or. Ainsi pourvus, ils s'en revinrent au quartier d'où d'autres soldats, en les voyant, partirent en toute hâte vers les mêmes établissements.

Ils y étaient entrés et s'occupaient à retirer leur butin d'énormes caisses en bois, lorsqu'arriva une grande flottille d'embarcations de guerre de Mexico. Les guerriers tombent sur nos hommes à l'improviste, blessent plusieurs de nos soldats et en prennent quatre vivants qu'on emmène à Mexico. Les autres échappèrent à ce grand danger. Ceux qui furent emportés s'appelaient Juan de Lara et Alonso Hernandez ; je ne me rappelle pas le nom des deux autres ; je sais seulement qu'ils appartenaient à la compagnie d'Andrès de Monjaraz. Par ces quatre prisonniers qu'on lui amena, Guatemuz apprit que nous tous, gens de cette expédition de Cortès, nous étions fort peu nombreux et que plusieurs étaient blessés. Du reste, il sut tout ce qu'il désirait au sujet de notre voyage. Après avoir retiré de nos pauvres camarades tous les renseignements qui l'intéressaient, il leur fit couper les bras et les jambes, qu'il envoya à plusieurs villages devenus nos alliés, leur faisant savoir qu'aucun de nous ne retournerait vivant à Tezcuco. Avec les cœurs et le sang de ces quatre malheureuses victimes, il fit des of-

frandes à ses idoles. Après quoi il s'empressa d'envoyer d'autres flottilles d'embarcations guerrières, et des bataillons par la voie de terre, avec ordre de faire tous leurs efforts pour empêcher qu'aucun de nous sortît vivant de Suchimilco.

Quoique je sois fatigué d'écrire tant de rencontres que nous eûmes avec les Mexicains dans ces quatre journées, je ne puis m'empêcher d'en parler encore. Au point du jour, en effet, tant de Culuans arrivèrent de Mexico par les estuaires et par la terre ferme, que nous eûmes bien de la peine à nous frayer un chemin à travers leurs rangs. Nous pûmes cependant sortir de la ville et arriver à une grande place qui en était peu distante et servait aux marchés des habitants. Quand nous y fûmes réunis et prêts à partir avec tout notre bagage, Cortès nous adressa la parole pour nous parler du grand danger où nous nous trouvions. Nous savions en effet, à n'en pouvoir douter, que sur notre route toutes les forces que l'on avait pu envoyer de Mexico nous attendaient dans les passages difficiles, tandis que d'autres guerriers se tenaient embarqués sur les canots dans les estuaires. Il nous conseillait en conséquence, et même il nous en donnait l'ordre, de nous délivrer de tout embarras, abandonnant notre bagage et notre petit avoir, afin que nous n'en fussions pas gênés au moment du combat. Mais nous lui répondîmes tout d'une voix qu'avec le secours du bon Dieu nous étions certainement hommes à défendre nos biens, nos vies et sa propre personne, considérant que ce serait nous amoindrir que de faire ce qu'il conseillait. Sur ce, voyant notre résolution, Cortès s'écria qu'il s'en remettait pour tout à la grâce de Dieu. Et aussitôt il régla l'ordre de marche : le bagage et les blessés au centre, les cavaliers répartis moitié en avant, moitié à l'arrière-garde. C'est à ce dernier poste que prirent place égale-

ment les arbalétriers avec tous nos alliés, car c'est là que nous portions toujours notre plus sérieuse attention, eu égard à la coutume que les Mexicains avaient de tomber sur les bagages. Quant aux gens d'escopette, ils ne nous étaient plus d'aucune utilité, attendu que la poudre était épuisée. Ce fut ainsi que nous entreprîmes notre marche.

Lorsque les bataillons mexicains arrivés ce jour-là virent que nous nous éloignions de Suchimilco, ils se figurèrent, non sans raison, que la crainte qu'ils nous inspiraient nous empêchait de les attendre. Ils tombèrent sur nous tout à coup, en si grand nombre, que deux soldats en furent blessés et deux autres en moururent huit jours après. Ils essayèrent de rompre nos rangs et de pénétrer jusqu'aux bagages; mais comme nous avions pris les mesures que j'ai dites, ils ne purent réussir dans leur dessein. D'ailleurs, pendant notre marche et jusqu'à notre arrivée à un village appelé Cuyoacan, qui se trouve à environ deux lieues de Suchimilco, les attaques furent incessantes de la part de guerriers embusqués en des endroits où nous ne pouvions rien entreprendre contre eux, tandis qu'ils étaient parfaitement postés pour lancer sur nous une pluie de pierres, de pieux et de flèches. Comme du reste les estuaires et les canaux n'étaient pas loin, ils y trouvaient un refuge facile. Nous arrivâmes, vers dix heures, à Cuyoacan, que nous trouvâmes déserte. Il est utile de dire qu'à environ deux lieues de Mexico se trouvent une foule de villes rapprochées les unes des autres : Suchimilco, Cuyoacan, Chohuilobusco, Iztapalapa, Coadlavaca, Mezquique et trois ou quatre autres villages, la plupart construits dans les eaux de la lagune, ne sont en effet séparés entre eux que par des distances d'une lieue et demie à deux lieues. Tous ces petits centres de population avaient contribué à former contre nous, à Suchi-

milco, un ensemble considérable de guerriers indiens. Nous trouvâmes donc, comme j'ai dit, Cuyoacan dégarnie d'habitants. Cette ville est bâtie en terre ferme. Nous résolûmes d'y passer cette journée et la suivante pour y panser nos blessés et faire des flèches, car nous ne pouvions méconnaître que nous aurions encore des combats à soutenir avant d'arriver à nos quartiers de Tezcuco.

Le surlendemain, de bonne heure, nous nous mîmes en marche, dans le même ordre, pour Tacuba, qui se trouve à deux lieues de là. En trois endroits différents, nous eûmes à repousser les attaques d'un grand nombre de bataillons ennemis. Nous les fîmes reculer et nos cavaliers les poursuivirent autant que le sol le permit, jusqu'à ce que nos adversaires atteignissent le refuge des estuaires et des canaux. Nous suivions notre route dans l'ordre déjà indiqué, lorsque l'idée vint à Cortès de s'écarter avec dix cavaliers et de guetter les guerriers mexicains qui sortaient des embarcations pour renouveler leurs attaques contre nous. Il avait avec lui quatre hommes de son service d'écurie. Les Mexicains firent semblant de fuir; Cortès se mit à leur poursuite avec les cavaliers et ses quatre serviteurs. Au moment où la prudence allait arrêter sa marche, un bataillon ennemi placé en embuscade tomba sur lui et sur ses cavaliers, blessant les chevaux, et si nos hommes n'avaient tourné bride avec la plus grande rapidité, ils eussent certainement été tués ou faits prisonniers. Les Mexicains prirent deux des quatre serviteurs de Cortès et les amenèrent vivants à Guatemuz qui les fit sacrifier. N'insistons pas sur cet échec dû à l'imprudence de Cortès, mais disons que nous étions parvenus à Tacuba enseignes déployées, avec toute notre armée et notre bagage au complet. Pedro de Alvarado, Christoval de Oli et la plupart des cavaliers étaient arrivés aussi, tandis que Cortès, avec ses dix hommes à che-

val, ne paraissait pas encore. Nous prîmes le parti d'aller à sa recherche, avec Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, Andrès de Tapia et quelques autres cavaliers, vers les estuaires où nous les avions vus s'écarter. En ce moment apparurent deux des serviteurs d'écurie qui avaient suivi leur maître et qui eurent la chance d'échapper; ils s'appelaient Monroy et Tomas de Rijoles. Ils annoncèrent que, grâce à leur agilité, ils avaient pu se sauver et que Cortès arrivait lentement avec ses hommes, parce que leurs chevaux étaient blessés. Ils ne tardèrent pas à paraître, en effet, et nous nous livrâmes à la joie en les voyant, tandis que Cortès était fort triste et avait presque les larmes aux yeux. Les malheureux qui furent enlevés et sacrifiés s'appelaient, l'un Francisco Martin Vendobal (ce surnom lui avait été donné parce qu'il était à moitié fou), et l'autre Pedro Gallego. Au moment où Cortès arriva à Tacuba, il tombait une forte pluie; nous fîmes halte environ deux heures sur des places très-spacieuses.

Notre chef, accompagné d'autres capitaines, du trésorier Alderete, qui était malade, ainsi que du moine Melgarejo et de plusieurs soldats, monta au haut du grand temple du village. De là l'on dominait la capitale de Mexico, qui n'est pas éloignée, toute la lagune et les autres villes dont les édifices sont construits dans ses eaux. En voyant tant de peuplades, dont plusieurs d'une étendue si considérable, s'élevant des flots mêmes de la lagune, le moine et le trésorier Alderete furent remplis d'admiration; leur étonnement redoubla lorsqu'ils portèrent leurs regards sur la grande ville de Mexico, sur les eaux qui l'entourent, sur ce nombre prodigieux d'embarcations, les unes vides, les autres pleines de provisions, et quelques-unes occupées à la pêche. Ils confessèrent alors que nos exploits dans la Nouvelle-Espagne ne pouvaient plus se considérer comme des événements humains et qu'il y

fallait voir la grande miséricorde de Dieu qui en était l'auteur. Ils répétèrent souvent, au surplus, qu'ils ne se rappelaient pas avoir lu dans n'importe quelle histoire que les sujets d'un roi eussent jamais rendu de tels services à leur souverain. En se livrant chaque jour à de pareils aveux, ils promettaient d'en faire le récit fidèle à Sa Majesté. Nous ne rapporterons pas d'autres propos qui eurent lieu en ce même endroit. Nous ne dirons pas davantage les consolations que le moine prodiguait à Cortès, fort attristé de la perte de ses deux serviteurs d'écurie. En compagnie de notre chef, du reste, nous portâmes tous notre vue depuis Tacuba sur le Tatelulco, le grand temple de Huichilobos et le palais dans lequel nous avions résidé; nous contemplions toute la ville, les ponts et la chaussée par où nous sortîmes en fuyards. En présence de ce spectacle, Cortès se prit à soupirer et tomba dans une tristesse plus grande encore qu'avant de monter au sommet du temple, en pensant aux hommes qu'on venait de lui tuer. C'est à propos de ce fait que l'on composa la ballade :

En Tacuba était Cortès,
Avec son bataillon fameux,
Rempli de douleur et de peine,
Bien triste, hélas! et bien soucieux,
D'une main appuyant sa tête
Et tenant l'autre sur sa hanche....
....

Je me rappelle qu'un soldat, appelé le bachelier Alonso Perez, lequel, après la conquête de la Nouvelle-Espagne, devint habitant et *fiscal* de Mexico, adressa la parole à notre chef, et lui dit : « Général, ayez moins de tristesse; de pareils malheurs arrivent souvent dans les guerres; on ne dira pas, du reste, que vous êtes comme Néron, contemplant du haut de la roche Tarpéienne l'incendie de

Rome. » Cortès lui répondit qu'on voulût bien considérer combien de fois il avait vainement fait offrir la paix aux guerriers de Mexico; que du reste, s'il était triste, c'était en pensant aux grandes difficultés que nous aurions à surmonter pour rentrer dans cette ville en vainqueurs; mais qu'il espérait, avec l'aide de Dieu, l'entreprendre bientôt.

Laissons ces propos et ces complaintes qui n'étaient pas de saison, et disons comme quoi il fut mis en question parmi tous nos chefs et soldats si nous nous dirigerions sur la chaussée qui était tout près de Tacuba où nous étions alors; mais comme nous n'avions point de poudre, que notre provision de flèches était bien amoindrie, et que d'ailleurs la plupart des soldats étaient blessés; nous rappelant aussi qu'environ un mois auparavant Cortès avait essayé de pénétrer sur cette chaussée avec beaucoup d'hommes et qu'il s'y vit en grand péril d'y essuyer une déroute complète, ainsi que je l'ai dit précédemment, il fut résolu que nous continuerions à marcher en avant, de crainte que nous n'eussions à supporter quelque autre attaque des Mexicains ce jour-là même ou la nuit suivante. Tacuba est en effet, pour ainsi dire, aux portes de Mexico, et il était naturel de soupçonner que Guatemuz, excité par la vue de nos soldats qu'on lui avait amenés vivants, enverrait de nouvelles forces contre nous. Nous nous mîmes donc en marche et nous traversâmes Escapuzalco, que nous trouvâmes désert. Nous nous rendîmes ensuite au grand village de Tenayuca, celui-là même que nous appelions « la ville des Serpents »; j'ai déjà dit en effet, en son lieu, que ses habitants adoraient comme idoles trois serpents sculptés dans le plus grand de leurs temples. Nous trouvâmes aussi ce bourg inhabité.

De là nous nous rendîmes à Guatitlan. Il plut très-fort

toute cette journée; comme du reste nous avions sur nos épaules le poids de nos armes que nous n'abandonnions ni jour, ni nuit, cet embarras et la pluie qui tombait nous causaient une fatigue extrême. Nous arrivâmes au village à l'entrée de la nuit: les maisons en étaient abandonnées. La pluie ne cessa pas de la nuit; le sol était couvert d'une boue épaisse. Les habitants, réunis à des bataillons mexicains, remplissaient l'air de cris désordonnés en se tenant dans des endroits où nous ne pouvions les atteindre. Comme la nuit était très-obscure et la pluie toujours abondante, on ne pouvait établir des rondes et placer des gardes de nuit. Il y eut un peu de désordre, car il n'était guère possible de se tenir dans ses postes. Je dis cela parce qu'ayant été chargé de faire le premier quart, je sais bien que je ne vis venir à moi aucune ronde, ni aucune quadrilla, et il en fut de même dans tout le campement. Ne parlons plus de ce manque de soin et disons que le lendemain nous nous mîmes en marche vers un autre village considérable dont je ne me rappelle pas le nom; nous y enfonçions dans la boue, et les habitants l'avaient abandonné.

Le jour suivant, nous traversâmes encore des villages déserts, et enfin le lendemain nous atteignîmes le bourg d'Aculman qui dépendait de Tezcuco. On sut dans cette dernière ville que nous approchions et l'on en sortit pour venir au-devant de Cortès. Plusieurs Espagnols récemment arrivés de Castille furent du nombre des visiteurs. Là venait surtout le capitaine Gonzalo de Sandoval, accompagné de plusieurs soldats et honoré de la compagnie de don Fernando, roi de Tezcuco. Les plus grands honneurs furent rendus à Cortès par nos anciens camarades, par les nouveaux venus de Castille et surtout par les habitants des villages du district. On apportait beaucoup de provisions. Sandoval rentra du reste le soir même

à Tezcuco avec tout son monde, pour surveiller ses quartiers. Le lendemain matin, Cortès prit avec nous le chemin de la ville. Sans égard à nos fatigues, à nos blessures, aux camarades que nous avions laissés morts derrière nous, aux malheureux qui avaient été sacrifiés par les Mexicains; au lieu de protéger notre repos et les soins à donner à nos blessures, quelques notables parmi les hommes de Narvaez avaient organisé une conspiration dans le but de donner la mort à Cortès, à Gonzalo de Sandoval, à Pedro de Alvarado et à Andrès de Tapia. Ce qui advint à ce sujet, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE CXLVI

Comme quoi nous arrivâmes à Tezcuco en compagnie de Cortès avec toute notre armée, de retour de notre visite aux villages qui entourent la lagune; de la conjuration ourdie par quelques hommes des troupes de Narvaez pour tuer Cortès et ceux qui voudraient le défendre; comme quoi l'auteur principal de cette bagarre fut un ancien ami de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, que Cortès fit pendre conformément à une sentence; comme quoi aussi on marqua au fer les esclaves et l'on se mit en garde dans nos quartiers et dans tous les villages nos alliés; on passa des revues, on lança des ordres du jour, et autres choses qui advinrent encore.

Je viens de raconter à quel point nous revenions maltraités et couverts de blessures, de cette dernière expédition. Cela n'empêcha pas qu'un grand ami du gouverneur de Cuba, appelé Antonio de Villafaña, natif de Zamora ou de Toro, s'entendît avec quelques autres soldats de Narvaez, que pour leur honneur je ne veux pas nommer, afin de mettre à mort Cortès aussitôt qu'il reviendrait de sa grande tournée. On devait agir comme suit : un navire étant arrivé de Castille, quelques-uns des hommes qui étaient du complot devaient apporter une lettre scellée,

sous prétexte qu'elle venait d'Espagne, du père de notre général, et la présenter à Cortès pendant qu'il serait assis à table à côté de ses capitaines et soldats. Tandis qu'il s'occuperait la lire, les conspirateurs étaient convenus de se jeter à coups de poignards sur lui ainsi que sur les officiers et soldats qui prendraient sa défense. Tout étant bien combiné de la sorte, le bon Dieu voulut que les conjurés s'en ouvrissent à deux des principaux personnages qui revenaient d'expédition avec nous et que je ne nommerai pas. On avait déjà choisi l'un d'eux pour être un des capitaines généraux après la mort de Cortès, et en même temps d'autres soldats de Narvaez étaient désignés pour les places d'alguazil mayor, d'alferez, d'alcaldes, de regidores, de commissaire, de trésorier, de contrôleur et autres principaux emplois. On avait même pris la précaution de partager entre les conjurés notre avoir et nos chevaux. Cette conspiration resta secrète pendant deux jours après notre retour à Tezcuco. Mais, grâce à Dieu, les choses ne se passèrent pas au gré de ces forcenés. La Nouvelle-Espagne en eût été perdue et nous eussions tous péri; car, infailliblement, des partis divers et des désordres n'auraient pas manqué de s'en suivre.

Fort heureusement un soldat dévoila le complot à Cortès, l'exhortant à y porter remède sans retard, avant qu'on prît plus d'ardeur à la chose, et il lui certifia, agissant en bon soldat, que plusieurs personnes de qualité se trouvaient mêlées à l'affaire. Notre chef fit beaucoup de promesses et donna de grandes récompenses à l'auteur de cette découverte, et il s'empressa d'en faire secrètement confidence à nos capitaines, Pedro de Alvarado, Francisco de Lugo, Christoval de Oli, Gonzalo de Sandoval, à moi-même, ainsi qu'aux alcaldes ordinaires Luis Marin et Pedro de Ircio, et à tous ceux d'entre nous qu'on savait être attachés à la personne du général. Aussitôt instruits, nous

primes nos armes et sans perdre de temps nous nous transportâmes avec Cortès à la demeure d'Antonio de Villafaña, avec qui se trouvaient en ce moment un grand nombre des conspirateurs. Quatre alguazils que Cortès avait amenés mirent la main sur Villafaña; les capitaines et soldats qui étaient là en sa compagnie voulurent fuir, mais notre général les en empêcha et en fit arrêter quelques-uns. S'étant donc emparé de la personne de Villafaña, Cortès lui arracha de dessus la poitrine les papiers où se trouvaient les signatures des conjurés; il en prit connaissance et, s'étant assuré que plusieurs personnages qualifiés y figuraient, il ne voulut pas que leurs noms restassent entachés de cette infamie et il fit en conséquence répandre le bruit que Villafaña avait avalé ses papiers et qu'on n'avait pu ni les lire ni les voir.

On lui fit son procès; à l'interrogatoire, il avoua la vérité; on présenta beaucoup de témoignages dignes de foi, et la sentence fut prononcée par les alcaldes ordinaires assistés de Cortès et du mestre de camp Christoval de Oli. Villafaña s'étant confessé au Père Juan Diaz, on le pendit à une fenêtre de la maison qu'il avait habitée. Cortès ne voulut pas que cette infamie pesât sur aucun autre soldat, quoique l'on eût pris la mesure d'en mettre plusieurs en prison afin d'inspirer la crainte d'une justice plus complète. Mais les circonstances ne se prêtaient pas à ces vengeances : on prit donc le parti de dissimuler, et Cortès organisa une garde destinée à veiller sur sa personne. Un hidalgo nommé Antonio de Quiñones, natif de Zamora, en fut le capitaine, avec douze soldats, braves gens d'un courage éprouvé, qui veillaient sur le général nuit et jour. En outre, Cortès nous recommanda, à tous ceux qu'il savait lui être attachés, de ne pas perdre de vue sa personne. A partir de ce jour, du reste, malgré le bon vouloir qu'on s'efforça d'afficher pour les hommes qui avaient

trempé dans la conspiration, on ne cessa jamais de se méfier d'eux.

Nous cesserons de parler de cet événement, pour dire qu'il fut ordonné que tous les Indiens et Indiennes dont nous nous étions emparés dans les dernières expéditions seraient présentés à la marque, sous deux jours, dans une maison désignée pour cet usage. Je ne veux pas dire ici plus que je n'ai dit autrefois à propos des autres occasions où cette même opération fut pratiquée. J'ajouterai seulement que, si la conduite qu'on tint alors avait été blâmable, ce fut bien pis encore dans cette circonstance ; car, après avoir prélevé le cinquième royal, Cortès prit le sien, et une trentaine de parts furent en sus attribuées aux capitaines. Lorsque les Indiennes que nous présentions se distinguaient par leur beauté ou par d'autres qualités, on les faisait disparaître pendant la nuit, et on ne les revoyait plus qu'au bout de quelques jours. Il en résultait que plusieurs pièces échappaient à la marque et on les gardait ensuite en qualité d'ouvrières. Laissons ce sujet pour dire ce qui fut ordonné dans nos quartiers.

CHAPITRE CXLVII

Comme quoi Cortès ordonna à tous les villages alliés situés près de Tezcuco de faire provision de flèches et de pointes de cuivre ; et ce qui advint encore en nos quartiers royaux

Après l'exécution d'Antonio de Villafaña, l'apaisement ne tarda point à se faire parmi les conjurés qui s'étaient proposé d'assassiner Cortès, Pedro de Alvarado, Sandoval et tous ceux qui auraient pris leur défense, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent. Cortès vit d'ailleurs que les brigantins complétement achevés étaient munis

de leurs cordages, de leurs voiles et d'un nombre de rames dépassant le nécessaire, tandis que d'un autre côté le canal par lequel ils devaient arriver à la lagune était assez large et suffisamment profond. Il fit donc dire à tous les villages alliés des environs de Tezcuco que chacun eût à préparer huit mille pointes de flèches en cuivre, conformément aux modèles qu'on leur faisait remettre et qui venaient de Castille. Il ordonna aussi que dans chaque village on mît en œuvre et qu'on polît huit mille flèches d'un bois excellent dont on leur remit l'échantillon. Il leur donna un délai de huit jours pour présenter le tout à nos quartiers. Cela fut exécuté dans le temps prescrit. On apporta plus de cinquante mille flèches avec un égal nombre de pointes, préférables à celles de Castille. Cortès donna l'ordre à Pedro Barba, qui était alors capitaine des arbalétriers, de répartir les provisions de pointes et de flèches entre tous les hommes de cette arme, leur enjoignant au surplus d'en reviser les dépôts afin de les empenner au moyen d'une colle, meilleure que celle de Castille, que l'on préparait avec des racines et que l'on appelle *cactle*. Il voulut encore que Pedro Barba obligeât chaque arbalétrier à avoir deux cordes en bon état, et autant de noix, afin que si une corde se rompait ou que la noix s'égarât, on pût à l'instant les remplacer ; on devait encore s'exercer au tir et s'assurer de la portée de chaque arme. On donna en conséquence aux hommes beaucoup de fil de Valence pour leurs cordes ; car le navire de Juan de Burgos, que j'ai dit être arrivé depuis peu de Castille, en avait apporté une grande provision ainsi que beaucoup de poudre, bon nombre d'arbalètes et autres armes, y compris les espingoles, et beaucoup de ferrures. Cortès ordonna également aux cavaliers de ferrer les chevaux, de tenir les lances prêtes et de faire chaque jour des exercices de manége pour enseigner aux chevaux tout genre d'évolution et d'attaque.

Ces dispositions prises, il envoya des messagers avec des lettres à notre ami Xicotenga le vieux, que j'ai dit s'être fait chrétien sous le nom de don Lorenzo de Vargas, à son fils Xicotenga le jeune ainsi qu'à ses frères et à Chichimecatecle, leur faisant savoir qu'après la fête de *Corpus Christi* nous partirions de Tezcuco pour commencer l'investissement de Mexico. Cortès demandait l'envoi de vingt mille guerriers tlascaltèques auxquels on ajouterait ceux de Guaxocingo et de Chalco, devenus leurs frères d'armes. On savait du reste déjà à Tlascala l'époque et l'ordre convenus pour nos mouvements, au moyen de leurs compatriotes même, qui partaient journellement de nos quartiers, chargés du butin fait dans les expéditions. Il manda aussi aux habitants de Chalco, de Talmañalco et aux peuplades qui en dépendaient, de se tenir prêts pour le moment où nous les appellerions. On leur fit savoir du reste qu'il s'agissait d'investir Mexico et on leur désignait l'époque de notre marche. On donna le même avis à don Fernando, roi de Tezcuco, à ses notables et à ses sujets, ainsi qu'aux villages alliés. Ils répondirent tous en même temps qu'ils exécuteraient fidèlement les ordres de Cortès en se trouvant au rendez-vous. Les Tlascatèques vinrent en effet aussitôt après la Pentecôte. On convint qu'il serait passé une revue dans un des jours de cette solennité. Je vais dire à la suite ce qui fut décidé.

CHAPITRE CXVIII

Comment on passa une revue sur les grandes places de Tezcuco. Des cavaliers, des arbalétriers, des fusiliers et des soldats qui en firent partie. Des ordres du jour qui furent publiés, et bien d'autres choses que l'on fit.

Quand on eut publié les ordres du jour dont j'ai parlé et qu'on eut envoyé les messagers aux alliés de Tlascala et de Chalco, ainsi que des avis opportuns à tous les autres villages, Cortès convint avec nos capitaines et les soldats qu'on passerait une revue le lundi de la Pentecôte de l'an 1521. Cette revue eut lieu en effet sur les grandes places de Tezcuco. Se trouvaient présents : quatre-vingt-quatre cavaliers ; six cent cinquante soldats armés d'épées, de rondaches et quelques-uns de lances ; cent quatre-vingt-quatorze arbalétriers et gens d'espingole. Sur ces derniers on prit pour les brigantins ce que je vais dire : pour chaque navire douze arbalétriers et fusiliers qui ne devaient pas être employés à manier les rames ; on prit aussi sur nos hommes douze rameurs pour chaque brigantin, six de chaque bord ; on nomma en outre un capitaine par brick. Il en résulta qu'il fallut pour chaque bâtiment vingt-cinq hommes, y compris le capitaine, et comme le nombre des brigantins était de treize, cela formait un ensemble de deux cent quatre-vingt-huit hommes; en y ajoutant les artilleurs qui furent désignés en sus des vingt-cinq soldats, la flottille employa en tout trois cents hommes, d'après le compte que j'en ai fait. Cortès répartit entre les navires les pièces tournées et les fauconneaux que nous avions, avec toute la poudre qui lui parut nécessaire. Cela fait, il or-

donna de publier les règlements auxquels nous aurions tous à nous soumettre :

Premièrement, que personne n'eût l'audace de blasphémer les noms de Notre Seigneur Jésus-Christ, de Notre Dame sa Mère bénie, des saints apôtres ou d'autres saints quelconques, sous peine des plus sévères châtiments ;

Secondement, qu'aucun soldat n'exerçât de mauvais traitements contre les alliés qui venaient à notre aide ; qu'on se gardât de rien leur prendre, fût-ce même des choses qu'ils auraient acquises comme butin, pas plus que des Indiens ou des Indiennes, de l'or, de l'argent ou des chalchihuis ;

Troisièmement, qu'aucun soldat n'eût l'audace de sortir du campement, soit de jour, soit de nuit, pour aller chez les peuplades alliées ou n'importe en quel autre lieu, dans le but de s'approvisionner de vivres ou pour quelque autre motif que ce fût, sous les peines les plus sévères ;

Quatrièmement, que tous les soldats se munissent de bonnes armures bien matelassées, avec gorgerets, oreillons, visières, et de bonnes rondaches, et qu'ils n'oubliassent pas que, l'ennemi faisant usage d'une multitude de pieux, de pierres, de flèches et de lances, il était nécessaire de se munir des armures prévues par l'ordre du jour ;

Cinquièmement, que personne ne jouât ni son cheval ni ses armes sous n'importe quelle forme, à peine des châtiments les plus sévères ;

Sixièmement enfin, qu'aucun soldat, cavalier, arbalétrier ou fusilier, ne se couchât ou ne s'endormît sans avoir sur lui toutes ses armes et sans être chaussé de ses sandales, excepté les cas de blessures ou de maladie, afin que nous fussions toujours prêts, à quelque moment que les Mexicains vinssent nous attaquer.

On fit aussi publier les lois ordinaires de l'ordonnance militaire, comme, par exemple, la peine de mort pour tout homme qui s'endort pendant son quart de veillée ou qui abandonne le poste à lui confié. On publia en outre qu'aucun soldat ne pourrait aller d'un quartier à un autre, sous peine de mort, sans la permission de son capitaine. On mit encore à l'ordre du jour que serait puni de mort tout homme qui abandonnerait son chef en campagne ou en bataille ou qui prendrait la fuite. Tout cela étant dûment rendu public, je vais dire les dispositions qu'on prit ensuite.

CHAPITRE CXLIX

Comme quoi Cortès fit choix des matelots qui devaient ramer sur les brigantins et leur désigna les capitaines qui les y commanderaient; d'autres choses qu'on fit encore.

Quand on eut passé la revue dont j'ai parlé, Cortès s'aperçut qu'on n'avait pas tous les marins qu'il faudrait pour ramer. On savait en effet quels étaient ceux qui avaient manœuvré sur nos navires, échoués au port, lorsque nous vînmes avec Cortès; on connaissait aussi les matelots de Narvaez et ceux qui étaient arrivés de Jamaïque. Tous étaient inscrits en cette qualité; et l'on avait eu soin de les prévenir qu'ils auraient à ramer. Mais tous ensemble ne formaient pas le nombre nécessaire pour les treize brigantins; d'ailleurs beaucoup d'entre nous refusaient, disant qu'ils ne rameraient pas. Cortès fit alors faire des recherches pour connaître ceux qui avaient été matelots ou s'étaient occupés de pêche, et savoir si quelques soldats provenaient de Palos, de Moguer, de Triana, *del Puerto* ou de n'importe quel autre port ou

lieu habité par des matelots; à tous ces gens-là il ordonnait sous les peines les plus sévères de se rendre aux brigantins. Ils eurent beau s'en excuser en prétendant qu'ils étaient hidalgos, Cortès ne les força pas moins à ramer. C'est ainsi qu'il arriva à réunir cent cinquante hommes dans ce but, et certes ils furent bien mieux partagés que nous autres, obligés d'aller batailler sur les chaussées; ils eurent même la chance de s'enrichir à force de butin, comme j'aurai occasion de le dire par la suite. Cortès leur donna donc l'ordre de se rendre aux brigantins; les arbalétriers et les escopettiers, la poudre, les canons, les flèches, tout ce qui était nécessaire enfin y fut réparti comme il convenait.

Le pavillon royal fut arboré sur tous les navires et chacun eut un guidon distinctif. Voici quels furent les chefs désignés pour les commander : Garcia Holguin, Pedro Barba, Juan de Limpias, Carvajal le Sourd, Juan Xaramillo, Geronimo Ruiz de la Monta, Carvajal, camarade du précédent, qui est maintenant d'un âge très-avancé et demeure dans la rue de San Francisco; un certain Portillo, récemment venu de Castille, très-bon soldat, mari d'une fort belle femme; un Zamora, qui fut maître constructeur et a vécu à Guaxaca; un certain Cormenero, matelot et bon soldat; un Lerma, Ginès Nortès, Brionès, natif de Salamanca, Miguel Diaz de Auz et un autre capitaine dont je ne me rappelle pas le nom. Après avoir fait ces nominations, Cortès recommanda à tous les arbalétriers, escopettiers, soldats, rameurs, d'obéir aux commandants qu'il leur donnait et de ne pas s'exposer à des châtiments sévères en s'écartant de leurs devoirs. Il donna à chaque capitaine les instructions qui lui convenaient en propre, lui désignant les postes des chaussées qu'il devait seconder, ainsi que les capitaines de terre ferme avec lesquels il devait s'entendre.

Cortès venait de terminer ces diverses dispositions, lorsqu'on vint lui dire que les chefs tlascaltèques approchaient avec une grande quantité de guerriers. Ils étaient commandés, à titre de capitaine général, par Xicotenga le jeune, celui-là même qui était un des chefs principaux lors de nos guerres avec Tlascala; c'est encore lui qui voulut nous trahir, à Tlascala, lorsque nous revînmes en déroute de Mexico. Ainsi que je l'ai dit déjà plusieurs fois, il avait à ses côtés deux de ses frères, fils du bon vieillard don Lorenzo Vargas. Il amenait un grand nombre de Tlascaltèques et d'habitants de Guaxocingo, ainsi qu'un capitaine de Cholula; ce dernier venait avec peu de monde, car je pus m'assurer en général qu'après le châtiment qu'on leur infligea, les Cholultèques ne se joignirent jamais aux Mexicains et nous suivirent difficilement nous-mêmes, préférant rester en observation, au point que, lorsque nous fûmes chassés de Mexico, ils ne se prononcèrent même pas contre nous. Quoi qu'il en soit, pour en revenir à notre récit, en apprenant l'approche de Xicotenga, de ses frères et d'autres chefs qui venaient au rendez-vous vingt-quatre heures avant le jour convenu, Cortès sortit à leur rencontre jusqu'à un quart de lieue de Tezcuco, avec Pedro de Alvarado et quelques autres capitaines. En abordant Xicotenga et ses frères, notre général les traita avec beaucoup d'égards et les embrassa ainsi que tous les autres chefs. Ils marchaient en bon ordre, leur extérieur très-brillant, avec de grandes enseignes, chaque capitainerie distincte, drapeaux flottants avec le gros oiseau blanc aux ailes déployées qui est leur emblème national; leurs alferez faisaient flotter les enseignes et les étendards; chaque homme avait son arc et ses flèches, ou son espadon à deux mains, ou bien encore des pieux avec la machine pour les lancer; d'autres étaient armés de casse-tête et de grandes ou petites

lances; leurs têtes étaient couvertes de panaches; ils marchaient en gardant les rangs, criant, sifflant et disant : « Vive l'Empereur notre seigneur ! » et « Castille, Castille ! Tlascala! Tlascala! » Ils firent leur entrée à Tezcuco en défilant pendant plus de trois heures. Cortès leur ménagea de très-bons logements et leur fit donner à manger de tout ce qu'il y avait dans nos quartiers. Après les avoir encore embrassés et leur avoir promis de les rendre riches, il prit congé d'eux en renvoyant au lendemain le soin de leur dire ce qu'ils auraient à faire et les engageant à se reposer, attendu qu'ils arrivaient très-fatigués.

En ce même moment, du reste, on recevait dans nos quartiers des lettres adressées du village de Chinanta, situé à quatre-vingt-dix lieues de Mexico, par un soldat appelé Hernando de Barrientos. Il nous disait qu'à l'époque où nous fûmes chassés de la capitale, les Mexicains avaient donné la mort à trois de ses camarades dans les lieux mêmes d'exploitation de mines où le capitaine Pizarro les avait laissés avec la recommandation de parcourir tout le district afin de s'assurer s'il y avait de riches gisements d'or, ainsi que je l'ai dit dans un chapitre précédent. Barrientos ajoutait que, quant à lui, il avait réussi à se réfugier dans ce village de Chinanta où il se trouvait et dont les habitants sont ennemis des Mexicains C'est de là même que l'on nous apporta les piques lorsque nous marchâmes contre Narvaez. Je ne parlerai pas de plusieurs autres particularités dont il était question dans cette lettre, parce qu'elles s'écarteraient de notre récit. Cortès lui répondit en l'informant de nos mesures pour investir la capitale; il lui enjoignait de donner à tous les caciques de ces provinces des distinctions honorifiques et de ne pas sortir de ce pays avant d'en avoir reçu l'ordre, de crainte que les Mexicains ne lui

donnassent la mort en route. Quoi qu'il en soit, laissons ce sujet pour dire comme quoi Cortès prit ses dispositions pour commencer l'investissement de Mexico, quels furent les commandants et ce qui arriva dans cette entreprise.

CHAPITRE CL

Comme quoi Cortès forma trois divisions de soldats, de cavaliers, d'arbalétriers et de gens d'escopette pour aller par terre effectuer l'investissement de la grande ville de Mexico. Des capitaines qu'il mit à la tête de chaque division, et des soldats, cavaliers, arbalétriers, escopettiers qu'il répartit entre eux, ainsi que les postes et les villes où nos quartiers devaient être établis.

Cortès désigna Pedro de Alvarado pour commander à cent cinquante soldats d'épée et de rondache, dont quelques-uns seraient munis de lances. Il leur adjoignit trente cavaliers et dix-huit hommes d'espingole et d'arbalète. Il lui donna pour lieutenants Jorge de Alvarado son frère, Gutierrez de Badajoz et Andrès de Monjaraz. Chacun d'eux aurait sous ses ordres cinquante soldats; les gens d'escopette et d'arbalète devaient se répartir par parts égales. Pedro de Alvarado, qui gardait pour lui les hommes à cheval, devait avoir le commandement général de la division, laquelle se complétait par huit mille Tlascaltèques, y compris leurs chefs. Je fus désigné pour marcher sous Pedro de Alvarado, et le poste assigné à notre division fut la ville de Tacuba. Cortès voulut que les armes dont nous serions pourvus fussent excellentes, que nous eussions des oreillons, des gorgerets et des visières, parce que les pieux et les pierres devaient tomber sur nous comme grêle et que nous nous trouverions aux prises avec des guerriers munis d'épées, de lances, de casse-tête, d'espadons à deux mains, dont nous ne pour-

rions nous défendre qu'à la condition d'être bien armés. Cette précaution n'empêcha pas que chaque jour de combat ne nous coûtât quelques hommes tués et blessés, ainsi que je vais bientôt le dire.

Passons à une autre division. Cortès donna à Christoval de Oli, qui était mestre de camp, trente cavaliers, cent soixante-quinze soldats et vingt hommes d'escopette ou d'arbalète, avec le même armement que les gens de Pedro de Alvarado. Ses trois lieutenants furent Andrès de Tapia, Francisco Verdugo et Francisco de Lugo, entre lesquels on répartit les soldats, les arbalétriers et les escopettiers. Christoval de Oli, qui devait avoir le commandement général de la division, conservait les cavaliers sous sa main. Il recevait également huit mille Tlascaltèques, avec ordre d'établir ses quartiers dans la ville de Cuyoacan, qui se trouve à deux lieues de Tacuba.

Gonzalo de Sandoval, qui était alguazil mayor, eut le commandement de la troisième division. Cortès lui donna vingt-quatre cavaliers, quatorze arbalétriers ou gens d'escopette, cent cinquante soldats armés d'épées, de rondaches et de lances, et plus de huit mille Indiens de Chalco, de Guaxocingo et d'autres villages alliés qu'il devait traverser. On lui assigna pour lieutenants ses amis Luis Marin et Pedro de Ircio, entre lesquels seraient répartis les soldats, les arbalétriers et les fusiliers, tandis que Sandoval garderait pour lui les cavaliers ainsi que le commandement supérieur de la division. Il devait établir son campement près d'Iztapalapa, avec ordre de faire le plus de mal possible à cette ville, jusqu'à ce qu'il reçût d'autres instructions. Ce capitaine ne s'éloigna d'ailleurs de Tezcuco que lorsque Cortès, qui devait commander les brigantins, fut sur le point de mettre à la voile sur la lagune. La flottille était montée par trois cents soldats, y compris les arbalétriers et les fusiliers, con-

formément aux dispositions antérieures. Il résulte de ce qui précède qu'avec Pedro de Alvarado et Christoval de Oli nous allions d'un côté, tandis que Sandoval allait dans l'autre direction. J'ajouterai, pour que ceux qui ne connaissent ni ces villes ni la lagune me puissent comprendre, qu'en partant de Tezcuco les uns allaient à droite et les autres par le chemin opposé, pour en arriver presque à se rejoindre en contournant la lagune.

Quoi qu'il en soit, nous dirons que chaque chef reçut les instructions convenables, avec l'ordre de partir le lendemain matin. Pour diminuer les embarras de la marche, nous fîmes prendre les devants aux bataillons tlascaltèques jusqu'aux confins des terres mexicaines. Or, comme les Tlascaltèques avançaient sans nul souci, ayant à leur tête Chichimecatecle et d'autres capitaines, ils s'aperçurent tout à coup que Xicotenga le jeune, qui était leur général en chef, ne se trouvait plus avec eux. Chichimecatecle s'informa de ce qu'il était devenu et arriva à savoir qu'il avait repris cette nuit-là même le chemin de Tlascala, dans le but de s'emparer par la force de la charge de cacique, avec vassaux et territoires appartenant à Chichimecatecle lui-même. La raison de cette conduite, au dire des Tlascaltèques, c'est qu'ayant vu tous les capitaines de Tlascala, et surtout Chichimecatecle, partis en campagne, Xicotenga le jeune augura qu'il n'aurait plus d'opposants, attendu que son père aveugle lui paraissait, en sa qualité de père, devoir lui être un auxiliaire, que d'ailleurs notre ami Maceescaci était mort et que Chichimecatecle aurait été le seul à craindre. Au surplus, ajoutait-on, on avait toujours été persuadé que ce jeune chef n'était animé d'aucun désir d'aller faire la guerre aux Mexicains, car on l'avait souvent entendu dire que ses compatriotes et nous-mêmes devions tous y trouver la mort.

Lorsque Chichimecatecle, dont les possessions étaient ainsi menacées, reçut cette nouvelle, il revint sur ses pas en toute hâte et retourna à Tezcuco pour en donner connaissance à Cortès. Notre chef, ayant tout appris, ordonna que sur-le-champ trois notables de Tezcuco, et deux de Tlascala, amis du fugitif, partissent pour l'engager à revenir, en lui disant que Cortès l'en priait, dans l'unique but de combattre les Mexicains, ennemis de son pays, lui faisant observer que si son père, don Lorenzo de Vargas, n'était pas vieux et aveugle comme il l'était, il s'empresserait certainement de marcher contre Mexico. Les messagers devaient ajouter qu'en voyant à quel point tous les habitants de Tlascala servaient fidèlement Sa Majesté, il avait le devoir de leur épargner la honte de sa conduite. Cortès lui fit faire, en outre, les plus grandes promesses, assurant qu'il récompenserait son retour par de l'or et par des étoffes. Mais Xicotenga répondit que, si son père et Maceescaci avaient voulu le croire, les Espagnols n'en seraient pas arrivés à commander ainsi dans son pays et à faire faire à ses caciques tout ce que voulait Cortès ; qu'au surplus, pour ne pas perdre le temps en vains discours, il se refusait à venir.

Ayant reçu cette réponse, Cortès donna aussitôt l'ordre à un alguazil, suivi de quatre cavaliers et accompagné de cinq Indiens notables de Tezcuco, de partir en toute hâte et de pendre le chef rebelle n'importe où l'on pourrait se saisir de sa personne. Notre capitaine ajoutait : « Il n'y a pas à espérer que ce jeune homme se corrige ; nous devons nous attendre à ce qu'il soit toujours pour nous traître, méchant et mauvais conseiller ; les circonstances d'ailleurs ne nous permettent pas de le supporter davantage ; le passé et le présent ont comblé la mesure. » Pedro de Alvarado, ayant connu toutes ces circonstances, intercéda beaucoup pour le coupable. Je ne sais si Cortès lui

donna bon espoir, mais il recommanda certainement en secret à l'alguazil et aux cavaliers de ne pas épargner la vie du fugitif. Ce désir fut du reste accompli, car on le pendit dans un village dépendant de Tezcuco. Tel fut le résultat de ses trahisons. Quelques Tlascaltèques prétendirent que son père don Lorenzo de Vargas avait envoyé dire à Cortès que son fils était un pervers, qu'on ne devait pas se fier à lui et qu'il serait opportun de le faire périr.

Toujours est-il que, pour ce motif, nous retardâmes d'un jour notre marche avant de quitter Tezcuco. Mais le lendemain, 13 mai 1521, nous partîmes deux divisions ensemble, attendu qu'avec Christoval de Oli et Pedro de Alvarado nous avions à suivre la même route. Nous devions passer la nuit dans un village dépendant de Tezcuco, appelé Aculma. Or, Christoval de Oli fit prendre les devants à quelques-uns de ses hommes pour s'assurer des logements en ayant soin de les marquer par des branches vertes placées sur les terrasses des maisons. Il en résulta que lorsque nous arrivâmes avec Pedro de Alvarado, nous ne trouvâmes plus où nous loger. Sur ce, nous avions déjà mis la main à nos épées, menaçant les hommes de Christoval de Oli ; nos chefs eux-mêmes s'étaient lancé des défis, lorsque, fort heureusement, des deux parts, il y eut quelques hommes raisonnables qui s'interposèrent, et le bruit s'apaisa, non pas cependant d'une manière absolue, puisque tous gardaient leur rancune. On fit savoir l'affaire à Cortès, qui envoya en toute hâte fray Pedro Melgarejo et le capitaine Luis Marin, en écrivant d'ailleurs à nos chefs et à nous tous pour nous adresser des reproches à propos de la querelle et nous engager à faire la paix. Les messagers réussirent en effet à rétablir l'union ; mais désormais nos commandants, Pedro de Alvarado et Christoval de Oli, cessèrent d'être bien ensemble.

Le lendemain les deux divisions se mirent en route et allèrent passer la nuit dans un grand village abandonné de ses habitants, vu qu'il était en territoire mexicain. Le jour suivant, nous fûmes coucher dans la grande ville de Guautitlan, dont j'ai déjà parlé ; ses habitants l'avaient aussi quittée. Le lendemain nous atteignîmes les deux villages de Tenayuca et d'Escapuzalco, également déserts. Nos alliés les Tlascaltèques y établirent leurs logements et ils mirent même à profit l'après-midi pour visiter les établissements du lieu, d'où ils rapportèrent des vivres. Ayant pris la précaution de nous entourer de bons veilleurs et d'hommes qui battaient la campagne, ainsi que nous avions l'habitude de le faire pour éviter d'être surpris, nous passâmes la nuit en cet endroit. J'ai déjà dit plusieurs fois que la ville de Mexico est tout près de Tacuba. La nuit venue, nous entendîmes les grands cris qui, de la lagune, étaient lancés contre nous. Les Mexicains nous criaient des injures, disant que nous n'avions pas le courage d'en venir aux mains avec eux ; leur intention était de nous indigner par ces insultes, espérant ainsi nous engager au combat cette nuit même, et pouvoir sans aucun risque pour eux nous causer du dommage. Mais nous voyions tant d'embarcations pleines de gens de guerre et les chaussées tellement couvertes d'ennemis ; nous avions eu d'ailleurs tant à souffrir d'autres fois en ces lieux, que nous résolûmes de ne pas nous montrer avant le jour suivant. C'était un dimanche. Après que le Père Juan Diaz nous eut dit la messe, nous nous recommandâmes à Dieu et nous convînmes que les deux divisions ensemble iraient couper l'eau de Chapultepec, dont la capitale est approvisionnée et qui passait à moins d'une demi-lieue de Tacuba.

Nous étions en marche pour aller détruire les conduites, lorsque nous donnâmes dans une foule de guerriers

qui nous attendaient en chemin, parce qu'ils avaient bien compris que ce serait là le premier tort que nous chercherions à leur faire. Ils nous rencontrèrent près d'un fort mauvais passage et commencèrent à lancer sur nous des pieux et des pierres à fronde qui nous blessèrent trois soldats; mais nous leur fîmes bien vite tourner le dos. Nos amis de Tlascala les poursuivirent, tuèrent vingt d'entre eux et firent sept ou huit prisonniers. Après les avoir ainsi mis en fuite, nous brisâmes les conduites qui menaient les eaux à la ville et, à partir de ce moment, ils en furent privés pendant toute la durée du siége. Cela fait, nos chefs convinrent que nous irions à l'instant même en reconnaissance sur la chaussée de Tacuba, où l'on tenterait tous les efforts possibles pour s'emparer d'un des ponts.

Quand nous entrâmes sur la chaussée, il y avait dans la lagune tant d'embarcations pleines de guerriers et tant d'ennemis sur la chaussée elle-même, que cette vue nous remplit d'étonnement. Ils firent pleuvoir sur nous une telle quantité de pieux, de flèches et de pierres à fronde, que du premier jet ils blessèrent trente des nôtres, dont trois mortellement. Malgré le dommage qu'ils nous causaient, nous poursuivîmes notre marche sur la chaussée jusqu'au premier pont. Il me sembla, du reste, que l'ennemi facilitait notre marche pour nous amener près de la tranchée. Quand les Mexicains nous y virent, une si grande multitude de guerriers tomba sur nous que nous n'étions plus maîtres de nos mouvements; car enfin, qu'aurions-nous pu faire sur cette chaussée, qui n'a pas plus de huit pas de largeur, contre des forces si considérables, composées d'hommes qui, déployés des deux côtés de la route, tiraient sur nous comme à l'affût? A la vérité, nos arbalétriers et nos gens d'escopette ne cessaient pas un moment de décharger leurs armes sur

les embarcations; mais nous ne causions guère de dommage aux gens qui les montaient, parce qu'ils avaient garni leurs canots de panneaux en bois. Quant aux bataillons qui se hasardaient sur la chaussée, ils se jetaient à l'eau aussitôt que nous les chargions. Leur nombre était si considérable qu'il nous était impossible de nous soutenir. Nos cavaliers d'ailleurs n'étaient d'aucun secours, car ceux de nos ennemis qui étaient déjà dans la lagune blessaient les chevaux des deux côtés de la chaussée, tandis que si l'on voulait charger les bataillons qui étaient devant nous, ils s'empressaient d'échapper en se jetant à l'eau. D'autres groupes de Mexicains, à l'abri derrière des parapets, nous attendaient, armés de longues lances, fabriquées au moyen des armes qu'ils nous avaient prises lors de notre déroute de Mexico.

Nous combattîmes ainsi environ une heure; l'ennemi nous harcelait avec tant de vigueur que nous ne pouvions plus résister, et notre position s'aggravait par l'approche d'une nouvelle flottille qui venait d'un autre côté pour nous couper la retraite. Ce que voyant, nous ordonnâmes aux Tlascaltèques qui venaient avec nous et qui encombraient la chaussée de l'évacuer à l'instant, attendu d'ailleurs qu'il ne leur était pas possible de combattre contre des gens qui se tenaient dans la lagune. Nous résolûmes donc de ne pas pousser plus avant notre entreprise et de revenir sur nos pas en bon ordre. Lorsque les Mexicains nous virent reculer et donner aux Tlascaltèques l'ordre de quitter la chaussée, il fallait entendre les cris et les vociférations qu'ils lançaient contre nous! il fallait voir comme ils s'enhardissaient à se jeter sur nous et à nous attaquer de pied ferme! Quant à moi, je ne saurais le raconter dignement, ni faire comprendre à quel point l'ennemi encombra la chaussée des pieux, des flèches et des pierres qu'il fit pleuvoir sur nous, sans comp-

ter que ces projectiles tombaient dans l'eau encore en plus grand nombre. Quand nous nous vîmes en terre ferme, nous rendîmes grâces à Dieu pour nous avoir délivrés de cette terrible attaque. Huit de nos soldats périrent dans l'action, et plus de cinquante furent blessés. Au surplus, les ennemis ne cessaient pas de nous insulter en criant de leurs embarcations; nos alliés tlascaltèques leur répondaient en les défiant de prendre terre, offrant d'en venir aux mains avec eux, arrivassent-ils en nombre double du leur. Tel fut notre premier exploit: couper leur eau et faire une reconnaissance sur la lagune, et cela, comme on voit, sans nous y couvrir de gloire.

Nous passâmes la première nuit dans nos quartiers; un cheval mourut; on pansa les blessés et l'on plaça soigneusement des veilleurs et des sentinelles. Le lendemain de bonne heure, Christoval de Oli annonça qu'il prétendait aller occuper le poste de Cuyoacan qui lui avait été assigné et qui se trouvait à la distance d'une lieue et demie. Pedro de Alvarado et d'autres avec lui eurent beau le prier de ne point séparer les deux divisions et de les laisser ensemble, il ne voulut jamais y consentir. C'était un chef intrépide, et comme d'ailleurs dans la reconnaissance que nous fîmes la veille le résultat ne fut pas heureux, il prétendit que c'était la faute de Pedro de Alvarado si notre attaque avait eu lieu d'une façon tout à fait inconsidérée. Il ne voulut donc point rester et partit pour le poste que Cortès lui avait assigné, tandis que nous fixâmes là notre quartier. Or, ce ne fut pas une bonne mesure de séparer en un tel moment ces deux divisions. Si les Mexicains eussent été informés du peu d'hommes que nous eûmes pendant les cinq jours que nous passâmes séparés de la sorte avant que les brigantins arrivassent, et si l'ennemi fût tombé successivement sur nous et sur Christoval de Oli, il nous aurait mis en grave danger et nous aurait causé

les plus grands dommages. De sorte que nous restâmes à Tacuba et Christoval de Oli garda ses quartiers de Cuyoacan, sans tenter aucune reconnaissance et sans nous hasarder sur les chaussées. Chaque jour nous avions à subir en terre ferme les attaques des Mexicains qui venaient nous provoquer dans l'espoir de nous attirer en des lieux où ils pussent être maîtres de nous sans exposer leurs personnes.

J'en resterai là pour dire que Gonzalo de Sandoval partit de Tezcuco quatre jours après la fête de *Corpus Christi*, en passant par des routes où il ne rencontrait guère que des alliés ou des sujets de Tezcuco. A peine arrivé à la ville d'Iztapalapa, il commença ses attaques, brûlant grand nombre de maisons parmi celles qui étaient bâties en terre ferme, car la plupart sont construites dans la lagune. Mais il ne se passa pas longtemps sans que plusieurs bataillons mexicains vinssent au secours de la place. Sandoval dut engager une vraie bataille avec eux et soutenir de sérieuses rencontres sur terre, tandis que les hommes montés sur les embarcations lançaient une pluie de projectiles, lui blessant toujours quelques soldats. Pendant qu'ils se battaient de la sorte, Sandoval et ses troupes s'aperçurent que, sur une éminence près d'Iztapalapa, l'ennemi faisait de grands signaux de fumée auxquels répondaient d'autres peuplades appartenant à la lagune. C'était un appel fait à toutes les embarcations de Mexico et des villages d'alentour, parce qu'on venait de voir Cortès sortir de Tezcuco avec les treize brigantins. Notre général en effet ne resta pas un moment de plus à Tezcuco après le départ de Sandoval.

La première action qu'il livra en entrant dans la lagune consista en une attaque contre le *peñol* situé dans un îlot près de Mexico. C'était le refuge non-seulement de ses habitants naturels, mais encore d'autres Mexicains du

dehors qui étaient venus s'y retrancher. Du reste, toutes les embarcations de la capitale, ainsi que celles des autres villes et villages édifiés dans l'eau ou près de la lagune, comme Suchimilco, Cuyoacan, Iztapalapa, Huichilobusco, Mexicalcingo et bien d'autres dont je ne veux pas embarrasser mon récit, gagnèrent la lagune et s'assemblèrent pour se porter contre Cortès. Cette mesure eut pour conséquence de diminuer les attaques d'Iztapalapa contre Sandoval. Comme d'ailleurs la plupart des habitations de cette ville étaient dans l'eau, ce capitaine ne put continuer à leur causer aucun dommage. Mais, au début des engagements, il tua un grand nombre d'ennemis, et d'ailleurs la quantité considérable d'alliés qu'il avait lui servit à faire beaucoup de prisonniers. Laissons pour le moment Sandoval, mais disons qu'il resta tout à fait isolé dans son poste d'Iztapalapa. Il ne pouvait en effet se porter sur Cuyoacan qu'au moyen d'une chaussée qui traversait la lagune. Or s'il s'y était hasardé, à peine y serait-il entré que l'ennemi l'aurait mis en déroute en l'attaquant de deux côtés par eau, sans qu'il pût se défendre. Il se résolut donc à rester tranquille.

Cortès, voyant que les embarcations se réunissaient en si grand nombre contre ses brigantins, en éprouva, non sans raison, quelque crainte : il y en avait en effet plus de quatre mille, et cela lui parut être une raison d'abandonner l'attaque qu'il avait entreprise contre le *peñol* et de se porter dans une partie de la lagune d'où il pût aisément prendre le large et se diriger où il voudrait, s'il se voyait menacé de trop près. Il ordonna donc à ses capitaines embarqués sur la flottille de ne rien entreprendre contre les embarcations ennemies jusqu'à ce qu'on vît fraîchir davantage le vent de terre, qui se levait du reste en ce moment. Les ennemis, voyant reculer nos brigantins, jugèrent cette manœuvre motivée par la crainte qu'ils ins-

piraient, — et le soupçon était véritablement fondé; — les chefs mexicains ordonnèrent en conséquence à tout leur monde de tomber sur nos navires. Mais en cet instant le vent se prit à souffler fortement et en bonne direction. Le temps favorisant alors le zele de nos rameurs, Cortès donna l'ordre de fondre sur les embarcations ennemies. On mit tout de suite le désordre dans la plupart d'entre elles; on prit et l'on tua beaucoup d'Indiens. Les canots qui échappèrent coururent se réfugier parmi les maisons bâties dans l'eau, en des endroits où nos brigantins ne les pouvaient poursuivre. Ce fut là le premier combat qui eut lieu sur la lagune; Cortès en sortit victorieux; grâces soient rendues au bon Dieu pour toutes choses. *Amen!*

Après cet heureux événement, Cortès se rendit avec ses brigantins à Cuyoacan où étaient établis les quartiers de Christoval de Oli. Il se trouva aux prises avec un grand nombre de Mexicains qui l'attendaient à des passages dangereux, dans l'espoir de lui prendre ses navires. Comme les attaques provenaient d'une part des embarcations de la lagune et d'autre part des tours du temple de la ville, notre général fit débarquer quatre canons dont le tir tuait ou blessait une multitude d'Indiens. Les artilleurs agissaient avec tant de précipitation qu'ils mirent le feu à leur provision de poudre, et quelques-uns d'entre eux eurent les mains et le visage légèrement brûlés. Cortès envoya aussitôt son brigantin le plus léger à Iztapalapa, au quartier de Sandoval, pour y prendre toute sa poudre, faisant dire à ce chef de ne pas bouger de son poste. Cortès ne cessa pas d'ailleurs d'être aux prises avec les Mexicains jusqu'à ce qu'il fît sa jonction avec Oli; et, même dans les deux jours qu'il resta en sa compagnie, un grand nombre d'ennemis continuèrent contre lui leurs attaques.

Comme j'étais alors à Tacuba sous Pedro de Alvarado, il m'est facile de dire exactement ce que nous faisions de notre côté. Or, ayant su que Cortès voguait par la lagune, nous nous hasardâmes à avancer sur la chaussée, non comme la première fois, mais avec les plus grandes précautions. Nous arrivâmes jusqu'au pont. Les arbalétriers et les fusiliers agissaient dans le meilleur ordre, les uns faisant feu tandis que les autres chargeaient les armes. Alvarado avait du reste donné l'ordre aux cavaliers de ne pas nous suivre. Ce fut ainsi que tantôt nous attaquions, tantôt nous gardions la défensive pour empêcher le débarquement des Mexicains; de toute façon, chaque jour nous en venions aux mains et nous prenions soin de réparer les mauvais passages. Au milieu de ces manœuvres on nous tua trois soldats.

Nous dirons maintenant comme quoi Gonzalo de Sandoval, qui était à Iztapalapa, voyant qu'il lui était impossible de faire aucun mal aux habitants de cette ville parce qu'ils étaient dans l'eau, tandis que ses soldats en recevaient du dommage, résolut de se porter sur les maisons bâties dans la lagune même. Il commença de nouvelles attaques dans ce but. Guatemuz, ayant eu connaissance de cette manœuvre, envoya aux assiégés un grand nombre d'auxiliaires, avec ordre de couper la chaussée par laquelle les gens de Sandoval s'étaient introduits, afin de leur fermer toute issue et de les tenir enveloppés. Il expédia plus de monde encore sur ce point par une autre direction. Cortès se trouvait alors avec Christoval de Oli; lorsqu'il vit une flottille considérable se diriger sur Iztapalapa, il résolut de se porter lui-même vers cet endroit avec ses brigantins et toutes les forces de Christoval de Oli, pour secourir Sandoval. Notre chef s'avançait donc par la lagune et Christoval de Oli par la chaussée, lorsqu'ils s'aperçurent qu'un grand nombre de Mexicains

s'occupaient à détruire cette dernière voie, ce qui leur fit comprendre que Sandoval se trouvait certainement dans les maisons qu'on isolait ainsi. On fit alors avancer les brigantins vers ce point et on ne tarda pas à apercevoir Sandoval se défendant contre les guerriers de Guatemuz. L'approche de Cortès fit cesser le combat. Notre chef donna l'ordre alors à Sandoval d'abandonner Iztapalapa et d'aller par terre s'occuper de l'investissement sur une autre chaussée qui va de Mexico au village de Tepeaquilla, appelé actuellement Notre-Dame de Guadalupe, où se sont opérés et s'opèrent encore des miracles dignes d'admiration. Disons maintenant comment Cortès distribua ses brigantins, et ce qui advint ensuite.

CHAPITRE CLI

Comme quoi Cortès fit la répartition de douze brigantins et mit à terre les hommes du treizième, qu'on appelait le *Tapageur*; et ce qui advint encore.

Lorsque Cortès eut compris, comme nos capitaines et nous tous, que sans les brigantins il nous serait impossible de porter nos attaques contre Mexico en passant par les chaussées, il en envoya quatre à Pedro de Alvarado, il en prit six pour lui-même au quartier de Christoval de Oli et il en fit remettre deux à Gonzalo de Sandoval pour sa chaussée de Tepeaquilla. Quant au plus petit des brigantins, il ne voulut plus qu'il naviguât, de crainte que les embarcations ennemies ne le fissent chavirer, vu son peu de résistance. Ceux qui le montaient furent répartis entre les douze autres navires, qui en avaient besoin, vu que vingt de leurs hommes avaient été atteints de blessures graves. Quand dans notre quartier de Tacuba nous re-

çûmes l'auxiliaire des brigantins, Pedro de Alvarado leur ordonna d'avancer deux de chaque côté de la chaussée, et nous engageâmes sérieusement le combat, nos navires portant le désordre parmi les canots ennemis qui nous attaquaient de la lagune. Cette manœuvre nous permit de prendre aux Mexicains quelques ponts et quelques palissades. Quand nous étions aux prises avec eux, du reste, ils nous lançaient tant de pierres, de pieux et de flèches que, malgré nos bonnes armures, ils nous blessaient presque tous, ce qui ne nous empêchait pas de combattre incessamment jusqu'à ce que la nuit vînt nous arrêter. Du côté des Mexicains, les combattants avaient la facilité de se relever de temps en temps, leurs bataillons se remplaçant les uns les autres, et nous montrant à tout instant des armes et des enseignes différentes. Il fallait voir comme les défenseurs postés sur les terrasses des maisons faisaient tomber sur nos brigantins une grêle de projectiles! Je ne saurais quant à moi le décrire exactement, et nul ne le pourra comprendre si ce n'est nous autres qui nous trouvâmes là et qui recevions cette pluie de flèches et de pieux qui venait couvrir la chaussée.

Lorsqu'avec la plus grande peine nous étions parvenus à enlever à l'ennemi quelque pont ou quelque palissade et que nous les laissions ensuite sans défense, nos adversaires s'en emparaient la nuit suivante, creusaient de nouveau les tranchées, les fortifiaient mieux qu'auparavant et pratiquaient des trous profonds couverts par les eaux, de manière que, lors de nos prochaines attaques, nous tombassions dans ces excavations et qu'ainsi les hommes qui montaient les canots pussent plus aisément nous mettre en déroute. Ils cachaient dans ce but des embarcations en des points où nos brigantins ne les pouvaient découvrir, afin que, au moment où l'on nous verrait embarrassés dans ces trous cachés sous l'eau, on pût,

à la fois par terre et par la lagune, se jeter aisément sur nous. Pour qu'il fût impossible aux brigantins d'accourir à notre aide, l'ennemi enfonçait des pieux sur lesquels nos navires venaient s'échouer. C'est ainsi que chaque jour nous avions des engagements.

J'ai déjà dit, au surplus, que nos chevaux ne nous servaient pas à grand'chose sur les chaussées, parce que si nos cavaliers chargeaient et arrivaient sur nos adversaires, ceux-ci se laissaient glisser dans l'eau ou s'abritaient de palissades derrière lesquelles d'autres guerriers nous attendaient avec des lances et des faux plus longues que celles dont nous faisons usage habituellement. Ces armes étaient de celles qu'on nous prit lorsque nous sortîmes de Mexico. C'est avec ces lances et avec les flèches tirées de la lagune qu'on blessait et tuait nos chevaux sans que les Mexicains reçussent le moindre dommage. Voyant du reste combien peu d'ennemis l'on parvenait à atteindre sur les chaussées, les cavaliers n'aimaient pas à faire courir ces risques à leurs montures, car un cheval valait alors huit cents piastres; quelques-uns étaient même payés plus de mille, et souvent on n'en trouvait à aucun prix. Je dirai maintenant que lorsque la nuit séparait les combattants, nous pansions nos blessures avec de l'huile. Un de nos camarades, appelé Juan Catalan, nous les traitait avec des signes de croix et des enchantements; elles guérissaient du reste promptement, ce qui m'est une occasion de redire que Notre Seigneur Jésus-Christ non-seulement nous faisait la grâce de soutenir notre courage, mais nous prodiguait chaque jour mille faveurs. C'est ainsi que, blessés et couverts de bandages, il nous fallait combattre du matin au soir; car si les blessés fussent restés en repos au quartier, il n'y aurait pas eu vingt hommes pour aller à l'ennemi. Nos alliés les Tlascaltèques, ayant vu comment notre homme nous traitait avec

des signes de croix, s'en venaient aussi vers lui quand ils étaient atteints, et cela en si grand nombre, que notre rebouteur avait bien du mal à panser tout le monde.

Quant à nos capitaines, nos alferez et leurs aides, ils recevaient journellement comme nous des blessures et revenaient avec leurs drapeaux brisés; et j'ajoute que tous les jours il nous fallait un nouveau porte-enseigne, car nous sortions des combats en tel état qu'on n'avait plus ensuite assez de force pour se battre et soutenir en même temps le drapeau. Et au surplus, pense-t-on par hasard que nous avions suffisamment à manger? Je ne parle pas des *tortillas* de maïs, que nous possédions en abondance, mais des provisions plus naturellement rafraîchissantes pour nos blessés. Maudit sort! nous n'avions rien de tout cela. Ce qui nous ravivait c'étaient les *quelites*, sorte d'herbage dont les Indiens font usage, ainsi qu'une espèce de cerise du pays, quand il y en avait, et des figues de Barbarie, dont c'était alors la saison. On menait aux quartiers de Cortès et de Sandoval la même existence que chez nous. Il ne se passait pas un seul jour sans que des bataillons mexicains renouvelassent leurs attaques, et cela, ainsi que je l'ai dit, depuis le matin jusqu'au soir. Guatemuz prenait soin dans ce but de désigner les bataillons destinés à chaque chaussée. Le Tatelulco et les villes de la lagune étaient au surplus convenus de signaux, de telle sorte qu'en se guidant sur les avis de la tour du grand temple, les uns partaient par terre, les autres dans des embarcations, et les choses se trouvaient réglées de manière que les chefs étaient désignés d'avance, ainsi que le moment du départ et les lieux de destination.

Quant à nous, nous changeâmes notre manière de combattre de la façon suivante. Ayant vu que toutes les tranchées de la lagune dont nous nous emparions

pendant le jour, étaient reprises et réparées pendant la nuit et qu'ainsi nous n'y gagnions que le désagrément de faire tuer quelques-uns de nos camarades et de recevoir tous des blessures, nous résolûmes de venir nous établir ensemble sur la chaussée, en une petite place où se trouvaient élevées des tours d'idoles dont nous nous étions rendus maîtres. Il y avait là l'espace nécessaire pour un campement. A la vérité l'emplacement n'était pas commode : nous nous mouillions quand il pleuvait; rien ne nous y garantissait du soleil ni des nuits sereines. Nous laissâmes à Tacuba les Indiennes qui faisaient notre pain, sous la protection de nos cavaliers et de nos amis de Tlascala, qui avaient d'ailleurs la mission de garder nos derrières, de peur que les habitants des villages d'alentour ne tombassent sur nous pendant que nous combattrions sur les chaussées. Après avoir établi notre camp, toutes les fois que nous prenions des maisons à l'ennemi, nous nous empressions de les détruire, et si nous nous emparions d'une tranchée, nous la comblions à l'instant. Nous détruisions les maisons, ai-je dit, parce que le feu n'y prenait que difficilement, et d'ailleurs l'incendie ne se propageait pas de l'une à l'autre, vu qu'elles étaient bâties dans l'eau et ne communiquaient entre elles que par des ponts ou au moyen d'embarcations. Quand nous entreprenions d'ailleurs d'y aborder à la nage, on nous faisait beaucoup de mal du haut des terrasses; de sorte que notre sécurité commandait impérieusement cette destruction.

Lorsque nous avions pris quelque palissade, quelque pont ou quelque mauvais passage où la résistance était facile, on organisait le service de manière à les garder aussi bien la nuit que le jour. Pour cela, toute la division faisait chaque nuit la veillée, de façon que la première compagnie, composée d'environ quarante soldats, prenait

la garde depuis la fin du crépuscule jusqu'à minuit; une autre compagnie, également de quarante hommes, remplaçait la première jusqu'à deux heures avant le lever du jour; mais les premiers ne sortaient pas du lieu de la veillée : ils se couchaient sur le sol pendant ce second quart que l'on appelait de la *modorra*. Ensuite arrivaient quarante et quelques soldats qui faisaient la veillée de l'aube, c'est-à-dire pendant environ deux heures, jusqu'à la venue du jour plein. Les soldats qui avaient précédé ces derniers aux heures de la *modorra* ne s'en allaient pas non plus; il fallait qu'ils restassent là; de sorte que nous nous trouvions en ligne environ cent vingt soldats lorsque le jour venait à paraître. Il y avait même des nuits où le péril nous paraissait si menaçant que, de la chute du jour à l'aurore, tous les hommes de notre quartier restaient réunis pour recevoir le choc des Mexicains et empêcher qu'ils fissent une trouée parmi nous. Nous avions su en effet, par les révélations de quelques chefs capturés précédemment, que Guatemuz avait imaginé et convenu avec ses capitaines que de jour ou nuitamment on s'efforcerait de nous couper sur notre chaussée, avec l'espoir qu'après nous avoir vaincus, nous les gens d'Alvarado, il leur serait facile de venir à bout de Cortès et de Gonzalo de Sandoval sur leurs chaussées respectives. On avait combiné aussi que les neuf villes ou villages de la lagune, y compris Tacuba, Escapuzalco et Tenayuca, réuniraient leurs forces et tomberaient sur nos derrières le jour où les guerriers de Mexico nous attaqueraient eux-mêmes. On résolut en outre de nous enlever une nuit nos provisions et toutes les Indiennes qui étaient occupées à Tacuba à nous faire du pain.

Quand nous connûmes ces projets, nous engageâmes nos cavaliers qui étaient tous à Tacuba, ainsi que nos alliés tlascaltèques, à veiller et à être en alerte la nuit en-

tière. Guatemuz, du reste, exécuta ce qu'il avait résolu. Un grand nombre de bataillons furent mis en mouvement; quelquefois c'était vers minuit qu'ils tombaient sur nous; d'autres nuits c'était à l'heure de la *modorra;* souvent aussi vers le jour naissant; aujourd'hui ils procédaient dans le plus grand silence; une autre fois avec des cris épouvantables, ne nous laissant au surplus aucun instant de tranquillité. En arrivant près de l'endroit où nous veillions, ils nous criblaient de projectiles; quelques-uns nous attaquaient même à la lance. De toutes façons ils nous blessaient du monde, mais comme nous leur résistions vigoureusement, ils se retiraient eux-mêmes avec beaucoup de blessés. Un grand nombre d'ennemis, d'autre part, tombaient sur nos bagages; mais nos cavaliers, aidés par les Tlascaltèques, les repoussaient avec avantage parce que, dans ces expéditions de nuit, ils ne s'obstinaient guère à l'attaque. Voilà donc comment se passaient nos veillées : il avait beau pleuvoir, venter, geler; il fallait toujours se tenir là, blessés et baignant dans la boue, et encore, pour surcroît de charge, ainsi que diraient les hommes de peine, nous étions obligés de nous soutenir en ne mangeant que des *tortillas*, des herbes et des figues de Barbarie. A quoi nous servaient d'ailleurs toutes ces manœuvres exécutées avec tant de fatigues, au prix d'un grand nombre de blessures et de la mort de quelques camarades? Quand, après avoir pris un pont, nous en comblions la tranchée, l'ennemi la déblayait de nouveau quand le jour était fini, parce qu'il nous était impossible de la défendre pendant la nuit. Nous la reprenions et nous la comblions encore le jour suivant, et eux de leur côté s'en rendaient maîtres de nouveau, et la creusaient comme auparavant, en la fortifiant davantage au moyen de palissades.

Ce manége dura jusqu'à ce que les Mexicains changè-

rent de tactique, comme j'aurai occasion de le dire bientôt. Pour à présent, cessons de parler des batailles que nous avions à soutenir tant chez nous qu'aux quartiers royaux de Cortès et de Sandoval. Mais nous demanderons quel avantage nous avions gagné en coupant à la capitale l'eau de Chapultepeque et en surveillant l'entrée des approvisionnements par les trois chaussées. Nos brigantins ne servaient à rien pour atteindre ce but, puisqu'ils s'employaient dans nos quartiers à garder nos derrières pendant nos combats avec l'ennemi et à nous soutenir contre les attaques venant des terrasses des maisons. La vérité est que les Mexicains introduisaient beaucoup d'eau et de provisions provenant de neuf villages de la lagune et d'autres bourgs alliés, qui au moyen de canots faisaient porter pendant la nuit du maïs, des poules et tout ce qu'on désirait dans la capitale. Pour éviter ce ravitaillement, nos chefs des trois camps convinrent que deux brigantins feraient la ronde pendant la nuit par toute la lagune, afin de donner la chasse aux embarcations chargées de provisions et d'eau potable, avec ordre de détruire ou d'amener à l'un des quartiers tous les canots dont on pourrait s'emparer. Ce projet était évidemment louable. Il est vrai que, pour combattre et nous garder pendant la nuit, ces deux brigantins nous faisaient faute; mais ils nous rendaient un grand service en empêchant l'eau et les vivres d'entrer dans la place. Malgré tout, les embarcations ne cessaient pas leur trafic habituel. Comme d'ailleurs les Mexicains ne se cachaient guère sur la destination de leurs chargements, il ne se passait pas un jour sans que nos brigantins, qui les poursuivaient, capturassent quelques canots et revinssent avec des Indiens pendus aux vergues.

Quoi qu'il en soit, nous devons dire maintenant la ruse à laquelle les assiégés eurent recours pour tenter de

s'emparer de nos brigantins et tuer ceux qui les montaient. J'ai dit que chaque soir et chaque matin nos bricks allaient à la recherche des embarcations ennemies, et en coulaient ou en capturaient un grand nombre. Or, les Mexicains se résolurent à armer trente pirogues, espèces de chaloupes d'un port considérable, et de les garnir de rameurs et de guerriers d'élite. On les cacha pendant la nuit parmi des massifs de roseaux, en des endroits où les brigantins ne pouvaient les apercevoir. Tandis que ces grandes embarcations restaient couvertes de branchages, on lançait aux approches de la nuit deux ou trois canots qui se donnaient les airs de vouloir introduire de l'eau ou des provisions au moyen d'excellents rameurs.

Les Mexicains avaient d'ailleurs planté au fond de l'eau un grand nombre de gros madriers, dans des points où il leur semblait que les brigantins devraient accourir pour leur livrer combat; ils avaient l'espoir de les y faire échouer. Au moment donc où ces canots commençaient à voguer sur la lagune, témoignant d'une certaine hésitation et s'adossant aux massifs de roseaux, deux de nos brigantins se dirigent vers eux. L'ennemi simule alors une retraite vers les massifs où les trente pirogues sont embusquées. Les brigantins le suivent et ils arrivent à l'endroit même où se trouvent les pirogues, quand tout à coup celles-ci, se démasquant, sortent ensemble et se précipitent sur nos bricks. Du premier choc tous nos soldats, rameurs et capitaines sont blessés, sans pouvoir se livrer à aucune évolution à cause des pieux dont le fond est encombré. C'est là que les Mexicains tuèrent un de nos chefs, appelé Portillo, bon soldat qui avait fait la campagne d'Italie; Pedro Barba, un autre bon capitaine, reçut également des blessures dont il mourut trois jours plus tard. Un brigantin fut pris. Ces navires provenaient du quartier de Cortès : celui-ci éprouva une vive peine de cet événe-

ment, dont il tira du reste vengeance quelques jours plus tard à l'occasion d'autres embuscades, ainsi que je le dirai en son lieu.

Pour le moment, changeant de sujet, nous dirons comme quoi aux camps de Cortès et de Gonzalo de Sandoval on se battait toujours fort vivement, surtout chez Cortès qui à tout instant faisait incendier ou abattre des maisons et combler des tranchées. Il prenait soin de raser chaque jour tout ce dont il pouvait s'emparer; il faisait dire sans cesse à Pedro de Alvarado de ne jamais franchir aucun pont ni tranchée sans avoir eu le soin de tout combler auparavant, abattant de même ou incendiant toute maison prise. C'était avec les briques et les boiseries des édifices détruits que nous comblions les tranchées sur lesquelles les ponts étaient jetés. Nous devons ajouter que nos amis de Tlascala se conduisaient en guerriers pleins de courage, nous appuyant de leurs secours pendant toute cette guerre. Mais disons aussi comme quoi les Mexicains, voyant qu'on rasait toutes les maisons et que l'on comblait les coupures des chaussées, résolurent de changer encore leur tactique. Leur nouveau plan consistait à creuser un fossé très-large avec pont-levis, et tellement profond qu'en maint endroit on perdait pied quand nous le traversâmes; l'ennemi y avait d'ailleurs pratiqué un grand nombre de trous qu'on ne pouvait voir au fond de l'eau. Les bords de ce fossé étaient défendus par des parapets et des palissades; il y avait aussi des pieux enfoncés sous l'eau dans le sol, en des endroits où nos brigantins viendraient échouer s'ils nous portaient secours lorsque nous engagerions l'attaque pour nous emparer de ces travaux; car les Mexicains pensaient bien que la première chose que nous entreprendrions serait de détruire ces obstacles et traverser le fossé pour entrer dans la ville. Ils avaient pris soin de tenir prêtes et ca-

chées un grand nombre d'embarcations bien défendues par des guerriers de choix.

Un dimanche matin, beaucoup de bataillons vinrent nous assaillir de trois côtés à la fois, avec une telle ardeur que nous eûmes fort à faire pous nous maintenir et échapper à une déroute. Or, Pedro de Alvarado avait déjà ordonné en ce temps-là à la moitié des cavaliers qui étaient à Tacuba de passer la nuit sur la chaussée, où ils ne couraient plus les mêmes risques qu'au début, parce que, les maisons étant détruites, il n'y avait plus de terrasses, de sorte que nos cavaliers pouvaient courir en certains lieux de la chaussée sans que leurs chevaux fussent exposés à être blessés par les gens apostés sur les maisons ou dans les canots. Revenons donc à la situation qui nous était faite par les trois bataillons qui tombaient sur nous avec tant de furie, l'un par le grand fossé, l'autre par les ruines des maisons détruites, tandis que le troisième se jetait sur nos derrières par le chemin de Tacuba; d'où il résultait que nous étions, peut-on dire, enveloppés. Nos cavaliers, appuyés par nos alliés de Tlascala, chargèrent l'ennemi qui nous attaquait par derrière, et nous-mêmes nous combattîmes avec grand courage les deux autres bataillons jusqu'à ce que nous les forçâmes à reculer Mais leur premier mouvement en arrière n'était qu'une feinte. Nous nous emparâmes de la première palissade, et ils ne tardèrent pas à abandonner la seconde, derrière laquelle ils s'étaient d'abord repliés en y faisant résistance. Nous croyant victorieux, nous traversâmes le fossé à gué, car il n'y avait aucun trou dans la direction de notre passage, et nous continuâmes notre poursuite à travers de grandes maisons et des tours appartenant à des oratoires; l'ennemi avait toujours l'air de fuir et de se replier, sans cesser de nous lancer des pieux, des pierres à fronde et une pluie de flèches.

Or, en un point où nous ne pouvions les apercevoir, une multitude de guerriers se tenaient cachés. Ils en sortent et tombent sur nous, tandis que d'autres nous attaquent du haut des terrasses et par les ouvertures des maisons. Alors ceux qui avaient simulé la retraite se jettent sur nous avec ensemble et la mêlée devient si vive que nous n'y tenons plus et qu'il nous faut nous résoudre à lâcher pied, mais dans le plus grand ordre. Cependant, les Mexicains avaient déjà eu le temps de rassembler une flottille de canots dans le fossé que nous leur avions pris; on lui avait fait occuper le point par où nous avions traversé sans y rencontrer aucune excavation, et l'on nous obligea à nous diriger vers une autre partie de la tranchée où l'eau était très-profonde et les excavations nombreuses. Comme d'ailleurs nous reculions, vivement pressés par une multitude de guerriers, il fallut entrer dans l'eau et tenter le passage, les uns à la nage, les autres comptant sur le fond; mais la plupart de ceux-ci s'enfonçaient dans les trous. Ce fut alors que les canots se précipitèrent sur nous; ils nous prirent cinq hommes, qu'ils menèrent à Guatemuz, et blessèrent presque tous les autres. Quant aux brigantins, dont nous attendions le secours, ils ne pouvaient approcher, embarrassés qu'ils étaient par les pieux enfoncés dans la lagune. Les embarcations et les guerriers postés sur les terrasses des maisons leur faisaient d'ailleurs beaucoup de mal avec leurs projectiles; deux soldats y furent tués et nous eûmes là un grand nombre de blessés.

Pendant ce temps nous étions dans les excavations du grand fossé et ce fut vraiment un miracle que nous n'y perdissions pas la vie jusqu'au dernier. Pour moi, déjà plusieurs Indiens s'étaient emparés de ma personne, lorsque j'eus l'adresse de me dégager, et Notre Seigneur Jésus-Christ me donna assez de courage pour qu'à force

d'estocades je pusse me sauver avec un bras grièvement blessé. Lorsque, sorti de l'eau, j'arrivai en lieu sûr, je n'eus pas le temps de me réjouir, car je ne pus me tenir debout et je tombai privé de sentiment. Cette défaillance provint sans doute du violent effort que j'avais fait pour me dégager et aussi de la grande quantité de sang que je perdais. Je puis dire que, tandis que l'ennemi me tenait en ses mains, ma pensée se recommandait à Notre Seigneur Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie; ajoutons à cela le grand effort dont je viens de parler; bref, ce fut ainsi que je pus me tirer de là. Grâces soient rendues au bon Dieu pour toutes les faveurs qu'il m'a faites!

Je dirai aussi que Pedro de Alvarado et ses cavaliers eurent assez à faire à enfoncer les bataillons qui étaient venus nous prendre par derrière sur la route de Tacuba, de sorte qu'ils ne purent pas s'avancer au-delà du fossé et des palissades. Il faut en excepter un seul cavalier, arrivé depuis peu de Castille. Il y perdit la vie et l'on tua son cheval. Pedro de Alvarado, ayant vu de loin que nous reculions, allait partir à notre secours avec quelques autres cavaliers. S'il eût traversé le fossé, nous fussions nécessairement revenus sur les Indiens. Or, si cela fût ainsi arrivé, pas un cavalier, pas un cheval, pas un soldat n'eût eu la vie sauve, car les dispositions de l'ennemi étaient ainsi prises que nos hommes fussent tombés dans les trous au milieu de tant de guerriers, que tous les chevaux auraient péri sous les coups de longues lances fabriquées dans ce but. Et d'ailleurs nos adversaires attendaient apostés sur les terrasses des maisons, car l'événement dont je parle se passait dans un point central de la ville.

Animés par cette victoire, les Mexicains ne cessèrent pas durant toute cette journée, qui était un dimanche, de harceler nos quartiers avec des forces tout aussi considéra-

bles. Ils entravaient à ce point nos mouvements, qu'ils purent se livrer à l'espoir de notre complète déroute. De notre côté nous eûmes la chance de nous soutenir, d'abord à l'aide de nos petits canons de bronze, grâce ensuite à notre vigueur au combat, et à la condition que toutes nos forces se réunissent pour veiller ensemble pendant la nuit entière. Quoi qu'il en soit, nous devons dire qu'en apprenant ces événements, Cortès en fut très-vivement contrarié. Il écrivit sur-le-champ à Pedro de Alvarado, au moyen d'un brigantin, qu'il eût à bien prendre garde, en tout état de chose, de ne pas dépasser une seule tranchée sans la combler; que tous les cavaliers couchassent sur les chaussées à côté de leurs chevaux sellés et bridés, et que décidément nous ne songeassions plus à gagner du terrain vers la ville avant d'avoir rempli le grand fossé avec de la terre et des pièces de bois. Il ajoutait qu'on devait prendre dans le camp toute espèce de précautions pour se garder. Ayant donc reconnu que nous avions la faute de cette mauvaise aventure, désormais nous ne pensâmes plus qu'à faire tous nos efforts pour combler ce grand fossé. Nous parvînmes en quatre jours à ce résultat, grâce à un travail excessif, au prix d'un grand nombre de blessures et de la mort de six de nos camarades, et en prenant soin de veiller la nuit entière avec nos trois compagnies réunies, conformément à l'ordre dont j'ai parlé.

Comme les Mexicains de leur côté veillaient en se relevant par quart, on peut dire que nous étions bien près les uns des autres à ces heures de service. Les choses se passaient du reste ainsi : ils entretenaient toute la nuit de grands foyers allumés; les gens qui étaient de garde s'écartaient du feu et, à la distance où nous nous trouvions, nous ne pouvions les apercevoir, la grande clarté produite par le foyer nous aveuglant de manière à nous empêcher de voir nos adversaires. Mais nous les enten-

dions distinctement lorsqu'ils se relevaient et qu'ils venaient entretenir leurs feux. Il y eut des nuits pendant lesquelles la pluie, qui tombait alors en abondance, éteignait leurs foyers; mais ils s'empressaient de les rallumer sans bruit, sans parler entre eux, faisant en sorte de s'entendre au moyen de sifflets. Il faut dire que lorsque nos fusiliers et nos arbalétriers comprenaient qu'on venait relever les gardes, ils lançaient sur eux au juger des pierres et des flèches perdues. Nous ne leur faisions pas grand mal par cette manœuvre; ils étaient d'ailleurs placés en des endroits où nous ne pouvions les joindre, lors même que nous l'eussions voulu, à cause d'un autre fossé très-profond qu'ils avaient creusé à la hâte, et aussi parce qu'ils se dérobaient derrière des palissades et des parapets. Du reste, ils lançaient également sur nous, en tirant au juger, bon nombre de pierres, de pieux durcis au feu et de flèches.

Outre ces dures veillées, nous devons dire que nous passions toutes nos journées à avancer sur la chaussée en nous battant avec l'ennemi dans le plus grand ordre. Ce fut ainsi que nous parvînmes à lui prendre le fossé dont j'ai parlé, derrière lequel il faisait ses gardes de nuit. Le nombre de Mexicains qui chaque jour tombaient sur nous était si considérable et ils nous lançaient tant de projectiles qu'ils nous blessaient tous, malgré le bon ordre avec lequel nous procédions et quoique nous eussions de bonnes armures. Lorsque la journée s'était passée en un combat continuel, que la nuit approchait et que d'ailleurs on ne voyait pas d'opportunité à aller plus avant, il fallait songer à nous mettre prudemment en retraite. Les Mexicains avaient toujours de gros bataillons prêts à être employés pour ces heures-là, dans l'espoir qu'une bonne attaque faite au moment où nous reculions assurerait notre déroute. Ils se précipitaient alors sur nous comme

des tigres en fureur et s'avançaient jusque dans nos rangs. Quand nous fûmes bien au courant de cette habitude, nous prîmes soin d'organiser notre retraite comme je vais dire. Nous faisions d'abord évacuer la chaussée par nos alliés tlascaltèques qui nous demandaient en grand nombre la faveur d'en venir aux mains avec l'ennemi. Comme d'ailleurs les Mexicains étaient fort rusés, ils n'avaient pas d'autre désir que de convertir en embarras la présence de nos alliés; ils nous attaquaient donc alors dans trois directions à la fois, avec l'espoir de resserrer tous nos hommes dans un cercle étroit ou d'arrêter quelqu'un de nous dans sa retraite. Nous reconnûmes bien vite que l'encombrement résultant du grand nombre de Tlascaltèques nous empêchait de nous battre librement dans toutes les directions. Cela nous décida à les faire sortir à temps de la chaussée, prenant soin de les envoyer en lieu sûr. Délivrés de cet embarras, nous commencions à reculer vers notre campement sans tourner le dos, faisant face à l'ennemi, les fusiliers et les arbalétriers étant organisés de manière que les uns chargeaient pendant que les autres faisaient le tir, nous appuyant du reste sur nos quatre brigantins qui, placés deux de chaque côté de la chaussée, nous protégeaient contre les embarcations et contre les pierres venant des terrasses des maisons non encore détruites. Malgré cette bonne entente, il nous fallait courir les risques les plus sérieux jusqu'à notre rentrée au camp. A notre retour, nous pansions nos blessures avec de l'huile chaude et nous les serrions avec des bandes d'étoffes du pays. Notre souper consistait en *tortillas* qu'on nous apportait de Tacuba, en herbages et même en figues de Barbarie pour ceux qui avaient la chance d'en avoir. Cela fait, nous marchions encore pour aller monter notre garde au bord du fossé dont j'ai parlé; et de nouveau, lorsque l'aube venait, il fallait recommencer à se battre sans qu'il

y eût moyen de faire autrement, puisqu'aux premières lueurs du jour les bataillons ennemis étaient déjà sur nous, arrivant jusqu'à notre camp, nous criant des injures.... Et c'est au milieu de ces fatigues que nous passions notre temps.

Mais cessons pour un moment de parler du camp de Pedro de Alvarado, et occupons-nous de celui de Cortès qui de nuit et de jour avait à soutenir des combats incessants dans lesquels on lui tuait ou blessait un grand nombre d'hommes, de la même manière du reste que ce qui avait lieu dans notre campement de Tacuba. On sait que notre général employait deux brigantins à donner la chasse pendant la nuit aux embarcations qui tentaient d'entrer à Mexico chargées d'eau et de provisions. Il paraît qu'un des brigantins s'empara de deux notables qui se trouvaient dans l'un de ces nombreux canots. Cortès sut par eux que les Mexicains tenaient cachés en embuscade dans des massifs de plantes aquatiques quarante pirogues et un égal nombre de canots, pour s'emparer de quelqu'un de nos brigantins, comme ils avaient déjà réussi à le faire. Cortès flatta beaucoup ces deux prisonniers; il leur donna des étoffes et leur promit de les enrichir avec des terres après qu'il aurait pris Mexico. Il leur fit demander par doña Marina et Aguilar à quel endroit se trouvait l'embuscade, car ce n'était plus le même que la première fois. Les notables dévoilèrent le lieu et l'emplacement où se cachaient les pirogues; ils donnèrent même avis que nos ennemis avaient planté au fond de l'eau beaucoup de gros madriers, sur lesquels nos brigantins iraient s'échouer en voulant éviter les embarcations, rendant ainsi possibles leur capture et le massacre de tous les hommes qui seraient à bord.

Sur cet avis, Cortès ordonna à six brigantins d'aller s'embusquer cette nuit même dans un massif de roseaux

distant d'un quart de lieue de l'endroit où se trouvaient les pirogues; ils devaient s'y tenir dissimulés en se couvrant de branchages. Ils partirent en maniant silencieusement la rame et ils restèrent toute la nuit dans l'attente. Le lendemain, de bonne heure, Cortès fit avancer un autre brigantin qui feignit de vouloir donner la chasse aux canots chargés de provisions. Il ordonna d'y embarquer les deux notables faits prisonniers, pour qu'ils indiquassent le lieu où se tenaient les pirogues, afin que le brigantin pût prendre cette direction. De leur côté, les Mexicains envoyèrent comme précédemment deux embarcations en appât dans les environs de leur embuscade, avec l'espoir que le brigantin se laisserait amorcer et les suivrait. On peut donc dire que l'ennemi et nous-mêmes étions guidés en ce moment par la même pensée. Le brigantin expédié par Cortès, voyant les embarcations destinées par les Indiens à l'amorcer, se mit à les poursuivre tandis qu'elles simulaient la fuite vers l'endroit où les pirogues étaient embusquées. Bientôt notre brick fait semblant de ne point oser s'aventurer jusqu'à terre et il commence à se mettre en retraite. En le voyant rétrograder, les pirogues et un grand nombre d'autres embarcations se dirigent sur lui avec la plus grande furie, faisant force de rames et le suivant tandis qu'il vogue comme en fuyant vers l'endroit où nos autres brigantins se sont embusqués. L'ennemi le suit toujours. Mais en cet instant des coups d'escopette se font entendre : c'est le signal qui doit indiquer aux six brigantins le moment du départ. Quand ils l'entendent ils s'élancent en grande hâte et tombent sur les pirogues et sur les embarcations, les faisant chavirer, tuant un grand nombre de guerriers et ramassant beaucoup de prisonniers. De son côté, le brick lancé par Cortès, qui avait déjà gagné le large, vira de bord, et vint au secours de ses camarades. Il résulta de cette manœuvre un grand butin

d'embarcations, et de nombreux prisonniers. Les Mexicains à l'avenir n'osaient plus nous tendre des piéges ni travailler si ostensiblement au ravitaillement de la place. Et c'est ainsi que se succédaient les événements de la guerre pour les brigantins dans la lagune et pour nous autres sur les chaussées.

C'est ici le moment de dire que les villages qui étaient bâtis dans la lagune même et dont j'ai si souvent parlé déjà, ne pouvaient manquer de voir que nous remportions des victoires chaque jour, sur la terre terme aussi bien que sur les eaux du lac; et d'ailleurs les habitants de Chalco, de Tezcuco, de Tlascala, qu'on avait vus se joindre à nous, causaient les plus grands dommages sur plusieurs territoires, y faisant prisonniers nombre d'Indiens et d'Indiennes. Ils jugèrent donc opportun d'entrer en pourparlers, et, après avoir résolu tous ensemble de se présenter à Cortès, ils vinrent lui demander humblement pardon en faisant observer que s'ils avaient causé quelque ennui aux Espagnols, c'était par suite de l'ordre qu'ils en recevaient et de l'impossibilité où ils se voyaient de faire autrement. Cortès se réjouit beaucoup de leurs intentions pacifiques, et nous ne nous réjouîmes pas moins dans les campements de Pedro de Alvarado et de Gonzalo de Sandoval, lorsque nous en fûmes instruits. Du reste, Cortès leur accorda son pardon de l'air le plus aimable et en leur adressant beaucoup de flatteries, leur rappelant néanmoins qu'ils avaient mérité les plus grands châtiments pour s'être mis au service des Mexicains. Ces nouvelles recrues etaient les habitants d'Iztapalapa, Huichilobusco, Cuyoacan, Mezquique, tous ceux enfin de la lagune de Tezcuco et du lac d'eau douce. Cortès leur assura que nous ne lèverions nullement le siége jusqu'à ce que les Mexicains se rendissent ou que nous les eussions achevés à force d'attaques. Il leur enjoignit de nous prêter le secours de toutes

les embarcations en leur pouvoir, pour harceler la capitale, ajoutant qu'ils eussent à venir contribuer à l'installation de notre camp et à apporter des vivres, ce qu'à l'instant ils promirent de faire. Ils vinrent travailler en effet à notre campement, mais les vivres apportés étaient insuffisants et la mauvaise volonté évidente. Quant à l'installation de Pedro de Alvarado, elle n'eut réellement jamais lieu; il s'ensuivait que nous étions toujours dans l'eau, car ceux qui connaissent le pays n'ignorent pas qu'en juin, juillet et août les pluies y sont incessantes.

Revenons-en du reste à nos chaussées et aux combats que nous livrions chaque jour aux Mexicains. Nous leur prenions plusieurs édifices d'idoles, des maisons, des tranchées et des ponts établis entre leurs habitations; nous rasions tout et nous comblions les fossés avec les briques et les boiseries des maisons détruites. Nous montions la garde sur ces ruines; mais, malgré nos efforts, l'ennemi creusait de nouveaux fossés et élevait d'autres palissades. Or, il arriva que parmi nous on considérait comme déshonorant que quelques-uns ne s'occupassent qu'à détruire des ponts et à combler des fossés, tandis que d'autres faisaient front à l'ennemi et bataillaient avec lui. Pour effacer ces différences entre travailleurs et combattants, Pedro de Alvarado ordonna qu'une compagnie entière s'occuperait un jour aux tranchées, tandis que les deux autres en viendraient aux mains avec les Mexicains. Le jour suivant, une autre compagnie ferait ce travail pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce que les trois y eussent passé à la ronde. C'est en continuant cet ordre d'occupations que nous ne laissions plus sur pied aucune des constructions dont nous avions réussi à nous emparer, et de la sorte, aidés par nos alliés les Tlascaltèques, nous avancions peu à peu dans la ville. Mais, lorsque nous revenions sur nos pas, les trois compagnies réunis-

saient leurs forces pour combattre, car c'était le moment du grand danger. J'ai déjà dit que, pour le diminuer, nous commencions par faire évacuer la chaussée aux Tlascaltèques, ayant reconnu qu'ils nous étaient un véritable embarras au moment du combat.

Mais revenons maintenant aux camps de Cortès et de Gonzalo de Sandoval. On y était constamment harcelé, de nuit comme de jour, par l'ennemi, qui y employait un grand nombre de bataillons du côté de terre et toute une flottille d'embarcations sur la lagune. Il était absolument impossible de s'en délivrer et de les faire reculer. Devant Cortès se trouvait une tranchée très-profonde, fort difficile à prendre. Les Mexicains y avaient élevé de nombreuses défenses ; il était d'ailleurs impossible de la traverser autrement qu'à la nage ; mais si l'on essayait de la franchir ainsi, on était assailli par des guerriers armés de flèches, de pierres, de pieux, de casse-tête, d'espadons à deux mains, de lances en forme de faux et des épées que l'ennemi nous avait prises et qu'il avait montées sur de longs manches. Les bataillons ainsi armés accouraient en foule, tandis que la lagune se couvrait d'embarcations. Auprès de ces défenses, du reste, s'élevaient les terrasses des maisons d'où l'ennemi lançait une pluie de pierres dont on ne pouvait que difficilement se garantir ; on blessait ainsi beaucoup des hommes de Cortès ; quelques-uns mortellement. D'autre part, les brigantins ne pouvaient venir à leur aide, arrêtés qu'ils étaient par les obstacles sur lesquels ils venaient donner. La division de Cortès eut donc beaucoup à souffrir pour prendre cette position ; elle fut plusieurs fois sur le point d'y éprouver une déroute ; quatre soldats furent tués dans les combats et une trentaine environ en sortirent blessés. Comme il était déjà tard le jour où l'on parvint à s'en rendre maîtres, il fallut renoncer à combler le

fossé avant de se mettre en retraite. On recula donc au milieu des plus grands dangers, en continuant de combattre vigoureusement, avec plus de trente de nos soldats blessés et un grand nombre de Tlascaltèques en mauvais état.

Je dois dire maintenant comme quoi Guatemuz fit modifier sa tactique par ses capitaines, ordonnant à toutes ses forces de continuer les attaques contre nous d'une manière incessante. C'était le lendemain la Saint-Jean de juin, jour anniversaire de notre entrée à Mexico, lorsque nous y revînmes pour secourir Alvarado et qu'on nous y mit en pleine déroute, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en a traité. Il paraît que Guatemuz en gardait bonne note : il voulut donc qu'on poussât à fond l'attaque contre nos trois campements, avec le plus de forces possible, par terre aussi bien que par eau au moyen des embarcations, pour en finir une bonne fois avec nous, ainsi que Huichilobos l'avait, dit-on, ordonné. L'attaque devait avoir lieu de nuit, au quart de la *modorra*. Afin d'empêcher les brigantins de nous secourir, les Mexicains avaient enfoncé des poteaux au fond de la lagune dans presque toutes les directions, pour que nos bricks vinssent s'y échouer. L'ennemi procéda si subitement et avec une telle furie qu'il aurait pénétré dans notre camp, nous faisant courir ainsi les plus grands risques, n'eût été la présence des cent vingt soldats, tous fort habitués à combattre, qui nous trouvions de garde en ce moment. Nous opposâmes une rude résistance ; quinze des nôtres furent blessés, dont deux moururent huit jours plus tard. L'embarras fut grand également dans le camp de Cortès qui eut plusieurs morts et blessés, et il en fut de même dans le quartier de Sandoval. L'ennemi renouvela cette même attaque deux nuits de suite, non sans avoir, de son côté, beaucoup de blessés et de morts.

Guatemuz, ses capitaines et ses papes, voyant que ces deux derniers assauts n'avaient rien produit, convinrent de tomber sur notre quartier de Tacuba, avec toutes leurs forces, au quart de l'aurore. Les Mexicains se précipitèrent sur nous avec une telle bravoure qu'ils nous enveloppèrent de toutes parts, nous mirent un peu en désordre et se rendirent presque maîtres de nous. Mais le bon Dieu voulut nous inspirer du courage; nous pûmes nous rallier, et, nous appuyant en partie sur nos brigantins, combattant corps à corps, lançant de bonnes estocades, jouant habilement du poignard, nous réussîmes à les faire un peu reculer. Pendant ce temps, nos cavaliers ne restaient pas oisifs; les arbalétriers et les hommes d'escopette faisaient aussi de leur mieux, ayant beaucoup de peine à contenir d'autres bataillons qui s'étaient déjà emparés de nos derrières. Huit de nos soldats furent tués dans cette mêlée, et Pedro de Alvarado lui-même fut grièvement atteint à la tête. Si nos alliés de Tlascala se fussent entassés cette nuit-là sur la chaussée, nous eussions couru les plus sérieux dangers, par suite de l'embarras que leur grand nombre aurait jeté dans nos mouvements; mais l'expérience du passé faisait que nous les renvoyions à temps à Tacuba, et de cette manière nous nous délivrions de ce souci. Quant à cette bataille, elle nous permit de tuer bon nombre de Mexicains et de prendre quatre de leurs principaux personnages.

Je comprends bien que les curieux lecteurs seront fatigués de voir chaque jour des combats; mais il ne m'est pas possible de conter autrement, car, pendant les quatre-vingt-treize jours que nous assiégeâmes cette puissante capitale, nous avions continuellement des batailles à livrer. C'est pour cela que je suis forcé d'en renouveler les récits et de dire comment et quand et de quelle manière les choses se sont passées. Si je n'inscris pas ici en

chapitres distincts ce qui appartenait à chaque jour en particulier, c'est pour éviter une prolixité qui n'aurait pas de fin, à la manière des livres d'Amadis et autres célébrités de la chevalerie. A l'avenir, du reste, je me propose de moins m'arrêter au détail des combats et des rencontres que nous avions journellement, les racontant le plus brièvement possible, jusqu'à ce que nous arrivions à la Saint-Hippolyte, jour où, grâces à Notre Seigneur Jésus-Christ, nous prendrons possession de cette grande capitale, nous emparant en même temps de son roi Guatemuz et de ses capitaines. Avant d'arriver à ce résultat, nous eûmes à essuyer de grands malheurs et l'on verra même que nous fûmes sur le point d'être tous perdus, surtout du côté de Cortès, par la faute de ses capitaines, ainsi qu'on va le voir à la suite.

CHAPITRE CLII

Comme quoi les Indiens mexicains firent éprouver à Cortès une déroute, lui prirent soixante-deux soldats espagnols, enlevés vivants pour être sacrifiés, et le blessèrent lui-même à la jambe ; du grand danger que nous courûmes par sa faute.

Cortès finit par voir qu'on ne gagnait rien à vouloir combler toutes les tranchées et les fossés pleins d'eau dont nous nous emparions chaque jour, parce que les Mexicains les creusaient de nouveau les nuits suivantes, les couvrant de défenses de plus en plus redoutables. Il devenait d'ailleurs bien fatigant de s'occuper toujours et tous ensemble, blessés comme nous l'étions, à ces travaux de tranchées à combler et de ponts à détruire. Notre général résolut donc d'ouvrir un conseil avec les capitaines et soldats de son quartier, Christoval de Oli, Fran-

cisco Verdugo, Andrès de Tapia, l'alferez Corral, Francisco de Lugo ; il en écrivit même à Pedro de Alvarado et à Gonzalo de Sandoval, dans le but de mettre en question avec tous ses chefs et soldats s'il paraîtrait convenable d'entrer par un seul assaut au cœur de la ville jusqu'au Tatelulco, cette grande place de Mexico, plus vaste que celle de Salamanca, et d'y établir nos trois camps une fois que nous y serions parvenus, afin de faire rayonner de ce point les attaques sur toutes les rues de la ville, évitant ainsi les fatigues, les travaux ainsi que la garde des tranchées et des ponts, non moins que les périls de nos retraites journalières. Comme il arrive d'ordinaire en de pareilles réunions, plusieurs opinions furent émises. Quelques-uns prétendaient que ce n'était point un dessein prudent que de vouloir s'introduire absolument dans le cœur de la capitale; qu'il paraissait plus raisonnable de rester tels qu'on était, bataillant, détruisant, incendiant des maisons. Les raisons que nous donnâmes, nous qui émettions cet avis, c'est que, si nous pénétrions jusqu'au Tatelulco après avoir abandonné toutes les chaussées et tous les ponts sans y laisser aucune garde, les Mexicains, forts de leur nombre, appuyés de leur multitude d'embarcations, creuseraient de nouveau les fossés, rétabliraient les ponts dont nous ne serions plus maîtres, et emploieraient toutes leurs forces à de continuelles attaques, de nuit comme de jour. Nous ajoutions qu'en ce cas, vu les nombreux obstacles des madriers enfoncés sous l'eau, nos brigantins seraient dans l'impossibilité de venir à notre aide ; ce qui se réduisait à prouver qu'en suivant le projet de Cortès, ce serait nous qui deviendrions les assiégés, tandis que l'ennemi aurait pour lui la terre ferme et la lagune, c'est-à-dire le champ libre. Nous lui écrivîmes à ce sujet, afin d'éviter d'être victimes du même dé-

sastre qu'autrefois lorsque nous sortîmes de Mexico en fuyards.

Cortès, ayant entendu les avis de tout le monde et pesé les raisons sur lesquelles ils étaient appuyés, leur donna pour conclusion que le lendemain nous partirions des trois camps avec la plus grande vigueur, tant les cavaliers que les arbalétriers, fusiliers et soldats, et que nous enlèverions tous les ponts à l'ennemi jusqu'à la place du Tatelulco, enjoignant aux Tlascaltèques, aux Tezcucans et aux villages et villes de la lagune, qui avaient récemment juré obéissance à Sa Majesté, de venir appuyer nos brigantins avec toutes leurs embarcations. Le matin donc, après avoir entendu la messe et nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes de notre campement sous les ordres de notre capitaine Pedro de Alvarado ; Cortès partit de son côté et Gonzalo de Sandoval également, avec tous les capitaines. Les ponts et les palissades étaient enlevés avec beaucoup d'entrain ; nos ennemis résistaient en guerriers valeureux ; Cortès s'avançait victorieux et Gonzalo de Sandoval n'était pas moins heureux de son côté. Quant à nous, notre division avait déjà enlevé une palissade et un pont, à la vérité, au prix de grandes fatigues, parce que Guatemuz avait fait garder ce point par une force considérable. Nous eûmes beaucoup de soldats atteints de graves blessures dans cette attaque : l'un d'eux mourut même sur le coup ; plus de mille de nos alliés tlascaltèques sortirent de là fort maltraités, la tête couverte de blessures. Malgré tout, nous avancions toujours, très-fiers de notre triomphe.

Revenons à Cortès et à son monde. Ils venaient de s'emparer d'un fossé très-profond, après lequel les Mexicains avaient adroitement ménagé une petite chaussée très-étroite, avec l'espoir d'obtenir ce qui en effet arriva bientôt à notre général. Cortès avançait entouré de ses

capitaines et de ses soldats victorieux ; la chaussée était remplie de nos alliés à la poursuite des Mexicains qui, en simulant une retraite précipitée, ne laissaient pas pour cela de lancer sur nous leurs projectiles. Ils faisaient au surplus halte de temps en temps, comme s'ils avaient résisté à Cortès et dans le but réel de l'amorcer à leur poursuite, en prenant soin de fuir de nouveau aussitôt que nos hommes se précipitaient victorieux sur leurs pas. Mais, on le sait, la roue de la Fortune tourne parfois à l'adversité et les plus grandes prospérités font place aux plus déplorables tristesses. Comme Cortès, donc, s'avançait triomphant sur l'ennemi, il advint que, par manque de précaution et parce qu'il plut à Notre Seigneur Jésus-Christ de le permettre, lui-même ainsi que ses capitaines et soldats oublièrent de combler derrière eux la dernière tranchée dont ils s'étaient emparés. La chaussée sur laquelle ils avançaient avait été d'ailleurs adroitement rétrécie par l'ennemi, l'eau la recouvrait en certains points et partout elle était souillée par une vase épaisse. Les Mexicains les virent avec joie s'aventurer dans ce passage sans combler le fossé ; c'était précisément ce qu'ils avaient désiré. Dans cette attente ils avaient tenu en réserve un grand nombre de bataillons aux ordres de valeureux capitaines, et plusieurs embarcations étaient préparées sur lagune, se tenant en des points où nos brigantins ne leur pouvaient faire aucun mal, à cause des obstacles qu'on y avait préparés, et sur lesquels ils venaient s'échouer.

En ce moment donc, l'ennemi revint sur Cortès et sur ses soldats avec la plus grande furie, en poussant des cris et des hurlements. Le choc fut si vigoureux et si soudain que nos hommes n'y purent résister, et tous furent d'avis de faire reculer leurs compagnies dans le meilleur ordre. Mais lorsque, toujours en butte à la rage de l'ennemi, ils furent arrivés au point difficile de la

chaussée, le désordre se mit dans leurs rangs et ils se prirent à fuir sans plus songer à la résistance. Notre Cortès, les voyant débandés, essayait de les encourager en criant : « Tenez, tenez, camarades, tenez ferme ! Qu'est-ce donc? Est-ce ainsi que vous tournez le dos ! » Mais il ne put ni les retenir ni s'opposer à leur fuite. Alors, sur cette chaussée étroite et glissante, au passage de cette tranchée qu'on n'avait point comblée, les ennemis, s'appuyant sur leurs embarcations, mirent Cortès en déroute, le blessèrent à une jambe, lui enlevèrent vivants soixante et quelques soldats et lui tuèrent six chevaux.

Notre général lui-même avait déjà été saisi par six ou sept capitaines mexicains ; mais le bon Dieu voulut bien lui donner la vigueur nécessaire pour se défendre et se délivrer de leurs étreintes, malgré la blessure qu'il avait à la jambe. D'ailleurs en ce moment arriva à son aide un très-valeureux soldat, nommé Christoval de Olea, natif de la Vieille-Castille (il ne faut pas le confondre avec Christoval de Oli). Voyant notre chef au milieu de tant d'Indiens, il s'escrima avec une telle bravoure qu'il tua quatre des capitaines qui avaient mis la main sur Cortès. Un autre vaillant soldat, appelé Lerma, vint à son secours ; joignant leurs efforts, ils parvinrent à faire lâcher prise à l'ennemi ; mais le malheureux Olea y perdit la vie et Lerma lui-même fut sur le point de mourir de ses blessures. D'autres soldats, qui étaient déjà fort maltraités, accoururent, s'emparèrent de Cortès et l'aidèrent à se soustraire à ce pressant danger. En cet instant d'ailleurs, arriva Quiñones, le capitaine de sa garde. Cortès, saisi par les bras, fut retiré de l'eau ; on lui fournit un cheval sur lequel il put échapper à la mort. En ce moment accourut encore son camérier ou majordome, Christoval de Guzman, qui lui amenait un autre cheval. Les Mexicains, qui se tenaient sur les terrasses des maisons, très-fiers

de leur victoire, s'emparèrent du malheureux Guzman et l'enlevèrent vivant pour le mener à Guatemuz. L'ennemi continua la poursuite contre Cortès et sa division jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans leur campement ; et même, lorsqu'après le désastre les Espagnols se furent réfugiés en lieu sûr, les bataillons victorieux ne cessaient pas de se porter sur eux, criant, vociférant des injures, les accusant de lâcheté.

Cessons un moment de parler de Cortès et de sa défaite pour en revenir à nous, c'est-à-dire à la division de Pedro de Alvarado. Nous avancions fiers de nos triomphes, lorsque, au moment où nous nous y attendions le moins, nous voyons venir à nous un grand nombre de bataillons mexicains, poussant des cris furieux, ornés de banderoles et la tête couverte de beaux panaches. Ils jettent à nos pieds cinq têtes, dégouttant de sang, qu'ils venaient de couper à nos camarades enlevés à Cortès ; en même temps ils nous crient : « C'est ainsi que nous allons vous tuer, comme nous avons massacré déjà Malinche et Sandoval, ainsi que tous ceux qui étaient avec eux. Voilà leurs têtes, reconnaissez-les bien ! » Sur ce, ils se pressaient sur nous jusqu'à mettre la main sur nos personnes, sans que nous pussions retirer aucun profit de nos poignards, de nos estocades, des décharges de nos arbalétriers et de nos fusiliers ; ils continuaient aussi à nous cribler de projectiles avec toute la sécurité du tir à la cible. Malgré tout, nous ne laissions pas entamer nos rangs dans notre retraite. Nous avions d'ailleurs fait parvenir à nos alliés tlascaltèques l'ordre de débarrasser au plus tôt la chaussée et les mauvais passages. Ils ne se le firent pas dire deux fois. Ayant vu les cinq têtes ensanglantées et entendu dire que Malinche, Sandoval et les *teules* qui étaient avec eux avaient été massacrés, avec la menace du même sort pour nous tous, nos alliés furent saisis de

frayeur et crurent à la réalité de cette nouvelle ; c'en fut assez pour qu'ils s'empressassent d'évacuer la chaussée sans retard. Quant à nous, tout en revenant sur nos pas, nous entendions des sons lugubres s'élever du grand temple des divinités Huichilobos et Tezcatepuca, dont la hauteur dominait toute la ville : c'étaient les tristes roulements d'un grand tambour, comparable aux instruments infernaux ; ses vibrations étaient telles qu'on l'entendait à deux ou trois lieues à la ronde. A côté de lui résonnaient en même temps un grand nombre d'atabales. C'est qu'en ce moment, ainsi que plus tard nous le sûmes, on offrait aux idoles dix cœurs et une grande quantité de sang de nos malheureux camarades.

Détournons nos regards de ces sacrifices pour dire que nous continuïons à revenir sur nos pas et que les attaques sur nous étaient incessantes tant du côté de la chaussée que des terrasses des maisons et des embarcations de la lagune. En cet instant, de nouveaux bataillons se précipitent sur nos rangs. Envoyés par Guatemuz, ils étaient excités par le son de la trompe de guerre qu'on destinait à donner le signal des combats à mort ; elle annonçait aux capitaines qu'ils devaient s'emparer de l'ennemi ou mourir à ses côtés. Ses éclats étaient si aigus qu'on en avait les oreilles assourdies. Aussitôt que les bataillons et leurs chefs les eurent entendus, il fallait voir avec quelle rage ils cherchaient à enfoncer nos rangs pour mettre la main sur nous ! C'était épouvantable ! Et maintenant que j'y reporte ma pensée, il me semble voir encore ce spectacle ; mais il me serait impossible de le décrire. La vérité que je dois confesser ici, c'est que Dieu seul pouvait nous soutenir, après les blessures que nous avions tous reçues ; ce fut bien lui qui nous sauva, car autrement nous n'aurions jamais pu revenir à notre camp. Je lui rends mille grâces et je chante ses louanges

pour m'avoir délivré des mains des Mexicains, cette fois comme en tant d'autres circonstances.

Quoi qu'il en soit, reprenant mon récit, je dois dire que nos cavaliers faisaient des charges continuelles, et deux canons placés près du camp, — l'un faisant feu pendant qu'on chargeait le second, — nous furent d'un bon secours pour nous soutenir. La chaussée, en effet, était couverte, de distance en distance, de groupes de guerriers ennemis qui venaient jusqu'aux maisons, nous lançant des projectiles et nous traitant déjà comme des vaincus. C'est là que nos canons en tuaient réellement un grand nombre. Celui qui nous rendit ce jour-là, dans cette arme, le plus grand service, fut un hidalgo, nommé Pedro Moreno de Medrano, qui demeure actuellement à Puebla. Il était chargé en ce moment de l'artillerie ; la plupart de nos anciens artilleurs avaient péri et ceux qui restaient étaient grièvement blessés. Ce Pedro Moreno de Medrano, outre qu'il fut toujours un courageux soldat, nous fournit en cette journée notre meilleur appui. Du reste, pendant que nous étions ainsi dans les angoisses et couverts de blessures, nous ne savions rien ni de Cortès, ni de Sandoval, ni de leurs hommes ; nous ignorions s'il était vrai qu'on les eût mis en déroute et massacrés, ainsi que les Mexicains l'avaient prétendu lorsqu'ils jetèrent à nos pieds les cinq têtes qu'ils portaient à la main en les tenant par les cheveux et la barbe, assurant qu'ils avaient mis à mort Malinche, Sandoval et tous les *teules*, tandis qu'ils nous menaçaient de pareil sort pour ce jour-là même. Il nous était impossible de savoir la vérité, parce que nos divisions combattaient à une demi-lieue de distance l'une de l'autre ; le point où Cortès avait été vaincu se trouvait plus éloigné encore. Nous étions donc fort affligés.

Réunissant les blessés à ceux qui étaient encore sains

et saufs et formant ainsi une masse compacte, nous résistâmes de nouveau au choc terrible des Mexicains qui se jetaient sur nous avec la confiance que leurs attaques ne laisseraient pas en ce jour un seul de nous vivant. Pour ce qui est de nos brigantins, l'ennemi s'était déjà emparé de l'un d'eux ; trois soldats y avaient été tués, le commandant était blessé, ainsi que la plupart des hommes qui le montaient. Un second brigantin, commandé par Juan Xaramillo, accourut à son aide. Les Mexicains avaient fait échouer encore sur un autre point, d'où il ne pouvait se dégager, un de nos bricks, commandé par Juan de Limpias Caravajal, qui devint sourd par suite de la rage qu'il éprouva en cette circonstance (il demeure actuellement à Puebla). Il combattit personnellement avec tant de courage et il sut si bien animer ses rameurs qu'ils parvinrent à arracher les pieux du fond de l'eau. Ils sortirent de là tous grièvement blessés, mais on sauva ce brigantin, qui donna le premier exemple de l'enlèvement des obstacles de la lagune.

Quant à Cortès, la plus grande partie de son monde avait péri ; le reste était blessé ainsi que lui-même. En cet état, ils voyaient les Mexicains continuer à les attaquer jusqu'en leurs propres quartiers et jeter aux pieds des soldats, qui résistaient encore, quatre autres têtes ensanglantées des malheureux camarades qu'on avait enlevés vivants. L'ennemi criait que c'étaient les restes du Tonatio (ou Pedro de Alvarado), de Gonzalo de Sandoval et de deux autres *teules* ; il ajoutait que nous avions tous été massacrés. On assure qu'à cette nouvelle Cortès et ceux qui l'entouraient sentirent redoubler leur abattement ; mais ce ne fut pas au point que notre général s'en montrât grandement découragé. Il recommanda en ce moment au mestre de camp Christoval de Oli et aux autres chefs de prendre bien garde de se laisser entamer

par les Mexicains qui les pressaient et ordonna que blessés et bien portants prissent soin de se tenir en masse compacte. Il détacha Andrès de Tapia avec trois cavaliers pour aller par terre à Tacuba, où se trouvait notre campement, afin de savoir ce que nous étions devenus, et, dans le cas où il aurait la chance de ne pas nous trouver en déroute complète, nous conter ce qui lui était arrivé et nous encourager à faire bonne garde dans nos quartiers de jour comme de nuit, en nous tenant en masse compacte. Il nous envoyait là une recommandation inutile, car nous avions la coutume d'en agir ainsi. Andrès de Tapia et les trois cavaliers qui l'accompagnaient eurent soin de presser le pas. Malgré leur diligence, ils ne purent éviter une pluie de pieux et de flèches que les Mexicains firent tomber sur eux en un mauvais passage de la route, car Guatemuz avait fait établir un cordon d'Indiens coupant tous les chemins, pour empêcher que nous pussions recevoir des nouvelles les uns des autres. Andrès de Tapia fut blessé. En sa compagnie venaient les valeureux Guillen de la Loa, Valde-Nebro et Juan de Cuellar. Arrivés à notre campement, ils se réjouirent beaucoup en nous voyant combattre contre les forces mexicaines qui s'étaient réunies en grand nombre pour tomber sur nous. Ils nous racontèrent ce qui était arrivé à Cortès dans sa déroute et tout ce que notre chef les avait chargés de nous dire. Ils ne nous avouèrent pas le nombre de leurs morts; ils parlaient seulement de vingt-cinq hommes, ajoutant que tous les autres étaient sains et saufs.

Nous parlerons maintenant de Gonzalo de Sandoval, de ses capitaines et de ses soldats. Il s'était avancé triomphant de son côté par les rues qu'il était chargé d'attaquer. Mais lorsque les Mexicains en eurent fini avec Cortès, ils tombèrent sur lui et sur son monde de telle façon qu'on ne put plus se soutenir. L'ennemi lui tua

deux soldats et lui blessa tout le reste de sa troupe; lui-même reçut trois blessures, à la cuisse, au bras et à la tête. Au plus fort du combat, on présenta à leurs regards six têtes des hommes de Cortès, en disant que c'étaient celles de Malinche, du Tonatio et d'autres chefs, avec la menace du même sort pour Gonzalo de Sandoval et ceux qui étaient avec lui; et là-dessus ils lui firent éprouver les plus rudes attaques. Ce voyant, l'excellent capitaine Sandoval recommanda à ses officiers et soldats de s'armer plus que jamais de courage, de ne point perdre confiance, de ne commettre aucune faute, aucun désordre dans les rangs pendant qu'ils reculeraient sur la chaussée, qui était fort étroite. Son premier soin fut de faire évacuer celle-ci par les Tlascaltèques, dont le nombre était considérable, afin qu'ils ne missent point obstacle à sa retraite. Appuyé de ses brigantins et à l'aide de ses arbalétriers et fusiliers, il put enfin arriver à son camp, après avoir perdu deux hommes et ramenant le reste de sa troupe blessé et découragé. Se voyant hors de la chaussée, mais toujours entouré de Mexicains, il s'efforça de relever le courage des siens, les exhortant à se tenir en masse compacte de jour comme de nuit, faisant bonne garde dans le camp pour éviter une déroute complète. Sandoval crut du reste pouvoir se reposer de ces soins sur le capitaine Luis Marin, dont la conduite était irréprochable; il prit avec lui quelques cavaliers et, tout blessé qu'il était, couvert de bandages, il partit en toute hâte vers le camp de Cortès. Il reçut en route sa bonne part de projectiles, car, ainsi que je l'ai déjà dit, Guatemuz avait placé des Indiens guerriers sur tous les chemins, afin d'intercepter les courriers d'un camp à l'autre, espérant parvenir ainsi plus facilement à nous vaincre.

Sandoval, arrivé en présence de Cortès, lui dit : « O capitaine, qu'est-ce donc ! Sont-ce bien là les conseils de

prudence à la guerre que vous me donniez toujours? Comment est arrivé ce malheur? » Cortès lui répondit en versant des larmes : « Sandoval mon fils, ce sont mes péchés qui me l'ont mérité; quant à l'affaire, je n'y suis pas aussi répréhensible qu'on le dit. Le vrai coupable c'est le trésorier Juan de Alderete, à qui j'avais ordonné de faire combler le mauvais pas où l'on nous a défaits; comme il n'est pas habitué à recevoir des ordres à la guerre, il n'a pas obéi. » Mais en ce moment se présentait le trésorier lui-même, pour avoir des nouvelles de Sandoval et apprendre si sa troupe était aussi en déroute ou détruite. Il répondit au général que c'était bien lui Cortès qui avait toute la faute de ce malheur; car, s'étant vu un moment victorieux et voulant suivre la bonne chance, il s'écria : « En avant, caballeros! » sans songer à faire combler les tranchées et les mauvais passages. Le trésorier ajoutait que, s'il en avait reçu l'ordre, il l'eût exécuté avec sa compagnie et à l'aide de ses amis. On reprochait encore beaucoup à Cortès de n'avoir pas donné assez tôt, aux nombreux Tlascaltèques qu'il avait amenés, l'ordre d'évacuer la chaussée.

Je ne mentionnerai pas quelques autres explications échangées avec aigreur entre Cortès et le trésorier, et j'en arriverai à dire qu'en ce moment abordèrent deux brigantins qui s'étaient trouvés avec Cortès au combat de la chaussée; on n'avait plus de leurs nouvelles depuis la déroute. Il paraît qu'ils furent retenus par les obstacles du fond de l'eau sur lesquels ils avaient échoué. Leurs commandants rapportaient qu'un grand nombre d'embarcations les entourèrent en les attaquant vigoureusement. Tout le monde, du reste, était blessé à bord. Ils disaient que, grâce premièrement au secours du bon Dieu, favorisés ensuite par un bon vent et faisant de prodigieux efforts sur leurs rames, ils avaient eu la chance de rom-

pre les pieux qui les retenaient et de pouvoir ainsi se sauver. Cortès en éprouva une grande joie, car jusque-là, bien qu'il n'eût pas voulu le dire afin de ne pas décourager son monde, il avait cru ces deux brigantins perdus.

Quoi qu'il en soit, notre général, revenant à Sandoval, lui donna la commission d'aller en toute hâte à notre quartier de Tacuba pour s'assurer si l'on nous avait défaits ou savoir dans quel état nous nous trouvions, lui recommandant, dans le cas où il nous rencontrerait encore vivants, de nous aider à faire résistance et à éviter de laisser rompre nos rangs. Cortès ordonna à Francisco de Lugo d'accompagner Sandoval, pensant bien qu'il y aurait des bataillons ennemis sur la route; il rappela qu'il avait déjà envoyé Andrès de Tapia avec trois cavaliers pour prendre de nos nouvelles, et il témoigna quelque crainte qu'on ne les eût tués en route. Là-dessus il embrassa Gonzalo de Sandoval et prit congé de lui en disant : « Vous voyez que je ne puis pas être partout; c'est à vous que je recommande tous ces soins, car, regardez, je suis blessé et boiteux. Je vous prie de porter votre surveillance sur nos trois camps. Je pense bien que Pedro de Alvarado, ses officiers et ses soldats se seront conduits en gentilshommes au combat; mais j'ai bien peur que ces chiens d'ennemis, avec leurs puissants moyens, ne leur aient infligé une déroute; car vous voyez ce qu'ils ont fait de moi et de mon armée. » Sandoval et Francisco de Lugo arrivèrent en toute hâte à l'endroit où nous étions. C'est à l'heure de vêpres qu'ils se présentèrent à notre camp, tandis que nous avions déjà eu connaissance de la déroute de Cortès avant la grand'-messe.

Sandoval nous trouva en train de nous battre avec des Mexicains qui voulaient forcer l'entrée de notre camp, les

uns par les ruines d'une maison détruite, d'autres par la chaussée et quelques-uns encore au moyen d'embarcations par la lagune. Ils avaient fait échouer un brigantin sur les obstacles du fond, tuant deux soldats et blessant tout le monde à bord. Sandoval nous aperçut, moi et quelques autres hommes, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture pour aider le brigantin à revenir en eau plus profonde. Plusieurs Indiens étaient sur nous, les uns avec ces mêmes épées qu'ils nous avaient prises autrefois, les autres avec des espadons affilés, cherchant à nous cribler d'entailles ; je reçus là un coup de flèche. Ils avaient fait approcher un grand nombre de canots pour réunir de puissants efforts sur ce point, et déjà ils tenaient amarré le brigantin avec des cordes pour l'enlever et l'emmener à l'intérieur de la ville. Sandoval, nous voyant en cet état, nous cria : « Courage, camarades, tâchez d'empêcher qu'on l'emmène ! » Or, nous fîmes si bien que nous pûmes le pousser en lieu sûr, mais avec tous ses matelots blessés, ainsi que je l'ai dit, et deux soldats morts.

En ce moment un grand nombre de bataillons mexicains se précipitèrent sur la chaussée, nous maltraitant tous, aussi bien les cavaliers que les soldats. Sandoval reçut un grand coup de pierre sur le visage. Pedro de Alvarado vola à son secours avec un autre cavalier, tandis que la masse d'ennemis augmentait et que nous lui faisions front. Sandoval nous donna l'ordre de reculer lentement en protégeant leurs chevaux, et comme nous n'exécutions pas ce mouvement aussi vite qu'il l'aurait désiré, il s'écria : « Vous voulez donc qu'à cause de vous l'ennemi nous tue, moi et tous ces gentilshommes! Pour l'amour de Dieu, camarades, repliez-vous donc! » En ce moment il reçut une nouvelle blessure et son cheval fut atteint également. Là, nous fîmes évacuer la chaussée par nos alliés et nous nous mîmes à reculer

peu à peu, tenant tête à l'ennemi, sans jamais tourner le dos, comme si nous avions fait des passes d'armes : les arbalétriers et les fusiliers combinaient leurs manœuvres de manière que les uns s'occupaient du tir tandis que les autres armaient ou chargeaient les escopettes, prenant soin, du reste, de ne pas tirer tous ensemble. Les cavaliers opéraient quelques charges; Pedro Moreno Medrano employait son temps à charger ses pièces et à faire feu; mais il avait beau abattre des Mexicains avec ses boulets, on ne parvenait pas à les repousser, ils étaient toujours sur nous, bien convaincus qu'ils nous emmèneraient tous pour être sacrifiés cette nuit même.

Nous parvînmes enfin à nous retirer en sûreté près de notre campement, laissant entre l'ennemi et nous un grand fossé très-profond rempli d'eau qui nous mettait hors de portée des pierres, des pieux et des flèches. Sandoval, Francisco de Lugo et Andrès de Tapia se trouvaient avec Pedro de Alvarado. Chacun d'eux rendait compte des événements qui étaient à sa connaissance et l'on s'entretenait des ordres donnés par Cortès, lorsque tout à coup se firent entendre les sons funèbres du grand tambour de Huichilobos, ainsi que d'un nombre effrayant d'atabales, de conques marines, de cornets et de trompes.

Le bruit en était épouvantable et fort lugubre. Nos regards se portèrent à l'instant sur les hauteurs du grand temple d'où s'élevait ce triste fracas, et nous aperçûmes distinctement nos pauvres camarades qui avaient été enlevés à Cortès pour être conduits au sacrifice. Nous voyions ces malheureuses victimes poussées, bousculées, frappées, souffletées par leurs bourreaux. Quand ils furent arrivés au petit plateau qui termine le temple et qui sert d'asile aux maudites idoles, quelques-uns d'entre eux furent forcés de recevoir des couronnes de plumes sur leur tête et, tenant des éventails à la main, ils étaient obligés

de se livrer à la danse devant Huichilobos. Après cet exercice dérisoire, ils étaient enlevés et portés sur la pierre des sacrifices; là, avec un grand coutelas d'obsidienne, on leur ouvrait la poitrine, et leur cœur était arraché pour être offert tout palpitant aux idoles en présence desquelles se faisait le sacrifice. On prenait ensuite le corps par les pieds et on l'envoyait rouler sur les marches du grand escalier jusqu'en bas où il était attendu par des bouchers qui coupaient les bras et les jambes et écorchaient la face pour en tanner la peau à la manière des peaux de gants. Ils conservaient ces visages sans en détacher la barbe, afin de les faire présider aux folies de leurs festins bachiques. Les chairs étaient accommodées au *chilmole* et servaient à leurs repas. Tous nos malheureux camarades furent sacrifiés de la sorte. On en mangeait les bras et les jambes, tandis que les cœurs et le sang étaient offerts aux idoles, et qu'on jetait le tronc et les entrailles aux lions, aux tigres et aux serpents entretenus dans la ménagerie, ainsi que cela se trouve expliqué dans le chapitre qui en a parlé.

Nous eûmes donc le spectacle de cette grande cruauté, nous tous qui étions réunis dans notre quartier avec Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval et les autres chefs du campement de Tacuba. Le lecteur se fera sans doute une juste idée des sentiments d'angoisse que cela nous inspirait et qui faisaient dire à chacun de nous : « Grâces à Dieu qui a permis que ce ne fût pas mon tour aujourd'hui d'être enlevé pour le sacrifice! » Quoique nous trouvant près des victimes comme nous l'étions, il nous était impossible d'aller à leur aide; nous ne pouvions faire autre chose que prier le bon Dieu de nous préserver d'une aussi cruelle mort. Au surplus, à l'heure même du sacrifice un grand nombre de bataillons ennemis se précipitèrent sur nous, sans que nous pussions

rien faire pour les en empêcher et pour nous défendre de leur approche. Ils nous criaient : « Attention à ce spectacle! C'est ainsi que vous mourrez tous; nos dieux nous l'ont promis bien souvent. » D'autre part, les menaces qu'ils faisaient à nos alliés de Tlascala étaient formulées en termes si révoltants qu'ils en perdaient tout courage, d'autant plus que l'ennemi lançait sur eux des jambes d'Indiens grillées et des bras de nos soldats en disant : « Mangez de la chair des *teules* et de vos frères; nous nous en sommes rassasiés, et à votre tour vous pourrez vous régaler de nos restes. Et remarquez bien que toutes ces maisons que vous avez détruites, nous vous obligerons à les reconstruire avec de meilleurs matériaux qu'auparavant, pierres, lances, chaux, marbre, et au surplus très-bien peintes. Allez donc prêter votre secours à ces *teules:* vous les verrez tous marcher au sacrifice ! »

Guatemuz fit encore plus. Après avoir remporté cette victoire sur Cortès, il envoya aux villes et villages qui étaient entrés dans notre alliance ainsi qu'à tous ses parents, des pieds et des mains de nos soldats, des visages encore ornés de leur barbe, et les têtes des chevaux qu'on nous avait tués. Il leur faisait dire que plus de la moitié de nos hommes avait péri, que nous ne tarderions pas à être achevés, qu'ils devaient abandonner notre alliance et revenir aux Mexicains, faute de quoi il les ferait tous détruire. Il ajoutait bien d'autres choses pour qu'ils désertassent nos quartiers et nous abandonnassent, attendu que sous peu nous devions tous mourir de leurs mains. En effet, leurs attaques étaient continuelles, de nuit comme de jour; mais comme nous étions sans cesse sur pied, veillant tous ensemble, en compagnie de Gonzalo de Sandoval, de Pedro de Alvarado et des autres chefs, qui partageaient nos veilles, l'ennemi avait beau venir en grand nombre pendant la nuit, nous lui résistions toujours à

merveille. Nos cavaliers, de leur côté, se divisaient, une moitié surveillant Tacuba et l'autre sur la chaussée. Voici encore une mésaventure déplorable : c'est que toutes les tranchées, tous les fossés que nous avions comblés, les Mexicains les avaient déjà rétablis et protégés par des défenses bien plus considérables qu'auparavant. Quant aux habitants des villes de la lagune qui étaient entrés récemment dans notre alliance et nous avaient fourni le secours de leurs embarcations, on peut dire comme le proverbe, qu'ils étaient venus chercher de la laine, mais qu'ils revinrent tondus, car beaucoup y avaient perdu la vie, plus de la moitié des embarcations avaient été détruites et un grand nombre de combattants s'en retournèrent couverts de blessures. Malgré cela, ils refusèrent de se porter au secours des Mexicains, car ils étaient réellement mal avec eux. Ils se contentèrent de rester dans l'expectative.

Mais cessons pour un moment de raconter tant de misères, et revenons-en à nous louer de la prudence avec laquelle nous nous conduisions dans notre camp. Disons aussi comme quoi Sandoval, Francisco de Lugo, Andrès de Tapia et les autres cavaliers qui étaient venus dans notre quartier, crurent le moment arrivé de retourner dans leur campement pour instruire Cortès de l'état dans lequel nous nous trouvions. Ayant fait diligence, ils arrivèrent et dirent à notre général à quel point Pedro de Alvarado et ses soldats étaient dignes d'éloges, tant pour leur manière de se battre que pour le soin qu'ils prenaient de faire bonne garde. Bien plus, Sandoval, qui m'honorait de son amitié, raconta à Cortès comment il m'avait rencontré avec quelques amis, m'escrimant, dans l'eau jusqu'à la ceinture, à la défense d'un brigantin échoué sur des obstacles; il ajoutait que sans notre secours l'ennemi eût massacré les matelots et le comman

dant du navire. Je ne rapporterai pas ici toutes les louanges qui furent faites de ma personne, car d'autres les ont assez répétées, et le camp entier en eut connaissance.

Lorsque Cortès reçut ces nouvelles et connut la prudence qui régnait dans notre quartier, son cœur en ressentit du soulagement. Cependant il ordonna que pour le moment les trois divisions eussent à s'abstenir d'en venir aux mains avec les Mexicains : c'est-à-dire que nous ne devions plus chercher à nous emparer ni des ponts ni des travaux de l'ennemi, mais nous borner uniquement à défendre nos positions, en y évitant toute atteinte grave. Quant à nous battre, l'occasion ne nous en eût pas manqué, car depuis la veille au point du jour nos adversaires étaient réunis aux abords de notre camp, nous lançant des pierres à fronde, des flèches et des pieux et nous insultant par les propos les plus insolents. Malgré tout, nous restâmes quatre jours sans passer le grand fossé très-profond et très-large qui défendait nos positions; Cortès et Sandoval en firent autant de leur côté. Or si nous nous obstinions à nous tenir tranquilles sans nous efforcer de combattre et de regagner les défenses ennemies ainsi que les tranchées refaites, c'était parce que nous étions tous sérieusement blessés et fatigués des gardes et du poids de nos armes, sans que nous eussions pu nous réconforter au moyen d'une bonne nourriture. Notre armée était d'ailleurs affaiblie, depuis la veille, par la perte de soixante et tant de soldats appartenant aux trois divisions, ainsi que de sept chevaux. Cortès nous donna donc l'ordre que j'ai dit de rester tranquilles, pour nous assurer un peu de repos et pour nous ménager le loisir de méditer sur ce que nous devions faire désormais. J'en resterai là pour à présent et je dirai bientôt notre nouvelle manière de combattre et ce qui advint dans notre quartier.

CHAPITRE CLIII

De la manière dont nous combattions, et comme quoi nos alliés s'en retournèrent chez eux.

Voici la conduite que nous avions adoptée dans les trois camps. Nous montions la garde tous ensemble pendant la nuit sur les chaussées; les brigantins se tenaient à côté de nous; la moitié des cavaliers faisait la ronde vers Tacuba, où l'on fabriquait notre pain et où se trouvaient nos bagages; l'autre moitié se tenait vers les ponts et la chaussée. Au point du jour nous réconfortions nos âmes en nous préparant à résister à l'ennemi qui s'évertuait à forcer nos positions pour nous infliger une dernière déroute. On se conduisait de même aux camps de Cortès et de Sandoval. Cela ne dura d'ailleurs que cinq jours, parce qu'ensuite nous adoptâmes des dispositions différentes, ainsi que je vais le dire. Mais auparavant rappelons que les Mexicains faisaient chaque jour de grands sacrifices dans le temple principal du Tatelulco. Ils y battaient sans cesse le maudit tambour, l'accompagnant du bruit de leurs trompes, de leurs atabales et de leurs conques marines, ainsi que de cris et d'horribles hurlements. Toutes les nuits ils entretenaient d'énormes feux au moyen de grands bûchers et, à la lueur de ces sinistres embrasements, ils sacrifiaient quelques-uns de nos malheureux compagnons à leurs maudites idoles, Huichilobos et Tezcatepuca, auxquelles ils demandaient avis. A les croire, ils devaient nous massacrer tous cette nuit même ou dans la matinée du jour suivant. Il paraît en effet que ces divinités perverses, afin de mieux les tromper et de les éloigner de toute idée pacifique, leur inspiraient la confiance qu'ils

nous achèveraient tous, de même que les Tlascaltèques et quiconque s'unissait à nous. Nos alliés, qui entendaient ces funestes prédictions, les tenaient d'autant mieux pour certaines qu'ils nous voyaient déjà en déroute.

Détournant maintenant l'attention de ces propos des idoles, disons comme quoi tous les matins plusieurs bataillons mexicains se réunissaient pour nous attaquer et nous entourer. Ils se relevaient de temps en temps, faisant alterner à nos yeux des insignes et des costumes de différents aspects. Lorsque du reste nous étions aux prises avec eux, ils nous adressaient des paroles méprisantes, nous traitant de gens de peu de cœur, de vauriens, incapables de rien construire ou de rien faire : ni maisons, ni cultures de maïs ; ajoutant que nous ne valions que pour voler leur capitale comme de mauvaises gens que nous étions, sortis de notre pays en fuyards et déserteurs de notre Roi et seigneur. Ils proféraient cette dernière insolence parce qu'autrefois Narvaez leur avait fait dire que nous étions venus sans l'autorisation de notre Roi, ainsi que je l'ai rapporté plus haut. Nos ennemis nous disaient encore que dans huit jours il ne resterait pas un seul de nous vivant, attendu que leurs divinités le leur avaient bien promis la nuit précédente. Ils nous débitaient beaucoup d'autres méchancetés sur le même ton et ils ajoutaient pour y mettre le comble : « Remarquez à quel point vous êtes méprisables : vos chairs sont d'un goût si mauvais, leur amertume de fiel est si prononcée qu'il nous est impossible de les avaler ! » Il paraît en effet que dans ces derniers jours où ils s'étaient rassasiés de nos malheureux camarades, le bon Dieu voulut que les chairs leur en parussent amères. Mais s'ils se permettaient ces insolences avec nous, c'était bien pis avec les Tlascaltèques; ils leur criaient qu'ils les auraient pour esclaves afin de les

faire servir les uns aux sacrifices, les autres aux travaux des champs, et la plupart à la réédification des maisons que nous avions détruites, Huichilobos leur ayant promis qu'elles seraient refaites de leurs mains à chaux et à sable. A la suite de ces menaces venaient de vigoureuses attaques : ils avançaient à travers les ruines des maisons renversées; à l'aide de leurs nombreuses embarcations ils se portaient sur nos derrières et souvent ils nous parquaient dans les chaussées. Mais Notre Seigneur Jésus-Christ venait à notre secours au moment où nos forces n'y auraient pas suffi, ce qui faisait que nous repoussions nos ennemis en en renvoyant un grand nombre blessés, tandis que plusieurs tombaient morts devant nous.

Nous cesserons pour un moment de parler de ces vigoureuses attaques, pour dire comme quoi nos alliés de Tlascala, de Cholula, de Guaxocingo et même ceux de Tezcuco, prirent la résolution de s'en retourner en leur pays et l'exécutèrent sans que Cortès, ni Pedro de Alvarado, ni Sandoval s'en pussent douter. La plupart s'en allèrent; il ne resta au quartier de Cortès que le brave Suchel, qui s'appela don Carlos après son baptême. Frère de don Fernando, roi de Tezcuco, il passait pour un homme d'un grand courage. Une quarantaine de parents et d'amis demeurèrent avec lui. Au quartier de Sandoval, environ cinquante hommes seulement ne partirent pas. Quant à notre camp, il n'y resta que don Lorenzo Vargas et le valeureux Chichimecatecle avec environ quatre-vingts Tlascaltèques, leurs parents ou vassaux. Nous voyant ainsi délaissés et ne comptant plus qu'un si petit nombre d'alliés, nous tombâmes dans une grande affliction. Cortès, Sandoval et chacun de nous, dans ses quartiers respectifs, demandaient à ceux qui étaient restés les raisons du départ de leurs camarades. Ils répondaient que les Mexicains s'entretenant de nuit avec leurs idoles en recevaient

la promesse qu'ils viendraient à bout de nous massacrer tous; nos alliés ajoutaient foi à la réalisation de ces menaces, et la peur les mettait en fuite. Ils croyaient d'autant mieux ce que l'ennemi leur disait, qu'ils nous voyaient tous blessés, tandis que beaucoup d'entre nous avaient péri et que plus de douze cents de leurs compatriotes manquaient à l'appel, ce qui leur faisait craindre pour eux tous le même sort. Ils se souvenaient aussi que Xicotenga le jeune, pendu par ordre de Cortès, avait su par révélation de ses devins que nous devions périr jusqu'au dernier. C'étaient là les raisons qui avaient fait fuir presque tous nos alliés.

On juge si Cortès en ressentit un vif regret; mais il refoula ce sentiment dans son cœur pour dire d'un ton joyeux qu'il n'y avait rien à craindre, ce que les Mexicains nous criaient n'étant que mensonges inventés pour décourager nos auxiliaires. Il ajouta tant de promesses, en termes si affectueux, qu'il inspira à ceux qui restaient la pensée de ne nous point quitter. Nous tînmes d'ailleurs les mêmes discours à Chichimecatecle et aux deux Xicotenga. Ce fut dans ces conférences de Cortès avec Suchel que celui-ci, grand seigneur en toutes choses et homme très-courageux, lui dit un jour : « Seigneur Malinche, tu ne devrais pas prendre souci du repos que tu te donnes en ce moment dans ton quartier, mais au contraire faire ordonner au Tonatio (c'est-à-dire à Pedro de Alvarado) de rester tranquille dans le sien, et à Sandoval à Tepeaquilla; que les brigantins veillent chaque jour à ce qu'il ne puisse entrer dans la capitale ni de l'eau, ni des vivres. Forcément, puisqu'il y a dans la ville tant de milliers de *xiquipiles* de guerriers, avec un pareil nombre d'hommes les provisions doivent bientôt s'achever; l'eau qu'ils boivent est à moitié saumâtre, car ils la prennent dans des trous creusés en terre; ils en recueillent aussi de celle

qui tombe nuit et jour en pluie constante. C'est cela qui sert à soutenir leurs existences; mais que deviendront-ils si tu leur coupes les vivres et l'eau qui vient du dehors? La faim et la soif leur seront plus funestes que tes attaques. » En entendant ce discours, Cortès serra Suchel dans ses bras, le remercia et lui promit de riches concessions de villages pour l'avenir. Certes plusieurs d'entre nous avaient déjà donné ce même conseil à notre général; mais nous sommes d'une telle trempe qu'attendre si longtemps ne pouvait être de notre goût et que nous étions entraînés à l'assaut immédiat.

Après avoir réfléchi à ce conseil que nous tous capitaines et soldats lui avions à l'envi répété, Cortès envoya deux brigantins à notre quartier et à celui de Sandoval pour nous dire de rester encore trois jours en repos sans faire aucune attaque sur la ville. C'est en considérant l'audace des Mexicains depuis leur victoire qu'il n'osa pas envoyer un brigantin seul et qu'il en expédia deux à la fois. Une chose nous fut d'un grand secours, c'est que nos brigantins s'étaient enhardis à détruire les estacades que les Mexicains avaient prodiguées dans la lagune pour les faire échouer. Nos matelots y parvenaient en ramant avec vigueur sur l'obstacle et, pour se ménager une impulsion plus forte, ils prenaient leur élan de plus loin, ouvrant du reste toutes les voiles quand le vent était favorable, mais comptant principalement sur l'effort des rames. Ils parvinrent ainsi à rester vraiment maîtres de la lagune et même d'un grand nombre de maisons qui s'écartaient un peu de la ville, ce qui diminua d'autant la jactance des Mexicains. Revenons maintenant à nos attaques. Quoique nous n'eussions plus d'alliés, nous recommençâmes nos travaux pour combler le grand fossé que j'ai déjà dit se trouver devant notre campement. Chaque compagnie à son tour s'occupait péniblement à apporter du bois

et des décombres pendant que les deux autres soutenaient des combats. J'ai déjà expliqué qu'il était convenu que nous alternerions ainsi dans les travaux. Quatre jours suffirent pour qu'à force de fatigues nous eussions tout à fait comblé la tranchée. Cortès en faisait autant, et dans le même ordre, en son quartier. Il mettait même personnellement la main à l'œuvre, charriant des briques et des madriers jusqu'à ce que les excavations restassent nivelées et qu'ainsi l'on obtînt la sécurité pour la retraite sur les chaussées et les ponts. Sandoval s'occupait de même dans son camp. D'autre part, les brigantins se tenaient désormais près de nous sans crainte des obstacles; de sorte que de nouveau nous gagnions peu à peu du terrain vers la ville.

De leur côté, les bataillons ennemis ne cessaient pas un moment leurs attaques; fiers de leur récente victoire, ils s'avançaient jusqu'à nous, se mêlant, pour ainsi dire, à nos rangs, et de temps en temps ils se relevaient entre eux pour mettre aux prises avec nous de nouvelles troupes plus fraîches. Leurs cris et leurs hurlements étaient affreux; tout à coup l'on entendait le cor de Guatemuz, et alors ils se jetaient sur nous avec une telle ardeur qu'ils portaient la main sur nos personnes, sans que nos poignards et nos épées, dont nous faisions bon usage, pussent nous être d'aucune utilité. Comme au surplus, après Dieu, nous n'attendions notre salut que de notre courage au combat, nous faisions bonne contenance jusqu'à ce que les volées de nos fusiliers et de nos arbalétriers ainsi que les charges de nos cavaliers, dont la moitié était toujours avec nous, forçassent l'ennemi à ne pas dépasser ses limites; et de la sorte, grâce à la protection des brigantins, qui ne redoutaient plus les estacades, nous avancions peu à peu dans la ville. Nous combattions ainsi jusqu'au moment où les approches de la nuit nous indiquaient qu'il

était l'heure de songer à revenir sur nos pas. J'ai déjà dit plusieurs fois que ce mouvement devait être opéré dans le plus grand ordre, parce qu'alors les Mexicains appliquaient tous leurs soins à couper notre retraite sur la chaussée et dans les passages difficiles. Ils en avaient toujours agi ainsi, mais ils recouraient d'autant plus volontiers à ces tentatives depuis qu'elles leur avaient valu une grande victoire sur nous. Or, le jour dont je parle actuellement, ils étaient parvenus à forcer nos rangs et à nous rompre en trois endroits; mais, grâce à Notre Seigneur Dieu et au prix d'un grand nombre de nos soldats blessés, nous réussîmes à nous rallier en tuant beaucoup de monde et en faisant de nombreux prisonniers. Nous n'avions d'ailleurs plus d'alliés à qui donner l'ordre de débarrasser la chaussée. Nos cavaliers nous furent là d'un grand secours; ils eurent deux chevaux blessés pendant le combat. Nous revînmes nous-mêmes couverts de blessures à nos quartiers. Nous pansâmes nos plaies avec de l'huile et les entourâmes de bandages de toile de coton. Notre repas se composa de *tortillas* au piment, de quelques herbages et de figues de Barbarie. Cela fait, nous recommençâmes tous ensemble à faire bonne garde.

Ne manquons pas de raconter maintenant ce que les Mexicains continuaient de faire toutes les nuits sur les hauteurs de leurs temples. Ils battaient ce maudit tambour dont les sons tristes et lugubres portaient au loin et dépassaient en horreur tout ce qu'on aurait pu inventer. D'autres instruments, pires encore, faisaient entendre en même temps leur musique infernale. Les Mexicains allumaient de grands feux et poussaient des cris aigus; car c'était le moment où l'on sacrifiait nos malheureux camarades pris à Cortès. Ces sanglantes cérémonies se prolonrèrent pendant dix jours et nous sûmes par trois capitaines prisonniers que le dernier sacrifice fut celui de

Christoval de Guzman, qui avait été conservé dix-huit jours vivant. C'est pendant ces supplices que Huichilobos parlant à nos ennemis leur promettait la victoire, avec l'assurance que nous péririons tous de leurs mains avant huit jours, à la condition de nous livrer d'incessants combats, quelques pertes qu'il leur en coûtât. C'est ainsi que ces divinités les abusaient.

Quoi qu'il en soit, à peine le jour commençait-il à poindre que les forces dont Guatemuz pouvait disposer tombaient sur nous de tous côtés. Comme d'ailleurs nous avions comblé le fossé, détruit les ponts et aplani la chaussée, l'ennemi, mettant notre ouvrage à profit, avait l'audace d'avancer jusqu'à notre camp et de lancer sur nous des pierres, des pieux et des flèches; mais heureusement nos canons les renvoyaient à distance, et Pedro Moreno Medrano, qui était chargé de l'artillerie, leur faisait le plus grand mal. Ils nous lançaient parfois de nos propres traits avec des balistes; car, durant les journées qu'ils eurent auprès d'eux cinq arbalétriers vivants en compagnie de Christoval de Guzman, les Mexicains les obligeaient à leur montrer comment on dressait les balistes et de quelle façon on s'en servait pour lancer les traits; mais ceux qu'ils nous envoyèrent ne nous firent jamais aucun mal.

Cortès et Sandoval combattaient vigoureusement de leur côté. L'ennemi faisait jouer aussi les balistes contre eux. Nous avions toutes ces nouvelles par Sandoval et à l'aide des brigantins qui allaient de notre quartier à celui de Cortès, ainsi qu'à l'autre camp. Notre général nous écrivait sans cesse pour nous prescrire notre manière de combattre et tout ce que nous avions à faire, nous recommandant surtout de nous bien garder, de laisser toujours la moitié de nos cavaliers à Tacuba pour protéger le bagage et les Indiennes qui nous fabriquaient du pain, et d'avoir continuellement l'esprit attentif à ce que l'ennemi

ne parvînt pas à rompre nos rangs pendant la nuit : car des prisonniers qui se trouvaient au quartier de Cortès rapportaient que Guatemuz recommandait souvent de tomber la nuit sur notre camp, attendu qu'il n'y avait plus de Tlascaltèques pour venir à notre aide. Il n'ignorait pas en effet que tous nos alliés nous avaient abandonnés. Mais j'ai dit déjà bien des fois que nous n'omettions jamais de faire bonne garde.

Je dois maintenant répéter que nous avions chaque jour de rudes combats à soutenir et que chaque jour aussi nous continuïons à gagner quelques ponts et quelques barricades, ainsi que des coupures sur les chaussées, et comme les brigantins se hasardaient maintenant à voguer par tous les endroits de la lagune sans crainte des estacades, ils avaient fini par nous être d'un grand secours. Ceux que Cortès avait au service de son camp donnaient la chasse aux embarcations chargées d'eau et de vivres pour la ville ; ils récoltaient d'ailleurs sur la lagune une sorte de limon qui, desséché, avait comme un goût de fromage. Du reste ils ramenaient toujours un grand nombre de prisonniers.

Nous reviendrons maintenant aux quartiers de Cortès et de Gonzalo de Sandoval pour dire que chaque jour ils enlevaient des ponts et des palissades. Il s'était déjà passé treize jours depuis la grande déroute de Cortès ; Suchel, frère de don Fernando, roi de Tezcuco, s'apercevait que nous redevenions nous-mêmes et que la promesse, faite par Huichilobos, de notre mort certaine dans dix jours, était absolument mensongère. Il envoya donc prier le roi son frère d'expédier à Cortès le plus grand nombre de guerriers qu'il pourrait réunir dans Tezcuco. Conformément à sa demande, plus de deux mille hommes arrivèrent au bout de deux jours ; je me rappelle qu'ils étaient accompagnés par Pedro Sanchez Farfan et Antonio de Vi-

llaroel, mari de la dame Ojeda. Ces deux militaires étaient restés à Tezcuco, Farfan à titre de capitaine et Villaroel comme précepteur de don Fernando. Cortès se réjouit fort de l'arrivée de ce secours, et il adressa aux nouveaux venus les paroles les plus flatteuses. En ce même temps revinrent aussi beaucoup de Tlascaltèques, avec leurs chefs, commandés par un de leurs capitaines qui était un cacique de Topeyanco, nommé Tecapaneca. Il vint encore beaucoup d'Indiens de Guaxocingo et un très-petit nombre de Cholula.

Ayant appris leur arrivée, Cortès leur fit donner l'ordre de venir à son camp pour qu'il pût leur parler, et il prit soin de faire garder les chemins afin de les défendre si les Mexicains songeaient à les attaquer. Notre général, quand ils parurent devant lui, leur adressa la parole par l'entremise de doña Marina et de Geronimo de Aguilar. Il leur dit qu'ils n'avaient jamais pu douter du bon vouloir qui l'avait toujours animé et l'animait encore pour eux, tant à cause des services par eux rendus à Sa Majesté que pour les bons offices dont nous leur étions redevables ; que si en marchant sur la capitale il les fit venir avec nous pour abattre des Mexicains, son intention fut d'obtenir qu'ils pussent retourner riches dans leur pays après s'être vengés de leurs ennemis, et nullement de mettre à profit leurs efforts pour la conquête de cette grande ville. Cortès ne méconnaissait, disait-il, ni leur bonté éprouvée ni les secours qu'ils nous avaient prêtés; cependant il les avait toujours ménagés, leur enjoignant sans cesse d'évacuer les chaussées, afin que, livrés à nous-mêmes et débarrassés de leur multitude, nous pussions combattre à notre aise ; bien souvent déjà nous leur avions dit que l'auteur de nos victoires et notre souverain appui est Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons et que nous adorons. Pour être partis, continuait le général, au

moment le plus critique de la guerre et pour avoir abandonné leur chef désemparé au milieu du combat, ils avaient mérité la mort; mais, par considération pour leur ignorance des lois de la guerre, le pardon devait leur être accordé; il les priait de considérer que, sans nul besoin de leur aide, nous n'avions point cessé de détruire des maisons et de prendre des barricades. Notre chef finit son discours en leur enjoignant de ne plus tuer aucun Mexicain, parce que son intention était de les engager à faire la paix.

Cela dit, il serra Chichimecatecle dans ses bras, ainsi que les deux jeunes Xicotenga et Suchel, le frère de don Fernando, promettant de leur donner des terres et des vassaux plus qu'ils n'en avaient déjà, en témoignage de sa haute estime pour leur constance à rester dans nos campements. Il adressa également des paroles amicales à Tecapaneca, seigneur de Topeyanco, et aux caciques de Guaxocingo et de Cholula, qui se tenaient dans le quartier de Sandoval. Après ces entretiens, chacun retourna à son poste.

Laissons maintenant ces propos pour reparler encore des attaques que nous livrions et de celles dont nous avions à nous défendre. En réalité, nous ne faisions pas autre chose que batailler jour et nuit, et le soir, dans nos retraites, beaucoup de nos soldats étaient toujours blessés. Il me paraît inutile de donner le détail de toutes ces actions. Il me semble plus important de dire qu'il pleuvait alors toutes les après-midi et que nous nous réjouissions quand l'eau tombait de bonne heure; car nos ennemis trempés par la pluie combattaient avec moins d'ardeur, et comme ils nous laissaient reculer plus librement, c'était pour nous l'occasion d'un peu de repos. Quelque fatigué que je sois de raconter tant de batailles, je l'étais plus encore d'avoir à les soutenir, d'autant que

j'y étais blessé. Le lecteur taxera peut-être de prolixité mes redites à ce sujet, mais je l'ai prévenu qu'il ne m'est pas possible d'abréger davantage, puisque pendant quatre-vingt-treize jours nous ne cessâmes jamais de combattre. Cependant j'omettrai désormais dans mon récit tout ce qui pourra en être retranché.

Disons donc que comme nos trois divisions avançaient dans la ville, Cortès, Sandoval et Alvarado chacun de son côté, nous parvînmes au point où se trouvait la fontaine à laquelle les assiégés, ainsi que je l'ai dit, puisaient leur eau saumâtre. Nous la détruisîmes, de manière que l'ennemi ne pût plus en retirer aucun profit. Comme d'ailleurs en ce point beaucoup de Mexicains faisaient bonne garde, nous eûmes à essuyer une volée de projectiles et nos cavaliers eurent à se défendre des longues lances avec lesquelles on les attendait, car nos chevaux pouvaient enfin courir partout sur un sol ferme, aplani et sec, dans les rues dont nous nous étions rendus maîtres. Nous abandonnerons ces récits pour raconter comme quoi Cortès envoya des messagers à Guatemuz, l'invitant à la paix. Cela se passa comme je vais dire.

CHAPITRE CLIV

Comme quoi Cortès envoya prier Guatemuz d'accepter des conditions de paix

Voyant que décidément nous devenions maîtres d'un grand nombre de ponts, de chaussées et de barricades, et que d'ailleurs nous avions détruit beaucoup de maisons, Cortès se résolut à mettre à profit la présence dans le camp de trois notables, capitaines de Mexico, que nous avions faits prisonniers, pour les envoyer à Guatemuz,

dans le but de l'engager à faire la paix avec nous. Ces notables répondirent qu'ils n'oseraient point se charger d'un tel message, craignant que Guatemuz ne les fît mettre à mort. Mais enfin, à force de pourparlers, de prières et de promesses que Cortès leur prodigua, grâce sans doute aussi aux étoffes dont il leur fit présent, les messagers se décidèrent à partir. Ce qu'ils étaient chargés de dire à Guatemuz, c'est que notre général le priait de se résoudre à la paix, promettant qu'au nom de Sa Majesté il pardonnerait les morts et les dommages que les Mexicains nous avaient causés et qu'il les comblerait de bénéfices en considération de l'affection qu'ils lui inspiraient et en pensant que Guatemuz, proche parent du grand Montezuma son ami, était marié avec la fille du prince défunt. Il n'était pas moins guidé d'ailleurs par le regret que lui inspirait la nécessité d'achever la destruction de cette grande ville et par le désir de mettre fin au massacre journalier des habitants et des malheureux réfugiés.

Notre chef faisait dire à Guatemuz de vouloir bien considérer que déjà il lui avait témoigné trois ou quatre fois le même désir, tandis que lui, cédant aux inspirations de sa jeunesse et aux conseils de son entourage, obéissant surtout à ses maudites idoles et aux papes qui le poussaient au mal, il s'était refusé à venir à nous et avait préféré continuer la guerre. Déjà il avait pu voir le nombre considérable de morts que les batailles avaient causées parmi ses guerriers ; nous avions pour nous toutes les villes et tous les villages des environs, et récemment d'autres encore s'étaient prononcés contre la capitale. Notre général priait en grâce les Mexicains de prendre enfin en pitié la perte de leur grande ville et de tant de vassaux. Les messagers devaient ajouter que les provisions des assiégés étaient déjà finies, qu'ils n'avaient point d'eau et que Cortès ne l'ignorait nullement. Notre chef dit encore bien d'autres

choses parfaitement senties. Nos interprètes les firent très-bien comprendre aux trois notables, qui demandèrent à être porteurs d'une lettre de Cortès. Ce n'est pas qu'on la pût comprendre, mais il était bien entendu que lorsque nous envoyions quelque message, un papier semblable à ceux que les Mexicains appellent *amales* était pour eux un signe de valeur authentique.

En se présentant devant leur seigneur Guatemuz, les trois messagers se prirent à pousser des soupirs et à verser des larmes en lui expliquant ce que Cortès lui faisait dire. Le prince et les capitaines qui étaient avec lui en parurent d'abord irrités et traitèrent d'impertinente hardiesse la conduite des ambassadeurs. C'est le moment de dire que Guatemuz était un vrai gentilhomme. Il était jeune encore; son corps gardait les proportions les plus élégantes; son visage avait une expression agréable; son teint était plutôt blanc que de la couleur de sa race; il avait environ vingt-trois ans; il était marié avec une très-belle jeune femme, fille du grand Montezuma son oncle. Nous avons su plus tard que ce prince eut d'abord la pensée de faire la paix et qu'il ouvrit un conseil à ce sujet avec tous ses capitaines et les principaux papes des idoles. Il leur dit que son désir était de ne plus être en guerre avec Malinche et nous tous. Les raisons qu'il leur en donnait étaient qu'ils avaient déjà mis en pratique tout ce que l'art de la guerre peut inspirer, ayant recours à un nombre infini de moyens d'attaque, mais que nous sommes d'une telle nature qu'au moment où ils nous croyaient définitivement vaincus, nous retombions sur eux avec plus de vigueur; qu'ils savaient actuellement de combien d'éléments de force nous nous étions accrus par l'arrivée de nouveaux alliés; que toutes les villes leur étaient contraires; que les brigantins avaient appris à briser les estacades et qu'enfin nos chevaux pouvaient

courir à bride abattue dans les rues de la ville. Il fit au surplus la peinture de la pénurie où ils étaient en fait d'eau et de vivres, et il pria, il ordonna même que chacun donnât son avis, que les papes eux-mêmes se prononçassent et n'hésitassent pas à révéler ce qu'ils avaient entendu dire à leurs dieux Huichilobos et Tezcatepuca. Il finit en disant que nulle crainte ne devait empêcher qu'aucun d'eux expliquât ses sentiments avec la plus grande sincérité.

Il paraît qu'il lui fut répondu : « Seigneur et grand seigneur, tu es notre seigneur et roi, et la royauté te sied à merveille, puisque tu t'es montré homme de caractère en toutes choses, et que d'ailleurs cette royauté t'appartient par droit de naissance. La paix dont tu parles est sans doute chose désirable ; mais penses-y bien : depuis que ces *teules* sont entrés dans notre pays et dans cette ville, tout a marché pour nous de mal en pire. Veuille bien considérer le résultat des dons et services dont notre seigneur, ton oncle, le grand Montezuma, fut prodigue envers eux. Considère également ce qui advint à ton cousin Cacamatzin, roi de Tezcuco, non moins qu'à tes autres parents les seigneurs d'Iztapalapa, de Cuyoacan, de Tacuba et de Talatzingo. Que sont-ils devenus? Quant aux fils de notre grand seigneur Montezuma, ils sont tous morts. En fait d'or et de richesses de cette ville, rien ne nous est resté. Tous tes sujets, tes vassaux de Tepeaca, de Chalco, de Tezcuco même, ainsi que de tant d'autres villes et villages.... tu vois qu'il en a fait des esclaves et qu'il les a marqués au visage. Mais, avant toute chose, considère ce que nos dieux t'ont promis ; c'est là-dessus que tu dois te guider, au lieu de mettre ta confiance en Malinche et dans ses paroles. Certainement, mieux vaut pour nous mourir tous en combattant que de nous voir tomber aux mains de qui nous rendra esclaves et nous

fera souffrir mille tortures. » Les papes à leur tour lui assurèrent que les dieux leur avaient promis la victoire, trois nuits auparavant, à l'heure du sacrifice. A toutes ces raisons, Guatemuz répondit d'un ton un peu courroucé : « Vous voulez donc qu'il en soit ainsi? C'est bien, ménagez le maïs et toutes les autres provisions qui nous restent et mourons tous en combattant. Mais que désormais personne n'ait l'audace de me parler de paix; si quelqu'un l'osait, je le ferais mettre à mort. » Là-dessus, tous promirent de combattre de jour comme de nuit et de mourir pour la défense de la ville. A la suite de ce conseil, ils firent un accord avec les habitants de Suchimilco et de quelques autres villages qui s'engagèrent à introduire de l'eau au moyen d'embarcations pendant la nuit. On creusa d'ailleurs de nouveaux puits en des points où il était possible d'obtenir de l'eau, mais elle avait toujours un goût saumâtre.

Nous cesserons de parler des conseils tenus par les assiégés, pour dire que Cortès et nous tous fîmes trêve pendant deux jours à nos attaques sur la ville, en attendant la réponse à notre message. Or, au moment où nous y pensions le moins, de nombreux bataillons mexicains tombèrent sur nous, nous attaquant avec une telle vigueur qu'on aurait dit des lions furieux acharnés sur nos personnes. Certainement aucun d'eux ne doutait que nous ne fussions vaincus. Je parle ici de nous qui nous trouvions former le quartier de Pedro de Alvarado. Quant à Cortès et à Sandoval, nous sûmes qu'on les avait harcelés également et qu'ils eurent beaucoup de mal à se défendre, bien qu'ils fissent à l'ennemi plus de morts et de blessés qu'ils n'en avaient eux-mêmes. Tout à coup, au milieu des combats, se fit entendre le cor de Guatemuz et il fallut mettre tous nos soins à éviter d'être rompus. J'ai déjà dit en effet que les Mexicains donnaient alors tête baissée

sur nos épées et nos lances, cherchant à s'emparer de nos personnes; mais, comme nous étions habitués à toutes sortes de rencontres et à recevoir des blessures et même la mort de la main de nos ennemis, nous osions décidément les attendre de pied ferme.

Ils nous livrèrent pendant six ou sept jours ces mêmes combats dans lesquels nous en blessions et tuïons un grand nombre; mais ils ne reculaient pas pour cela, car ils ne faisaient aucun cas de la mort. Je me rappelle qu'ils disaient : « A quoi pense donc Malinche, quand il nous propose chaque jour la paix? Ne sait-il pas que nos idoles nous ont promis la victoire, que nous avons des provisions plus qu'il n'en faut et qu'aucun de vous ne conservera la vie? Donc, qu'on ne parle plus de paix; les paroles sont bonnes pour les femmes; aux hommes il ne faut que des armes. » Ce disant, ils tombaient sur nous de nouveau comme des chiens enragés, frappant et parlant tout à la fois; le jour se passait ainsi en combats incessants jusqu'à ce que la nuit vînt nous séparer. Alors, ainsi que je l'ai dit, nous revenions sur nos pas dans le plus grand ordre, parce que de gros bataillons se précipitaient sur nous en nous suivant. Il nous fallait faire évacuer la chaussée par nos alliés qui étaient revenus plus nombreux qu'auparavant. Nous regagnions nos pauvres abris où tous ensemble nous recommencions la garde de nuit, mangeant, en faisant la veille, notre misérable et maigre souper que j'ai déjà décrit plusieurs fois, pour prendre de nouveau les armes au lever du jour, sans qu'on nous donnât davantage le temps de respirer. C'est ainsi que nous passâmes encore plusieurs jours.

Nous en étions là lorsqu'il nous survint une autre affaire. Il fut fait une alliance entre les trois provinces de Mataltzingo, Malinalco et d'autres peuplades dont je ne sais plus les noms, qui se trouvaient à environ huit

lieues de Mexico, dans le but de tomber sur nos derrières, tandis que nous serions occupés à combattre avec les Mexicains. Il était convenu qu'alors ils nous étreindraient de part et d'autre et nous mettraient en désordre. Des pourparlers s'engagèrent à ce sujet dans nos campements, et ce qui fut résolu, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE CLV

Comme quoi Gonzalo de Sandoval marcha contre les provinces qui voulaient porter secours à Guatemuz.

Pour que l'on comprenne bien ce que je vais conter, il est indispensable de revenir un peu sur les événements qui suivirent la déroute de Cortès, lorsqu'on lui prit pour les sacrifier soixante et tant de soldats. Je puis bien dire aujourd'hui soixante-deux, puisque, tout compte fait, ce chiffre a été reconnu le véritable. J'ai dit que Guatemuz envoya à Mataltzingo, à Malinalco et à beaucoup d'autres villages les têtes de nos chevaux, ainsi que les peaux des figures écorchées, les pieds et les mains de nos soldats qui avaient péri dans les sacrifices. Il leur fit dire que la moitié de nos hommes étaient morts, et pour en finir avec nous il les priait de venir à son aide, dans le but de nous occuper jour et nuit dans des combats qui nous obligeraient à leur faire face pour nous défendre. Or, tandis que nous combattrions ainsi, les forces mexicaines sortiraient de la capitale pour nous attaquer d'un autre côté. La victoire ne pouvait être douteuse et Guatemuz promettait à ses nouveaux alliés qu'ils s'empareraient de plusieurs de nous pour les sacrifier à leurs idoles et se rassasier de nos corps. La chose fut présentée de telle manière que l'on y ajouta une foi entière. D'ailleurs Gua-

temuz avait à Mataltzingo beaucoup de parents du côté de sa mère. Aussitôt qu'ils eurent vu les têtes et les peaux de visages dont j'ai parlé, et qu'ils se furent pénétrés de ce qu'on leur envoyait dire, ils se mirent en mesure de réunir toutes leurs forces et de voler au secours de Mexico et de son roi. Ils étaient déjà en marche contre nous, lorsqu'en route ils tombèrent sur trois villages, pillèrent les établissements et enlevèrent plusieurs enfants pour les sacrifier. Ces peuplades le firent savoir à Cortès, lui demandant secours et protection. En apprenant cette nouvelle, notre général fit partir Andrès de Tapia avec vingt cavaliers, cent soldats et un grand nombre d'alliés. Ce secours fut efficace, car Tapia fit reculer l'ennemi jusqu'au pays de son origine, après lui avoir causé de sérieux dommages, et il revint au camp, où Cortès en éprouva la plus grande joie.

En ce même temps des messagers vinrent de Cuernabaca, demandant secours contre les guerriers de Mataltzingo, de Malinalco et d'autres provinces, qui venaient contre leur ville. Cortès, pour ce cas, choisit Gonzalo de Sandoval et l'envoya avec vingt cavaliers, quatre-vingts soldats des plus valides, choisis dans les trois quartiers, et un grand nombre d'alliés. Dieu sait en quel état nous restions alors, courant les plus grands risques pour nos vies, car nous étions la plupart grièvement blessés et nous n'avions aucune bonne provision pour nous soutenir. Il y aurait certainement beaucoup à dire au sujet de la conduite de Sandoval dans cette campagne terminée par la déroute de l'ennemi; je n'en parlerai pas, pour ne point en allonger mon récit. Ce capitaine, du reste, se hâta de revenir pour appuyer sa division. Il ramena avec lui deux notables de Mataltzingo, après avoir laissé cette province plus désireuse de paix que de guerre. Cette campagne fut très-utile parce que d'un côté elle eut pour

conséquence qu'il ne fut plus fait de dommage à nos alliés, et d'autre part, en empêchant que ce nouvel ennemi continuât sa marche sur nous, elle eut pour effet de faire voir à Guatemuz et à ses capitaines qu'ils n'avaient à attendre aucun secours de ces provinces. On mettait ainsi fin à cette menace que les Mexicains nous faisaient toujours en combattant : qu'ils nous massacreraient certainement, à l'aide des guerriers de Mataltzingo et d'autres provinces, conformément à la promesse de leurs dieux.

Terminons-en avec l'expédition de Sandoval, pour dire comme quoi Cortès fit de nouveau proposer la paix à Guatemuz, promettant de lui pardonner le passé. Il lui faisait dire qu'il avait reçu nouvellement, du Roi notre seigneur, l'ordre de ne point continuer à détruire la capitale et de ne plus ravager le pays; aussi avait-il suspendu les hostilités et ne s'était-il livré à aucune attaque dans les cinq jours qui venaient de finir. Notre chef faisait observer à Guatemuz que la ville n'avait plus ni eau ni vivres d'aucune sorte; que plus de la moitié en était rasée; que, quant au secours qu'il attendait de Mataltzingo, les deux notables venus de cette province pourraient raconter ce qui était arrivé en route aux troupes envoyées. Cortès faisait faire en outre les plus grandes promesses à Guatemuz par ces mêmes messagers indiens venus de Mataltzingo qui devaient en même temps lui donner la nouvelle de ce qui s'était passé. Guatemuz se refusa à répondre, se bornant à leur ordonner de retourner dans leur pays, et il les fit partir immédiatement.

Après leur départ, les guerriers mexicains sortirent de la ville par trois points différents, avec plus de furie que jamais, et se précipitèrent en même temps sur nos trois divisions en nous portant les plus rudes coups. Nos armes en blessaient et en tuaient un grand nombre, mais on eût dit qu'ils n'avaient pas d'autre désir que de mou-

rir en combattant. C'est alors qu'au plus fort de la mêlée ils nous disaient : *Tenitoz Rey Castilla? tenitoz axaca?* ce qui veut dire en leur langue : « Que dira le Roi de Castille? que dira-t-il maintenant? » Et là-dessus une pluie de pieux, de pierres et de flèches qui couvraient le sol et la chaussée.

Tout cela ne nous empêchait pas de nous emparer peu à peu de la plus grande partie de la ville. Nous remarquions d'ailleurs que, sans cesser de combattre avec vigueur, nos adversaires ne relevaient plus leurs bataillons aussi fréquemment que d'habitude et qu'au surplus ils ne creusaient plus de tranchées ni ne consolidaient aucune de leurs chaussées. La seule chose qui ne témoignât en eux aucune défaillance, c'était leur poursuite quand nous revenions sur nos pas; ils y mettaient une telle ardeur qu'ils en arrivaient toujours à porter la main sur nos personnes. Malheureusement nos poudres s'étaient épuisées dans les trois campements; mais un navire venait d'arriver à la Villa Rica. Il avait appartenu à une flottille du licencié Lucas Vasquez de Aillon qui se perdit sur les îles de la Floride. Ce survivant du désastre arriva donc à notre port, apportant quelques soldats, de la poudre, des arbalètes et différents autres objets. Le lieutenant Rodrigo Rangel, qui était resté à la Villa Rica pour garder Narvaez, se hâta d'envoyer à Cortès les soldats, la poudre et les arbalètes.

Revenons aux travaux du siége. Notre général, d'accord avec ses capitaines et soldats, donna l'ordre de pousser l'assaut jusqu'au Tatelulco, c'est-à-dire la vaste place où s'élevaient le grand temple et les oratoires. En conséquence Cortès, Sandoval et nous-mêmes, chacun de son côté, nous continuïons à nous emparer de ponts et de barricades. Notre chef s'avança jusqu'à une petite place où se trouvaient d'autres oratoires; on y voyait une série

de poutres d'où pendaient les têtes de plusieurs de nos soldats tués dans les déroutes précédentes. Nous remarquâmes que leurs cheveux et leurs barbes étaient plus longs que pendant leur vie; je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais vu moi-même trois jours après; car, comme notre division s'empara de deux tranchées, nous avançâmes jusque-là, je les vis et je reconnus moi-même trois soldats qui avaient été mes camarades. A ce spectacle nos yeux se mouillèrent de larmes. Pour le moment nous laissâmes là ces tristes restes; mais, douze jours plus tard, les têtes furent enlevées et nous les enterrâmes avec d'autres, qu'on avait offertes aux idoles, dans une église que nous construisîmes et qu'on appelle actuellement l'église des Martyrs. Quoi qu'il en soit, la division de Pedro de Alvarado, combattant sans cesse, arriva au Tatelulco. Il y avait tant de Mexicains réunis là pour la garde de leurs idoles et de leurs temples; ils y avaient accumulé tant de travaux de défense, qu'il nous fallut au moins deux heures pour les enlever. Nos chevaux pouvaient d'ailleurs courir en tous sens; ils furent presque tous atteints de blessures, mais ils nous rendirent de grands services et leurs cavaliers blessèrent de leurs lances beaucoup d'ennemis.

Comme les Indiens formaient trois groupes principaux, nos trois compagnies se séparèrent pour les aller combattre. L'une d'elles, commandée par Gutierrez de Badajoz, reçut de Pedro de Alvarado l'ordre de monter au temple de Huichilobos; elle y combattit vaillamment contre les guerriers et les papes qui se trouvaient dans les oratoires. Mais la résistance fut si acharnée que le capitaine Gutierrez fut obligé de reculer, et il descendait déjà les escaliers du temple, lorsque Pedro de Alvarado nous donna l'ordre d'abandonner notre propre champ de bataille pour voler à son secours. Or les bataillons avec

lesquels nous étions aux prises se mirent à nous poursuivre pendant que nous franchissions les degrés du temple. Il y aurait beaucoup à dire ici au sujet des difficultés que nous rencontrâmes les uns et les autres pour enlever à l'ennemi ces grandes forteresses dont j'ai déjà mentionné l'élévation considérable. Nous eûmes à soutenir là des combats où nous fûmes tous grièvement blessés. Cela ne nous empêcha pas de mettre le feu à leurs idoles et d'arborer nos drapeaux sur ces hauteurs, en continuant à nous battre sur la terrasse où régnait l'incendie, toujours entourés d'un si grand nombre d'ennemis qu'il nous paraissait impossible de nous maintenir. La nuit nous surprit au milieu de ces dangers.

Pendant ce temps, Cortès et ses capitaines poursuivaient leurs opérations dans d'autres faubourgs et dans des rues très-éloignées du grand temple. En voyant les flammes qui le consumaient et nos drapeaux arborés sur ces hauteurs, notre général ressentit une grande joie; ses hommes et lui-même auraient bien voulu se trouver avec nous, mais cela ne leur était pas possible : nous étions séparés par un quart de lieue de distance, par des ponts et des tranchées dont on n'était point encore maîtres. D'ailleurs l'ennemi combattait vaillamment dans l'endroit où Cortès se trouvait, ce qui l'empêchait d'arriver au cœur de la ville aussi vite qu'il l'eût désiré. Mais, quatre jours plus tard, Cortès et Sandoval lui-même parvinrent à faire leur jonction avec nous. Ils établirent leurs logements de manière que nous pouvions communiquer ensemble et aller d'un quartier à l'autre à travers les ruines des maisons détruites, tandis que les ponts et les barricades avaient été rasés et les fossés remplis de toutes parts. Il fallut alors que Guatemuz et ses guerriers se repliassent dans la partie de la ville dont les maisons étaient construites dans l'eau, car les palais qui formaient sa ré-

sidence étaient déjà démolis. Malgré tout, les Mexicains continuaient leurs sorties contre nous, et lorsqu'après les avoir poursuivis nous revenions sur nos pas selon notre habitude, ils nous harcelaient plus encore qu'auparavant.

Cependant, les jours s'écoulaient et l'ennemi ne parlait nullement de se rendre. Cortès résolut alors de lui tendre des piéges; voici comment il s'y prit. Il choisit dans les trois divisions de quoi réunir trente cavaliers et cent soldats des plus résolus; il leur adjoignit mille Tlascaltèques pris aussi dans les trois quartiers. Nous nous cachâmes un matin de fort bonne heure dans de vastes bâtiments qui avaient appartenu à un grand seigneur mexicain. Cela fait, Cortès s'avança selon son habitude dans les rues et sur les chaussées avec le restant des cavaliers et des soldats, ainsi que les arbalétriers et les gens d'escopette. Quand il fut arrivé à une tranchée recouverte d'un pont et que le combat s'engagea avec les bataillons ennemis rassemblés là pour la défense et secourus par d'autres forces que Guatemuz envoyait, Cortès, s'étant assuré que le nombre des ennemis était considérable, fit semblant de commencer la retraite et de faire, dans ce but, évacuer la chaussée encombrée d'alliés, afin de mieux persuader aux Mexicains qu'il revenait en effet sur ses pas. Tout d'abord on ne le poursuivait guère, mais enfin l'ennemi, voyant Cortès en fuite, se précipite sur lui en combattant avec toutes les forces qu'on avait réunies en ce lieu. Lorsque notre général s'aperçoit que les Mexicains ont dépassé les maisons où le piége est tendu, il fait tirer deux coups d'arquebuse; c'était le signal convenu pour sortir de l'embuscade. Les cavaliers se précipitent les premiers, les soldats ensuite et tous ensemble nous tombons sur eux et nous nous en donnons à cœur joie. Cortès, d'autre part, revient sur ses pas; les

Tlascaltèques opèrent de leur côté et alors commence une vraie boucherie. On en tua et blessa tellement que désormais ils n'osèrent plus nous suivre dans nos retraites. Pedro de Alvarado leur dressa également une embuscade ; je ne m'y trouvai pas, parce Cortès m'avait retenu pour prendre part à la sienne.

Nous dirons maintenant comme quoi notre général ordonna à nos trois compagnies de rester dans le Tatelulco en s'y tenant bien sur leurs gardes, donnant pour raison que nous avions plus d'une demi-lieue à faire pour arriver à l'endroit où l'on pouvait maintenant rencontrer l'ennemi. Trois jours se passèrent sans rien faire qui mérite d'être conté, car notre général avait fait cesser toute attaque sur la ville, dans le but d'inviter de nouveau les Mexicains à se rendre. Ce fut donc pendant notre séjour au Tatelulco que Cortès envoya encore proposer la paix à Guatemuz, l'engageant à ne pas se méfier de nous et lui promettant d'honorer sa personne et de l'entourer de respect, ajoutant qu'il continuerait à régner sur Mexico, sur ses territoires et sur ses villes comme par le passé. Il envoyait en présent des vivres et des friandises, des *tortillas*, des poules, des cerises, des figues de Barbarie et du gibier, tout ce qu'on avait enfin. Guatemuz réunit ses capitaines en conseil. On résolut de répondre qu'on se décidait à la paix, qu'on attendrait trois jours, après lesquels Cortès et le roi auraient une entrevue pour établir les préliminaires d'un accord. Mais la vérité fut qu'on devait employer ces trois jours à relever les ponts, à creuser des fossés, à faire provision de pierres, de pieux et de flèches et à élever des barricades. Guatemuz envoya quatre notables pour porter sa réponse. Nous crûmes tous que ses résolutions étaient sincères. Cortès fit servir abondamment à boire et à manger aux messagers et les renvoya porteurs des mêmes provisions qu'il avait

déjà données en présent. Guatemuz de son côté fit repartir des émissaires pour offrir à notre général deux pièces de riches étoffes, avec ordre de donner l'assurance que le monarque viendrait après le délai convenu.

Or, pour en finir à ce propos, nous dirons qu'il ne pensa jamais à venir au rendez-vous, parce qu'on lui donnait le conseil de ne point ajouter foi aux paroles de notre général, lui mettant devant les yeux la triste fin du grand Montezuma et de ses parents, ainsi que le massacre de tout ce qu'il y avait de plus noble parmi les Mexicains. On l'engageait à faire dire qu'il était malade et à lancer sur nous tous ses guerriers, avec l'espoir qu'il plairait enfin aux dieux de leur donner la victoire, après l'avoir tant de fois promise. Comme d'ailleurs nous attendions Guatemuz et qu'il ne venait pas, il fallut bien se convaincre qu'il nous avait joués, d'autant plus qu'au même moment les bataillons mexicains tombèrent sur Cortès, enseignes déployées, avec tant d'entrain qu'il avait peine à se soutenir contre eux. La même chose se passa dans le camp de Sandoval et dans le nôtre; et ce fut avec une telle ardeur de la part de l'ennemi, qu'on eût dit que c'était un recommencement de la guerre. Comme au surplus notre confiance en la paix avait amené chez nous quelque négligence, plusieurs de nos soldats furent atteints et trois si grièvement blessés que l'un d'eux en mourut. L'ennemi nous tua deux chevaux et en blessa plusieurs autres.

Les Mexicains n'eurent guère le temps de se réjouir de leur succès et ils le payèrent bien cher, car Cortès donna l'ordre de recommencer nos attaques et d'entreprendre l'assaut de la partie de la ville où ils s'étaient réfugiés. Voyant que décidément nous nous emparions peu à peu de la ville entière, Guatemuz fit dire à Cortès qu'il voulait parler avec lui sur une de leurs tranchées, notre général se tenant sur un bord, tandis que lui Guatemuz

se tiendrait de l'autre côté. On fixa pour cette entrevue la matinée du lendemain. Cortès s'y rendit pour s'entretenir avec le roi; mais celui-ci refusa de venir. Il se borna à envoyer plusieurs notables pour dire qu'il ne se hasardait pas à se présenter, craignant que pendant les pourparlers on ne le tuât à coups d'arbalètes et d'espingoles. Cortès eut beau faire serment qu'il ne leur causerait aucun ennui, il ne réussit pas à s'en faire croire. Ce fut dans cette entrevue que deux des notables tirèrent d'une besace dont ils étaient porteurs des *tortillas*, une cuisse de volaille et des cerises; ils s'assirent fort tranquillement et mangèrent tout à l'aise, afin que Cortès le vît et comprît bien qu'ils n'en étaient pas réduits à la disette. Donc, notre général dut se résoudre à faire dire à Guatemuz que, puisqu'il ne voulait point venir, bien loin d'en prendre souci, il se décidait à pénétrer dans tous leurs édifices, et alors il verrait bien s'il était vrai qu'ils eussent encore des provisions de maïs et de poules. Néanmoins il se passa encore quatre ou cinq jours sans qu'il y eût aucune attaque.

Ce fut alors qu'un grand nombre de pauvres Indiens sortaient de nuit, poussés par la faim, pour se rendre au camp de Cortès et au nôtre. En présence de ce spectacle, notre général résolut de faire cesser, quoi qu'il advînt, les hostilités, dans l'espoir que les assiégés changeraient enfin de résolution et se décideraient à capituler. Mais ils ne se rendaient pas. Or, il se trouvait dans le camp de Cortès un soldat, se disant revenu des guerres d'Italie où il avait été le compagnon du grand capitaine. Il s'était, disait-il, trouvé dans l'échauffourée de Guarayana et dans d'autres grandes batailles; il parlait beaucoup d'engins de guerre, assurant qu'il se ferait fort de dresser une catapulte sur le Tatelulco et qu'en tirant avec elle pendant deux jours sur la partie de la ville où Guatemuz était ré-

fugié, il l'obligerait certainement à se rendre. Tant il dit enfin à ce sujet qu'on lui permit de mettre la main à l'œuvre. On apporta de la pierre, de la chaux, du bois, ainsi qu'il le demandait; des charpentiers furent mis à ses ordres; on se procura de la clouterie et enfin tout ce qui était indispensable pour la fabrication de la catapulte. On fit en conséquence deux frondes avec des cordes bien solides; on apporta des pierres plus grandes que des jarres du poids d'un *arroba*. Or, la catapulte étant montée et armée comme le soldat l'avait ordonné, il dit qu'elle était prête et qu'on pouvait s'en servir. On la chargea d'une pierre arrondie; mais ce qui advint c'est que, le coup parti, la pierre ne fit aucun chemin en avant; elle s'éleva perpendiculairement et retomba sur la machine. Cortès, à cette vue, fut très-irrité contre le soldat qui avait dirigé cette manœuvre; il n'était pas moins fâché contre lui-même, attendu qu'il avait toujours pensé que cet homme n'entendait rien aux choses de la guerre et aux manœuvres d'une attaque, et qu'au surplus cette prétention de dire qu'il s'était trouvé dans les campagnes qu'il mentionnait, n'était que fanfaronnade et envie de parler. Ce soldat s'appelait Sotelo; il était natif de Séville. Notre général fit démolir immédiatement cet engin.

Mais laissons ce sujet pour dire que Cortès, voyant que ce n'était là qu'une catapulte pour rire, ordonna à Gonzalo de Sandoval de prendre avec lui les douze brigantins et de s'introduire dans le quartier de la ville où Guatemuz s'était réfugié; car, en cet endroit, il était impossible d'entrer dans les maisons ou dans les palais autrement que par eau. Aussitôt Sandoval avertit tous les capitaines de brigantins, et ce qu'il fit, et la manière dont tout se passa, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE CLVI

Comment on prit Guatemuz.

Ayant vu que la catapulte ne servait décidément à rien qu'à l'irriter contre le soldat qui en eut la pensée, comprenant d'autre part que Guatemuz et ses capitaines ne songeaient nullement à se rendre, Cortès donna à Sandoval l'ordre d'entrer avec les brigantins dans le quartier de la ville où s'était réfugié Guatemuz avec la fleur de ses capitaines, accompagné des personnages les plus notables appartenant à la haute noblesse de Mexico. Il lui donna pour instructions de ne tuer ni blesser qui que ce fût, à moins d'être lui-même attaqué, et, même en ce cas, de se borner à la défensive, sans faire aucun mal aux personnages, tout en continuant à détruire les maisons et les ouvrages élevés dans la lagune. Notre général monta au haut du grand temple pour voir comment Sandoval opérerait son entrée. Il était accompagné de Pedro de Alvarado, Luis Marin, Francisco de Lugo et autres soldats.

Or, lorsque Sandoval entra avec ses brigantins dans l'endroit où se trouvait Guatemuz, ce monarque, se voyant investi, craignit décidément d'être pris ou mis à mort. Il avait préparé d'avance cinquante grandes pirogues pour le cas où il se verrait serré de près, afin de fuir avec elles, gagner des massifs de roseaux et de là, se rendant à terre, se cacher dans des villages amis; il avait en même temps conseillé à ses notables, aux personnages qui étaient avec lui en cette partie de la ville et à ses capitaines de faire comme lui dans un cas analogue. Voyant donc que nous entrions dans leurs habitations, ils s'embarquent dans des canots où ils avaient déjà d'avance réuni leur or et

leurs joyaux ainsi que leurs familles, et le roi prend le large vers la lagune, accompagné d'un grand nombre de capitaines et de notables. La lagune apparut à l'instant couverte d'embarcations et Sandoval ne tarda pas à recevoir la nouvelle que Guatemuz était en fuite avec sa noblesse. Il donna aussitôt aux brigantins l'ordre de cesser la destruction des maisons et de se mettre à la poursuite des canots en portant toute leur attention et leur adresse à connaître par où Guatemuz faisait route. Il ajouta qu'on ne devait lui faire absolument aucun mal ni aucune offense, mais tâcher seulement de s'emparer de sa personne. Comme du reste un certain Garcia Holguin, ami de Sandoval, commandait un brigantin très-bon voilier et muni de bons rameurs, Sandoval lui donna l'ordre de se porter vers le point par lequel on lui avait assuré que Guatemuz et sa suite devaient passer avec leurs grandes pirogues. Il lui recommanda, pour le cas où il le pourrait joindre, de le faire prisonnier, sans offenser aucunement sa personne.

Cela dit, le capitaine Sandoval prit lui-même une autre direction avec d'autres brigantins. Mais, grâce à Dieu Notre Seigneur, Garcia Holguin put atteindre les embarcations où se trouvait Guatemuz. A la façon d'une des pirogues, au luxe des voilures et des tentes et, plus que tout, au port majestueux de l'un des personnages, Holguin reconnut que c'était le grand roi de Mexico. Il fit signe d'arrêter et, comme on s'y refusait, il simula l'intention de tirer sur les fuyards avec les espingoles et les arbalètes. A cette vue, Guatemuz, impressionné, s'écria : « Ne tirez pas, je suis le roi de Mexico et de tout ce pays! Ce que je te demande, c'est que tu ne mettes la main ni sur ma femme, ni sur mes enfants, ni sur aucune autre dame ou chose quelconque que je mène avec moi; je te prie de ne prendre que moi seul et de me conduire à Ma-

linche. » En entendant ces paroles, Holguin éprouva une grande joie; il s'approcha, embrassa le monarque et le fit monter dans son brigantin avec sa femme et vingt notables qui l'accompagnaient. Les traitant avec le plus grand respect, il les pria de s'asseoir à l'arrière du brick sur des nattes et des étoffes. Il leur fit servir ce qu'il avait apporté à manger. Quant aux embarcations où se trouvaient leurs richesses, il n'y toucha aucunement, se limitant à les mener à la remorque avec son brigantin.

En cet instant Gonzalo de Sandoval se posta en un point d'où il pouvait voir tous ses brigantins et il leur fit le signal de se rallier à lui. Il sut alors que Garcia Holguin avait fait Guatemuz prisonnier et qu'il l'amenait à Cortès. En recevant cette nouvelle, il donna l'ordre à ses hommes de faire force de rames, et lorsqu'il fut près de Holguin, il lui dit de remettre le prisonnier entre ses mains. Mais Holguin s'y refusa, en répondant que c'était lui qui l'avait pris et que Sandoval n'y était pour rien; à quoi celui-ci repartit que cela lui paraissait vrai sans doute, mais qu'il était, lui, le commandant de toute la flottille et que par conséquent Holguin se trouvait sous ses ordres; qu'en considération de son amitié pour lui et sachant que son brick était le meilleur voilier, il l'avait choisi pour lui faire exécuter la manœuvre qui consistait à suivre et à prendre Guatemuz; c'était donc à titre de commandant en chef que le prisonnier devait lui être maintenant remis. Malgré tout, Holguin s'obstinait à refuser, lorsqu'un autre brigantin se prit à faire force de rames pour gagner ses étrennes en portant le premier la bonne nouvelle à Cortès qui, comme je l'ai dit, était près de là, suivant les mouvements de Sandoval du haut du grand temple. On lui raconta le différend qui s'était élevé entre Sandoval et Holguin touchant la possession du prisonnier, Aussitôt qu'il l'eut appris, Cortès dépêcha les capitaines Luis Marin et

Francisco de Lugo pour aller mettre fin à la question en lui amenant Gonzalo de Sandoval et Holguin, accompagnés de Guatemuz et de sa famille qu'on devait continuer à traiter avec le plus grand respect. Il se chargeait de décider à qui appartenaient le prisonnier et l'honneur de sa capture.

Pendant qu'on remplissait ce message, Cortès fit dresser une estrade, la recouvrit le mieux possible de tapis et d'étoffes et y fit placer des siéges. Il commanda en outre et fit apporter tous les genres de vivres qu'il avait pour son usage. Sandoval et Holguin arrivèrent avec Guatemuz et l'amenèrent devant Cortès. Le monarque se présenta d'un air respectueux et Cortès l'embrassa avec joie, lui témoignant les sentiments les plus affectueux, ainsi qu'à tous ses capitaines. Guatemuz, s'adressant alors à Cortès, lui dit : « Seigneur Malinche, j'ai fait ce que je devais pour la défense de ma ville et de mes sujets; faire davantage m'est impossible, et puisqu'enfin la force m'amène prisonnier devant toi et me met en ton pouvoir, prends ce poignard que tu portes à ta ceinture et frappe-moi mortellement avec lui. » Ces paroles furent dites au milieu des larmes et des sanglots, tandis que les autres seigneurs qui l'entouraient versaient aussi des pleurs abondants. Cortès, prenant le ton le plus affectueux, lui répondit, au moyen de doña Marina et d'Aguilar, nos interprètes, qu'il estimait sa conduite et honorait sa personne en proportion des efforts qu'il avait faits pour défendre sa capitale, que cela n'était nullement une faute dont on pût lui faire un crime, mais bien une action digne d'être louée. Il ajouta que ce qu'il aurait désiré, c'est qu'en se voyant vaincu Guatemuz eût songé volontairement à se rendre pour arrêter à temps la destruction de la ville et le massacre de ses sujets; mais que, tout étant déjà fini sans qu'on pût remédier au passé,

il les priait, lui et tous ses capitaines, de calmer les sentiments de leurs cœurs, bien convaincus qu'à l'avenir il serait régné sur Mexico et sur les provinces qui en dépendent, sans nulle atteinte à ce qui existait auparavant. Guatemuz et ses capitaines répondirent qu'ils lui en sauraient gré.

Notre général s'informa alors de l'épouse du monarque et des femmes des autres capitaines qu'on lui avait dites venir avec Guatemuz. Celui-ci répondit lui-même qu'il avait prié Gonzalo de Sandoval et Garcia Holguin de les laisser dans les embarcations jusqu'à ce qu'on connût la volonté de Malinche. Cortès les envoya chercher à l'instant et leur fit servir à manger de tout ce qu'il avait et le mieux possible pour les circonstances. Bientôt, comme il était tard et que le temps était à l'orage, notre général ordonna à Gonzalo de Sandoval de partir pour Cuyoacan, emmenant avec lui Guatemuz, sa femme, sa famille et tous les notables qui l'accompagnaient. Pedro de Alvarado et Christoval de Oli reçurent l'ordre aussi de se rendre chacun dans ses quartiers. Quant à nous, nous fûmes à Tacuba. Sandoval, après avoir remis Guatemuz aux mains de Cortès dans la ville de Cuyoacan, s'en revint à Tepeaquilla où se trouvaient ses quartiers.

La prise de Guatemuz et de ses capitaines eut lieu à l'heure de vêpres, le 13 août, jour de la Saint-Hippolyte de l'an 1521. Grâces soient rendues à Notre Seigneur Jésus-Christ et à Notre Dame sa Mère bénie, *amen!* Cette nuit-là, jusqu'à minuit, la pluie, le tonnerre et les éclairs furent plus forts que jamais. Quand on eut pris Guatemuz, nous tous, les soldats de cette campagne, restâmes assourdis comme des gens qui auraient été longtemps enfermés dans un clocher au milieu d'un continuel carillon, et autour desquels se ferait tout à coup le silence par la cessation du bruit des cloches. Je m'exprime ainsi non sans

raison, car durant les quatre-vingt-treize jours du siége de la capitale, nous entendions sans cesse les Mexicains s'interpellant à l'envi, les uns s'animant à l'attaque des chaussées, les autres criant aux embarcations de tomber sur les brigantins et sur nous autres dans les chaussées, quelques-uns adressant leurs commandements à ceux qui élevaient des barricades ou creusaient des fossés, plusieurs apportant et distribuant les pierres, les pieux et les flèches ; les femmes arrondissant les pierres destinées à être lancées par la fronde ; et, d'autre part, les oratoires et toutes les maisons de ces maudites idoles avec leurs tambours, leurs cors, la grande timbale et tant d'autres instruments lugubres qui ne cessaient jamais leur vacarme. Il en résultait que de jour comme de nuit nous n'en finissions jamais avec ce grand tapage, de telle sorte que nous ne pouvions nous entendre les uns les autres. Or, aussitôt que Guatemuz fut pris, les cris et tous les bruits cessèrent : c'est pour cela que j'ai dit que nous nous trouvâmes dans le même état que si nous eussions été auparavant au milieu des cloches.

Quoi qu'il en soit, nous dirons maintenant que les traits et toute la personne de Guatemuz respiraient l'élégance; sa figure était allongée et d'un aspect agréable ; quand il regardait, ses yeux, dont les lignes étaient irréprochables, s'animaient d'un éclat doux et caressant, avec un fond de gravité. Il avait alors vingt-trois ou vingt-quatre ans ; son teint était plus blanc qu'il ne l'est chez les autres Indiens, naturellement bronzés. On disait que sa femme, personne fort jeune et d'une grande beauté, était fille de Montezuma, oncle du prince.

Avant d'aller plus loin, nous devons dire où aboutit le différend entre Sandoval et Garcia Holguin au sujet de la prise de Guatemuz. Cortès leur dit que les Romains avaient vu une dispute analogue entre Marius et Lucius

Cornélius Sylla. Ce fut à l'occasion de la prise de Jugurtha opérée par Sylla chez le roi Bocchus. Il paraît que lorsque Sylla entra en triomphe dans Rome après ses nombreux et héroïques hauts faits, il fit placer à ses côtés Jugurtha avec une chaîne de fer au cou. Marius, témoin de ce spectacle, prétendit que c'était lui, et non son adversaire, qui devait triompher de Jugurtha, et que si le triomphe restait à Sylla, ce devait être à la condition d'avouer qu'il le devait à Marius, parce qu'en effet celui-ci, agissant au titre de capitaine général, lui avait donné l'ordre de recevoir le prisonnier des mains du roi Bocchus, tous étant ses subordonnés. Mais Sylla, qui était patricien romain, jouissait d'une grande faveur, au lieu que Marius, natif de la petite ville d'Arpino et par conséquent étranger à Rome, quoiqu'il eût été sept fois consul, ne fut point aussi favorisé que son compétiteur. De là les guerres civiles entre les deux et jamais il ne fut décidé à qui devait appartenir la prise de Jugurtha. Revenant au fait, Cortès dit qu'il en ferait le rapport à Sa Majesté et que l'événement servirait à former un écusson pour celui des deux qu'il plairait à Sa Majesté de favoriser; mais qu'il fallait attendre de Castille la détermination royale. Deux ans plus tard vint une ordonnance de Sa Majesté, qui donnait pour entourage aux armes de Cortès les rois Montezuma, grand seigneur de Mexico, Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, les seigneurs d'Iztapalapa, de Cuyoacan et de Tacuba, le seigneur de Mataltzingo et d'autres provinces, qu'on disait proche parent du grand Montezuma et héritier légitime du royaume de Mexico, et enfin ce même Guatemuz qui avait été l'objet du différend.

Nous laisserons tout autre sujet pour parler maintenant des têtes et des corps morts qui se trouvaient dans les maisons où Guatemuz s'était réfugié. Or il est vrai (*Amen!* je le jure) que l'eau, les édifices et les travaux

de défense étaient si remplis de cadavres et de têtes, que je ne saurais en décrire exactement l'horreur. Dans les rues mêmes et dans les préaux du Tatelulco, on ne voyait pas autre chose et nous ne pouvions circuler qu'au milieu des têtes et des corps morts. J'ai lu le récit de la destruction de Jérusalem, mais je doute qu'il y ait eu là un massacre comparable à ceux de cette capitale. Le nombre d'Indiens guerriers qui disparurent est incalculable; la plupart de ceux qui étaient venus des provinces et des villes dépendant de Mexico, dans l'espoir de trouver un refuge dans la capitale, y moururent victimes de la guerre. Je le répète, le sol, la lagune, les travaux de défense, tout était plein de cadavres, et il s'en exhalait une telle puanteur qu'il n'y avait pas d'homme qui la pût supporter. C'est pour cette raison qu'après la prise de Guatemuz, chaque capitaine regagna ses quartiers, ainsi que je l'ai dit, et Cortès tomba malade à cause des odeurs qu'il fut obligé de respirer dans les jours qu'il séjourna au Tatelulco.

Quoi qu'il en soit, il convient de dire que nos camarades des brigantins furent les mieux partagés. Ils firent un excellent butin, parce qu'ils avaient la facilité d'aller dans certaines maisons bâties dans l'eau où ils présumaient qu'il y aurait de l'or, des étoffes et autres richesses. Ils en trouvaient encore au milieu des massifs de roseaux où les Indiens allaient faire des cachettes lorsqu'on leur avait enlevé des maisons ou des quartiers entiers. Il faut dire aussi que, sous le prétexte de donner la chasse aux embarcations qui approvisionnaient la ville, si nos camarades rencontraient des canots montés par de hauts personnages qui fuyaient vers la terre ferme pour se réfugier chez leurs voisins les Otomis, ils les dépouillaient de tout ce qu'ils emportaient avec eux. Quant à nous, les soldats qui combattions sur les chaus-

sées et en terre ferme, nous n'avions pas d'autre bonne fortune que celle de recevoir beaucoup de flèches, des coups de lance et toute sorte de blessures de pieux et de pierres. Au surplus, lorsque nous parvenions à nous emparer d'une ou de plusieurs maisons, les habitants en étaient déjà partis en emportant tout ce qu'ils possédaient. On sait bien que nous n'y pouvions parvenir par eau et qu'il nous fallait avant tout combler les tranchées par où nous passions. C'est pour ces raisons que j'ai déjà dit au chapitre qui traite de ce sujet que lorsque Cortès fit choix des matelots dont on devait composer le service des brigantins, ces camarades furent mieux partagés que ceux destinés à combattre sur terre. Ce qui contribua le mieux à donner de l'évidence à ce que je dis, c'est que les capitaines mexicains et Guatemuz lui-même, lorsque Cortès leur demanda compte du trésor de Montezuma, répondirent que les hommes des brigantins en avaient pris une bonne partie.

Mettons cela de côté pour à présent et disons qu'en considérant la grande puanteur qui s'exhalait de la ville, Guatemuz pria Cortès de permettre que tout ce qui restait encore de Mexicains dans la capitale sortît et se réfugiât dans les villages d'alentour. Notre général donna l'ordre qu'il en fût ainsi. Pendant trois jours et trois nuits, les trois chaussées furent absolument couvertes d'Indiens, de femmes et d'enfants sortant à la file sans discontinuer, si maigres, si sales, si jaunes, si infects, que c'était vraiment pitié de les voir. Cortès fut visiter la ville aussitôt après qu'elle fut évacuée. Il trouva, ainsi que je l'ai dit, toutes les maisons pleines d'Indiens morts et, au milieu des cadavres, quelques pauvres Mexicains qui n'avaient pas la force de sortir; leurs déjections étaient comme une espèce de saleté comparable à ce que rejettent les porcs amaigris qui ne mangent que des herbages. Le

sol de la ville était partout remué pour mettre à nu les racines des plantes que les assiégés faisaient bouillir pour leur nourriture. Ils avaient même mangé l'écorce des arbres. Nous ne trouvâmes pas la moindre eau douce dans la ville; toute était salée. Il est important aussi de faire remarquer que les habitants ne mangèrent point la chair des vrais Mexicains, mais seulement celles de leurs ennemis de Tlascala et les nôtres, quand ils en purent prendre. Il n'y eut certainement jamais dans le monde un peuple qui ait eu tant à souffrir de la faim, de la soif et des combats sans trêve.

Mettons fin au récit de ces horreurs et disons que Cortès donna l'ordre de réunir tous les brigantins sous des hangars qui ne tardèrent pas à être construits. Reprenons du reste un peu nos petits bavardages. Quand on eut pris cette grande ville si renommée dans le monde, on commença par rendre grâces à Dieu Notre Seigneur et à sa Mère bénie, en leur faisant un certain nombre de vœux. Mais ensuite Cortès voulut qu'il fût donné un grand banquet à Cuyoacan pour témoigner de la joie que causait ce grand événement. On avait pour cela une bonne provision de vin venue par un navire qui était arrivé récemment au port de la Villa Rica; on avait aussi des porcs amenés de Cuba. Notre chef fit convier à la fête tous les capitaines et il ajouta quelques soldats des trois divisions, car il convenait de ne pas les oublier. Quand nous arrivâmes, les tables n'étaient pas encore mises et il n'y avait pas de siéges pour plus du tiers des capitaines et des soldats qui se trouvaient réunis. Il y eut beaucoup de désordre. Mieux eût valu certainement ne pas faire ce banquet, à cause de certaines vilaines choses qui s'y passèrent. Ajoutons que la plante de Noé fut cause que plusieurs firent des sottises. Il y eut des camarades qui, après le repas, ne surent pas retrouver la porte et

firent sur les tables ce qui était destiné aux basses-cours. Les uns disaient qu'ils achèteraient un jour des chevaux avec des selles d'or; il y eut des arbalétriers se vantant qu'ils n'auraient plus dans leurs carquois que des flèches faites avec l'or recueilli sur les terres dont on devait leur donner la possession; d'autres s'en allèrent roulant par les marches des escaliers. On enleva enfin les tables, et les dames qui se trouvaient là commencèrent à danser avec des cavaliers chargés de leurs armes; c'était à pouffer de rire. Elles étaient en petit nombre; il n'y en avait du reste pas d'autres ni dans tout le camp ni dans toute la Nouvelle-Espagne. Je ne dirai pas leurs noms et je ne parlerai point des critiques qui s'en firent le lendemain.

Ce qu'il importe de raconter, c'est qu'à la suite des désordres qu'il y eut dans ce banquet et au bal, le Père Bartolomé de Olmedo fit entendre des plaintes, disant à Sandoval à quel point cela lui paraissait répréhensible et ajoutant que c'était là une triste façon de rendre grâces à Dieu et de mériter qu'il nous protégeât à l'avenir. Sandoval s'empressa de faire connaître à Cortès les plaintes du moine; notre général le fit donc appeler et lui dit : « Mon père, je n'ai pu refuser aux soldats cette occasion d'amusement et de gaîté que Votre Révérence connaît; mais je ne l'ai point fait sans répugnance. C'est à Votre Révérence qu'il appartient maintenant d'ordonner une procession, de dire une messe et de faire un prêche pour en prendre occasion de recommander aux soldats de ne point enlever les filles des Indiens, de ne pas voler, de ne point chercher querelle et de se conduire en bons chrétiens catholiques, afin de mériter que Dieu nous favorise. » Le Père Bartolomé sut gré au général de cette pensée, car il ignorait qu'Alvarado y fût pour quelque chose et croyait que l'idée venait seulement de son ami Cortès. Le moine fit donc une procession à laquelle nous assistâmes avec nos dra-

peaux déployés et quelques croix de distance en distance, en chantant les litanies et faisant suivre le défilé d'une image de Notre Dame. Le lendemain, le Père Bartolomé prêcha; à la messe plusieurs communièrent à la suite de Cortès et d'Alvarado, et nous rendîmes tous grâces à Dieu pour notre victoire.

Je mettrai fin à ce sujet pour raconter quelques autres particularités que j'avais oubliées et qui paraîtront peut-être maintenant trop vieilles et hors de propos. Nos amis Chichimecatecle et les deux jeunes Xicotenga, fils de don Lorenzo de Vargas, appelé de son vrai nom Xicotenga le vieux et l'aveugle, combattirent valeureusement contre les forces mexicaines et nous aidèrent avec une extrême vigueur. Un frère du roi de Tezcuco, nommé Suchel et qui s'appela plus tard don Carlos, se conduisit toujours en homme de courage et fit des actions d'éclat. Un capitaine, natif d'une ville de la lagune et dont je ne me rappelle pas le nom, fit aussi des merveilles. Plusieurs autres capitaines enfin, appartenant aux peuplades qui vinrent à notre secours, combattirent très-vigoureusement à nos côtés. Cortès les fit tous venir en sa présence, leur parla, les glorifia et leur rendit grâces pour l'aide qu'ils nous avaient donnée, accompagnant le tout de bonnes promesses, assurant qu'un jour il leur donnerait des terres et des vassaux et les rendrait grands seigneurs; après quoi il les congédia. Comme d'ailleurs ils s'étaient bien munis en étoffes de coton, en or, en luxueuses dépouilles, ils s'en revinrent riches dans leur pays, non sans emporter plusieurs charges de bandes de chairs d'Indiens mexicains qu'ils répartirent ensuite entre leurs parents et amis et dont on mangea en grandes fêtes comme étant les restes de leurs ennemis.

Maintenant que sont finis tous ces terribles combats et ces batailles que nuit et jour nous avions à soutenir avec

les Mexicains, je rends grâces à Dieu qui m'y préserva de tout mal et je veux raconter une chose bien étrange qui m'arriva lorsque je vis ouvrir les poitrines et arracher les cœurs aux soixante-deux soldats de Cortès qu'on emmena vivants et qu'on offrit aux idoles. Ce que je vais dire fera peut-être penser à quelques personnes que je n'avais pas grand courage; mais si elles réfléchissent mieux, elles comprendront que ce qui m'advint provenait au contraire de l'excès d'ardeur avec lequel je m'exposais chaque jour au plus fort du combat; car, en ce temps-là, je me piquais d'être un bon soldat et je passais en effet pour tel, précisément parce que je faisais sans cesse, sous les yeux de mes chefs, tout ce qui est le propre d'un militaire courageux et intrépide. Mais j'eus le malheur de voir comment on menait chaque jour nos camarades au sacrifice. Je voyais même ouvrir leurs poitrines et en arracher le cœur encore frémissant. Je vis couper les pieds et les jambes de nos soixante-deux soldats pour en faire d'horribles repas. La peur me vint alors qu'on ne fît un jour la même chose de moi-même, car par deux fois on m'avait déjà pris et enlevé, et je ne sais comment Dieu me permit d'échapper de leurs mains. Je me souvins en ce moment du martyre de mes camarades, et désormais je fus poursuivi par la peur d'une si cruelle mort. Et je le dis ainsi parce qu'en effet, au moment d'aller combattre, il m'entrait dans le cœur une sorte de tristesse et d'effroi. Je me jetais alors tête baissée dans la bataille en me recommandant à Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie, et bientôt la frayeur s'en allait.

C'était certes chose bien étrange pour moi d'être pris de cette peur inaccoutumée, car, après m'être trouvé dans tant de rencontres périlleuses, j'aurais dû avoir maintenant le cœur plus endurci que jamais et le courage comme incarné en ma personne; puisqu'enfin, si

je n'ai rien oublié, je puis dire que j'étais venu à la découverte avec Francisco Hernandez de Cordova, et avec Grijalva, et que je revins avec Cortès; je me trouvais aux affaires du cap Cotoche, de Saint-Lazare autrement dit Campêche, de Potonchan et de la Floride, ainsi que je l'ai écrit longuement à propos du voyage de découvertes de Francisco Hernandez de Cordova. Avec Grijalva, je me retrouvai encore à Potonchan; et avec Cortès, j'étais à Tabasco, à Cingapacinga, dans toutes les batailles et rencontres de Tlascala, dans l'affaire de Cholula ; et lorsque nous défîmes Narvaez, je fus de ceux qui prirent l'artillerie, au nombre de dix-huit pièces toutes prêtes, toutes chargées avec leurs boulets de pierre, dont nous nous emparâmes au prix des plus grands dangers. Je me trouvais dans la grande déroute, lorsque les Mexicains nous chassèrent de Mexico, ou pour mieux dire lorsque nous en sortîmes en fuyards, et qu'on nous tua dans l'espace de huit jours huit cent cinquante soldats. Je fis les expéditions de Tepeaca, de Cachula et de leurs environs; j'étais dans les rencontres qu'on eut avec les Mexicains à propos des plantations de maïs, lorsque nous séjournions à Tezcuco ; j'étais aussi à Iztapalapa quand on nous voulut noyer. Je me trouvais à l'assaut des *peñoles* qu'on appelle actuellement les forteresses de Cortès. J'assistais à l'entrée de Suchimilco et à un grand nombre d'autres rencontres. Je fus des premiers à commencer l'investissement de Mexico, avec Pedro de Alvarado, lorsque nous coupâmes l'eau de Chapultepeque et lorsque nous livrâmes le premier assaut sur la chaussée avec ce même capitaine; et lorsqu'on mit notre division en déroute et qu'on nous prit six soldats vivants, j'étais là, puisqu'on me saisit et qu'on m'emportait aussi, au point qu'en me comptant on parlait de sept prisonniers, tant il est vrai qu'ils me tenaient et qu'ils m'emmenaient déjà pour me

sacrifier avec les autres. Je m'étais trouvé enfin dans toutes les batailles que j'ai déjà racontées et que nous eûmes à soutenir chaque jour, jusqu'au moment où je fus témoin des sacrifices cruels qu'on fit, devant mes yeux, de nos soixante-deux camarades; or j'ai dit qu'après avoir assisté à tant de batailles et traversé tant de périls, il n'était pas naturel d'avoir peur comme j'avais eu en dernier lieu. Et maintenant, que les caballeros qui s'entendent aux choses de la guerre et qui se sont vus en péril de mort, me disent comment ils qualifient ma peur actuelle : provenait-elle d'une défaillance ou bien au contraire d'un grand élan personnel? Le fait est que d'une part je voyais bien qu'il fallait défendre sa personne et je la défendais avec résolution; mais, d'autre part, il s'agissait de combattre en des endroits où la mort était plus que jamais à craindre; le cœur tremblait pour ce dernier motif et je n'avais par conséquent que la peur du supplice.

En lisant l'énumération des batailles où je me suis trouvé, le lecteur aura remarqué que, d'après mes autres récits, Cortès et plusieurs de nos capitaines eurent à soutenir bien d'autres combats qui ne sont pas mentionnés en ce passage et auxquels je n'assistai pas, parce qu'il y en eut tant qu'eussé-je été de fer, il m'eût été impossible de résister à tout; et d'autant moins que j'avais la mauvaise chance d'être toujours blessé, d'être souvent souffrant et que par conséquent je ne pouvais me trouver dans toutes les rencontres. Et encore est-il vrai de dire que les fatigues, les dangers, les combats à mort par où j'ai dit que j'ai passé ne sont rien en comparaison de ce que j'eus à souffrir postérieurement à la prise de Mexico, comme on le verra lorsqu'il en sera temps.

Il importe maintenant que j'explique pourquoi, à propos des camarades qui périrent dans toute cette cam-

pagne mexicaine, j'ai pris l'habitude de dire : *on les emporta*, *on les enleva*, et jamais : *on les tua*. C'est que les guerriers qui se battaient contre nous ne tuaient pas tout de suite les soldats qu'ils enlevaient vivants, bien qu'il leur eût été facile de les massacrer inmédiatement. Ils se contentaient de leur porter des blessures assez graves pour qu'ils ne pussent pas se défendre, et après cela ils les emmenaient afin de les sacrifier à leurs idoles; avant de les tuer alors ils les obligeaient souvent à danser devant Huichilobos, qui était leur dieu de la guerre. Voilà pourquoi j'ai pris l'habitude de dire qu'on les enlevait.

Abandonnons maintenant ce sujet, pour dire ce que fit Cortès après la prise de Mexico.

CHAPITRE CLVII

Comme quoi Cortès donna l'ordre de réparer les conduites d'eau de Chalpu-tepeque, et mille autres choses qui arrivèrent.

Le premier ordre que Cortès fit parvenir à Guatemuz, ce fut d'avoir à réparer les conduites d'eau de Chalputepeque, de manière à les mettre en l'état où elles se trouvaient avant la guerre, et qu'ainsi l'eau pût suivre sa voie ordinaire pour arriver à Mexico. Il voulut aussi qu'on enlevât des rues de la capitale les têtes et les corps morts pour les enterrer, afin que la propreté régnât partout et que la ville fût débarrassée de ses émanations fétides. L'ordre tendait encore à obtenir que les chaussées et les ponts fussent remis en leur état habituel. Cortès voulait, au surplus, que les palais et les maisons fussent reconstruits à nouveau et habités dans un délai de deux mois. Il indiqua les quartiers où la population mexicaine devait s'établir et la partie de la ville qu'on aurait à

laisser libre pour servir à l'établissement des Espagnols.

Nous mettrons de côté, pour un instant, ces ordres et d'autres commandements dont je ne garde pas le souvenir, pour dire que Guatemuz et tous ses capitaines se plaignirent à Cortès que quelques-uns de nos chefs qui se trouvaient dans les brigantins, de même que plusieurs de ceux qui avaient combattu sur les chaussées, nous avions enlevé des filles et des femmes d'un grand nombre de personnages marquants. Ils lui demandaient en grâce de vouloir les leur faire rendre. Cortès répondit qu'on aurait bien du mal à les reprendre aux camarades qui les tenaient déjà ; qu'on les cherchât, du reste, et qu'on les conduisît devant lui ; qu'il verrait si elles étaient devenues chrétiennes, assurant au surplus que si elles voulaient retourner avec leurs pères et leurs maris, il s'empresserait de les faire rendre. Il donna l'ordre de les chercher dans tous les quartiers, enjoignant aux soldats qui les possédaient de restituer toutes celles qui voudraient s'en aller librement avec les leurs. Plusieurs personnages de rang élevé allaient ainsi à leur recherche de maison en maison, et si bien, qu'ils les trouvèrent. Or, la plupart d'entre elles ne voulurent suivre ni père, ni mère, ni mari, mais bien rester avec les soldats dont elles étaient devenues les compagnes. D'autres se cachèrent ; quelques-unes, d'ailleurs, déclarèrent qu'elles ne voulaient plus être idolâtres. Il y en eut même qui étaient déjà enceintes ; de sorte que trois seulement s'en allèrent, Cortès ayant donné l'ordre exprès de les laisser partir.

Nous abandonnerons ce sujet pour dire que le général fit construire des hangars protégés par des défenses en manière de forteresses, afin d'y loger les brigantins. Il en nomma Pedro de Alvarado gouverneur, en attendant que vînt de Castille un certain Salazar, surnommé : de la

Pedrada. Nous dirons aussi que l'on recueillit l'or, l'argent et les joailleries qui se trouvèrent à Mexico. Ce fut en réalité bien peu de chose; car la plus grande partie, ainsi que le bruit s'en répandit, avait été jetée dans les eaux de la lagune par ordre de Guatemuz, quatre jours avant qu'on s'emparât du prince. On assurait aussi que les Tlascaltèques, ainsi que les gens de Tezcuco, de Guaxocingo, de Cholula, et tous nos autres alliés qui faisaient campagne, en avaient augmenté leur butin. On disait encore que les hommes de nos brigantins en prirent également leur bonne part. Mais les commissaires de Sa Majesté prétendaient que Guatemuz avait caché les trésors royaux. Cortès se réjouissait, du reste, qu'on ne les eût pas découverts, espérant ainsi garder tout pour lui. Toujours est-il que, pour ces motifs, il fut convenu que Guatemuz et le seigneur de Tacuba, son cousin et son favori, seraient mis à la question.

Certes, Cortès eut lieu de se repentir d'avoir torturé de la sorte un grand personnage comme Guatemuz, roi d'un pays trois fois plus grand que la Castille, et cela à propos de richesses vainement cherchées jusque-là, tandis que tous les majordomes de la cour de Mexico affirmaient qu'il n'existait pas d'autres trésors que ce que les commissaires du Roi avaient déjà en leur pouvoir. Or, cela ne montait qu'à trois cent quatre-vingt mille piastres d'or, que l'on avait déjà fondues et réduites en lingots. Un cinquième en fut prélevé pour la couronne et une autre part semblable pour Cortès. Lorsque ceux de nos hommes qui n'aimaient pas le général virent qu'il y avait si peu d'or, ils disaient au trésorier Julian de Alderete que, dans l'espoir de pouvoir tout garder pour lui, Cortès n'aurait eu nulle envie qu'on prît Guatemuz ni qu'on le mît actuellement à la question. La réalité est que notre chef, craignant d'être en butte à des accusations, voyant d'ailleurs qu'il ne

pourrait s'opposer à cette mesure, consentit au supplice de ce souverain et du seigneur de Tacuba; on leur brûla les pieds avec de l'huile bouillante. Ce que l'on réussit à leur faire confesser alors, c'est que, quatre jours avant qu'on s'emparât d'eux, ordre avait été donné de jeter l'or à la lagune, en même temps que les canons, les escopettes et les arbalètes pris aux Espagnols lors de notre fuite de Mexico et lorsqu'en dernier lieu Cortès subit une déroute. On se transporta à l'endroit que Guatemuz avait indiqué; on fit plonger de bons nageurs, mais on ne trouva absolument rien. Ce que je puis certifier pour en avoir été témoin, c'est que nous fûmes avec Guatemuz dans les palais qui formaient sa résidence habituelle. Il y avait un grand bassin très-profond, d'où nous retirâmes un soleil en or, pareil à celui dont Montezuma nous avait fait présent, ainsi qu'un grand nombre de joailleries et quelques pièces de peu de valeur, appartenant à Guatemuz lui-même. Quant au seigneur de Tacuba, il prétendit avoir caché dans ses habitations, situées à quatre lieues de cette ville, plusieurs objets en or, ajoutant que si on le conduisait sur les lieux, il indiquerait où ils étaient enterrés et s'empresserait de les livrer. Pedro de Alvarado y alla avec six soldats dont je faisais partie. Mais, quand nous fûmes arrivés, le malheureux prince assura n'avoir fait cet aveu que dans l'espoir de mourir en route; il dit ensuite qu'on le pouvait tuer, car il n'avait ni or, ni joyaux d'aucune espèce. Il fallut s'en retourner sans butin, et ce fut fini : il n'y avait plus de lingots à fondre.

Il est vrai de dire que la garde-robe privée de Montezuma, qui appartint ensuite à Guatemuz, ne fournit pas grand'chose en bijoux et en pièces d'or. Ce qu'il y eut, on le mit de côté pour en gratifier Sa Majesté. Il y avait là, du reste, une certaine quantité de joyaux de diffé-

rentes formes, admirablement travaillés. Je craindrais de m'étendre outre mesure si j'en donnais ici le détail et la description ; je n'en embarrasserai donc pas ma relation ; mais je dois dire en toute vérité, en me faisant l'écho de ce que bien d'autres prétendirent, que la part que l'on fit à Sa Majesté valait bien deux fois plus que ce que l'on réunit pour le partage. Le tout fut envoyé à l'Empereur, notre seigneur, au moyen d'Antonio de Quiñones et d'Alonso de Avila, qui revint en ce temps-là de l'île de Saint-Domingue. Je dirai plus loin quand et comment ils entreprirent ce voyage.

Mais changeons de sujet, pour dire que moi-même et quelques autres camarades nous plongeâmes dans l'endroit où Guatemuz prétendait avoir jeté son or. Chaque fois nous en retirions quelques pièces de peu de valeur. Mais Cortès et le trésorier Julian de Alderete s'empressèrent de nous les réclamer. Ils se rendirent eux-mêmes avec nous au point où nous avions fait ce butin. Ils s'étaient munis de bons nageurs, au moyen desquels ils recueillirent pour une valeur d'environ quatre-vingt-dix à cent piastres en perles enfilées, en canards, en petits chiens, en breloques et en autres misères de rien qui vaille, peut-on dire, si on les compare au bruit que l'on avait répandu de la grande quantité d'or qui avait été submergée. Quoi qu'il en soit, nous tous, capitaines et soldats, nous faisions des réflexions sur le peu d'or que l'on trouvait et sur les minces parts qui nous en étaient données. Le Père fray Bartolomé de Olmedo, Alonso de Avila, de retour de l'île de Saint-Domingue, où il avait été envoyé en qualité de procureur, Pedro de Alvarado et d'autres caballeros et capitaines, dirent à Cortès que, puisqu'il y avait si peu d'or, on ferait bien de distribuer la part générale de tous entre les manchots, les boiteux, les borgnes, les aveugles, les sourds, les brûlés

par des explosions et quelques autres qui se trouvaient actuellement malades de douleurs de côté. Ils prétendaient que ce serait bien fait de tout céder dans ce but et que certainement nous autres, qui étions bien portants, nous approuverions cette mesure. Mais il s'agit de comprendre que, s'ils s'exprimaient ainsi avec Cortès, c'était après mûre réflexion et dans l'espoir qu'il ajouterait un appoint aux misérables parts qui paraissaient nous revenir; car ils ne perdaient pas le soupçon que l'on tenait tout caché.

Le général répondit qu'il calculerait les parts qui revenaient à chacun et qu'après mûr examen il apporterait remède à toutes choses. Or, comme nous tous, capitaines et soldats, voulions savoir ce qui nous revenait, nous insistions pour qu'on fît les comptes et qu'on déclarât à combien de piastres chacun avait droit. Il fallut donc se résoudre à bien examiner les choses, et l'on finit par dire qu'il revenait cent piastres à chaque cavalier; pour ce qui est des arbalétriers, des escopettiers et des gens armés de rondaches, je ne me souviens pas du montant de leurs parts. Le fait est que lorsqu'on eut connaissance de la valeur des lots, aucun soldat ne voulut accepter le sien. Des murmures s'élevèrent contre Cortès et contre le trésorier Alderete. Mais celui-ci disait, pour sa décharge, qu'il était impossible de répartir davantage, parce que Cortès prélevait sur la masse un cinquième égal à celui de Sa Majesté et que d'ailleurs il se remboursait de la perte des chevaux qui avaient été tués. Le trésorier ajoutait qu'on n'avait pas compris dans la masse générale plusieurs autres pièces qui devaient être adressées à Sa Majesté, et qu'au surplus c'était à Cortès et non à lui que nous devions nous en prendre.

Or, il y avait, dans chacune des trois divisions de l'armee, des soldats qui avaient été amis et commensaux de

Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, qui étaient venus avec Narvaez et qui n'aimaient pas notre général. Quand ils virent qu'on ne leur donnait pas la part d'or qu'ils auraient désirée, ils ne voulurent pas recevoir ce qu'on leur offrait. En ce moment, Cortès résidait à Cuyoacan; il avait ses logements dans des palais dont les murs, récemment blanchis à la chaux, se prêtaient à merveille à ce qu'on y pût écrire avec du charbon ou autres substances colorantes. Or, chaque matin on y voyait figurer des inscriptions, en vers et en prose, pleines de malice et de pensées satiriques. Un jour on y lisait que le soleil, la lune, le ciel, les étoiles, la mer et la terre ont tous leur course réglée et que si quelqu'un d'eux s'incline au-delà des limites pour lesquelles il a été créé, il ne tarde pas à y rentrer; et c'est ainsi, ajoutait l'inscription, qu'il en arriverait à propos de l'ambition immodérée dont Cortès faisait preuve en son commandement. D'autres disaient qu'il nous traitait, nous, comme chose plus conquise que le pays même objet de notre conquête; que nous ne devions plus nous appeler les conquérants de la Nouvelle-Espagne, mais les conquis de Fernand Cortès. D'autres écrivaient que ce n'était pas assez de prendre sa part du butin en qualité de général, qu'il lui fallait encore son cinquième comme s'il était le Roi, sans compter d'autres bénéfices dont il était avantagé. Quelqu'un écrivit cette exclamation : « O que mon âme est triste jusqu'à ce que ma part soit venue! » Quelques autres y prétendaient que Diego Velasquez avait dépensé son avoir afin de découvrir toute la côte jusqu'au Panuco, pour que Cortès en eût la jouissance. Bien d'autres choses étaient inscrites dans le même sens; on lisait même sur ces murs des paroles qui ne seraient pas bonnes à répéter dans ce récit.

Cortès lisait toutes ces choses en sortant chaque matin.

Or, ces pasquinades étaient les unes en prose, les autres en vers, quelques-unes d'un style agréable, dans une forme qui convenait aux fins que l'on s'était proposées, et nullement comme ici je l'expose. Comme d'ailleurs Cortès était un peu poëte, il se piquait d'adresser des réponses toutes à la louange de ses actions héroïques, au détriment de celles de Diego Velasquez, de Grijalva et de Narvaez. Il le faisait en bons termes, appropriant la forme à son dire. Mais chaque jour les inscriptions devenaient plus éhontées, jusqu'à ce qu'enfin Cortès se résolut à écrire ce qui suit : « Muraille blanchie est papier d'imbéciles.... » Mais la nuit suivante on écrivit à la suite de ces mots : « .... Et de gens judicieux aussi bien que de bonnes vérités. » Cortès n'ignorait pas qui écrivait toutes ces choses. C'était un certain Pirado, ami de Diego Velasquez et gendre du vieux Ramirez qui vécut à Puebla; c'était un Villalobos qui s'en revint en Castille; c'étaient aussi un nommé Mancilla et d'autres qui aidaient volontiers à lancer des traits contre le général. Les choses en vinrent à ce point que fray Bartolomé de Olmedo crut devoir dire à Cortès de ne pas permettre que cela allât plus loin, et d'employer des moyens de prudence pour qu'il ne fût plus rien écrit sur la muraille. Le conseil était bon. Cortès ordonna que personne n'eût plus l'indiscrétion d'écrire ces pasquinades malicieuses, assurant qu'il châtierait sévèrement les effrontés qui oseraient se le permettre.

Nous en finirons sur ce sujet pour dire que plusieurs de nous étaient endettés, car les arbalètes coûtaient cinquante ou soixante piastres, une escopette cent, un cheval huit cents ou mille piastres et quelquefois davantage; une épée valait cinquante piastres, ainsi de suite en ce qui regarde la cherté de toutes les choses que nous devions acheter. Au surplus, un chirurgien qui s'appelait maître Jean et qui savait soigner certaines mauvaises blessures

faisait monter le traitement à des prix excessifs. Un médecin nommé Murcia, qui était apothicaire et barbier, se mêlait aussi de nous soigner. Toutes ces dettes et autres misères que nous devions, on demandait à en être payé sur les parts de butin qui nous revenaient. Cortès, dans le but de porter remède à cet état de choses, désigna deux personnes consciencieuses, expertes dans les prix des objets, pour qu'elles appréciassent ce que pouvaient valoir les effets et les armes dont nous avions profité à crédit. L'un de ces commissaires-priseurs s'appelait Santa Clara, homme très-honorable, et l'autre était un certain Llerena. Il fut ordonné que les évaluations ainsi faites de chacune des choses qui nous avaient été vendues et des traitements des médecins seraient mutellement acceptées par les intéressés, et que si l'argent nous manquait pour les acquitter, on attendrait deux ans encore.

On prit, en outre, la mesure d'ajouter trois carats d'alliage à tout or que l'on fondait, afin que les paiements fussent plus faciles. Or, en ce même temps il arriva des marchands avec des navires à la Villa Rica. Ce fut à ce propos qu'après avoir cru que cet alliage serait un soulagement pour le pays et pour les conquérants, nous pûmes nous convaincre que non-seulement il n'en serait pas ainsi, mais qu'il en résultait un véritable préjudice. Dans le but d'arriver aux bénéfices qu'ils s'étaient proposés, en effet, les trafiquants ajoutaient cinq carats aux prix de leurs marchandises. C'est à cela que nous servit notre monnaie aux trois carats de *tepuzque* (ce mot veut dire cuivre en langue indienne). Nous puisâmes dans cette mésaventure l'habitude d'une manière de parler qui subsiste encore entre nous. Pour désigner des personnages de rang élevé et vraiment méritants, nous nous contentons habituellement de dire : Monsieur un tel (Juan, Martin, ou Alonso), et nous appelons de même, seulement par leurs noms,

les gens d'un égal mérite. Mais lorsque des différences individuelles se remarquent entre eux, nous faisons ressortir ces différences en disant : Monsieur *Tepuzque* un tel.

Revenons à notre récit pour dire qu'après avoir reconnu l'injustice de faire circuler l'or sous cette forme, on le fit savoir à Sa Majesté pour qu'elle mît fin à cet abus et qu'il ne se propageât pas dans la Nouvelle-Espagne. L'Empereur eut la bonté d'ordonner que la circulation en fût prohibée; qu'à l'avenir on payât avec cet or de mauvais aloi tous les droits fiscaux et toutes amendes jusqu'à ce qu'il fût épuisé, et qu'on n'en parlât plus. C'est ainsi que tout cet or se rendit en Castille. Je veux aussi faire mémoire qu'à cette même époque on pendit deux orfèvres qui falsifiaient les timbres en les appliquant sur du cuivre pur.

J'avoue que je me suis trop arrêté à conter de vieilles histoires en m'écartant de mon récit. Il est temps d'y revenir pour dire que, voyant l'effronterie de plusieurs de ses hommes à lui réclamer des parts de butin plus élevées, à prétendre qu'il gardait tout pour lui et à lui demander des avances à titre de prêt, Cortès prit la résolution de se délivrer de cet embarras en faisant occuper toutes les provinces qui lui paraissaient bonnes à coloniser. Il envoya Sandoval à Tustepeque, lui enjoignant d'y châtier des garnisons mexicaines qui, lors de notre fuite de Mexico, avaient tué soixante personnes appartenant à l'expédition de Narvaez et parmi elles six femmes de Castille, qui s'étaient arrêtées en cette localité. Ce capitaine avait aussi mission de coloniser Medellin et de passer à Guazacualco dans le même dessein. Ordre fut donné aussi d'aller conquérir la province de Panuco. Rodrigo Rangel devait rester dans la Villa Rica avec Pedro de Ircio. Cortès envoya Juan Velasquez Chico à

Colima, et un certain Villafuerte à Zacatula. Christoval de Oli fut destiné à aller à Mechoacan. Ce capitaine s'était déjà marié avec une dame portugaise nommée doña Filipa de Araujo. Francisco de Orozco fut destiné à coloniser Guaxaca.

Du reste, à l'époque même où nous prîmes Mexico, lorsque dans toutes ces provinces que je viens de dire on apprit la destruction de la capitale, leurs caciques et personnes de qualité n'y pouvaient ajouter foi. Comme d'ailleurs ils étaient fort éloignés, ils envoyaient des personnages de distinction pour féliciter Cortès de sa victoire et s'offrir à lui en qualité de vassaux de Sa Majesté. Ces émissaires étaient au surplus chargés de s'assurer s'il était vrai que cette célèbre Mexico, tant redoutée par eux, fût actuellement en ruines. Ils apportaient de grands présents en or pour notre général, et ils se faisaient suivre de leurs enfants en bas âge pour leur montrer la grande capitale et leur répéter le mot si connu parmi nous : « Ici fut Troie. »

Il importe maintenant que je dise les conversations que j'ai eues avec quelques curieux lecteurs qui me demandent pour quelle raison, nous, les vrais conquérants de la Nouvelle-Espagne et de la puissante ville de Mexico, nous marchions sur d'autres provinces, au lieu de rester dans la capitale pour la coloniser. Je trouve la question raisonnable et voici comment j'y réponds. Nous découvrîmes dans les livres des revenus de Montezuma quels étaient les lieux d'où l'or lui venait, et dans quelles parties du pays il y avait des mines, du cacao et des étoffes. Or nous avions précisément l'ambition d'aller dans tous les endroits signalés sur ces registres comme ayant été le point de départ des tributs en or pour le grand Montezuma. Ce qui nous piquait surtout, c'était de voir partir, de Mexico, un de nos principaux chefs, ami de Cortès, le ca-

pitaine Sandoval; et d'autant plus qu'il était à notre connaissance que les environs de Mexico n'avaient ni mines d'or, ni coton, ni cacao, mais simplement du maïs et des magueyes qui servent à fabriquer le vin du pays, circonstances qui nous faisaient regarder comme pauvre le lieu où nous étions et nous poussaient à partir vers des provinces éloignées, dans le but de les coloniser. Nous commîmes en cela une grave erreur. Je me rappelle, à ce propos, que je fus parler à Cortès pour lui demander l'autorisation de partir avec Sandoval; il me répondit : « Sur ma conscience, Bernal Diaz del Castillo, mon frère, je crois que vous avez tort; je voudrais vous voir rester ici avec moi; mais si vous avez décidé d'aller avec votre ami Gonzalo de Sandoval, partez et bonne chance; je prendrai toujours soin qu'il ne vous manque rien, mais je suis sûr que vous vous repentirez de vous être séparé de moi. »

Reparlons encore une fois de la part qui nous revenait du butin en or, afin de dire que tout resta entre les mains des commissaires du Roi, en paiement des femmes esclaves que nous nous étions adjugées dans les encans publics.

Je ne ferai pas mémoire ici du nombre exact des cavaliers, arbalétriers et escopettiers qui s'adjoignirent aux divers capitaines à destination des provinces à coloniser. Je ne dirai pas non plus quels jours de quels mois furent fixés pour leur départ. Ce serait là allonger inutilement mon récit. Il suffira de dire que ce fut peu de temps après la prise de Mexico et de Guatemuz, et que deux mois plus tard notre général envoya encore deux capitaines en d'autres provinces.

Nous avons maintenant à raconter qu'en ce même temps arrivait à la Villa Rica, avec deux navires, un certain Christobal de Tapia, inspecteur des établissements

qui se fondaient à Saint-Domingue; quelques-uns disaient même qu'il était le gouverneur de la forteresse principale de cette île. Il venait muni de provisions avec des lettres missives de Don Juan Rodriguez de Fonseca, pour que le gouvernement de la Nouvelle-Espagne lui fût livré par nous. Je vais dire à la suite ce qui arriva à ce sujet.

CHAPITRE CLVIII

Comme quoi débarqua à la Villa Rica un certain Christobal de Tapia qui venait pour être gouverneur.

Aussitôt que Cortès eut donné ses ordres de départ aux capitaines et soldats par moi nommés, pour pacifier et coloniser les provinces, il apprit l'arrivée d'un certain Christobal de Tapia, inspecteur de l'île de Saint-Domingue, qui venait avec des pouvoirs de Sa Majesté, visés par don Juan Rodriguez de Fonseca, pour qu'il fût reconnu comme gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Outre ces pouvoirs, il apportait plusieurs lettres missives de l'évêque pour Cortès, ainsi que pour quelques-uns des conquérants et capitaines venus avec Narvaez. Ces lettres avaient pour but d'obtenir leur bon vouloir en faveur de Christobal de Tapia. En sus de ces lettres pliées et scellées au sceau de l'évêque, il y en avait d'autres signées en blanc afin que Tapia, en arrivant à la Nouvelle-Espagne, y pût inscrire tout ce qui serait conforme à ses désirs. Toutes les lettres, du reste, contenaient de grandes promesses de la part de l'évêque, qui nous faisait entrevoir des bénéfices considérables pour le cas où nous installerions Tapia dans son gouvernement. Mais il y était dit que, dans le cas contraire, Sa Majesté ne manquerait pas de nous faire châtier.

Tapia exhiba donc ses pouvoirs, à la Villa Rica, à Gonzalo de Alvarado, frère de Pedro de Alvarado, qui était alors le lieutenant de Cortès dans cette ville, parce que Rodrigo Rangel, qui en était auparavant l'alcalde mayor, avait commis je ne sais quelles folies qui lui firent enlever cet emploi. Mis en présence de ces pouvoirs, Gonzalo de Alvarado témoigna son respect en les élevant au-dessus de sa tête comme provenant de son Roi et seigneur; mais pour ce qui était d'en exécuter le contenu, il demandait à réunir les alcaldes et les regidores de cette ville pour en traiter en conseil, dans le but de voir de quelle manière lesdits pouvoirs avaient été obtenus et comment tous ensemble ils y donneraient obéissance. Alvarado ajoutait que, quant à lui, il ne pouvait parler qu'en son propre nom, et que d'ailleurs il importait d'examiner si Sa Majesté savait réellement que ces pouvoirs eussent été destinés à leur but actuel. Cette réponse ne fut pas du goût de Tapia. On lui conseilla, du reste, de se rendre sans retard à Mexico où se trouvait Cortès avec ses capitaines et soldats, dans l'espoir qu'ils s'empresseraient tous d'obéir aux lettres en question. Quoi qu'il en soit, avant de les présenter, Tapia crut devoir écrire à Cortès pour lui expliquer comment il venait en qualité de gouverneur. Or, comme notre général était doué d'une grande finesse, en voyant la missive courtoise du nouveau venu ainsi que les offres, promesses et menaces de l'évêque de Burgos, il s'empressa de répondre aux compliments de Tapia par des paroles mieux choisies et plus flatteuses encore, très-mielleuses, très-amicales, et toutes pleines de politesses. En même temps il ordonna à certains de nos capitaines de se présenter à Tapia; ce furent Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Diego de Soto, un certain Valdenebro et le capitaine Andrès de Tapia. Il leur fit dire, par des courriers, qu'ils

différassent pour le moment les soins à donner à la colonisation des provinces où ils se trouvaient et qu'ils se rendissent à la Villa Rica où devait être encore Christobal de Tapia. Par son ordre, au surplus, devait y aller, avec eux, le moine fray Pedro Melgarejo de Urrea.

Mais Tapia était déjà en route vers Mexico, pour se rendre auprès de Cortès. Il rencontra en chemin les susdits capitaines, ainsi que le moine. Tous ensemble, employant les meilleures paroles et promesses, obtinrent que le voyageur revînt sur ses pas jusqu'à Cempoal. Là, ils le prièrent de montrer encore une fois ses pouvoirs pour qu'ils jugeassent la nature des ordres de Sa Majesté, la connaissance où Elle était de leur destination et l'authenticité de sa signature royale, promettant, du reste, de leur prêter obéissance au nom de Fernand Cortès et de toute la Nouvelle-Espagne, attendu qu'ils avaient la mission d'agir ainsi. Tapia s'empressa de leur présenter de nouveau et de leur signifier ses pouvoirs. Alors, tous nos capitaines témoignèrent de leur respect en les voyant et les portèrent humblement au-dessus de leurs têtes comme émanant de notre Roi et seigneur. Pour ce qui était d'exécuter les ordres qui y étaient contenus au nom de notre seigneur l'Empereur, ils prétendirent que Sa Majesté en ignorait la portée et ne savait absolument rien des faits qui s'y rapportaient. Ils ajoutèrent que Christobal de Tapia n'était nullement dans les conditions désirables pour être leur gouverneur et que l'évêque de Burgos, l'ennemi de tous les conquérants de la Nouvelle-Espagne, se permettait d'intervenir dans leurs affaires sans en instruire dûment Sa Majesté, cherchant à favoriser Diego Velasquez et Tapia, dans le but de marier avec l'un d'eux une demoiselle Fonseca, sa propre nièce.

Tapia tomba malade de dépit en voyant qu'il ne tirait aucun parti ni de ses discours, ni de sa commission, ni

de toutes ses promesses, pas plus que des compliments contenus dans ses lettres. Nos capitaines, du reste, écrivaient à Cortès tout ce qui se passait, le priant d'envoyer des disques d'or et des lingots avec lesquels ils comptaient calmer les transports de Tapia. L'or vint par des courriers rapides, ce qui permit d'acheter audit Tapia ses nègres, trois chevaux et un de ses navires. L'autre navire lui servit à s'embarquer, et il revint à Saint-Domingue d'où il était parti. Lorsqu'il y arriva, les juges du Haut Tribunal, dont c'était la résidence, et les Frères hiéronymites, qui en étaient gouverneurs, témoins de ce singulier retour, se montrèrent très-courroucés contre lui, parce qu'avant son départ de l'île pour la Nouvelle-Espagne ils lui avaient intimé l'ordre exprès de ne pas y aller en des circonstances qui pussent nuire au développement de nos conquêtes dans le Mexique. Mais, comptant sur l'appui de l'évêque de Burgos don Juan Rodriguez de Fonseca, il s'était refusé à obéir, parce qu'il n'ignorait pas que les auditeurs n'oseraient jamais contrecarrer les volontés de l'évêque qui était président du conseil des Indes, Sa Majesté se trouvant encore en Flandre et n'étant point de retour en Castille.

Nous en finirons là avec Tapia, pour dire que Cortès envoya Pedro de Alvarado coloniser Tustepeque, qui était un pays très-riche en mines d'or. Mais, pour que ceux qui ne connaissent pas ces localités n'en ignorent, je ferai observer que le Tustepeque où fut envoyé Gonzalo de Sandoval n'est pas le même que le Tustepeque où va actuellement Pedro de Alvarado, et je prends soin de m'expliquer ainsi pour qu'on ne m'accuse pas d'avoir fait partir deux capitaines pour coloniser une seule province d'un nom unique, tandis que ce sont deux pays distincts.

Cortès résolut aussi d'occuper le fleuve Panuco, parce qu'il avait reçu la nouvelle des grands préparatifs de

Francisco de Garay pour venir fonder cette même colonie, attendu que, paraît-il, Sa Majesté lui avait attribué le gouvernement et la conquête de ce pays, ainsi que je l'ai longuement raconté dans les chapitres précédents à propos des navires dont Garay s'était fait précéder et qui furent vaincus et repoussés par les Indiens de cette province de Panuco. Cortès s'empressa donc de procéder, afin que, si Garay venait, il trouvât la colonisation installée.

Changeons de sujet et disons comme quoi Cortès expédia encore une fois Rodrigo Rangel à la Villa Rica en qualité de lieutenant, à la place de Gonzalo de Alvarado, avec ordre de lui envoyer sans retard Pamfilo de Narvaez à Cuyoacan où il résidait encore, attendant pour s'établir à Mexico qu'on eût fini les maisons et les palais qu'il devait habiter. S'il demanda l'envoi de Pamfilo de Narvaez, c'est qu'il avait appris que celui-ci avait dit à Tapia, qui arrivait à la Villa Rica avec ses pouvoirs : « Señor Tapia, il me paraît que vous venez aussi bien pourvu que je l'étais moi-même, pour en arriver sans doute au même résultat; or voyez où j'en suis, après avoir possédé une si bonne armée; croyez-m'en, veillez sur votre personne, de crainte qu'il ne vous en coûte la vie. Ne perdez pas inutilement votre temps, car la bonne chance de Cortès et de ses soldats n'est pas encore finie. Faites en sorte qu'on vous donne un peu d'or en échange de toutes ces choses que vous apportez et allez-vous-en en Castille vous présenter à Sa Majesté. Vous ne manquerez pas là de quelqu'un qui vous aide. Vous pourrez dire alors tout ce qui se passe, ayant, comme vous l'avez, l'appui de l'évêque de Burgos. En agissant ainsi, vous serez bien avisé. »

Quoi qu'il en soit, disons que Narvaez se mit en route pour Mexico ; il vit les grandes villes et les peuplades du parcours; il tomba en admiration en apercevant Tezcuco et plus encore en voyant Cuyoacan. Son étonnement re-

doubla à l'aspect de la grande lagune avec les villes qui s'y trouvent édifiées, et Mexico la plus vaste de toutes. Cortès, ayant su son approche, ordonna qu'on lui rendît les plus grands honneurs. Arrivé devant lui, Narvaez tomba à genoux et voulut lui baiser les mains, mais Cortès s'en défendit, le fit lever, l'embrassa en lui témoignant la plus vive amitié et le fit asseoir à son côté. Narvaez prenant alors la parole lui dit : « Seigneur capitaine, je dis maintenant en vérité que la moindre action de Votre Grâce et de ses valeureux soldats dans la Nouvelle-Espagne, ce fut de me battre et de me faire prisonnier malgré les forces qui m'accompagnaient; et il en eût été de même si celles-ci eussent été plus considérables ; car j'ai vu le grand nombre de villes et de pays que Votre Grâce a domptés et assujettis au service de Dieu Notre Seigneur et de l'Empereur Charles-Quint. Votre Grâce peut chanter ses louanges et se tenir en aussi haute estime que je le dis ici et que le diront sans doute les capitaines les plus renommés de ce temps, étant bien assuré que Votre Grâce peut se placer à la tête des hommes illustres et pleins de gloire qui ont vécu jusqu'à nos jours ; car il n'existe pas une autre ville aussi fortement défendue que Mexico; aussi Votre Grâce et ses valeureux soldats sont-ils dignes des plus grandes et des plus nombreuses faveurs de Sa Majesté. » A ces louanges et à d'autres encore Cortès se contenta de répondre que nos personnes n'auraient pas eu assez de valeur pour accomplir tout ce qui avait été fait et qu'il y fallait reconnaître la haute miséricorde de Dieu Notre Seigneur, qui toujours nous aidait, ainsi que la bonne fortune de notre grand Empereur.

Nous abandonnerons ce colloque et nous ne parlerons pas des promesses, que Narvaez fit à Cortès, d'être son humble serviteur, pour dire comme quoi dans ce même temps notre général transporta sa résidence à l'illustre et

grande ville de Mexico. Il y choisit les emplacements destinés à la construction des églises, monastères et maisons royales, ainsi que des espaces pour les places publiques. Il y donna aussi des terrains à tous les habitants. Je ne perdrai pas mon temps à raconter la manière dont cette capitale est aujourd'hui édifiée; mais, au dire d'un grand nombre de personnes qui ont visité bien des parties de la chrétienté, on n'a jamais vu une ville plus populeuse, plus étendue, et possédant de plus beaux édifices, bien pourvus d'habitants. Cortès s'occupait des dispositions que je viens de dire et il en était arrivé à son meilleur temps de repos, lorsqu'il lui vint des lettres du Panuco lui annonçant que toute la province, habitée par une race très-belliqueuse et nombreuse en gens de guerre, venait de se soulever et de prendre les armes. On y avait déjà tué plusieurs des soldats envoyés par Cortès pour la coloniser. Notre général était prié d'expédier sans retard les plus grands renforts dont il pourrait disposer. Cortès résolut à l'instant d'y aller en personne, parce que tous ses capitaines étaient partis pour conquérir ailleurs. Il emmena autant de combattants qu'il en put réunir, des cavaliers, des arbalétriers et des gens d'escopette. Heureusement, plusieurs des hommes que Tapia avait amenés venaient d'arriver à Mexico. D'autres s'y trouvaient déjà, provenant du malheureux voyage de Lucas Vasquez de Aillon à la Floride. On en avait aussi quelques-uns qui étaient venus des îles à cette même époque. Après avoir laissé à Mexico un bon noyau de défense avec Diego de Soto, natif de Toro, pour commandant, Cortès se mit en campagne. Il avait bien peu de ferrures pour ses nombreux chevaux, car ceux-ci dépassaient le nombre de cent trente. Du reste, il emmenait deux cent cinquante hommes, tant arbalétriers et escopettiers que gens à cheval; il s'adjoignit aussi dix mille Mexicains.

Déjà alors Christobal de Oli était revenu de Michoacan, après avoir pacifié la province. Il avait amené plusieurs caciques et avec eux le fils du cacique Conci qui était le plus grand seigneur de toutes ces provinces. Ce capitaine avait apporté en même temps beaucoup d'or mélangé d'argent et de cuivre. Cortès dépensa dans cette expédition du Panuco une grosse somme que plus tard il réclama à Sa Majesté en remboursement de ses avances. Mais les commissaires du trésor royal ne voulurent pas en tenir compte et se refusèrent à en rien payer, prétendant que si Cortès avait fait cette dépense pour conquérir la province, c'était afin d'empêcher, en s'en emparant, que Francisco de Garay, qui venait pour en être le gouverneur, pût la faire tomber en son pouvoir, attendu que Cortès avait eu connaissance que ledit Garay allait arriver de l'île de la Jamaïque avec une grande flotte et une puissante armée.

Reprenons plus spécialement notre récit et disons comme quoi Cortès arriva avec toutes ses forces à la province du Panuco. Ayant trouvé les habitants disposés à se battre, il leur fit, à plusieurs reprises, proposer la paix ; mais ils refusèrent de se soumettre. En quelques jours eurent lieu plusieurs rencontres. On lui tua trois soldats ; on en blessa trente, et quatre chevaux furent tués dans deux batailles où les Indiens l'avaient attendu de pied ferme. Du côté de l'ennemi il y eut un grand nombre de blessés et environ cent morts. Il faut ajouter plus de deux cents hommes qui furent blessés parmi nos auxiliaires. C'étaient les Guastèques, venus au nombre de plus de soixante mille hommes au secours de la province, qui attendaient notre capitaine Cortès. Notre Seigneur permit heureusement qu'ils fussent mis en déroute. Tout le champ de bataille où ces combats eurent lieu fut couvert de morts et de blessés naguatèques, naturels de ces provinces. Il

en résulta qu'ils renoncèrent dès lors à se réunir pour nous faire la guerre.

Cortès resta huit jours dans un village situé non loin du lieu où s'étaient livrés ces rudes combats, afin de soigner les blessés et d'enterrer les morts. Il y avait pour cela beaucoup de constructions utiles. Notre général, pour engager l'ennemi à faire la paix, envoya le moine fray Bartolomé de Olmedo, accompagné de dix caciques, personnages choisis parmi les prisonniers que l'on avait faits dans ces batailles. On leur adjoignit doña Marina et Geronimo de Aguilar, que Cortès emmenait toujours avec lui. Fray Bartolomé de Olmedo adressa à nos adversaires les plus judicieuses paroles, en leur demandant comment tous les habitants de ces provinces pourraient s'empêcher de devenir vassaux de Sa Majesté, quand ils avaient vu ou su que, malgré sa grande puissance et ses guerriers valeureux, Mexico était aujourd'hui désolée et en ruines ; mais ils pouvaient se présenter sans crainte s'ils étaient disposés à accepter des conditions de paix ; Cortès, au nom de Sa Majesté, leur pardonnerait les assassinats commis sur les Espagnols. En somme, le discours de fray Bartolomé de Olmedo respirait d'une part tant de sentiments d'amitié et laissait percer d'un autre côté de si terribles menaces que, se sentant sans cesse harcelés, ayant vu périr beaucoup des leurs tandis que tous leurs villages étaient incendiés et ruinés, ces Indiens se résolurent enfin à se soumettre et se présentèrent, offrant en présent à Cortès des bijoux en or, qui à la vérité n'étaient pas d'une grande valeur. Notre général reçut leur soumission d'un air caressant et avec les démonstrations les plus affectueuses.

Aussitôt après, il se rendit, suivi de la moitié de son monde, au bord d'un fleuve appelé Chila, à cinq lieues de distance de la mer. Il envoya des messagers à toutes les

peuplades de l'autre rive du fleuve pour les inviter à se soumettre; mais elles s'y refusèrent, acharnées qu'elles étaient encore contre nous à la suite des massacres, faits pendant deux ans, des hommes envoyés par Garay pour coloniser les pays arrosés par ce fleuve, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Ces Indiens croyaient qu'ils auraient aussi facilement raison de Cortès et le traiteraient de la même manière. Comme d'ailleurs ils habitaient des lieux entourés de lagunes, de rivières et de marécages qui leur formaient de puissantes défenses naturelles, ils avaient déjà assassiné des messagers de paix que Cortès leur avait envoyés en d'autres circonstances et, quant à présent, ils se contentèrent pour toute réponse de retenir durant quelques jours en captivité les nouveaux émissaires. Cortès, dans l'espoir d'en arriver enfin à un arrangement avec eux et de voir finir leurs mauvais desseins, attendit quelque temps avec patience. Mais comme ils ne se décidèrent à aucune démonstration pacifique, notre général fit recueillir sur la rivière toutes les embarcations qu'il fut possible de trouver; on leur en adjoignit quelques autres qu'on fabriqua avec les restes des navires de Garay et l'on transporta, de nuit, de l'autre côté du fleuve cent cinquante soldats, la plupart arbalétriers et escopettiers, ainsi que cinquante hommes à cheval.

Mais les principaux personnages de ces provinces avaient l'œil ouvert sur les démarches de nos troupes. En les voyant en mouvement, nos ennemis résolurent de les laisser passer et ils les attendirent de pied ferme sur l'autre rive. S'il est vrai de dire qu'un grand nombre de Guastèques s'étaient réunis contre Cortès dans les premières rencontres, il n'est pas moins exact d'affirmer qu'ils furent plus nombreux cette fois, et qu'ils se précipitèrent sur les nôtres comme des lions en furie. Dès le premier choc, ils tuèrent deux soldats, en blessèrent une trentaine,

causèrent la mort de trois chevaux et en blessèrent une quinzaine ainsi qu'un très-grand nombre de nos alliés mexicains. Mais nos troupes les serrèrent de si près qu'ils ne tinrent pas longtemps et qu'ils prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés. La bataille finie, les nôtres furent passer la nuit dans un village que ses habitants avaient abandonné; on plaça des sentinelles et on lança des éclaireurs. Les vivres du reste ne manquèrent pas pour le souper. Le jour venu, nos hommes se mirent à parcourir le village et ils découvrirent dans un temple d'idoles plusieurs vêtements de soldats suspendus aux murailles, ainsi que des peaux de visage, tannées comme des peaux de gants, portant encore la barbe et les cheveux. C'étaient les malheureux restes de nos compatriotes qu'on avait tués après les avoir enlevés aux capitaines envoyés par Garay pour coloniser le fleuve Panuco. Quelques-uns de nos soldats reconnurent plusieurs de ces visages comme ayant été ceux de leurs amis. Ils sentirent leurs cœurs se briser à la vue de ces déplorables restes; on les retira du lieu où ils se trouvaient pour les inhumer ailleurs.

Nos hommes abandonnèrent ce village pour se porter sur un autre lieu; mais, comme ils reconnaissaient que les naturels du pays étaient très-belliqueux, ils avaient soin de marcher en se tenant bien sur leurs gardes, avançant en ordre de bataille, afin de ne pas être surpris. Nos éclaireurs donnèrent dans des bataillons indiens qui se tenaient embusqués, prêts à tomber sur nos chevaux et sur nos hommes aussitôt qu'on aurait mis pied à terre, après être entrés dans les maisons. Se voyant découverts, nos ennemis n'eurent plus le loisir d'exécuter leur dessein; mais cela ne les empêcha pas de se mettre en mouvement avec la plus grande ardeur et d'attaquer bravement les nôtres. Pendant plus d'une demi-heure nos ca-

valiers et nos gens d'escopette se virent dans l'impossibilité de les faire reculer et de les tenir éloignés. On nous tua deux chevaux et on nous en blessa sept. Quinze de nos soldats reçurent des blessures qui furent mortelles pour trois d'entre eux. Nous remarquâmes chez ces Indiens une particularité que nous avions bien rarement eu l'occasion de voir parmi les gens de leur race : c'est qu'après avoir été débandés une fois, ils avaient le courage de se reformer, et de cette manière ils revinrent jusqu'à trois fois de suite au combat. Mais enfin, voyant combien de monde nos hommes leur tuaient ou leur blessaient, ils reculèrent et s'en furent chercher un refuge derrière un fleuve considérable et à courant rapide. Nos cavaliers et nos tirailleurs leur firent la poursuite et en blessèrent un grand nombre.

Le lendemain, les nôtres furent d'avis de battre la campagne et de se rendre à d'autres villages qui étaient déserts. Ils y trouvèrent un grand nombre de jarres remplies de vin du pays, rangées dans des souterrains qui formaient des celliers. On s'arrêta cinq jours dans ces villages; mais, comme ils étaient abandonnés de leurs habitants, on résolut de retourner au fleuve de Chila. De là, Cortès renouvela ses tentatives pour décider à la soumission tous les villages situés de ce côté du fleuve, qui jusque-là s'étaient montrés hostiles. Comme on leur avait tué beaucoup de monde, la crainte leur vint qu'on ne tombât encore sur eux; aussi s'empressèrent-ils de faire dire qu'ils se présenteraient dans un délai de quatre jours, pendant lesquels ils chercheraient des bijoux en or pour les offrir en présent. Cortès attendit les quatre jours qu'ils avaient demandés; mais ils ne vinrent pas pour le moment. Notre général se décida en conséquence à tomber sur un très-grand village situé sur le bord d'une lagune et très-bien défendu par les rivières et les

marécages qui l'entouraient. Il disposa qu'on profiterait d'une nuit obscure et pluvieuse, pour traverser cette lagune dans des embarcations qu'il avait réunies rapidement à cet effet, les attachant deux à deux, tandis que quelques-unes restaient isolées. On devait s'aider aussi dans ce but de barques très-bien construites, et se porter sur une certaine partie du village, en faisant route de manière à n'être ni vus ni soupçonnés par les habitants. Beaucoup de Mexicains auxiliaires étaient avec les nôtres. Tous ensemble ils tombèrent, sans être aperçus, sur le village, qui fut détruit de fond en comble; on y fit un grand carnage et un fructueux butin. En apprenant cet événement, la plus grande partie des peuplades de ce district convinrent, dans l'espace de cinq jours, qu'on se soumettrait au vainqueur. Quelques villages s'y refusèrent, profitant de leur éloignement. Il était pour le moment impossible à nos troupes de pénétrer jusqu'à eux.

Je passerai sous silence une foule d'autres événements, afin de ne pas en embarrasser inutilement mon récit. Je me bornerai à dire que Cortès fonda une colonie avec un noyau de cent trente habitants, comprenant vingt-sept cavaliers et trente-six arbalétriers ou gens d'escopette, qui complétèrent le nombre total de cent trente que je viens de dire. Cette villa, à laquelle on donna le nom de Santisteban del Puerto, est située à environ une lieue du fleuve Chila. Cortès attribua en propriété aux colons de cette villa tous les villages qui s'étaient soumis et il choisit pour leur capitaine et son lieutenant un certain Pedro Vallejo. Étant sur le point de partir de cette ville pour Mexico, notre général apprit, à n'en pouvoir douter, que trois villages qui avaient déjà été des premiers à nous faire la guerre dans cette province et se trouvaient des plus compromis dans le meurtre d'un grand nombre d'Espagnols, s'occupaient de nouveau à

soulever et à attirer dans leur parti les autres villages d'alentour, en dépit de leur soumission et de l'obéissance qu'ils avaient jurée à Sa Majesté. Les habitants de ces villages insoumis disaient qu'à peine Cortès parti pour Mexico avec ses soldats et ses cavaliers, ils tomberaient, soit de jour, soit de nuit, sur les hommes qui restaient comme colons et qu'on ferait d'excellents festins de leurs chairs. A cette nouvelle, et ne pouvant douter de la vérité, Cortès se résolut à faire brûler leurs maisons. Mais ils ne tardèrent pas à les relever et à revenir occuper leurs villages.

Nous dirons maintenant que Cortès, avant de partir de Mexico pour cette expédition, avait fait dire à la Vera Cruz qu'on lui envoyât un navire chargé de vin, de vivres, de biscuits et de ferrures, attendu qu'en ce temps-là il n'y avait pas de blé au Mexique pour faire du pain. Or, il paraît qu'étant en route pour le Panuco avec le chargement demandé, le navire fut assailli par de forts vents du nord qui le poussèrent en un endroit où il se perdit. Trois hommes seulement purent se sauver sur des planches et atterrir en une petite île couverte de grands amas de sable, à trois ou quatre lieues de la terre ferme. Il y avait là beaucoup de loups marins qui venaient passer la nuit sur le sable ; les naufragés en tuèrent quelques-uns et ils eurent l'adresse de cuire leur chair, après s'être procuré du feu au moyen du frottement de deux morceaux de bois, ainsi que le font les Indiens, qui en ont l'expérience. Ils se mirent à creuser vers le milieu de l'île des excavations en forme de puits, qui leur fournirent de l'eau quelque peu saumâtre. Ils trouvèrent encore un fruit ressemblant à nos figues; et de la sorte, au moyen de ces fruits, des loups marins et de l'eau saumâtre, ils réussirent à se soutenir pendant plus de deux mois. Pendant ce temps, on attendait à la villa de San-

tisteban le vin, les vivres et les ferrures. Cortès dut écrire à Mexico à ses majordomes, en se plaignant qu'on ne lui eût pas expédié les objets demandés. Au reçu de cette lettre, on tint pour certain que le navire s'était perdu. Alors les employés de Cortès firent partir un petit bâtiment à la recherche de celui dont on soupçonnait la perte. Dieu permit qu'on tombât sur l'île même où se trouvaient les trois Espagnols, restes de l'équipage naufragé ; on y fut attiré par les signaux de fumée que ces pauvres gens y entretenaient nuit et jour. Qu'on juge de leur joie en apercevant le navire! Ils s'y embarquèrent et regagnèrent la villa. L'un d'eux, qui devint habitant de Mexico, s'appelait Celiano.

Nous dirons maintenant qu'au moment où notre capitaine Cortès se mettait décidément en route pour Mexico, il reçut la nouvelle qu'on s'était révolté dans des villages situés sur des sierras d'un accès difficile, et que les rebelles menaçaient sérieusement d'autres peuplades pacifiques et soumises. Il dut se résoudre à aller de ce côté avant de revenir à Mexico. Tandis qu'il suivait son chemin, les habitants révoltés de la province, instruits de sa marche, l'attendirent embusqués en un mauvais passage. Ils tombèrent à l'arrière-garde sur le bagage, tuèrent quelques Indiens parmi les porteurs et enlevèrent leurs charges. Comme le chemin était mauvais, les cavaliers qui accoururent à la défense crevèrent, dans leur empressement, deux de leurs chevaux. Mais en arrivant aux villages insoumis, les nôtres firent payer cher ces méfaits aux habitants. Les Espagnols avaient avec eux un grand nombre d'alliés mexicains : ceux-ci, pour venger la perte de ce qu'on leur avait enlevé au mauvais passage de la route dont j'ai parlé, tuèrent et réduisirent en captivité beaucoup d'Indiens. Le cacique et le principal chef furent pendus après restitution de ce qu'ils avaient volé.

Cela fait, Cortès donna l'ordre aux Mexicains ses alliés de ne plus faire de mal à personne, et sans plus tarder il envoya aux principaux personnages et aux papes de la localité l'ordre de se soumettre. Ils se présentèrent, en effet, et jurèrent obéissance à Sa Majesté. Notre général fit passer la charge de cacique au frère de celui qu'on avait pendu et il s'en revint à Mexico, laissant dans les maisons du village les habitants bien châtiés et définitivement pacifiés.

Je n'irai pas plus avant sans dire qu'entre toutes les contrées de la Nouvelle-Espagne il n'y a pas de gens plus sales, plus méchants et de plus mauvaises habitudes que ceux de cette province du Panuco. Ils sont avides de sacrifices, extrêmement cruels, ivrognes, malpropres et entachés de mille autres vices honteux. Du reste, à bien juger les choses, ils en furent justement châtiés, par le fer et le feu, à deux ou trois reprises. Il leur arriva pire encore, puisqu'ils eurent pour gouverneur Nuño de Guzman qui, usant des pouvoirs de sa charge, les rendit presque tous esclaves et les envoya aux îles pour y être vendus, comme je le dirai plus longuement en son lieu.

Reprenons maintenant notre récit pour dire à quoi Cortès s'occupa et ce qu'il fit une fois de retour à Mexico.

CHAPITRE CLIX

Comme quoi Cortès et les commissaires du Roi convinrent d'envoyer à Sa Majesté tout l'or qui Lui revenait pour son cinquième royal sur les dépouilles de Mexico, et comme quoi on Lui adressa, comme Lui appartenant en propre, la garde-robe en or et joyaux qui avait appartenu à Montezuma et à Guatemuz. De ce qui advint à ce sujet.

A son arrivée à Mexico, de retour du Panuco, Cortès s'occupa du soin de faire réédifier et repeupler la ville.

Alonso de Avila, dont j'ai déjà parlé dans les chapitres précédents, était d'ailleurs revenu de l'île de Saint-Domingue, apportant la réponse sur ce que Cortès avait envoyé négocier avec le Haut Tribunal et les Frères hiéronymites, gouverneurs des îles. Il en résultait que pouvoir nous était donné de conquérir toute la Nouvelle-Espagne, marquer au fer les esclaves dans les conditions que nous avions décrites et faire le partage des Indiens selon la coutume établie dans les îles Española, Cuba et Jamaïque. Ces pouvoirs devaient durer jusqu'à ce que Sa Majesté en eût été instruite ou qu'elle jugeât opportun de donner d'autres ordres. A cet effet, les Frères hiéronymites envoyèrent rapidement un navire en Castille, pour Lui faire le rapport de ces événements. L'Empereur, qui était fort jeune encore et se trouvait alors en Flandre, y reçut les informations des Frères hiéronymites. Il est vrai que l'évêque de Burgos était président du conseil des Indes, mais comme on savait qu'il nous était contraire, on ne lui donna pas connaissance de cette communication, de même qu'on omettait de traiter avec lui un grand nombre d'autres affaires importantes, parce qu'on l'y savait mal disposé. Quoi qu'il en soit, comme Cortès tenait Alonso de Avila pour un présomptueux et que d'ailleurs il n'était guère bien avec lui, il désirait l'éloigner de sa personne. Sa croyance était que, s'il avait été à Mexico, au lieu d'être à Saint-Domingue, lorsque Christobal de Tapia arriva avec ses provisions, il eût été certainement contraire à ses intérêts à lui Cortès, car il était fort dévoué à l'évêque de Burgos, dont il avait été le serviteur et qui lui adressa des lettres en cette circonstance.

Notre général faisait donc en sorte de l'éloigner de sa personne le plus possible; aussi, lorsqu'il revint de ce voyage, crut-il convenable de suivre le conseil de fray Bartolomé de Olmedo en mettant sous son commandement

la ville de Guatitlan pour le flatter et le tenir satisfait. Il lui donna en outre quelques pièces d'or, et, à force de bonnes paroles et de grandes promesses, le commandement de cette ville étant d'ailleurs fort bon et très-productif, Cortès s'en fit un tel ami et si dévoué serviteur qu'il n'hésita pas, plus tard, à l'envoyer en Castille avec l'assistance de Antonio de Quiñones, capitaine de sa garde, en qualité tous deux de procureurs de la Nouvelle-Espagne et de Cortès. Ils emmenaient deux navires chargés de quatre-vingt-huit mille castillans en lingots d'or. Ils emportaient aussi les trésors de la garde-robe de Montezuma, qui étaient passés au pouvoir de Guatemuz. Ce fut un présent considérable, bien digne de notre puissant Empereur. Il y avait, en effet, un grand nombre de bijoux très-riches, de grosses perles, dont quelques-unes arrivaient aux dimensions d'une noisette, et beaucoup de chalchihuis ou pierres fines ressemblant à nos émeraudes; elles étaient du reste si nombreuses que, pour ne pas en entraver mon récit, je ne chercherai pas à en rappeler le détail à mes souvenirs. Nous envoyâmes en même temps des fragments d'os de géants, que nous trouvâmes dans un oratoire de Cuyoacan et qui ressemblaient à d'autres grands fémurs qu'on nous donna à Tlascala et dont nous avions fait la remise en un premier envoi. Leurs dimensions étaient considérables. On emmena aussi trois tigres et bien d'autres choses dont je ne me souviens plus actuellement.

Par le départ de ces procureurs le conseil municipal de Mexico écrivit à Sa Majesté. Quant à nous, la plupart des conquérants, nous écrivîmes aussi en même temps que la municipalité. Fray Bartolomé de Olmedo et le trésorier Julian de Alderete en firent autant. Il n'y eut qu'une voix parmi nous pour faire l'éloge des nombreux, bons et loyaux services que Cortès et tous les conquérants avions

rendus et rendions encore constamment à la couronne. Nous racontions tout ce qui était arrivé depuis que nous commençâmes le siége de Mexico et comme quoi la mer du Sud avait été découverte, assurant au surplus que tous ces pays étaient fort riches. Nous suppliâmes Sa Majesté de nous envoyer un évêque et des religieux de tout ordre, renommés pour leur savoir et leur vie exemplaire, afin qu'ils nous aidassent à implanter plus solidement notre sainte foi catholique dans ces contrées. Nous priâmes tout d'une voix Sa Majesté de faire à Cortès la faveur du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, puisqu'il était si bon et si loyal serviteur de la couronne; et quant à nous tous, les conquérants, nous demandions que l'Empereur daignât nous faire la grâce, pour nous et pour nos enfants, de ne pas donner à d'autres personnes, mais de nous réserver les emplois royaux de trésoriers, de contrôleurs, de fournisseurs, de notaires publics, de vérificateurs — *veedores* —, nous assurant en même temps les places de gouverneurs de forteresses. Nous suppliâmes Sa Majesté de ne pas envoyer d'avocats, bien certains qu'à peine ils auraient foulé le sol du pays, nous verrions commencer les disputes et les dissensions, attendu qu'ils sèmeraient partout le désordre avec leurs livres. On porta à sa connaissance ce qui concernait Christobal de Tapia : comment il était venu par disposition de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, quoiqu'il ne convînt nullement pour gouverneur, certains que nous étions que la Nouvelle-Espagne serait perdue s'il y restait à ce titre.

Nous priâmes également l'Empereur de daigner rechercher et savoir, au juste, ce qu'étaient devenus les lettres et rapports que nous Lui avions adressés, rendant compte de tout ce qui était advenu dans cette Nouvelle-Espagne, attendu que nous tenions pour certain que

l'évêque ne les Lui avait pas envoyés et Lui avait écrit au contraire l'opposé de ce qui arrivait, afin de favoriser son ami Diego Velasquez et Christobal de Tapia dans le but de le marier avec une de ses parentes nommée doña Petronila de Fonseca. Nous informâmes également Sa Majesté qu'on nous avait présenté des pouvoirs contresignés et expédiés par ledit évêque de Burgos et que nous avions tous incliné nos poitrines vers la terre en signe d'obéissance et désireux, en effet, d'obéir; mais voyant que Tapia n'était pas un homme propre à la guerre, qu'il n'y avait pas été élevé et qu'il ne possédait point la sagesse nécessaire pour gouverner, il fut convenu qu'on en appellerait de ses pouvoirs en suspendant leur exécution jusqu'à ce qu'on eût informé la personne royale de tout ce qui était arrivé, ainsi que nous le faisions actuellement et comme le devaient faire des sujets loyaux et comme nous y sommes naturellement obligés envers notre Roi et seigneur, pouvant assurer que, les poitrines inclinées vers la terre, nous nous tenions prêts à exécuter ses royaux commandements en tout ce que Sa Majesté jugerait convenable d'ordonner. Nous suppliâmes encore l'Empereur de faire parvenir à l'évêque de Burgos l'ordre de ne plus s'ingérer dans aucune affaire de Cortès et de nous tous, parce qu'il s'exposait à interrompre la marche des événements et des conquêtes de la Nouvelle Espagne dont les intérêts nous étaient confiés en même temps que le soin de pacifier les provinces conquises. L'évêque de Burgos avait ordonné, en effet, aux officiers de la commissairerie de Séville, nommés Pedro de Ysasaga et Juan Lopez de Recalte, de ne laisser adresser à Cortès ou aux hommes qui se trouvaient avec lui ni armes, ni soldats, ni quoi que ce fût qui pût leur être favorable.

On fit encore à Sa Majesté le rapport relatif à l'expédi-

tion de Cortès pour pacifier la province du Panuco, comme, en effet, il la pacifia; on racontait, à ce sujet, les dures batailles qu'il eut à soutenir contre les naturels du lieu; on expliquait à quel point les habitants étaient de vaillants guerriers, et comment ils avaient mis à mort dans leur province le capitaine et tous les soldats que Francisco de Garay y avait envoyés, parce que ces infortunés n'avaient aucun savoir-faire dans les pratiques de la guerre. On ajoutait que Cortès avait dépensé environ soixante mille piastres dans cette campagne, qu'il les réclamait au commissaire du trésor royal et en obtenait un refus de paiement. Nous informions aussi Sa Majesté que présentement Garay avait une flotte dans l'île de la Jamaïque pour venir coloniser le fleuve Panuco. Afin qu'il ne lui arrivât pas ce qui était advenu à ses capitaines qui tous avaient été tués, nous suppliions Sa Majesté d'ordonner qu'il ne sortît point de son île jusqu'à ce que cette province fût complètement pacifiée, comptant sur nous pour la conquérir et la mettre plus tard en son pouvoir, attendu que, s'il venait en ce moment, les naturels de ce pays, les Mexicains surtout, en voyant deux commandants, ne manqueraient pas de se soulever. On écrivit encore à l'Empereur bien d'autres choses. Cortès surtout n'oublia rien dans son encrier, s'étendant longuement dans sa lettre sur tout ce qui était arrivé, au point d'en remplir vingt et une grandes pages. Comme je la lus en entier et la compris à merveille, j'en puis dire ici le contenu comme je viens de le faire. Au surplus notre général priait Sa Majesté de l'autoriser à aller à l'île de Cuba pour arrêter son gouverneur Diego Velasquez et l'envoyer en Castille, afin que Sa Majesté pût le faire châtier et qu'ainsi il ne vînt plus porter le désordre dans la Nouvelle-Espagne et ne continuât pas à envoyer des émissaires chargés de donner la mort à Cortès.

Finissons-en avec ces lettres pour raconter le voyage de nos procureurs depuis leur sortie du port de la Vera Cruz.

Partis le 20 du mois de décembre 1552, ils firent bon voyage et débouchèrent du canal de Bahama. En route, deux tigres, sur les trois qu'ils emmenaient, s'échappèrent de leur cage et blessèrent deux matelots; de sorte qu'on dut se résoudre à tuer le troisième qui restait, parce qu'il était très-sauvage et qu'on avait de la peine à s'en défendre. Ils continuèrent leur voyage jusqu'à l'île Tercera. Antonio de Quiñones, l'un des commandants, qui se vantait volontiers de sa vaillance et qui était, du reste, fort enclin à la galanterie, se lia intimement dans cette île avec une femme, à propos de laquelle il eut une querelle. Il y reçut un coup de couteau à la tête et en mourut quelques jours après. De sorte que Alonso de Avila resta seul en qualité de capitaine. Il n'était pas arrivé bien loin de l'île, faisant route vers l'Espagne, lorsque le corsaire français Jean Florin tomba sur lui et captura les deux navires avec tout l'or qu'ils contenaient. Il s'empara de Alonso de Avila et l'emmena prisonnier en France. En ce même voyage Jean Florin captura encore un autre navire qui venait de Saint-Domingue. Il y prit vingt mille piastres, un grand nombre de perles, du sucre, des cuirs de bœufs et revint ainsi très-riche dans son pays. Il fit de grands présents au roi et au grand amiral de France avec les produits en or de la Nouvelle-Espagne, dont il s'était emparé. La France entière était émerveillée en voyant les richesses que nous envoyions à notre grand Empereur. Le roi de France lui-même en fut pris de l'envie d'avoir sa part de la Nouvelle-Espagne; car il pensait et disait que l'or qui venait de ce pays suffirait à notre Empereur pour qu'il pût faire la guerre à la France; et cependant il n'était pas encore question du Pérou, dont la décou-

verte n'était point faite. Il n'y avait de connu, je l'ai déjà dit, que la Nouvelle-Espagne, les îles de Saint-Domingue, de San Juan, de Cuba et de Jamaïque.

On rapporte que le roi de France dit ou plutôt envoya demander à notre grand Empereur comment il se faisait que le monde eût été partagé entre lui et le roi de Portugal sans qu'il en eût sa part; qu'ils eussent à montrer le testament de notre père Adam afin qu'on vît s'il les avait constitués ses uniques héritiers et seigneurs de tous ces pays qu'ils avaient pris pour eux seuls, sans lui en attribuer aucun. Il en résultait en sa faveur la légitimité de toute prise qu'il pourrait faire sur la mer; aussi donna-t-il l'ordre à Jean Florin de repartir sans retard avec une autre flotte, pour chercher à gagner sa vie sur l'Océan. Le corsaire revenait de ce nouveau voyage et se trouvait entre l'Espagne et les îles Canaries avec un grand butin d'étoffes variées, lorsqu'il donna dans trois ou quatre gros et forts bâtiments de la flotte de Biscaye qui l'attaquèrent des deux côtés à la fois, assaillirent ses navires, les mirent en déroute et s'emparèrent de lui ainsi que d'un grand nombre de Français. On captura la flotte de Jean Florin et on l'amena prisonnier à Séville, à l'établissement de la Contratacion, avec plusieurs autres capitaines. Bientôt on les mit en route pour les présenter à Sa Majesté qui, en en recevant la nouvelle, ordonna qu'il fût fait justice de leurs personnes sur le grand chemin, et ils furent pendus au passage du Pico. Et voilà où vinrent aboutir, et notre or, et les capitaines qui l'emportèrent, et Jean Florin qui le captura.

Reprenons notre récit en disant qu'on emmena Alonso de Avila prisonnier en France où on l'enferma dans une forteresse, avec l'espoir d'obtenir une grosse rançon pour sa personne; et il était bien gardé, à cause de la grande quantité d'or dont il avait été porteur. Le prisonnier,

grâce à son adresse, sut si bien s'entendre avec l'officier français chargé de le surveiller dans sa prison que, dans le but de faire savoir en Castille comment il était retenu en captivité et qu'ainsi on pût offrir une rançon pour le délivrer, il obtint qu'on envoyât, en poste, toutes les lettres et tous les pouvoirs dont il était porteur, avec ordre de les remettre, à la cour de Sa Majesté, au licencié Nuñez, cousin de Cortès, qui était rapporteur du Conseil royal, ou à Martin Cortès, père de notre général, qui vivait à Medellin, ou encore à Diego de Ordas, qui se trouvait à la cour. Les pièces furent entourées de tels soins qu'elles parvinrent à leurs destinataires, qui les adressèrent aussitôt en Flandre à Sa Majesté, sans en rendre aucun compte ni en donner aucune connaissance à l'évêque de Burgos. Celui-ci réussit cependant à savoir la chose et dit se réjouir que tout l'or eût été perdu et capturé.

Mais laissons là l'évêque pour en revenir à Sa Majesté qui, en apprenant ces nouvelles, regretta vivement la perte de son or; mais Elle vit un motif de se réjouir dans la pensée que tant de richesses eussent pu Lui être adressées et que le roi de France eût eu l'occasion de se convaincre qu'il suffirait de ces présents pour qu'on pût faire la guerre à son royaume. En outre, l'Empereur fit ordonner à l'évêque de Burgos qu'il eût à favoriser et appuyer de son aide toutes les affaires qui concerneraient Cortès et la Nouvelle-Espagne, ajoutant qu'il ne tarderait pas à revenir en Castille et qu'alors il s'occuperait de faire la lumière sur les discordes et procès entre Diego Velasquez et Cortès.

Abandonnant ce sujet, nous dirons que nous apprîmes, à la Nouvelle-Espagne, la perte de l'or et des richesses de la garde-robe de Montezuma, la captivité d'Alonso de Avila et tout ce qu'au surplus j'ai déjà rapporté. Nous en

éprouvâmes le plus vif regret. Incontinent, Cortès se mit à chercher et à réunir tout l'or qu'il lui fut possible de rencontrer, et il en fit fabriquer un canon en or mélangé et en argent apporté de Mechoacan, afin de l'envoyer à Sa Majesté. On donna à ce canon le nom de *Phénix*. Il est bon de dire aussi que la ville de Guatitlan, que Cortès avait donnée à Alonso de Avila, resta toujours sa propriété; son frère Gil Gonzalez de Benavides ne l'eut en son pouvoir que trois ans plus tard, lorqu'il vint de l'île de Cuba et que déjà don Alonso de Avila, sorti des prisons de France, était arrivé à Yucatan en qualité de trésorier. Ce fut alors que celui-ci transmit ses pouvoirs à son frère, pour qu'il eût la jouissance de ses possessions; mais il ne voulut jamais lui en faire le transfert définitif.

Nous abandonnerons ces vieilles histoires qui n'importent nullement à notre récit, et pendant que Cortès achève de faire fondre son canon et de réunir l'or qui devait être envoyé à Sa Majesté, nous dirons ce qui advint à Sandoval et aux autres capitaines que notre général avait envoyés coloniser les provinces dont j'ai déjà parlé. Je sais bien que quelques curieux lecteurs demanderont pourquoi, lorsque Cortès envoya Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval et d'autres capitaines pour conquérir et pacifier divers pays, je n'ai pas terminé mon récit relatif à ce qu'ils firent dans ces provinces et à ce qui advint à chacun d'eux dans son expédition. Ils seront surpris que je revienne actuellement à ce sujet en obligeant mon récit à faire plusieurs pas en arrière. Le motif que j'en donne, c'est que, tandis qu'ils étaient en route vers les provinces à conquérir, arrivait aux portes de la Villa Rica Christobal de Tapia, déjà mentionné par moi bien souvent dans ce récit, venant en qualité de gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Cortès fut pris du désir de mettre en question ce qu'il conviendrait de faire en cette conjoncture, et

comme il tenait Pedro de Alvarado et Gonzalo de Sandoval pour des chefs expérimentés et de bon conseil, voulant s'assurer leur avis et leur bon vouloir, il envoya des courriers rapides les appeler. Il en résulta qu'ils laissèrent en suspens leurs opérations et leurs conquêtes. Ainsi que je l'ai dit, ils se rendirent où il convenait d'aller pour l'affaire de Christobal de Tapia, qui était plus importante pour le service de Sa Majesté, attendu qu'il fut tenu pour certain que, si Tapia était resté en qualité de gouverneur, la Nouvelle-Espagne et Mexico n'auraient par tardé à se soulever comme autrefois. Sur ces entrefaites, Christobal de Oli revint aussi de Mechoacan, pays peu éloigné de Mexico et que ce chef trouva fort pacifique. On lui donna là beaucoup d'or et d'argent. Comme d'ailleurs il était nouvellement marié à une femme jeune et belle, il mit de la hâte à son retour. Au surplus, après l'affaire de Tapia, survint le soulèvement du Panuco, et Cortès lui-même fut obligé de s'occuper de sa pacification, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui s'y réfère. On perdit aussi du temps pour écrire à Sa Majesté, envoyer l'or et régler les pouvoirs que nous donnâmes à nos procureurs que j'ai déjà nommés. C'est à cause de ces embarras, arrivés les uns après les autres, que je suis obligé de rappeler maintenant à mes souvenirs les événements dont il s'agit et qui se passèrent comme je vais dire.

CHAPITRE CLX

Comme quoi Gonzalo de Sandoval arriva avec son armée à un village appelé Tustepeque ; ce qu'il y fit. Comme quoi aussi il avança jusqu'à Guacacualco et tout ce qui lui advint encore.

Gonzalo de Sandoval étant arrivé à un village appelé Tustepeque, toute la province envoya faire sa soumission, à l'exception de certains capitaines mexicains qui avaient trempé dans l'assassinat de soixante Espagnols, y compris quelques femmes de Castille, qui s'étaient arrêtés malades dans ce village, à l'époque de Narvaez. Cette déplorable tuerie coïncida aussi avec notre déroute de Mexico. Deux mois après l'assassinat de ces malheureux, je fus avec Sandoval à ce village et je logeai dans une sorte de petite tour qui était un oratoire d'idoles, où nos compatriotes s'étaient fortifiés quand on se souleva contre eux. On les y investit et, par famine, par la faim, par la soif et à force de blessures, ils y perdirent tous la vie. Je dis que je m'établis sur cette petite tour, parce qu'il y avait beaucoup de moustiques pendant le jour dans ce village de Tustepeque. Là, grâce à la hauteur du monument et au courant d'air, on avait moins d'insectes qu'en bas. J'avais aussi choisi cet endroit parce qu'il était voisin du logement occupé par Sandoval. Pour revenir à notre récit, je dois dire que notre chef fit en sorte de s'emparer des capitaines mexicains qui avaient attaqué et mis à mort nos soixante pauvres soldats. Il eut la chance de prendre le principal d'entre eux ; il le fit juger et on le pendit en exécution de la sentence. Il y en avait d'autres avec lui qui méritaient la même peine ; mais on fit semblant d'ignorer leurs méfaits ; ce fut le pendu qui paya pour tout le monde.

Cela fait, Sandoval invita à la soumission certains villages zapotecas, autre province qui se trouve à environ dix lieues de Tustepeque; les habitants s'y étant refusés, notre chef envoya, pour les y contraindre, un capitaine appelé Briones (je l'ai déjà nommé plusieurs fois) qui commanda l'un des brigantins et avait été soi-disant bon soldat en Italie. Il lui donna cent hommes environ en y comprenant trente arbalétriers et gens d'escopette, et avec eux cent alliés fournis par les villages qui venaient de se soumettre. Tandis que le Briones marchait en bon ordre avec sa troupe, les Zapotecas, paraît-il, apprirent qu'il avançait contre leurs villages. Ils lui dressèrent une embuscade sur son chemin et ils le forcèrent à reculer en toute hâte, roulant en désordre sur les pentes de la montagne jusqu'en bas. On lui blessa plus du tiers des soldats qu'il avait emmenés; l'un d'eux mourut même de ses blessures. Les sierras sur lesquelles ces villages se trouvent bâtis sont si rudes et si escarpées que des chevaux n'y peuvent point monter et que les soldats s'y voyaient obligés de marcher à pied, un à un, par des sentiers très-étroits, comme des moutons dont on fait le compte. Il y a des brouillards et de la rosée qui rendent les chemins très-glissants. Les habitants étaient armés de lances plus longues que les nôtres, faites d'un couteau d'obsidienne long d'une brasse et qui coupait mieux que nos épées. Ils se servaient aussi d'un bouclier long avec lequel ils pouvaient couvrir tout leur corps; avec cela beaucoup de flèches, de pieux et de pierres. Ces Indiens sont fort alertes et merveilleusement rusés; ils ont l'habitude de communiquer entre eux au moyen de sifflements et de cris qui forment écho et résonnent longuement dans la montagne. Toujours est-il que le capitaine Briones s'en revint avec sa troupe fort maltraitée et atteint lui-même d'une flèche. Le village où il fut défait s'appelle Tiltepeque. Plus

tard, quand ce village fut soumis, on le donna, en commanderie, à un soldat appelé Ojeda, le Borgne, qui vit actuellement dans le bourg de San-Ildefonso.

Lorsque Briones se présenta à Sandoval pour lui faire le rapport de ce qui était arrivé et raconter son aventure, comme ils étaient tous les deux bons soldats et Sandoval d'un naturel bienveillant, et qu'au surplus Briones se targuait d'une grande bravoure, prétendant qu'en Italie il avait tué, blessé, pourfendu des têtes et des corps d'hommes, notre chef se permit de lui dire : « Vous paraît-il, capitaine, que ces pays-ci soient différents de ceux où vous fîtes autrefois la guerre? » Briones répondit un peu fâché qu'il jurait ses grands dieux qu'il aimerait mieux guerroyer contre canons et grandes armées, voire même contre Turcs et Maures, que d'en venir aux mains avec ces Zapotèques, et il en donnait des raisons qui paraissaient fondées. Cela n'empêcha pas que Sandoval répliquât qu'il voudrait bien ne l'avoir point envoyé, puisqu'il s'était ainsi fait battre. Il ajouta qu'il aurait cru qu'après s'être tant vanté de ses hauts faits en Italie, il ferait ici de plus courageux efforts. Comme d'ailleurs Briones était venu depuis peu de Castille, Sandoval lui dit : « Que diront donc à présent les Zapotèques? Ils prétendront sans doute que nous ne sommes pas des hommes autant qu'ils nous croyaient l'être. »

Abandonnons le sujet de cette expédition, puisqu'elle fit du tort au lieu d'être utile, et disons comment Sandoval envoya demander la soumission d'une autre province appelée Xaltepeque, appartenant encore aux Zapotèques et confinant à une autre province habitée par les Minxes, hommes très-agiles et très-belliqueux, qui étaient en querelle avec les habitants de Xaltepeque, ceux-là mêmes que Sandoval venait d'inviter à vivre en paix avec nous. Vingt caciques et personnages marquants, choisis

parmi eux, vinrent se présenter en apportant un présent d'or en grains récemment recueilli dans les mines et placé dans dix petits tubes. Ils présentaient en même temps des joyaux de différentes formes. Ils étaient vêtus de longues robes de coton, descendant jusqu'aux pieds, et ornées de dessins variés, comme qui dirait des burnous à la mode mauresque. Arrivés près de Sandoval, ils firent leur offre d'un air respectueux et le capitaine la reçut avec un visage joyeux. Il leur fit donner des verroteries de Castille, leur prodiguant, du reste, les égards et les flatteries. Ils demandèrent à notre chef le secours de quelques *teules* (on sait que c'est ainsi qu'ils appelaient les Espagnols), pour marcher ensemble contre les villages des Minxes, leurs ennemis, qui portaient la guerre chez eux. Mais Sandoval ne pouvait en ce moment disposer d'aucun homme pour leur prêter le secours demandé, attendu que ceux dont Briones s'était servi avaient tous des blessures; d'autres se trouvaient malades et quatre étaient morts, car le pays est très-chaud et malsain. Il employa donc les meilleures paroles pour leur dire qu'il enverrait à Mexico prier Malinche de leur envoyer beaucoup de *teules;* qu'ils eussent à se maintenir jusqu'à leur arrivée; qu'en attendant, du reste, dix des nôtres iraient avec eux pour étudier les passages et le pays, afin de mieux faire plus tard la guerre à leurs ennemis. La vérité est que Sandoval n'eut cette idée que pour avoir l'occasion d'observer les villages et les mines d'où ils avaient retiré l'or qu'ils apportaient.

Ce fut ainsi qu'il leur donna congé, gardant seulement trois d'entre eux, auxquels il ordonna de rester pour marcher en notre compagnie. Sans retard du reste, il dépêcha pour aller visiter les villages et les gisements aurifères, un soldat appelé Alonso del Castillo, le Réfléchi. Sandoval m'ordonna d'y aller avec lui, en compagnie de

six autres soldats, avec la recommandation de bien examiner les mines et la nature de ces villages. Mais je veux dire pourquoi ce capitaine, qui allait avec nous en qualité de chef, était appelé Castillo le Réfléchi. La raison est celle-ci. Il y avait dans la compagnie de Sandoval trois soldats du nom de Castillo ; l'un d'eux était un vrai galant et il s'en vantait en ces temps-là, c'était moi : aussi m'appelait-on Castillo le Galant. Quant aux deux autres Castillo, l'un d'eux était ainsi fait, qu'il s'absorbait toujours dans ses pensées. Lorsqu'on était en conversation avec lui, il réfléchissait longtemps à ce qu'il devait dire, et quand il se décidait à répondre et à parler, il avait une distraction et proférait des choses à nous faire rire. C'est ce qui nous le fit appeler Castillo le Distrait. L'autre, c'était Alonso del Castillo, celui-là même qui allait nous commander. Il était très-prompt à parler tout à coup de n'importe quoi ; il répondait toujours nettement à ce qui lui était demandé ; nous l'appelions Castillo le Réfléchi.

Nous laisserons ces plaisanteries pour revenir à dire que nous fûmes dans cette province voir les mines. Nous emmenâmes un grand nombre d'Indiens des villages. Ils s'occupèrent à laver du limon dans des sortes de baquets, sur trois rivières différentes. En chaque endroit, ils obtinrent de l'or dont ils remplirent quatre petits tubes longs comme le doigt médius et un peu moins épais que les tuyaux des plumes de nos canards de Castille. Nous retournâmes avec cet échantillon d'or auprès de Sandoval qui s'en réjouit et fut convaincu que le pays était riche. Il s'occupa incontinent à faire le partage de toutes ces peuplades et de la province entière entre les Espagnols qui devaient les habiter en qualité de colons. Il prit pour lui certain village appelé Guazpaltepeque qui avoisinait les mines et passait dans ce temps-là pour être ce qu'il y avait de mieux dans le district. On lui en donna même

tout de suite quinze mille piastres d'or, dans la confiance qu'il venait de s'adjuger un lot excellent. Il attribua Xaltepeque, qui nous avait fourni l'or que nous rapportâmes, au capitaine Luis Marin, qui se crut gratifié d'un opulent comté. Or, tout cela se trouva être fort mauvais, aussi bien ce que Sandoval prit pour lui que ce qu'il donna à Luis Marin. Notre chef voulait que moi aussi je restasse en cette province où il me donnait d'excellents Indiens d'un fort gros produit; et plût à Dieu que je les eusse acceptés! On appelait ces lieux Maltlatan et Orizaba. C'est là que se trouvent aujourd'hui les plantations du Vice-Roi. Dans ce lot se voyait encore le village qu'on appelle Ozotequipa. Je ne les voulus point accepter. Il me sembla qu'en n'accompagnant point Sandoval dont j'étais l'ami, j'aurais fait une chose indigne des sentiments dont j'étais personnellement animé. Mon chef comprit bien ma pensée, et il est très-vrai que je me conduisis ainsi pour me trouver à côté de lui dans les batailles, si nous avions à en livrer encore. N'en parlons plus et disons que Sandoval appela Medellin le bourg qu'il fonda, pour se conformer à l'ordre de Cortès qui était natif de Medellin en Estramadure. Ce fut alors un port situé sur un fleuve appelé Chalchocueca, que nous avions nommé autrefois Rio de Banderas. Ce fut là que nous acquîmes seize mille piastres, au moyen d'échanges. Les embarcations remontaient par ce fleuve, avec les marchandises venues de Castille, jusqu'à ce que le port fût transporté à Vera Cruz.

Nous prendrons maintenant le chemin de Guacacualco qui se trouve à environ soixante lieues de la Villa de la Vera Cruz que nous laissâmes colonisée. Nous entrâmes dans une province appelée Citla, la plus fraîche, la mieux approvisionnée et la plus peuplée que nous eussions vue jusque là. Elle se soumit à nous à l'instant. C'est de ce district que j'ai déjà parlé comme ayant douze lieues de

long, autant de largeur et comme étant partout couverte d'habitants. Nous arrivâmes au grand fleuve de Guacacualco. De là nous fîmes appeler les caciques des autres villages, celui où nous étions étant le chef-lieu de la province. Mais trois jours se passèrent sans qu'ils vinssent ou fissent parvenir une réponse. Cela nous convainquit qu'ils se proposaient d'être hostiles. Il est, en effet, certain que leur avis avait été d'abord de ne pas nous laisser passer le fleuve. Mais, après réflexion, ils résolurent de se présenter à nous au bout de cinq jours. Ils apportèrent des vivres et quelques bijoux d'un or très-fin, en disant que lorsque nous voudrions passer l'eau, ils amèneraient beaucoup de grandes embarcations. Sandoval leur en témoigna de la reconnaissance et il prit conseil de quelques-uns d'entre nous pour savoir si nous devions nous hasarder à passer tous ensemble et d'une seule fois sur toutes les embarcations. Nous conseillâmes de faire d'abord traverser le fleuve par quatre soldats qui seraient chargés de sonder les dispositions d'un petit village situé sur la rive, et de s'assurer si les habitants nous étaient hostiles, tandis qu'avant de nous embarquer tous ensemble, nous garderions avec nous le cacique principal appelé Tochel. Les quatre soldats partirent donc; ils examinèrent ce qui faisait l'objet de leur voyage et ils revinrent en faire leur rapport à Sandoval, assurant que tout était pacifique. Le fils du cacique Tochel vint même en leur compagnie, apportant un autre présent en or, de peu de prix, il est vrai. Sandoval lui fit mille flatteries; il lui donna l'ordre d'amener cent canots, amarrés deux à deux, et nous transportâmes sur l'autre rive tous les chevaux, un des jours de la Pâque du Saint-Esprit.

Pour ne pas perdre le temps en vaines paroles, nous nous occuperons tout de suite du village qui se trouvait

sur la rivière. Nous lui donnâmes le nom de bourg du Saint-Esprit, et nous l'appelâmes de ce nom insigne d'abord parce que nous vainquîmes Narvaez le jour de la fête du Saint-Esprit; ensuite parce que nous avions pris ce nom pour notre mot d'ordre lors de la rencontre dans laquelle nous battîmes ce général et le fîmes prisonnier; en outre, parce que nous venions de traverser ce fleuve en un jour de cette même fête; et, enfin, parce que tous ces districts se soumirent sans nous avoir fait d'abord la guerre. Cette province fut alors colonisée par la fleur des cavaliers et soldats partis de Mexico avec Sandoval. Ce furent : Sandoval lui-même, Luis Marin, un certain Diego de Godoy, le capitaine Francisco de Medina, Francisco Marmolejo, Francisco de Lugo, Juan Lopez de Aguirre, Hernando de Montes de Oca, Juan de Salamanca, Diego de Azamare, un certain Mantilla, un soldat appelé Mexia Rapapelo, Alonso de Grado, le licencié Ledesma, Luis de Bustamente, Pedro Castelar, le capitaine Briones et moi, avec plusieurs autres caballeros et personnes de qualité; je n'en finirais pas si je devais tous les nommer ici, mais tenez pour certain que, quand il s'agissait d'une réjouissance publique ou d'une revue, nous nous présentions sur la place environ quatre-vingts cavaliers, avec cette particularité que quatre-vingts cavaliers, alors, c'était plus que ne seraient cinq cents aujourd'hui. La raison en est qu'il n'y avait dans la Nouvelle-Espagne que très-peu de chevaux et qu'ils étaient fort chers. Il en résultait qu'un petit nombre d'entre nous seulement pouvaient arriver à en acheter.

Quoi qu'il en soit, je vais dire comment Sandoval partagea entre nous cette province et ces villages, après les avoir fait visiter, distinguer les terrains et calculer les mérites de toutes les localités. Les districts qui entrèrent dans le partage furent les suivants : d'abord Guacacualco,

Guazpaltepeque, Tepeca, Chinanta, et le pays des Zapotèques; de l'autre côté du fleuve, le district de Copilco, Cimatan, Tabasco, les sierras de Cachula, tous les Zoqueschas, Tacheapa, Cinacatan, tous les Quilenes et Papanachasta. Nous tous qui nous trouvions dans le chef-lieu, en ce moment, nous eûmes notre part des peuplades que je viens de nommer; et certes il eût mieux valu que je ne fusse pas resté en ce lieu, comme le prouvera ce qui advint ensuite; car le sol est pauvre et nous eûmes à supporter des procès avec trois bourgs qui se colonisèrent plus tard; ce furent la Villa Rica de Vera Cruz à propos de Guazpaltepeque, Chinanta et Tepeca; le bourg de Tabasco pour Cimatan et Topeco; Chiapa relativement aux Quilenes et aux Zoques, et enfin San Ildefonso à propos des Zapotèques. Tous ces différends provinrent de ce que ces bourgs furent colonisés alors que nous avions déjà colonisé nous-mêmes Guacacualco. Nous serions riches, aujourd'hui, si l'on nous eût laissé nos premières limites. La raison qui fit coloniser postérieurement les centres en question, c'est que Sa Majesté daigna ordonner qu'il serait assigné des terrains spéciaux à toutes les peuplades d'Indiens dans les districts dépendant de chaque bourg. Il en résulta que de toutes parts on nous rogna les basques et nous restâmes en plan. Tels furent les motifs qui firent avec le temps dépeupler Guacacualco, de sorte qu'après avoir possédé la population la plus fleurie, composée des plus généreux conquérants qu'il y eût dans la Nouvelle-Espagne, c'est aujourd'hui un petit bourg qui ne compte que fort peu d'habitants.

Reprenons notre récit et disons qu'au moment où Sandoval s'occupait du soin de peupler Guacacualco et travaillait à la soumission d'autres provinces, il vint des lettres annonçant qu'un navire était entré dans le fleuve d'Aguayalco; là se trouvait un mauvais port à quinze

lieues de distance du point où nous étions. Dans ce navire venait de Cuba la señora doña Catalina Juarez Mercayda, femme de Cortès; elle arrivait en compagnie de Juan Juarez, son frère, qui devint habitant de Mexico, et d'une dame Zambrano avec ses enfants, fils et filles, issus de son union avec Villegas, de Mexico. La grand'mère venait avec eux, ainsi que plusieurs autres dames mariées. Il me semble qu'alors vint aussi Elvira Lopez, la Longue, alors épouse de Juan de Palma, qui était venu avec nous, et qui plus tard fut pendu, ce qui fit que la susdite Elvira devint la femme d'un certain Arguete. Là venait aussi Antonio Diosdado, qui plus tard se fit habitant de Guatemala. Arrivèrent encore bien d'autres individus dont je ne me rappelle pas les noms. Gonzalo de Sandoval, ayant reçu cette nouvelle, s'entoura de la plus grande partie de ses capitaines et soldats, et nous fûmes ensemble recevoir la dame de notre général, ainsi que la plupart de celles qui venaient en sa compagnie. Je me rappelle qu'il avait tellement plu, qu'il nous était impossible de mettre à profit les chemins frayés et de traverser les rivières et ruisseaux, tant ils avaient grossi en sortant de leurs lits. Les vents du nord avaient été très-forts et c'était précisément à cause de ce mauvais temps que le navire en question, craignant d'être jeté à la côte, entra au port d'Aguayalco. La señora doña Catalina Juarez Mercayda et toutes ses compagnes se réjouirent beaucoup de nous voir. Nous les conduisîmes, sans retard, au bourg de Guacacualco. Sandoval s'empressa d'en donner la nouvelle à Cortès par des courriers rapides, et il se mit en route pour Mexico avec Briones, Francisco de Lugo et d'autres caballeros pour accompagner ces dames. On dit qu'en recevant la nouvelle, Cortès éprouva du regret de cette arrivée; mais la vérité est qu'il ne le fit nullement paraître et qu'il ordonna qu'on allât à la rencontre des dames et

qu'il leur fût rendu les plus grands honneurs dans tous les villages qu'elles traverseraient pour arriver à Mexico. Il y eut dans cette ville des réjouissances publiques et des carrousels. Nous apprîmes que l'épouse de Cortès mourut d'un accès d'asthme trois mois après son arrivée.

Nous devons dire maintenant ce qui advint à Villafuerte qui avait été coloniser Zacatula, ainsi qu'à Juan Alvarez Chico qui alla à Colima. Le premier de ces chefs fut très-vivement attaqué; on lui tua quelques hommes. Tout le pays s'était soulevé; personne ne voulait ni obéir ni payer tribut. La même chose arriva à Juan Alvarez Chico. Cortès, en recevant ces nouvelles, éprouva le plus vif regret. Ayant sous la main Christobal de Oli qui venait d'arriver riche de l'affaire de Mechoacan, après avoir pacifié cette province, notre général crut devoir profiter de sa bonne chance en l'envoyant pacifier les deux provinces de Zacatula et de Colima. Il résolut donc de l'expédier et lui donna quinze cavaliers avec trente arbalétriers et gens d'escopette pour l'accompagner. Tandis qu'il était en route et s'approchait de Zacatula, les naturels du lieu l'attendirent de pied ferme en un mauvais passage, lui tuèrent deux soldats et lui en blessèrent quinze, ce qui ne l'empêcha pas de les mettre en déroute. Il arriva au bourg où se trouvaient Villafuerte avec les colons qui n'osaient se rendre aux villages dont ils avaient la commanderie, de crainte qu'il ne leur arrivât malheur, sachant qu'on avait tué quatre Espagnols dans ces localités. Il arrivait, en effet, dans les provinces et dans les villes colonisées, que les Indiens sur lesquels s'exerçait la commanderie se soulevaient quand on leur demandait le payement des tributs et mettaient à mort tout ce qu'ils pouvaient d'Espagnols. Lorsque Christobal de Oli fut assuré de la tranquillité de cette province qui s'était décidément soumise, il se rendit de Zacatula à Colima. Il trouva celle-ci en état

de guerre ouverte et il eut quelques rencontres avec les naturels du lieu qui lui blessèrent un grand nombre d'hommes; mais il finit par les battre complètement et par les soumettre. Je ne sais pas bien ce qu'il advint de Juan Alvarez Chico qui était allé là comme commandant de l'expédition; mais il me semble qu'il mourut dans cette campagne. Ayant achevé la pacification de Colima et la croyant définitive, Christobal de Oli, qui était marié avec une belle Portugaise que j'ai dite s'appeler doña Filipa de Araujo, reprit le chemin de Mexico. Mais à peine y était-il de retour qu'on se souleva de nouveau à Colima et à Zacatula. En ce même moment arrivait à Mexico Gonzalo de Sandoval avec doña Catalina Juarez Mercayda, Juan Juarez et toutes les compagnes de voyage dont j'ai parlé dans le chapitre qui en a traité. Cortès fut d'avis de charger ce capitaine de la pacification de ces provinces. Il partit donc avec un petit nombre de cavaliers qu'on lui donna, et environ quinze arbalétriers et gens d'escopette choisis parmi les vieux conquérants; il arriva à Colima, y châtia deux caciques et y fit si adroitement les choses qu'il établit la paix dans toute la province, laquelle ne se souleva jamais plus. Il passa par Zacatula, y obtint le même résultat et se rendit aussitôt à Mexico.

Revenons maintenant à Guacacualco pour dire qu'aussitôt après le départ de Sandoval pour la capitale, avec doña Catalina Juarez, la plupart des provinces qui formaient les commanderies entrèrent en état de rébellion et nous eûmes la plus grande peine à les pacifier de nouveau. La première à se soulever fut Xaltepeque Zapotecas, dont les villages se trouvaient situés sur de mauvaises sierras très-élevées. A leur exemple, on se souleva aussi dans les pays de Cimatan et de Copilco qui se trouvent parsemés de rivières et de marécages. D'autres provinces en firent autant, et même à douze lieues de notre bourg

il y eut des villages qui assassinèrent leurs commandeurs. Tout cela nous donna beaucoup à faire pour arriver à la pacification. Nous étions en expédition avec le capitaine Luis Marin, un alcalde ordinaire et tous les regidores de notre bourg, lorsqu'on nous apporta des lettres annonçant qu'un navire venait d'arriver au port avec Juan Bono de Quexo Vizcayno et que le bâtiment avait remonté le fleuve jusqu'au chef-lieu. Il était dit qu'il apportait des lettres et des provisions de Sa Majesté, dont on devait nous faire la notification. On nous priait de revenir au bourg le plus tôt possible en suspendant la pacification de la province.

Ayant reçu cette nouvelle, nous fûmes tous avec le lieutenant Luis Marin, les alcaldes et les regidores, voir ce qu'on voulait de nous. Après nous être embrassés et nous être donné la bienvenue les uns aux autres, Juan Bono, qui était bien connu de nous depuis son arrivée avec Narvaez, nous dit qu'il nous demandait en grâce de bien vouloir nous réunir en conseil pour qu'il pût nous notifier certaines provisions de Sa Majesté et mettre en notre pouvoir des lettres de don Juan Rodriguez de Fonseca, qu'il apportait pour nous tous. Il paraît, du reste, qu'il apportait aussi des blancs-seings à la signature de l'évêque. Or, en attendant qu'on fût nous requérir où nous nous trouvions, Juan Bono prit soin de s'informer des noms des regidores. Il put alors inscrire dans les lettres signées en blanc les offres que l'évêque nous faisait, pour le cas où nous livrerions le pays à Christobal de Tapia, car Juan Bono ignorait qu'il s'en fût retourné à Saint-Domingue. L'évêque s'était persuadé, en effet, que nous ne voudrions pas le recevoir, et dans cette conviction, il envoya Juan Bono en commission. Il y avait pour moi, en ma qualité de regidor, une lettre de l'évêque lui-même, écrite par Juan Bono. Lorsque nous fûmes entrés en con-

seil et que nous eûmes vu les dépêches et les provisions, sans qu'auparavant nous eussions pu pressentir ce que c'était, nous terminâmes prestement cette affaire en disant que le Tapia était déjà retourné en Castille et que lui, Juan Bono, n'avait qu'à aller à Mexico, où se trouvait Cortès, qui lui dirait ce qui serait à sa convenance. Lorsque le voyageur apprit que Tapia n'était plus dans le pays, il devint fort triste et il s'embarqua dès le lendemain. Il se rendit à la Villa Rica et de là à Mexico. Ce qui arriva alors, je l'ignore ; seulement j'entendis dire que Cortès lui donna un secours pour retourner à la côte, et de là il s'en revint en Castille.

Nous interromprons notre récit, quoiqu'il y eût, à ce sujet, bien des choses à dire encore ; car, pendant tout le temps que nous résidâmes dans ce bourg, la nécessité de faire d'incessantes expéditions, au prix de grandes fatigues, contre ces provinces révoltées, tel fut constamment notre lot. Mais revenons à Pedro de Alvarado pour dire ce qui lui advint dans sa colonisation de Tutepeque.

CHAPITRE CLXI

Comment Pedro de Alvarado fut à Tutepeque pour fonder une villa ; ce qui lui advint dans la pacification de cette province et dans l'établissement de la villa.

Il nous faut revenir quelque peu en arrière, pour entamer le récit de l'expédition que Pedro de Alvarado entreprit sur Tutepeque. Après la prise de Mexico, la nouvelle de la ruine de cette capitale s'étant répandue dans les districts et provinces, on venait de toutes part pour féliciter Cortès et s'offrir pour sujets de Sa Majesté. Au nombre des villages qui firent cette démarche, il en faut

compter un nommé Tutepeque Zapotecas. Ses envoyés apportèrent à Cortès un présent en or, en disant que d'autres villages un peu plus éloignés, connus sous le nom de Tutepeque, étaient leurs mortels ennemis, qu'ils les attaquaient sans cesse parce que Teguantepeque avait envoyé faire le serment d'obéissance à Sa Majesté ; que ces ennemis habitaient la côte de la mer du Sud, et qu'ils étaient fort riches tant en joyaux d'or qu'en gisements miniers. Ces émissaires demandaient à Cortès avec beaucoup d'instance qu'il voulût bien leur donner le secours de cavaliers, d'arbalétriers et de gens d'escopette pour marcher contre leurs ennemis. Cortès répondit très-affectueusement qu'il enverrait avec eux le Tonatio (on sait qu'on appelait ainsi Pedro de Alvarado). Il pria fray Bartolomé d'aller avec Alvarado à qui il donna environ cent quatre-vingts soldats, en y comprenant trente-cinq cavaliers, lui recommandant de demander vingt hommes de plus, la plupart arbalétriers, à la province de Guaxaca où se trouvait un certain Francisco de Orozco, attendu que cette province était déjà pacifiée. Ce chef régla son départ sur l'ordre qui lui était donné et partit de Mexico en l'année 1522. Il avait reçu de Cortès la commission de voir en route certains *peñoles* que l'on disait révoltés; mais il rencontra partout des gens pacifiques et pleins de bon vouloir, dans les quarante jours qu'il lui fallut pour arriver à Tutepeque. Le seigneur du lieu, ainsi que toutes les personnes de qualité, en apprenant qu'il approchait de la ville, en sortirent pour aller au-devant de lui de l'air le plus pacifique. Ils l'emmenèrent loger dans la partie la mieux peuplée de l'endroit, là même où le cacique avait ses oratoires et ses vastes demeures. Les maisons étaient très-rapprochées les unes des autres et couvertes en chaume ; la province ne faisait pas usage de terrasses dans les constructions, parce que la chaleur y est considérable.

Fray Bartolomé dit à Alvarado, ainsi qu'à ses capitaines et soldats, qu'il n'était pas prudent de s'installer dans des maisons si rapprochées les unes des autres, parce que, si on y mettait le feu, il serait impossible d'échapper aux flammes. Le conseil parut bon et la résolution fut prise de se transporter aux dernières maisons de la ville. A peine y fut-on installé que le cacique s'empressa d'apporter au capitaine de grands présents en or et des vivres. Chaque jour que l'on passa dans cette localité, ces mêmes présents en or furent sans cesse renouvelés. Alvarado, voyant qu'il y avait tant de ce métal précieux, commanda au cacique des étriers en or sur le modèle de ceux qu'il lui donna pour être imités. On ne tarda pas à les apporter ainsi faits. Mais, à peu de jours de là, il fit mettre ce même cacique en prison, parce que des gens de Teguantepeque lui dirent que cette province allait se soulever, et que lorsqu'on avait logé ses soldats dans les maisons des idoles ce n'avait été que dans l'intention d'y mettre le feu et de les faire tous mourir. Ce fut à cause de cela qu'il fit arrêter le cacique. Quelques Espagnols de bonne foi et très-dignes d'être crus assurèrent que cette mesure fut prise pour lui arracher plus d'or encore, et que sans aucune raison ni justice on le laissa mourir en prison. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce cacique donna à Pedro de Alvarado plus de trente mille piastres, et qu'il mourut d'ennui et des effets de la prison. Les consolations et les encouragements de fray Bartolomé de Olmedo ne suffirent pas pour l'empêcher de succomber à la colère et à l'affliction. Un de ses fils lui succéda dans la charge de cacique. Alvarado lui arracha encore plus d'or qu'à son père.

Il envoya ensuite visiter les villages du district et il les répartit entre les nouveaux colons. Il fonda un bourg auquel il donna le nom de Segura, parce que la plupart

de ceux qui en devinrent les habitants avaient déjà habité Segura de la Frontera, qui était Tepeaca. Cela étant fait, comme d'ailleurs il avait ramassé une bonne somme de piastres d'or, il se proposa de la présenter à Cortès à Mexico. Il lui fut, au surplus, mandé d'apporter à la capitale, quand il viendrait, tout l'or qu'il pourrait recueillir, afin qu'on l'envoyât à Sa Majesté, attendu que les Français s'étaient emparés de ce qu'on avait fait remettre par Alonso de Avila et Quiñones. Il lui était recommandé de n'en rien donner à aucun des soldats qui l'accompagnaient. Alvarado se préparait à partir pour Mexico lorsque quelques hommes, la plupart arbalétriers et gens d'escopette, formèrent une conjuration dans le but de donner la mort à Pedro de Alvarado et à ses frères, parce qu'ils emportaient tout l'or sans en faire le partage, et qu'ayant demandé plusieurs fois leurs parts, ces soldats n'avaient obtenu que des refus. Ils se plaignaient aussi qu'on ne leur eût pas donné de bons Indiens en partage. Si un nommé Trebejo, qui faisait partie de la conjuration, ne l'eût découverte à fray Bartolomé de Olmedo, les conjurés fussent tombés cette nuit-là même sur leurs victimes. Alvarado apprit le complot par le moine, qui le lui révéla à l'heure des vêpres, tandis qu'ils allaient à cheval à la chasse près de pauvres masures et que marchaient en leur compagnie, à cheval aussi, quelques-uns de ceux qui faisaient partie de la conjuration. Voulant dissimuler avec eux, il leur dit : « Señores, je viens d'être pris de douleur au côté; regagnons nos logements et qu'on appelle un barbier pour me saigner. » A peine arrivé, il manda ses frères Jorge et Gonzalo Gomez, Alvarado tous deux, ainsi que les alcaldes et alguazils. On arrêta les membres de la conjuration, et on fit justice de deux d'entre eux, en les pendant. C'étaient un certain Salamanca, natif du Condado,

qui avait été pilote, et un nommé Bernardo Levantisco. Ils moururent en bons chrétiens, car fray Bartolomé s'occupa d'eux avec zèle.

Cet exemple suffit pour apaiser les autres mutins. Alvarado partit, aussitôt après, pour Mexico, avec tout l'or, le bourg étant définitivement fondé. Mais ceux qui restèrent en qualité de colons ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce qui leur était échu en partage dans le pays n'avait pas grande valeur; la contrée était très-chaude et malsaine. Plusieurs d'entre eux tombèrent malades; les naborias et les esclaves qu'ils avaient amenés étaient morts. Le pays était d'ailleurs infesté de vampires, de moustiques et même de punaises. Ajoutez à cela, surtout, qu'Alvarado avait emporté tout l'or sans leur en laisser la moindre parcelle. Ils convinrent donc de sortir de peine en abandonnant le bourg. Plusieurs d'entre eux s'en revinrent à Mexico, quelques-uns à Guaxaca et à Guatemala, d'autres s'en allèrent ailleurs. Cortès, l'ayant su, envoya faire une enquête et il découvrit que c'étaient les alcaldes et les regidores qui avaient fait décider en conseil de déserter les lieux. Les coupables furent condamnés à mort. Mais fray Bartolomé pria instamment Cortès de ne pas les faire pendre, de sorte que la peine fut changée en exil. C'est ainsi que se passèrent les affaires de Tutepeque. Jamais à l'avenir on ne put coloniser cette province, quoique le pays fût riche, parce qu'il était très-malsain. Lorsque les naturels de la contrée virent que les colons avaient déserté, se souvenant de la cruauté dont Pedro de Alvarado avait fait preuve sans aucune raison qui la justifiât, ils se soulevèrent de nouveau. Alvarado dut refaire la campagne; il les engagea à la soumission, et ils s'y résolurent sans combattre.

Disons, en outre, que Cortès avait réuni environ quatre-vingt mille piastres d'or pour les envoyer à Sa Majesté

et que le canon était terminé, lorsque vint la nouvelle que Francisco de Garay était arrivé au Panuco avec une grande flotte. Ce qui advint à ce sujet, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE CLXII

Comme quoi Francisco de Garay vint de la Jamaïque au Panuco avec une grande flotte. Ce qui lui advint et plusieurs choses qui arrivèrent.

J'ai déjà dit dans un autre chapitre, qui parle de Francisco de Garay, qu'il était gouverneur de l'île de la Jamaïque et possesseur d'une grande fortune. Il sut que nous avions découvert de riches pays lorsque nous vînmes avec Fernando Hernandez de Cordoba et Juan de Grijalva. Il savait que nous avions rapporté à l'île de Cuba vingt mille piastres d'or qui furent remises à Diego Velasquez, gouverneur de cette île. Il avait eu connaissance également que Cortès partait pour la Nouvelle-Espagne avec une autre flotte. Tout cela avait donné au Garay l'envie de conquérir quelques pays, ayant pour cela de meilleurs moyens que tout autre. Il en causa avec Anton de Alaminos, qui fut notre pilote en chef lorsque nous fîmes la découverte. Celui-ci lui révéla que c'était un pays très-riche et très-peuplé, surtout à partir du fleuve Panuco, et il l'engageait à en demander la concession à Sa Majesté. Bien informé par ce pilote et par quelques autres qui s'étaient trouvés avec lui lors de cette découverte, Garay résolut d'envoyer à la cour son majordome, appelé Juan de Torralva, avec des lettres et de l'argent, pour prier les personnages qui étaient actuellement président et auditeurs de Sa Majesté de vouloir bien lui octroyer le gouvernement du fleuve Panuco, avec tous les autres pays

qu'il découvrirait et qui ne seraient pas déjà colonisés. Comme Sa Majesté était alors en Flandre, que Juan Rodriguez de Fonseca se trouvait être le président du conseil des Indes et avait la haute main en toutes choses, il résulta que les licenciés Zapata et Vargas, ainsi que le secrétaire Lope de Conchillos, apportèrent à Garay des lettres le nommant adelantado et gouverneur du fleuve de Saint-Pierre et de Saint-Paul, avec tout ce qu'il parviendrait à découvrir.

Ce fut sur ces lettres qu'il envoya incontinent trois navires avec deux cent quarante soldats, plusieurs chevaux, des hommes d'escopette et d'arbalète et des provisions, sous le capitaine Alonso Alvarez Pineda ou Pinedo, dont j'ai déjà parlé. J'ai dit aussi que, cette flotte ayant été envoyée, les Indiens du Panuco la détruisirent et tuèrent le capitaine Pineda, ainsi que tous les soldats et chevaux qui étaient avec lui, à l'exception d'environ soixante hommes qui s'en vinrent avec un des navires à la Villa Rica, réclamant notre protection, sous le commandement du capitaine Camargo. A la suite de ces trois vaisseaux dont il n'avait aucune nouvelle, Garay en envoya deux autres avec des provisions, des chevaux et un grand nombre d'hommes, commandés par le capitaine Miguel Diaz de Auz et un certain Ramirez. Tout cela s'en vint également à notre port, après avoir reconnu qu'il n'y avait sur le fleuve Panuco aucun autre vestige de l'expédition de Garay que les carcasses de ses navires. A la vérité, j'ai déjà dit tout cela dans une autre partie de mon récit ; mais il était nécessaire de nous reporter au début de cette affaire pour qu'elle fût bien comprise. Nous arrivons maintenant à lui donner plus d'à-propos, car, lorsque Francisco de Garay vint à s'apercevoir qu'il avait dépensé beaucoup d'or et entendit parler de la bonne chance de Cortès ainsi que des grandes

villes qu'il avait découvertes, de la quantité d'or et de bijoux que l'on trouvait dans le pays, il eut plus d'envie que jamais et il se sentit pris du désir d'y aller en personne en armant dans ce but la plus grande flotte qu'il lui serait possible de réunir. Il rassembla onze vaisseaux et deux bricks, en tout treize voiles. Il arma cent trente-six cavaliers et huit cent quarante soldats, la plupart gens d'arbalète et d'espingole. Il les approvisionna fort bien de tout le nécessaire, c'est-à-dire de pain de cassave, de porc salé et de viande de bœuf séchée; car il y avait déjà beaucoup de ce bétail dans l'île, et comme Garay était riche et qu'il avait de tout dans sa propriété, il ne regardait pas à la dépense. Si l'on considère vraiment que cette flotte fut armée à la Jamaïque, on est forcé d'avouer que ce fut là beaucoup de monde et beaucoup de chevaux.

Il sortit de la Jamaïque avec toute sa flotte, vers la fête de la Saint-Jean de juin de l'année 1523. Il aborda à l'île de Cuba au port appelé Xagua. Là il apprit que Cortès avait déjà pacifié la province de Panuco, fondé une ville et dépensé dans cette expédition plus de soixante mille piastres d'or, et qu'à ce propos il avait fait supplier Sa Majesté de lui en donner le commandement conjointement avec celui de la Nouvelle-Espagne. Il eut ainsi occasion de connaître les faits héroïques de Cortès et de ses compagnons d'armes; il sut qu'avec deux cent soixante-six soldats nous avions mis en déroute Pamfilo de Narvaez accompagné de ses treize cents hommes, cent cavaliers, autant de gens d'arbalète et d'espingole, et dix-huit canons. Tout cela fit que la fortune de Cortès lui inspira des craintes. Pendant que Garay séjournait au port de Xagua, il reçut la visite de plusieurs habitants de Cuba; huit ou dix personnes de qualité de cette île s'en vinrent en sa compagnie. Vint aussi le voir le licencié Zuazo, envoyé par

le Haut Tribunal de Saint-Domingue pour contrôler l'administration de Diego Velasquez. Ils étaient à causer ensemble sur la fortune de Cortès et sur les motifs qu'il y avait pour Garay de craindre des désaccords avec lui au sujet de la province de Panuco, lorsqu'il pria le licencié de venir avec lui pour servir de médiateur entre les deux. Zuazo répondit qu'il ne pouvait pas partir immédiatement sans avoir rendu compte de sa mission, mais qu'il ne tarderait pas à se rendre au Panuco. L'ordre fut donné de faire voile et l'on se dirigea vers le fleuve. On essuya un fort mauvais temps pendant la traversée; cela fit remonter les pilotes jusqu'à la hauteur du fleuve de Palmas, où l'on mouilla le jour de la fête de Santiago. Garay fit reconnaître le pays, qui ne parut pas bon aux soldats envoyés dans ce but.

L'envie ne leur vint pas de rester en ce lieu, mais bien de se rendre au fleuve même du Panuco et à la ville que Cortès y avait fondée, afin de se rapprocher ainsi davantage de Mexico. En recevant ce conseil, Garay trouva bon d'exiger de tous ses soldats le serment de ne pas abandonner son drapeau et de lui obéir au titre de capitaine général. Il nomma au surplus des alcaldes et des regidores et tout ce qui concernait l'administration d'une ville. Il voulut que ce bourg portât le nom de Garayana. Il fit débarquer tous les chevaux et tous les hommes et ordonna aux navires de suivre la côte sous les ordres du capitaine Grijalva. Quant à lui, il resta à terre avec toute son armée en longeant le littoral et sans s'éloigner de la mer. Ayant marché deux jours par des pays déserts et marécageux, il arriva à un grand fleuve qui descendait des montagnes qu'on apercevait à environ cinq lieues de distance; on le traversa au moyen de mauvaises embarcations qui se trouvèrent en ce lieu. Après cette traversée, on rencontra un village qui avait été abandonné ce

jour-là même; il y avait des vivres en abondance, consistant en maïs, poules, et en excellentes goyaves. Garay y prit quelques Indiens qui comprenaient la langue de Mexico. Il les flatta, leur donna des chemises et les envoya comme messagers à d'autres habitations qu'on lui disait être près de là, afin qu'on le reçût sans faire résistance. Il contourna un marais, arriva aux villages et y fut accueilli pacifiquement. On lui donna très-bien à manger, des poules du pays et un autre volatile ressemblant assez à nos oies en bas âge et qu'on prenait dans les lagunes. Mais comme beaucoup des soldats de Garay étaient fatigués et que d'ailleurs on ne leur donnait rien des vivres que les Indiens apportaient, ils se soulevèrent et s'en furent dépouiller les Indiens des peuplades qu'on visitait. On séjourna là, du reste, pendant trois jours, après lesquels on recommença à marcher avec des guides.

L'expédition arriva au bord d'un grand fleuve qu'on ne put traverser qu'au moyen de canots qui furent fournis par les habitants pacifiques de ces villages qu'on venait de voir. On fit passer les chevaux à la nage; chaque canot poussé à la rame remorquait un cheval tiré par le licou. Or, comme ces animaux étaient nombreux et peu faits à cet exercice, cinq se noyèrent. On sortit de la rivière pour entrer dans un mauvais marécage, et c'est ainsi qu'on arriva au pays du Panuco, au prix des plus grandes fatigues. On eut alors l'espoir de trouver des vivres en abondance, mais tous les villages en étaient dépourvus; il n'y avait ni maïs, ni provisions d'aucune sorte; les habitants étaient très-irrités, à cause des combats qu'ils avaient eu à soutenir contre Cortès, peu de temps auparavant. C'est pour cela que, dans les endroits où il restait encore quelque chose, on avait tout enlevé et mis en sûreté. En voyant venir tant d'Espagnols, en effet, suivis de tant de chevaux, on prit peur, et on laissa les villages sans habitants

de sorte que là où Garay pensait avoir du repos, il ne trouvait que plus de fatigues. D'autre part, comme les maisons où il arrivait étaient abandonnées, il y avait beaucoup de vampires, de punaises et de moustiques, et c'était une nouvelle guerre à soutenir. Il eut à souffrir d'une autre mésaventure : c'est que les navires qui avançaient le long de la côte n'étaient pas arrivés au port et l'on n'en avait aucune nouvelle ; or, c'est précisément là qu'on avait gardé beaucoup de provisions. On s'éclaira, à ce sujet, au moyen d'un Espagnol qui vint voir les gens de l'expédition ; ou plutôt on le trouva dans un village qui dépendait des colons de Santisteban du Port. Cet Espagnol avait fui les menaces de la justice, à cause d'un délit qu'il avait commis. Il leur dit que les colons avaient leur résidence dans un bourg près de là, que Mexico était un excellent pays et que tous ses résidents étaient fort riches.

Lorsqu'ils apprirent ces nouvelles, les soldats de Garay parlèrent au fuyard et surent par lui que le district de Mexico était excellent, tandis que celui du Panucó valait beaucoup moins. Ces soldats se débandèrent alors et s'en allèrent pillant à travers le pays, en se dirigeant vers Mexico. Garay, voyant que ses hommes se mutinaient et qu'il ne pouvait les contenir, envoya un de ses capitaines, appelé Diego de Ocampo, à la villa de Santisteban, pour s'enquérir des sentiments de Pedro de Vallejo, lieutenant de Cortès dans cette résidence. Il écrivit même à cet officier qu'il était porteur de pouvoirs de Sa Majesté pour gouverner ces provinces en qualité de commandant militaire ; il lui disait encore qu'il avait abordé avec ses navires au fleuve de Palmas et racontait les grandes fatigues qu'il avait eu à endurer en route. Vallejo rendit les plus grands honneurs à Diego de Ocampo ainsi qu'à ceux qui venaient avec lui ; il leur fit une réponse satisfaisante et leur dit que

Cortès se réjouirait d'avoir pour commandant un nouveau colon aussi distingué, mais qu'il avait payé fort cher la conquête de cette province et que Sa Majesté lui avait fait la grâce de l'en nommer gouverneur ; que Garay pouvait venir, quand il le voudrait, avec son armée, bien certain que lui, Vallejo, serait son serviteur ; qu'il le prierait néanmoins de vouloir bien ordonner à ses soldats de ne plus commettre des vexations envers les Indiens, et de ne pas les voler, attendu que déjà deux villages s'étaient plaints. Aussitôt après, Vallejo écrivit à Cortès, par des courriers rapides ; il lui envoya même la lettre de Garay, et obtint que Diego de Ocampo en écrivît une autre. Il priait le général d'aviser, l'invitant à envoyer sur-le-champ de nouveaux soldats ou à venir en personne.

Ayant reçu ces dépêches, Cortès manda fray Bartolomé, Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, ainsi que Gonzalo de Ocampo, frère du Diego de Ocampo qui était venu avec Garay. Il leur remit des titres qu'il tenait de Sa Majesté et qui le mettaient en possession de tout ce qu'il aurait conquis, jusqu'à ce que l'on eût éclairci le litige à débattre entre lui et Velasquez. Ces titres devaient être notifiés à Garay par ces envoyés. Quoi qu'il en soit, Gonzalo de Ocampo étant revenu avec la réponse de Vallejo à Garay, celui-ci la trouva satisfaisante et il crut devoir se rapprocher de la villa de Santisteban du Port avec toute son armée. Cependant Pedro de Vallejo formait ses plans, d'accord avec tous les habitants du bourg, en se fondant sur l'avis qu'il avait reçu de cinq soldats déserteurs de Garay, arrivés en ce lieu, qui prétendaient que les forces de leur chef campaient habituellement sans précaution et sans aucune surveillance. Elles étaient pour le moment dans un bon et grand village appelé Nachaplan. Comme les gens de Vallejo connaissaient bien le pays, ils tombèrent tout à coup sur les troupes de Garay, lui pri-

rent environ quarante soldats et les emmenèrent à la ville de Santisteban du Port où les prisonniers s'estimèrent eux-mêmes de bonne prise. Vallejo donna pour raison de sa conduite que ces hommes, sans avoir notifié leurs pouvoirs et leurs titres, s'en allaient rançonnant le pays. Garay en éprouva un grand souci ; il fit réclamer ses soldats à Vallejo, le menaçant de la justice de notre Roi et seigneur. Vallejo répondit que, quand il aurait vu les lettres royales, il s'inclinerait devant elles et obéirait; que mieux eût valu qu'Ocampo les apportât quand il vint, pour qu'on eût pu s'y soumettre; qu'en attendant, il priait Garay d'ordonner à ses soldats de ne point voler ni saccager les villages de Sa Majesté.

En ce moment arrivèrent fray Bartolomé, Alvarado et les capitaines que Cortès avait envoyés avec ses titres. Comme Diego de Ocampo était alors alcalde mayor à Mexico au nom de Cortès, il commença par faire des sommations à Garay, lui enjoignant de ne point entrer ainsi dans ce pays, attendu que Sa Majesté avait ordonné que Cortès en fût le possesseur. En demandes et réponses, pour lesquelles fray Bartolomé servit d'intermédiaire, quelques journées se passèrent, et en attendant, plusieurs soldats de Garay désertaient à l'envi; ils étaient au quartier à la nuit tombante et l'aurore ne les y retrouvait plus. Garay s'apercevait que les capitaines de Cortès avaient beaucoup de cavaliers et de gens d'escopette et qu'à tout instant il leur venait encore du monde. D'autre part, il apprenait que, parmi ses navires auxquels il avait ordonné de côtoyer le rivage, deux s'étaient perdus par suite d'un coup de vent du nord ; les autres bâtiments se trouvaient à l'embouchure du fleuve, mais le lieutenant Vallejo leur avait intimé l'ordre de rentrer dans la rivière, de crainte qu'il ne leur arrivât quelque malheur, comme dans la dernière tempête; s'ils ne s'empressaient d'obéir, il les

tiendrait pour des corsaires vivant de pillage. Les capitaines répondirent que Vallejo cessât de s'occuper d'eux et de leur signifier ses ordres, qu'ils resteraient où ils voudraient. Cependant Francisco de Garay en arrivait à redouter la bonne fortune de Cortès.

Au milieu de tout cela, l'alcalde mayor Diego de Ocampo, Pedro de Alvarado et Gonzalo de Sandoval avaient des entrevues secrètes avec les soldats de Garay et les capitaines des navires, avec lesquels ils traitaient pour les décider à mouiller au port et à livrer leurs bâtiments à Cortès. Martin de San Juan Lepuzcuano et un certain Castromocho, commandants de bord, se livrèrent avec leurs navires au lieutenant Vallejo, représentant de Cortès. Aussitôt qu'il en eut pris possession, Vallejo s'en fut intimer au capitaine Grijalva, qui était à l'embouchure du fleuve, l'ordre d'y entrer et d'y jeter l'ancre ou de s'en aller au large où il voudrait. Mais Grijalva lui répondit par des coups de canon. On se résolut alors à envoyer en canot un notaire royal, appelé Vicente Lopez, pour sommer Grijalva de faire son entrée et lui porter des lettres de Pedro de Alvarado et de fray Bartolomé, renfermant la promesse des faveurs de Cortès. Après les avoir lues, voyant du reste que tous les autres bâtiments étaient entrés dans le fleuve, Grijalva se décida à faire de même avec son vaisseau amiral. Le lieutenant Vallejo s'empressa de lui notifier alors qu'il le faisait prisonnier au nom de Fernand Cortès. Mais il ne tarda pas à le mettre en liberté, lui et tous les autres prisonniers, par égard aux paroles de fray Bartolomé qui lui dit : « Menons nos affaires sans verser de sang, puisque cela se peut ainsi ; nous n'en ferons que plus de plaisir à Dieu et à notre Empereur ».

Lorsque Garay comprit sa mauvaise situation, quand il vit ses soldats mutinés et dispersés, quelques navires perdus et les autres pris par Cortès, s'il était triste avant

ces événements, bien plus triste encore il devint en se sentant en pleine déroute. Il protesta, en sommant les capitaines de Cortès de lui rendre ses navires ainsi que tous ses soldats, assurant qu'il voulait se rendre au plus tôt au fleuve de Palmas. Il exhiba les pouvoirs et les titres qu'il avait en sa possession ; mais il assura que, pour ne pas entrer dans des débats avec Cortès, il voulait se retirer. Ces caballeros lui répondirent qu'à la bonne heure, il pouvait partir et que, quant à eux, ils ordonneraient à ses soldats mutinés, qui s'étaient éparpillés dans la province et dans les villages, de venir rejoindre leur chef et de se rendre à bord des navires. Ils prirent leurs mesures pour approvisionner Garay de tout le nécessaire, en vivres, armes, canons et poudre. Ils promirent d'écrire à Cortès de vouloir bien faire pour lui tout ce dont il serait besoin. Garay se montra satisfait de ces promesses. On publia immédiatement dans la ville les ordres de ralliement et l'on envoya dans les villages des alguazils chargés de s'emparer des soldats mutinés pour les ramener à Garay; mais on eut beau les menacer de peines sévères, ce fut en vain, on ne put rien obtenir d'eux. Quelques-uns, qu'on réussit à prendre, disaient qu'ils étaient arrivés à la province de Panuco et que dès lors ils n'étaient point obligés de suivre leur chef plus loin, ni de respecter davantage le serment qu'ils avaient fait. Ils ajoutaient d'autres raisons qu'ils supposaient péremptoires, prétendant que Garay ne savait ni commander, ni faire la guerre. Lorsque celui-ci reconnut qu'on n'obtenait rien ni des rappels, ni des démarches sincèrement pratiquées par les capitaines de Cortès pour rassembler ses soldats, il fut vraiment désespéré. Dans cet état d'abandon général, les capitaines lui conseillèrent d'écrire à Cortès et lui promirent d'intercéder pour lui obtenir l'autorisation d'aller au fleuve de Palmas; ils ajoutèrent

qu'ils connaissaient assez le bon naturel de Cortès pour être convaincus que celui-ci l'aiderait en tout ce qui serait possible, et que, du reste, Pedro de Alvarado et le moine s'offriraient à être sa caution.

Garay se résolut, en conséquence, à écrire immédiatement à Cortès. Il lui fit le rapport de son voyage et de ses malheurs. Il lui disait que, si cela lui paraissait convenable, il irait le voir et lui communiquerait des choses utiles au service de Dieu et de Sa Majesté, lui recommandant au surplus le soin de sa dignité et de son rang, et le suppliant d'aviser à son sujet de telle sorte que son honneur n'en reçût aucune atteinte. Fray Bartolomé, Pedro de Alvarado, Diego de Ocampo et Gonzalo de Sandoval écrivirent en même temps à Cortès en faveur de Garay, afin qu'il fût aidé en toute chose, en considération de la grande amitié qui les avait unis autrefois. Au reçu de ces lettres, Cortès se sentit pris de commisération pour Garay; il lui répondit avec beaucoup de douceur qu'il regrettait grandement toutes ses peines ; qu'il le priait de s'en venir à Mexico; qu'il promettait de l'aider en tout ce qui lui serait possible, avec la meilleure volonté du monde, et qu'il s'en remettait à ses œuvres pour le prouver. Il envoya des ordres pour qu'on lui rendît les plus grands honneurs partout où il passerait, lui donnant tout le nécessaire ; il eut même soin de lui faire parvenir des douceurs pour la route. En arrivant à Tezcuco, Garay y trouva un banquet préparé pour le recevoir ; quand il s'approcha de la capitale, Cortès et plusieurs caballeros en sortirent pour aller au-devant de lui. Garay était dans l'admiration à l'aspect de tant de villes et surtout en voyant Mexico. Cortès l'emmena dans ses palais, qu'il s'occupait à relever en ce moment. Quand ils se furent fait leurs politesses mutuelles, Garay raconta au général ses malheurs et ses peines, le priant de vouloir bien y

porter remède, ce qui lui fut promis avec la plus grande sincérité. La médiation de fray Bartolomé, de Pedro de Alvarado et de Gonzalo de Sandoval ne fut pas indifférente à ce résultat. Trois ou quatre jours après son arrivée, pour rendre l'amitié plus durable et plus sûre, fray Bartolomé mit en avant le mariage d'une fille de Cortès, appelée doña Catalina Cortès y Pizarro, qui était fort jeune, avec un fils de Garay possesseur du majorat de la famille, qui était venu sur la flotte avec son père, à titre de commandant. Cortès approuva cette pensée et s'empressa de constituer en dot à doña Catalina une grande somme en piastres d'or. Il fut, en outre, convenu que Garay irait coloniser le fleuve de Palmas et que Cortès lui fournirait le nécessaire pour la pacification de cette province, y compris des capitaines et des soldats de son armée, afin qu'il pût s'en reposer sur eux des soins de la guerre. Toutes ces promesses et le sincère bon vouloir qu'il reconnut en Cortès rendirent Garay très-joyeux, et je ne doute pas, quant à moi, que notre général n'eût tout fait ainsi qu'il l'avait réglé et promis.

Toujours est-il que Garay fut prendre ses logements chez un nommé Alonso de Villanueva, parce que Cortès construisait, en ce moment, ses grands palais avec des cours si spacieuses que c'était admirable. Alonso de Villanueva était allé à l'île de la Jamaïque lorsque Cortès lui donna la commission d'acheter des chevaux. Je ne saurais affirmer s'il fit plus tard ou alors cette visite; mais ce que je sais c'est qu'il était grand ami de Garay et que c'est à cause de cette amitié ancienne que celui-ci pria Cortès de le laisser habiter la maison de Villanueva. De toute façon, on lui rendait tous les honneurs possibles ; les habitants de Mexico lui formaient entourage. Rappelons qu'en ce même temps se trouvait à Mexico Pamfilo de Narvaez, celui-là même que nous avions mis en déroute, ainsi que

je l'ai raconté ailleurs. Il fut rendre visite à Garay; ils s'embrassèrent et ils se confièrent mutuellement leurs chagrins et leurs malheurs. Comme Narvaez était fort altier dans sa manière de parler, de propos en propos, il en arriva à dire à Garay en souriant : « Señor adelantado don Francisco de Garay, quelques soldats déserteurs m'ont affirmé que vous aviez l'habitude de dire aux hommes de votre expédition : « Attention, conduisons-nous en « hommes, et battons-nous honorablement contre ces sol- « dats de Cortès; ne nous laissons pas prendre au dé- « pourvu comme on prit Narvaez. » Eh bien! moi, je vous dis, señor don Francisco de Garay, qu'on me creva cet œil dans le combat, qu'on me vola, me brûla tout ce que je possédais; on me tua même mon alferez et grand nombre de soldats; on arrêta tous mes capitaines; de sorte qu'on peut bien assurer qu'on ne me prit pas tant au dépourvu qu'on l'a fait avec vous-même. Sachez qu'il n'y a jamais eu dans le monde un être plus fortuné que Cortès. Il a de tels capitaines et soldats que chacun d'eux, en particulier, a pu se dire heureux comme Octavien en toutes les entreprises, comme Jules César lorsqu'il s'est agi de vaincre et plus qu'Annibal dans l'action et dans les batailles. » Garay répondait qu'il n'était pas nécessaire de le lui dire; qu'on voyait dans les faits la vérité de tout cela; et d'ailleurs, quel homme au monde, avec si peu de soldats, se fût hasardé à faire échouer ses navires et à pénétrer au milieu de si valeureuses peuplades et de si grandes villes en y portant la guerre? Et Narvaez renchérissait en racontant d'autres hauts faits de Cortès. Ils continuèrent ainsi longtemps leur entretien sur les conquêtes de la Nouvelle-Espagne.

Nous mettrons de côté tous les éloges qu'entre eux ils nous adressèrent, pour dire que Garay sollicita de Cortès en faveur de Narvaez l'autorisation de retourner à l'île de

Cuba rejoindre sa femme doña Maria de Valenzuela, personne fort riche en propriétés minières, sans compter les nombreux Indiens que possédait Narvaez. Outre ces sollicitations de Garay, appuyées de prières réitérées, la femme de Narvaez avait elle-même, par lettres, supplié Cortès de vouloir bien laisser partir son mari; car elle connaissait notre général depuis son séjour à Cuba où ils avaient même été compères. Cortès finit par accorder cette autorisation et fournit même un secours de deux mille piastres d'or. Cette faveur ainsi obtenue, Narvaez remercia très-humblement Cortès; il lui fit les plus grandes promesses d'être son serviteur en toutes choses, et il partit pour Cuba.

Nous devons dire maintenant ce que devinrent Garay et sa flotte. La nuit de Noël de l'année 1523, Garay alla avec Cortès à matines. Elles furent célébrées par de très-beaux chants et fray Bartolomé officia à la messe de minuit. Au retour de l'église, on fit un déjeuner très-gai, et une heure après, avec l'air vif du matin, étant déjà d'ailleurs mal disposé, Garay fut pris d'une douleur de côté accompagnée de forte fièvre. Les médecins lui ordonnèrent une saignée et le purgèrent; mais, voyant que le mal empirait, ils prièrent fray Bartolomé de dire au malade qu'il allait mourir, qu'il se confessât et qu'il fît son testament. Fray Bartolomé remplit sa mission, annonçant au malade que sa fin approchait, qu'il eût à s'y préparer en bon chrétien et honorable gentilhomme, et qu'il ne perdît point son âme après avoir perdu son avoir. Garay lui répondit : « Père, vous avez raison, je veux que vous me confessiez cette nuit même; je désire recevoir le saint corps de Jésus-Christ et faire mon testament. » Il fit, en effet, très-honorablement tout cela : après avoir communié, il signa ses dernières volontés, nommant pour exécuteurs testamentaires Cortès et fray Bartolomé de Olmedo, et ensuite, le

quatrième jour de sa maladie, il rendit son âme à Notre Seigneur Jésus-Christ qui l'avait créée. C'est là un effet du pays de Mexico; on y meurt en trois ou quatre jours de cette douleur de côté; je l'ai déjà dit une autre fois; nous le savions fort bien, par expérience, depuis notre séjour à Tezcuco et à Cuyoacan où succombèrent plusieurs de nos soldats. Garay étant mort — que Dieu lui pardonne! *Amen!* — on lui rendit les plus grands honneurs à ses funérailles, et Cortès ainsi que plusieurs autres gentilshommes portèrent son deuil. C'est ainsi que le malheureux Garay mourut hors de son pays, dans une maison étrangère, loin de sa femme et de ses enfants.

Laissons ce sujet pour en revenir à la province du Panuco. Lorsque Garay s'en vint à Mexico, comme ses capitaines et ses soldats restèrent sans chef et sans personne qui les commandât, chacun des hommes que je vais nommer et qui étaient venus en compagnie de Garay, voulait devenir capitaine. C'étaient Juan de Grijalva, Gonzalo de Figueroa, Alonso de Mendoza, Lorenzo de Ulloa, Juan de Medina le Borgne, Juan de Villa, Antonio de la Cerda, et un certain Taborda. Ce dernier fut le plus turbulent de tout le quartier de Garay. Mais, de préférence à eux tous, un fils de Garay, celui-là même que Cortès voulait marier avec sa fille, fut désigné pour les commander. Malheureusement, ni ceux que je viens de nommer, ni aucun de ses subordonnés ne voulaient lui obéir; on ne tenait nul compte de ses ordres. Bien plus, ils se réunissaient par quinze ou vingt hommes, et ils s'en allaient pillant les villages, violant les femmes, enlevant étoffes, poules et tout ce qu'ils trouvaient, comme s'ils eussent été en pays de Maures. Quand les Indiens de la province eurent vu cette conduite, ils furent d'avis tout d'une voix de se réunir pour les mettre à mort. En fort peu de jours, ils sacrifièrent plus de cinq cents Espagnols et en firent leurs

repas. Ces malheureux appartenaient tous à l'expédition de Garay. Il y eut des villages où l'on sacrifia plus de cent Espagnols à la fois. Dans les autres peuplades, on s'emparait seulement de ceux qui étaient débandés, pour les sacrifier et les manger. Ils n'étaient point organisés pour la résistance et refusaient d'obéir aux habitants de Santisteban, laissés là par Cortès comme colons. D'ailleurs les Indiens qui les attaquaient se réunissaient en si grand nombre que les Espagnols ne pouvaient se défendre. Ces guerriers en arrivèrent du reste à un tel degré d'audace que plusieurs d'entre eux se jetèrent même sur la ville, renouvelant leurs attaques nuit et jour, au point qu'elle courut vraiment le risque d'être enlevée. N'eussent été sept ou huit vieux conquérants de la troupe de Cortès et le capitaine Vallejo, qui avaient soin de placer des sentinelles, de faire des rondes et d'inspirer du courage à tous les autres, certainement l'ennemi fût entré dans la ville. Ces conquérants recommandaient aux autres soldats de Garay de se tenir constamment avec eux, leur faisant observer qu'on était mieux en rase campagne, que c'était là qu'il fallait attendre l'ennemi et qu'on ne devait point revenir à la ville. Ces recommandations furent suivies; on eut à soutenir trois rencontres, et quoique le capitaine Vallejo y fût tué, en même temps que plusieurs autres y recevaient des blessures, on mit les Indiens en déroute et on en tua un grand nombre. Ces indigènes étaient tous si furieux, qu'en une seule nuit ils brûlèrent et grillèrent plus de quarante Espagnols; ils tuèrent aussi quinze chevaux. Plusieurs des victimes, prises en un seul village, étaient des soldats de Cortès; les autres provenaient de l'expédition de Garay.

Lorsque Cortès apprit le carnage de cette province, il en éprouva une telle irritation qu'il voulut marcher lui-même contre les habitants; mais, comme il s'était fracturé un

bras, il ne put faire campagne. Il donna immédiatement à Sandoval l'ordre de partir avec cent soldats, cinquante cavaliers, deux canons, quinze arquebusiers ou arbalétriers et huit mille alliés tlascatèques et mexicains. Il lui prescrivit de ne revenir qu'après avoir châtié les rebelles de manière qu'ils n'eussent plus la tentation de recommencer. Comme Sandoval était homme d'une grande valeur et qu'il ne s'endormait pas quand il avait à accomplir quelque chose d'importance, il ne perdit pas de temps en route. Il eut la prudence de bien expliquer aux cavaliers comment ils devaient attaquer et reprendre haleine. Bientôt, il apprit que tous les guerriers de ces provinces l'attendaient dans deux défilés difficiles. Il résolut alors d'envoyer la moitié de son monde vers l'un des passages, tandis qu'il se porterait lui-même sur l'autre, avec le reste de sa troupe. Il ordonna aux gens d'arbalète et d'espingole de s'organiser de manière que les uns fissent la charge et les autres le tir, attaquant ferme, jusqu'à voir si on pourrait mettre l'ennemi en fuite. De leur côté, les Indiens lançaient tant de pieux, de flèches et de pierres qu'ils blessèrent plusieurs de nos soldats et un grand nombre de nos alliés. Sandoval s'obstina devant ce défilé jusqu'à la nuit et il envoya dire qu'on en fît autant pour l'autre mauvais passage; mais il ne put parvenir ni à pénétrer, ni à déloger l'ennemi de ses positions.

Le lendemain de bonne heure, ce capitaine, voyant qu'il n'arrivait à rien en s'obstinant sur ce point, se décida à envoyer un avis au bataillon qui se trouvait à l'autre défilé, et il fit semblant de lever le camp et de reprendre, comme s'il était découragé, la route de Mexico. Les naturels de ces provinces qui se trouvaient réunis là crurent réellement que c'était la crainte qui le faisait reculer. Ils se portèrent sur la route, le suivant avec de grands cris et vociférant des injures. Mais ils eurent beau

s'acharner sur sa troupe, Sandoval n'opérait sur eux aucun retour offensif. Ce stratagème avait pour but de leur faire oublier toute prudence, afin qu'après avoir perdu trois jours, on profitât de la nuit pour tomber sur les défilés et y passer avec toute l'armée. Cela se fit ainsi en effet. A minuit, Sandoval revint sur ses pas, prit l'ennemi au dépourvu et passa avec ses cavaliers. Mais ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers; trois chevaux furent tués et beaucoup de soldats blessés. Quand le général se vit sur un meilleur terrain et délivré de ces mauvais passages avec tout son monde, il prit une direction, en désigna une autre au reste de sa troupe et tous ensemble tombèrent sur de gros bataillons ennemis qui s'étaient reformés pendant la nuit après avoir eu connaissance de la volte-face des Espagnols. Leur nombre était si considérable que Sandoval craignit réellement d'être rompu et mis en déroute. Il donna donc à tous ses soldats l'ordre de le rejoindre et de combattre en une seule masse. Voyant du reste et entendant dire que les Indiens, qui s'avançaient jusqu'à la pointe des épées comme des tigres enragés, avaient enlevé six lances à ceux de ses cavaliers qui n'étaient pas accoutumés à la guerre, Sandoval en fut si irrité qu'il s'écria qu'il eût mieux valu n'amener que peu de soldats connus de lui et non pas ceux qu'il avait dans ses rangs. Il expliqua alors à ces recrues de quelle manière on devait combattre : avancer avec la lance un peu en travers, ne pas s'arrêter à donner de la pointe, mais balafrer les visages, courir en avant et continuer ainsi jusqu'à ce que l'ennemi fût en fuite. Il ajoutait que c'est chose bien connue que, si l'on s'arrête au coup de lance, l'Indien s'empresse de porter la main sur l'arme; que si l'ennemi tourne le dos, il faut le suivre au petit galop, toujours la lance un peu en travers; et si, malgré tout, il réussit à se saisir de l'arme, — car quelquefois, quoi qu'on

fasse, cela arrive, — alors il s'agit de la lui arracher sans retard, et pour cela il faut serrer son cheval entre les jambes, assurer solidement la lance dans la main, porter le bout du manche sous l'aisselle pour mieux l'appuyer, faire alors un effort pour l'enlever à l'ennemi et, s'il ne veut pas la lâcher, le traîner en poussant son cheval.

Après avoir donné cette leçon sur la manière de combattre, voyant tous ses fantassins et cavaliers bien réunis, il s'en fut passer la nuit sur le bord d'une rivière. Il eut soin de choisir les vedettes, de placer les sentinelles avancées, de mettre des éclaireurs en campagne et il ordonna que les chevaux restassent sellés toute la nuit. Il recommanda aussi que les arbalétriers, les arquebusiers, les gens d'escopette et les soldats fussent toujours bien sur leurs gardes. Il donna l'ordre aux Tlascaltèques et Mexicains auxiliaires de tenir leurs bataillons un peu éloignés de nous, vu l'expérience acquise au siége de Mexico, ne voulant pas que, si l'ennemi tombait la nuit sur notre camp, la foule de nos alliés y produisît de l'embarras. Sandoval prit cette précaution parce qu'il craignait une attaque, ayant su que plusieurs bataillons indiens se réunissaient près de son campement. Cela lui fit penser qu'ils viendraient certainement l'assaillir cette nuit même ; il se confirmait dans cette opinion en entendant des cris, le son des cornets et le bruit des tambours à peu de distance de là. En outre nos alliés avaient dit à Sandoval que l'ennemi se vantait qu'on le tuerait ce jour-là même, avec tout son monde, aussitôt que l'aube aurait paru. En même temps nos éclaireurs vinrent, par deux fois, avertir qu'on entendait les Indiens s'appeler et s'assembler de toutes parts.

Le jour venu, Sandoval fit mettre toutes ses compagnies en bon ordre, il répéta aux cavaliers tout ce qu'il leur avait déjà recommandé, et, cela fait, il se mit en route, marchant à travers des groupes de maisons vers le lieu

où l'on entendait le son des cornets et le bruit des tambours. Il avait à peine marché un demi-quart de lieue. lorsque trois bataillons de guerriers s'avancèrent à sa rencontre. Ils commençaient déjà à l'entourer, lorsque, s'en apercevant, il commanda à ses cavaliers de charger, la moitié d'un côté, la moitié de l'autre. On lui tua deux des soldats récemment venus de Castille et trois chevaux; mais il mit les Indiens en un tel désordre qu'il put désormais les poursuivre en en tuant et blessant à sa guise, de manière à leur ôter l'envie de se réunir contre nous comme autrefois. De leur côté, nos alliés mexicains et tlascaltèques faisaient le plus grand mal aux villages; ils prirent beaucoup de monde et ils brûlèrent toutes les habitations qui se trouvaient sur la route, jusqu'à ce que Sandoval fût arrivé au bourg de Santisteban du Port. Il y trouva les colons dans un grand abattement, les uns blessés grièvement, les autres fort malades; le pire de tout, c'est qu'ils n'avaient de maïs ni pour eux, ni pour leurs vingt chevaux; car nuit et jour l'ennemi renouvelait ses attaques, de manière à leur enlever toute possibilité de s'approvisionner de maïs ni de n'importe quelle autre chose; les combats n'avaient pas faibli un seul jour jusqu'à l'arrivée de Sandoval. Mais, dès ce moment même, les attaques cessèrent.

Tous les habitants du bourg furent rendre visite au nouveau capitaine, lui parler et le remercier en chantant ses louanges pour être venu les secourir dans un moment si opportun. Les hommes de Garay lui dirent que, n'eût été le secours considérable de sept ou huit vieux conquérants de Cortès, ils auraient couru les plus grands dangers pour leur vie; que ces huit hommes faisaient chaque jour des sorties, obligeant les autres soldats à les suivre, et ils résistaient de manière à ne pas laisser entrer l'ennemi dans la ville. Comme ils étaient devenus les

chefs et que tout se faisait par leur ordre, ils avaient pris la mesure d'installer les malades et les blessés dans l'intérieur du bourg et de faire camper tous les valides au dehors. C'est ainsi qu'ils avaient réussi à contenir l'ennemi. Sandoval les embrassa tous ; ces vieux conquérants étaient de sa connaissance et même de ses amis, surtout un certain Navarette Ca azcoza et Alamilla, avec cinq autres, tous soldats de Cortès. Il fit donner à chacun d'eux des cavaliers, des arbalétriers et des gens d'escopette, pris parmi ceux qu'il avait amenés, et il les détacha dans deux directions, pour qu'ils pussent se procurer du maïs et des provisions, battre le pays et prendre autant d'ennemis qu'il serait possible, surtout des caciques. Sandoval en disposa ainsi parce qu'il avait une blessure grave à la cuisse et le visage meurtri d'un coup de pierre. Comme d'ailleurs un grand nombre de ses hommes étaient blessés, il passa trois jours dans la ville sans sortir pour combattre. S'il se permit ces trois jours de repos, c'est qu'il avait pu envoyer les capitaines que je viens de dire et qu'il comptait sur leur conduite, non sans raison, puisqu'ils expédièrent tout de suite du maïs et d'autres provisions pour la ville, ainsi qu'un grand nombre d'Indiennes et d'enfants, avec cinq personnages de qualité, chefs de guerriers, dont ils avaient réussi à s'emparer.

Sandoval fit mettre en liberté tout le petit monde, garda les personnages et envoya dire à ses soldats de ne prendre, à l'avenir, que des hommes qui auraient trempé dans la mort des Espagnols, laissant libres les femmes et les enfants et se contentant d'inviter les villages à la paix. Il y avait dans le bourg quelques-uns des principaux personnages de l'expédition de Garay ; c'étaient eux qui avaient été cause du soulèvement de cette province ; j'en ai nommé la plupart dans le chapitre précédent. Voyant que Sandoval ne leur donnait aucune mission en leur

confiant des troupes, ainsi qu'il l'avait fait pour les sept vieux conquérants de Cortès, ils commencèrent à murmurer contre ce chef; ils excitaient même d'autres soldats à médire de lui et de ses actes; ils formaient le dessein de se révolter, en gardant la possession du pays, sous prétexte qu'ils étaient avec le fils de Francisco de Garay qui s'en pouvait dire le véritable commandant. Sandoval, l'ayant appris, leur parla dans les meilleurs termes, en disant : « Señores, on m'assure qu'au lieu de m'être reconnaissants pour le secours que, grâce à Dieu, je vous ai porté, vous lancez des paroles que des caballeros comme vous ne devraient jamais proférer. Je n'enlève rien à votre honneur et à votre rang en choisissant, pour aller guerroyer, ceux que vous aviez déjà ici pour commandants et capitaines. Si je vous avais trouvés déjà chargés du commandement de cette place, je serais répréhensible en vous enlevant cet emploi; mais je voudrais bien savoir pourquoi vous ne briguiez pas ces postes honorables lorsque vous étiez investis. Ce que vous me disiez tout d'une voix il n'y a pas longtemps, c'est que, n'eussent été ces sept vieux soldats, vous vous seriez vus en de plus grands embarras. Pour ces raisons, et aussi parce qu'ils connaissent le pays mieux que vous, j'ai dû les préférer pour marcher. Sachez, señores, que pendant nos campagnes dans le Mexique nous ne portions pas l'attention sur ces vétilles; nous ne pensions qu'à servir loyalement Sa Majesté. Je vous prie en grâce de faire de même dorénavant. Je ne serai pas longtemps dans cette province; si je n'y perds la vie, je partirai pour Mexico. Celui qui restera après moi comme lieutenant de Cortès vous donnera sans doute de grands emplois; quant à moi, je vous prie seulement de m'excuser. » Voilà comment il en finit avec eux; mais ils ne lui en continuèrent pas moins leur mauvais vouloir.

Le lendemain, Sandoval partit avec tous ceux qui étaient venus avec lui de Mexico et il s'adjoignit les sept conquérants qu'il avait déjà envoyés en expédition. Il s'y prit de telle façon qu'il arrêta vingt caciques qui tous avaient trempé dans la mort de plus de six cents Espagnols, tant des troupes de Garay que des colons laissés dans la ville par Cortès. Il fit convier à la paix la plus grande partie des peuplades de la province. Plusieurs se soumirent; il sut dissimuler avec d'autres qui ne se hâtaient pas de venir. Après cela, il envoya des courriers rapides à Cortès pour rendre compte de tout ce qui était arrivé, lui demander ce qu'il fallait faire des prisonniers et — Pedro de Vallejo, lieutenant de Cortès, étant mort d'un coup de flèche — savoir qui commanderait à sa place. Il écrivait aussi que les soldats que j'ai déjà nommés s'étaient conduits en hommes résolus. En lisant la lettre, Cortès se réjouit beaucoup de voir que cette province fût déjà pacifiée. Le général, au moment où il reçut ce message, se trouvait entouré de plusieurs des premiers conquérants et de quelques autres soldats venus récemment de Castille. Il dit devant eux : « O Gonzalo de Sandoval, à quel point je suis votre obligé et de quels embarras vous venez de me sortir ! » A la suite de ces paroles, tous à l'envi se prirent à répéter que c'était un prodigieux capitaine et qu'on pouvait placer son nom entre les plus renommés. Quoi qu'il en soit, Cortès lui répondit à l'instant qu'afin de rendre plus solennel le châtiment de ceux qui s'étaient rendus coupables de tant d'assassinats d'Espagnols, de vols de propriétés et de massacres de chevaux, il allait envoyer l'alcalde mayor Diego de Ocampo pour ouvrir contre eux une instruction, afin qu'on exécutât l'arrêt prononcé par la justice. Il ordonnait de condescendre à tout ce qui serait possible vis-à-vis des indigènes de cette province et de ne point permettre que les gens de Garay

ou n'importe quelles autres personnes les volassent ou leur infligeassent de mauvais traitements. Après avoir pris connaissance de cette lettre et su l'arrivée d'Ocampo, Sandoval s'en réjouit grandement. Deux jours après, on procéda contre les capitaines et les caciques qui avaient contribué à la mort des Espagnols. La sentence fut prononcée conformément à leurs aveux. Quelques-uns furent pendus ou brûlés vifs; on pardonna à certains autres, et la dignité de cacique fut transférée aux fils et frères des suppliciés, ainsi que cela leur revenait de droit.

Il paraît que Diego de Ocampo apportait des instructions et des ordres de Cortès pour rechercher ceux qui s'étaient livrés au pillage, avaient fomenté des complots, attisé les rancunes et excité les autres soldats à se mutiner. Il devait les embarquer sur un navire qui les ramènerait à l'île de Cuba. Cortès envoya même deux mille piastres pour que Juan de Grijalva pût y retourner aussi, et l'ordre de lui fournir toute espèce de secours pour aller à Mexico dans le cas où il voudrait y venir. Le fait certain, c'est que tous se prêtèrent bien volontiers à retourner à l'île de Cuba où ils possédaient des Indiens. On leur fit donner beaucoup de provisions en maïs, poules et tous autres produits du pays, et ils regagnèrent ainsi leurs domiciles habituels. Ces dispositions étant prises, un certain Vallecillo fut nommé commandant de la province, tandis que Sandoval et Diego de Ocampo s'en retournèrent à Mexico. Ils furent bien reçus par Cortès et par la capitale entière où l'on avait craint pour eux une déroute. On s'y réjouit donc beaucoup et on fit de grandes fêtes à l'occasion du retour de Sandoval victorieux. Fray Bartolomé de Olmedo demanda à Cortès qu'il fût rendu grâces à Dieu publiquement, et on célébra une grande fête en l'honneur de Notre Dame. Fray Bartolomé de Olmedo y fit un sermon bien dévot et digne de sa haute

instruction. Désormais on n'eut plus à réprimer aucun soulèvement dans cette province.

Nous abandonnerons ce sujet pour dire ce qui arriva au licencié Zuazo dans son voyage, en venant de Cuba à la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CLXIII

Comme quoi, le licencié Alonso de Zuazo venant sur une caravelle à la Nouvelle-Espagne avec deux moines de la Merced, amis de fray Bartolomé de Olmedo, le bâtiment fut s'échouer sur de petites îles appelées les Vivoras. De la mort de l'un des moines, et de ce qui arriva encore.

J'ai déjà parlé, dans un précédent chapitre, de la visite que le licencié Zuazo fit à Francisco de Garay, au village de Xaqua, près du bourg de la Trinidad, dans l'île de Cuba. On sait que celui-ci insista pour que le licencié vînt avec la flotte, afin de servir de médiateur entre Cortès et lui; car il pensait bien qu'ils se trouveraient en désaccord au sujet du gouvernement du Panuco.

Alonso de Zuazo lui promit qu'il réaliserait ce projet, aussitôt qu'il aurait rendu compte au Tribunal, qui l'en avait chargé, de son inspection dans l'île de Cuba où il se trouvait alors. Sa mission terminée, il s'empressa de faire son rapport, afin de pouvoir s'embarquer sans retard pour la Nouvelle-Espagne, ainsi qu'il l'avait promis. Il devait emmener avec lui deux moines de la Merced, fray Gonzalo de Pontevedra et fray Juan Varillas, natif de Salamanca. Celui-ci, grand ami du Père Bartolomé de Olmedo, avait demandé à ses supérieurs l'autorisation d'aller le rejoindre et le seconder dans son ministère. Il vivait à Cuba avec fray Gonzalo en attendant l'occasion de se rendre auprès de fray Bartolomé.

Zuazo, qui se disait parent de fray Juan, l'invita à partir avec lui. Ils s'embarquèrent sur un petit navire. Ils avaient déjà doublé le cap Saint-Antoine, qu'on appelle aussi des Gamatabeis, race sauvage qui ne s'est pas soumise aux Espagnols. Tandis qu'ils naviguaient, soit que le pilote fît fausse route, soit que leur petit bâtiment eût été entraîné par les courants, il fut s'échouer sur des îles qui s'élèvent au milieu de récifs appelés les Vivoras, non loin d'autres brisants nommés les Alacrans, sur lesquels viennent se perdre grand nombre de navires. Ce qui sauva Zuazo, ce fut la petitesse de son bâtiment. Afin de l'alléger et pouvoir arriver sans toucher fond à une petite île que l'on voyait près de là, on se résolut à jeter à la mer le porc salé et d'autres objets qui formaient la provision de vivres. Les requins s'acharnèrent aussitôt contre la salaison. Ils se saisirent même de l'un des matelots qui se trouvait dans l'eau jusqu'à la ceinture; ils le mirent en pièces et l'avalèrent. A en juger par l'acharnement avec lequel ces animaux s'obstinaient sur le sang de ce malheureux, on peut croire que tous les autres matelots auraient péri également, s'ils n'eussent réussi à gagner la caravelle en grande hâte.

Quoi qu'il en soit, ils s'ingénièrent le mieux possible, et ils arrivèrent à l'île avec leur bâtiment; mais comme ils avaient jeté à l'eau leur cassave et les autres provisions, ils n'avaient rien à manger, ni rien à boire, ni feu, ni quoi que ce soit qui pût leur servir à s'alimenter, excepté des lanières de bœuf desséché qui n'avaient pas été lancées à la mer. Ils eurent la chance d'avoir à bord deux Indiens de Cuba qui étaient experts à faire du feu avec de petits morceaux de bois qu'on trouvait dans cet îlot. Ils réussirent ainsi à allumer un foyer. Ensuite ils creusèrent un puits dans le sable et ils en retirèrent une eau saumâtre. Comme l'île n'était pas élevée et que

le sable la recouvrait, un grand nombre de tortues y venaient déposer leurs œufs. Aussitôt qu'ils les voyaient venir, les Indiens de Cuba couraient les retourner les pattes en l'air. Chacun de ces animaux arrive à pondre jusqu'à cent œufs de la grosseur de ceux de nos canards. Les treize naufragés eurent de quoi se bien nourrir avec la chair et les œufs de ces tortues. Au surplus les matelots tuaient des loups marins qui venaient la nuit sur les sables de l'île; ce fut encore une fort bonne nourriture. On en était là, lorsque deux charpentiers qui étaient à bord de la caravelle et qui avaient eu la chance de conserver leurs outils, résolurent de construire une embarcation avec laquelle on pût naviguer à la voile. Avec des planches, des clous, des étoupes, des cordages et des toiles qu'ils retirèrent du navire perdu, ils confectionnèrent un bon bateau dans lequel s'embarquèrent trois matelots et un Indien de Cuba. Ils emportaient pour provisions des tortues, des loups marins grillés et de l'eau saumâtre; ils se munirent d'une carte et d'une boussole, et, après s'être recommandés à Dieu, ils entreprirent leur voyage vers la Nouvelle-Espagne.

Naviguant tantôt avec beau temps, tantôt par des vents contraires, ils eurent la chance d'arriver au port de Calchocuca, situé sur le fleuve des Banderas où venaient alors se décharger les marchandises provenant de Castille. Ils remontèrent jusqu'à Medellin où un certain Simon de Cuenca commandait en qualité de lieutenant de Cortès. Les matelots arrivés dans le bateau lui contèrent les embarras où se trouvait le licencié Alonso Zuazo. Aussitôt Cuenca se procura un équipage et un petit navire qu'il expédia en toute hâte, avec beaucoup de provisions, à l'île ou se trouvait Zuazo, auquel il écrivit que Cortès se réjouirait beaucoup de son arrivée. Il fit savoir en même temps cet événement à notre général en lui appre-

nant l'envoi du navire chargé de provisions. Cortès se réjouit beaucoup de cette bonne disposition prise par son lieutenant, à qui il fit parvenir l'ordre de donner à Zuazo, aussitôt qu'il arriverait au port, tout ce dont il aurait besoin, des vêtements, des chevaux, et de l'envoyer sans retard à Mexico. Le petit navire arriva à l'île avec beau temps, causant une joie extrême à Zuazo et à son monde. Mais, malheureusement, nous avons à dire qu'avant son arrivée, fray Gonzalo était mort en peu de jours par suite de l'impossibilité où il se trouvait de digérer les aliments de l'île. Cet événement avait causé le plus grand regret à fray Juan et à Zuazo. On recommanda son âme à Dieu et on s'embarqua. Le temps ayant été favorable, on arriva à Medellin. Les voyageurs furent reçus avec les plus grands honneurs et dirigés immédiatement sur Mexico. Cortès envoya à leur rencontre; il les reçut dans ses palais et il se livra, en leur compagnie, aux plus grandes réjouissances. Le général nomma le licencié Alonso de Zuazo son alcalde mayor, et tel fut le résultat de son voyage.

En abandonnant ce récit, je dois dire que ce que je viens de raconter je l'appris par une lettre que Cortès écrivit à la municipalité de Guacacualco ; il y disait tout ce que je viens de détailler. Au surplus, deux mois après, les matelots qui étaient venus apporter la nouvelle de la perte de Zuazo arrivèrent avec la même embarcation dans notre bourg. Pendant qu'ils s'occupaient de la construction d'une barque avec le produit du chargement de l'ancienne, ils nous racontaient leurs aventures de la manière que je viens de dire.

Et maintenant, je conterai comme quoi Cortès envoya Pedro de Alvarado pacifier les provinces de Guatemala.

CHAPITRE CLXIV

Comme quoi Cortès envoya Pedro de Alvarado à la province de Guatemala pour qu'il en soumît les habitants et y fondât une ville. De ce qui se fit à cet égard.

Cortès eut toujours des aspirations élevées et un grand désir de domination. Il voulut en tout singer Alexandre de Macédoine, et il y fut grandement aidé par les bons capitaines et les merveilleux soldats qu'il eut toujours à son service. Après avoir pris et colonisé Mexico, Guaxaca, Zacatula, Colima, Vera Cruz, Panuco et Guacacualco, ayant entendu dire que la province de Guatemala possédait un grand nombre de villages bien peuplés et qu'elle était riche en mines, il résolut de l'envoyer conquérir et coloniser par Pedro de Alvarado. Il y avait même expédié déjà des émissaires pour engager les habitants à venir faire leur soumission; mais ils n'avaient point voulu se rendre à son invitation. Il donna à Alvarado, pour cette expédition, environ trois cents soldats, dont cent vingt fusiliers et arbalétriers, cent trente-cinq cavaliers, quatre canons avec beaucoup de poudre, un artilleur appelé Usagre, environ deux cents Tlascaltèques ou Cholultèques et cent Mexicains de la plus haute valeur. Fray Bartolomé de Olmedo demanda à Cortès l'autorisation de partir avec Alvarado, dont il était grand ami, pour aller prêcher la foi de Jésus-Christ aux habitants de Guatemala ; mais Cortès, qui était très-lié avec le moine, s'y refusait en promettant d'envoyer avec Alvarado un bon prêtre venu d'Espagne en compagnie de Garay, et engageant fray Bartolomé à vouloir bien rester afin de prêcher la fête de Noël. Cependant le moine le fatigua tellement de ses prières qu'il obtint de partir avec Alvarado. A la vérité,

Cortès ne s'y prêta pas de bien bonne grâce, car il avait pris l'habitude de parler de toutes ses affaires avec fray Bartolomé. Le général donna ses instructions à Alvarado, l'invitant à faire en sorte que les Guatemaltèques acceptassent la paix sans qu'il fût nécessaire de les combattre; il recommanda aussi qu'au moyen des interprètes qui l'accompagnaient, fray Bartolomé de Olmedo leur prêchât les choses relatives à notre sainte foi; qu'il ne leur permît ni sacrifices, ni vols, ni vices contre nature; qu'il détruisît partout les grandes cages où l'on a l'habitude de renfermer les Indiens esclaves pour les engraisser et les manger; qu'on enlevât ces malheureux de leur prison; qu'on tâchât de décider, par les voies de douceur, les Guatemaltèques à venir bénévolement jurer obéissance à Sa Majesté, et qu'on n'oubliât jamais de faire usage avec eux des meilleurs traitements.

Fray Bartolomé de Olmedo demanda qu'on lui adjoignît, en qualité d'aide, le prêtre dont j'ai déjà parlé, venu avec Garay et très-recommandable, disait-on. Cortès le céda, en lui souhaitant bonne chance. Pedro de Alvarado prit congé du général et de tous les caballeros ses amis qui se trouvaient à Mexico. Ils se firent mutuellement leurs adieux et il partit de cette ville le treizième jour du mois de décembre de l'an 1523. Cortès lui prescrivit de passer par des *peñoles* qui s'étaient soulevés dans la province de Guautepeque, non loin de la route qu'il devait suivre. Il les soumit. On les appelle *peñoles* de Guelamo, parce qu'ils appartenaient alors à la commanderie d'un soldat de ce nom. Il se rendit de là à Tecuantepeque, grand village appartenant aux Zapotèques, où on l'accueillit fort bien, attendu que les habitants en étaient déjà pacifiés et qu'ils avaient même envoyé une mission à Mexico pour jurer obéissance à Sa Majesté, visiter Cortès et lui apporter un présent en or.

De Tecuantepeque, Alvarado passa à la province de Soconusco, dont la population ne s'élevait pas alors à moins de quinze mille Indiens. Il y fut reçu pacifiquement; les habitants offrirent un présent en or et se déclarèrent vassaux de Sa Majesté. Parti de Soconusco, il allait arriver à des peuplades connues sous le nom de Zapotitlan, lorsque se présenta un mauvais passage avec un pont sur une rivière. Il y trouva beaucoup de bataillons de guerriers qui l'attendaient pour lui en fermer l'entrée. Il fallut engager une bataille avec eux. On lui tua un cheval; plusieurs soldats furent blessés et l'un d'eux mourut de ses blessures. Les Indiens qui s'étaient réunis contre Alvarado provenaient non-seulement de Zapotitlan, mais des autres villages du district. On avait beau leur blesser beaucoup de monde, on ne réussissait pas à les mettre en fuite. Il fallut en venir aux mains avec eux trois fois de suite: mais enfin Notre Seigneur Dieu daigna permettre qu'ils fussent vaincus et qu'ils se soumissent à Alvarado.

En s'éloignant de Zapotitlan, ce capitaine suivit la route d'un bourg considérable appelé Quetzaltenango. Avant d'y arriver, il lui fallut soutenir d'autres combats avec ses habitants, non moins que contre des voisins de Utatlan, chef-lieu de certains villages qui entourent Quetzaltenango. Dans ces rencontres quelques soldats reçurent des blessures, mais, en revanche, Pedro de Alvarado et son monde tuèrent et blessèrent un grand nombre d'Indiens. Bientôt se présenta la montée d'un passage d'une lieue et demie de long; on commença à l'entreprendre en faisant régner le plus grand ordre entre les arbalétriers, les gens d'escopette et tous les soldats. Au point le plus élevé de ce passage, il se trouva qu'on venait de faire le sacrifice d'une grosse Indienne qui était sorcière et d'un de ces petits chiens que les Indiens

élèvent, qui ne savent pas aboyer et qui sont bons à manger. Ce sacrifice est signe de guerre. Un peu plus loin, on rencontra un grand nombre de guerriers qui attendaient et qui commencèrent à entourer les forces d'Alvarado. Comme le passage était mauvais et le sol raboteux, les chevaux ne pouvaient ni courir, ni charger, ni servir à quoi que ce fût; mais les arbalétriers, les fusiliers et les soldats d'épée et de rondache en vinrent aux mains avec l'ennemi, déployant la plus grande vigueur, se battant dans les montées et les descentes du passage, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à un ensemble de ravins où il fallut recommencer la mêlée, dans un combat très-sérieusement disputé, avec d'autres bataillons ennemis qui nous attendaient en cet endroit. Ils eurent recours du reste, pour nous y amener, à un stratagème dont ils étaient convenus d'avance et qui consistait à simuler une retraite pendant que Pedro de Alvarado se battrait avec eux, afin de s'en faire suivre jusqu'à un point où six mille guerriers indiens étaient postés pour l'attendre. Ces guerriers, qui étaient d'Utatlan et des peuplades qui en dépendent, espéraient bien nous achever tous dans ces ravins. Pedro de Alvarado et ses soldats se battirent contre eux avec la plus grande résolution, ils eurent trois hommes et deux chevaux blessés; mais, malgré tout, nos troupes vainquirent les Indiens et les mirent en fuite. A la vérité, ils ne s'en allèrent pas bien loin; ils ne tardèrent pas à se rallier et à se renforcer par l'arrivée d'autres bataillons. Ainsi refaits, ils revinrent à la charge comme de vaillants soldats, avec la croyance qu'ils allaient cette fois mettre Pedro de Alvarado en pleine déroute. Le combat eut lieu près d'une fontaine où ils tinrent si solidement qu'ils se mêlaient à nos soldats; il y eut même des Indiens qui se réunirent à trois pour attendre le passage d'un cheval et faire des efforts communs pour

le jeter à terre ; d'autres prenaient ces animaux par la queue. Pedro de Alvarado se vit réellement en sérieux embarras, car les ennemis étaient en si grand nombre qu'il ne pouvait se défendre de tant de côtés à la fois contre les bataillons qui tombaient sur lui et les siens. Nos troupes en arrivèrent à un grand degré d'excitation sous l'influence des encouragements de fray Bartolomé de Olmedo qui les exhortait à tenir ferme dans le but de servir Dieu et d'étendre sa sainte foi, leur promettant les secours de son saint ministère et leur criant de vaincre ou de mourir dans le combat. Et malgré tout, les Espagnols craignirent un moment d'être mis en déroute, tant ils se virent serrés de près. Mais enfin, ils firent si bien qu'avec leurs espingoles, leurs arbalètes et le secours de bonnes entailles, ils réussirent à éloigner un peu l'ennemi. De leur côté, les cavaliers ne perdaient pas leur temps : jouer de la lance, charger et poursuivre, ce fut leur lot; jusqu'à ce qu'enfin l'ennemi fut mis en telle déroute que pendant trois jours il ne put rallier ses forces.

Alvarado, ne voyant plus d'Indiens à combattre, s'installa en rase campagne sans s'approcher des lieux habités, campant et maraudant pour ses provisions de bouche. Bientôt il se transporta avec toute son armée au village de Quetzaltenango où il apprit que dans les dernières batailles il avait tué deux chefs, grands seigneurs de Utatlan. Il en était à se reposer et à soigner ses blessés, lorsqu'il reçut avis que toutes les forces des villages des environs allaient de nouveau lui tomber dessus, attendu que plus de deux *xiquipiles* — c'est-à-dire seize mille Indiens, puisqu'un *xiquipil* comprend huit mille guerriers — s'étaient déjà réunis et mis en route avec la résolution de vaincre ou mourir. En l'apprenant, Pedro de Alvarado fut s'établir au milieu d'une plaine où les troupes ennemies, avec une grande impétuosité, commen-

cèrent à l'entourer en lançant des pieux, des flèches et des pierres et en en venant aux mains avec leurs lances. Mais comme le sol était en plaine et que les chevaux pouvaient y courir en toutes directions, on tomba sur l'ennemi avec une telle vigueur, qu'on lui fit à l'instant tourner le dos; ce qui n'empêcha pas, du reste, que nous n'eussions de notre côté plusieurs soldats et un cheval blessés. Quant aux Indiens, ils perdirent plusieurs personnages élevés, tant de ce village que de la contrée entière, de telle sorte qu'à partir de cette victoire on y craignit beaucoup Pedro de Alvarado. Les habitants de tout le district convinrent de lui faire demander la paix et de lui envoyer un présent en or de peu de valeur pour la lui faire accepter. Cette mesure fut prise à la suite d'un accord entre les caciques de la province. Mais il faut savoir qu'ils étaient parvenus à réunir un plus grand nombre de combattants qu'au début de la guerre et qu'ils leur avaient donné l'ordre secret de se tenir dans les ravins du village d'Utatlan. S'ils faisaient demander la paix, c'était donc pour modérer les manœuvres de Pedro de Alvarado et de son armée qui, de Quetzaltenango où ils étaient établis, faisaient des excursions d'où ils ramenaient des Indiens et des Indiennes prisonniers. Leur but était aussi d'attirer notre général à Utatlan, village entouré de ravins, dans l'espoir qu'en l'y tenant dans des endroits où il serait facile d'avoir raison de nos hommes, on tomberait sur eux avec les nombreux guerriers qui étaient préparés et apostés secrètement dans ce but.

Disons donc que plusieurs personnages arrivèrent devant Alvarado avec leurs présents. Après lui avoir rendu hommage à leur manière, ils lui demandèrent le pardon de leurs manœuvres passées et s'offrirent pour vassaux de Sa Majesté, le priant de vouloir bien venir avec eux dans leur grand village, situé au centre d'autres peuplades,

et placé en un lieu plus paisible où ils pourraient lui offrir leurs services. Pedro de Alvarado les reçut très-affectueusement sans se douter le moins du monde de leurs ruses. Après leur avoir reproché qu'ils nous eussent reçus en ennemis, il accepta leurs propositions de paix, et le lendemain il les suivit à Utatlan avec toute son armée. Ce fut en s'y introduisant qu'il reconnut la force de cette place. Elle avait en effet deux portes, dont l'une donnait accès à la ville après avoir monté un escalier de vingt-cinq marches. L'autre porte terminait une chaussée très-mauvaise et détériorée en maint endroit. Les maisons étaient jointes l'une à l'autre et les rues fort étroites. Il n'y avait, dans la place, ni femme ni enfant; des ravins l'entouraient. Du reste, on ne pourvoyait nos troupes de vivres que tard et fort mal; les caciques paraissaient fort changés dans leur langage à notre égard.

Des Indiens de Quetzaltenango avertirent Pedro de Alvarado qu'on devait tuer les Espagnols dans le bourg cette nuit même s'ils y restaient, que dans ce but on avait posté dans les ravins un grand nombre de guerriers, avec le dessein, aussitôt qu'on aurait mis le feu aux maisons, de se joindre aux habitants d'Utatlan et de tomber sur nous de deux côtés à la fois, dans l'espoir que, le feu et la fumée nous aveuglant, ils nous brûleraient vifs tous ensemble. Pedro de Alvarado, comprenant le danger où il était, fit avertir ses capitaines et toute l'armée qu'il fallait à l'instant gagner la campagne; il leur expliqua bien les risques qu'ils couraient et qu'ils comprirent à merveille. Ils s'empressèrent donc de se rendre à une plate-forme avoisinant les ravins, car, au milieu de si mauvais passages, ils n'avaient pas la facilité d'arriver vite à la plaine. En attendant, Pedro de Alvarado ne cessa pas un instant de se montrer plein de bienveillance avec les caciques et les principaux personnages du lieu

et de tout le district. Il leur disait qu'à cause de la coutume des chevaux de paître en liberté à certaine heure du jour, il se voyait obligé de sortir du village, où les maisons rapprochées laissaient peu de place dans les rues. Les caciques, du reste, firent paraître leur dépit en les voyant sortir. Mais le moment arriva où Pedro de Alvarado ne put se contenir sur la trahison qu'ils méditaient et les bataillons qu'on avait réunis dans les ravins. Il fit arrêter le cacique du village et il avait déjà ordonné d'en faire justice en le brûlant vif, lorsque fray Bartolomé de Olmedo, dans le dessein de lui révéler et proclamer la foi de Jésus-Christ pour lui administrer le baptême, demanda un jour de sursis. A la vérité, il n'y parvint même pas en deux jours ; mais enfin Jésus permit que le cacique se fît chrétien : le moine le baptisa, et il demanda et obtint d'Alvarado qu'on ne le brûlât pas, mais qu'on le pendît. Le général confirma dans son fils la dignité de cacique, et, cela fait, s'éloignant des ravins, il gagna la plaine où il fallut en venir aux mains avec les bataillons qui avaient été apostés dans ce but. Après avoir exercé contre nos troupes ses forces et son mauvais vouloir, l'ennemi fut mis en pleine déroute.

Nous dirons maintenant qu'en ce même temps on sut dans une grande ville appelée Guatemala les batailles que Pedro de Alvarado avait eu à soutenir après être entré dans cette province; qu'il avait été vainqueur dans toutes les rencontres; qu'en ce moment il se trouvait dans les dépendances d'Utatlan et que de là il faisait des excursions et dirigeait ses attaques contre les villages environnants. Comme les habitants d'Utatlan et leurs vassaux étaient ennemis des Guatemaltèques, ceux-ci résolurent d'envoyer des émissaires à Pedro de Alvarado avec des présents en or et de se déclarer les vassaux de Sa Majesté, faisant dire, du reste, que si l'on avait besoin d'u-

tiliser leurs personnes pour cette guerre, ils s'empresseraient de venir. Pedro de Alvarado les reçut volontiers et leur fit rendre grâces pour leurs offres. Le général, afin de s'assurer de leur franchise, et aussi pour avoir des guides dans un pays qu'il ne connaissait pas, leur fit demander deux mille hommes armés, afin qu'en arrivant dans les ravins et dans les mauvais pas où les routes étaient coupées et le passage impossible à nos hommes, ces auxiliaires les pussent aplanir si cela devenait nécessaire, et qu'en tout cas ils servissent à porter le bagage. Immédiatement les Guatemaltèques les envoyèrent avec leurs capitaines.

Pedro de Alvarado resta sept ou huit jours dans la province d'Utatlan faisant des excursions contre des villages rebelles qui s'étaient soulevés après avoir juré obéissance à Sa Majesté. On marqua au fer des hommes esclaves et beaucoup d'Indiennes; et après avoir prélevé le cinquième royal, on en répartit le reste entre les soldats. Pedro de Alvarado s'en fut ensuite à la ville de Guatemala où il fut bien accueilli et bien logé. Après leur arrivée, comme Alvarado contait à fray Bartolomé de Olmedo et à ses capitaines que jamais il ne s'était vu dans un embarras aussi grand que lors des batailles avec les gens d'Utatlan qui étaient intraitables, bons guerriers, ajoutant qu'on avait fait un bon butin, fray Bartolomé répondit que c'était Dieu qui avait fait toute chose et que, pour qu'il leur fît la grâce de les appuyer désormais, il ne serait pas mal de le remercier et de célébrer une grande fête en l'honneur du bon Dieu et de sa Mère; tout le monde entendrait la messe et il ferait un sermon aux Indiens. Alvarado et ses capitaines répondirent au Père que c'était juste et qu'il fallait faire une fête à la Vierge. On bâtit un autel. En un jour et demi tous se confessèrent, le moine leur donna la communion et après la messe il prononça un ser-

mon. Il y avait là un très-grand nombre d'Indiens auxquels le moine fit une longue instruction sur notre sainte foi, disant maintes choses conformes à la théologie, que le Frère connaissait, dit-on, à merveille. Il plut à Dieu que plus de trente Indiens voulussent être baptisés. Le moine les baptisa, en effet, deux jours après. Plusieurs autres désirèrent en faire autant, après avoir vu que nos hommes entraient en communication plus facile avec les baptisés, qui se montraient généralement très-satisfaits d'Alvarado.

Les caciques de cette ville apprirent au général que près de là, au bord d'une lagune, il y avait des villages en possession d'un *peñol* très-bien fortifié. Les habitants, qui étaient leurs ennemis, leur faisaient souvent la guerre. Étant peu éloignés, du reste, ils savaient fort bien que Pedro de Alvarado était là; s'ils ne venaient pas jurer obéissance comme les autres villages, c'est qu'ils étaient méchants et gens de fort mauvaises qualités. Ce village s'appelle Atitlan. Pedro de Alvarado les fit prier de venir faire leur soumission, leur assurant qu'ils seraient par lui bien traités et ajoutant beaucoup d'autres propos doucereux. Ils maltraitèrent les messagers pour toute réponse. Voyant le mauvais succès de cette première démarche, Alvarado envoya d'autres émissaires pour leur parler de soumission. Il renouvela trois fois la tentative et trois fois il en reçut des paroles insolentes.

Alors Pedro de Alvarado résolut de marcher sur eux; il emmena environ cent quarante soldats, dont vingt arbalétriers ou fusiliers, et quarante hommes à cheval, auxquels il adjoignit deux mille Guatemaltèques. En arrivant près du village, il leur fit encore proposer la paix, mais ils lui répondirent par l'arc et la flèche. A peu de distance de là, tandis qu'il marchait en enfonçant dans l'eau, deux gros bataillons indiens se portèrent à sa rencontre avec

de longues lances, d'excellents arcs et flèches et d'autres armes en grand nombre, couverts d'ailleurs de cuirasses, battant leurs atabales et portant des panaches ainsi que des devises. Le combat dura quelque temps; plusieurs de nos soldats furent blessés; mais l'ennemi ne résista pas longtemps; il prit la fuite cherchant un refuge sur le *peñol*. Pedro de Alvarado poursuivit les vaincus et leur prit le *peñol* sans retard, leur tuant beaucoup de monde et leur faisant un grand nombre de blessés; il y en eût même eu davantage s'ils ne s'étaient jetés tous à l'eau et n'avaient passé dans une petite île non loin de là. On mit à sac les maisons qui s'élevaient près de la lagune, et, cela fait, les Espagnols furent s'installer au milieu d'une plaine plantée de maïs où ils passèrent la nuit. Le lendemain de bonne heure, ils se rendirent au village d'Atitlan qu'ils trouvèrent abandonné. Alvarado ordonna de courir la campagne et de pénétrer dans les nombreux enclos de cacaoyers. On lui amena deux personnages du bourg, qu'on venait d'arrêter; il les joignit à ceux qu'on avait pris la veille et les envoya pour qu'ils eussent à conseiller aux autres caciques de se soumettre, promettant qu'ils seraient par lui honorés et considérés et s'engageant à rendre tous les prisonniers. Il ajoutait que dans le cas où ils refuseraient de se présenter, il leur ferait la guerre comme aux habitants de Quetzaltenango et d'Utatlan, qu'il leur couperait les plants de cacaos et leur causerait tous les dommages possibles. Toujours est-il que par ces paroles et ces menaces il obtint qu'ils se soumissent sans retard, qu'ils offrissent un présent en or et se donnassent pour vassaux de Sa Majesté. Cela fait, Pedro de Alvarado s'en revint à Guatemala avec son armée.

Fray Bartolomé de Olmedo s'occupait de prêcher aux Indiens la sainte foi; il disait la messe sur un autel qu'on

venait d'élever, surmonté d'une croix que les naturels adoraient en imitant nos propres adorations. Le moine plaça là également une sainte Vierge apportée par Garay et que celui-ci lui avait donnée à l'heure de sa mort. Elle était petite, mais très-belle. Les Indiens s'en étaient épris. Fray Bartolomé leur expliquait ce qui la concerne, et ils l'adoraient. Alvarado passa quelques jours sans faire rien autre chose que ce que j'ai conté. Pendant ce temps, tous les villages du district et quelques autres de la côte du sud, habités par les Pipiles, vinrent présenter leur soumission. Ils se plaignaient que sur la route par où ils devaient passer se trouvait un village du nom d'Izquintepeque, appartenant à de fort mauvaises gens qui ne leur permettaient pas de traverser leurs terres et allaient mettre à sac leurs demeures, avec bien d'autres choses sur lesquelles on formula des griefs. Pedro de Alvarado fit appeler ces insoumis, mais ils se refusèrent à venir; bien plus, ils adressèrent des paroles arrogantes au général, qui se décida à marcher contre eux avec la plupart de ses soldats, des cavaliers, des escopettiers ou arbalétriers et un grand nombre d'alliés de Guatemala. Il leur tomba dessus un matin à l'improviste, leur causant les plus grands dommages et faisant un butin considérable. Cela fut très-répréhensible. Il eût mieux valu ne jamais l'entreprendre et suivre bien plutôt les règles de la justice en se conformant aux ordres de Sa Majesté.

Et puisque j'ai cru devoir raconter la conquête et la pacification de Guatemala ainsi que de ses provinces, je dirai qu'un habitant de ces pays, parent d'Alvarado, appelé lui-même Gonzalo de Alvarado, explique tous ces faits d'une manière complète dans des mémoires où mes lecteurs verront ces événements plus au long avec tout ce qui manque à mon récit. Je crois devoir m'exprimer ainsi, parce que je ne fus pas à cette expédition et que je n'ai

visité ces provinces qu'en 1524, époque où elles furent encore entièrement soulevées. Ce fut lorsque nous revenions des Higueras et de Honduras avec le capitaine Luis Marin, en route pour retourner à Mexico. Nous eûmes alors quelques rencontres avec des habitants de Guatemala. Ils avaient pratiqué beaucoup de tranchées, coupant le rocher pour nous empêcher de passer à travers des ravins profonds; et même, entre les villages de Juanagazapa et Petapa, en des failles profondes, nous fûmes retenus deux jours par des combats que nous livrèrent les naturels avec le dessein d'empêcher notre passage. J'y fus blessé d'une flèche, mais légèrement. Nous le traversâmes enfin, quoique à grand peine, malgré la présence dans ce mauvais pas d'un grand nombre de guerriers de Guatemala et autres villages.

Je laisserai ce sujet pour le présent, parce qu'il y a beaucoup à en dire et qu'il faudra, quand il en sera temps et que la place naturelle sera venue, que je fasse mémoire de quelques autres faits qui s'y rapportent et qui se passèrent à l'époque où l'on disait que Cortès et tous ceux qui avions été avec lui aux Higueras avions péri dans l'expédition. Nous en resterons donc là, pour le moment, afin de parler de la flotte que Cortès envoya aux Higueras et à Honduras. Mais auparavant, je veux faire observer que les Indiens de la province de Guatemala n'étaient point de vrais guerriers. Ils ne tenaient bon que dans les ravins, leurs flèches ne faisaient aucun mal et ils n'attendaient jamais le choc en rase campagne.

CHAPITRE CLXV

Comme quoi Cortès envoya une flotte pour conquérir et pacifier les provinces de Higueras et de Honduras, choisissant Christobal de Oli pour capitaine général de l'expédition. Ce qui advint je le vais dire à la suite.

Cortès reçut donc la nouvelle qu'il y avait des districts très-riches et de bons gisements miniers à Higueras et Honduras. Des pilotes qui avaient été dans le pays ou non loin de là lui avaient même fait croire qu'ils avaient rencontré des Indiens pêchant dans l'eau de mer et que, retournant leurs filets, ils avaient remarqué qu'au lieu de plomb les poids nécessaires à la pêche étaient en or mêlé de cuivre. Ils dirent aussi qu'en ce lieu se trouvait un détroit au moyen duquel on passait de la côte du nord à celle du sud. Nous sûmes aussi que Sa Majesté avait écrit à Cortès pour le charger, lui ordonner même de s'enquérir, avec zèle et sollicitude, et de tâcher de découvrir par tous les moyens s'il y aurait un détroit, un port, un endroit quelconque pour les épices. Soit donc qu'il se mît à la recherche de ce détroit, ou qu'il fût mû par l'idée de l'or, Cortès résolut d'envoyer comme commandant de cette expédition Christobal de Oli qui était mestre de camp à la prise de Mexico, d'abord parce que c'était une de ses créatures, tenant tout de sa main, et marié avec une Portugaise appelée doña Filipa de Araujo, dont j'ai déjà parlé. Ce chef avait eu d'ailleurs de très-bons Indiens en partage près de Mexico : toutes raisons qui faisaient croire à Cortès qu'il lui serait fidèle. Comme au surplus un si long voyage par terre n'était pas sans inconvénient au point de vue des fatigues et des frais, notre général fut d'avis de faire l'expédition par mer, les embarras et le coût devenant ainsi moins considérables. Il donna donc à Oli cinq

navires et un brigantin très-bien armés, bien pourvus de poudre et soigneusement approvisionnés. Il lui confia trois cent soixante-dix soldats dont cent hommes d'arbalète et d'espingole, ainsi que vingt chevaux Dans le nombre il y avait cinq de nos conquérants venus dès le début avec Cortès, qui servirent très-bien Sa Majesté dans toutes les conquêtes et possédaient déjà leurs maisons et un avoir de tout repos; et j'en fais mention parce qu'il ne servait à rien de dire à Cortès : « Seigneur, permettez que je me repose ; je suis fatigué de servir ; » il fallait marcher par force où il commandait d'aller. Oli emmena avec lui un certain Briones, natif de Salamanca, qui fut capitaine de brigantin et soldat en Italie. C'était un homme remuant, fort ennemi de Cortès. Christobal de Oli emmena encore d'autres hommes qui n'étaient pas non plus au mieux avec le chef de la conquête, parce qu'ils disaient n'avoir pas à s'en louer au sujet de la distribution des Indiens et du partage du butin en or; aussi n'aimaient-ils point le général.

Quoi qu'il en soit, Cortès leur donna pour instructions qu'on irait de la Villa Rica à la Havane où l'on trouverait Alonso de Contreras, vieux soldat de Cortès, natif de Orgaz, qui avait emporté six mille piastres pour acheter des chevaux, de la cassave, des porcs et des salaisons, ainsi que plusieurs autres choses utiles à une flotte. Cortès l'avait envoyé avant Christobal de Oli, parce qu'il avait eu la crainte que les Havanais, en voyant la flotte, ne voulussent vendre plus cher les chevaux et tous les autres approvisionnements. Il ordonna à Christobal de Oli de prendre, en passant à la Havane, les chevaux dont Contreras aurait fait l'acquisition, puis de se diriger vers les Higueras qui en étaient rapprochées, et pour lesquelles la traversée était généralement facile. L'ordre de Cortès était qu'après avoir débarqué, Oli cherchât à obtenir la soumis-

sion des naturels de ces provinces en même temps qu'il s'efforcerait de fonder une ville sur un bon port. Il devait aussi rechercher les gisements d'or et d'argent, s'enquérir s'il existait un détroit et quel port il y avait sur la côte sud, si décidément il y allait. Il lui adjoignit deux prêtres dont l'un savait la langue mexicaine et lui recommanda que sans perdre de temps on prêchât aux Indiens les vérités relatives à notre sainte foi, qu'on ne leur permît point le sodomisme et les sacrifices, dont on chercherait avec douceur les moyens d'arracher la coutume; qu'on détruisît toutes les cages en bois où les Indiens engraissaient des hommes et des femmes destinés à être mangés; qu'on les mît en pièces en rendant la liberté à ces pauvres prisonniers. Oli reçut encore l'ordre de planter des croix partout. Cortès lui donna un grand nombre d'images de Notre Dame pour qu'elles fussent placées dans les villages, et il lui adressa ces paroles : « Christobal de Oli, mon fils, attention à tout faire comme je vous l'ai dit. »

Après que tous deux se furent donné le baiser d'adieu de la manière la plus cordiale, Christobal de Oli prit congé de Cortès et de toute sa maison. Il se rendit à la Villa Rica où la flotte était très-bien préparée pour le départ, et, à une certaine date dont je ne me souviens plus, il s'embarqua avec tout son monde. Le beau temps favorisa son arrivée à la Havane où il trouva que l'on avait acheté les chevaux et tout l'approvisionnement. Il y rencontra cinq soldats que Diego de Ocampo avait chassés du Panuco parce que c'étaient de vrais bandits très-turbulents. J'ai déjà dit quelques-uns de leurs noms dans le chapitre qui traite de la pacification du Panuco, et je crois inutile de les nommer ici de nouveau. Le fait est qu'ils donnèrent à Christobal de Oli le conseil de se soulever contre le général, et cela sans retard, puisqu'il allait en un pays qui

avait la réputation d'être riche, avec une bonne flotte bien approvisionnée, à la tête de cavaliers et de bons soldats ; ils l'engageaient à cesser dès lors de regarder Cortès comme son chef et d'avoir recours à lui pour n'importe quelle affaire. Briones, dont j'ai parlé antérieurement, avait déjà fait en secret les mêmes insinuations à Christobal de Oli, ainsi qu'au gouverneur de cette île, ennemi mortel de Cortès et qui, je l'ai dit bien des fois, s'appelait Diego Velasquez. Celui-ci vint au port où se trouvait la flotte. Il fut alors convenu que tous deux s'empareraient du pays des Higueras et de Honduras pour Sa Majesté et au nom du Roi pour Christobal de Oli, à condition que Diego Velasquez pourvoirait l'expédition du nécessaire et ferait agir en Castille, pour qu'on lui attribuât le commandement du pays. Telle fut l'association formée au sujet de la flotte.

Je veux dire ici maintenant quelles étaient les qualités d'Oli et l'aspect de sa personne. Il était intrépide à pied et à cheval, extrêmement résolu, mais bien plus fait pour recevoir des ordres que pour commander aux autres. Il avait trente-six ans et il était natif des environs de Baeza ou de Linares. Il était de haute taille, fortement membré, large d'épaules, de bonne tournure, un peu blond, d'un bel aspect de visage, bien qu'ayant la lèvre inférieure fendue et comme partagée par une fissure. Il parlait haut et d'un ton imposant; sa conversation était agréable, et, entre autres qualités, il était généreux. Au commencement de l'expédition il se montra des meilleurs serviteurs de Cortès, mais l'ambition de commander et de ne plus recevoir d'ordres l'aveugla. Ajoutez à cela les mauvais conseils et aussi cette circonstance qu'il avait été employé dans la maison de Diego Velasquez, lorsqu'il était plus jeune et qu'il exerçait l'emploi d'interprète dans l'île de Cuba. Il se souvint donc du pain dont il s'était nourri

dans cette famille, quoiqu'en réalité il eût dû se reconnaître l'obligé de Cortès plus que de Diego Velasquez.

Cet accord étant fait, plusieurs habitants de l'île de Cuba, ceux surtout qui lui conseillèrent cette défection, s'embarquèrent avec Christobal de Oli. Comme il n'avait plus rien à faire dans l'île au sujet de ses bâtiments, son approvisionnement étant terminé, il ordonna à toute sa flotte de faire voile et il fut débarquer avec beau temps dans une anse située à quinze lieues du port de Caballos. Il y arriva le troisième jour de mai et pour cette raison il donna à la ville qu'il y fonda le nom de Triomphe de la Croix. Il nomma pour ses alcaldes et regidores les soldats que Cortès lui avait désignés à Mexico comme devant être par lui honorés et pourvus d'emplois. Il prit possession du pays pour Sa Majesté, et pour Fernand Cortès au nom du Roi.

Ces mesures étaient prises de la sorte pour que les amis de Cortès ne pussent pas croire qu'il se conduisait en rebelle, et afin de tâcher de s'en faire des alliés pour le jour où ils seraient mis au courant des choses. Il faut dire aussi qu'il ignorait si le pays serait aussi riche en mines qu'on l'avait dit; c'est-à-dire qu'il visait à deux buts à la fois, de manière que si l'on trouvait de bonnes mines et que le pays fût riche et bien peuplé, on se soulevât avec la contrée; tandis que si les choses prenaient une moins bonne tournure, il s'en retournerait à Mexico rejoindre sa femme, reprendre ses possessions et se disculper vis-à-vis de Cortès en prétendant que, s'il s'était ainsi conduit avec Diego Velasquez, ce n'était que pour en obtenir des provisions et des hommes, sans songer aucunement à s'entendre avec lui en quoi que ce fût; qu'on avait, du reste, bien pu le voir, puisqu'il avait pris possession du pays au nom de Cortès. Telles furent donc ses arrière-pensées, ainsi que l'attestaient beaucoup

de ses amis avec lesquels il s'en était expliqué. Laissons pour un moment Triomphe de la Croix dûment colonisée sans que Cortès en sache absolument rien pendant huit mois; j'aurai forcément à y revenir, et si j'abandonne ici cette affaire, c'est pour dire ce qui nous arriva à Guacacualco et comme quoi Cortès m'envoya avec le capitaine Luis Marin pacifier la province de Chiapa.

CHAPITRE CLXVI

Comme quoi nous tous qui restâmes pour colons du Guacacualco nous étions constamment occupés à pacifier les provinces qui se soulevaient; comme quoi encore Cortès donna l'ordre au capitaine Luis Marin d'aller conquérir et pacifier la province de Chiapa, et à moi de marcher avec lui et avec fray Juan de las Varillas, moine de la Merced et parent de Zuazo. De ce qui arriva dans cette expédition.

Nous étions donc en qualité de colons, dans le bourg de Guacacualco, un grand nombre de vieux conquérants et de personnes de qualité; des étendues considérables de territoire se trouvaient réparties entre nous : c''étaient la province de Guacacualco elle-même, Citla, Tabasco, Cimatan et Chontalpa; sur les hauteurs des sierras, c'étaient encore Quachula, Zoqué, Quilenes jusqu'à Cinacatan, Chamula, la ville de Chiapa des Indiens, Papanaustla et Pinula; dans la direction de Mexico c'était aussi la province de Xaltepeque, Guazpaltepeque, Chinanta, Tepeca et d'autres villages. Il nous arriva comme à la plupart des provinces de la Nouvelle-Espagne, qui, au début de la conquête, se soulevaient lorsqu'on allait demander les tributs; on y tuait même les chefs des commanderies. Aucun de nos districts ne fit défaut à la révolte; aussi ne cessions-nous jamais d'être organisés en bataillon, al-

lant de village en village, occupés à les pacifier. Comme les habitants de Cimatan refusaient de faire acte de soumission en venant au chef-lieu et qu'ils ne tenaient nul compte des ordres qu'on leur adressait, le capitaine Luis Marin, ne voulant point envoyer contre eux un nombreux bataillon, fut d'avis que quatre colons seulement fussent traiter de la paix. On me choisit pour l'un d'eux. Les autres étaient Rodrigo de Enao, natif de Avila, un semi-Basque appelé Francisco Martin et un nommé Francisco Ximenès, natif d'Ininguixuela en Estramadure. Les ordres de notre capitaine étaient d'engager les Indiens à la paix en employant pour cela des termes affectueux et bienveillants, sans proférer une seule parole qui pût les irriter.

Nous étions en route vers cette province, dont les habitations se trouvent entourées de marais et de grandes rivières, lorsque, arrivés à deux lieues du principal village, nous envoyâmes des messagers qui devaient y annoncer notre arrivée. Pour toute réponse, trois bataillons d'Indiens armés de lances et d'arcs se portèrent contre nous. Du premier choc ils tuèrent deux de nos camarades et me firent une blessure à la gorge. Comme, en ce moment, il m'était impossible de la bander et d'étancher le sang qui s'en écoulait, ma vie se trouva en un sérieux danger. Quant à mon camarade, Francisco Martin, qui n'était pas encore blessé, voyant que nous n'étions que deux pour faire front à nos ennemis, bien que nous réussissions à en blesser quelques-uns, il trouva bon de prendre la fuite et de se réfugier dans des embarcations qui stationnaient sur la rivière de Macapa. Je restai donc seul et grièvement blessé. Cherchant alors à éviter qu'on m'achevât, je m'enfonçai entre des massifs, hors de moi et à peu près sans sentiment. Lorsque je repris mes sens, je m'écriai avec une ferme résolution : « Que Notre Dame me protége,

s'il est vrai que je doive mourir aujourd'hui, ici, au pouvoir de ces chiens! » Cela dit, je me ranimai de telle façon que, sortant des massifs, je tentai une trouée à travers les Indiens qui, grâce à mes entailles et à mes coups d'estoc, me laissèrent glisser entre leurs mains. A la vérité, ils me blessèrent encore, mais je pus réussir à gagner les embarcations où se trouvait déjà mon camarade Francisco Martin avec quatre Indiens alliés, les mêmes que nous avions amenés pour porter notre bagage, et qui, nous voyant aux prises avec les Cimatèques, avaient abandonné leur charge pour se réfugier sur la rivière. Ce qui précisément nous sauva la vie, à moi et à Francisco Martin, c'est que l'ennemi perdit du temps à piller nos hardes et nos valises. Pour en finir, nous devons dire que Dieu nous fit la grâce de ne pas perdre la vie en ce lieu.

Nous traversâmes dans les embarcations cette rivière, qui est large, profonde et pleine de crocodiles. De crainte que les Cimatèques ne nous suivissent, nous errâmes huit jours par les bois. La nouvelle de l'événement ne tarda pas à être connue à Guacacualco. Les Indiens qui nous avaient accompagnés, de même que les quatre qui étaient restés dans les embarcations, annoncèrent que nous étions morts. En voyant que deux de nous étaient blessés et deux autres sans vie, ils prirent la fuite, nous laissant dans la mêlée, et arrivèrent en peu de jours à Guacacualco. Comme nous ne paraissions pas et qu'on n'y avait plus de nouvelles de nous, on crut réellement que nous étions morts, ainsi que les Indiens l'avaient annoncé. Conformément à la coutume qui existait alors dans les Indes, le capitaine Luis Marin s'empressa de répartir entre d'autres conquérants les villages que nous possédions ; il avait déjà envoyé des messagers à Cortès pour lui demander les nouveaux titres de possession ; notre

avoir était vendu, lorsqu'après vingt-trois jours d'absence nous arrivâmes à notre chef-lieu. Nos amis s'en réjouirent, tandis que ceux qui avaient déjà reçu nos Indiens en conçurent un vif regret.

Le capitaine Luis Marin, voyant que nous ne réussissions pas à pacifier ces provinces et qu'on tuait beaucoup de nos soldats, résolut d'aller à Mexico pour demander à Cortès plus d'hommes, d'autres secours et des munitions de guerre. En attendant son retour, l'ordre nous était donné de ne pas sortir du bourg pour aller à d'autres villages éloignés, et de nous limiter à ceux qui ne dépassaient pas quatre ou cinq lieues, pour nous approvisionner de vivres. En arrivant à Mexico, il rendit compte à Cortès de tous les événements, et il en reçut l'ordre de revenir à Guacacualco avec un secours de trente soldats entre lesquels se trouvaient Alonso de Grado dont j'ai déjà parlé et fray Juan de las Varillas qui était venu avec Zuazo. Celui-ci disait bien haut qu'il avait fait ses grandes études dans son collége de Santa-Cruz de Salamanca, où il naquit; on assurait même qu'il était de bonne et noble race. Cortès avait ordonné à Marin de se porter, avec tous les colons de Guacacualco et les nouveaux soldats qu'il amenait, sur la province soulevée de Chiapa, afin de la pacifier et d'y fonder une ville. Le capitaine étant de retour avec ces ordres, nous nous préparâmes tous à faire campagne, les colons aussi bien que les nouveaux venus. Nous commençâmes par frayer des chemins à travers des bois et de mauvais marécages. Nous étendions sur ceux-ci des troncs d'arbres et des branchages, pour que les chevaux y pussent passer. Ce ne fut qu'en surmontant de grandes difficultés que nous pûmes arriver à un village nommé Tezpuntlan que jusqu'alors nous n'avions pu atteindre qu'en remontant la rivière en canots, parce qu'il n'y avait pas de communication par terre.

De là nous nous rendîmes sur la sierra à un autre village appelé Cachula. Pour qu'on ne puisse confondre, je ferai observer que ce Cachula se trouve dans la province de Chiapa, et je m'exprime ainsi parce qu'il y a près de Puebla de los Angeles un autre village du même nom. Nous gagnâmes ensuite de petits hameaux qui dépendent de Cachula. Nous nous occupâmes de nous frayer une route en remontant le bord de la rivière qui servait de communication avec Chiapa, parce qu'il n'existait aucun chemin de terre. Tous les habitants d'alentour avaient grande peur des Chiapanèques, car ils étaient en ce temps-là les meilleurs guerriers que j'eusse vus dans la Nouvelle-Espagne, en comprenant même dans la comparaison les Tlascaltèques, les Mexicains, les Zapotèques et les Minges. Je puis bien en parler ainsi puisque jamais Mexico n'avait pu les soumettre. Cette province était alors très-peuplée; les naturels en étaient extrêmement belliqueux. Ils portaient sans cesse la guerre sur les pays limitrophes, à Cinacatan, à toutes les peuplades quilenayas de la lagune et aux villages des Zoques. Ils pillaient constamment et réduisaient en captivité d'autres peuplades où le butin était facile. Ils faisaient, avec les habitants qu'ils tuaient, des sacrifices et des bombances. Sur les chemins qui conduisent à Teguantepeque ils tenaient embusqués, en des passages difficiles, des guerriers chargés d'arrêter les marchands indiens qui trafiquaient d'une province à l'autre. Aussi les communications s'arrêtaient-elles quelquefois entre des pays voisins. Ils avaient même obligé certaines peuplades à transporter leur domicile près de Chiapa; là, ils les traitaient en esclaves et s'en servaient pour faire leurs semailles.

Revenons-en à notre expédition. C'était le temps du carême de l'an 1524, quoique je ne me rappelle pas bien la date. Avant d'arriver à Chiapa il y eut une revue de tous

les cavaliers, arbalétriers et gens d'espingole faisant partie de l'expédition. Elle n'avait pu se faire plus tôt, parce que quelques-uns de notre ville et d'autres du dehors ne s'étaient pas encore réunis à nous; ils parcouraient les villages de la sierra de Cachula, demandant les tributs que l'on était obligé de leur payer. Voyant qu'un grand capitaine était là avec de vrais guerriers pour les protéger, ils osaient aller de toutes parts chez des Indiens qui, auparavant, se refusaient à tout tribut et ne faisaient pas le moindre cas de nous.

Revenons à la revue. On constata la présence de vingt-sept cavaliers propres à la guerre et cinq autres inutiles au service, quinze arbalétriers, huit hommes d'espingole, un canon, de la poudre et un soldat artilleur. Celui-ci disait qu'il avait été en Italie, et je mentionne cette vanterie parce qu'il ne valait pas grand'chose et qu'il était fort lâche. Nous avions, en outre, soixante soldats d'épée et rondache, environ quatre-vingts Mexicains et le cacique de Cachula avec quelques autres personnages pris parmi les siens. Les Indiens de Cachula dont j'ai parlé marchaient en tremblant de peur. Nous les fîmes avancer à force de flatteries, afin qu'ils nous aidassent à ouvrir la route et à porter le bagage. En avançant toujours en bon ordre, voyant que nous approchions des villages ennemis, quatre soldats dont je faisais partie, hommes très-agiles, marchaient en avant pour surveiller et découvrir la campagne. J'abandonnai mon cheval et mis pied à terre; car des cavaliers ne pouvaient nullement courir sur ce terrain. Nous marchions avec une demi-lieue d'avance sur notre armée. Les Chiapanèques, qui sont grands chasseurs, faisaient alors la chasse au chevreuil. Ils nous virent approcher et aussitôt ils s'avertirent au moyen de grands signaux de fumée. Quand nous arrivâmes plus près de leurs habitations, nous vîmes qu'ils avaient de

belles routes et de beaux plants de maïs et autres végétaux. Le premier village que nous rencontrâmes s'appelle Estapa, à quatre heures environ de la capitale. Les habitants l'avaient abandonné. Nous y trouvâmes beaucoup de maïs, des poules et d'autres provisions qui nous fournirent l'occasion d'un bon dîner et d'un aussi bon souper.

Tandis que nous nous reposions dans ce village, comptant sur les veilleurs, les sentinelles et les éclaireurs dont nous nous étions entourés, deux de nos cavaliers qui couraient la campagne vinrent nous donner avis et jeter l'alarme, disant qu'un grand nombre de guerriers chiapanèques approchaient. Toujours bien sur nos gardes, nous nous portâmes au-devant d'eux, avant qu'ils arrivassent au village. Nous eûmes à soutenir une grande bataille, car ils avaient beaucoup de pieux durcis au feu, avec des machines pour les lancer, des arcs, des flèches, des lances plus longues que les nôtres et de bonnes armures de coton. Ils étaient ornés de panaches et quelques-uns portaient des massues semblables aux casse-tête. Le sol du lieu où se livra la bataille leur fournissait des pierres en abondance, de sorte que les frondes nous faisaient le plus grand mal. Ils nous environnèrent de telle sorte qu'au premier choc ils tuèrent deux de nos soldats et quatre chevaux. Fray Juan, treize soldats et plusieurs de nos alliés furent atteints; le capitaine Luis Marin reçut deux blessures. La bataille dura toute l'après-midi jusqu'à ce qu'il fît nuit. Comme l'obscurité était grande et que d'ailleurs l'ennemi avait éprouvé le fil de nos épées, les coups de nos escopettes, de nos arbalètes et de nos lances, il se replia, à notre plus grande joie. Nous trouvâmes quinze morts sur le champ de bataille et plusieurs blessés qui n'avaient pu fuir; deux de ceux-ci, qui étaient des personnages, nous donnèrent avis que

tout le pays était en armes, prêt à nous attaquer le lendemain. Nous passâmes la nuit à enterrer les morts et à soigner les blessés, surtout notre capitaine qui se trouvait fort mal de ses blessures et avait perdu beaucoup de sang. Elles s'étaient d'ailleurs refroidies parce qu'il n'avait pas voulu se retirer de la bataille pour les faire panser à temps.

Après avoir pris ces soins, nous plaçâmes des veilleurs et des sentinelles et lançâmes des éclaireurs dans la campagne. Nos chevaux étaient sellés et bridés et tous les soldats se tenaient prêts, car il était certain que l'ennemi tomberait sur nous cette nuit même. Comme d'ailleurs nous avions déjà pu voir son intrépidité dans la dernière bataille, où ni arbalètes, ni lances, ni espingoles, ni estocades ne les pouvaient faire reculer, nous les jugions fort bons guerriers et très-hardis au combat. Un ordre du jour publié à l'instant même réglait comment, le lendemain, les cavaliers devraient attaquer en se groupant de cinq en cinq, la lance un peu croisée, sans donner de la pointe avant de mettre l'ennemi en fuite, mais bien l'arme haute, balafrer les figures, bousculer et continuer la course en avant. Déjà Luis Marin leur avait parlé bien d'autres fois de cet ordre de combat, et nous-mêmes les vieux conquérants nous avions donné cet avis aux nouveaux venus de Castille. Mais quelques-uns de ceux-ci négligèrent d'en profiter; ils pensaient qu'en donnant un bon coup de pointe à leur adversaire, ils faisaient une grande chose. Malheureusement quatre d'entre eux arrivèrent à un résultat contraire, parce que l'ennemi porta la main sur leurs lances, s'en empara et s'en servit pour blesser leurs chevaux. Je dois dire au surplus qu'ils se réunissaient six ou sept Indiens et entouraient les chevaux de leurs bras, pensant les enlever à la force du poignet. Ils firent même rouler à terre un des cavaliers; ils

l'auraient certainement enlevé pour le sacrifier si nous ne lui eussions porté secours. Malgré tout, il mourut deux jours après.

Quoi qu'il en soit, le lendemain de bonne heure, nous résolûmes de continuer notre route vers la ville de Chiapa; et certes on pouvait bien la qualifier de ville, et de ville bien peuplée encore, avec les maisons et les rues parfaitement ordonnées. Elle possédait d'ailleurs plus de quatre mille habitants, sans compter plusieurs autres peuplades d'alentour qui lui étaient assujetties. Nous marchions en bon ordre, le canon prêt à tirer et l'artilleur bien averti de ce qu'il avait à faire. A peine avions-nous avancé d'un quart de lieue que nous nous trouvâmes en présence de toutes les forces de Chiapa ; la plaine et les coteaux s'en voyaient couverts. Les guerriers étaient munis de panaches et de bonnes armures; ils avaient de grandes lances, des flèches, des pieux avec leurs machines à les lancer, ainsi que des pierres et des frondes. Ils poussaient des cris, des vociférations, des sifflets en se jetant sur nous avec une épouvantable ardeur, courant combattre corps à corps comme des lions enragés. Alors notre damné artilleur (et c'est bien damné qu'on peut dire), pris de peur, tremblant, ne sut ni viser ni mettre le feu à son canon, et lorsque, à force de cris de notre part, il réussit à tirer, il blessa trois de nos soldats et ne fit aucun mal à l'ennemi. Le capitaine, voyant la situation, fit charger tous les cavaliers marchant en pelotons ainsi que c'était convenu, tandis que les gens d'escopette, les arbalétriers et les hommes d'épée et rondache, se serrant en corps pour ne pas être coupés, nous portèrent un puissant secours. Mais les ennemis qui se précipitèrent sur nos rangs étaient si nombreux que tous autres que nous, qui avions l'expérience des grandes batailles, en eussent été grandement effrayés; et nous-mêmes nous ne pouvions nous empê-

cher d'admirer la fermeté de nos adversaires. Fray Juan nous encourageait en assurant que Dieu et l'Empereur récompenseraient nos fatigues, tandis que notre capitaine Luis Marin nous disait : « Holà ! señores, saint Jacques et en avant ! Enfonçons encore une fois l'ennemi avec résolution. » Et aussitôt, redoublant nos efforts, nous les attaquâmes de telle manière qu'en un instant nous leur fîmes tourner le dos.

Comme le sol était pierreux, il ne se prêtait guère au mouvement de nos chevaux ; aussi la poursuite était-elle difficile. En essayant d'atteindre les fuyards, cependant, nous nous étions éloignés un peu du champ de bataille en nous tenant fort peu sur nos gardes, rendant grâces à Dieu pour notre grand succès et croyant que bien certainement l'ennemi ne se rallierait plus, au moins ce jour-là. Et pourtant, derrière un groupe de rochers se cachaient des bataillons en plus grand nombre que les précédents. Ils étaient pourvus de toutes armes ; plusieurs d'entre eux portaient des cordes, dans le but de lacer nos chevaux et de les faire tomber ensuite en tirant sur les lacs. Ils avaient préparé également et tendu en différents endroits plusieurs filets pareils à ceux qui leur servent à prendre des chevreuils, afin d'en embarrasser nos montures. Ils tenaient, enfin, en réserve une bonne provision de cordes pour nous garrotter. Tous ces bataillons que je viens de dire s'élancent à notre rencontre et, nous attaquant comme de solides guerriers, ils nous criblent de pieux, de flèches et de pierres, au point de blesser encore une fois presque tous nos hommes. Ils prirent quatre lances à nos cavaliers et tuèrent deux soldats et cinq chevaux. Ils emmenaient au milieu d'eux une vieille Indienne très-grosse. Ils la tenaient, disait-on, pour une déesse. En sa qualité de devineresse, elle avait assuré qu'aussitôt qu'elle arriverait en personne à l'endroit où nous com-

battrions, la victoire se déclarerait contre nous. Elle portait de l'encens et des idoles de pierre sur un de ses bras; son corps était peint en entier et du coton était partout collé sur cet enduit. Elle s'élança sans la moindre crainte au milieu des Indiens nos alliés qui s'avançaient en corps avec leurs commandants. En un moment la maudite déesse fut mise en pièces.

Cependant, en voyant une si grande multitude de guerriers ennemis combattre avec une telle audace, le capitaine Luis Marin et nous tous en éprouvâmes une grande surprise. Après avoir prié le moine de nous recommander à Dieu, nous attaquâmes dans l'ordre habituel et, rompant peu à peu les rangs des Indiens, nous réussîmes à les faire fuir. Les uns cherchèrent un refuge dans des amas de rochers, les autres s'élancèrent dans la rivière voisine et s'échappèrent à la nage, car ce sont d'excellents nageurs. Après cette nouvelle déroute, nous nous reposâmes un moment, le moine chanta un *Salve* que quelques soldats, bons chanteurs, accompagnèrent dans un très-juste accord et nous les imitâmes tous en rendant grâces à Dieu. Nous trouvâmes le lieu où se donna la bataille couvert de morts et de blessés ennemis.

Nous convînmes de nous rendre à un village situé sur le bord de la rivière à peu de distance de la capitale. Il y avait là d'excellentes prunes; nous étions, en effet, en carême, et c'est l'époque de la maturité de ce fruit qui réussit très-bien en cet endroit. Nous y restâmes la plus grande partie du jour occupés à enterrer les morts en un lieu où les naturels du pays ne pussent ni les voir ni les découvrir. Nous pansâmes les soldats blessés et dix chevaux, et nous résolûmes de passer là la nuit en prenant la précaution de nous protéger par des veilleurs et des espions. Un moment après minuit, nous vîmes venir à notre campement dix Indiens de qualité provenant des

peuplades qui avoisinent la capitale de Chiapa; ils traversaient la rivière, qui est très-profonde en cet endroit, dans cinq embarcations dont ils maniaient les rames sans bruit. C'étaient, comme j'ai dit, dix personnages indiens des villages placés sur la rive. Aussitôt qu'ils débarquèrent de notre côté, ils furent arrêtés par nos veilleurs et ils parurent s'en réjouir. Arrivés devant notre capitaine, ils lui dirent : « Seigneur, nous ne sommes pas Chiapanèques; nous sommes natifs des provinces de Xaltepeque. Ces maudits habitants de Chiapa nous ont tué beaucoup de monde dans les guerres qu'ils nous ont faites, et ils ont emmené en captivité dans ce pays la plupart des survivants de nos villages avec femmes et enfants. Ils nous ont pris tout notre avoir et depuis douze ans ils nous tiennent en esclavage; nous labourons leurs terres pour leurs semailles et leurs plants de maïs; ils nous forcent à aller à la pêche et nous obligent à faire tous les métiers, tandis qu'ils nous prennent nos filles et nos femmes. Nous venons vous donner avis que nous vous amènerons cette nuit même un grand nombre d'embarcations pour que vous passiez la rivière, chose que vous ne pourriez faire autrement sans grande difficulté; nous vous indiquerons aussi un gué qui, à la vérité, est un peu profond. Mais ce que nous vous demandons en grâce, capitaine, c'est qu'après vous avoir rendu ce service, lorsque vous aurez décidément vaincu et défait ces Chiapanèques, vous nous donniez le pouvoir de sortir d'entre leurs mains et de retourner dans nos pays. Pour que vous ne doutiez pas de la vérité de nos paroles, nous vous offrirons en présent trois joyaux en or qui furent des diadèmes; nous les tenons cachés dans les embarcations avec lesquelles nous avons passé l'eau et qui sont actuellement sur la rivière avec nos frères et camarades. Nous vous apportons aussi des poules et des prunes. »

Ils demandèrent la permission d'aller chercher ces objets bien en silence, de peur d'être aperçus par les Chiapanèques qui veillaient et gardaient les passages de la rivière. En entendant ce discours et voyant l'aide inespérée qui lui arrivait pour traverser ce puissant et rapide cours d'eau, notre capitaine rendit grâces à Dieu, se montra plein de bienveillance pour ces messagers et promit non-seulement de faire ce qu'ils demandaient, mais encore de leur donner des étoffes et leur part des dépouilles de cette capitale. Il sut par eux que dans les dernières batailles nous avions tué ou blessé plus de cent vingt Chiapanèques et que l'ennemi avait préparé pour le lendemain d'autres guerriers en grand nombre. Ces émissaires disaient encore qu'on obligeait les habitants de leurs villages à combattre contre nous, mais que nous n'avions rien à craindre d'eux, attendu qu'ils étaient disposés à nous secourir. Ils ajoutaient que les Chiapanèques se disposaient à nous attendre au passage de la rivière, quoiqu'ils regardassent comme impossible que nous eussions la pensée de l'effectuer; mais que si nous en arrivions là, c'était sur ce passage qu'ils comptaient pour nous mettre en déroute. Après nous avoir donné cet avis, deux des Indiens restèrent avec nous et les autres regagnèrent leurs villages pour y donner l'ordre de nous amener de très-bonne heure vingt embarcations; ils remplirent ainsi parfaitement leurs promesses.

Après leur départ, nous prîmes quelque repos le restant de la nuit, non sans avoir recours à nos précautions en veilleurs, espions et bonnes rondes, parce que nous entendions déjà la rumeur des guerriers ennemis qui se rassemblaient sur la rive au son des trompettes et cornets et aux battements des tambours. Le jour se fit et nous vîmes qu'on nous amenait ouvertement les embarcations, à la vue des habitants de Chiapa. Ceux-ci,

paraît-il, avaient découvert que les résidents des villages, se révoltant contre eux, s'étaient fortifiés et se déclaraient pour nous. On en avait pris quelques-uns; les autres s'étaient barricadés dans un grand temple, et il en était résulté que la guerre s'allumait entre les Chiapanèques et les peuplades que je viens de dire. Nos nouveaux amis s'empressèrent de nous montrer le gué, nous engageant à passer la rivière en toute hâte, de peur qu'on n'eût le temps de sacrifier les camarades qu'on leur avait pris cette nuit même. Nous arrivâmes au gué qu'on nous indiqua; malheureusement il était très-profond. Nous nous mîmes alors dans le meilleur ordre, arbalétriers, gens d'escopette, cavaliers, nos nouveaux alliés des villages dans leurs embarcations, tous en corps pour mieux supporter la force du courant, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Nous réussissions grâce à Dieu à traverser et à approcher de la rive opposée; mais, avant de l'atteindre, nous vîmes venir à nous un grand nombre de guerriers ennemis qui firent pleuvoir sur nos hommes des pieux lancés avec leurs machines, ainsi qu'une grêle de flèches, de pierres et de grandes piques, qui blessèrent la plupart d'entre nous; quelques-uns furent atteints deux ou trois fois. Deux chevaux furent tués; un cavalier, appelé Guerra ou Guerero, natif de Tolède, étant entré dans le fort du courant, se noya pendant le passage, et son cheval arriva seul à terre. Toujours est-il qu'on nous retint un bon moment dans l'eau; car, ne pouvant faire reculer l'ennemi, il nous était impossible de gagner la rive. Mais, en ce moment, les gens des villages qui s'étaient enhardis contre les Chiapanèques vinrent les prendre par derrière, blessant et tuant un grand nombre de ceux qui nous retenaient dans la rivière en combattant. Ils firent ainsi éclater la grande animosité qu'ils ressentaient pour avoir été main-

tenus un si grand nombre d'années en captivité. Grâce à ce secours, nous finîmes de prendre terre, nous tous les cavaliers d'abord, et ensuite les arbalétriers, les gens d'escopette, les soldats d'épée et de rondache et nos alliés mexicains. Nous donnâmes à nos ennemis une si rude leçon que pas un ne put tenir. Immédiatement, sans perte de temps, formant nos rangs en bon ordre, enseignes déployées, un grand nombre d'Indiens des petits villages nous accompagnant, nous fîmes notre entrée dans la capitale.

Nous arrivâmes ainsi à la partie la plus peuplée du centre de la ville où s'élevaient les oratoires et le grand temple; mais les maisons étaient là si rapprochées les unes des autres, que nous ne voulûmes pas nous hasarder à y établir nos quartiers. Nous préférâmes la campagne et les parties habitées où nous ne courions aucun péril, allât-on jusqu'à y mettre le feu. Notre capitaine envoya inviter à la paix les caciques et les chefs de la capitale, employant pour messagers trois Indiens des villages qui s'étaient joints à nous et dont l'un s'appelait Xaltepeque. Il leur adjoignit six chefs chiapanèques que nous avions faits prisonniers dans les dernières batailles. On devait dire aux Indiens qu'ils eussent à venir faire leur soumission, que le passé leur serait pardonné; que s'ils ne se présentaient pas, nous irions les chercher, portant chez eux une guerre pire que celle qu'ils venaient de subir et dans laquelle nous brûlerions leur capitale. Ces fières paroles les décidèrent à venir sur l'heure. Ils apportèrent même un présent en or, en se disculpant de leurs attaques contre nous. Ils jurèrent, du reste, obéissance à Sa Majesté. Ils prièrent Luis Marin de ne pas permettre que nos alliés incendiassent aucune maison; car ceux-ci, avant d'entrer dans la ville, avaient brûlé plusieurs édifices dans un petit village que nous rencontrâmes en deçà de

la rivière. Notre capitaine promit d'agir ainsi qu'ils le demandaient et il donna l'ordre, en effet, aux Mexicains qui marchaient avec nous et à nos alliés de Cachula de ne causer aucun dégât ni dommage. Je crois devoir dire encore que ce Cachula, dont je parle, n'est pas celui qui est situé près de Mexico, mais bien un village appelé de même et qui s'élève sur la route de Chiapa en des sierras par où nous passâmes.

Quoi qu'il en soit, nous dirons que nous trouvâmes, dans cette ville, trois cages construites avec des barreaux en bois et pleines de captifs attachés avec des carcans autour du cou. C'étaient des prisonniers faits sur les grandes routes. Les uns étaient de Guautepeque, les autres Zapotèques. Il y avait des Quilènes et même quelques naturels de Soconusco. Nous les délivrâmes de leurs prisons et chacun s'en fut dans son pays. Nous vîmes dans les temples de bien laides figures d'idoles qu'on adorait; fray Juan brisa tout cela. Nous trouvâmes devant ces images grand nombre d'hommes et d'enfants sacrifiés, ainsi que beaucoup de choses qui nous révélèrent les vices honteux auxquels se livraient ces Indiens. Luis Marin ordonna de faire savoir à tous les villages des environs qu'ils eussent à se soumettre et à venir jurer obéissance à Sa Majesté. Les premiers qui se présentèrent furent les habitants de Cinacatan, Copanaustla, Pinola, Guequiztlan, Chamula et d'autres villages quilènes dont je ne me rappelle pas les noms, ainsi que quelques peuplades de la langue zoqué. Tous jurèrent obéissance à Sa Majesté. Ils étaient stupéfaits qu'étant si peu nombreux nous eussions pu vaincre les Chiapanèques; ils en témoignèrent du reste une grande satisfaction, parce qu'ils étaient au plus mal avec eux.

Nous restâmes cinq jours dans cette ville. Frère Juan y dit la messe; quelques soldats se confessèrent, le moine

fit un sermon aux Indiens en parlant leur langue qu'il savait très bien et que les naturels se réjouirent d'entendre. Ils adorèrent la sainte croix; ils disaient qu'ils se feraient baptiser; que nous paraissions être de braves gens, et ils s'éprirent d'affection pour frère Juan. En ce même temps, un soldat de notre armée s'écarta de notre camp et s'en fut, sans licence du capitaine, au village de Chamula qui avait fait sa soumission. Il emmenait avec lui un Indien mexicain de nos alliés. Il demanda de l'or aux habitants en disant que c'était par ordre du capitaine. On lui donna quelques joyaux, et, comme on se refusait à lui en donner davantage, il fit prisonnier le cacique. Témoins de cet excès, les gens du village voulurent mettre à mort ce militaire imprudent et étourdi; non-seulement ils se révoltèrent, mais ils entraînèrent dans la révolte les habitants d'un autre village voisin appelé Gueyhuistlan.

Aussitôt que le capitaine Luis Marin connut cette aventure, il fit arrêter ce soldat et ordonna qu'on le transportât par des moyens rapides jusqu'à Mexico où Cortès prendrait soin de le châtier. Luis Marin fut obligé d'agir ainsi parce que ce militaire comptait parmi les principaux de l'armée. Pour son honneur, je veux taire ici son nom, jusqu'à ce que s'en présente une occasion nouvelle, lorsqu'il se rendra coupable d'un pire méfait; car il était méchant et cruel avec les Indiens, ainsi que je le dirai plus loin. Cela étant fait, Luis Marin fit prier les habitants du village de Chamula de venir traiter de leur soumission, en faisant savoir qu'il avait châtié par son envoi à Mexico l'Espagnol qui fut leur demander de l'or et commit des excès chez eux. Ils nous firent une mauvaise réponse, et elle dut nous paraître d'autant plus mauvaise que nous craignîmes le soulèvement des autres villages d'alentour. Il fut donc convenu que nous mar-

chcrions contre les révoltés et que nous n'abandonnerions pas la partie avant qu'ils se soumissent. Ce résultat étant obtenu, frère Juan adressa de doucereuses paroles aux caciques chiapanèques et, s'exprimant en leur langage qu'il connaissait déjà, leur enseigna les vérités relatives à notre sainte foi, les exhorta à abandonner leurs idoles, leurs sacrifices, leurs sodomies et leurs vols ; il planta des croix et plaça l'image de Notre Dame sur un autel que nous leur fîmes élever. Notre capitaine leur exposa que nous étions les vassaux de Sa Majesté impériale, ainsi que beaucoup d'autres choses qu'il convenait de leur dire. Après cela nous fîmes occuper plus de la moitié de la capitale par nos colons. Quant aux habitants des deux villages qui devinrent nos alliés, nous fournirent des embarcations pour passer la rivière et nous aidèrent de leurs secours dans la guerre, ils sortirent de la domination des Chiapanèques avec tous leurs biens, leurs femmes et leurs enfants. Ceux qui formaient le village de Xaltepeque furent s'établir à dix lieues de Chiapa en descendant la rivière; tandis que les habitants d'Istatlan s'en revinrent dans leur pays de Guautepeque.

Revenons-en à notre départ pour Chamula. Nous envoyâmes prier les habitants de Cinacatan, qui étaient des gens cultivés, la plupart trafiquants, de vouloir bien nous amener deux cents Indiens pour porter nos bagages. Nous les avertissions en outre que nous passerions par leur village qui se trouve sur la route de Chamula. Notre capitaine demanda à la ville de Chiapa deux cents autres Indiens guerriers, munis de leurs armes, pour marcher avec nous. Tout cela fut accordé sans retard. Nous sortîmes un matin de la capitale et fûmes passer la nuit sur des salines où les habitants de Cinacatan avaient pourvu à tous nos besoins et, le lendemain, nous arrivâmes à leur village où nous séjournâmes durant la fête de Pâques de

Résurrection. De là nous fîmes encore offrir la paix aux Chamultèques, mais ils n'acceptèrent pas. Il nous fallut donc marcher contre eux. Leurs demeures se trouvaient à environ trois lieues de distance de Cinacatan, dans une situation qui transformait le village en véritable forteresse très-difficile à prendre. Il était d'ailleurs défendu par un fossé profond, du côté où nous devions attaquer. La position était plus difficile encore et plus forte dans d'autres directions. Aussitôt que nous approchâmes avec notre armée, ils lancèrent sur nous, des hauteurs, tant de pieux, de pierres et de flèches que le sol en était couvert. Ils étaient armés de lances d'une grande dimension, terminées par des lames d'obsidienne de deux *varas* de long et plus tranchantes que nos épées. Ils étaient munis aussi d'une sorte de rondache en forme de bouclier oblong qui leur sert à couvrir tout leur corps au moment du combat. Ils le plient, quand ils n'en ont pas besoin, de manière à n'en être plus gênés. Comme j'ai dit, du reste, ils mettaient tant d'ardeur à lancer leurs flèches et leurs pierres qu'ils blessèrent cinq de nos soldats et deux chevaux. Avec cela des cris, des hurlements, des sifflets, le bruit des tambours, le son de leurs conques marines.... c'était à remplir de frayeur quiconque ne les eût pas connus. Voyant tout cela, Luis Marin comprit bien que les chevaux ne pourraient rendre aucun service sur ce sol rocailleux : il les fit descendre en plaine et abandonner la côte escarpée en forme de fortin où nous nous trouvions. Il donnait cet ordre aussi à cause de la crainte que l'on avait de voir tomber sur nos derrières les guerriers de Quyathuitlan qui s'étaient soulevés, et dans le but de nous en garantir par la résistance de nos cavaliers.

Cela fait, nous commençâmes à envoyer des flèches à l'ennemi et à l'attaquer à coups d'escopette. Mais nous

ne pouvions lui faire aucun mal derrière les palissades dont il s'était couvert, tandis que lui, au contraire, réussissait à blesser un grand nombre des nôtres. C'est ainsi que nous passâmes ce premier jour à reconnaître que nos adversaires ne faisaient aucun cas de nous. Si nous tentions un semblant d'assaut dans les points où ils avaient élevé des palissades crénelées, nous trouvions en face de nous, placés là pour la défense des points que nous attaquions, plus de deux mille hommes armés de lances. Nous aventurer d'ailleurs à entrer de force dans l'intérieur de leurs défenses, c'était nous exposer à être précipités de si haut que nous serions tombés en morceaux jusqu'au fond, et ce n'était pas la peine d'aller courir ce grand risque. Après avoir délibéré sur le genre d'attaque que nous devions adopter, nous tombâmes d'accord que nous ferions venir du bois et des planches d'un village voisin abandonné. Nous en construisîmes des machines à abri, sous chacune desquelles vingt hommes pouvaient tenir. Ainsi protégés, nous aidant de pioches, de pics en fer que nous avions, ainsi que d'une sorte de houe en bois que nous trouvions dans le pays, nous creusions au-dessous de leurs travaux de défense et nous les faisions écrouler. Nous réussîmes ainsi à ouvrir une brèche ; d'autre façon nous ne serions parvenus à rien. Nous avions tout étudié, en effet, et reconnu qu'à plus d'une lieue de là, en faisant tout le tour de la place, se trouvait une mauvaise porte encore plus difficile à gagner que celle où nous nous obstinions, parce qu'au-dessous d'elle il y avait une descente presque à pic, de telle façon que vouloir entrer par là, c'était à vrai dire tenter les abîmes. Revenons donc à nos palissades-abris. Grâce à leur secours, nous réussissions à ruiner les ouvrages de l'ennemi. Il est vrai qu'on nous lançait, des hauteurs, de la poix et de la résine en feu, de l'eau

bouillante mêlée de sang et quelquefois de la braise et des cendres incandescentes. On nous causait donc de grands dommages ; et d'autant plus qu'en nous lançant beaucoup de grosses pierres, nos adversaires réussirent à démolir nos engins. Il fallut reculer pour les réparer. Cela fait, nous revînmes sur les Indiens. Mais, quand ils virent que nous agrandissions les brèches, quatre de leurs papes, accompagnés de quelques personnages de qualité, montèrent sur leurs travaux de défense en se couvrant de leurs boucliers et se protégeant par des panneaux de bois, et ils nous dirent : « Vous voulez donc de l'or? Entrez dans notre place, nous en avons beaucoup. » Et ils accompagnèrent ces paroles d'une avalanche d'or fin, de grains vides et autres joyaux contournés en spirale ou simulant le canard, le tout mêlé de flèches, de pieux et de pierres. Nous avions déjà ouvert deux brèches, mais la nuit tombait et, comme d'ailleurs il se mit à pleuvoir, il nous fallut renvoyer le combat au jour suivant. Nous passâmes là la nuit en nous entourant des meilleures précautions. Notre capitaine fit ordonner en même temps à nos cavaliers qui se trouvaient en plaine de ne pas s'éloigner de leurs positions et d'avoir leurs chevaux sellés et bridés.

Quant aux Chamultèques, ils passèrent la nuit à battre leurs atabales, à sonner de leurs trompettes, criant, vociférant et disant qu'ils nous tueraient tous le lendemain, attendu que leur idole le leur avait assuré. Quand le jour parut, nous recommençâmes à travailler à agrandir les brèches en nous protégeant de nos abris. De leur côté, nos ennemis s'ingéniaient à la défense avec grand courage. Ils blessèrent même ce jour-là cinq des nôtres; je reçus, pour ma part, un bon coup de lance qui traversa mon armure, et certainement j'en fusse mort si mes défenses n'eussent été bien matelassées de coton; car, mal-

gré leur parfaite facture, elles furent traversées, beaucoup de coton en sortit et je reçus une blessure sans gravité. Il était plus de midi; il tomba une pluie fort abondante, à laquelle succéda un épais brouillard. Comme ces sierras sont élevées, il y a souvent des nuages et l'eau y tombe en grande quantité. Notre capitaine, sous cette grosse averse, s'éloigna du combat; mais comme j'avais plus que lui l'habitude des vieilles guerres du Mexique, je remarquai qu'au moment où le brouillard s'épaississait, nos ennemis lançaient moins de cris qu'auparavant; je les vis s'adosser à leurs huttes et à leurs défenses, tandis que sur les nombreuses lances qui dépassaient les barbacanes, environ deux cents seulement continuaient à remuer. Je soupçonnai qu'ils voulaient s'éloigner ou que déjà ils faisaient ce mouvement. Je me hasardai donc à entrer par une brèche, suivi d'un de mes camarades. Nous nous trouvâmes en face de deux cents guerriers qui se jetèrent sur nous à grands coups de lances, et, si des Indiens de Cinacatan ne fussent venus à notre secours, en appelant nos soldats, qui s'empressèrent de nous suivre sur la brèche, c'en était fait de nos existences. Les Chamultèques qui nous résistaient avec leurs lances, voyant approcher le renfort, prirent le parti de fuir, attendu que leurs camarades s'étaient déjà retirés dès le début du brouillard. Notre capitaine avec tous ses soldats et ses alliés entra dans la place. Tout ce qui était transportable en avait été enlevé; les enfants et les femmes avaient fui en passant par la porte difficile située sur un ravin très-profond et accessible seulement par une mauvaise montée, moins praticable encore à la descente. Nous leur fîmes une poursuite dans laquelle on prit beaucoup de femmes et d'enfants, ainsi que trente hommes. On ne trouva pas de dépouilles de valeur dans le village, mais seulement quelques provisions.

Après avoir fait notre butin, nous nous retirâmes dans la direction de Cinacatan et nous fûmes d'avis de camper sur le bord d'une rivière à l'endroit même où se trouve aujourd'hui bâtie la ville de Ciudad Real, qu'on appelle aussi Chiapa de los Españoles. Ce fut là que Luis Marin choisit parmi les prisonniers six Indiens avec leurs femmes, pour les charger d'inviter les gens de Chamula à se présenter sans crainte, sur la promesse qu'on leur rendrait tous les prisonniers. Les envoyés remplirent leur message et, dès le lendemain, les vaincus vinrent faire soumission et emmenèrent tout leur monde sans qu'il restât un seul homme avec nous. Après que ce village eut juré obéissance à Sa Majesté, Luis Marin le mit en mon pouvoir, parce que Cortès lui avait écrit de Mexico qu'il eût à me donner une des meilleures localités conquises. Luis Marin agit ainsi parce que j'étais de ses bons amis et que je fus le premier soldat qui entra dans la place. Cortès m'envoya expressément les titres de ma commanderie. Je reçus les tributs de huit années. Ciudad Real n'était pas encore fondée; elle se fonda plus tard au détriment de ma colonie qui servit à cette fin.

Quoi qu'il en soit, nous dirons que je priai frère Juan de prêcher à mes Indiens. Il le fit volontiers. Il éleva un autel, planta une croix et exposa une image de la Vierge. Quinze personnes furent baptisées tout d'abord. Le moine avait l'espoir qu'ils seraient bons catholiques, et je m'en réjouissais, parce que j'avais pour eux l'affection que l'on a pour son bien. Mais nous devons dire que, malgré la pacification de Chamula, les gens de Guegustitlan qui s'étaient soulevés refusaient de se soumettre, en dépit des appels que nous leur faisions. Notre capitaine fut donc d'avis d'aller à eux dans leurs villages, et je dis villages, parce qu'il y en avait trois, tous situés sur des hauteurs fortifiées. Nous laissâmes nos blessés et nos bagages à

l'endroit où nous avions placé notre campement et nous tous, les plus sains et les plus agiles, nous accompagnâmes notre capitaine, avec trois cents Indiens guerriers, que les habitants de Cinacatan nous donnèrent. Il y avait environ quatre lieues du point où nous étions aux villages de Guegustitlan. Nous suivions notre route, lorsque nous trouvâmes tous les chemins embarrassés de madriers et d'arbres abattus, de façon que des chevaux n'y pouvaient passer. Nous déblayâmes tout cela en enlevant les madriers et les arbres. Nous fûmes à l'un des trois villages, qui était situé en un lieu fortifié. Nous le trouvâmes rempli de combattants qui commencèrent à crier, à vociférer et à lancer sur nous des pieux et des flèches. Ils avaient des lances, des boucliers oblongs et des espadons à deux mains faits avec de l'obsidienne, qui coupent comme un rasoir, et semblables à ceux de Chamula. Obéissant aux ordres de notre capitaine, nous montions vers la forteresse qui était d'un accès encore plus difficile que celle de Chamula, lorsque ses habitants furent d'avis de prendre la fuite et d'abandonner le village sans y laisser aucune provision. Les Cinacantèques prirent deux Indiens qu'ils amenèrent au capitaine. Il les fit mettre en liberté pour qu'ils fussent inviter à la paix tous leurs compatriotes. Nous attendîmes un jour la réponse. Au bout de ce temps, ils se soumirent tous et apportèrent quelques présents en or de peu de valeur, avec des plumes de *quetzales*, ornement très-recherché parmi eux. Ensuite nous nous en revînmes à notre camp.

Nous ne parlerons pas d'une foule d'autres choses qui se passèrent et qui intéressent peu notre récit, mais nous dirons qu'après avoir regagné nos quartiers, nous débattîmes en conseil la question de savoir s'il ne serait pas bon de fonder une ville dans le lieu même où nous étions, ainsi que Cortès nous l'avait ordonné. Quelques-

uns de nous qui étions là disions que ce serait convenable, tandis que d'autres parmi ceux qui possédaient de bons Indiens à Guacacualco étaient d'avis contraire. Ils donnaient pour raisons que nous n'avions pas de fers pour les chevaux, que nous étions peu nombreux, presque tous blessés, en présence d'un pays très-garni d'habitants, de villages pour la plupart fortement défendus et situés sur des sierras élevées; que nous ne pourrions point nous soutenir, ni faire usage de nos chevaux.... Ils disaient encore une infinité d'autres choses. Le pire fut que le capitaine Luis Marin et le notaire royal Diego de Godoy, qui se mêlait de toutes choses, n'avaient pas un grand désir de coloniser, mais aspiraient plutôt à retourner à nos installations de Guacacualco. D'autre part, Alonso de Grado, dont j'ai déjà parlé précédemment, personnage plus brouillon qu'homme de guerre, était porteur, paraît-il, d'un titre secret de commanderie signé de Cortès, lui donnant, après pacification, la moitié de la ville de Chiapa. S'appuyant sur ce titre, il réclamait au capitaine Luis Marin l'or que donnèrent les Indiens et celui que l'on prit dans les temples de cette capitale. Cela formait environ la somme de quinze cents piastres. Mais Luis Marin prétendait que ce butin devait servir à payer les chevaux tués dans cette expédition. Pour cela, et à l'occasion d'autres désaccords, ils étaient fort mal ensemble. Il y eut entre eux un tel échange de paroles qu'Alonso de Grado, qui avait un mauvais naturel, s'oublia dans son langage. Celui qui s'entremettait pour aigrir les choses, c'était le notaire Godoy lui-même. Il en résulta que Luis Marin les fit arrêter tous les deux et les maintint les fers aux pieds et aux mains pendant six ou sept jours. Il résolut d'envoyer Alonso de Grado prisonnier à Mexico, tandis qu'à force d'offres, de promesses et grâce à certaines interventions, il remit Godoy en liberté. C'était le

pire qu'il pouvait faire; car Grado et Godoy s'entendirent aussitôt pour écrire à Cortès par voie rapide et lui dire le plus grand mal de Luis Marin. Alonso de Grado s'adressa même à moi aussi, me priant d'écrire pour le disculper auprès de notre général en lui disant du mal de Marin, parce que Godoy prétendait que Cortès donnerait tout crédit au contenu de ma lettre. J'écrivis, en effet, mais pour rapporter ce qui me paraissait être la vérité, n'accusant nullement le capitaine Marin. Toujours est-il que celui-ci envoya Grado prisonnier à Mexico, après lui avoir fait jurer qu'il se présenterait à Cortès dans le délai de quatre-vingts jours, attendu que, par la voie que nous avions suivie, il y avait cent quatre-vingt-dix lieues de Cinatan à la capitale.

Quoi qu'il en soit de toutes ces discordes et de ces embarras, aussitôt Grado parti, nous résolûmes d'aller châtier les habitants de Cinatan qui avaient tué les deux Espagnols, lorsque nous eûmes la chance, Francisco Martin Vizcayno et moi, d'échapper de leurs mains. Quand nous étions en route pour arriver à des peuplades dites de Tapelola, et bien avant d'y parvenir, nous eûmes à traverser des passages si mauvais dans la sierra, soit pour la montée, soit pour la descente, qu'il nous parut très-difficile de pouvoir franchir ces difficultés. Luis Marin fit prier les habitants de ces villages de vouloir bien arranger les chemins de manière à rendre le passage possible. Ils s'empressèrent d'obéir. Les chevaux passèrent, au prix de mille fatigues. Nous gagnâmes de là d'autres villages appelés Silo, Suchiapa et Coyumelapa, et enfin Panguaxaya. Après cela, nous arrivâmes à un ensemble de peuplades appelées Tecomayacatal et à Teapan qui en ce temps-là ne formaient qu'un seul village des plus considérables de cette province, ayant ses maisons très-rapprochées les unes des autres. Il dépendait, du reste, de la

commanderie qui m'était attribuée par Cortès. La population qui y était très-nombreuse se réunit aux habitants d'autres peuplades et tous ensemble vinrent nous attaquer au passage d'une rivière très-profonde, qui traverse leur grand village. Ils blessèrent six soldats, tuèrent trois chevaux et nous obligèrent à combattre un bon moment avec eux. Nous pûmes néanmoins traverser le cours d'eau et les mettre en fuite. Ils gagnèrent la montagne après avoir incendié eux-mêmes leurs maisons. Nous passâmes cinq jours à soigner les blessés et à faire de petites expéditions où l'on prit de fort bonnes Indiennes.

Nous envoyâmes alors proposer la paix à nos ennemis, en promettant de leur rendre les prisonniers que nous avions faits et de leur pardonner les méfaits de la dernière guerre. La plupart des Indiens se présentèrent et peuplèrent de nouveau leurs villages en réclamant leurs femmes et leurs enfants conformément à notre promesse. Le notaire Diego de Godoy conseillait au capitaine Luis Marin de ne pas les rendre et de les marquer au fer du Roi, attendu qu'on était dans l'habitude d'en agir ainsi envers tous ceux qui se rebellaient sans motif après avoir juré obéissance. Godoy ajoutait que, puisque ces villages nous avaient attaqués, nous criblant de flèches et nous tuant trois chevaux, on devait se rembourser de la valeur de ces montures au moyen des Indiens captifs. Quant à moi, je répliquai qu'il ne fallait point les marquer, que ce ne serait point juste, puisqu'ils venaient pacifiquement se soumettre. Nous eûmes à ce sujet, Godoy et moi, un sérieux débat; nous nous lançâmes de gros mots et même quelques coups de poignard dont nous nous blessâmes tous deux, jusqu'à ce qu'on nous séparât et qu'on nous apaisât. Le capitaine Luis Marin était excellent; il n'avait pas de méchanceté; aussi dit-il qu'il n'était point juste de faire le contraire de ce qu'en grâce je demandais.

Il donna donc l'ordre qu'on rendît aux caciques toutes les femmes et la plupart des autres prisonniers, et, cela fait, nous les laissâmes dans leurs demeures, complètement pacifiés.

De là nous marchâmes sur le bourg de Cinatan et les peuplades de Talatupan. Avant d'y arriver, nous nous aperçûmes que les habitants avaient élevé des ouvrages en bois percés de meurtrières, à côté d'une forêt et non loin de grands marécages. Aussitôt que nous approchâmes, ils firent pleuvoir tout à coup sur nous une grêle de flèches avec non moins d'entente que de courage. Ils blessèrent vingt soldats, tuèrent deux chevaux, et si nous n'avions point réussi à prendre immédiatement le dessus en détruisant leurs ouvrages et leurs meurtrières, ils nous en eussent tué et blessé bien davantage. Ils coururent se réfugier sur les marécages. Les Indiens de ces provinces sont de très-bons archers; ils traversent avec leurs flèches deux armures bien matelassées de coton superposées l'une à l'autre, ce qui n'est pas une mince affaire. Nous restâmes deux jours dans ce village, les engageant à venir faire leur soumission; mais ils s'y refusèrent. Nous étions, quant à nous, très-fatigués. Il y avait là un grand nombre de marécages recouverts d'une couche mobile sur laquelle ni chevaux ni aucune personne ne peuvent s'aventurer sans s'embourber; on n'en sort qu'en se traînant sur les pieds et les mains, et encore est-ce merveille qu'on y réussisse, tant ces marais sont dangereux.

Pour ne pas m'étendre plus longuement à ce sujet, j'en viendrai à dire que nous fûmes tous d'avis de retourner à notre bourg de Guacacualco. Nous passâmes par de certains villages de la Chontalpa appelés Guimengo, Nacatxu, Xuica, Teotitan Copilco, d'autres peuplades encore, et Ulapa et les rivières de Ayagualulco et de Tonala. Nous

arrivâmes enfin au bourg de Guacacualco. Sur l'or pris à Chiapa et à Chamula, on préleva le sou par livre pour payer les chevaux qui avaient été tués dans l'expédition.

Pour changer de sujet, nous dirons qu'Alonso de Grado arriva à Mexico devant Cortès, qui, sachant les motifs de son voyage, lui dit d'un ton irrité : « Comment donc, señor Alonso de Grado, vous ne pouvez décidément tenir en place nulle part? Ce dont je vous prie c'est que vous changiez cette mauvaise habitude ; sinon, je vous enverrai vraiment à l'île de Cuba, dussé-je pour cela vous donner trois mille piastres, pour que vous en puissiez vivre ; car je ne puis plus vous souffrir. » Mais Alonso de Grado s'humilia de telle sorte qu'il parvint encore une fois à être bien avec Cortès à qui Luis Marin et fray Juan avaient cependant écrit tout ce qui était arrivé.

Je m'arrêterai là pour dire ce qui advint dans la capitale d'Espagne relativement à l'évêque de Burgos, archevêque de Rosano.

CHAPITRE CLXVII

Comme quoi nos procureurs qui étaient en Castille récusèrent l'évêque de Burgos, et de ce qui advint encore.

J'ai dit dans des chapitres précédents que don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et archevêque de Rosano, intriguait beaucoup en faveur des affaires de Diego Velasquez, tandis qu'il se montrait contraire aux intérêts de Cortès et de nous tous. Mais, grâce à Notre Seigneur Jésus-Christ, l'an 1521, fut élu à Rome comme Souverain Pontife Notre Saint Père le Pape Adrien de Lobayna, qui en ce moment était en Castille en qualité de son gouverneur et résidait dans la ville de Vitoria. Nos

procureurs s'empressèrent d'aller baiser ses pieds sacrés, et un grand seigneur allemand, de la chambre de Sa Majesté, nommé Mosiur de Lasoa, vint présenter à Sa Sainteté les félicitations de l'Empereur. Or, ce Mosiur de Lasoa avait eu connaissance des hauts faits, des grandes actions de Cortès et de nous tous dans la conquête de la Nouvelle-Espagne, non moins que des puissants, nombreux, bons et notables services que nous rendions constamment à Sa Majesté, aussi bien que de la conversion de tant de milliers d'Indiens qui embrassaient notre sainte foi. Il paraît donc que ce caballero allemand supplia le Saint Père Adrien de vouloir bien s'occuper personnellement des différends qui existaient entre Cortès et l'évêque de Burgos. Il en résulta que Sa Sainteté prit très-sérieusement l'affaire à cœur, parce que, outre les plaintes que nos procureurs exprimèrent devant le Saint Père, d'autres personnes de qualité avaient été se plaindre du même évêque à propos de dommages et d'injustices dont il était accusé de s'être rendu coupable. Sa Majesté étant alors en Flandre, en effet, l'évêque de Burgos, qui était président des Indes, y gouvernait toutes choses et il était fort mal vu. Nous sûmes que nos procureurs ne manquèrent pas d'énergie pour le récuser. On vit d'ailleurs se réunir dans la capitale Francisco de Montejo, Diego de Ordas, le licencié Francisco Nuñez, cousin de Cortès, et Martin Cortès, son père. Appuyés de la faveur de plusieurs autres grands seigneurs dont le plus ardent fut le duc de Bejar, ils récusèrent l'évêque avec une grande fermeté, donnant pour raisons des allégations excellemment prouvées.

Ils disaient d'abord que Diego Velasquez avait donné à l'évêque un grand village de l'île de Cuba dont les Indiens retiraient des mines l'or qui lui était ensuite envoyé en Castille; tandis qu'il n'attribua aucune peuplade à Sa Majesté, quoiqu'il lui en eût dû plus qu'à l'évêque. Ils di-

saient encore qu'en l'an 1517, lorsque nous nous réunîmes cent dix soldats aux ordres du capitaine Francisco Hernandez de Cordova, et qu'après avoir acheté à nos frais des navires, des provisions et tout le reste, nous partîmes pour découvrir la Nouvelle-Espagne, l'évêque de Burgos rapporta à Sa Majesté que Velasquez avait fait cette découverte, ce qui évidemment n'était pas vrai. Ils rappelaient au surplus que Diego Velasquez lui-même envoya en expédition au pays que nous avions découvert un de ses neveux appelé Juan de Grijalva qui poussa ses découvertes plus loin, acquérant en même temps de l'or pour plus de vingt mille piastres; que la plus grande partie de cette valeur fut envoyée par Velasquez à l'évêque sans y prélever aucune part pour Sa Majesté; tandis que lorsque Cortès vint conquérir la Nouvelle-Espagne, ce capitaine envoya un présent à l'Empereur, consistant en un soleil d'or et une lune d'argent, beaucoup d'or en grains tel qu'il vient des mines, une grande quantité de joailleries et des palets en or de différentes grosseurs; que Cortès et nous tous nous écrivîmes à Sa Majesté, rendant compte de tout ce qui arrivait; que notre général envoya, à titre de porteurs de nos messages et présents, Francisco de Montejo et Alonso Hernandez Puertocarrero, cousin du comte de Medellin; que l'évêque ne voulut pas les écouter; qu'il leur prit tout l'or destiné à Sa Majesté, leur adressa des paroles malsonnantes, les appela traîtres faisant les affaires d'un autre plus traître encore; qu'il fit main basse sur les lettres adressées à l'Empereur, en écrivit à leur place d'autres qui disaient le contraire, prétendant que son ami Diego Velasquez offrait ce présent; mais que l'évêque n'envoya nullement la totalité à l'Empereur, attendu qu'il en garda la moitié ou la meilleure part; qu'Alonso Hernandez Puertocarrero, un des procureurs envoyés par Cortès, ayant sollicité de

l'évêque l'autorisation d'aller en Flandre où Sa Majesté se trouvait, fut arrêté par son ordre et mourut en prison; que ledit évêque envoya, à la maison de la *Contratacion* de Séville, au trésorier Pedro Ysasagua et à Juan Lopez de Recalde, qui y résidaient à titre de commissaires de Sa Majesté, l'ordre de ne donner aucun secours à l'expédition de Cortès, ni en soldats, ni en armes, ni en quoi que ce fût; que le même évêque pourvoyait aux grades et aux emplois sans consulter Sa Majesté, y nommant des hommes qui ne le méritaient nullement, qui n'avaient ni aptitudes, ni savoir pour commander, ainsi que cela arriva à propos de Christobal de Tapia à qui il promit le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, dans le but de marier avec lui ou avec Diego Velasquez sa propre nièce doña Petronilla de Fonseca; que le même évêque approuvait et donnait pour véritables les faux rapports et les accusations émanant des procureurs de Diego Velasquez, qui étaient Andrès de Duero, Manuel de Roxas et le prêtre Benito Martin, lesquels rapports il envoyait à Sa Majesté comme étant exacts, tandis qu'il détournait comme mensongers les rapports, cependant très-véridiques, que nous adressions, Cortès et nous tous, les bons serviteurs de Sa Majesté.

Les mêmes personnages accumulèrent bien d'autres charges, accompagnées de bonnes preuves, sans qu'on pût en rien effacer, malgré les allégations de la partie contraire. Tout cela étant écrit et mis au net fut envoyé à Zaragoza où se trouvait Sa Sainteté à cette époque. Le Saint Père vit ces rapports et lut les motifs sur lesquels s'appuyait notre récusation; il vit aussi dans les dossiers de Diego Velasquez qu'on avait beau alléguer les avances qu'il avait faites pour les navires et pour les frais; ses prétentions tombaient devant la pensée qu'il ne s'était mis nullement en rapport avec notre Roi et seigneur, mais seulement avec son ami l'évêque de Burgos, tandis que

Cortès avait rempli toutes ses obligations comme loyal serviteur. Voyant tout cela, Sa Sainteté, usant de son pouvoir de gouverneur de Castille, outre qu'Elle était le Pape, ordonna à l'évêque de Burgos de se démettre de ses droits d'intervenir dans les affaires et procès de Cortès et de ne plus s'occuper de quoi que ce fût concernant les Indes. Sa Sainteté proclama au surplus Fernand Cortès gouverneur de la Nouvelle-Espagne, ajoutant que si Diego Velasquez avait fait quelques avances, nous les lui devions rembourser. Elle envoya à la Nouvelle-Espagne des bulles avec un grand nombre d'indulgences pour les hôpitaux et les églises; Elle écrivit une lettre recommandant à Cortès et à nous tous qui étions en sa compagnie de montrer toujours le plus grand zèle pour les conversions d'Indiens, à la condition de ne les obtenir ni par des supplices, ni par le pillage, mais bien pacifiquement et par les meilleurs moyens possible, en interdisant d'ailleurs et en empêchant les sacrifices, les vices contre nature et autres turpitudes. Le Saint Père disait encore, dans sa lettre, qu'en sus des grands services que nous rendions à Dieu Notre Seigneur et à l'Empereur, le Pape, en sa qualité de notre père et pasteur, avait le devoir de prier Dieu pour nos âmes en raison des grands biens que nos bras avaient procurés à toute la chrétienté. Sa Sainteté nous envoyait encore dans ses lettres d'autres saintes bulles pour nos absolutions personnelles. Lorsque nos procureurs virent les ordres du Saint Père agissant au double titre de Souverain Pontife et de gouverneur de la Castille, ils envoyèrent sans retard, par des voies rapides, des courriers à sa Majesté, qui était revenue de Flandre et se trouvait déjà en Espagne. Ils emportaient même des lettres de Sa Sainteté pour notre monarque. S'étant bien informé sur tout ce que je viens de dire, l'Empereur confirma les ordres du Souverain Pontife et déclara Cortès

gouverneur de la Nouvelle-Espagne, recommandant de payer à Diego Vélasquez ce qu'il aurait dépensé de son bien propre pour l'armement de la flotte, ordonnant en même temps que le gouvernement de l'île de Cuba lui fût enlevé pour avoir envoyé une expédition aux ordres de Pamfilo de Narvaez sans autorisation de sa Majesté, malgré la défense que lui en faisaient la Haute Cour royale de justice ainsi que les Frères hiéronymites qui résidaient à Saint-Domingue à titre de gouverneurs de l'île, lesquels, dans le but d'empêcher le départ de cette flotte, lui adressèrent un auditeur de la même Haute Cour, appelé Lucas Vasquez de Aillon, que l'on arrêta et envoya comme prisonnier à bord d'un navire, au lieu de lui obéir.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'évêque de Burgos apprit ce que je viens de dire, qu'il connut les ordres de Sa Sainteté et de Sa Majesté et qu'il en eut reçu la notification légale, il en ressentit un tel chagrin qu'il en tomba malade. Il quitta la capitale et se rendit à Toro où était le palais de sa résidence. Son frère don Antonio de Fonseca, seigneur de Coca et d'Alaexos, eut beau se remuer en sa faveur, il lui fut impossible de le réintégrer dans son commandement antérieur.

Laissons donc ce sujet pour dire qu'à cette grande abondance de faveurs succédèrent pour Cortès de nouvelles contrariétés; car il fut poursuivi de rudes accusations à propos de Pamfilo de Narvaez, de Christobal de Tapia et du pilote Cardenas, duquel j'ai dit, dans le chapitre qui en a traité, qu'il était tombé malade de tristesse parce qu'on ne lui avait pas donné sa part du premier or que l'on envoya en Castille. Cortès fut encore accusé par Gonzalo de Umbria, pilote auquel il avait fait mutiler les pieds pour sa défection avec un navire, en compagnie de Cermeño et de Pedro Escudero, qui furent pendus.

CHAPITRE CLXVIII

Comme quoi Pamfilo de Narvaez, Christobal de Tapia, un pilote appelé Gonzalo de Umbria et un autre soldat du nom de Cardenas comparurent devant Sa Majesté, sous la protection de l'évêque de Burgos, quoique celui-ci n'eût plus pouvoir d'intervenir dans les affaires des Indes, puisqu'on lui avait retiré cet emploi, et qu'il vécût à Toro. Tous ces gens que je viens de nommer formulèrent des plaintes contre Cortès par-devant Sa Majesté. De ce qui se fit à ce sujet.

Je viens de dire dans le chapitre qui précède que Sa Sainteté avait parfaitement compris les services considérables que Cortès et nous tous qui étions en sa compagnie, en qualité de guerriers conquérants, avions rendus à Dieu Notre Seigneur, à Sa Majesté et à toute la chrétienté. J'ai dit encore que Cortès fut favorisé du titre de gouverneur de la Nouvelle-Espagne; j'ai mentionné les bulles et les indulgences que le Saint Père envoya pour nous tous. J'ai raconté aussi que, Sa Majesté ayant connu les ordres du Saint Père, après s'être dûment informée de la vérité, y donna son approbation en y ajoutant d'autres dispositions royales. J'ai dit, au surplus, que l'emploi de président des Indes fut enlevé à l'évêque de Burgos qui s'en alla habiter la ville de Toro. Maintenant j'ajoute qu'en ce même temps arriva en Castille Pamfilo de Narvaez, celui-là même qui avait été capitaine de l'expédition que Diego Velasquez envoya contre nous. Alors aussi survint Christobal de Tapia, lequel avait été envoyé par l'évêque pour se mettre à la tête du gouvernement de la Nouvelle-Espagne. En leur compagnie venaient le pilote Gonzalo de Umbria et un autre soldat appelé Cardenas. Tous ensemble s'en furent à Toro demander la protection de l'évêque de Burgos pour élever contre Cortès des

plaintes devant Sa Majesté qui était revenue de Flandre. L'évêque ne désirait rien tant que de voir des griefs surgir contre Cortès et nous tous; aussi les accueillit-il et leur fit-il de telles promesses que les procureurs de Diego Velasquez, qui se trouvaient à la capitale, se réunirent sans perdre de temps. C'étaient Bernardino Velasquez, que le gouverneur avait envoyé de Cuba pour travailler en sa faveur, Benito Martin et Manuel de Roxas. Ils se présentèrent ensemble à l'Empereur, notre seigneur, et se plaignirent fortement de Cortès. Les points qu'ils débattirent contre lui furent que Diego Velasquez avait envoyé coloniser trois fois la Nouvelle-Espagne, dépensant une grande quantité de piastres en navires, armes, provisions et objets donnés aux soldats; qu'il expédia Fernand Cortès comme capitaine d'une flotte avec laquelle celui-ci se souleva sans jamais plus avoir recours à Velasquez pour n'importe quelle chose. On prétendit également, outre ce qu'on vient de dire, que Diego Velasquez envoya Pamfilo de Narvaez à la tête de plus de treize cents soldats, avec dix-huit navires, beaucoup de chevaux, des gens d'espingole et des arbalétriers, muni d'ailleurs de lettres patentes et provisions de Sa Majesté contresignées par l'évêque de Burgos, président des Indes, pour que le gouvernement de la Nouvelle-Espagne lui fût livré, toutes choses auxquelles Cortès refusa obéissance, préférant le combattre, le vaincre, lui tuer son alferez et ses capitaines, lui crever un œil, lui brûler tout son avoir et le faire prisonnier, lui Narvaez, avec tous les autres chefs qui étaient en sa compagnie. Les plaignants ajoutaient que, malgré ce désastre, l'évêque de Burgos prit soin d'envoyer Christobal de Tapia, ici présent, lequel partit, en effet, pour aller prendre le gouvernement de ces pays au nom de Sa Majesté; mais que Cortès ne voulut pas lui obéir et qu'il l'obligea à se rembarquer.

On l'accusait encore d'avoir exigé, au nom du Roi, des Indiens de toutes les villes de la Nouvelle-Espagne, beaucoup d'or qu'il prenait, cachait et conservait en son pouvoir. On disait que, contre la volonté de ses soldats, il s'attribua, comme s'il eût été roi, le cinquième du butin trouvé à Mexico. On l'accusait d'avoir fait brûler les pieds à Guatemuz et à un autre cacique pour en obtenir de l'or; de n'avoir point donné aux soldats leurs parts de prises, gardant tout pour lui-même; d'avoir construit des palais et maisons quasi-fortifiés ayant les dimensions d'un grand village, à l'édification desquels il faisait contribuer toutes les villes des alentours de Mexico, dont les habitants étaient contraints à apporter, de fort loin, du bois de cyprès et de la pierre. On prétendait aussi qu'il avait empoisonné Francisco de Garay pour lui prendre ses soldats et sa flotte.

On formula bien d'autres accusations, en si grand nombre même que Sa Majesté se montrait réellement fâchée de tant d'injustices accumulées contre Cortès, tout en croyant que c'étaient des vérités. En sus de tout cela, comme Narvaez avait le verbe haut, voici — écoutez-le bien — ce qu'il se permit de dire : « Et pour que Votre Majesté sache bien à quel point arrivèrent les choses, la nuit qu'on me fit prisonnier après ma déroute, je Lui ferai remarquer qu'ayant cru mettre mes provisions royales en sûreté en les cachant sur ma poitrine, tandis que mon œil était déjà crevé et que je pouvais craindre que tout brûlât, parce que déjà le feu avait pris partout dans le logement où j'étais, un des capitaines de Cortès, appelé Alonso de Avila, celui-là même qui est actuellement prisonnier en France, me retira violemment du sein ces titres, qu'il ne voulut point me rendre, et il proclama que ce n'étaient point des provisions royales, mais des obligations dont je venais faire le recouvrement. » On assure

qu'en ce moment l'Empereur ne put s'empêcher de rire, et sa réponse fut qu'il ferait rendre justice en toutes choses.

L'ordre fut donné par l'Empereur de réunir un certain nombre de caballeros de son conseil et de sa chambre royale, personnages dont Sa Majesté attendait toute justice. Ce furent Mercurio Catilinario, grand chancelier italien, Mosiur de Lasoa, le docteur de la Rocha Flamencos, Hernando de Vega, seigneur de Grajoles et grand commandeur de Castille, le docteur Lorenzo Galindez de Caravajal et le licencié Vargas, trésorier général de Castille. Sa Majesté, ayant appris qu'ils s'étaient constitués, leur fit parvenir l'ordre de bien considérer, en toute justice, les débats et contradictions entre Cortès et Diego Velasquez, ainsi que les dires des plaignants, et de juger en tout selon le droit, sans s'attacher aux personnes, ni favoriser aucune d'elles, n'ayant en vue que la justice. En présence de cet ordre royal, les juges convinrent de tenir leurs audiences dans le palais même du grand chancelier, et ils firent parvenir l'ordre de comparaître à Narvaez, à Christobal de Tapia, au pilote Umbria, à Cardenas, à Manuel de Roxas, à Benito Martin et à un Velasquez, ces trois derniers étant procureurs de Diego Velasquez. Comparurent aussi, pour Cortès, son père Martin Cortès, le licencié Francisco Nuñez, Francisco de Montejo et Diego de Ordas. Ordre fut donné aux commissaires de Diego Velasquez de formuler toutes les plaintes, demandes et griefs contre Cortès. Ils répétèrent ce qui avait déjà été dit devant Sa Majesté.

A cela, les commissaires de Cortès répondirent qu'en ce qui regarde l'allégation de Diego Velasquez d'avoir été le premier à envoyer découvrir la Nouvelle-Espagne, en dépensant une grande quantité de piastres d'or, cela ne se passa point ainsi, attendu que le véritable auteur de

la découverte fut don Francisco Hernandez de Cordova avec cent dix soldats qui découvrirent ces pays à leurs dépens; que Diego Velasquez était digne de châtiment pour avoir donné l'ordre à ceux qui firent cette découverte d'aller à l'île des Guanajes dans le but d'y prendre des Indiens par la force, afin de les faire servir comme esclaves. Cette réponse fut accompagnée de preuves qui ne furent suivies d'aucune contradiction. On répondit aussi que, s'il était vrai que Diego Velasquez avait envoyé son parent Grijalva avec une autre flotte, il n'était pas moins exact qu'il ne lui avait pas donné pour instructions de coloniser, mais d'acquérir de l'or par échange et que les capitaines qui commandaient les navires firent à peu près tous les frais de l'expédi.ion, et nullement Diego Velasquez; que l'un des capitaines fut Francisco de Montejo, actuellement présent, et les autres, Pedro de Alvarado et Alonso de Avila; qu'on acquit vingt mille piastres que s'appropria Diego Velasquez pour les envoyer à l'évêque de Burgos, dans le but d'en obtenir des faveurs, sans y prélever pour Sa Majesté d'autre part que celle que lui dicta son caprice, tandis qu'il donnait par surcroît de bénéfice, à l'évêque, dans l'île de Cuba, des Indiens qui lui recueillaient de l'or; qu'au contraire, il n'assigna aucun village à Sa Majesté, quoiqu'il eût dû se considérer comme son obligé bien plus que celui de l'évêque. Tout cela fut très-bien prouvé et nullement contredit.

On assura encore que si Velasquez envoya Fernand Cortès avec une troisième flotte, il est certain d'abord que ce fut par la grâce de Dieu et au profit de l'Empereur notre maître et seigneur, attendu que si un autre capitaine y fût allé à sa place, il aurait été certainement défait, tant fut grande la multitude des guerriers qui se réunirent contre nous; que d'ailleurs, quand Diego Velasquez l'envoya, ce ne fut pas avec l'ordre de coloniser,

mais d'acquérir par échange, fait qui fut dûment prouvé, attendu que si Cortès se décida à s'établir, c'est qu'il en fut requis par ses compagnons d'armes et qu'il s'y résolut parce qu'il vit que c'était utile au service de Dieu et de Sa Majesté : mesure très-judicieuse dont le rapport fut fait à Sa Majesté en même temps qu'on Lui envoya tout l'or que l'on put recueillir et qu'on Lui écrivit à ce sujet des lettres qui devaient La mettre au courant de tout ce que je viens de dire; qu'enfin, quant aux ordres royaux, Cortès et tous ses compagnons d'armes se disaient toujours prêts à s'incliner et à y obéir.

On détailla tout ce que l'évêque de Burgos faisait en faveur de Diego Velasquez : que nous envoyâmes nos commissaires avec de l'or et des lettres; que l'évêque tenait nos nobles services cachés; qu'il n'envoyait nullement nos lettres à Sa Majesté, mais d'autres lettres arrangées à sa façon; qu'il gardait pour lui la plus grande partie de l'or que nous envoyions; qu'il détournait tout ce que nous jugions convenable de faire savoir à Sa Majesté, sans Lui rien dire de ce qu'il eût été obligé de découvrir à notre Roi et seigneur; que, nos commissaires ayant voulu aller en Flandre se présenter à la personne royale, il arrêta l'un d'eux, Alonso Hernandez Puertocarrero, cousin du comte de Medellin, qui mourut en prison; que l'évêque lui-même avait donné l'ordre aux commissaires de la maison de la *Contratacion* de Séville de ne fournir à Cortès aucun secours, ni en armes, ni en hommes, et de le contrecarrer en toute chose; qu'on avait toujours la bouche pleine du mot de *traîtres* qui nous était appliqué; qu'en tout cela, l'évêque était guidé par son projet de marier une de ses nièces, appelée doña Petronilla de Fonseca, avec Velasquez ou avec Tapia, à la condition de le faire gouverneur de Mexico. Nos commissaires appuyèrent tous ces dires par la présentation de

la copie des lettres que nous écrivîmes à Sa Majesté et sur un grand nombre d'autres preuves. La partie adverse ne put contredire en rien nos allégations, parce qu'il n'y avait vraiment pas de raisons pour le faire.

Pour ce qui regarde ce qu'on disait de Narvaez : que Diego Velasquez l'avait envoyé avec dix-huit navires, treize cents soldats, cent chevaux, quatre-vingts hommes d'escopette et autant d'arbalétriers, en faisant pour ce des dépenses considérables; à tout cela il fut répondu que Diego Velasquez avait encouru la peine capitale pour avoir organisé cette expédition sans l'autorisation de Sa Majesté; que quand il envoyait ses commissaires en Castille, il ne s'adressait nullement à notre Roi et seigneur ainsi qu'il en avait l'obligation, mais simplement à l'évêque de Burgos; que le Haut Tribunal de Saint-Domingue et les Frères hiéronymites, qui étaient gouverneurs de l'île, firent parvenir à Diego Velasquez, à Cuba, sous des peines sévères, la défense d'envoyer cette flotte avant que Sa Majesté en fût informée et qu'il pût agir par autorisation royale, attendu que faire autrement, c'était desservir Dieu et Sa Majesté et apporter le trouble dans la Nouvelle-Espagne au moment où Cortès et ses compagnons d'armes s'occupaient de la conquête et de la conversion de tant d'Indiens qui embrassaient notre sainte foi catholique; que pour empêcher le départ de la flotte on lui envoya un auditeur de l'Audience royale ellemême, le licencié Lucas Vasquez de Aillon, et qu'au lieu de lui obéir ainsi qu'aux royaux commandements qu'il apportait, on l'arrêta et, sans considération aucune, on l'envoya prisonnier à bord d'un navire. Nos commissaires ajoutèrent qu'attendu que Narvaez était là présent, lui qui s'était rendu coupable de ce délit insensé, voisin du crime de lèse-majesté et méritant la mort, supplique était faite aux caballeros par moi nommés, actuellement constitués

en juges, d'ordonner qu'il lui fût appliqué un juste châtiment. On répondit qu'à cet égard il serait fait justice.

Revenons encore une fois à ce que disaient nos commissaires pour notre décharge. Eu égard à ce qu'on prétendait, que Cortès ne voulut point obéir aux pouvoirs dont Narvaez était porteur, qu'il lui fit la guerre, le vainquit, lui creva un œil, le prit avec tous ses compagnons et capitaines et mit le feu à leurs logements, il fut répondu qu'aussitôt que Narvaez arriva à la Nouvelle-Espagne et y débarqua, la première chose dont il s'occupa fut d'envoyer dire au grand roi Montezuma, alors en prison par ordre de notre général, qu'il était venu pour le délivrer et pour faire périr les compagnons de Cortès; que par suite il agita tout le pays de façon à soulever les provinces déjà pacifiées; qu'en apprenant qu'il était arrivé au port de Vera Cruz, Cortès lui écrivit très-affectueusement, lui donnant l'assurance que s'il apportait une commission émanée de Sa Majesté, une fois ses pouvoirs vus, on y prêterait obéissance avec le respect qu'on doit à son Roi et seigneur; que Narvaez ne voulut pas répondre aux lettres de Cortès et, continuant dans son camp à l'appeler traître, quoiqu'il fût un loyal serviteur de Sa Majesté, il fit proclamer une guerre sans quartier contre lui et ses compagnons; que Cortès l'envoya supplier plusieurs fois d'accepter la paix, le priant en même temps de ne pas troubler la Nouvelle-Espagne et de ne pas causer la perte de tout le monde, et assurant qu'il était prêt à porter ses conquêtes là où Narvaez voudrait, tandis que celui-ci ferait choix, pour les siennes, des lieux qui lui plairaient le plus, et qu'ainsi tous deux travailleraient au service de Dieu et de Sa Majesté en pacifiant le pays entier; mais que Narvaez ne voulut pas répondre à ses propositions. Lors donc que Cortès vit que toutes ces considérations ne servaient à rien, qu'on ne lui faisait pas voir les provisions royales

et que Narvaez avait commis la grande folie d'arrêter l'auditeur de Sa Majesté, résolu à le châtier pour ce délit, il fut d'avis d'aller à lui pour voir personnellement ses provisions royales et apprécier les motifs qui avaient amené l'arrestation de l'auditeur. Nos commissaires assurèrent que Narvaez avait conçu le projet de faire Cortès prisonnier; on en donna d'irrécusables preuves, surtout par le témoignage d'Andrès de Duero lui-même, qui faisait partie de la troupe de Narvaez quand il débarqua, et qui avertit Cortès de cette détermination. Les partisans de Diego Velasquez ne trouvèrent rien à reprendre aux faits allégués.

Quant à ce grief que, Francisco de Garay étant venu au Panuco avec un grand matériel de guerre et des provisions de Sa Majesté qui le constituaient gouverneur de cette province, Cortès aurait eu recours à la ruse et déployé beaucoup d'activité pour amener la défection de ses troupes, pour faire que les Indiens de la province tuassent un grand nombre de ses hommes, pour lui prendre quelques navires et commettre enfin d'autres excès qui laissèrent Garay convaincu de sa perte et de l'abandon de ses capitaines et de ses soldats, de telle sorte qu'il n'eut d'autre ressource que de venir frapper à la porte de Cortès, lequel le logea dans ses palais et au bout de huit jours lui fit servir un déjeuner dont Garay mourut empoisonné..., on répondit à cette accusation en alléguant que cela ne s'était point passé ainsi, car Cortès n'avait nul besoin des soldats de Garay ni de leur défection; mais Garay, n'étant pas homme de guerre, ne savait nullement se conduire avec ses hommes; il ne sut pas d'ailleurs, en débarquant, débuter par un sol sec et ferme, mais s'étant fourvoyé dans de grands cours d'eau et de mauvais marécages infestés de moustiques et de vampires, tandis que ses soldats recevaient la nouvelle

de la grande prospérité de Mexico, de ses richesses et de la réputation de grande libéralité de Cortès, il fournit lui-même les véritables causes de la désertion de ses hommes; au surplus, les soldats de l'expédition s'occupaient à piller les Indiens des villages de ces provinces et à leur prendre leurs filles et leurs femmes, ce qui fut cause qu'on se souleva contre eux et qu'on tua les Espagnols dont il était parlé. Quant aux navires, Cortès ne s'en était point emparé, puisque d'eux-mêmes ils s'étaient échoués sur la plage.

Nos commissaires continuant leur réponse dirent encore que si Cortès envoya ses capitaines, ce fut pour qu'ils parlassent à Garay et lui offrissent leurs services de la part de leur général ; ce fut aussi pour qu'ils vissent les provisions royales et s'assurassent si elles contredisaient celles dont Cortès était auparavant possesseur. Ils ajoutaient que Garay, se voyant sans soldats, avec ses navires échoués sur la côte, résolut de se réfugier à Mexico; que Cortès donna l'ordre exprès de lui rendre sur la route les plus grands honneurs, lui fit offrir un banquet à Tezcuco, sortit au-devant de lui quand il s'approchait de la capitale et le logea ensuite dans son propre palais; que là, un mariage fut convenu entre leurs enfants ; que Cortès lui offrit ses secours et sa protection pour aller coloniser le fleuve de Palmas; s'il tomba malade, c'est qu'il plut à Dieu de l'enlever de ce monde; quelle faute Cortès pouvait-il en avoir? Nos commissaires ajoutèrent qu'on avait fait à Garay des obsèques magnifiques, qu'on avait porté son deuil et que les médecins qui le soignèrent déclaraient qu'il était mort de douleur de côté; que telle était la vérité, que personne ne se lèverait pour y contredire.

En ce qui regarde le cinquième qu'on accusait Cortès de prélever sur le butin, comme s'il eût été roi, il fut répondu que quand on le proclama capitaine général et

grand justicier jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en disposer autrement, les soldats offrirent de lui donner le cinquième des lots après le prélèvement du cinquième royal; que s'il l'accepta, c'est parce qu'il avait l'habitude de dépenser tout ce qu'il possédait au service de Sa Majesté, ainsi que cela arriva pour la province du Panuco à l'occasion de laquelle il dépensa environ soixante mille piastres de son bien; qu'il envoya en présent à Sa Majesté beaucoup d'or pris sur ce qui lui était revenu de son cinquième; et de ce fait, comme de toutes les autres allégations, on fournit des preuves auxquelles il ne fut nullement contredit par les commissaires de Diego Velasquez.

En ce qui regarde ce qu'on disait: que Cortès avait pris aux soldats les parts qui leur revenaient, il fut répondu qu'on leur assigna des lots conformément au compte de l'or que l'on trouva à Mexico, ce qui fut en réalité fort peu de chose, parce que les trésors avaient été pillés par les Indiens de Tlascala et de Tezcuco, ainsi que par les autres guerriers qui assistèrent aux attaques. Il ne s'éleva là-dessus aucune contradiction.

Pour ce qui est du fait que Cortès aurait donné l'ordre de brûler les pieds, avec de l'huile bouillante, à Guatemuz et à d'autres caciques, pour en obtenir de l'or, on répondit que cet acte fut accompli par les commissaires de Sa Majesté, contrairement à la volonté de Cortès, dans le but d'arriver à découvrir les trésors; ce qui fut surabondamment démontré.

Sur l'accusation d'avoir construit de somptueux édifices, dont l'étendue arrivait aux proportions d'un bourg, et pour lesquels Cortès faisait apporter arbres et pierres de lointains pays, il fut répondu que les palais sont, en effet, magnifiques, comme méritaient de l'être des choses faites pour le service de Sa Majesté, et qu'en ce cas se trouve tout ce que Cortès possède, car tout a été bâti au

nom du Roi ; que les arbres et cyprès croissent près de la ville et y sont amenés par eau; quant aux pierres, il y en avait tant dans les ruines des temples d'idoles qu'on avait détruits, qu'il n'était nullement besoin de les faire venir du dehors; pour ce qui est de les tailler, il ne fut pas nécessaire de faire autre chose que prier le grand roi Guatemuz d'en charger ses ouvriers constructeurs et ses charpentiers, qui étaient extrêmement nombreux et qui furent appelés de tous les villages, selon l'habitude où l'on était dans le pays de faire édifier par les Indiens les palais et les maisons des grands seigneurs.

En ce qui regarde les plaintes de Narvaez, qu'Alonso de Avila lui aurait pris par force ses provisions royales et refusé de les lui restituer en répandant le bruit que ce n'était autre chose que des obligations souscrites par des débiteurs de Narvaez pour des chevaux qu'il leur avait vendus et dont il venait faire le recouvrement, et que tout cela se serait passé par ordre de Cortès..., il fut répondu qu'on n'aperçut aucunes provisions, mais réellement trois obligations relatives à des chevaux et juments que Narvaez avait vendus à crédit; que Cortès ne vit jamais les titres royaux susdits et qu'en aucune façon il ne donna l'ordre de les lui prendre.

A la plainte du soldat Umbria, à qui Cortès aurait fait couper et déboîter les pieds sans aucun motif, il fut répondu qu'on les lui coupa par suite d'un arrêt de justice, parce qu'il avait voulu se soulever avec un navire, abandonner son capitaine en temps de guerre et s'en revenir à Cuba avec d'autres hommes, que Cortès fit pendre en exécution d'une sentence.

Pour ce qui est de la prétention de Cardenas, alléguant qu'on ne lui aurait point donné sa part du premier or qu'on envoya à Sa Majesté, la réponse fut que ce soldat avait signé avec beaucoup d'autres qu'il renonçait à sa

part, parce que tout devait être envoyé à Sa Majesté; que, nonobstant, Cortès lui avait donné trois cents piastres pour qu'il les apportât à sa femme et à ses enfants; qu'au surplus Cardenas n'était nullement un homme de guerre, mais un sot de mince valeur, fort bien payé par les trois cents piastres. Nos commissaires dirent encore à la suite de tout cela, que, si Cortès marcha contre Narvaez, le vainquit, lui creva un œil, le fit prisonnier avec ses autres chefs et brûla leurs logements, ce fut bien Narvaez qui en eut toute la faute pour les motifs précédemment allégués; qu'il s'agissait, au surplus, de châtier la grande folie qu'il avait commise en arrêtant un auditeur de Sa Majesté; que Dieu Notre Seigneur, ayant daigné reconnaître que la justice était du côté de Cortès et de ses compagnons d'armes, fit la grâce à ce général de lui donner la victoire et de permettre qu'avec deux cent soixante-six soldats, sans aucun cheval, sans arquebuses ni arbalètes, mais avec son seul savoir-faire et ses présents en or, il défît Narvaez, lui crevât un œil et le prît lui et ses capitaines, tandis que ceux-ci possédaient contre Cortès treize cents soldats, dont cent cavaliers et autant d'arbalétriers ou de gens d'escopette. On ajouta que si Narvaez fût resté en qualité de capitaine général, la Nouvelle-Espagne eût été perdue.

Pour ce qu'on disait de Christobal de Tapia, qui serait venu prendre le gouvernement de la Nouvelle-Espagne en s'appuyant sur des provisions de Sa Majesté, auxquelles on aurait refusé obéissance, à cela on répondit que Christobal de Tapia, là présent, s'était tenu pour fort heureux d'avoir pu vendre ses chevaux et ses nègres; que s'il eût été à Mexico montrer ses papiers, Cortès lui aurait donné obéissance; mais que, les caballeros et les municipalités des villes et bourgs ayant reconnu qu'il convenait que Cortès fût pour lors à la tête du gouverne-

ment, Tapia n'en ayant nullement les aptitudes, ils en appelèrent de ses provisions à Sa Royale Majesté, ainsi qu'il apparaîtra par la vue des actes qui furent dressés à ce sujet.

Lorsque l'exposition des griefs fut terminée de part et d'autre et que les juges eurent bien pesé les réponses et les allégations de Fernand Cortès avec les preuves y attenantes ; ayant apprécié pendant cinq jours les difficultés et les doutes qui provenaient des dires des uns et des autres, ils résolurent d'en référer à l'avis de Sa Majesté. Ce fut alors que, dans un accord commun, on s'arrêta au jugement qui suit. On proclama d'abord que Cortès et nous tous, les vrais conquérants qui partîmes avec lui, nous étions de bons et loyaux serviteurs de Sa Majesté ; les juges glorifièrent notre heureuse fortune; ils louèrent et honorèrent beaucoup les grandes batailles que nous livrâmes aux Indiens, non moins que notre intrépidité dans les combats. On n'oublia pas de remarquer qu'étant nous-mêmes si peu nombreux, nous avions su mettre Narvaez en déroute ; ils imposèrent silence à la prétention de Diego Velasquez de disputer à Cortès le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, ajoutant que s'il avait fait quelques dépenses relativement à ces expéditions, il avait la liberté de les réclamer à Cortès par-devant la justice; ils proclamèrent ensuite que Cortès serait gouverneur de la Nouvelle-Espagne conformément à ce que le Souverain Pontife avait ordonné ; on approuvait, comme bons, au nom de Sa Majesté, les *repartimientos* que Cortès avait faits, et on lui donnait le pouvoir de distribuer le pays dorénavant comme il l'entendrait, en même temps qu'on admettait ce qui s'était fait jusque-là, considérant que tout avait été justement exécuté pour le service de Dieu et de Sa Majesté. Relativement aux affaires de Garay et aux accusations dont elles étaient la base,

attendu que l'information n'était pas complète à ce sujet, il fut résolu qu'on en différerait l'examen et qu'on enverrait contrôler les faits sur place.

Quant au grief de Narvaez prétendant qu'on lui avait arraché du sein ses pouvoirs et que l'auteur du fait était Alonso de Avila, actuellement prisonnier en France à la suite de sa capture par le fameux corsaire Jean Florin lorsque celui-ci s'empara de la garde-robe de Montezuma, les juges résolurent qu'il en serait informé en France même et qu'Avila serait cité à comparaître en cour de Sa Majesté, pour qu'on sût quelle était sa réponse. Pour ce qui était des deux pilotes Umbria et Cardenas, il leur fut donné des titres royaux pour qu'on leur assignât dans la Nouvelle-Espagne un nombre d'Indiens qui assurât une rente de mille piastres à chacun d'eux. Ordre fut donné que nous tous, les conquérants, fussions les préférés, qu'on nous donnât de bonnes commanderies d'Indiens, et que les premiers siéges d'honneur nous fussent réservés dans les lieux publics, dans les saintes églises, comme partout ailleurs.

La sentence étant ainsi prononcée par les caballeros que Sa Majesté avait choisis pour juges, on la porta à signer à Valladolid où résidait Sa Majesté qui venait d'arriver de Flandre et avait donné l'ordre d'y établir sa cour royale et son conseil. Sa Majesté appliqua sa signature et rendit, en même temps, quelques décrets royaux tendant à chasser toute sorte de renégats de la Nouvelle-Espagne, afin qu'aucune contradiction n'y existât dans la conversion des naturels du pays. Ordre fut donné également pour qu'il n'y eût point d'avocats pendant quelques années, parce que partout où ils apparaissaient ils apportaient le désordre, des procès, des débats et des querelles. Toutes ces dispositions furent signées de Sa Majesté, paraphées par les caballeros qui avaient été les juges, ainsi que par

don Garcia de Padilla, dans sa ville de Valladolid, le 17 du mois de mai de l'an 1500 et tant. Le tout était contresigné du secrétaire don Francisco de Los Cobos, qui devint plus tard grand commandeur de Leon.

Ce fut alors que Sa Majesté impériale écrivit à Cortès et à tous ceux qui étions partis avec lui, pour nous remercier des bons et remarquables services que nous lui rendions. En ce même temps, le roi don Fernand de Hongrie, roi des Romains, comme on l'appelait, frère de celui qui est actuellement Empereur, écrivit une autre lettre en réponse à celle que Cortès lui avait adressée en lui offrant plusieurs joyaux d'or. Il lui disait connaître les nombreux et grands services qu'il avait rendus à Dieu d'abord et ensuite à son seigneur et frère l'Empereur et à toute la chrétienté ; il l'invitait à lui faire savoir tout ce qui pourrait l'intéresser, afin qu'il intercédât pour lui auprès de l'Empereur son seigneur et frère, considérant que le cœur généreux de Cortès était digne de toute faveur. Il lui recommandait aussi dans cette lettre de donner ses commanderies aux valeureux soldats qui l'avaient aidé et il terminait par des offres et promesses. Je me rappelle que la signature était ainsi formulée: « Moi le Roi et Infant de Castille, » et le tout contresigné du secrétaire « de Castillejo ». Cette lettre, je la lus deux ou trois fois à Mexico, car Cortès me la faisait voir pour que je susse en quelle estime nous étions tenus, nous, les vrais conquérants de Sa Majesté.

Aussitôt que nos commissaires eurent en main ces dépêches, ils résolurent d'envoyer rapidement, comme porteurs, un certain Rodrigo de Paz, cousin de Cortès et parent du licencié Francisco Nuñez, ainsi qu'un hidalgo d'Estramadure, parent de Cortès également, appelé Francisco de Las Casas. S'étant embarqués sur un navire bon voilier, ils prirent la route de l'île de Cuba. A Santiago,

où Diego Velasquez se trouvait en qualité de gouverneur, on lui notifia les sentences et provisions royales pour qu'il se désistât de ses procès avec Cortès et lui demandât le montant des frais qu'il avait faits. Cette notification se fit au son des trompettes. Diego Velasquez en tomba malade de chagrin et, peu de mois après, il mourut dans le mécontentement et la pauvreté.

Pour que je n'aie pas à revenir sur ce que Francisco de Montejo et Diego de Ordas négocièrent en Castille pour leur propre compte, je le dirai maintenant ici. Francisco de Montejo, par faveur de Sa Majesté, fut nommé gouverneur civil et militaire de Yucatan et Cozumel, il reçut, en outre, des titres de Don et de Seigneurie. Sa Majesté confirma à Diego de Ordas la possession des Indiens qui lui avaient été donnés dans la Nouvelle-Espagne; il fut nommé commandeur de Santiago et reçut pour armoiries le volcan qui se trouve près de Guaxocingo. Ce fut avec ce résultat qu'ils s'en revinrent à la Nouvelle-Espagne. Ordas retourna, deux ou trois ans après, en Castille, et y obtint le droit de conquérir le Marañon où il alla perdre la vie et ses biens.

Nous dirons maintenant que l'évêque de Burgos apprit les faveurs dont Sa Majesté avait comblé Cortès, ainsi que nous tous, les conquérants, et comme quoi les juges étaient parvenus à connaître les rapports qui avaient existé entre lui et Diego Velasquez, comment il s'emparait de l'or envoyé à Sa Majesté, cachait ou interprétait mal nos nombreux services, tandis qu'il exaltait ceux de son ami Diego Velasquez. Ne pouvant résister à ces coups, de triste et pensif qu'il avait été jusque là, il tomba sérieusement malade. Une cause qui contribua à ce résultat fut le chagrin que lui causa un sien neveu, don Alonso de Fonseca, devenu archevêque de Santiago, tandis qu'il avait rêvé cet archevêché pour lui-même.

Abandonnant ce sujet, nous dirons que Francisco de Las Casas et Rodrigo de Paz arrivèrent à la Nouvelle-Espagne; ils entrèrent à Mexico avec les provisions royales données par Sa Majesté, qui établissaient Cortès gouverneur. Quelle allégresse! Que de réjouissances on organisa! Combien d'hommes se transformèrent en courriers rapides pour aller gagner leurs étrennes en donnant les premiers la bonne nouvelle dans les villes! De combien d'honneurs on combla Las Casas, Rodrigo de Paz et quelques autres qui venaient avec eux, procédant de Medellin, pays natal de Cortès! Notre général fit Francisco de Las Casas capitaine et lui assigna un bon village appelé Anguitlan. Il donna à Rodrigo de Paz d'autres bons et riches villages, il le nomma son premier majordome et son secrétaire, emplois dans lesquels celui-ci prit un tel ascendant qu'il commandait à Cortès lui-même. Le général n'oublia pas ceux qui venaient de Medellin son pays; à tous il donna des Indiens. Quant au propriétaire du navire porteur de la bonne nouvelle, Cortès lui donna de l'or, assez pour qu'il s'en revînt riche en Castille.

Laissons ce sujet des réjouissances et des récompenses pour répondre à ce que certains curieux lecteurs m'ont demandé, non sans raison : comment j'ai pu savoir ce qui se passa en Espagne, au sujet des ordres donnés par Sa Sainteté et relativement aux griefs formulés contre Cortès, avec les réponses qu'y firent nos commissaires, la sentence qui suivit et autres particularités dont je viens de parler; comment, dis-je, j'ai pu savoir ces choses, tandis que j'étais alors occupé de la conquête de la Nouvelle-Espagne et de ses provinces, et ne pouvais par conséquent, ni rien voir, ni rien entendre par moi-même de ce dont il s'agit. Je réponds que non-seulement je pus savoir ces faits, mais qu'ils vinrent à la connaissance de tous ceux des conquérants qui les voulurent

apprendre et lire en quatre ou cinq lettres qui en faisaient le récit circonstancié et disaient quand, comment et à quel moment arrivèrent toutes les choses par moi racontées. Ces lettres et ces mémoires étaient écrits de Castille par nos commissaires, afin de nous faire savoir qu'ils s'occupaient chaleureusement de nos affaires. Quant à moi, je dis bien souvent alors qu'ils me paraissaient porter tout leur zèle sur les intérêts de Cortès et les leurs propres, tandis que nous autres, qui acquérions toutes choses par nos armes et avions ainsi porté Cortès à ce rang élevé, ce que nous obtenions uniquement, c'était une succession non interrompue de fatigues accumulées. Prions Dieu, Notre Seigneur, qu'il lui plaise nous donner du courage et graver dans le cœur de notre grand Empereur le désir de faire accomplir les décrets de sa droite justice, puisqu'en tout il est très-catholique.

Mais passons outre et disons de quoi Cortès s'occupa après sa nomination de gouverneur.

CHAPITRE CLXIX

De quoi Cortès s'occupa après sa nomination de gouverneur de la Nouvelle-Espagne; comment et de quelle manière il répartit des villages d'Indiens, et autres choses qui se passèrent. Conférences qu'eurent entre elles, à ce sujet, quelques personnes reconnues sages.

Ce qu'il nous a paru, à moi et à quelques autres vieux conquérants, hommes d'expérience et de bon conseil, c'est qu'en recevant sa nomination de gouverneur de la Nouvelle-Espagne, Cortès aurait dû se rappeler les événements qui s'étaient succédé depuis son départ de l'île de Cuba. Il aurait dû voir tous les embarras dans lesquels ils s'était trouvé et distinguer dans ses souvenirs les

hommes qui lui furent favorables lorsque, en débarquant sur la plage, nous le nommâmes capitaine général et grand justicier de la Nouvelle-Espagne. Il aurait dû se demander quels furent ceux qui se trouvèrent à ses côtés dans toutes les campagnes, à Tabasco comme à Cingapacinga, dans les trois batailles de Tlascala et dans l'affaire de Cholula, lorsqu'on avait déjà préparé avec du piment les grandes jarres dans lesquelles on devait nous faire bouillir pour nous manger ensuite. Qui se mit d'ailleurs de son parti, lorsque six ou sept soldats, qui ne l'aimaient pas, le requéraient de retourner à la Villa Rica, sans aller à Mexico, en lui faisant la peinture de la grande valeur des guerriers ennemis et des fortes défenses de la capitale? Quels furent ceux qui entrèrent avec lui à Mexico et l'aidèrent à mettre le grand Montezuma en prison? Lors de l'arrivée de Narvaez avec sa flotte, quels soldats Cortès emmena-t-il en sa compagnie? Qui l'aida à mettre cet ennemi en déroute et à le faire prisonnier? Quels furent ceux qui retournèrent avec lui à Mexico pour secourir Pedro de Alvarado, et se trouvèrent mêlés aux grandes batailles qu'on nous livra, jusqu'à ce que nous sortîmes de la capitale en fuyards, perdant huit cent cinquante hommes sur les treize cents soldats que nous étions, y compris ceux qui furent tués à Tustepeque et sur les grandes routes, alors qu'au nombre de quatre cent quarante seulement, couverts de blessures, nous eûmes la chance d'échapper, par la grande miséricorde du bon Dieu?

Cortès n'aurait pas dû oublier non plus qui l'avait aidé, après deux jours de fuite, à sortir du grand danger encouru dans la terrible et mémorable bataille d'Otumba. Qui lui prêta son secours, au surplus, pour conquérir Tepeaca, Cachula et son district dans lequel se trouvaient Ozucar, Guacachula et autres villages, ainsi que pour

le retour vers Tezcuco en marche sur la capitale? Il n'aurait pas dû oublier les nombreuses expéditions que nous fîmes en prenant Tezcuco pour point de départ, celle d'Iztapalapa où l'on prétendit se défaire de nous en nous noyant sous les eaux de la lagune, et les batailles que nous eûmes à soutenir contre les habitants de cette ville aidés des Mexicains qui vinrent à leur secours. Pourquoi ne pas se souvenir encore de l'attaque sur Saltocan, sur les *peñoles* qu'on appelle aujourd'hui *del Marqués*, et autres expéditions semblables? Qui le suivait dans le circuit que nous fîmes par les grandes villes du bord de la lagune, dans les nombreuses rencontres et les batailles que nous soutînmes pendant ce voyage, surtout à Suchimilco et à Tacuba? Et à notre retour à Tezcuco, qui aida Cortès à se défendre de la conjuration qui avait pour but de lui donner la mort, lorsqu'il se vit obligé de faire pendre Villafaña? Et cela fait, qui l'aida à s'emparer de Mexico? Qui l'accompagna pendant ces quatre-vingt-treize mémorables journées, bataillant jour et nuit, supportant fatigues et blessures jusqu'à ce qu'on fit prisonnier Guatemuz, le roi qui avait alors le commandement de cette place? Qui le secourut et le favorisa lorsque vint à la Nouvelle-Espagne un Christobal de Tapia pour en être reconnu le gouverneur?

Cortès aurait dû se rappeler quels furent les soldats qui écrivirent trois fois à Sa Majesté pour louer les bons, nombreux et grands services qu'il Lui avait rendus, disant qu'il était digne des plus grandes faveurs et surtout d'être fait gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Je ne veux pas mettre en mémoire ici bien d'autres services que nous rendîmes à Cortès. Mais enfin, puisqu'il est aujourd'hui gouverneur et qu'après Dieu c'est à nous qu'il l'a dû, il serait bien juste qu'il se souvînt de nous, valeureux et bons soldats, qui nous trouvâmes mêlés à toutes ses grandes actions, et qu'il inscrivît dans ses mémoires

Pierre, Paul et Martin qui s'en sont rendus dignes. Il serait bon qu'il se rappelât ces soldats et camarades que leur sort amenait à Colima, à Zacatula, au Panuco ou à Guacacualco, et même ceux qui furent obligés de fuir lorsqu'on abandonna Tutepeque. Tous étaient pauvres; aucun n'eut la chance de recevoir quelques bons Indiens. Il y avait cependant de quoi les satisfaire et les tirer d'embarras; Cortès n'aurait pas dû manquer de le faire, puisque Sa Majesté le lui avait recommandé bien des fois dans ses royales missives. Mais il ne donnait rien de son bien. N'aurait-il pas dû cependant les soulager dans leurs misères et les préférer à tous autres? En écrivant à nos commissaires qui étaient en Castille, ne devait-il pas obtenir que nous fussions tous favorisés? Notre général eût dû se croire obligé de demander par lettres à Sa Majesté, pour nous et nos enfants, tous emplois et charges royales qu'il y aurait à donner dans la Nouvelle-Espagne. Malheureusement, on peut dire que le mal des autres on le porte au bout de son poil; Cortès ne pensait qu'à lui : aussi sut-il être gouverneur avant d'être marquis, et marquis quand il revint de Castille.

Quoi qu'il en soit, nous parlerons de la justice qu'il y aurait eu à répartir tous les pays de la Nouvelle-Espagne de la manière suivante, conformément à l'avis de plusieurs de ses conquérants connus pour la prudence et la maturité de leur esprit. Ce qu'il aurait fallu, c'eût été partager la Nouvelle-Espagne en cinq lots; donner à Sa Majesté, pour son cinquième royal, la cinquième partie des meilleures villes et chefs-lieux; laisser le second lot sans destination fixe, afin que ses rentes servissent aux églises, hôpitaux, monastères, et que Sa Majesté pût y puiser pour honorer de ses faveurs quelques hommes qui l'auraient bien servie en Italie, car il y en avait pour tout le monde. Quant aux trois lots restant, on aurait dû les

répartir entre tous les vrais conquérants, selon le mérite reconnu à chacun, et stipuler que ce serait en cession perpétuelle, chose que Sa Majesté eût alors considérée comme juste, parce qu'Elle n'avait rien dépensé dans cette conquête, ne connaissant absolument pas l'existence de ce pays qui fut découvert quand Elle était en Flandre. Considérant qu'en sujets loyaux nous mettions entre ses mains une des plus belles parties du monde, Elle aurait trouvé raisonnable de nous y favoriser par des parts personnelles; nous les posséderions maintenant et l'on ne nous verrait pas abattus et marchant de mal en pire, car plusieurs d'entre nous n'ont pas même de quoi manger. Que deviendront les fils que nous laisserons après nous?

Je veux dire maintenant à qui furent assignés les villages par Cortès. Il en donna en première ligne à Francisco de Las Casas, à Rodrigo de Paz, à l'intendant des finances (*factor*), à l'inspecteur (*veedor*), au trésorier, qui étaient venus récemment de Castille, à un certain Avalos et à Saavedra, ses parents, à un certain Barrillos avec lequel il maria une sœur de sa femme doña Catalina Juarez, à Alonso Lucas, à Juan et à Luis de La Torre, à Villegas, à Alonso Valiente et à un certain Ribera le Borgne. Et pourquoi en nommé-je si peu? En réalité il donna ce qu'il y avait de mieux dans la Nouvelle-Espagne à toutes gens originaires de Medellin et à des serviteurs de grands seigneurs qui venaient lui faire des contes de son goût. Je ne dis pas qu'il fit mal de donner à tout le monde, puisqu'il y avait où prendre; mais je prétends que Cortès eût dû préférer à tout les ordres de Sa Majesté, en couvrant de sa protection les soldats qui l'aidèrent à s'élever à son mérite actuel et au rang qu'il occupait. Maintenant que c'est fait, il serait inutile d'en vouloir parler encore; mais toujours est-il que, quand il s'agissait d'entrer en expédition, d'entre-

prendre des attaques et toutes choses qui étaient à sa convenance, Cortès se rappelait bien où nous étions et il nous faisait requérir pour les guerres et les batailles, comme je le dirai plus loin.

Il sera bon que je cesse de raconter tant de misères et de dire à quel point Cortès nous tenait assujettis, puisque le passé n'a plus de remède ; mais je ne puis m'empêcher de faire mémoire de quelques paroles du général dites à l'époque où la place de gouverneur lui fut enlevée pour la donner à Luis Ponce de Leon qui, en mourant, désigna pour le remplacer Marcos de Aguilar, ainsi que j'aurai bientôt à le dire. Donc, à cette époque, moi et quelques caballeros ou capitaines de ses anciens qui l'aidâmes dans les conquêtes, nous fûmes le prier de nous donner quelques Indiens pris dans la grande quantité qu'il possédait, attendu que Sa Majesté avait ordonné qu'il lui en fût enlevé un certain nombre et qu'on devait bientôt les lui prendre, comme, du reste, peu de temps après, il lui fut fait. Il répondit que nous devions tout souffrir en patience ainsi qu'il le souffrait lui-même ; que si Sa Majesté lui faisait la grâce de le réintégrer dans le gouvernement, il promettait sur sa conscience (c'est ainsi qu'il jurait) de ne plus retomber dans les fautes passées, d'assigner de bons *repartimientos* à ceux qui lui étaient désignés par Sa Majesté et de redresser les torts qu'il avait eus autrefois. Il était dans la conviction que ses conquérants satisfaits se contentaient de ses promesses et de ses douces paroles.

Quoi qu'il en soit, nous dirons qu'en ce même temps, ou quelques jours plus tôt, vinrent de Castille les commissaires des finances royales de Sa Majesté, Alonso de Estrada, trésorier, natif de Ciudad Real, l'inspecteur Gonzalo de Salazar et le *contador* Rodrigo de Albornoz, natif de Palladinas, car Julian de Alderete était mort ;

vinrent encore un certain de la Gama, l'inspecteur Pedro Almindes Chirino, natif de Ubeda ou de Baeza, ainsi que beaucoup d'autres personnes préalablement pourvues d'emplois. Je veux dire maintenant qu'à cette époque aussi un certain Rodrigo Rangel, dont j'ai souvent parlé, s'en vint voir Cortès pour le prier (puisqu'il ne s'était pas trouvé à la prise de Mexico, ni dans aucune des batailles de la Nouvelle-Espagne, de manière à y puiser l'occasion de faire parler de lui), de vouloir bien le nommer capitaine et le charger d'aller conquérir les villages zapotèques avec lesquels on était en guerre; il emmènerait avec lui Pedro de Ircio qui serait son conseiller en tout ce qu'il y aurait à faire. Or Cortès connaissait bien ce Rodrigo Rangel ; il savait qu'il n'était apte à aucun emploi, parce qu'il était toujours malade, affligé de grandes douleurs de *bubas*, très-défait, avec de longues jambes amaigries, couvert d'ulcères, le corps et la tête criblés de plaies. Notre général lui refusait ce commandement en faisant observer que les Indiens Zapotèques étaient difficiles à dompter à cause des grandes et hautes sierras où ils ont établi leurs demeures et qui sont difficilement accessibles à la cavalerie; il y a là continuellement des nuages et des brouillards, les chemins y sont étroits, glissants, et l'on n'y peut marcher qu'à la condition de voir ses pieds se confondre avec la tête de celui qui vient derrière. Or, remarquez bien ce que je dis là, parce que c'est littéralement exact, car celui qui est devant et celui qui le suit marchent les pieds de l'un touchant à la tête de l'autre. Cortès lui disait donc que ce n'était pas la peine d'aller dans ces pays, et que s'il y allait enfin, il devait s'entourer de soldats agiles et robustes ayant l'expérience de la guerre. Mais comme Rangel était très-entêté et d'ailleurs compatriote de Cortès, il finit par obtenir ce qu'il demandait. La vérité est, ainsi que nous

le sûmes plus tard, que Cortès trouva bon de l'envoyer mourir ailleurs, parce que c'était une fort mauvaise langue.

Il écrivit, en conséquence, à Guacacualco à dix ou douze compagnons d'armes pour nous prier de partir au secours de Rangel. Je fus du nombre de ceux qu'il désigna pour marcher; du reste, tous ceux auxquels Cortès écrivit se mirent en route. J'ai déjà dit qu'il y a de très-grandes montagnes dans la partie peuplée du pays des Zapotecas, que ses habitants sont très-lestes et très-agiles et que par leurs cris et leurs sifflements ils remplissent les échos de leurs vallées. Nous comprîmes qu'avec Rangel pour nous commander nous ne pourrions ni aller en avant, ni rien faire de bon. Quand nous arrivions à un village, nous le trouvions abandonné; les maisons d'ailleurs n'y étaient pas rapprochées, celles-ci étant perchées sur la montagne et celles-là enfoncées dans la vallée; au surplus, il pleuvait fort et le pauvre Rangel poussait des cris de douleur à cause de ses *bubas*; d'autre part nous avions tous fort peu d'envie de marcher en sa compagnie. Nous comprenions par conséquent que nous perdions notre temps, avec la perspective de quelques désastres dans le cas où par hasard les Zapotecas, hommes agiles, armés de grandes lances plus longues que les nôtres, excellents archers, nous dresseraient quelque embûche et se présenteraient tout à coup en nous faisant front; car nous ne pouvions avancer qu'un à un dans ces étroits chemins. Rangel était d'ailleurs plus malade qu'au départ. Il fut donc d'avis d'abandonner cette funeste campagne (bien funeste, pouvons-nous dire) et que chacun s'en revînt chez soi. Pedro de Ircio, qui l'accompagnait à titre de conseiller, fut le premier à lui donner cette idée, et il s'empressa de le laisser seul et de s'en retourner à la Villa Rica où il résidait. Quant à

Rangel, il dit qu'il s'en voulait aller avec nous à Guacacualco, parce qu'il y faisait chaud et que le climat y serait favorable à la guérison de son mal. Pour ce qui est de nous qui habitions ce bourg, nous considérâmes comme une plus mauvaise affaire de l'emmener maintenant avec nous que d'être partis avec lui à la guerre.

En arrivant à Guacacualco il prétendit aller pacifier les provinces de Cimatan et de Tulapan qui, je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité, s'étaient refusées à se soumettre, profitant des grandes rivières et des marécages mouvants au milieu desquels leurs habitants vivaient. Outre l'importance de ces marais pour la défense, ils sont naturellement bons archers, faisant usage d'arcs excellents qu'ils manient avec la plus grande adresse. Rangel, à cet effet, nous montra des provisions signées de Fernand Cortès et disant qu'il était envoyé à titre de capitaine pour conquérir les provinces insoumises, en particulier celles de Cimatan et Tulapan. Il somma la plupart des habitants du bourg d'aller avec lui. Cortès était si redouté qu'en voyant ces provisions, quels que fussent nos regrets d'ailleurs, nous n'osâmes pas résister. Nous partîmes avec Rangel au nombre de cent soldats, les uns à pied, les autres à cheval, avec vingt-six arbalétriers ou fusiliers. Nous marchâmes par Tonala, Yagualulco, Copilco et Zacualco. Nous passâmes en canots et en radeaux plusieurs rivières; nous traversâmes Teutitan, Copilco et tous les villages de la Chontalpa qui étaient soumis. Nous arrivâmes ainsi à cinq lieues environ de Cimatan. La plupart des guerriers de la province nous attendaient dans des mauvais pas au milieu de marécages. Ils s'étaient fait des enceintes avec des palissades en gros madriers et se tenaient dedans, derrière des parapets percés de meurtrières par lesquelles ils pouvaient lancer leurs projectiles. Ils nous firent tout d'abord essuyer une si dure volée de flèches et de pieux

durcis au feu tirés avec des machines, qu'ils tuèrent sept chevaux et blessèrent huit soldats. Rangel qui était à cheval reçut au bras une flèche qui pénétra peu profondément. Quant à nous, les anciens conquérants, nous avions engagé Rangel à se faire précéder par des hommes agiles, marchant à pied, pour reconnaître les chemins et les piéges de l'ennemi. Nous lui avions dit, nous souvenant du passé, que ces Indiens se battaient bien et recouraient souvent à des ruses. Comme il avait l'habitude de parler beaucoup, il s'écria « qu'à ce compte, par Dieu ! s'il nous croyait, les choses iraient autrement ; que nous fussions donc à l'avenir les capitaines et que nous prissions le commandement de la campagne. »

Quoi qu'il en soit, nous pansâmes les soldats et quelques chevaux qu'on nous avait blessés, en sus des sept qui furent tués. Rangel m'ordonna d'aller devant en reconnaissance avec son lévrier, animal d'humeur sauvage, deux soldats très-agiles et quelques arbalétriers. Quant à lui, on lui conseillait de rester en arrière avec les cavaliers, tandis que les soldats et les arbalétriers se tiendraient prêts à me suivre en avant. Nous poursuivions donc ainsi notre route vers le village de Cimatan, qui dans ce temps-là avait une population nombreuse. Nous donnâmes dans des palissades et des défenses pareilles aux précédentes. L'ennemi lança sur ceux de nous qui allaient en avant une telle volée de flèches et de pieux que le lévrier fut tué raide et que j'eusse péri moi-même si je n'avais été couvert d'une bonne armure; car je reçus sept flèches qui s'arrêtèrent sur l'épaisse couche de coton dont j'étais cuirassé. Cela ne m'empêcha pas d'être atteint à une jambe, tandis que tous mes camarades furent blessés. J'élevai la voix alors pour crier à des Indiens alliés qui venaient peu après nous de faire avancer tout de suite les arbalétriers, les fantassins et les gens d'esco-

pette, mais que les cavaliers restassent en arrière, attendu qu'il leur serait impossible de charger et d'être d'aucune utilité, tout en s'exposant à recevoir des coups de flèches. Les camarades s'avancèrent à l'instant comme je l'avais fait dire, parce que, lorsque j'entrepris ma marche, il avait été convenu que les cavaliers resteraient loin en arrière, tandis que les autres se tiendraient prêts à avancer sur le signal ou l'ordre qui leur en serait donné. Les arbalétriers et les gens d'escopette étant accourus, nous réussîmes à déloger l'ennemi de ses palissades. Mais il se réfugia sur des terrains marécageux et mouvants où personne ne pouvait s'aventurer ni en sortir autrement que sur les pieds et les mains et en y recevant de bons secours. En ce moment Rangel arriva avec ses cavaliers. Comme il y avait là tout près plusieurs maisons qui avaient été abandonnées par leurs habitants, nous nous y reposâmes ce jour-là en y prenant soin de panser nos blessés.

Le lendemain, nous nous mîmes en route vers le village de Cimatan. Nous avions à traverser de grandes savanes au milieu desquelles se trouvaient de forts mauvais marécages. Nos ennemis nous attendaient sur l'un d'eux. Ce fut de leur part une ruse préméditée de nous attendre ainsi en rase campagne, dans l'espoir que les cavaliers, désireux de les atteindre et de les frapper de leurs lances, se jetteraient sur eux à bride abattue et s'embourberaient dans les marais. Ce qu'ils avaient combiné arriva en effet. Nous avions eu beau dire à Rangel de bien faire attention aux marécages qu'il y avait en grand nombre et de ne point courir à bride abattue sur ces savanes, de crainte de voir les chevaux s'embourber, attendu que les Indiens avaient l'habitude de ces ruses et qu'ils élevaient des travaux de défense et des meurtrières sur le bord des marais ; Rangel n'en voulut rien

croire et il fut le premier à s'embourber. On lui tua son cheval et déjà plusieurs Indiens s'étaient jetés dans le marais pour s'emparer de sa personne. Ils l'auraient enlevé vivant pour le sacrifier, si l'on ne se fût empressé de lui porter secours ; ce qui n'empêcha pas qu'il en sortît la tête blessée par-dessus les plaies dont elle était déjà couverte. Comme toute cette province est très-peuplée, il y avait près de là un autre petit village sur lequel nous nous portâmes; ses habitants prirent la fuite. Rangel put y soigner ses blessures, ainsi que trois soldats qui avaient été atteints. De là nous gagnâmes d'autres maisons, également abandonnées, leurs habitants s'étant enfuis en ce moment même. Il y avait là de grandes défenses de madriers formant enceinte avec meurtrières.

Nous nous y reposions depuis moins d'un quart d'heure lorsque tant de guerriers cimatèques se jetèrent sur nous en nous entourant, qu'ils tuèrent un soldat et deux chevaux et nous donnèrent fort à faire pour les décider à s'éloigner. Rangel souffrait beaucoup de sa tête en ce moment; outre cela, beaucoup de moustiques et de grands vampires le piquaient et suçaient son sang ; il ne dormait ni jour ni nuit. Pendant ce temps il pleuvait sans cesse. Dans ces circonstances, quelques soldats nouvellement venus de Castille, et que Rangel avait amenés avec lui, voyant que les Indiens de cette province nous ayant fait front en trois endroits différents avaient tué onze chevaux et deux soldats, sans compter le grand nombre de ceux qui étaient blessés, conseillèrent à Rangel de retourner sur ses pas sans dépasser cet endroit, attendu que le pays était impraticable à cause de ses marais et que lui-même se trouvait très-malade. Le capitaine avait certainement ce désir ; mais, voulant faire croire que ce n'était pas uniquement sa pensée et sa volonté personnelles, mais bien l'avis d'un grand nombre des siens, il

résolut d'ouvrir un conseil à ce sujet en y appelant les personnes qu'il savait partager sa manière de voir, afin que le retour fût résolu. En ce même moment nous nous étions réunis vingt soldats pour voir si nous pourrions faire quelques prisonniers dans des enclos de cacaoyers qui étaient près de là. Nous ramenâmes trois Indiens et trois Indiennes.

Ce fut alors que Rangel me prit à part et me demanda conseil. Il me parla des souffrances de sa tête, me dit que tous les autres soldats le poussaient à revenir auprès de Cortès, et il me fit part de tout ce qui était arrivé. Je lui reprochai cette retraite, et comme nous étions de vieilles connaissances de Cuba depuis plus de quatre ans, je lui dis : « Comment, señor ! que voulez-vous que l'on dise de vous en voyant qu'étant arrivé presque aux portes de Cimatan, vous veuillez vous en retourner ? Cortès ne l'approuvera nullement, et des malicieux qui ne vous aiment pas vous lanceront à la face qu'ici, de même qu'à l'attaque contre les Zapotecas, vous n'avez rien fait de bon, quoique vous eussiez à votre disposition tant de vieux conquérants pris parmi les habitants mêmes de Guacacualco ? Pour notre honneur donc et pour le vôtre, moi et quelques autres soldats nous sommes d'avis d'aller en avant. J'irai moi-même en éclaireur avec mes camarades, reconnaissant les marais et les bois et, avec l'aide des arbalétriers et des gens d'escopette, nous arriverons au chef-lieu de Cimatan. Voici mon cheval ; confiez-le à quelqu'un qui sache faire bon usage de la lance et ait le courage de le bien conduire ; je ne pourrais m'en servir moi-même dans ce que je vais entreprendre, attendu que la lance n'y sera point en jeu. Quant à vous, restez un peu en arrière avec tous les cavaliers. » Après avoir entendu mon avis, Rodrigo Rangel, qui avait l'habitude de brailler fort et de parler beaucoup, sortit de la maisonnette

où il prenait conseil, et à grands cris il appela tout le monde en disant : « Le sort en est jeté, nous allons en avant; par Dieu! (c'était son ton et son jurement habituels) Bernal Diaz del Castillo m'a dit la vérité et fait voir ce qui convient à tous ! »

Quelques soldats en eurent du regret, d'autres s'en réjouirent. Nous commençâmes à marcher en bon ordre, les arbalétriers et gens d'escopette à mes côtés, les cavaliers en arrière à cause des bois et marais où leurs chevaux ne pouvaient courir. Nous arrivâmes à un autre village qu'on venait d'abandonner, et de là nous gagnâmes le chef-lieu même de Cimatan. Nous y reçûmes une bonne volée de flèches et de pieux, mais nous ne tardâmes pas à mettre en fuite l'ennemi qui incendia lui-même, en partant, ses propres maisons. Nous prîmes quinze Indiens, hommes et femmes. Nous les employâmes à faire appeler les Cimatèques pour les inviter à la paix avec la promesse de pardonner leurs hostilités. Les maris des femmes que nous avions prises et les parents des en fants dont nous nous étions emparés se présentèrent à nous. Nous leur rendîmes les prisonniers, et de leur côté ils s'engagèrent à faire accepter la paix par tout le village; mais ils ne revinrent nullement avec la réponse. Rangel me dit alors : « Par Dieu ! vous m'avez trompé ! Vous allez repartir avec quelques camarades et vous aurez à me trouver autant d'Indiens et d'Indiennes que vous m'avez donné le conseil d'en lâcher ! » Cinquante soldats partirent donc sous mes ordres vers de petites fermes établies sur le sol mouvant des marais, mais nous n'osâmes point y entrer, quoique les habitants se fussent enfuis en gagnant des terrains couverts de broussailles et d'arbrisseaux épineux appelés *xiguaquetlan*, dont les maudites épines traversent les pieds. Nous prîmes six hommes et femmes, avec leurs enfants, dans des enclos

de cacaoyers et nous revînmes à l'endroit où s'était arrêté notre capitaine. Notre prise l'apaisa ; il relâcha aussitôt nos prisonniers pour qu'ils allassent inviter les Cimatèques à la paix; mais ceux-ci se refusèrent à se présenter à nous. Nous résolûmes alors de retourner à notre bourg de Guacacualco. Et voilà où aboutit l'expédition des Zapotecas et de Cimatan, et voilà aussi le résultat de la grande renommée que Rangel recherchait lorsqu'il fut demander à Cortès d'aller à cette conquête.

Deux ans plus tard, ou un peu plus, nous retournâmes aux provinces des Zapotecas et autres ; nous les conquîmes et nous les pacifiâmes. Le bon fray Bartolomé de Olmedo, qui était un saint moine, s'employa beaucoup auprès des habitants; il leur prêchait et enseignait les articles de notre foi. Il y baptisa plus de cinq cents Indiens. Mais, en vérité, il était vieux et fatigué ; il ne pouvait guère aller par voies et par chemins, car il avait une mauvaise maladie.

Nous changerons de sujet pour dire que Cortès envoya à Sa Majesté, en Castille, environ quatre-vingt mille piastres d'or aux soins de Diego de Soto, natif de Toro, accompagné, je crois, d'un certain Ribera le Borgne qui avait été secrétaire de notre général. Il envoya, en même temps, le riche canon en or et argent, qu'on appela l'*oiseau Phénix*. Il adressait aussi à son père, Martin Cortès, plusieurs milliers de piastres d'or. Je dirai à la suite ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CLXX

Comme quoi le capitaine Fernand Cortès envoya en Castille, à Sa Majesté, quatre-vingt mille piastres en or, ainsi qu'un canon; c'était une couleuvrine très-richement sculptée de différents dessins; elle était en entier, ou en grande partie, en or bas mêlé d'argent de Michoacan et s'appelait *Phénix*. Il envoya aussi à son père Martin Cortès environ cinq mille piastres d'or, et je vais dire ce qui advint à ce sujet.

Cortès avait réuni environ quatre-vingt mille piastres d'or; la couleuvrine appelée *Phénix* était complétement achevée; c'était une pièce très-belle, fort digne d'être offerte à un grand monarque comme l'était notre Empereur. On lisait dans une inscription qui y était sculptée: *Cet oiseau naquit sans égal; personne ne me vaut pour vous servir et vous n'avez pas votre pareil dans l'univers.* Tout cela fut adressé à Sa Majesté par l'entremise d'un hidalgo natif de Toro, appelé Diego de Soto, et je ne me rappelle pas bien s'il fut accompagné d'un certain Juan de Ribera, qui avait été secrétaire de Cortès et portait sur l'œil une taie qui le rendait borgne. Mon opinion est que Ribera était homme de mauvais cœur. Lorsqu'il jouait aux cartes et aux dés, il me parut toujours qu'il y trichait. Il avait d'ailleurs ses vilains côtés; je n'hésite pas à m'exprimer ainsi, parce qu'en arrivant en Castille il garda pour lui les piastres d'or que Cortès lui avait confiées pour son père. Et comme celui-ci les lui réclama, Ribera étant par lui-même mal inspiré et ne gardant aucun souvenir des bienfaits de Cortès, lui qui n'avait été qu'un pauvre homme, au lieu de proclamer la vérité en faveur de son maître, se prit à en dire du mal et à raisonner son dire d'une telle façon qu'on y ajoutait tout crédit, surtout l'évêque de Burgos; car Ribera s'exprimait

avec éloquence et il avait été d'ailleurs secrétaire de Cortès. Narvaez, Christobal de Tapia, les commissaires de Diego Velasquez et plusieurs autres l'aidèrent à mal parler. Comme au surplus on venait d'apprendre la mort de Francisco de Garay, ils se réunirent tous pour recommencer leurs plaintes contre Cortès par-devant l'Empereur. Ils disaient que les juges nommés par Sa Majesté avaient agi avec partialité sous l'influence des présents que Cortès leur avait fait tenir dans ce but; ils parlèrent tant et de si perfide façon qu'ils réussirent à jeter du trouble dans les affaires de Cortès et à faire peser sur lui une telle défaveur, que tout aurait fort mal tourné pour le général, n'eût été l'intervention en sa faveur du duc de Bejar, qui se porta sa caution jusqu'à ce que Sa Majesté eût envoyé contrôler ses actes, assurant d'avance qu'on ne le trouverait nullement en faute. Le duc se conduisit ainsi parce qu'il avait déjà été question de marier Cortès avec une de ses nièces, appelée doña Juana de Zuñiga, fille du comte de Aguilar don Carlos de Arellano et sœur de certains caballeros favoris de l'Empereur.

Ce fut d'ailleurs en ce moment qu'arrivèrent les quatre-vingt mille piastres d'or avec les lettres de Cortès, dans lesquelles il rendait grâces à Sa Majesté et Lui offrait ses services, à l'occasion de la grande faveur qui lui avait été faite en l'élevant à la dignité de gouverneur du Mexique, et à propos de la justice exercée en son honneur par sentence de la Junte composée de chevaliers de son conseil royal et de sa chambre privée. Toujours est-il que tout ce qui avait été dit contre Cortès se calma de nouveau, sous le prétexte qu'on enverrait contrôler ses actes; mais pour le moment on n'en parla plus.

Cessons de nous entretenir de ces nuages prêts à crever sur la tête de Cortès et parlons de son canon et de l'inscription dans laquelle il exaltait lui-même ses propres

services jusqu'au sublime. Cela se sut à la cour où certains ducs, marquis, comtes et personnages de grande valeur se tenaient pour d'aussi grands serviteurs de Sa Majesté; ils pensaient même qu'il n'y avait point de chevaliers qui l'eussent servie aussi bien qu'eux-mêmes. Ils virent dans ce canon une occasion de murmures et contre Cortès et au sujet de l'inscription qu'il y avait fait graver. D'autres grands seigneurs, comme par exemple l'amiral de Castille, le duc de Bejar et le comte de Aguilar, dirent à ces mêmes gentilshommes, qui avaient murmuré en traitant l'inscription de la couleuvrine de prétentieusement fanfaronne : « Il ne faudrait pourtant pas trop s'étonner que Cortès ait inscrit ces paroles sur ce canon; car, enfin, voyons un peu, y a-t-il eu de notre temps aucun capitaine qui puisse se vanter d'aussi hauts faits que les siens, qui ait conquis tant de pays sans que Sa Majesté y dépensât quoi que ce fût, et dans lesquels tant de gens se soient convertis à notre sainte foi? Au surplus, ce n'est pas seulement Cortès, mais les soldats et les compagnons d'armes qu'il eut à ses côtés, qui l'aidèrent à s'emparer d'une si puissante capitale si fortement peuplée et à conquérir une si grande étendue de pays ; ceux-là sont bien dignes que Sa Majesté les honore de ses nombreuses faveurs. Si nous voulons bien considérer les choses, nous qui parlons, nous avons hérité nos blasons, nos titres, nos rentes, de ceux de nos ancêtres qui firent des actions héroïques au service de la couronne royale et des monarques qui régnaient alors, de la même manière que Cortès et ses compagnons d'armes l'ont fait de nos jours. » Ces paroles mirent fin à l'incident de l'inscription.

Pour que la couleuvrine ne dépassât point Séville, Sa Majesté en fit don à don Francisco de Los Cobos, grand commandeur de Leon. Elle fut fondue à Séville et l'on en sépara l'or fin dont la valeur, dit-on, s'élevait à vingt mille

ducats. Quoi qu'il en soit, on ne put manquer de voir que Cortès venait d'envoyer ce canon et cet or, ni oublier les richesses adressées autrefois sous forme de lune en argent et de soleil en or, avec d'autres joyaux également de ce métal, par l'entremise de Francisco de Montejo et de Hernandez Puertocarrero, pas plus que le second envoi fait au moyen d'Alonso de Avila et de Quiñones et qu'on peut considérer comme la chose la plus riche qui eût existé dans la Nouvelle-Espagne, — je veux dire la garde-robe de Montezuma, de Guatemuz et des autres grands rois de Mexico, dont Jean Florin, le corsaire français, parvint à s'emparer. Comme tout cela se sut en Castille, Cortès acquit une grande renommée en Espagne, ainsi qu'en beaucoup d'autres parties de la chrétienté, et partout on chanta ses louanges.

Nous laisserons ce sujet, pour dire où vint aboutir le procès de Martin Cortès contre Ribera, relativement aux quelques milliers de piastres que le conquérant envoyait à son père. Ribera, venant à passer par la ville de Cadahalso pendant que le procès suivait son cours, y mangea des tranches de jambon et mourut subitement, sans confession, immédiatement après le repas. Que Dieu lui pardonne! *Amen!*

Sortons des événements de Castille pour en revenir à parler de la Nouvelle-Espagne. Cortès s'occupait toujours à faire que la ville de Mexico se repeuplât entièrement de naturels mexicains comme elle était auparavant. Il leur donna des franchises et des libertés, et décida qu'ils ne payeraient aucun tribut à Sa Majesté avant d'avoir reconstruit leurs maisons, réparé les chaussées, les ponts, refait les travaux et conduites par lesquelles circulait l'eau qui venait de Chapultepeque à la ville, et élevé les églises aussi bien que les hôpitaux dans la partie occupée par les Espagnols. Le bon Père fray Bartolomé de Olmedo

veillait à ces derniers soins en qualité de supérieur et grand vicaire. Il avait, du reste, recueilli dans un hôpital tous les Indiens malades, il les soignait très-charitablement et faisait encore bien d'autres choses intéressantes. En ce moment arrivèrent de Castille au port de la Vera Cruz douze moines franciscains dont le vicaire général était un excellent Frère appelé fray Martin de Valencia, natif d'un bourg de *Tierra de Campo* nommé Valencia de don Juan. Ce très-révérend moine avait reçu sa nomination du Saint Père, comme supérieur et vicaire. Je vais dire ce qui se fit à son arrivée pour le recevoir.

CHAPITRE CLXXI

Comme quoi arrivèrent au port de la Vera Cruz douze moines franciscains d'une très-sainte vie, ayant pour vicaire et gardien fray Martin de Valencia, religieux si bon qu'il eut la réputation de faire des miracles; il était natif d'un bourg de Tierra de Campo appelé Valencia de don Juan. De ce que Cortès fit à son arrivée.

Ainsi que je l'ai dit dans les chapitres qui en ont traité, nous avions écrit à Sa Majesté pour La supplier de nous envoyer des moines franciscains de bonne et sainte vie, afin qu'ils nous aidassent à convertir et à instruire les naturels de ce pays, dans l'intention d'en faire des chrétiens, leur prêchant notre très-sainte foi ainsi que fray Bartolomé de Olmedo avait commencé de le faire dès le moment que nous entrâmes dans la Nouvelle-Espagne. Cortès avait écrit à ce sujet, avec nous tous les conquérants, à fray Francisco de Los Angeles, qui était général des franciscains et fut plus tard cardinal, pour lui demander en grâce que les franciscains qu'il enverrait fussent des hommes de vie exemplaire, afin que notre

sainte foi fût toujours exaltée et qu'ainsi les natifs de ces pays reconnussent la vérité de ce que nous leur disions en guerroyant contre eux : que Sa Majesté enverrait des religieux de meilleure vie que la nôtre, pour leur expliquer et leur prêcher notre sainte foi. Ils nous demandaient s'ils seraient comme fray Bartolomé de Olmedo, et nous répondions affirmativement. Nous avons donc à dire maintenant que le général fray Francisco de Los Angeles nous fit, en effet, la grâce d'envoyer les moines que nous avions demandés. Ce fut alors que vint avec eux fray Torribio Motalma, auquel les caciques et seigneurs de Mexico donnèrent le nom de Motolinea, mot qui veut dire Frère pauvre, » parce que tout ce qui lui était donné pour l'amour de Dieu, il le redonnait aux Indiens, allant quelquefois jusqu'à se priver de manger pour eux ; il avait des habits déchirés et marchait pieds nus. Il prêchait sans cesse aux Indiens, qui l'aimaient grandement en reconnaissant que c'était un saint homme.

Mais reprenons notre récit. Cortès, ayant appris que les religieux étaient arrivés au port de la Vera Cruz, fit dire dans tous les villages d'Indiens, comme dans tous les points occupés par les Espagnols, que quand les moines approcheraient, on eût à balayer les chemins et à prendre soin de leur dresser un campement partout où ils s'arrêteraient hors des lieux habités ; tandis que, lorsqu'ils arriveraient à des villes ou villages d'Indiens, on devrait aller au-devant d'eux pour les recevoir au son des cloches, prenant soin que tout le monde, après la réception faite, les traitât avec le plus grand respect. Les naturels du pays auraient à se munir de cierges allumés et de croix autant que l'on en pourrait trouver. Au surplus, pour témoigner de plus d'humilité et pour en donner l'exemple aux Indiens, Cortès ordonna que les Espagnols fléchissent le genou devant les moines et leur baisassent la main

ainsi que la robe. Il leur fit parvenir beaucoup de friandises pour la route en leur écrivant très-affectueusement. Lorsqu'ils approchèrent de Mexico, Cortès lui-même, accompagné de fray Bartolomé de Olmedo, de nos valeureux capitaines et courageux soldats, sortit de la ville pour aller au-devant d'eux, emmenant à sa suite Guatemuz, roi de Mexico, les principaux personnages mexicains et un grand nombre de caciques d'autres villes. Quand on arriva à peu de distance des moines, Cortès mit pied à terre et nous l'imitâmes tous. En arrivant près des Révérends, le premier qui fléchit le genou devant fray Martin de Valencia, pour lui baiser les mains, ce fut Cortès lui-même; mais le moine ne voulut pas y consentir, ce qui fit que le conquérant se contenta de lui baiser la robe. Le Père fray Bartolomé les salua et les embrassa très-tendrement, tandis que nous tous, capitaines et soldats présents, ainsi que Guatemuz et les seigneurs de Mexico, nous baisions leurs robes en fléchissant le genou. Lorsque Guatemuz et les autres caciques virent Cortès se prosterner pour le baise-main, ils en furent d'autant plus émerveillés que les moines s'avançaient pieds nus, jaunes et maigres, couverts de haillons et sans monture. En voyant Cortès, qu'ils s'étaient habitués à regarder comme une idole ou comme un dieu, se mettre ainsi à genoux devant eux, tous les Indiens imitèrent cet exemple, de sorte qu'aujourd'hui encore, lorsque des religieux se présentent, on les accueille toujours avec ce même respect que je viens de dire. Je dois ajouter que, toutes les fois que Cortès parlait avec ces moines, il avait l'habitude de tenir sa toque à la main, en témoignant d'une respectueuse soumission. J'allais oublier de dire que fray Bartolomé, par ordre de notre chef, donna aux moines l'hospitalité dans une magnifique maison où il alla vivre avec eux et les traita somptueusement.

Laissons-les y goûter leur heureuse chance, pour dire que trois mois et demi plus tard arrivèrent douze moines dominicains dont le provincial ou prieur était un certain moine appelé fray Tomas Ortiz, d'origine basque. On disait qu'il avait été déjà provincial dans un pays appelé Pointe-du-Dragon. Dieu permit qu'ils fussent atteints, en arrivant, du mal de *modorra*, dont la plupart moururent. J'aurai à le redire plus tard, en expliquant quand, comment et avec qui ils arrivèrent, ainsi que des circonstances concernant le prieur, et d'autres choses qui se passèrent. Il est du reste arrivé, depuis, beaucoup de bons moines de sainte vie appartenant au même ordre de saint Dominique. Ils furent d'une sainteté exemplaire, très-zélés dans l'instruction à donner à ces provinces de Guatemala en ce qui regarde notre foi, et très-utiles au bien de tout le monde.

Je cesserai d'écrire sur ce sujet des moines pour dire que Cortès craignait toujours qu'en Castille les commissaires de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, ne s'alliassent avec l'évêque de Burgos pour le desservir auprès de l'Empereur notre seigneur. D'autre part, il sut, par des lettres de son père, ou de Diego de Ordas, qu'on formait le projet de le marier avec doña Juana de Zuñiga, nièce du duc de Bejar don Alvarado de Zuñiga. Aussi s'efforça-t-il d'envoyer tout l'argent qu'il put réunir en tributs et en dons provenant des caciques de tout le pays, d'abord pour que le duc de Bejar pût avoir une idée de ses grandes richesses en même temps que de ses actes héroïques, mais surtout pour obtenir les faveurs et les bonnes grâces de Sa Majesté. Il envoya donc trente mille piastres en écrivant à l'Empereur, et c'est cela que je vais expliquer à la suite.

CHAPITRE CLXXII

Comment Cortès écrivit à Sa Majesté en lui envoyant trente mille piastres d'or. Comment il s'occupait de la conversion des Indiens et de la réédification de Mexico. Comme quoi il avait envoyé Christoval de Oli pacifier les provinces de Honduras avec une bonne armée, avec laquelle il se rebella. Comment Cortès fit le récit d'autres choses qui s'étaient passées au Mexique ; et par le navire qui portait ces lettres le trésorier de Sa Majesté Rodrigo de Albornoz en envoya d'autres en secret, dans lesquelles il parlait en fort mauvais termes de Cortès et de nous tous qui avions commencé l'expédition avec lui ; quelles mesures Sa Majesté ordonna de prendre à cet égard.

Lorsque Cortès reçut de Sa Majesté le titre de gouverneur de la Nouvelle-Espagne, il lui parut convenable de faire savoir au Roi de quelle manière il s'occupait de la conversion des Indiens et de la réédification de la grande ville de Tenustitlan-Mexico. Il Lui raconta également comment il avait envoyé un capitaine appelé Christoval de Oli coloniser des provinces du nom de Honduras avec cinq navires bien approvisionnés, un grand nombre de soldats, beaucoup de chevaux, des canons, des escopettes, des arbalètes et toute espèce d'armes, dépensant plusieurs milliers de piastres dans la formation de cette armée avec laquelle Christoval de Oli s'était soulevé contre lui sur les conseils de Diego Velasquez, gouverneur de l'île de Cuba, tous deux s'étant entendus pour cela à bord de la flotte. Cortès ajoutait que si Sa Majesté daignait le permettre, il enverrait sans retard un autre capitaine pour s'emparer de cette même flotte et faire prisonnier le rebelle ; ou que, même, il marcherait en personne contre lui, attendu que si on le laissait sans châtiment, d'autres capitaines s'enhardiraient à se révolter avec leurs troupes, puisqu'il

était inévitable qu'on en expédiât pour conquérir et coloniser d'autres pays qui restaient en état d'hostilité. Aussi suppliait-il Sa Majesté de lui donner tout pouvoir pour ce faire. Il se plaignit aussi de Diego Velasquez, non-seulement à propos de ce qu'il avait fait avec Christoval de Oli, mais encore pour ses machinations continuelles, pour ses scandales et pour les lettres qu'il écrivait de l'île de Cuba, demandant qu'on mît à mort Cortès ; d'où résultait qu'à peine sortis de Mexico pour aller conquérir quelques belliqueux villages qui se soulevaient, les hommes du parti de Diego Velasquez tramaient des conspirations pour se défaire de sa personne et s'emparer du gouvernement, conduite qu'il s'était déjà vu forcé de punir une fois par la mort de l'un des principaux coupables. Ces plans, du reste, avaient l'appui de l'évêque de Burgos, président des Indes et grand ami de Diego Velasquez.

Cortès écrivait à l'Empereur qu'il lui envoyait trente mille piastres d'or, ajoutant que si les tracasseries et les conjurations antérieures ne l'en eussent empêché, il aurait recueilli beaucoup plus, et qu'avec l'aide de Dieu, non moins que par suite de la bonne fortune de Sa Majesté royale, il enverrait tout ce qui serait possible par les navires qui partiraient du Mexique. Il écrivit en même temps à son père Martin Cortès et à son parent Francisco Nuñez, qui était rapporteur au conseil royal de Sa Majesté. Il écrivit encore à Diego de Ordas, en faisant savoir tout ce que je viens de rapporter. Il dénonçait la conduite de Rodrigo de Albornoz, trésorier à Mexico, qui murmurait secrètement contre Cortès, parce qu'il n'avait pas eu d'aussi bons Indiens qu'il aurait voulu, et aussi parce qu'il avait demandé en mariage une dame, fille du cacique de Tezcuco, qui lui fut refusée et qu'on maria en ce même temps avec une personne de qualité. Dans ses lettres, Cortès avertissait que ce personnage

avait été secrétaire en Flandre, qu'il était l'un des serviteurs de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et que, du reste, il avait pour habitude de beaucoup écrire, quelquefois même en chiffres, et, selon toute probabilité, il écrivait des faussetés à l'évêque lui-même en sa qualité de président des Indes, car à cette époque nous ne savions point encore qu'on lui avait enlevé cet emploi. Cortès avertissait ses correspondants qu'il leur donnait ainsi avis sur toute chose. Il envoya ses lettres en double pour qu'on en pût faire le rapport à Sa Majesté qui était revenue de Flandre, parce qu'il craignait que l'évêque de Burgos, qui, en sa qualité de président, avait ordonné à Pedro de Ysasaga et à Juan Lopez de Recalte, commissaires de la maison de *Contratacion* de Séville, de lui envoyer en poste toutes les lettres et dépêches de Cortès afin de savoir ce qui y était écrit, ne fût en mesure de prendre les devants et de prévenir la remise des lettres par nos commissaires. Nous ignorions, en effet, alors dans la Nouvelle-Espagne que la charge de président des Indes eût été enlevée à don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos.

Quoi qu'il en soit de ces lettres de Cortès, je dois dire que par ce même navire qui les emportait le trésorier Albornoz en envoyait d'autres à Sa Majesté, à l'évêque de Burgos et au conseil royal des Indes. Il y disait par chapitres distincts et répétait toutes les causes et motifs qui avaient fait auparavant accuser Cortès lorsque Sa Royale Majesté le fit juger par des membres de son conseil. Ce qui avait donné pour résultat de proclamer que nous étions de loyaux serviteurs de Sa Majesté. Outre ces accusations qui avaient eu lieu déjà, Albornoz ajoutait aujourd'hui que Cortès avait l'habitude de demander à tous les caciques de la Nouvelle-Espagne un grand nombre de disques d'or et de leur faire recueillir beaucoup

d'or des mines en disant que c'était pour envoyer à l'Empereur, tandis qu'il gardait le tout pour lui-même sans rien envoyer à Sa Majesté. Il disait aussi que le conquérant avait fait fabriquer des édifices en forme de forteresses et recueillir plusieurs filles de grands seigneurs pour les marier avec des soldats espagnols; que des personnes honorables les lui demandaient pour femmes légitimes, et qu'il les refusait afin de les garder en qualité de concubines. Albornoz disait encore que tous les caciques et principaux personnages avaient pour lui les égards que l'on a pour un roi, et que dans le pays on ne connaissait d'autre souverain ni seigneur que Cortès qui, comme un roi, prélevait un cinquième sur toute chose; qu'il possédait un trésor consistant en une grande quantité de lingots d'or. Albornoz finissait en disant qu'il ne savait pas bien si le général était déjà un rebelle ou s'il resterait fidèle à l'avenir; mais qu'il croyait nécessaire que Sa Majesté, sans perdre de temps, envoyât dans le pays un gentilhomme accompagné de bons soldats bien armés, pour enlever à Cortès son commandement et sa seigneurie. Ses lettres s'étendaient encore longuement sur le même sujet. Mais je cesserai de parler de leur contenu pour dire qu'elles tombèrent aux mains de l'évêque de Burgos qui résidait à Toro.

Comme alors se trouvaient à la cour et Pamfilo de Narvaez, et Christobal de Tapia et tous les commissaires de Diego Velasquez, l'évêque prit occasion de la lettre d'Albornoz pour obtenir qu'ils adressassent de nouvelles plaintes à Sa Majesté contre Cortès, au sujet de tout ce qui avait été antérieurement débattu, en assurant que les juges saisis de leurs griefs avaient témoigné d'une grande partialité en faveur du conquérant, et qu'ils priassent Sa Majesté de porter l'attention sur ce que son commissaire et trésorier venait d'écrire récemment. En témoignage

des faits, ils présentèrent les lettres dont j'ai parlé. En les voyant, en entendant les paroles que Narvaez proférait d'un ton élevé, selon son habitude, pour demander jusice, Sa Majesté crut à la vérité de ses allégations. Comme d'ailleurs l'évêque de Burgos Juan Rodriguez de Fonseca leur avait procuré l'appui de plusieurs lettres favorables, l'Empereur leur répondit : « Je veux décidément envoyer châtier Cortès, puisqu'on l'accuse à ce point de mal faire, n'importe les sommes d'or qu'il enverra ; car la justice est une richesse bien supérieure à tous les trésors qu'il pourrait adresser. » Il ordonna que des mesures fussent prises pour dépêcher, sans délai, l'amiral de Saint-Domingue, qui partirait aux frais du conquérant avec six cents soldats et l'ordre de trancher la tête à Cortès, s'il était trouvé coupable, en même temps qu'on châtierait tous ceux qui s'employèrent à la déroute de Pamfilo de Narvaez. Pour que l'amiral n'hésitât pas à partir, Sa Majesté lui promit l'amirauté de la Nouvelle-Espagne pour l'obtention de laquelle il intriguait beaucoup à la cour.

Quoique toutes les dépêches et provisions fussent signées, l'amiral retarda quelques jours son voyage. Peut-être n'osait-il pas partir ; peut-être aussi n'avait-il pas des ressources suffisantes ; peut-être encore hésitait-il devant le conseil qu'on lui donnait de bien méditer sur la bonne chance de Cortès, de se souvenir que Narvaez en avait essuyé une déroute complète, malgré les forces qui l'accompagnaient, et de penser qu'il allait aventurer son existence et sa position sans être sûr d'arriver à ses fins; car il se pourrait que ni Cortès ni aucun de ses compagnons d'armes ne fussent trouvés coupables et qu'au contraire leur loyauté fût clairement prouvée. Il paraît d'ailleurs qu'on fit voir à Sa Majesté que c'était une bien grande largesse de donner ainsi l'amirauté de la Nouvelle-

Espagne pour le peu de services qui pourraient être rendus dans cette expédition. D'autre part, pendant que l'amiral se préparait au départ pour la Nouvelle-Espagne, la nouvelle en arriva aux commissaires de Cortès, à son père don Martin, et à fray Pedro Melgarejo de Urrea. Ils possédaient la copie des lettres que Cortès avait adressées ; ils y apprirent que le trésorier Albornoz et quelques autres personnes, qui n'étaient pas bien avec le conquérant, jouaient double jeu. Se réunissant, en conséquence, ils furent trouver le duc de Bejar pour lui relater tout ce que je viens de dire et lui faire voir les lettres de Cortès.

En apprenant qu'on envoyait si légèrement l'amiral avec un grand nombre de soldats, le duc éprouva un très vif regret, car il nourrissait toujours son projet de marier Cortès avec sa nièce doña Juana de Zuñiga. Il alla, sans plus attendre, trouver Sa Majesté en prenant soin de se faire suivre par quelques comtes ses parents et amis. Le vieux Martin Cortès et fray Pedro Melgarejo étaient avec eux. Après avoir fait à l'Empereur toutes les démonstrations respectueuses et humbles salutations qui sont dues à notre seigneur et Roi, le duc supplia Sa Majesté de ne point écouter la voix d'un homme comme le trésorier Albornoz, qui était un ennemi de Cortès, et de vouloir bien attendre d'autres rapports plus dignes de foi et de crédit, avant d'envoyer une expédition. Le duc osa même demander à Sa Majesté comment Elle, qui était si chrétienne et d'une droiture si grande pour faire justice, se déterminait si vite à donner l'ordre d'arrêter Cortès et tous ses soldats qui Lui avaient rendu tant de bons et loyaux services qu'on n'avait rien vu d'égal dans le monde ni lu dans aucune histoire comme ayant été fait par des sujets pour le service des rois ses prédécesseurs. Le duc ajouta qu'il avait déjà offert sa tête pour

caution de Cortès et de ses compagnons d'armes, sûr qu'ils étaient fidèles et loyaux et qu'ils continueraient de l'être à l'avenir ; que maintenant, il engageait sa tête encore et sa situation élevée, avec le plus grand plaisir, affirmant pour toujours notre loyauté, dont Sa Majesté recevrait plus tard le témoignage. En outre, on fit voir à l'Empereur les lettres que Cortès écrivait à son père et dans lesquelles il expliquait pourquoi le trésorier Albornoz médisait de son chef, alléguant que c'était parce qu'il n'en avait pas reçu d'aussi bons Indiens qu'il les demandait, et que la fille d'un grand cacique lui avait été refusée. Le duc pria encore Sa Majesté de vouloir bien considérer combien de fois Cortès Lui avait adressé de grandes sommes d'or ; et à tout cela il ajouta beaucoup d'autres raisons en faveur du conquérant. Il fit tant enfin que Sa Majesté vit clairement que la justice était du côté de Cortès et de nous tous les premiers conquérants. Elle ordonna, en conséquence, que des mesures fussent prises pour confier l'information à une personne de qualité et de savoir, animée de la crainte de Dieu.

En ce temps-là la cour était à Tolède. Le corregidor, comte de Alcaudete, avait pour lieutenant un licencié nommé Luis Ponce de Leon, cousin du comte don Martin de Cordova. Sa Majesté fit appeler ce licencié et lui donna l'ordre de partir sans retard pour la Nouvelle-Espagne pour y contrôler les actes de Cortès et l'y châtier rigoureusement par sentence judiciaire dans le cas où il serait trouvé coupable des faits dont il était accusé. Luis Ponce de Leon répondit qu'il accomplirait les ordres royaux. Il commença ses apprêts de voyage, mais il ne mit pas un bien grand empressement à partir, puisqu'il tarda deux ans et demi pour arriver à la Nouvelle-Espagne.

Je mettrai de côté, pour le moment, et les partisans du gouverneur de Cuba, Diego Velasquez, accusateurs du

conquérant, et le licencié Luis Ponce de Leon, qui, comme je l'ai dit, s'occupait des apprêts de son voyage. Quoique je doive m'écarter un peu du fil de mon récit, je me transporterai au-devant des événements pour dire qu'au bout de deux ans seulement nous apprîmes tout ce que je viens de raconter des lettres de Cortès et d'Albornoz, parce que Martin Cortès l'écrivit de la capitale. Je veux que les curieux lecteurs sachent aussi que c'était une coutume d'Albornoz d'écrire à Sa Majesté le contraire des événements. Je pense bien que les personnes qui ont été dans la Nouvelle-Espagne et dans la ville de Mexico n'ignorent pas que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza fut un homme des plus illustres et grandement digne de mémoire. (Que Dieu l'ait en sa sainte gloire!) Comme il gouvernait très-justement, Rodrigo de Albornoz n'était guère bien avec lui. Il écrivit donc à Sa Majesté pour médire de son gouvernement. Mais les lettres qu'il envoya à la cour furent renvoyées à la Nouvelle-Espagne et mises aux mains du Vice-Roi. Celui-ci, les ayant lues et s'étant mis au courant des médisances, fit appeler Rodrigo de Albornoz à qui, en paroles très-calmes, prononcées lentement, — car il avait l'habitude de parler bas et sans se presser, — il présenta ses propres lettres en lui disant : « Puisque vous êtes dans l'habitude d'écrire à Sa Majesté, écrivez-lui du moins la vérité. Tenez-vous, en attendant, pour un vil misérable et sortez d'ici. » Ce fut ainsi que le trésorier fut chassé et couvert de honte.

Cessons de parler de tout cela. Aussi bien Cortès ignorait à cette époque ce qui se tramait contre lui à la cour et il envoyait une expédition à Honduras contre Christoval de Oli. Je vais dire ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CLXXIII

Comme quoi Cortès, ayant su que Christoval de Oli s'était soulevé avec sa flotte en s'alliant à Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, envoya contre lui le capitaine Francisco de Las Casas. Je vais dire, à la suite, ce qui arriva.

J'ai besoin de reprendre mon récit de plus haut afin de pouvoir être bien compris. J'ai dit, dans le chapitre qui s'y rapporte, que Cortès avait envoyé Christoval de Oli aux Higueras et au Honduras et que ce chef s'était soulevé avec sa flotte. En apprenant cette révolte faite au profit de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, Cortès devint fort soucieux; mais comme il avait du cœur et ne se laissait pas facilement duper en pareil cas, il avait aussitôt écrit à Sa Majesté, dans une lettre dont j'ai déjà parlé, son projet de marcher lui-même ou d'envoyer d'autres chefs contre Christoval de Oli. Or, en ce même temps était arrivé de Castille un gentilhomme appelé Francisco de Las Casas, homme de toute confiance et parent de Cortès. Celui-ci résolut de l'envoyer contre Oli avec cinq navires bien armés, bien approvisionnés, et cent soldats, parmi lesquels quelques conquérants du Mexique venus de l'île de Cuba avec Cortès. C'étaient Pedro Moreno Medrano, Juan Nuñez de Mercado, Juan Vello, et d'autres que je ne nomme pas et qui moururent en route.

Francisco de Las Casas, pourvu de pouvoirs suffisants et porteur de l'ordre d'arrêter Christoval de Oli, partit du port de Vera Cruz avec ses bons navires bien ravitaillés, en déployant le pavillon aux armes royales. Le temps ayant été favorable, il arriva à la baie déjà appelée

Triomphe de la Croix, où Christoval de Oli tenait sa flotte réunie et aux bords de laquelle se trouvait la ville du même nom nouvellement fondée, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a parlé. Lorsque Christoval de Oli vit ces nouveaux bâtiments mouillés dans son port, quoique Francisco de Las Casas eût fait arborer des signaux de paix, il ne crut nullement à la sincérité de cette démonstration pacifique, et il donna l'ordre d'armer fortement deux caravelles et d'y réunir un grand nombre de soldats. Cela fait, il adressa aux nouveaux venus la défense de descendre à terre. Ce voyant, Las Casas, qui était un homme résolu, fit mettre ses canots à la mer, les monta d'hommes bien armés, avec des fauconneaux, des espingoles et des arbalètes, et se mit à leur tête dans le dessein de prendre terre n'importe comment. De son côté Christoval de Oli se prépara à s'opposer à la descente. Il en résulta un combat dans lequel Las Casas coula l'une des caravelles ennemies, tua quatre soldats et en blessa quelques autres.

Christoval de Oli n'avait pas là tout son monde, parce que deux jours auparavant il avait envoyé deux compagnies pour remonter une rivière appelée Pichin et y arrêter un autre capitaine, du nom de Gil Gonzalez de Avila, qui prétendait faire la conquête de cette province, attendu que la rivière de Pichin appartenait au gouvernement du Golfo Dulce. Comme il attendait à tout instant le retour de ses troupes, Christoval de Oli fut d'avis de faire des ouvertures de paix à Francisco de Las Casas, pensant bien que si celui-ci prenait terre, il faudrait en venir aux mains. Il demandait donc la cessation des hostilités, parce qu'il n'avait point ses soldats près de lui. De son côté, Las Casas résolut de passer la nuit suivante à bord de ses navires en s'éloignant de terre et en restant sur le qui-vive, peut-être aussi dans l'espoir de gagner

une autre baie pour y débarquer. A ces raisons, il faut ajouter qu'on lui avait remis secrètement pendant le combat une lettre où on l'avertissait que quelques soldats partisans de Cortès, qui se trouvaient avec Oli, se prononceraient en sa faveur, et que par conséquent il ne devait pas manquer de gagner la terre pour arrêter Christoval de Oli.

Les choses en étaient là, quand la bonne fortune de celui-ci et le mauvais sort de l'autre firent que cette nuit même s'élevât un fort vent du nord, qui jeta à la côte les navires de Francisco de Las Casas. Tout ce qu'il apportait se perdit, trente soldats se noyèrent et tous les autres furent faits prisonniers Ceux-ci, mouillés par l'eau de mer et par la pluie qui tombait en abondance, moulus de fatigue et de froid, restèrent deux jours sans manger. Christoval de Oli, joyeux et triomphant du malheur de Francisco de Las Casas, fit faire aux autres soldats dont il s'empara le serment d'être toujours pour lui contre Cortès, si celui-ci venait en personne dans ce pays. Quand ils eurent juré, il les mit en liberté, se contentant de garder en prison Francisco de Las Casas. Les capitaines qu'il avait envoyés pour arrêter Gil Gonzalez de Avila revinrent en ce même temps. Ce Gil Gonzalez était venu en qualité de gouverneur et commandant du Golfo Dulce. Il y avait fondé une ville qu'on appela San Gil de Buena Vista, à une lieue environ du port qui actuellement s'appelle *Golfo Dulce*. Le fleuve Chipin, en ce temps-là, coulait sur un sol peuplé de grands villages. Gil Gonzalez ne conservait près de lui qu'un petit nombre d'hommes, parce que la plupart étaient tombés malades et que quelques-uns avaient été employés à coloniser la ville de San Gil de Buena Vista. Ce fut en apprenant cette nouvelle que Christoval de Oli envoya pour qu'on s'emparât de leurs personnes, et, comme ils firent résistance, on tua huit

Espagnols de la troupe de Gil Gonzalez ainsi qu'un neveu de celui-ci, nommé Gil de Avila. Christoval de Oli se sentait très-joyeux et très-content en voyant deux capitaines prisonniers en son pouvoir. Comme il jouissait d'ailleurs de la réputation d'un vaillant guerrier et que bien certainement il l'était, désireux que le fait fût connu dans toutes les îles, il en écrivit à Cuba à son ami Diego Velasquez, et tout aussitôt il s'enfonça dans le pays en partant de Triomphe de la Croix pour se rendre au village de Naco, qui, dans ce temps-là, comme bien d'autres localités du district, était très-fortement garni d'habitants, tandis qu'aujourd'hui il est en ruines aussi bien que tous ceux qui l'entouraient. Si j'en parle ici, c'est que je les ai vus et les ai visités: San Gil de Buena Vista, Rio de Pichin et Rio de Balama. J'ai parcouru tous ces lieux à l'époque où j'y fus, plus tard, avec Cortès, ainsi que je le raconterai longuement quand il en sera temps. Je reprends mon récit pour dire que Christoval de Oli, s'étant établi à Naco avec ses prisonniers et une force respectable, entreprenait des sorties vers d'autres localités. Dans l'une d'elles, il envoya Briones en qualité de commandant. Ce Briones avait été des premiers à lui conseiller sa rébellion. Il était très-turbulent; il avait même perdu les lobules des deux oreilles, et il racontait qu'étant dans une forteresse, on les lui avait coupés parce que, avec quelques autres capitaines, il avait refusé de se rendre. Il fut plus tard pendu à Guatemala pour avoir provoqué des troupes à la rébellion.

Revenons à notre récit. Comme il avait été envoyé en expédition à la tête d'un certain nombre d'hommes, le bruit se répandit au quartier de Christoval de Oli qu'il s'était révolté avec tous les soldats qui se trouvaient en sa compagnie et qu'il avait pris la route de la Nouvelle-Espagne. Le fait était vrai. Lorsque Francisco de Las Ca-

sas et Gil Gonzalez de Avila, qui étaient prisonniers, en eurent connaissance, ils trouvèrent le moment opportun pour donner la mort à Christoval de Oli. Comme d'ailleurs ils vaguaient en liberté, hors de prison, parce qu'Oli, comptant sur sa propre valeur, ne faisait aucun cas d'eux, les prisonniers s'entendirent secrètement avec les soldats amis de Cortès et convinrent qu'au cri : « Ici pour le Roi, et pour Cortès au nom du Roi, contre ce tyran ! » on se précipiterait à coups de couteau sur le capitaine. Le plan étant fait, Francisco de Las Casas disait à Oli, en riant, comme par une sorte de plaisanterie : « Señor capitaine, lâchez-moi ; j'irai à la Nouvelle-Espagne parler à Cortès et lui expliquer ma déroute ; je serai votre avocat pour qu'il vous laisse le gouvernement de ce pays en qualité de son lieutenant. Considérez que vous êtes une créature de Cortès, que ma captivité ne vous sert à rien et que je vous suis plutôt un embarras dans vos conquêtes. » Christoval de Oli répondit qu'il se trouvait très-bien ainsi et qu'il se réjouissait d'avoir un homme tel que lui en sa compagnie. Francisco de Las Casas lui dit alors : « En ce cas, veillez bien sur votre personne, parce qu'un jour ou l'autre je ferai en sorte de vous tuer. » Il est vrai qu'il disait cela moitié en riant, moitié sur le ton de la plaisanterie ; aussi Christoval de Oli n'en fit-il aucun cas, et tout le monde prit-il la chose gaîment.

Cependant la trame était bien ourdie avec les amis de Cortès. Un soir, le souper était fini, le couvert enlevé, les maîtres d'hôtel et les pages partis ; Juan Nuñez de Mercado et d'autres soldats du parti de Cortès, bien instruits du projet, étaient là présents ; Francisco de Las Casas et Gil Gonzalez de Avila tenaient chacun un couteau de bureau affilé comme un rasoir, bien caché aux regards, attendu qu'on ne leur laissait porter aucune arme. On parlait des conquêtes du Mexique et de la bonne étoile de

Cortès; Christoval de Oli était bien éloigné de penser à ce qui allait arriver, lorsque tout à coup Francisco de Las Casas le prit par la barbe et lui enfonça son couteau dans la gorge. Gil Gonzalez de Avila et les soldats de Cortès se précipitèrent aussitôt et le criblèrent de tant de blessures qu'il lui fut impossible de se défendre. Cependant, comme il était fortemen membré et très-vigoureux, il parvint à glisser de leurs mains en s'écriant: «A moi, mes hommes!» Mais comme tous ses gens étaient à souper, sa mauvaise étoile voulut qu'ils n'accourussent pas assez vite; Christoval de Oli prit donc le parti de fuir et fut se cacher dans des massifs d'herbe, en attendant le secours des siens. Ils vinrent, en effet, en grand nombre à son aide; mais Francisco de Las Casas lança le cri: « A moi pour le Roi et pour Cortès contre ce tyran qu'on ne peut plus souffrir! » En entendant le nom de Sa Majesté et celui de Cortès, ceux qui accouraient au secours de Christoval de Oli n'osèrent plus le défendre, et se laissèrent arrêter au nom et par l'ordre de Las Casas. Après cela, on fit publier à son de trompe que quiconque connaîtrait la cachette de Christoval de Oli et ne la découvrirait pas serait puni de mort. On ne tarda pas à savoir où il était; on l'arrêta, on instruisit son procès et, en exécution de la sentence prononcée par les deux capitaines, on l'égorgea sur la place publique de Naco. Ainsi mourut Christoval de Oli, pour avoir écouté de méchants conseillers et s'être mis en état de révolte, lui, homme de grand courage, sans considérer que Cortès l'avait fait son mestre de camp et récompensé par de très-bons Indiens. Il était marié, on le sait, avec une Portugaise appelée doña Filipa de Araujo et il en avait une fille. Comme j'ai dit, dans un chapitre précédent, ce qui concernait sa taille, ses traits, son caractère et le pays de sa naissance, je n'ai pas à le répéter maintenant.

Francisco de Las Casas et Gil Gonzalez de Avila, se voyant libres par la mort de leur ennemi, réunirent leurs soldats et se partagèrent le commandement en très-bon accord. Las Casas fonda la ville de Truxillo. Il lui donna ce nom parce qu'il était natif de Truxillo en Estramadure. Gil Gonzalez envoya des courriers à San Gil de Buena Vista, qu'il avait colonisée, pour y annoncer ce qui était arrivé et y faire parvenir à son lieutenant, nommé Arminta, l'ordre de rester en l'état où il se trouvait, sans se permettre aucun changement, pendant que lui-même irait à la Nouvelle-Espagne demander à Cortès le secours de quelques soldats, assurant du reste qu'il ne tarderait pas à être de retour. Tout cela étant ainsi combiné, les deux capitaines convinrent d'aller à Mexico afin d'avertir Cortès de ce qui était arrivé. J'en resterai là pour reprendre ce récit quand il sera temps, et pour dire actuellement ce que Cortès résolut, sans savoir absolument rien de ce qui s'était passé à Naco.

CHAPITRE CLXXIV

Comme quoi Fernand Cortès partit de Mexico en route pour les Higueras à la recherche de Christoval de Oli, de Francisco de Las Casas, et d'autres capitaines et soldats. Des gentilhommes et capitaines que Cortès choisit à Mexico pour aller en sa compagnie ; du train et du service dont il s'entoura jusqu'à son arrivée à Guaçacualco, et d'autres choses qui arrivèrent.

Peu de mois après avoir envoyé Francisco de Las Casas contre Christoval de Oli, Fernand Cortès en arriva à craindre que son armée expéditionnaire n'eût pas réussi dans son entreprise. On lui disait d'ailleurs que le pays était très-riche en or. Il devint donc à la fois ambitieux

d'acquérir ce métal et inquiet à propos des contre-temps qui pouvaient être arrivés à l'armée. Son esprit était obsédé par la pensée des malheurs que la mauvaise étoile peut entraîner dans ces sortes d'expédition. Comme par nature il était homme de cœur, il conservait le regret d'y avoir envoyé Francisco de Las Casas, au lieu de marcher en personne, bien que sachant parfaitement que celui qu'il avait choisi à sa place était de taille à faire face à tout événement. Ces pensées l'amenèrent à résoudre qu'il partirait lui-même. Il laissa Mexico bien pourvue d'artillerie dans ses forts et dans ses chantiers. Il nomma pour gouverner à sa place, en qualité de ses lieutenants, le trésorier Alonso de Estrada et le receveur général Albornoz. Certes, s'il eût connu les lettres que celui-ci écrivait en Castille à Sa Majesté pour le desservir, il se fût bien gardé de lui laisser ses pouvoirs, et je ne sais pas trop ce qui serait advenu au médisant lui-même.

Quoi qu'il en soit, Cortès donna la place de premier alcalde au licencié Zuazo et il nomma son parent, Rodrigo de Paz, lieutenant d'alguazil mayor et majordorme de tous ses biens. Il laissa Mexico approvisionnée le mieux possible; il recommanda aux hauts employés des finances de Sa Majesté, auxquels il laissait la direction du gouvernement, de mettre le plus grand zèle dans la conversion des indigènes ; il fit la même recommandation à fray Torribio Motolinea, de l'ordre de Saint-François, et au père fray Bartolomé de Olmedo, moine de l'ordre de Notre-Dame de la Merced, qui jouissait à Mexico d'une très-grande autorité et d'une très-haute estime. Il en était digne, du reste, car c'était un moine excellent et un religieux plein de mérite. Il pria tout le monde de bien veiller à ce que Mexico ne tombât pas en état de rébellion, et, dans le but d'y assurer davantage la paix, il résolut d'en éloigner les personnes qui représentaient le

mieux le prestige des caciques. Il emmena avec lui, par conséquent, le plus élevé de tous, Guatemuz, celui-là même qui était à la tête de la résistance lorsque nous prîmes la capitale. Il emmena aussi le seigneur de Tacuba, ainsi qu'un certain Juan Velasquez, capitaine de Guatemuz, et beaucoup d'autres personnages entre lesquels Tapiezuela était le principal. Il se fit suivre encore par quelques caciques de la province de Mechoacan et par l'interprète doña Marina, car Geronimo de Aguilar était mort. Il emmenait plusieurs caballeros et capitaines devenus habitants de Mexico. Ce furent Gonzalo de Sandoval, qui était alguazil mayor, Luis Marin, Francisco Marmolejo, Gonzalo Rodriguez de Ocampo, Pedro de Ircio, Avalos et Saavedra, qui étaient frères, Palacios Rubios, Pedro de Saucedo le Camus, Geronimo Ruiz de la Monta, Alonso de Grado, Santa Cruz Burgales, Pedro de Solis, que nous appelions Casquete, Juan Xaramillo, Alonso Valiente, un certain Navarrete, un Serna, Diego de Mazariegos, cousin du trésorier Gil Gonzalez de Venavides, Hernan Lopez de Avila, Gaspar de Garnica et plusieurs autres dont je ne me rappelle pas les noms. Cortès emmena encore fray Juan de Las Varillas, de Salamanque, Frère de la Merced, un prêtre séculier, deux moines franciscains flamands qui prêchaient et étaient bons théologiens. Il avait pour majordome un certain Caranza, et uan de Yazo pour maître d'hôtel, ainsi que Rodrigo Manueco; pour sommelier, Cervan Bejarano; pour maître du service, un certain San Miguel qui vécut à Guaxaca; pour chef d'office, un Guinea qui habita aussi Guaxaca. Il emporta un grand service de vaisselle en argent et en or, qui était à la charge et sous la surveillance d'un certain Tello de Medina. Il eut pour valet de chambre un nommé Salazar, natif de Madrid ; pour médecin, le licencié Pedro Lopez, qui devint habitant de Mexico ; pour chi-

rurgien, maître Diego de Pedraza. Il avait aussi deux pages : l'un d'eux était don Francisco de Montejo, qui devint, avec le temps, capitaine dans le Yucatan (remarquez que je ne parle pas ici de son père qui fut gouverneur civil et militaire). Cortès emmena aussi deux pages porteurs de lances dont l'un s'appelait Puebla, huit garçons d'écurie et deux chasseurs fauconniers appelés Perales, ainsi que Garci Caro et Alvaro Montañes. Gonzalo Rodriguez de Ocampo était son grand écuyer. Il emmenait encore cinq joueurs de hautbois et autres instruments à vent, un danseur de corde, qui était aussi escamoteur. Il avait des mulets conduits par trois muletiers espagnols, ainsi qu'un troupeau de porcs qui prenaient leur nourriture en chemin. Avec les grands caciques dont j'ai parlé, marchaient trois mille Mexicains armés en guerre, sans compter un grand nombre d'Indiens destinés à leur service.

Cortès était sur le point de se mettre en voyage lorsque l'intendant (*factor*) Salazar et l'inspecteur des rentes (*veedor*) Chirinos, qui restaient à Mexico sans emploi et sans qu'on eût fait autant de cas d'eux qu'ils l'auraient désiré, se lièrent étroitement avec le licencié Zuazo, Rodrigo de Paz et tous les anciens conquérants et amis de Cortès qu'on laissait dans la capitale ; ils se réunirent tous pour sommer Cortès de ne pas sortir de Mexico et d'y rester pour gouverner le pays, lui faisant observer que son départ produirait le soulèvement de toute la Nouvelle-Espagne. Il s'ensuivit de longues conférences et des explications de Cortès, données aux auteurs de la sommation. N'ayant point réussi à le convaincre de rester, l'intendant et l'inspecteur prétendirent l'accompagner et le servir jusqu'à Guaçacualco, ville qui se trouve sur la route qu'il devait suivre. On partit de Mexico dans la disposition que je viens de dire. Ce serait vraiment merveille

si je pouvais dire les grandes fêtes et les belles réceptions qu'on leur ménageait dans tous les villages du parcours. Plus de cinquante personnes, tant soldats que gens sans domicile, nouvellement arrivées de Castille, se joignirent à l'expédition pendant le voyage. Le général partagea sa troupe en deux divisions et les fit marcher dans deux directions différentes, de crainte qu'il n'y eût nulle part assez de vivres pour tout ce monde. Pendant qu'on faisait route, l'intendant, Gonzalo de Sandoval et l'inspecteur des rentes se montraient très-empressés auprès de Cortès, le premier surtout, car il ne parlait jamais à son chef qu'après avoir baissé sa toque jusqu'à terre, prenant soin du reste de faire toujours mille révérences et d'employer des paroles choisies, très-affectueuses et d'une rhétorique calculée, pour lui dire de retourner à Mexico et de ne pas affronter un si long et si pénible voyage, dont il faisait ressortir les graves inconvénients. De temps en temps même, pour l'égayer, il se prenait à chanter et à lui dire en musique : *Retournons-nous-en, père Cortès, retournons-nous-en;* et Cortès lui répondait du même ton : *En avant, mon fils, en avant; ne croyez nullement aux augures; il arrivera ce que Dieu voudra. En avant, mon fils*, etc.

Abandonnons ici l'intendant et ses douces paroles, pour dire que pendant la route Xaramillo se maria par-devant témoins avec doña Marina, dans un petit village appartenant à Ojeda, le Borgne, près d'un bourg appelé Orizaba. Marchons encore, et disons qu'en suivant le chemin de Guazaçualco l'expédition arriva à un grand bourg nommé Guazpaltepeque, appartenant à la commanderie de Gonzalo de Sandoval. Alors, comme nous sûmes à Guaçacualco que Cortès venait avec tant de gentilshommes, nous nous réunîmes, le premier alcalde, le capitaine, tout le conseil municipal et les regidores, et nous

fîmes trente-trois lieues pour aller le recevoir en route et lui souhaiter la bienvenue, comme s'il eût dû nous en résulter quelque bien. Je m'exprime ainsi pour que les curieux lecteurs et toutes autres personnes comprennent quel cas on faisait de Cortès et à quel point il était craint. Fût-ce bon, fût-ce mauvais, on ne faisait, en réalité, que ce qu'il voulait. De Guazpaltepeque il se dirigea vers notre ville. Ses contrariétés commencèrent au passage d'une grande rivière qu'il rencontra en route. Trois embarcations chavirèrent dans la traversée. Il y perdit de l'argent et des vêtements; Juan Xaramillo en fut pour la moitié de son bagage. On ne put tenter aucun sauvetage, parce que le fleuve était rempli de gros caïmans. De là, nous fûmes à un village appelé Uluta, et dès lors nous accompagnâmes Cortès sans jamais sortir des lieux habités jusqu'à Guaçacualco. Nous avions pris soin de réunir un grand nombre d'embarcations qui devaient être attachées deux à deux sur notre grand fleuve, non loin du chef-lieu; il y en avait plus de trois cents. Que dirai-je de la grande réception que nous fîmes à Cortès avec des arcs de triomphe, des fêtes où l'on simulait des surprises entre Maures et chrétiens, et d'autres réjouissances avec feux d'artifices? Nous logeâmes aussi bien que possible Cortès et tous ceux qui venaient en sa compagnie.

Il resta parmi nous trois jours pendant lesquels l'intendant (factor) ne cessait de lui dire qu'il eût à retourner sur ses pas; qu'il portât l'attention sur ceux qui étaient les dépositaires de ses pouvoirs; que le receveur général Albornoz n'était qu'un agitateur, un homme à double face, ami du nouveau, et que le trésorier son collègue se vantait d'être le fils zélé du Roi catholique, que tous deux, après avoir reçu leurs pouvoirs, et même avant, avaient paru se rechercher pour parler en secret,

et qu'on ne pouvait s'empêcher d'en garder une mauvaise impression.

Avant d'en arriver à ces conversations, Cortès avait déjà lu des lettres qu'on adressait de Mexico, dans lesquelles on critiquait le gouvernement des hommes qu'il avait laissés à sa place. Les amis de l'intendant Salazar prenaient soin de l'en avertir, et là-dessus celui-ci disait à Cortès que lui aussi saurait gouverner, et l'inspecteur également, puisque c'était ainsi que gouvernaient à Mexico les gens qui en étaient chargés par Cortès..... et sur ces mots tous deux offraient leurs services en termes si mielleux, en paroles si affectueuses, que le général se laissa convaincre au point de donner tous les pouvoirs du gouvernement au factor Salazar et au veedor Chirinos, pour le cas où ils reconnaîtraient que Estrada et Albornoz cessaient de faire leur devoir au service de Dieu et de Sa Majesté. Ces pouvoirs devinrent l'occasion de malheurs et de graves discordes pour Mexico, ainsi que je le dirai après avoir employé quatre chapitres à décrire le long et pénible voyage qui se termina par notre arrivée à une ville appelée Truxillo. Jusque-là, je ne conterai rien des événements de la capitale. Mais je dirai que le Père fray Bartolomé de Olmedo et les Frères franciscains murmuraient contre Cortès pour avoir commis la légèreté de signer ces pouvoirs : « Plaise à Dieu, disaient-ils, que Cortès n'ait pas lieu de s'en repentir ! » Et ils ne se trompaient pas, ainsi que nous le verrons bientôt. Mais les prédictions des Frères importaient peu à Cortès, qui ne faisait pas grand cas de ces moines, bien que ce fussent de fort bons religieux. Il avait pour eux bien moins d'inclination que pour le Père Bartolomé de Olmedo, lequel était toujours son conseiller.

Quoi qu'il en soit, je dois dire que lorsque le factor Salazar et l'inspecteur prirent congé de Cortès pour

aller à Mexico, ce fut avec force compliments et embrassades. Le Factor paraissait étouffé par les sanglots, comme s'il eût été sur le point de pleurer au moment de partir, en serrant étroitement sur son sein les pouvoirs de Cortès tels qu'il les avait désirés et tels que son secrétaire et son ami intime, Alonso Valiente, avait pris soin de les rédiger. Ils partirent donc pour Mexico, emmenant avec eux Hernan Lopez de Avila, affligé de fortes douleurs et tout perclus de *bubas*. Laissons-les en route. Je ne dirai pas un mot, jusqu'à ce qu'il en soit temps, des grandes querelles et disputes qu'il y eut à Mexico. J'attendrai pour cela que Cortès et tous les caballeros que j'ai nommés, ainsi que bien d'autres qui partirent avec eux de Guaçacualco, soient arrivés au terme de leur voyage, après avoir traversé tant de difficultés que nous fûmes sur le point de nous perdre tous ensemble, ainsi que bientôt je le dirai. Comme il arriva en même temps deux ou trois événements importants, et que je ne veux pas interrompre le fil du récit de l'un d'eux pour passer à l'autre, j'ai résolu de continuer par ceux qui ont rapport à notre très-laborieux et pénible voyage.

CHAPITRE CLXXV

De ce que fit Cortès après le départ du Factor et du Veedor pour Mexico Des fatigues que nous eûmes à supporter dans notre long voyage ; des ponts que nous jetâmes et de la faim que nous eûmes à supporter dans les deux ans et trois mois que nous restâmes en route.

Lorsque l'intendant et l'inspecteur des rentes eurent pris congé, le premier soin de Cortès fut d'écrire à la Villa Rica, à un de ses majordomes, appelé Simon de Cuenca, pour lui ordonner de charger deux petits navires

de biscuits de maïs ; car dans ce temps-là on ne faisait point encore au Mexique de pain de froment. Le chargement se compléterait au moyen de six barriques de vin, huile et vinaigre, porc salé, ferrures et quelques autres provisions. Le voyage devait se faire en suivant la côte, Cortès se réservant de désigner à Simon de Cuenca, commandant de cette petite expédition, le point où il devrait aborder. En même temps, notre chef ordonna que tous les habitants de Guaçacualco marchassent avec lui, en ne laissant au bourg que les malades. J'ai déjà dit que ce chef-lieu avait été colonisé par les conquérants les plus anciens du Mexique, la plupart hidalgos, qui figurèrent dans les premières campagnes. Lorsqu'il était déjà bien temps de nous reposer de nos grandes fatigues et de nous occuper d'acquérir des biens et quelques propriétés, Cortès nous donnait l'ordre d'entreprendre une marche de plus de cinq cents lieues à travers des pays pour la plupart en état de guerre ouverte. Il nous fallut donc laisser perdre tout ce que nous possédions, attendu que nous restâmes plus de deux ans et trois mois dans cette campagne.

Nous apportâmes nos armes et emmenâmes nos chevaux, car personne n'osait opposer un refus, et si quelqu'un s'y hasardait, Cortès employait la force pour l'obliger à marcher. En réunissant les gens de Guaçacualco à ceux de Mexico, nous formions une troupe de deux cent cinquante hommes, dont cent trente cavaliers, et le reste en gens d'escopette et d'arbalète, sans compter quelques recrues de nouveaux venus de Castille. Cortès me donna, à titre de capitaine, le commandement de trente Espagnols et de trois mille Indiens mexicains. Si je trouvais cette province à l'état de paix, ou si ses habitants venaient se soumettre volontairement à Sa Majesté, j'avais ordre de ne leur causer aucun ennui et de ne leur imposer d'autre obli-

gation que celle de fournir les vivres à ma troupe. Mais s'ils refusaient de se soumettre, je devais leur en faire trois fois la sommation, en termes bien compréhensibles, par-devant le notaire qui m'accompagnait et avec l'assistance de témoins. S'ils résistaient encore, l'ordre était de les attaquer, et pour ce cas Cortès me donna ses pouvoirs et ses instructions, que je conserve encore aujourd'hui, signés de son nom et du secrétaire Alonso Valiente. Je fis la campagne ainsi qu'il l'avait ordonné, et tous ces villages furent pacifiés. Mais, peu de mois après, comme ils virent qu'il restait peu d'Espagnols à Guaçacualco, et que les vieux conquérants s'en allaient avec Cortès, ils se soulevèrent de nouveau. Il fallut que je marchasse encore une fois avec mes soldats espagnols et les Indiens mexicains contre le village appelé Iquinuapa, que notre général me désigna comme le but de mon attaque. Quant à Cortès, il partit de Guaçacualco, fut à Tonala, à huit lieues de distance, continua sa route, traversa une rivière en canots, arriva à un autre village appelé Ayagualulco, et passa encore une rivière à l'aide d'embarcations. A sept lieues d'Ayagualulco, il eut à traverser un estuaire qui se prolonge jusqu'à la mer ; il fallut pour cela qu'on lui fabriquât un pont d'un demi-quart de lieue de long. Ce fut véritablement chose admirable de voir comment ce travail fut exécuté. Cortès prenait du reste soin d'envoyer en avant deux capitaines habitants de Guaçacualco, dont l'un, homme très-actif, s'appelait Francisco de Medina ; il savait fort bien commander aux indigènes.

Après la traversée de ce pont, on passa par d'autres villages jusqu'à la rencontre de la rivière de Mazapa qui descend de Chapia et que les marins appellent « le fleuve à deux embouchures ». On y fit usage d'un grand nombre d'embarcations attachées deux à deux. Après ce passage, on arriva aux peuplades de Iquinuapa où j'étais allé

moi-même avec ma troupe. Il fallut encore traverser un cours d'eau sur des ponts que nous fabriquâmes avec des madriers; bientôt on en fit autant sur un estuaire, et l'on arriva au bourg de Copilco. C'est là que commence la province de la Chontalpa. Elle était alors très-peuplée, couverte partout de plants de cacaoyers, et fort pacifique. Après en être sortis, nous traversâmes Nacaxuxuica et arrivâmes à Zagutan en franchissant une autre rivière à l'aide de canots. Ce fut là que Cortès perdit de la ferrure. Les habitants de ce village nous parurent très-pacifiques lors de notre arrivée; mais la nuit suivante ils prirent la fuite et se réfugièrent sur des marais de l'autre côté de la rivière. Cortès fut d'avis que nous fussions à leur poursuite dans la forêt, mesure bien peu réfléchie et de mince profit. Les soldats qui l'exécutèrent ne purent traverser le cours d'eau qu'au prix de grandes fatigues; nous réussîmes, néanmoins, à ramener sept personnages de qualité et quelques jeunes hommes; mais nous n'en retirâmes aucun avantage, attendu qu'ils prirent la fuite, nous laissant seuls et sans guides.

En ce moment, se présentèrent à nous les caciques de Tabasco avec cinquante embarcations chargées de maïs et de provisions. Nous vîmes venir à nous également des Indiens appartenant aux villages de la commanderie dont j'étais alors propriétaire. Ils avaient aussi des canots chargés de vivres. Les villages d'où ils venaient appartiennent au district de Teapan. Nous prîmes ensuite la direction de Tepetitan et Iztapa. Il y avait une rivière considérable appelée Chilapa pour le passage de laquelle nous perdîmes quatre jours à construire des barques. Je dis à Cortès que je savais, par ouï-dire, qu'en montant la rivière on trouvait un village portant le même nom, et qu'il serait bon d'y envoyer cinq des Indiens que nous emmenions pour guides, employant pour cela un canot

en mauvais état que nous découvrîmes en cet endroit, pour faire prier ce village de vouloir bien nous fournir quelques embarcations. Cortès ordonna qu'il en fût fait ainsi.

Un de nos soldats partit avec les cinq Indiens; ils remontèrent le fleuve et rencontrèrent en route deux caciques avec six embarcations et des vivres. Ce fut avec ce secours que nous fîmes tous notre traversée en employant quatre jours à ce passage. De là nous fûmes à Tepetitan; nous trouvâmes le village désert et ses maisons brûlées. Nous apprîmes que peu de jours auparavant des peuplades voisines l'avaient attaqué, incendié, emmenant en captivité beaucoup de ses habitants. Pendant les trois jours qui suivirent notre passage de la rivière Chilapa, nous marchâmes sur un sol marécageux dans lequel les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre. La campagne du reste était cultivée dans une grande étendue. Nous arrivâmes au village d'Iztapa d'où la peur avait fait fuir les Indiens au-delà d'un autre cours d'eau très-considérable. Nous leur fîmes la poursuite et pûmes ramener les caciques ainsi qu'un grand nombre d'Indiens avec leurs femmes et leurs enfants. Cortès leur adressa des paroles bienveillantes et donna l'ordre qu'on remît en leur pouvoir quatre Indiennes et trois Indiens que nous avions faits prisonniers dans les bois. En retour de ce bon procédé, ils apportèrent en présent à Cortès quelques pièces d'or de peu de valeur.

Nous restâmes là trois jours parce qu'il y avait de l'herbe bonne pour les chevaux et beaucoup de maïs. Notre chef fut d'avis que ce serait un endroit favorable à la fondation d'une ville, car on lui donnait l'assurance qu'il y avait dans les alentours des lieux habités propres à assurer sa prospérité future. Il s'informa, auprès des caciques et des marchands d'Iztapa, du chemin que nous

devions suivre, en leur montrant une étoffe de nequen qu'il avait apportée de Guaçacualco, et sur laquelle étaient dessinés tous les villages de notre route jusqu'à Huyacala (*grande Acala* en langue du pays, parce qu'il y en a une autre qu'on appelle *Acala la petite*). On nous assura alors qu'il y avait sur la plus grande partie de notre chemin beaucoup de rivières et d'estuaires, et que, pour arriver au village de Tamaztepeque, nous aurions à traverser un grand estuaire et trois cours d'eau, en passant trois jours en route. En apprenant cette nouvelle, Cortès pria tous les caciques de nous suivre pour faire des ponts, et de vouloir bien amener des canots ; mais ils ne voulurent pas y consentir. Nous fîmes notre provision de maïs grillé et de légumes pour les trois jours, dans la confiance que ce qu'on nous avait dit était exact ; mais les Indiens ne nous parlaient de trois journées à faire que pour se délivrer plus facilement de nous. En réalité, il y avait sept jours de route. Nous trouvâmes les rivières sans aucun pont et sans embarcations. Il nous fallut fabriquer, avec de gros madriers, un pont pour la confection duquel tous nos soldats et capitaines durent s'employer à couper et à transporter le bois avec le secours des Mexicains qui faisaient tout leur possible aussi. Nous employâmes à ce travail trois jours pendant lesquels nous n'avions à manger que des herbes et une racine sauvage qu'on appelle dans le pays *quecuexque*, qui nous mit le feu sur la langue et dans la bouche.

Après avoir traversé l'estuaire, nous ne rencontrâmes aucun chemin. Il fallut nous en ouvrir un avec nos épées et avancer ainsi, pendant deux jours, avec la croyance que nous allions droit au village. Or, un matin, nous aboutîmes à notre point de départ. Lorsque Cortès s'en aperçut, il faillit éclater de dépit ; il entendait d'ailleurs murmurer autour de lui, médire de sa personne, critiquer

l'expédition, se plaindre de la disette où l'on était, dire qu'il n'écoutait que son caprice sans réfléchir à ce qu'il entreprenait, et qu'il serait préférable de retourner à Mexico au lieu de s'obstiner à mourir tous de faim. La forêt, au surplus, était très-épaisse, et les arbres très-élevés, au point que rarement on y pouvait apercevoir le ciel. Lorsque l'on montait sur quelques-uns des plus hauts arbres pour reconnaître le pays, on ne réussissait à rien voir, tant le bois était épais partout. Deux des guides que nous emmenions prirent la fuite, tandis que le troisième qui nous resta, étant très-malade, ne savait nous rien dire du chemin ou de n'importe quelle autre chose. Heureusement, comme Cortès était en tout très-soigneux et ne manquait jamais de précautions, nous étions pourvus d'une boussole et d'un pilote appelé Pedro Lopez. Se guidant alors par le dessin de l'étoffe prise à Guaçacualco, qui marquait tous les villages, Cortès ordonna qu'on y suivît l'indication de la boussole à travers les bois. Nous nous mîmes donc à ouvrir la route dans la direction de l'est, coupant les broussailles avec nos épées : c'était en effet cette direction que l'étoffe assignait au village. Cortès avouait du reste que si dès le lendemain nous ne rencontrions pas quelque lieu habité, il ne savait guère ce que nous allions devenir. Quant à nous soldats, je dirai que tous ou à peu près nous désirions retourner à la Nouvelle-Espagne. Cependant nous suivions notre route à travers les bois, lorsqu'il plut à Dieu que nous aperçussions des arbres, coupés depuis longtemps, et bientôt un petit sentier, ce qui fit que Pedro Lopez et moi, qui, avec d'autres soldats, tenions la tête en ouvrant le chemin, nous courûmes dire à Cortès de se réjouir, puisque non loin de là il y avait des habitations. La nouvelle produisit un grand contentement dans toute l'armée. Avant d'arriver aux établissements, se présentèrent

une rivière et des marais que nous traversâmes sans retard, quoique avec beaucoup de difficultés.

Nous arrivâmes au village, qui avait été abandonné le jour même. Nous y trouvâmes de quoi manger abondamment : du maïs, des haricots et d'autres légumes, et, comme nous mourions de faim, nous nous repûmes sans mesure; les chevaux eux-mêmes se remirent, et nous rendîmes grâces à Dieu pour tout ce qui venait d'arriver. Le danseur de corde ou voltigeur, comme nous avions l'habitude de l'appeler, et trois Espagnols, nouvellement venus de Castille, étaient morts en route. Quant aux Indiens de Mechoacan et aux Mexicains, il en mourait un grand nombre; beaucoup d'autres tombaient malades et restaient désespérés sur les chemins. Comme du reste le village était désert et que nous n'avions ni guide ni connaissance des lieux, Cortès donna l'ordre à deux capitaines d'aller par les plantations et par les bois à la recherche des habitants. Quelques autres soldats partirent dans des canots qui se trouvaient sur la rivière près du village et rencontrèrent un grand nombre de fuyards dont une trentaine, cédant à nos paroles engageantes, nous suivirent en compagnie de la plupart des caciques et des papes. Cortès leur parla affectueusement au moyen de doña Marina. Ils apportèrent beaucoup de maïs et de poules, et ils indiquèrent le chemin que nous devions suivre pour arriver au village d'Izguatepeque qui se trouvait situé à trois journées de là, c'est-à-dire à environ seize lieues, et avant lequel nous devions voir un autre centre habité dépendant de Tamaztepeque d'où nous allions partir.

Avant d'aller plus loin, je veux dire qu'au milieu de la disette dont nous eûmes tous à souffrir, aussi bien les Espagnols que les Mexicains, il paraît que certains caciques de Mexico s'étaient emparés de deux ou trois Indiens des villages que nous laissions derrière nous, et les

tenaient cachés parmi leurs porteurs de bagages dont on leur avait fait revêtir le costume. En route, il les tuèrent et les mangèrent après les avoir fait rôtir dans des fours qu'ils creusèrent en terre et garnirent de pierres, comme ils avaient l'habitude de le faire à Mexico. Ils s'étaient saisis encore des deux guides que nous avions eus avec nous et qui avaient pris la fuite; ils les mangèrent également. Cortès, étant parvenu à le savoir, fit appeler les caciques mexicains, les tança fortement et menaça de les châtier s'ils se portaient encore à de pareils excès. Un moine franciscain de ceux qui étaient avec nous prêcha des choses saintes et utiles et, aussitôt après le sermon, Cortès ayant rendu une sentence de mort contre un Indien mexicain, le fit brûler vif pour l'assassinat des hommes qui avaient été mangés. Il savait bien que tous avaient trempé dans le même crime, mais il voulut paraître juste en faisant semblant de croire qu'il ne connaissait pas d'autres coupables que celui qu'il faisait brûler.

Je ne conterai pas en détail et tout au long beaucoup d'autres fatigues que nous eûmes à supporter. Quant aux joueurs de hautbois et autres musiciens que Cortès amenait, comme ils avaient été habitués aux douceurs en Castille et qu'ils ne connaissaient point les dures fatigues, la faim les avait rendus malades et ils ne faisaient plus de musique au général, excepté l'un d'eux, cependant, qui faisait pester nos soldats toutes les fois qu'ils l'entendaient. Ils comparaient ses chants au glapissement du renard et du chacal et ils disaient que mieux eût valu avoir du maïs à manger que de se nourrir de musique.

Pour en revenir à notre sujet, je dirai que quelques personnes m'ont demandé comment il se faisait qu'ayant souffert de tant de disette que je l'ai dit, nous n'eussions pas mangé le troupeau de porcs qu'on avait amené pour Cortès, attendu que le droit disparaît devant la faim, et

que d'ailleurs, en présence de la souffrance générale, Cortès aurait dû partager ses provisions entre tout le monde. A cela je réponds qu'un chef d'office et majordome de Cortès, Guinea, homme corpulent et fort, prétendit faire croire qu'au passage des rivières les requins et les caïmans avaient mangé les porcs, et, pour que nous ne pussions les voir, on les faisait marcher en retard de quatre journées après nous. Au surplus, vu le nombre d'hommes que nous étions, tout le troupeau n'aurait pas suffi pour un jour de vivres. Toutes ces raisons firent qu'on ne les mangea pas : on se conduisit ainsi au surplus pour ne pas fâcher Cortès.

Quoi qu'il en soit, nous dirons encore que dans tous les villages et chemins par où nous passions, nous traçions des croix partout où il y avait des arbres, surtout des *ceibas*, sur lesquels on pût les graver. Les croix restaient empreintes; et l'on peut dire qu'elles sont ainsi plus durables que faites de madriers, parce que l'écorce en croissant les rend parfaitement apparentes. On mettait aussi des inscriptions en des points accessibles à la vue. On y disait : « Cortès a passé par ici à telle époque. » Cela se faisait ainsi afin que si d'autres personnes allaient à notre recherche, elles pussent savoir que nous étions plus loin dans cette même direction.

Revenons à notre route vers Ciguatepeque. Environ vingt Indiens du village de Tamaztepeque vinrent avec nous. Ils nous aidèrent à traverser deux rivières en bateau et sur des radeaux. Ils s'employèrent même à aller comme messagers dire aux caciques du village où nous allions de n'avoir aucune crainte, que nous ne leur causerions nul ennui. Cela fit que plusieurs d'entre eux restèrent dans leurs maisons en nous attendant. Ce qui arriva là, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE CLXXVI

Comme quoi, après être arrivé au village de Ciguatepeque, Cortès envoya Francisco de Medina comme capitaine à la recherche de Simon de Cuenca, pour qu'ils vinssent, avec les deux navires dont j'ai déjà parlé, à Triomphe de la Croix, au *Golfo Dulce*. De ce qui advint encore.

Étant arrivé au village que je viens de dire, Cortès adressa des flatteries aux caciques et aux personnages de qualité, en leur offrant des pierres précieuses de Mexico. Ils s'informa d'eux où allait aboutir la grande et forte rivière qui passait près des habitations; on lui répondit qu'elle débouchait dans des estuaires où se trouve un centre habité appelé Gueyatasta, non loin d'un autre village du nom de Xicalango. Cortès crut qu'il serait bon d'envoyer deux Espagnols en canots pour qu'ils visitassent la côte nord et pussent avoir des nouvelles du capitaine Simon de Cuenca ainsi que des deux navires qu'il avait fait charger de vivres pour sa campagne. Il écrivit à ce capitaine, lui faisant part de nos difficultés et lui donnant l'ordre de continuer sa route en suivant le littoral. Après s'être bien enquis des moyens d'aller par ce fleuve jusqu'au village dont je viens de parler, Cortès envoya donc deux Espagnols, dont le principal était ce même Francisco de Medina déjà nommé par moi d'autres fois. Il lui signa des pouvoirs pour partager le commandement avec Simon de Cuenca. Medina était un homme fort actif et il connaissait bien cette contrée. Ce fut lui, du reste, qui causa la rébellion du village de Chamula lors de notre expédition avec Luis Marin pour la conquête de Chiapa, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Certes, il eût actuellement mieux valu que Cortès

ne le chargeât pas de ses pouvoirs, à cause de ce qui arriva plus tard. Il descendit, en effet, la rivière et arriva à l'endroit où Simon de Cuenca était avec ses deux navires, près de Xicalango, attendant des nouvelles de Cortès. Après lui avoir donné les lettres de notre chef, il lui présenta ses titres de capitaine commandant, et sur-le-champ ils en arrivèrent à échanger quelques aigreurs à propos du commandement. Il s'ensuivit qu'on en vint aux mains; on se battit et, des deux parts, moururent tous les Espagnols qui étaient à bord des navires, à l'exception de six ou sept. Lorsque les Indiens de Xicalango et de Gueyatasta virent cette querelle, ils tombèrent sur eux, achevèrent de les tuer tous et brûlèrent les navires, de sorte qu'il se passa deux ans et demi avant que nous en eussions des nouvelles.

Laissons donc ce sujet et revenons au village de Ciguatepeque où nous étions. Les principaux parmi les Indiens dirent à Cortès qu'il y avait trois journées de route jusqu'à Gueyacala et qu'il aurait à traverser deux rivières dont l'une était très-large et très-profonde, après lesquelles au surplus se trouvaient de grands marais mouvants. Ils dirent également que, sans embarcations, il ne pourrait faire effectuer le passage, ni par les chevaux, ni par les hommes. On envoya en conséquence deux soldats accompagnés de trois personnages indiens qui devaient les guider dans l'exploration des lieux, pour qu'ils vissent bien la rivière et les marécages et s'assurassent de la manière dont nous pourrions les traverser. Recommandation leur était faite de préparer un bon rapport à ce sujet. Ces deux soldats s'appelaient l'un Martin Garcia, de Valence, alguazil de l'armée, l'autre Pedro de Ribera. Martin Garcia, à qui la recommandation avait particulièrement été faite, examina les cours d'eau, les parcourut entièrement au moyen de petits canots qu'il

trouva sur la rivière et conclut qu'on pourrait jeter des ponts et passer. Mais il ne prit pas soin d'examiner les mauvais marécages qui se trouvaient une lieue plus loin. Il revint dire à Cortès qu'en faisant des ponts on passerait, et l'on resta convaincu que les marais n'offriraient pas les difficultés qu'on y trouva plus tard.

Cortès me fit appeler, ainsi que Gonzalo Mexia. Il m'ordonna d'aller avec quelques personnages de Ciguatepeque au district d'Acala, avec la recommandation de flatter les caciques et de les décider par de bonnes paroles à ne pas s'enfuir. Ce district d'Acala se composait d'environ vingt villages, situés les uns en terre ferme, les autres sur des îlots, et dont les habitants pouvaient se visiter en canots par les rivières et les estuaires. Les trois Indiens que nous emmenions pour guides s'enfuirent la première nuit que nous passâmes sur la route. Ils n'osèrent pas aller plus avant, parce que, nous dit-on plus tard, nous allions chez leurs ennemis, les deux districts étant en guerre. Il nous fallut donc marcher sans guides; nous traversâmes les marais avec les plus grandes difficultés. Quand nous arrivâmes au premier village d'Acala, les habitants nous en parurent agités et hostiles; mais, avec des paroles affectueuses et quelques verroteries, ils furent séduits et ils se laissèrent prier d'aller à Ciguatepeque voir Malinche et lui porter des vivres. Il paraît que, lorsque nous arrivâmes chez eux, ils n'avaient pas la moindre connaissance du voyage de Cortès et du nombre considérable de cavaliers et de Mexicains qui venaient avec lui. Mais, le lendemain, des trafiquants indiens leur annoncèrent que notre général s'avançait avec de grandes forces. Les caciques se montrèrent dès lors plus accessibles qu'à notre arrivée, à la pensée d'envoyer des vivres; ils se contentèrent néanmoins de dire que lorsque notre armée serait arrivée chez eux, ils se mettraient à son

service en faisant ce qui leur serait possible pour l'alimenter. Mais, pour ce qui était d'aller où nous étions, ils s'y refusaient, parce que c'était le pays de leurs ennemis. On en était là de ces pourparlers, lorsque se présentèrent deux Espagnols avec des lettres de Cortès qui m'ordonnaient de partir sous trois jours apportant les provisions que je pourrais me procurer, parce que les habitants du village où je l'avais laissé venaient de s'enfuir. Il m'annonçait qu'il se mettait en route vers Acala sans emporter de maïs, parce qu'il n'en trouvait nulle part. Il me pressait d'obtenir des caciques qu'ils n'abandonnassent pas leurs habitations. Les messagers me dirent, en outre, que Cortès avait envoyé, pour remonter la rivière à partir de Ciguatepeque, quatre Espagnols, dont trois récemment arrivés de Castille, qui devaient aller dans d'autres villages qu'on disait peu éloignés, afin d'y réclamer des vivres ; ces envoyés n'étaient point revenus et l'on craignait qu'ils n'eussent été tués. Malheureusement, telle fut la vérité.

Revenons à Cortès pour dire qu'il se mit en route. Il arriva en deux jours à la grande rivière dont j'ai parlé. Il déploya la plus grande activité pour la construction d'un pont. Les difficultés furent telles, et la grosseur des madriers si considérable, que les Indiens d'Acala restèrent dans l'admiration en voyant l'entrelacement des bois se faire de cette manière. Il fallut passer quatre jours à ce travail. Comme Cortès était sorti du village avec tout son monde, sans aucunes provisions, la faim et les fatigues furent extrêmes pendant les quatre jours qui suivirent; et encore faut-il dire qu'ils ignoraient s'ils trouveraient du maïs plus loin et s'ils allaient entrer dans une province pacifique. Quelques-uns des vieux soldats se soulageaient en abattant certains arbres élevés en forme de palmiers, dont le fruit rappelle des noix à très-fortes

coquilles; ils les torréfiaient et les mangeaient après les avoir cassées. Heureusement, j'ai à dire que la nuit même qu'ils achevèrent l'installation de leur pont, j'arrivai avec mes trois compagnons de route, apportant cent trente charges de maïs, quatre-vingts poules, du miel, des haricots, du sel et des fruits. Tous les soldats étaient dans l'attente de ces provisions, parce qu'ils savaient que c'était moi qui étais chargé de les procurer, et Cortès disait à tout le monde qu'on ne tarderait pas à avoir de quoi manger, puisque c'était moi qui étais allé chercher les vivres à Acala, à moins que les Indiens ne m'eussent tué, comme les quatre Espagnols qu'il avait envoyés aux provisions. Pour en revenir à mon affaire, aussitôt que j'arrivai au pont avec le maïs et tout le reste, comme il faisait nuit, chaque soldat en enleva ce qu'il put et ils s'emparèrent de tout, sans rien laisser, ni pour Cortès, ni pour Sandoval, ni pour aucun capitaine, malgré les cris qu'on leur adressait en disant : « N'y touchez pas, c'est pour le capitaine Cortès ! » Son majordome Carranza et le chef d'office Inea crièrent aussi en entourant le maïs de leurs bras et priant qu'on leur en laissât au moins une charge; mais, au milieu de l'obscurité de la nuit, les soldats répondaient : « Vous et Cortès, vous mangiez vos excellents porcs en nous regardant mourir de faim, et vous preniez tout pour vous sans faire aucun cas de nos plaintes. »

Lorsque Cortès sut qu'on avait tout enlevé et qu'on n'avait rien laissé pour lui, perdant toute patience, il se prit à jurer et à piétiner dans un tel état de colère qu'il menaçait de faire des perquisitions et de châtier les pillards aussi bien que tous ceux qui parlaient des porcs qu'il avait mangés. Mais bientôt il s'aperçut que la colère n'était pas de saison et qu'il criait dans le désert. Il me fit appeler et me demanda d'un ton fâché si

c'était ainsi que je surveillais les provisions. Je lui répondis qu'il eût dû envoyer des gardes pour remplir cet office, mais que, se fût-il lui-même mis à leur tête, on lui eût tout pris, parce que la faim — que Dieu nous en préserve! — ne connaît pas de loi. S'apercevant enfin que le mal était sans remède et comme il éprouvait un grand besoin, il se mit à me flatter en employant des paroles mielleuses, devant le capitaine Gonzalo de Sandoval, et me dit : « O señor Bernal Diaz del Castillo, mon frère, pour l'amour de moi, si vous avez laissé quoi que ce soit caché sur la route, venez-y donc avec moi; je pense bien que vous n'aurez point négligé d'apporter quelque chose pour vous et votre ami Sandoval. » En entendant ces paroles, et en voyant la manière dont elles étaient prononcées, j'eus vraiment pitié de lui. Au surplus, Sandoval me dit : « Je n'ai, pardieu! pas moi-même la moindre parcelle de maïs à griller et à faire du *cacalote*. » Je leur fis donc savoir que la nuit suivante, au quart de la *modorra*, lorsqu'on reposerait dans le quartier, nous irions à la recherche de douze charges de maïs, vingt poules, trois pots de miel, haricots, sel et deux Indiennes pour fabriquer le pain, que l'on m'avait donnés pour moi-même dans ce village. J'ajoutai : « Il y faut aller pendant la nuit, sans quoi les soldats nous enlèveraient tout en route. Nous partagerons, dis-je à Cortès, entre Votre Grâce, Sandoval, moi et mon monde. » Il se réjouit grandement et m'embrassa. Sandoval, de son côté, me dit qu'il irait lui-même avec moi à la recherche des provisions. Nous eûmes la chance de tout ramener, et ils purent satisfaire leur grande faim. Je donnai aussi l'une des Indiennes à Sandoval. Cortès me demanda alors si les moines avaient de quoi manger; à quoi je répondis que Dieu en prenait soin plus que lui-même, attendu que tous les soldats leur don-

naient de ce qu'ils avaient enlevé pendant la nuit, de sorte qu'il n'y avait pas à craindre qu'ils mourussent de faim. J'ai voulu faire mémoire de toutes ces particularités pour qu'on comprenne à quelles difficultés peuvent arriver les capitaines dans des pays inconnus, puisque Cortès lui-même, qui était habituellement si redouté, fut laissé sans un grain de maïs à manger, et que le capitaine Sandoval, ne voulant pas confier à un autre la part qui lui revenait, fut la chercher en personne, tandis qu'il aurait eu tant de soldats pour envoyer à sa place.

Nous abandonnerons ce récit de la faim que nous endurâmes et des difficultés des ponts à construire, pour dire qu'une lieue plus loin nous rencontrâmes de si mauvais marécages, qu'il ne servait à rien d'y mettre des troncs d'arbres, des branches, ou n'importe quels autres supports pour y faire passer nos chevaux. Tout leur corps s'y enfonçait; nous crûmes un moment qu'aucun d'eux n'en pourrait sortir et que tous y perdraient la vie. Nous nous obstinâmes cependant à aller en avant, parce qu'on voyait la terre ferme et un bon chemin à demi-portée d'arbalète. Heureusement, au milieu des fatigues de ces pauvres animaux, il se fit dans le marais comme une espèce de ruelle d'eau et de boue où ils purent enfin s'escrimer sans courir le risque d'y perdre la vie, car ils réussissaient à nager à moitié au milieu de ce mélange boueux. Ils arrivèrent ainsi sur la terre solide et nous en rendîmes grâces à Dieu. Cortès m'ordonna de retourner sans délai à Acala, de bien surveiller les caciques pour qu'ils se tinssent tranquilles, et de me hâter d'envoyer des provisions sur la route. Je le fis ainsi, et, le jour même de mon arrivée à Acala, ayant attendu qu'il fît nuit, j'envoyai trois Espagnols, qui m'avaient suivi, avec plus de cent Indiens chargés de maïs et autres provisions. J'avais eu la précaution de dire à Cortès, quand

je le quittai, d'aller en personne attendre le convoi sur la route, de crainte qu'on s'en emparât comme l'autre fois. Il m'écouta et prit en effet les devants avec Sandoval et Luis Marin, de sorte que tout resta en leur pouvoir. Ils en firent le partage, et, le lendemain, vers le milieu du jour, ils arrivèrent à Acala. Les caciques allèrent lui souhaiter la bienvenue en lui apportant des vivres. J'en resterai là et je dirai bientôt ce qui se passa encore .

CHAPITRE CLXXVII

A quoi s'occupa Cortès après être arrivé à Acala et comme quoi, en un village plus loin dépendant d'Acala, il fit pendre Guatemuz, grand seigneur de Mexico, et un autre cacique, seigneur de Tacuba ; et la raison pourquoi, et autres choses qui arrivèrent.

Lorsque Cortès fut arrivé à Gueyacala (c'est bien ainsi qu'on l'appelle), les caciques du bourg se présentèrent pacifiquement à lui. Il leur adressa la parole, au moyen de doña Marina, en termes qui parurent leur plaire, et il leur distribua différents objets de Castille. On apporta du maïs et autres provisions. Bientôt Cortès fit appeler tous les caciques pour s'informer auprès d'eux du chemin que nous devions suivre. Il leur demanda aussi s'ils avaient eu connaissance d'autres hommes comme nous, à barbe longue et faisant usage de chevaux ; il voulut savoir encore s'ils avaient vu des navires voguant par la mer. Ils répondirent qu'à huit journées de là il y avait beaucoup d'hommes à barbe longue, des femmes de Castille, des chevaux et trois *acales* (ils donnent ce nom aux navires). Cortès se réjouit beaucoup de cette nouvelle, et comme il demandait quels étaient les chemins par lesquels nous devions passer, on lui apporta

des étoffes sur lesquelles on voyait tout dessiné, même les rivières, les marécages et les bourbiers. Notre général les pria alors d'aller jeter des ponts sur les cours d'eau et d'amener beaucoup d'embarcations, chose qui se pouvait bien faire, puisqu'ils avaient beaucoup de monde et que leurs villages étaient considérables. La réponse fut que les villages montaient, en effet, au nombre de vingt, mais que la plupart refusaient de leur obéir, surtout quelques-uns qui se trouvaient situés entre des rivières; qu'il était par conséquent indispensable d'envoyer des *teules* (c'est ainsi qu'on appelait nos soldats), pour obliger ces villages récalcitrants à apporter du maïs, ainsi que d'autres objets, et à ne pas s'écarter de l'obéissance en leur qualité de sujets d'Acala.

Sur cet avis, Cortès manda un certain Diego de Mazariegos, cousin du trésorier Alonso de Estrada, le lieutenant-gouverneur actuel de Mexico. Il le pria d'observer à quel point il estimait sa personne, puisqu'il allait lui faire l'honneur de l'envoyer en qualité de capitaine vers ces villages et d'autres des environs. En lui donnant cette commission, il lui dit en secret que, ne comprenant pas encore très-bien les choses de ce pays, attendu qu'il était nouvellement arrivé de Castille et manquait d'expérience relativement aux Indiens, il devait m'emmener en sa compagnie, et ne pas faire autre chose que ce que je lui conseillerais. Mazariegos se conforma à ces instructions. Je n'aurais pas voulu inscrire ce fait dans mon récit, de crainte qu'on ne puisse croire que je me vante. Je ne le mentionnerais pas certainement s'il n'avait été public dans tout le campement et si je ne l'eusse vu figurer en pompeux caractères dans des lettres et des rapports que Cortès écrivit à Sa Majesté pour lui faire savoir tout ce qui se passait et ce qui était advenu dans le voyage de Honduras. Voilà la raison qui me détermine à en parler ici.

Mais revenons à notre affaire. Nous partîmes environ cent soldats, avec Mazariegos, dans des embarcations que les caciques nous fournirent. Quand nous arrivâmes aux habitations, tout le monde nous donna volontiers de ce qu'il y avait; de sorte que nous ramenâmes environ cent embarcations chargées de maïs, sel et dix Indiennes qui étaient déjà esclaves. Les caciques vinrent visiter Cortès. Il résulta de cette petite campagne que notre armée eut abondamment de quoi manger. Mais, au bout de quatre jours, la plupart des caciques désertèrent; il ne resta que trois guides avec lesquels nous entreprîmes notre route. Nous traversâmes deux rivières, l'une d'elles sur un pont qui se rompit quand nous passions, et l'autre à l'aide de plusieurs barques. Nous arrivâmes ainsi à un autre village dépendant d'Acala. Il avait été abandonné; nous y trouvâmes néanmoins quelques vivres, et du maïs que les habitants avaient caché dans les bois.

Nous mettrons de côté, un moment, les difficultés de notre route, pour dire que Guatemuz, grand cacique de Mexico, et d'autres personnages mexicains, qui marchaient avec nous, avaient mis en question et peut-être même décidé de nous massacrer tous, pour rentrer ensuite à Mexico, réunir toutes leurs forces en y arrivant, attaquer ceux de nos hommes qui étaient restés dans la capitale et se mettre enfin en rébellion ouverte. Ceux qui découvrirent le projet à Cortès furent deux grands caciques mexicains nommés Tapia et Juan Velasquez. Ce dernier avait été capitaine général de Guatemuz lors des guerres de Mexico. Dès que Cortès eut appris l'affaire, il se proposa de l'instruire, non-seulement au moyen de ceux qui l'avaient dévoilée, mais encore auprès de plusieurs autres caciques qui s'y trouvaient compromis. Ils confessèrent que, comme ils nous voyaient marcher sans précaution, dans un grand état de mécontentement, que

plusieurs soldats avaient été malades, que les vivres nous manquaient, que quatre chanteurs ainsi que le voltigeur et cinq soldats étaient morts de faim, que trois Espagnols avaient déserté vers Mexico, s'en retournant au hasard à travers les pays par lesquels ils étaient venus et préférant la mort à la marche en avant, les conspirateurs avaient pensé qu'il serait opportun de tomber sur nous au passage de marais ou de quelque rivière, attendu que les Mexicains étaient au nombre de trois mille, bien armés de lances et même d'épées. Guatemuz avoua que c'était bien cela que d'autres avaient proposé, mais qu'il n'en avait nullement eu lui-même la première pensée ; qu'il ignorait du reste si tout le monde avait pris part au projet et s'il devait réellement s'exécuter. Il disait même que, quant à lui, il n'avait jamais songé à sa réalisation et croyait qu'il n'y avait eu autre chose que des conversations à ce sujet. Quand au cacique de Tacuba, il avoua que Guatemuz et lui s'étaient dit entre eux qu'il valait mieux mourir d'une bonne fois que périr un à un chaque jour en chemin, en ayant le spectacle de la faim qu'enduraient leurs femmes et leurs parents. Sans autres preuves, Cortès donna l'ordre de pendre Guatemuz et le seigneur de Tacuba, cousin du prince.

Avant le supplice, les Frères franciscains et le moine de la Merced s'efforcèrent de relever le courage des condamnés, par l'entremise de l'interprète doña Marina, et les recommandèrent à Dieu. En marchant à la mort Guatemuz dit : « O capitaine Malinche, depuis longtemps je te comprenais et je connaissais fort bien la fausseté de tes paroles; je savais que tu me réservais cette mort, puisque j'avais commis la faute de ne pas m'arracher moi-même la vie lorsque tu entras dans ma ville de Mexico. Pourquoi me fais-tu mourir injustement? Que Dieu t'en demande compte ! » Le seigneur de Tacuba dit

qu'il bénissait sa mort puisqu'il lui était donné de périr en même temps que son seigneur Guatemuz. Avant d'être pendus, ils furent confessés par fray Juan. de la Merced, qui connaissait un peu leur langue. Quant aux caciques, qui pour des Indiens pouvaient être regardés comme de bons chrétiens véritablement croyants, ils priaient les Frères de recommander à Dieu les condamnés. Et moi, je pris vraiment en pitié Guatemuz et son cousin, pour les avoir connus dans leurs grandeurs. Je ne pouvais d'ailleurs oublier qu'ils m'honoraient de leurs prévenances, pendant la route, en toutes choses dont je pouvais avoir besoin, et surtout en me fournissant des Indiens pour aller chercher la nourriture de mon cheval. Ces supplices furent très-injustes et ils passèrent pour tels aux yeux de nous tous qui fîmes cette expédition.

Nous poursuivîmes notre route dans le meilleur ordre possible, de crainte que les Mexicains ne se soulevassent en voyant pendre leur roi. Mais ils étaient tellement abattus par la faim et les maladies qu'ils n'y songeaient aucunement. Après l'exécution donc, nous marchâmes dans la direction d'un autre petit village. Avant d'y entrer nous traversâmes en bateaux une rivière très-profonde. Nous trouvâmes les maisons abandonnées; les habitants avaient fui ce jour-là même. En cherchant à nous procurer des vivres dans des fermes isolées, nous trouvâmes huit Indiens qui étaient des ministres d'idoles. Ils consentirent volontiers à venir avec nous au village. Cortès leur adressa la parole au moyen de doña Marina pour obtenir qu'ils appelassent leurs compatriotes, qu'ils bannissent toute crainte et nous apportassent des vivres. A leur tour, ils prièrent Cortès d'ordonner qu'il ne fût point touché à des idoles qui se trouvaient à côté de la maison même où le général s'était logé; à ces conditions ils apporteraient à manger et feraient pour nous tout ce qui serait possi-

ble. Cortès répondit qu'il agirait ainsi, qu'on ne toucherait à rien ; mais à quoi bon garder ces idoles qui ne sont que du vieux bois, de la terre cuite et de mauvaises choses qui les trompent ? Et il leur prêcha de telles vérités au moyen des moines et de doña Marina, qu'ils promirent d'abandonner leurs dieux, et ils apportèrent vingt charges de maïs avec quelques poules. Cortès leur demanda s'ils savaient à combien de *soleils* de là se trouvaient des hommes barbus comme nous, ainsi que des chevaux. Ils répondirent qu'il y avait sept soleils et que le bourg où vivaient les gens à cheval s'appelait Nito. Ils s'offrirent à nous servir de guides jusqu'à un autre village, en nous disant que nous aurions à camper une nuit à la belle étoile avant d'y arriver. Cortès leur donna l'ordre de faire une croix sur un arbre très-grand appelé *ceiba*, qui se trouvait auprès des maisons de leurs idoles.

Je veux dire aussi que notre général était mal portant, et, de plus, pensif et soucieux à propos du pénible voyage que nous faisions. Comme d'ailleurs il avait fait pendre injustement Guatemuz et son cousin le seigneur de Tacuba, que la faim était une calamité quotidienne, que des Espagnols tombaient malades et qu'un grand nombre de Mexicains mouraient, il en arriva, paraît-il, à passer des nuits sans dormir, obsédé qu'il était par ses pensées. Il se leva dans un de ces moments et alla se promener en un édifice occupé par des idoles. C'était l'établissement principal de ce petit village. Il manqua d'attention en marchant, tomba d'une hauteur de deux *estados* et se blessa sérieusement à la tête. Il ne dit pas un mot de cela et se contenta de faire panser ses blessures, laissant passer son mal et le souffrant en patience. Le lendemain, de bonne heure, nous poursuivîmes notre route avec nos guides et, sans qu'il nous arrivât rien qui mérite d'être conté, nous

fûmes passer la nuit sur le bord d'un estuaire aux pieds de montagnes très-élevées.

Le jour suivant, nous marchâmes encore et nous arrivâmes, vers l'heure de la grand'messe, à un village nouvellement construit dont les habitants avaient fui ce jour-là même et s'étaient réfugiés sur des marécages. Les maisons étaient neuves et paraissaient achevées depuis peu de jours. On voyait dans le village des retranchements faits de forts madriers entourés d'une enceinte de gros troncs d'arbres solidement liés. Au-devant du village étaient creusés des fossés profonds, en arrière desquels s'élevaient deux enceintes, dont l'une présentait des parapets avec tours et meurtrières. D'un autre côté l'enceinte se continuait par des rochers très-élevés dont le sommet était approvisionné de pierres propres à être lancées à la main. Sur une autre face enfin, la défense de la place se complétait au moyen d'un grand marais qui en faisait la force. En entrant dans les maisons, nous aperçûmes un grand nombre de coqs d'Inde et de poules cuits et assaisonnés au piment, ainsi que les Indiens ont l'habitude de les manger. Nous y trouvâmes aussi cette forme de pain de maïs qu'ils appellent *tamales*. Nous ne pûmes, d'une part, nous empêcher d'être surpris d'une pareille chose et d'un autre côté, nous nous réjouîmes de trouver tant à manger, non sans y voir un sujet de réflexion, le cas nous paraissant nouveau. Nous trouvâmes aussi une grande habitation remplie de petites lances, d'arcs et de flèches. Nous cherchâmes dans les environs pour savoir s'il y avait des champs cultivés et des habitants; mais nous ne découvrîmes rien de pareil, pas même un grain de maïs.

Nous en étions là, lorsque nous vîmes venir à nous une quinzaine d'Indiens qui sortaient des marais. C'étaient des personnages de ce village. Ils appuyèrent les mains sur

le sol et baisèrent la terre; après quoi, ils dirent à Cortès, presque en pleurant, qu'ils suppliaient en grâce qu'on ne brûlât ni maison ni quoi que ce fût dans le village; qu'ils étaient venus récemment s'établir en ce lieu et s'y fortifier parce que leurs ennemis (il me semble qu'ils les appelaient Lacandones) leur avaient détruit déjà deux villages qu'ils habitaient plus loin, les pillant et leur tuant beaucoup de monde; que nous ne tarderions pas à voir les ruines de leurs anciennes habitations incendiées, sur la route que nous devions suivre, au milieu d'une plaine. Ils donnèrent ensuite des détails sur la manière employée par leurs ennemis pour leur faire la guerre et sur les causes qui avaient produit leurs grandes inimitiés. Cortès leur demanda comment il se faisait qu'ils eussent tant de coqs et de poules cuits. Ils répondirent qu'ils attendaient d'un moment à l'autre l'arrivée de leurs ennemis qui devaient venir les attaquer. Comme, dans le cas où ceux-ci seraient victorieux, ils prendraient nécessairement leurs biens, leurs poules et leurs propres personnes pour les emmener en captivité, voulant éviter que ces pillards en eussent ainsi la jouissance, ils avaient convenu de tout manger à l'avance, se promettant de se rattraper en allant aux villages de l'ennemi et en pillant tous ses biens s'ils avaient la chance de le vaincre. Cortès repartit qu'il regrettait beaucoup leur état de guerre, mais qu'étant en route il n'y pouvait porter aucun remède. Ce village et les autres que nous traversâmes le lendemain forment un district appartenant aux Mazotecas, ce qui signifie en leur langue: « pays de chevreuils ». Certainement il se trouve ainsi très-bien nommé, comme on le verra bientôt. Deux de ces Indiens vinrent avec nous; ils nous montrèrent leurs habitations brûlées et ils expliquèrent à Cortès comment des Espagnols vivaient dans un pays qui était au-devant de nous.

Je m'arrêterai là et je dirai comme quoi nous sortîmes du village le lendemain et ce qui nous advint encore en route.

CHAPITRE CLXXVIII

Comme quoi nous continuâmes notre voyage et ce qui nous advint.

Après être sortis du village muré (c'est ainsi que nous l'appelions désormais), nous arrivâmes à un chemin qui se continuait en plaine, par des *cabañas*, sans arbres, sous un soleil si fort et si ardent que jamais nous n'avions encore éprouvé de pareilles chaleurs. Sur ces rases campagnes, il y avait tant de chevreuils et ils fuyaient si lentement que nous réussissions à les atteindre à cheval pour peu que nous voulussions les poursuivre. On en tua une vingtaine : nous demandâmes aux guides pourquoi ces animaux couraient si peu et ne s'épouvantaient nullement à la vue de nos chevaux ou de n'importe quelle autre chose. Ils répondirent que dans les villages des Mazotecas on les tenait pour divinités, parce qu'on leur en trouvait la figure, et que d'ailleurs les idoles avaient ordonné d'épargner leurs vies et de ne point les effrayer. Cet ordre ayant été respecté, les chevreuils avaient pris l'habitude de ne pas fuir. Un cheval appartenant à un parent de Cortès, appelé Palacios Rubios, mourut de s'être livré à cette chasse, sa graisse ayant fondu dans son corps sous l'influence de la grande chaleur et d'une course précipitée. Bientôt nous arrivâmes aux maisons incendiées. C'était pitoyable de voir ainsi tout détruit et brûlé.

En route, comme Cortès avait l'habitude de se faire précéder par des éclaireurs à cheval et par d'agiles piétons, ceux-ci rencontrèrent deux Indiens natifs d'un autre vil-

lage situé plus loin et par lequel nous devions passer. Ils revenaient de la chasse, portant un grand lion et beaucoup d'iguanes, sorte de serpents de petite taille, qui sont très-bons à manger. On demanda si leurs villages étaient près de là; ils répondirent affirmativement et promirent de servir de guides. Ces villages étaient situés sur un îlot près d'un lac d'eau douce, dans la direction de notre route. Nous ne pouvions y arriver par là qu'à la condition d'une petite traversée en canots. Nous fîmes donc un détour de plus d'une demi-lieue et nous découvrîmes un gué où l'eau nous montait à la ceinture. Nous trouvâmes dans ce village la moitié seulement de ses habitants; les autres s'étaient empressés de prendre la fuite et de se cacher, avec ce qu'ils possédaient, dans des massifs de roseaux, non loin de leurs pantations. Beaucoup de nos soldats passèrent la nuit au milieu des plants de maïs. Ils y trouvèrent de quoi souper largement et s'approvisionner pour les jours suivants. Un grand lac d'eau douce s'étendait auprès des habitations; il était plein de grands poissons de la forme de nos aloses, mais de bien peu de goût et remplis d'arêtes. Nous en prîmes beaucoup avec de vieilles toiles et des filets en mauvais état que nous trouvâmes dans le village. Il y en avait certainement plus de mille.

Nous nous munîmes là de guides que nous surprîmes au milieu de champs labourés. Lorsque Cortès leur eut parlé, au moyen de doña Marina, les priant de nous conduire aux villages où se trouvaient les hommes barbus et les chevaux, ils se réjouirent en voyant qu'on ne leur faisait aucun mal. Ils répondirent qu'ils nous enseigneraient bien volontiers le chemin, mais qu'ils avaient cru jusque-là que nous cherchions à les faire périr. Cinq d'entre eux nous accompagnèrent par une route d'abord très-large, mais qui en avançant davantage devenait peu

à peu plus étroite, à cause d'une grande rivière débouchant dans un estuaire qui se trouvait à peu de distance. C'est sur ses eaux que les Indiens s'embarquaient en canots pour aller au village vers lequel nous marchions, qui s'appelle Tayasal et se trouve situé dans un îlot. On n'y peut arriver que par eau et nullement par terre. Ses maisons et ses temples brillaient par leur blancheur à plus de deux lieues de distance. C'était le chef-lieu d'autres villages plus petits et peu éloignés.

Revenons à notre récit. Comme nous vîmes que le chemin large que nous suivions auparavant était devenu un sentier très-étroit, nous comprîmes que les habitants du pays communiquaient entre eux par l'estuaire, et ils nous dirent qu'il en était ainsi, en effet. Nous convînmes de passer la nuit au pied d'un groupe de montagnes élevées. Quatre escouades de nos soldats s'avancèrent par les sentiers qui conduisaient à l'estuaire, dans le but d'y prendre des guides. Dieu permit qu'on capturât deux embarcations et dix Indiens avec deux femmes. Ces embarcations étaient chargées de maïs et de sel. Les prisonniers furent amenés à Cortès qui les flatta et leur parla très-affectueusement au moyen de l'interprète doña Marina. Ils dirent être natifs du village situé dans l'îlot, lequel se trouvait à environ quatre lieues de là. Cortès voulut que la plus grande des embarcations nous restât avec quatre Indiens et les deux femmes. L'autre canot fut envoyé au village avec deux Indiens et six Espagnols, afin de prier le cacique d'expédier des embarcations pour nous aider à passer la rivière, l'assurant qu'on ne lui causerait aucun ennui. On lui adressait, en même temps, quelques verroteries de Castille.

Cela fait, nous continuâmes notre route par terre jusqu'à la rivière. L'une des embarcations se mit en mouvement par l'estuaire pour atteindre le même point. Le

cacique et d'autres personnages attendaient au passage avec cinq pirogues. Ils apportaient cinq poules et du maïs. Cortès leur témoigna beaucoup de bienveillance et, après beaucoup d'explications, il se décida à aller avec eux au village dans ces mêmes embarcations. Il emmena avec lui trente arbalétriers. Quand il fut arrivé aux maisons, on lui donna à manger et il lui fut offert un peu d'or mélangé ainsi que quelques étoffes. On dit à Cortès qu'il y avait des Espagnols comme nous dans des villages dont l'un s'appelait Nito. C'était le San Gil de Buena Vista du *Golfo Dulce*. On ajouta que beaucoup d'autres se trou vaient à Naco, et qu'il y a d'un village à l'autre environ dix journées de marche, Nito étant sur la côte nord et Naco loin dans les terres. Cortès nous dit alors que sans doute Christoval de Oli avait réparti son monde entre deux bourgs, car nous ne savions rien encore des hommes de Gil Gonzalez de Avila par qui fut fondée San Gil de Buena Vista.

Revenons à notre voyage. Nous traversâmes tous cette grande rivière en canots et nous passâmes la nuit à deux ieues de là, ne voulant pas aller plus loin avant que Cortès revînt du village. Il arriva bientôt. Il nous fit abandonner un cheval noir qui était resté malade par suite de la chasse au chevreuil; sa graisse s'était fondue dans son corps et il ne pouvait plus tenir debout. Nous perdîmes dans ce village un nègre et deux Indiennes ouvrières, qui désertèrent. La même chose nous arriva avec trois Espagnols dont l'absence ne fut remarquée que trois jours plus tard. Ils avaient mieux aimé rester avec les ennemis que de continuer à nous suivre au prix de tant de fatigues. Ce jour-là je fus très-malade de la fièvre, à la suite d'une forte insolation qui avait agi sur ma tête, car j'ai dit que le soleil était extrêmement brûlant. On put le reconnaître du reste bientôt, aux fortes pluies qui commencèrent à

tomber et qui ne cessèrent pas un seul instant pendant trois jours et trois nuits. Nous ne nous arrêtâmes pas en route, néanmoins; car, eussions-nous voulu attendre le beau temps, nous n'avions point de provisions de maïs, et la crainte de le voir manquer nous eût obligés à continuer notre marche. Deux jours plus tard nous arrivâmes à des monticules recouverts de pierres qui coupent comme des rasoirs. Nos soldats furent à la recherche d'autres chemins pour que nous pussions abandonner ces amas de silex; mais, à plus d'une lieue de distance de part et d'autre, ils ne trouvèrent aucune autre route que celle où nous passions. Nos chevaux y éprouvèrent de grandes souffrances, car, la pluie aidant, ils glissaient, tombaient, se blessaient aux quatre jambes et quelquefois au corps lui-même. Quand nous arrivâmes à la descente, c'était pire encore, et plus nous descendions, plus la difficulté était grande. Huit chevaux y moururent et la plupart des autres n'en sortirent que très-affaiblis. Un soldat nommé Palacios Rubios, parent de Cortès, s'y cassa la jambe. Nous rendîmes grâces à Dieu et chantâmes ses louanges, quand nous nous vîmes délivrés de la sierra des *Pedernales* — c'est ainsi que nous l'appelions désormais.

Nous approchions d'un village appelé Taica, marchant joyeusement dans l'espoir d'y trouver des vivres. Mais, avant d'y arriver, nous rencontrâmes un cours d'eau qui descendait de la montagne à travers de gros obstacles et des précipices. Comme il avait plu pendant trois jours et trois nuits, le torrent coulait avec furie, faisant tant de fracas sur d'énormes blocs de rochers, que le bruit s'en entendait à plus de deux lieues de distance. L'eau était au surplus très-profonde, et il était inutile de songer à la passer à gué. Nous résolûmes donc de jeter un pont d'un rocher à l'autre. Nous nous hâtâmes tellement à le faire, au moyen de gros troncs d'arbres, qu'en trois jours nous

pûmes commencer notre passage. Mais ce délai suffit aux Indiens du village pour cacher leur maïs, ainsi que toutes autres provisions, et se mettre eux-mêmes en sûreté, de telle sorte que nous ne pouvions nulle part les rencontrer dans les alentours. En attendant, la faim qui nous tourmentait nous plongeait dans la stupeur en nous concentrant dans la pensée de nos fatigues et de nos besoins. Quant à moi, j'avoue que je ne sentis jamais mon cœur aussi brisé qu'en ce moment à la vue de ce dénûment qui me privait moi-même du nécessaire et me mettait dans l'impossibilité de rien donner à mes gens, quoique nous cherchassions nos moyens d'existence à plus de deux lieues à la ronde. Ajoutez à tout cela que j'avais la fièvre. Nous étions à la veille de Pâques de la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ. Que le lecteur veuille bien considérer quelles Pâques nous allions passer sans rien avoir à manger; quelle joie, si nous eussions pu nous procurer seulement un peu de maïs!

Dans cette situation, Cortès envoya les gens de son service, ses garçons d'écurie, accompagnés des guides, chercher du maïs à travers bois et précipices. Le premier jour de Pâques, ils en apportèrent environ une *fanega*. En présence du besoin toujours plus pressant, Cortès fit appeler quelques soldats, la plupart habitants de Guaçacualco; j'étais de ce nombre. Il nous pria instamment de fouiller tout le pays à la recherche de vivres, en nous pénétrant bien de l'état où nous étions. Pedro de Ircio était présent lorsque nous reçûmes cet ordre. Comme il avait l'habitude de parler beaucoup, il demanda à notre capitaine de le désigner pour commander cette expédition. Cortès répondit que c'était bien, qu'il le ferait. Mais, en entendant ces paroles, sachant bien que Pedro de Ircio ne pouvait guère marcher à pied et qu'il serait pour nous un embarras au lieu d'un secours, je dis en secret à Cor-

tès et au capitaine Sandoval que Pedro de Ircio ne devrait pas être désigné pour cela, attendu qu'il ne pourrait nullement traverser avec nous les boues et les marécages. Il avait, en effet, les jambes courtes, et il n'était nullement propre à remplir cette mission. Il ne servait, en réalité, qu'à parler beaucoup, en même temps qu'il était incapable de toute expédition. J'ajoutai que, s'il venait avec nous, il ne ferait que s'arrêter et s'asseoir en route à tout instant. En conséquence, Cortès lui ordonna de rester.

Nous partîmes au nombre de cinq, avec deux guides, vers un endroit traversé par des rivières profondes. Après les avoir passées, nous arrivâmes sur des marais et, bientôt, à des fermes isolées où se trouvaient réunis la plupart des habitants du village. Nous découvrîmes quatre maisons remplies de maïs et de haricots, environ trente poules et des melons du pays que l'on appelle *ayotes*. Nous nous emparâmes de quatre Indiens et de trois femmes; de sorte que nos Pâques devinrent meilleures; d'autant plus que, cette nuit même, arrivèrent environ mille Mexicains auxquels Cortès avait donné l'ordre de nous suivre pour qu'ils eussent à manger. Remplis de joie, nous mîmes sur les épaules des Mexicains toute la quantité de maïs qu'ils purent porter et nous les envoyâmes à notre chef pour qu'il fît le partage de ces vivres. Nous lui adressâmes en même temps, pour lui-même et pour Sandoval, vingt poules ainsi que les Indiens et les Indiennes, et quant à nous, nous restâmes en place pour garder les deux maisons remplies de maïs, de crainte que les habitants du village ne le brûlassent ou ne le fissent disparaître pendant la nuit. Le lendemain nous allâmes plus avant avec nos guides et nous découvrîmes d'autres établissements. Il y avait là du maïs, des poules et une grande variété de légumes. Je fis un peu d'encre et j'écrivis à

Cortès, sur une peau de tambour, d'envoyer beaucoup d'Indiens, parce que j'avais découvert d'autres fermes pleines de maïs. Comme d'ailleurs je lui avais déjà adressé les Indiens, les Indiennes et le reste, tout le monde le sut dans le campement, de sorte que le lendemain nous vîmes venir trente soldats et plus de cinq cents Indiens qui repartirent tous avec leurs charges. Ce fut de cette manière que, grâce à Dieu, notre camp fut approvisionné. Nous restâmes cinq jours dans ce village de Taica.

Je voudrais dire maintenant, à propos du dernier pont et de tous les autres que nous avions faits en route, que lorsque ces provinces furent définitivement pacifiées et que les Espagnols, passant par ces chemins, rencontraient quelques-uns des ponts qui n'étaient pas encore tombés après un grand nombre d'années, ainsi que les gros arbres dont nous nous étions servis pour les construire, ils tombaient en admiration devant ce spectacle, de telle façon qu'ils gardent encore l'habitude de dire : « Ce sont les ponts de Cortès, » comme on dirait : « Voilà les colonnes d'Hercule. » Laissons ces souvenirs, puisqu'ils intéressent peu notre récit, et disons comme quoi nous continuâmes notre route vers un autre village appelé Tania ; nous mîmes deux jours pour y arriver. Nous le trouvâmes abandonné. En y cherchant des vivres, nous découvrîmes du maïs et quelques légumes, mais en petite quantité. Nous parcourûmes les environs à la recherche d'un chemin ; mais nous ne trouvions partout que des rivières et des ruisseaux. Les guides que nous avions amenés, du dernier village laissé derrière nous, échappèrent une nuit à la surveillance des soldats chargés de les garder ; c'étaient des recrues récemment venues de Castille, qui sans doute s'endormirent. Lorsque Cortès l'apprit, il voulut leur infliger un châtiment ; mais, cédant à des prières, il leur pardonna. Il s'occupa de faire chercher des guides et des

routes, mais il était inutile de s'enquérir d'une voie de terre, attendu que le village était partout entouré de rivières et de petits cours d'eau. Il fut impossible d'ailleurs de se saisir d'aucun Indien. Pour comble de malheur, il pleuvait sans cesse, et nous ne pouvions rien faire sous tant d'averses.

Dans cette situation, l'ignorance du chemin que nous devions suivre mettait Cortès et nous tous dans la plus grande angoisse. Ce fut alors que notre chef, s'adressant à Pedro de Ircio et à quelques autres capitaines de Mexico, leur dit : « Je voudrais bien qu'il y eût quelqu'un parmi vous qui nous trouvât maintenant un chemin et des guides, au lieu de laisser tout faire par les habitants de Guaçacualco. » A ces mots, Pedro de Ircio se munit de cinq soldats de sa connaissance et de ses amis, et s'en fut d'un côté. Un certain Francisco Marmolejo, personne de qualité, prit une autre direction avec six soldats aussi. Santa Cruz Burgales, qui fut regidor à Mexico, partit également de son côté avec d'autres camarades. Ils passèrent trois jours en recherches; mais ils eurent beau faire, ils ne purent trouver ni chemins ni guides, mais partout de l'eau, des ruisseaux et des rivières. Lorsque Cortès les vit revenir sans aucun résultat, il faillit éclater de colère et il chargea Sandoval de me faire connaître les grandes difficultés où nous étions, et de me prier, en son nom, d'aller chercher des guides et m'informer de notre route. Il ne prit cette mesure, du reste, qu'en lui donnant des formes affectueuses, en manière de prière, attendu qu'il savait que j'étais malade et que j'avais encore les fièvres, à ce point même que Cortès m'ayant fait des insinuations, avant d'employer Sandoval, pour que je partisse avec Francisco Marmolejo qui était mon ami, j'avais été obligé de répondre qu'il m'était impossible de marcher, parce que j'étais malade et fatigué;

que du reste c'était toujours mon tour de travailler et qu'il serait juste d'en envoyer d'autres.

Maintenant donc ce fut Sandoval qui vint à moi pour me supplier de partir avec deux camarades de mon choix, Cortès assurant qu'après Dieu c'était de moi qu'il attendait le secours de nouvelles provisions. Puisque donc il n'avait ni regret ni honte de m'envoyer tandis que j'étais souffrant, je demandai qu'on fît partir avec moi Hernando de Aguilar et un certain Hinojosa, deux hommes que je savais capables de supporter la fatigue. Nous partîmes en suivant le cours de certains ruisseaux. On voyait en dehors de leurs lits, dans la forêt, des traces perceptibles aux branches coupées. Nous suivîmes ces indices pendant plus d'une lieue. Nous nous éloignâmes bientôt du ruisseau et nous découvrîmes deux petites habitations qui avaient été abandonnées ce jour-là même. Après les avoir dépassées, nous continuâmes à suivre les traces de la forêt, et nous ne tardâmes pas à voir, sur le penchant d'un coteau, des plants de maïs et une maison qui nous parut habitée. Comme c'était l'heure du coucher du soleil, nous nous cachâmes dans le bois, jusqu'à une heure plus avancée de la nuit. Pensant alors que les habitants de ces demeures seraient livrés au sommeil, nous avançâmes en silence, nous tombâmes précipitamment sur les habitations et prîmes trois Indiens, une vieille femme et deux jeunes, qui, dans cette race, pouvaient passer pour belles. Ils possédaient deux poules et un peu de maïs. Nous nous emparâmes du tout et des Indiens eux-mêmes, et nous revînmes très-contents au campement.

Lorsque Sandoval, qui s'était avancé des premiers pour nous attendre le soir sur la route, apprit la nouvelle, il ne se tenait pas de joie. Nous nous présentâmes à Cortès qui estima notre prise au-delà de tout ce qu'on eût pu lui donner en ce moment. Sandoval dit alors à

Pedro de Ircio : « Bernal Diaz del Castillo eut bien raison de dire l'autre jour, lorsqu'il fut chercher du maïs, qu'il ne voulait y aller qu'avec des hommes agiles et non avec des gens qui s'en vont tout le temps lentement, en racontant ce qui advint au comte de Ureña et à don Pedro Giron, son fils (c'est que Pedro de Ircio répétait souvent ces contes-là) ; mais vous n'avez pas raison, vous, de dire que Bernal Diaz ne faisait que s'obstiner à vous mettre mal avec moi et avec notre général. » Tout le monde rit de cette observation, et Sandoval la fit parce que Pedro de Ircio était en mauvais termes avec moi. Quant à Cortès, il me rendit grâce pour ma petite campagne en disant : « J'ai toujours eu la confiance qu'il reviendrait avec du butin. »

Cessons ces vanteries, qui n'apportent aucun profit, d'autant plus que d'autres prirent soin de raconter ces faits à Mexico quand ils firent le rapport sur ce pénible voyage. Revenons-en à dire que Cortès prit ses informations auprès des guides et des deux femmes. Ils étaient d'accord pour assurer qu'en suivant le cours d'une certaine rivière, nous devions arriver à un village situé à deux journées de là ; on l'appelait Oculizti. Il possédait plus de deux cents maisons et était abandonné depuis peu de jours. Nous descendîmes donc la rivière et nous gagnâmes quelques grands établissements appartenant à des Indiens marchands qui s'en servaient comme d'une station ; nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous reprîmes notre descente par la rivière et, au bout d'une demi-lieue, nous trouvâmes un bon chemin qui nous fit arriver ce même jour-là au village d'Oculizti. Il y avait beaucoup de maïs et de légumes. Dans un temple d'idoles, nous trouvâmes une vieille toque rouge et une sandale qu'on avait offertes à ces divinités. Quelques soldats qui s'étaient écartés par les ravins ramenèrent à Cortès deux vieillards

indiens et quatre femmes qu'ils avaient pris dans des champs de maïs dépendant de ce village. Cortès leur demanda, au moyen de doña Marina, quel était notre chemin et à quelle distance se trouvaient les Espagnols. On répondit qu'il faudrait deux jours pour y arriver, qu'il n'y avait jusque là aucune habitation et que nos compatriotes vivaient sur le bord de la mer. Immédiatement Cortès donna l'ordre à Sandoval de partir avec six autres soldats, et de marcher jusqu'à la mer, faisant en sorte de savoir d'une façon ou d'une autre si les Espagnols qui résidaient là avec Christoval de Oli étaient nombreux, car en ce moment nous ne pensions pas qu'il y eût aucun autre capitaine dans le pays. Cortès voulait se renseigner à cet égard dans le but de tomber, pendant la nuit, sur Christoval de Oli, s'il était là, s'emparer de sa personne et se rendre maître de ses hommes.

Gonzalo de Sandoval partit donc avec ses six soldats et trois Indiens qu'il emmenait du village d'Oculizti pour servir de guides. Arrivé sur la côte nord, il vit venir par la mer une embarcation conduite à la rame et à la voile. Il se cacha pendant le jour dans un bois, parce qu'il voyait que ce bateau, monté par des Indiens marchands, voguait en longeant la côte et allait entrer dans le fleuve du *Golfo Dulce* avec son chargement de sel et de maïs. La nuit venue, il les surprit dans une anse qui servait de port à ces sortes d'embarcations. Sandoval monta à bord avec deux de ses hommes et, à l'aide des Indiens rameurs, accompagné des trois guides, il se mit à côtoyer le rivage, tandis que les autres soldats suivaient par terre, le grand fleuve n'étant pas éloigné, d'après ce qu'on venait de lui faire savoir. Comme ils en approchaient, le hasard voulut que quatre des colons de la ville vinssent ce matin même avec un canot, en compagnie d'un Indien de Cuba, du service de Gil Gonzalez de Avila; ils traversèrent la

rivière à la recherche d'un fruit appelé *zapote*, pour le manger cuit au four, parce qu'ils étaient en grande disette et presque tous malades, sans oser s'éloigner pour faire des provisions, par suite de la guerre que leur faisaient les Indiens des environs, qui leur avaient tué dix soldats depuis le départ de Gil Gonzalez de Avila. Les colons s'occupaient à secouer les *zapotes* pour les faire tomber, et deux des hommes étaient sur l'arbre même quand ils virent venir du côté de la mer l'embarcation où se trouvaient Gonzalo de Sandoval et ses compagnons. Ils furent saisis d'étonnement à l'aspect d'une chose si nouvelle, et ils ne savaient s'ils devaient fuir ou attendre. Sandoval, en approchant, leur cria de ne pas avoir peur, ce qui fit qu'ils restèrent en place, remplis de surprise.

Le capitaine s'informa, et il apprit par eux comment et de quelle façon se trouvaient établis là les gens de Gil Gonzalez de Avila, la déroute de l'armée de Las Casas, comment Christoval de Oli garda prisonniers Las Casas et Gil Gonzalez de Avila, comme quoi l'on avait égorgé le rebelle à Naco, par suite de la sentence qui fut prononcée contre lui; comme quoi encore ces deux chefs étaient partis pour Mexico. Sandoval apprit également combien il y avait d'Espagnols dans la ville, la faim qu'ils y enduraient, le supplice de la pendaison subi, peu de jours auparavant, par le capitaine Armenta, lieutenant de Gil Gonzalez, pour n'avoir pas voulu laisser partir les colons pour Cuba. Sandoval résolut d'amener ces hommes à Cortès, sans rien entreprendre et sans aller à la ville en son absence, voulant que notre capitaine fût avant tout renseigné par eux-mêmes. Alors un soldat, appelé Alonso Ortiz, qui devint plus tard habitant du bourg de San Pedro, pria en grâce Sandoval de permettre qu'il prît une heure d'avance pour tout apprendre à Cortès, afin de gagner ses étrennes. Cela fut ainsi fait. Cortès se réjouit

beaucoup de ces nouvelles, et le camp entier se félicita avec lui, dans la croyance que là finiraient toutes les fatigues que nous supportions. Malheureusement, elles furent plus que doublées par la suite, ainsi que j'aurai occasion de le dire.

Cortès donna à Ortiz, pour la bonne nouvelle, un cheval gris fort bon qu'on appelait *Tête de Maure*; chacun de nous lui donna aussi quelques petites choses de ce qu'on avait. Bientôt arriva Sandoval avec les soldats et l'Indien de Cuba. Ils dirent à Cortès tout ce que j'ai déjà rapporté, et davantage encore, en réponse à ce qui leur était demandé. On lui apprit, entre autres nouvelles, qu'il y avait dans un port, à une demi-lieue de là, un navire qu'on s'occupait à calfater dans le but d'y embarquer tous les colons de ce bourg qui devaient s'en retourner à Cuba ; c'était précisément pour avoir voulu mettre empêchement à ce départ que le capitaine Armenta avait été pendu. La raison de ce supplice était encore que le défunt voulait faire périr par le *garrote* un prêtre qui soulevait les habitants : ceux-ci, du reste, élurent pour lieutenant un nommé Antonio Nieto, à la place d'Armenta qu'ils avaient pendu.

Nous cesserons de porter l'attention sur ces récits pour nous occuper des larmes qu'on versait dans la ville à propos des absents qu'on ne voyait pas revenir et qui s'étaient éloignés pour aller chercher du fruit. On crut que les Indiens, les tigres ou les lions leur avaient donné la mort. L'un d'eux était marié, et sa femme le pleurait. Tous les habitants, y compris le prêtre, qui s'appelait le bachelier Velasquez, pleuraient comme elle. Ils se réunirent dans l'église pour supplier le bon Dieu de venir à leur aide et de ne pas permettre que plus de malheurs fondissent sur la colonie. Quant à la femme, elle ne cessait de prier pour l'âme de son mari.

En attendant, Cortès donnait l'ordre à toute l'armée de se diriger vers la mer, distante de six lieues; il y avait à traverser en route un estuaire très-profond qui avait ses hautes et basses marées. Il nous fallut attendre une demi-journée que les eaux fussent au plus bas. Nous y passâmes, tantôt d'un pied mal assuré, tantôt à la nage, et nous arrivâmes ainsi au grand fleuve du *Golfo Dulce*. Celui qui voulut entrer le premier dans la ville, qui se trouvait à deux lieues de distance, ce fut Cortès lui-même avec six soldats, ses garçons d'écurie. Il fit usage pour cela de deux embarcations liées ensemble; l'une d'elles était celle dont s'étaient servis les colons de Gil Gonzalez pour aller chercher des *zapotes;* l'autre provenait des Indiens auxquels Sandoval l'avait prise sur la côte. En prévision de ce besoin, on les avait tirées à terre et cachées dans la forêt afin de s'en servir pour la traversée. On les remit à l'eau, on les lia l'une à l'autre bien solidement et Cortès effectua son passage; après quoi, il donna l'ordre de s'en servir pour transporter ses chevaux. On s'y prit de la manière suivante : on manœuvrait à la rame; les chevaux tenus par le licou suivaient de très-près à la nage. On procédait avec le plus grand soin, en évitant d'allonger la corde, afin de ne pas s'exposer à faire chavirer le bateau. Cortès ordonna que personne ne passât à l'aide de ces mêmes moyens avant de recevoir une lettre de lui; car cette traversée ne s'effectuait pas sans péril. Cortès eut même, un moment, du regret de s'être embarqué, parce que le courant du fleuve avait une grande violence. Je m'arrêterai là et bientôt je dirai ce qui nous advint encore.

CHAPITRE CLXXIX

Comme quoi Cortès entra dans la ville habitée par les hommes de Gil Gonzalez de Avila. De la grande joie que ressentirent tous les colons et ce que Cortès ordonna.

Après que Cortès eut traversé le grand fleuve du Golfo Dulce de la manière que j'ai dite, il se rendit à la ville colonisée par les Espagnols de Gil Gonzalez de Avila. Ils habitaient à deux lieues de là sur la côte et nullement au point même où ils s'étaient établis d'abord et qui avait reçu le nom de San Gil de Buena Vista. A la vue d'hommes à cheval et de six piétons s'avançant au milieu de leurs habitations, ils éprouvèrent une surprise extrême; mais quand ils surent que c'était ce même Cortès, si renommé dans tous les pays des Indes et même en Castille, ils ne se tenaient plus de joie. Lorsqu'ils furent tous venus lui baiser les mains et lui souhaiter la bienvenue, Cortès leur parla très-affectueusement et il donna l'ordre au lieutenant Nieto de se rendre à l'endroit où l'on carénait le navire et d'en ramener les deux canots qu'ils possédaient, ainsi que des *canoas* s'il y en avait, en prenant soin de les lier deux à deux. Il ordonna également qu'on réunît toute la cassave qu'on aurait et qu'on la portât au capitaine Sandoval pour qu'elle fût répartie entre les hommes de son armée, attendu qu'on n'avait point à leur donner à manger le moindre pain de maïs. Le lieutenant s'occupa de faire les recherches prescrites; mais on ne trouva pas plus de cinquante livres de cassave, parce qu'on ne mangeait plus dans la localité d'autre chose que des *zapotes* cuits au four, des légumes et quelques poissons qu'on prenait à la pêche. Quant à la cassave, on

la gardait en prévision du retour à Cuba, après que le navire serait calfaté.

Au moyen des deux bateaux et de huit matelots, Cortès écrivit à Sandoval pour lui recommander de rester le dernier avec le capitaine Luis Marin afin de surveiller le passage de la rivière et de bien prendre garde qu'il ne s'embarquât chaque fois que le nombre d'hommes désigné. On effectua donc la traversée en prenant soin, à chaque voyage, de peu charger les embarcations, parce que le courant était très-fort et la hauteur de l'eau considérable. Chaque bateau remorquait deux chevaux; mais aucun de ces animaux ne devait entrer à bord, de crainte de chavirer et de se perdre au milieu de cette rapidité du fleuve. Il s'éleva une difficulté au sujet des premiers à passer. Un certain Saavedra et son frère d'Avalos, parents de Cortès, voulaient traverser avant tout le monde; Sandoval leur promettait qu'ils passeraient au voyage suivant, les trois moines devant traverser d'abord, parce qu'il était juste de réserver cette première politesse pour eux. Comme Saavedra se savait parent de Cortès, il prétendait que Sandoval se tût et ne lui fît aucune opposition ; aussi lui répondit-il sans lui garder le respect qu'il convenait. D'autre part Sandoval ne permettait point ces écarts; les paroles s'aigrirent et Saavedra saisit son poignard. Sandoval était en ce moment dans le fleuve avec de l'eau jusqu'aux genoux, veillant à ce qu'on ne surchargeât point les bateaux. En cet état, il se jeta sur Saavedra, lui saisit la main qui tenait le poignard, le renversa dans l'eau et, si nous ne nous étions pas empressés de les séparer, Saavreda aurait certainement passé un mauvais moment; nous tous, du reste, nous nous portâmes du côté de Sandoval.

Nous mettrons de côté ce petit débat pour dire que nous employâmes quatre jours au passage du fleuve. Pour

ce qui était de manger, il ne fallait pas même y penser; nous n'avions que quelques *pacayas*, qui viennent sur un petit palmier, et des sortes de noix que nous grillions; après quoi on les cassait pour en manger le contenu. Un soldat appelé Tarifa disparut avec son cheval en passant dans une *canoa*, et l'on n'en entendit plus parler. Deux chevaux se noyèrent encore; l'un d'eux appartenait à un certain Solis Casquete, qui poussait des hurlements à propos de sa perte, maudissant Cortès et son voyage. Mentionnons ici l'horrible faim dont on souffrait pendant ce pénible passage et les murmures qui s'élevèrent contre Cortès, contre son arrivée et même contre nous tous qui le suivions. Quand nous fûmes parvenus aux habitations du port, nous vîmes qu'il n'y avait plus rien à manger, pas même une bouchée de cassave; les habitants n'en avaient pas pour eux-mêmes. Ils ne connaissaient du reste aucun chemin, si ce n'est pour aller jusqu'à deux villages qui étaient près de là et que l'on venait d'abandonner. Dans cette extrémité, Cortès donna l'ordre au capitaine Luis Marin de partir avec les gens de Guaçacualco à la recherche de maïs, ainsi que je vais le raconter à la suite.

CHAPITRE CLXXX

Comme quoi, le lendemain de notre arrivée au port auquel je ne connais point d'autre nom que celui de San Gil de Buena Vista, nous fûmes, au nombre de quatre-vingts soldats tous à pied, avec le capitaine Luis Marin, chercher du maïs et explorer le pays. Ce qui advint encore, je le vais dire à la suite.

Quand nous arrivâmes au port que Gil Gonzalez de Avila avait colonisé, les habitants n'avaient plus de vivres, ils étaient au nombre de quarante hommes et qua-

tre femmes de Castille, dont deux mulâtresses; tous étaient malades, avec des figures d'un jaune très-prononcé. Comme nous n'avions rien à manger ni pour eux, ni pour nous-mêmes, il nous tardait fort d'aller aux provisions. Cortès ordonna alors que le capitaine Luis Marin partît avec ceux de Guaçacualco à la recherche de maïs. Nous fûmes avec lui au nombre de quatre-vingts soldats, tous à pied jusqu'à ce qu'on se fût assuré si les chemins étaient praticables pour les chevaux. Nous emmenâmes avec nous un Indien de Cuba qui devait nous conduire à des fermes et à des villages, à huit lieues de là. Nous y découvrîmes beaucoup de maïs, une infinité de plants de cacaoyers, des haricots et des légumes. Il en résulta que nous eûmes bien à manger et que nous pûmes faire dire à Cortès d'envoyer tous nos Indiens mexicains pour emporter du maïs. En attendant, avec le secours d'autres Indiens, il fut possible de lui en adresser tout de suite dix *fanegas*, et nous envoyâmes en même temps chercher nos chevaux.

Cortès, voyant ainsi que nous étions dans un bon pays, apprenant d'ailleurs, par des marchands indiens, dont on s'était emparé dans la rivière du Golfo Dulce, que le lieu où nous étions se trouvait sur la route qui conduit à Naco, où l'on avait supplicié Christoval de Oli, Cortès disje, ordonna à Gonzalo de Sandoval de suivre nos traces avec la plus grande partie de l'armée et de séjourner au milieu de ces établissements jusqu'à nouvel avis. Sandoval arriva où nous étions et se convainquit qu'il y avait suffisamment de ressources. Il s'en réjouit beaucoup et il ne tarda pas à faire parvenir à Cortès trente *fanegas* de maïs au moyen d'Indiens mexicains. On en fit le partage entre tous les habitants du port. Comme ils mouraient de faim et qu'ils avaient pris l'habitude de ne manger que des *zapotes* cuits et de la cassave, ils consommèrent

avec excès des *tortillas* faites du maïs que nous avions envoyé; leurs ventres s'en enflèrent et, comme ils étaient déjà malades auparavant, seize d'entre eux en moururent.

On en était là de cette grande disette, lorsque, grâce à Dieu, arriva au port un navire qui venait de l'île de Cuba avec sept chevaux, quarante porcs, huit pipes de viande en *tasajo*, du pain de cassave, quinze passagers et huit matelots. Le chargement de ce navire appartenait à un certain Anton de Camargo à qui Cortès l'acheta tout entier à crédit. Il le répartit entre les habitants. Comme ils se remplirent outre mesure de viande salée, et que d'ailleurs ils avaient été longtemps privés de nourriture et grandement affaiblis, ils en prirent un dérangement de ventre auquel quatorze succombèrent.

Voulant, du reste, profiter de l'arrivée de ce navire et de la présence de ses matelots, Cortès jugea opportun d'aller examiner ce grand fleuve, le sonder, le mesurer, s'assurer si l'on trouverait des pays peuplés en le remontant, et quelle serait la valeur de leur territoire. Dans cette pensée, il donna des ordres pour qu'on calfatât un brick ayant appartenu à Gil Gonzalez de Avila, et qui était échoué sur la côte; il fit mettre en état un bateau qu'on transforma en un bâtiment de décharge; on attacha quatre canots deux à deux. Cela fait, Cortès s'empara des trente soldats et des huit matelots récemment arrivés, et s'adjoignant vingt Indiens mexicains, il prit le commandement du tout et il entra dans le fleuve. Après l'avoir remonté pendant dix lieues, il découvrit une grande lagune qui paraissait avoir six lieues de largeur. Les bords n'en étaient point habités, parce que le pays était susceptible d'être inondé. Ayant remonté encore le fleuve, il arriva en un point où le courant était plus rapide qu'auparavant. Il y avait d'ailleurs des chutes que le brick et les autres embarca-

tions ne pouvaient dépasser. Il résolut donc de les laisser là dans une crique, à la garde de six Espagnols, et de suivre lui-même par terre un chemin étroit qui le conduisit à des villages abandonnés. Il arriva ensuite dans des champs de maïs où il s'empara de trois Indiens qui le menèrent dans de petits villages très-riches en maïs et en poules, et qui même avaient des faisans que dans le pays on appelle *sacachueles*. Il y avait aussi des perdrix et des palombes. Du reste, cette manière d'élever des perdrix, je la vis moi-même pratiquée dans beaucoup de villages du district du Golfo Dulce lorsque je fus à la recherche de Cortès, ainsi que je le dirai bientôt.

Quoi qu'il en soit, Cortès prit là des guides, continua sa route et arriva dans d'autres peuplades de Cinacatan Tencintle, qui possédaient de grandes cacaoyères, des plants de maïs et des champs de coton. Avant d'y entrer, nos voyageurs entendirent des sons d'atabales et de trompettes accompagnant des jeux et des bacchanales. Pour ne pas être vus, Cortès se cacha dans le bois avec ses soldats, et quand il pensa qu'il était temps de faire son attaque, ils tombèrent tous ensemble sur le village et se saisirent de dix hommes et de quinze femmes, ce qui fit que la plupart des Indiens du village coururent immédiatement chercher leurs armes, revinrent avec arcs, flèches et lances, et commencèrent à combattre les nôtres. Cortès se précipita sur eux avec tout son monde, et ils criblèrent de blessures huit des principaux Indiens du lieu.

Voyant que la partie devenait mauvaise pour eux et que leurs femmes étaient prisonnières, les ennemis envoyèrent quatre vieillards, dont deux prêtres d'idoles, qui vinrent humblement prier Cortès de leur rendre les captifs, apportant du reste quelques joyaux d'or de peu de valeur. Cortès leur adressa la parole au moyen de

doña Marina qui était là avec son mari, Juan Xaramillo, car Cortès ne pouvait traiter sans elle aucune affaire avec les Indiens. Il leur dit qu'ils eussent à transporter le maïs, les poules, le sel et tout l'approvisionnement qu'il leur signala, à l'endroit où étaient restés nos brigantins et les autres embarcations, promettant qu'aussitôt après il rendrait les prisonniers. On leur fit comprendre en quel endroit de la rivière stationnaient nos marins. Ils répondirent qu'ils le feraient ainsi en passant par un estuaire qui était près de là et qui débouchait au fleuve. Ils fabriquèrent des barques qu'ils firent glisser le mieux qu'ils purent à moitié dans l'eau, jusqu'à les conduire en un point où elles voguaient avec facilité. Il est vrai que Cortès avait promis de rendre tous les prisonniers; mais ensuite il lui parut convenable de garder trois femmes avec leurs maris, pour que les unes fissent du pain et les autres le service d'Indiens. On ne les rendit donc pas. Ce voyant, les Indiens du village s'appellent, s'assemblent, et, des hauteurs mêmes des berges du fleuve, ils font pleuvoir sur les nôtres une grêle de flèches et de pierres, de telle sorte que Cortès reçut une blessure à la figure, et que douze soldats furent blessés en même temps. Une barque se brisa; la moitié de son chargement se perdit, et un Mexicain se noya.

Il y a tant d'insectes sur ce fleuve que les voyageurs ne pouvaient s'en garantir; mais Cortès souffrait tout en patience. Il effectua son retour vers la station dont j'ignore le nom, et il l'approvisionna bien mieux qu'elle ne l'était auparavant. J'ai dit que le village jusqu'où Cortès remonta s'appelait Cinacan. Je sais maintenant qu'il est situé à soixante lieues de Guatemala. Cortès mit vingt-six jours à ce voyage, aller et retour. Comme il reconnut qu'il ne serait pas opportun de s'établir en ce lieu parce qu'il n'y a point de villages d'indigènes, et que d'ailleurs il

se voyait bien approvisionné en ajoutant à ce qu'il avait déjà ce qu'il apportait maintenant, il résolut d'écrire à Gonzalo de Sandoval qu'il eût à partir sans retard pour Naco. Il lui faisait savoir en même temps tout ce que je viens de dire de son voyage du Golfo Dulce, et lui annonçait qu'il se proposait de coloniser le port de Caballos. Il le priait, au surplus, de lui envoyer dix soldats de Guaçacualco, prétendant que sans eux il n'était pas à l'aise dans ses expéditions.

CHAPITRE CLXXXI

Comme quoi Cortès s'embarqua avec tous les soldats qu'il avait amenés en sa compagnie et ceux qui se trouvaient à San Gil de Buena Vista, et fut fonder une colonie au point que l'on appelle aujourd'hui Port de Caballos, auquel on donna le nom de Nativité, et de ce que l'on y fit.

Ayant compris que le site choisi par les hommes de Gil Gonzalez de Avila pour coloniser n'était pas favorable, Cortès résolut de s'embarquer sur les deux navires et le brigantin avec toutes les personnes qui se trouvaient dans ce port, sans en laisser une seule. Après huit jours de navigation, il fut débarquer au point de la côte qui s'appelle aujourd'hui *Puerto de Caballos*. Il reconnut que cette baie serait bonne pour y créer un port. Comme d'ailleurs il apprenait par les Indiens que, non loin de là, le pays était habité, il fut d'avis de fonder une ville qu'il appela *Natividad*. Il y nomma Diego de Godoy pour son lieutenant, et il fit deux reconnaissances vers des villages qui n'étaient pas éloignés et qui sont abandonnés actuellement; il y apprit qu'à peu de distance existaient d'autres endroits habités. Il approvisionna la colonie de maïs. Ayant su au surplus que le village de Naco, où

Christoval de Oli fut égorgé, n'était pas éloigné, il écrivit à Gonzalo de Sandoval dans la croyance qu'il y était déjà arrivé et s'y trouvait établi. Il le priait de lui envoyer dix soldats de Guaçacualco, sans lesquels, disait sa lettre, il se sentait mal à l'aise dans ses expéditions. Il lui disait qu'il voulait aller au port de Honduras où se trouvait la colonie de Truxillo, tandis que Sandoval, avec ses soldats, devait s'occuper à pacifier le pays où il était, en y fondant une ville. La lettre arriva aux mains de Sandoval lorsque nous étions encore aux établissements dont j'ai parlé, n'ayant nullement avancé vers Naco.

Nous cesserons un instant de parler de Cortès et de ses petites expéditions qui avaient pour base le port de Truxillo où il se trouvait. Nous ne dirons rien non plus de la grande quantité de moustiques dont il était piqué nuit et jour, et grâce auxquels, ainsi que je le lui entendis dire plus tard, il passait de si mauvaises nuits qu'il en avait la tête sans sentiment, par suite du manque de sommeil. Gonzalo de Sandoval, ayant donc reçu les lettres de Cortès, se transporta sans retard aux villages de Cuyoacan, à sept lieues de là. Il ne lui fut pas possible de se rendre immédiatement à Naco comme Cortès l'ordonnait, parce qu'il importait de ne pas abandonner en route beaucoup de soldats qui s'étaient écartés vers d'autres établissements pour assurer leur nourriture et celle de leurs chevaux. La raison de son retard était aussi qu'il lui fallait traverser une rivière très-profonde et non guéable. Force fut d'y laisser une embarcation pour le passage des Espagnols qui restaient en arrière et d'un grand nombre d'alliés mexicains malades qui nous suivaient. Il y avait encore la considération que de quelques villages voisins, qui confinaient à la rivière et au Golfo Dulce, venaient chaque jour des Indiens guerriers qui attaquaient nos hommes. Afin d'éviter quelques dommages de leur part,

ainsi que des morts d'Espagnols ou de Mexicains, Sandoval ordonna que huit soldats s'occupassent à garder ce poste. Ce fut moi qu'il désigna pour les commander. Nous devions avoir continuellement la *canoa* du passage ramenée à terre, et rester toujours en alerte, afin que, si les passagers nous appelaient, nous fussions prêts à les conduire sur l'autre rive.

Une nuit, un grand nombre d'Indiens guerriers des villages et des établissements voisins vinrent sur nous, croyant que nous n'étions point sur nos gardes et pensant qu'ils pourraient nous prendre notre embarcation; ils tombèrent donc à l'improviste sur les abris où nous nous trouvions, et y mirent le feu. Mais ils n'avaient pas réussi à s'approcher si inopinément que nous n'eussions pu nous en douter. Nous nous étions massés ensemble, les huit soldats et les quatre seuls Mexicains qui fussent valides; nous chargeâmes l'ennemi, et, à bonnes entailles, nous le reconduisîmes par où il était venu. Deux de nos soldats et un Indien reçurent des coups de flèche, mais leurs blessures furent peu de chose.

Après cette leçon, je me proposai d'aller avec trois camarades aux fermes où je présumais qu'il était resté des Indiens et des Espagnols malades, à la distance d'environ une lieue. Nous ramenâmes de là Diego de Mazariegos, que j'ai déjà nommé d'autres fois, quelques Espagnols qui étaient en sa compagnie, et des Indiens mexicains malades. Nous leur fîmes passer la rivière, et nous partîmes tous pour nous réunir à Sandoval. En route, nous nous aperçûmes qu'un Espagnol, de ceux que nous avions recueillis dans les fermes, se trouvait fort malade: c'était un des nouveaux venus de Castille, fils de Gênois et natif des Canaries. Comme il était au plus mal, et que d'ailleurs nous n'avions à lui donner que des *tortillas* et du *pinole*, il mourut en chemin lorsque nous n'avions plus qu'une

demi-lieue à faire pour arriver au camp de Sandoval. Malheureusement, je n'avais personne pour emporter ses restes. Quand nous arrivâmes auprès de notre chef, je lui racontai notre voyage et la mort du compatriote. Il se fâcha contre moi de ce que, entre nous tous ou à l'aide d'un cheval, nous n'eussions pas trouvé le moyen de rapporter le cadavre. Nous lui fîmes observer que chacun de nos chevaux avait déjà deux malades, que leurs cavaliers étaient revenus à pied, et que, par conséquent, nous n'avions pas pu le ramener. Un de mes camarades d'expédition, appelé Bartolomé de Villa-Nueva, répliqua à Sandoval, d'un ton arrogant, que c'était bien assez d'avoir à transporter sa personne, sans qu'il fût nécessaire de charger les morts sur son dos; qu'il maudissait d'ailleurs les fatigues et les pertes que Cortes nous avait fait éprouver. Pour toute réponse, et sans aucun retard, Sandoval nous ordonna, à moi et à Villa-Nueva, d'aller à l'instant enterrer le défunt. Nous emmenâmes deux Indiens mexicains, et, munis d'une pioche, nous partîmes pour creuser sa tombe, l'enterrer et placer une croix sur ses restes. Nous trouvâmes dans ses poches une petite bourse avec des dés et un écrit qui disait où il était né, de qui il était fils et de quoi il avait été possesseur à Ténériffe. Avec le temps, on put envoyer ce petit document aux Canaries. Que Dieu lui pardonne! *Amen!*

Je dirai maintenant que Sandoval résolut d'aller à d'autres villages près du lieu où existent des mines qu'on découvrit trois ans plus tard. De là nous fûmes à Quinistan, et le lendemain, à l'heure de la messe, nous arrivâmes à Naco. C'était un bourg très-bon en ce temps-là. Il avait été abandonné ce même jour par ses habitants. Après avoir pris nos logements autour d'une grande place, — celle au milieu de laquelle Christoval de Oli fut égorgé, — nous nous assurâmes que les habitations étaient bien

pourvues de maïs, de haricots et de piments. On y trouva aussi un peu de sel, et c'était bien la chose que nous désirions le plus. Nous installâmes, du reste, là nos bagages comme si nous eussions dû y passer la vie. Il y a dans ce bourg la meilleure eau que nous ayons bue dans toute la Nouvelle-Espagne, et un bel arbre qui, à l'heure de la *siesta*, quelles que fussent les ardeurs du soleil, paraissait rafraîchir le cœur avec son ombre; il tombait de ses feuilles comme une mince rosée qui réconfortait nos têtes. Ce bourg était très-peuplé à cette époque et placé dans un site excellent; il était entouré de beaucoup d'autres peuplades moins grandes. Il y avait beaucoup de *zapotes* rouges, et aussi de la petite espèce.

J'en resterai là pour dire bientôt ce qui nous y arriva.

CHAPITRE CLXXXII

Comme quoi le capitaine Gonzalo de Sandoval commença à pacifier cette province de Naco. Des grandes rencontres qu'il eut avec les habitants, et ce que l'on fit encore.

Après que nous fûmes arrivés au bourg de Naco, et que nous eûmes fait provision de maïs, de haricots et de piments, Gonzalo de Sandoval adressa mille flatteries à trois personnages de l'endroit, dont nous nous étions emparés dans un champ de maïs. Il leur donna des verroteries de Castille, et il les pria d'aller appeler les autres caciques, leur promettant qu'il ne leur serait fait aucun mal. Ils y furent, en effet, et obtinrent que deux caciques se présentassent; mais il ne fut pas possible de faire repeupler le village. On en obtenait seulement de temps en temps quelques vivres. Ils ne nous faisaient du reste ni bien ni mal, et nous nous conduisions de même

avec eux. C'est ainsi que nous passâmes les premiers jours.

J'ai déjà dit que Cortès avait écrit à Gonzalo de Sandoval de lui envoyer à Puerto de Caballos dix soldats de Guaçacualco qu'il lui nommait, et dont je faisais partie. Mais je me trouvais alors un peu malade. Je priai donc Sandoval de transmettre mes excuses, parce que je me sentais mal disposé. Comme d'ailleurs il ne demandait pas mieux lui-même, je réussis à rester avec lui. Il se contenta d'envoyer huit soldats très-solides et propres à tout événement. Ils partirent de fort mauvaise humeur en maudissant Cortès et son voyage ; et ils avaient bien raison, car il n'était pas certain que le pays qu'ils avaient à traverser fût bien pacifique. Sandoval résolut, du reste, d'exiger des caciques de Naco que cinq Indiens des principaux de l'endroit les accompagnassent jusqu'au port de Caballos, les menaçant, pour le cas où il serait fait le moindre mal à l'un quelconque de nos soldats, de brûler leur bourg et de porter la guerre parmi eux. Il prescrivit aussi qu'il leur fût donné abondamment à manger dans tous les villages où ils passeraient. Ils poursuivirent leur voyage jusqu'au port de Caballos où ils trouvèrent Cortès prêt à s'embarquer pour Truxillo. Il se réjouit de leur arrivée, apprit que nous étions en bon état, emmena les nouveaux venus à bord des navires et s'embarqua, laissant au port de Caballos Diego Godoy pour capitaine, avec quarante colons qui provenaient presque tous de la troupe de Gil Gonzalez de Avila et des derniers arrivages des îles.

Après le départ de Cortès, son lieutenant Godoy, qui était resté au port, commença à faire des sorties avec ses soldats les plus valides sur les villages environnants, qui furent pacifiés. Mais, en voyant que les hommes restés au bourg étaient la plupart malades, et qu'il en mourait

chaque jour, les Indiens ne faisaient aucun cas d'eux et ne leur apportaient plus de vivres. Comme les colons eux-mêmes n'étaient pas hommes à en aller chercher, ils vivaient en grande disette, et, en peu de jours, la moitié mourut. Trois des survivants même s'en allèrent; ils s'en vinrent où nous étions avec Sandoval.

Je les laisserai dans ce piteux état, et j'en reviendrai à Naco pour dire que Sandoval avait beau envoyer chercher les Indiens du bourg et des villages voisins, ils se refusaient à venir reprendre leur résidence et ne tenaient nul compte de nos appels. Notre chef résolut alors d'aller les trouver en personne et de les obliger à revenir. Nous fûmes donc aux villages de Girimonga, d'Aculaco et trois autres encore qui n'étaient pas éloignés de Naco. Tous les habitants se présentèrent pour jurer obéissance à Sa Majesté. Nous nous rendîmes ensuite à Quizmitan et à d'autres peuplades de la sierra où nous obtînmes le même résultat. Tous les Indiens de ce district se soumirent, et comme on ne leur demandait rien autre chose que ce qu'ils voulaient donner volontairement, ils n'hésitaient pas à venir à nous. Il en résulta que tout le pays fut pacifié jusqu'à l'endroit où Cortès fonda la ville de Puerto de Caballos. Et, au fait, il faut bien que j'en revienne à Cortès, qui fut débarquer au port de Truxillo; et comme deux ou trois choses arrivaient en même temps, ainsi que je l'ai déjà dit dans d'autres chapitres, et que je dois faire passer ma plume à pas comptés par les lieux conquis et dire les moyens que nous employions pour les conquérir et les coloniser, ainsi que l'ont vu clairement les curieux lecteurs, force m'est de cesser, pour à présent, de parler de Sandoval et de tout ce qui lui advint dans la province de Naco, pour dire ce que Cortès fit à Truxillo.

CHAPITRE CLXXXIII

Comme quoi Cortès débarqua au port appelé Truxillo. Comment tous les habitants de la ville furent au-devant de lui pour le recevoir et se réjouirent beaucoup avec lui. De tout ce qu'il fit en ce lieu.

Cortès s'étant donc embarqué au port de Caballos en emmenant en sa compagnie plusieurs des soldats qui vinrent avec lui de Mexico et ceux que Gonzalo de Sandoval lui avait envoyés, il navigua avec beau temps, et arriva en six jours au port de Truxillo. Lorsque les colons qui y vivaient et que Francisco de Las Casas y avait laissés surent que c'était Cortès qui arrivait, ils coururent tous au rivage, qui n'était pas éloigné, et s'empressèrent de lui baiser les mains. Plusieurs d'entre eux faisaient partie de ces bandits qui avaient été chassés du Panuco, et qui donnèrent à Christoval de Oli le conseil de se soulever. Se sentant coupables, ils vinrent supplier Cortès de leur pardonner. Le capitaine leur fit un accueil aimable, leur promit beaucoup, les embrassa et leur accorda son pardon. Il se rendit ensuite à l'église, et, quand il eut fait ses prières, on le logea le mieux possible et on lui rendit compte de tout ce qui était arrivé à Francisco de Las Casas et à Gil Gonzalez de Avila, expliquant en même temps pourquoi ces capitaines firent égorger Christoval de Oli, comment ils avaient pacifié quelques villages de la province et étaient partis pour Mexico. Cortès, les ayant bien entendus, honora tout le monde de ses bonnes paroles, et laissa à chacun son emploi, si ce n'est qu'il nomma capitaine général de ces provinces son cousin Saavedra, — mesure que tous approuvèrent, du reste; — et ensuite il fit appeler à lui les habitants du district. Comme on y

avait su qu'il était le capitaine Malinche, le conquérant de Mexico, ils accoururent à son appel, lui apportant en présent une grande quantité de provisions.

Quand il vit réunis tous les caciques des quatre plus gros villages, Cortès leur adressa la parole par l'entremise de doña Marina, leur expliquant les vérités relatives à notre sainte foi, et disant que nous étions les vassaux du grand Empereur don Carlos d'Autriche; que ce monarque comptait de puissants seigneurs parmi ses vassaux, et qu'il nous avait envoyés dans ce pays pour abolir les vices honteux, les idolâtries et les vols, nous recommandant de ne pas permettre qu'on mange de la chair humaine, qu'on continue les sacrifices, qu'on se pille, qu'on se fasse la guerre les uns aux autres, mais voulant qu'ils soient tous frères et qu'ils se traitent en conséquence. Il leur dit être venu aussi pour qu'ils jurassent obéissance à un si grand Roi et seigneur que l'est le nôtre, ajoutant qu'ils devaient concourir à son service au moyen de ce qu'ils possèdent, comme nous le faisions tous, nous ses sujets. Doña Marina, qui s'y entendait à merveille, leur dit beaucoup d'autres choses encore, et surtout que s'ils n'accouraient pas se soumettre à Sa Majesté, ils en seraient châtiés. Fray Juan de Las Varillas et les deux moines franciscains que Cortès avait amenés leur prêchèrent des choses saintes et utiles, et deux Indiens mexicains, qui savaient déjà la langue espagnole, aidés des autres interprètes, traduisirent les paroles des Frères de Saint-François. Cortès ajouta, du reste, qu'il leur ferait justice en toute chose, selon la volonté de notre Roi et seigneur. Il y eut encore beaucoup d'autres conférences après lesquelles les caciques, qui avaient tout compris, se déclarèrent les vassaux de Sa Majesté, assurant qu'ils feraient tout ce qu'il plairait à Cortès de leur commander.

Il leur dit, en conséquence, de vouloir bien apporter des vivres à la ville, et il leur ordonna d'envoyer un grand nombre d'Indiens avec leurs haches pour abattre des arbres qui y formaient comme une épaisse forêt, afin qu'on pût dorénavant apercevoir la mer et le port. Il leur donna l'ordre aussi d'aller en canot faire appel à trois ou quatre villages situés dans les îlots et dont les habitants sont connus sous le nom de Guanages, afin qu'ils apportassent du poisson, lequel est chez eux très-abondant. Cela fut fait ainsi, et, dans un délai de cinq jours, on vint de la part de ces villages offrir en présent du poisson et des poules. Cortès leur fit donner quelques truies, prises au troupeau qu'il amenait de Mexico, et un verrat qu'on trouva à Truxillo, pour qu'on les multipliât, car un Espagnol lui avait dit que le pays était propre à cet élevage, à la condition de laisser les animaux en liberté dans les îles. Les choses se passèrent, en effet, comme il l'avait dit, car, au bout de deux ans, le nombre en avait tellement augmenté qu'on allait leur faire la chasse. Je laisserai tout cela, en priant le lecteur de ne pas m'accuser de prolixité à propos de mes vieilles histoires, et je dirai qu'il vint tant d'Indiens pour le déboisement de la ville que dans deux jours on put voir distinctement la mer. On bâtit d'ailleurs quinze maisons dont une très-bonne pour Cortès. Cela fait, notre chef voulut savoir quels étaient les villages et districts rebelles qui refusaient de se soumettre. Ceux qui l'informèrent furent des caciques de Papayeca qui était le chef-lieu d'autres peuplades; ce fut alors un centre important, tandis qu'aujourd'hui il ne compte qu'un petit nombre d'habitants. Ils donnèrent à Cortès la liste de beaucoup de villages insoumis qui étaient situés sur de grandes sierras où ils avaient élevé des défenses. Notre chef se proposa d'y envoyer Saavedra avec les soldats qu'il lui parut convenable de

confier à ce capitaine. S'étant adjoint les huit hommes de Guaçacualco, Saavedra poursuivit sa route jusqu'au district révolté. Tous se soumirent, à l'exception de trois villages qui s'y refusèrent. Cortès était redouté des indigènes, et, d'ailleurs, si renommé, que tout le monde le respectait, même les peuplades d'Olancho, région qui devint célèbre plus tard par les riches mines qu'on y découvrit. Partout dans ces provinces on l'appelait le capitaine *Hue*, *Hue de Marina*, ce qui signifie « vieux capitaine qui emmène doña Marina. »

Laissons un instant Saavedra marchant sur les villages appelés, je crois, des Acaltecas et qui ne voulaient pas se soumettre, pour revenir à Cortès, qui était à Truxillo. Déjà plusieurs de ses hommes se trouvaient malades ; c'étaient les Frères franciscains, un des cousins de Cortès appelé Avalos, le licencié Pedro Lopez, le majordome Carranza, le chef d'office Guinea, Juan Flamenco, et beaucoup d'autres soldats, aussi bien de ceux qui venaient avec lui que de la troupe qui était déjà à Truxillo, voire même Anton de Carmona, qui avait amené le navire avec son chargement de provisions. Cortès résolut de les envoyer tous à l'île de Cuba, à la Havane, ou à Saint-Domingue, si le temps paraissait favorable en mer. Il leur fournit, dans ce but, un bâtiment bien conditionné, calfaté et pourvu du meilleur approvisionnement qu'il fût possible de réunir. Il écrivit à l'Audience royale de Saint-Domingue, aux Frères hiéronymites, et à la Havane, rendant compte de la manière dont il était parti de Mexico à la recherche de Christoval de Oli, racontant au surplus comme quoi il avait confié ses pouvoirs aux commissaires de Sa Majesté, son pénible voyage, comment Christoval de Oli avait fait arrêter le capitaine Francisco de Las Casas, envoyé par son chef pour s'emparer de la flotte et l'enlever au rebelle; comment celui-ci avait fait

prisonnier Gil Gonzalez de Avila, qui était le gouverneur du Golfo Dulce; que, pendant qu'ils étaient captifs, les deux capitaines s'entendirent entre eux, poignardèrent Oli et, ayant fait prononcer une sentence contre lui, s'emparèrent de sa personne et le firent égorger. Cortès disait enfin que, présentement, il s'occupait de coloniser ce pays et les peuplades dépendant de la ville de Truxillo; que le sol y était riche en mines, et qu'on eût à lui envoyer des soldats, attendu qu'ils avaient de la peine à gagner leur vie à Saint-Domingue. En preuve que ce pays était riche en or, il envoya plusieurs joyaux et des pièces de sa propre garde-robe, ainsi que de la vaisselle qu'il avait apportée de Mexico, et même des objets de ses dressoirs. Il désigna comme capitaine de ce navire son cousin Avalos. Il lui donna l'ordre de prendre, en route, vingt-cinq soldats qu'avait laissés dans les îlots, près de Cozumel, un chef de bande, venu pour assaillir les Indiens.

Avalos partit du port de Honduras et, voguant tantôt avec beau temps, tantôt avec vent contraire, il était déjà parvenu à dépasser la pointe de Saint-Antoine, qui se trouve près des sierras de Guaniguanico, à soixante ou soixante-dix lieues de la Havane, lorsqu'un gros temps poussa le navire et le fit échouer sur la côte. Les moines, le capitaine Avalos et plusieurs soldats se noyèrent; quelques-uns réussirent à se sauver, soit dans le canot, soit sur des planches, et, après mille fatigues, ils arrivèrent au port de la Havane. De là, la nouvelle se répandit dans toute l'île de Cuba que Cortès et nous tous vivions encore. On le sut aussi en peu de jours à Saint-Domingue, parce que le licencié Pedro Lopez, l'un des médecins de l'expédition, qui se sauva sur une planche, écrivit à l'Audience royale de Saint-Domingue, au nom de Cortès, tout ce qui était arrivé. Il rapportait comme quoi ce général s'occu-

pait en ce moment de l'établissement de Truxillo, où il avait besoin de vivres, de vin et de chevaux; qu'on apportait beaucoup d'or pour faire l'acquisition de ces objets, mais que tout s'était perdu dans le naufrage, comme je viens de dire. Ces nouvelles réjouirent tout le monde, parce que le bruit s'était répandu — et on le croyait — que Cortès et nous tous avions cessé de vivre; cette conviction avait eu pour origine l'arrivée à la Española d'un navire parti de la Nouvelle-Espagne. Aussitôt qu'on sut à Saint-Domingue que Cortès s'occupait de la colonisation des provinces dont j'ai parlé, les auditeurs et les marchands s'empressèrent de charger deux vieux navires de chevaux, de poulains, de chemises, de toques et de colifichets, sans vivres ni fruits d'aucune sorte, à l'exception d'une pipe de vin. Sauf les chevaux, tout le chargement n'était que bagatelles. On s'occupait de le préparer en attendant que les navires arrivassent, car ils n'étaient pas encore au port.

Je reviens à Cortès pour dire que, tandis qu'il était à Truxillo, des Indiens des îles Guanages, situées à huit lieues de distance, vinrent lui adresser des plaintes. Ils disaient qu'un navire était venu mouiller près de leur village; le canot du bord avait débarqué des Espagnols armés d'escopettes et d'arbalètes, qui prétendaient s'emparer par la force des sujets de l'île. A en croire ces messagers, ce n'étaient que des bandits comme ceux qui, les années précédentes, leur avaient enlevé beaucoup d'Indiens qu'ils emmenèrent prisonniers dans un autre navire pareil à celui qui était mouillé au port. Ils demandaient à Cortès de mettre ordre à cette affaire. A cette nouvelle, notre chef fit armer un brick avec la meilleure artillerie qu'on eût, et y embarqua vingt soldats commandés par un bon capitaine. Ils avaient ordre de s'emparer, à tout prix, du navire dont les Indiens parlaient

et de le lui amener avec tous les Espagnols qui le montaient, attendu qu'ils ne faisaient que piller les sujets de Sa Majesté. Il ordonna aussi aux Indiens d'armer leurs embarcations, de se bien munir eux-mêmes de pieux et de flèches, d'entourer ainsi le brick et de l'aider à s'emparer de ceux dont ils avaient à se plaindre. Il donna pour tout cela des pouvoirs au capitaine. Celui-ci s'avança, en conséquence, avec son brick armé, entouré d'un grand nombre de canots d'indigènes de ces îlots. Mais les hommes du navire, qui était à l'ancre, les voyant venir, ne jugèrent pas prudent d'attendre; ils s'empressèrent d'appareiller et de prendre la fuite, comprenant bien que c'était à eux que l'on en voulait, et il ne fut pas possible à notre brick de les atteindre. On sut plus tard que ce navire flibustier était commandé par un certain bachelier Moreno, qui avait été envoyé pour une affaire à Nombre de Dios par l'Audience royale de Saint-Domingue. Soit que les courants l'eussent entraîné, soit que ce fût un projet médité d'avance, le fait est qu'il allait capturer des Indiens aux îles Guanages.

Quant à Cortès, il continua à s'occuper de la pacification de la province. Mais voyons ce qui arriva à Sandoval, à Naco.

CHAPITRE CLXXXIV

Comme quoi le capitaine Gonzalo de Sandoval, qui était à Naco, s'empara de quarante soldats espagnols et de leur capitaine, tous venus de Nicaragua, qui causaient des dommages et pillaient les Indiens des villages par où ils passaient.

Pendant que Sandoval était à Naco, s'occupant de la pacification de la plupart des villages de cette province, se présentèrent à lui quatre caciques de deux villages

appelés Quecuspa et Tanchinalchapa. Ils disaient que chez eux se trouvaient des Espagnols nous ressemblant, avec des armes et des chevaux, qui leur prenaient leurs biens, leurs filles et leurs femmes, et les attachaient avec des chaînes de fer. Cette nouvelle mit Sandoval en grande colère; il demanda à quelle distance étaient leurs habitations, et apprit qu'il faudrait une journée pour y arriver. Il fit apprêter le mieux possible ceux qu'il destinait à l'y suivre, avec leurs armes, les chevaux, les arbalètes et les espingoles. Nous partîmes soixante hommes en sa compagnie. En arrivant aux villages où se trouvaient ces soldats, nous les surprîmes au repos, sans qu'ils soupçonnassent le moins du monde que nous allions les capturer. En nous voyant approcher, ils voulurent courir aux armes; mais ce fut en vain; nous nous emparâmes du capitaine et d'un grand nombre d'entre eux, sans qu'une goutte de sang eût été versée de part ni d'autre. Sandoval, leur adressant la parole, non sans mauvaise humeur, leur demanda s'il leur paraissait juste de piller de la sorte les sujets de Sa Majesté, et si c'était ainsi qu'ils comprenaient la bonne manière de conquérir et de pacifier. Il fit enlever les fers qui enchaînaient quelques Indiens et Indiennes, et les rendit immédiatement aux caciques du village. Il renvoya tous les autres captifs à leurs habitations, peu éloignées de là. Puis il ordonna au capitaine, un nommé Pedro de Garro, de se tenir pour prisonnier avec tout son monde, et de se préparer à nous suivre au bourg de Naco. Nous nous mîmes en route avec eux. Ils emmenaient dans leurs rangs beaucoup d'Indiennes de Nicaragua, quelques-unes fort belles, ainsi que des ouvrières pour le service. La plupart d'entre eux avaient des chevaux. Comme nous étions maltraités et défaits par nos longs voyages, et que d'ailleurs nous n'avions pas même d'Indiennes pour faire

notre pain, ils étaient de grands seigneurs en comparaison de nos misères. Quand nous arrivâmes à Naco, Sandoval les logea convenablement, parce qu'il y avait parmi eux des hidalgos et quelques personnes de qualité. Après un jour de repos, le capitaine Garro, voyant que nous étions des gens de Cortès, devint vraiment l'ami de Sandoval et le nôtre, se montrant très-joyeux d'être en notre compagnie.

Il convient de dire tout de suite comment et pourquoi ce capitaine se trouvait là avec ses soldats. Il paraît que Pedro Arias de Avila, gouverneur de Terre-Ferme, avait envoyé un de ses capitaines, du nom de Francisco Hernandez, personne de qualité, pour conquérir et pacifier le pays de Nicaragua, avec tout ce qu'il pourrait découvrir. Il lui donna un certain nombre de soldats, tant cavaliers qu'arbalétriers. Hernandez arriva aux provinces de Nicaragua et de Leon, les pacifia et y fonda des colonies. Il se voyait ainsi à la tête d'un grand nombre de soldats, heureux dans son entreprise, et éloigné de Pedro Arias de Avila ; les mauvais conseillers ne lui manquaient pas d'ailleurs. Plaçons à leur tête un certain bachelier Moreno, dont j'ai déjà parlé. L'Audience royale de Saint-Domingue et les Frères hiéronymites, gouverneurs des îles, l'avaient envoyé à Terre-Ferme à propos d'un procès relatif, je pense, à la mort de Balboa, gendre de Pedro Arias, qui l'avait fait égorger injustement après l'avoir marié avec sa fille doña Isabel Arias de Peñalosa. Or, ce bachelier Moreno avait dit au capitaine Francisco Hernandez qu'après avoir conquis n'importe quel pays, il devrait s'adresser directement à notre Roi et seigneur pour en être gouverneur, et qu'en agissant ainsi, il ne serait nullement un traître. Le bachelier ajoutait qu'en faisant égorger Balboa, quoiqu'il fût son gendre, Pedro Arias avait foulé aux pieds toute justice, parce que Bal

boa avait pris la précaution d'envoyer ses fondés de pouvoirs à Sa Majesté pour être nommé gouverneur civil et militaire de ce qu'il pourrait découvrir. Sous l'influence de ces discours, Francisco Hernandez s'était décidé à envoyer son capitaine Pedro de Garro à la recherche d'un port sur la côte nord, afin de notifier à Sa Majesté la conquête, la pacification et la colonisation faites par lui de ces provinces, et obtenir d'en être nommé gouverneur, en se fondant aussi sur la considération qu'elles étaient trop éloignées du siége de gouvernement de Pedro Arias. Ce fut lorsqu'il était en route pour l'exécution de ces ordres que nous fîmes Pedro de Garro prisonnier.

Après s'être mis au courant du but de son voyage, Sandoval en causa secrètement avec lui. Il fut convenu qu'on le ferait savoir à Cortès, qui était à Truxillo, Sandoval étant bien convaincu que le capitaine donnerait son concours pour que Francisco Hernandez fût réellement gouverneur de Nicaragua. Cet accord étant fait, les deux chefs choisirent dix hommes, cinq des nôtres et un nombre égal de ceux de Garro, pour aller à Truxillo porter les lettres, en suivant la côte; car c'est là que résidait alors Cortès, ainsi que je l'ai dit dans un des chapitres précédents. Ils emmenèrent environ vingt Indiens de Nicaragua pour qu'ils aidassent au passage des rivières. En route, il leur fut impossible de traverser le fleuve de Pichin ; il en fut de même pour celui de Balama à cause de crues considérables ; de sorte qu'ils revinrent à Naco au bout de quinze jours, sans avoir rien fait de ce qui leur était ordonné. Sandoval en fut si irrité qu'il maltraita verbalement celui qui avait commandé l'expédition, et, sans plus attendre, il ordonna au capitaine Luis Marin de suivre la route de terre, loin de la mer, avec dix soldats dont cinq de Garro et un égal nombre des nôtres. Je fus désigné pour prendre part à l'expédition.

Nous partîmes tous à pied et traversâmes en route plusieurs villages soulevés contre nous. Je n'en finirais pas, si je devais rapporter en détail les grandes difficultés qu'il nous fallut surmonter, les rencontres que nous eûmes avec les Indiens, les rivières que nous passâmes en bateau ou à la nage, la faim qui nous tourmenta souvent, et bien d'autres calamités dignes de mémoire. Il y eut des jours où il nous fallut traverser jusqu'à trois rivières considérables en canots ou à la nage. Quand nous arrivâmes à la côte, nous rencontrâmes un grand nombre d'estuaires remplis de caïmans. A dix lieues de Triomphe de la Croix, deux journées nous furent nécessaires pour traverser le fleuve de Xagua, tant la crue l'avait rendu rapide. Ce fut là que nous trouvâmes les ossements de sept chevaux ayant appartenu à la troupe de Christoval de Oli, et qui avaient succombé à la mauvaise nourriture dont ils firent usage. Nous continuâmes notre route vers Triomphe de la Croix ; nous y vîmes des débris de navires échoués à la côte ; de là nous arrivâmes en quatre jours à un village appelé Quemara, où les Indiens guerriers nous attaquèrent en grand nombre. Ils avaient de grandes lances très-massives qu'ils poussaient de la main droite en les faisant glisser sur le bras gauche muni d'une rondache, comme nous faisons avec nos piques. Ils s'approchaient à nous toucher; mais heureusement, avec les arbalètes que nous avions emportées, et à bonnes entailles, nous les obligeâmes à nous laisser le passage, et nous continuâmes notre route avec deux de nos soldats blessés. Ces Indiens, du reste, ne croyaient pas que nous fussions des hommes de Cortès ; ils nous prirent pour des soldats d'un autre chef, qui allaient chez eux dans le dessein d'enlever des prisonniers.

Là s'arrête du reste le récit de nos fatigues, car deux jours après nous arrivâmes à Truxillo. Avant d'y entrer,

vers l'heure de vêpres, nous aperçûmes cinq cavaliers; c'était Cortès qui faisait sa promenade sur la côte avec quelques autres caballeros. En nous apercevant de loin, ils ne surent guère que penser de cette apparition; mais lorsque Cortès nous eut reconnus, il mit pied à terre et vint nous embrasser, les larmes aux yeux, en disant : « O mes frères et camarades, combien j'avais le désir de vous voir et d'apprendre comment vous étiez ! » Il était si maigre qu'il nous fit pitié; nous sûmes en effet qu'il avait failli mourir de fortes fièvres et du chagrin dont il était accablé. Il ne savait absolument rien encore des affaires de Mexico. Quelques autres personnes nous dirent que sa mort avait paru si imminente, qu'on avait déjà préparé une robe de franciscain pour l'en envelopper dans sa tombe. Il revint à pied, à la ville, avec nous. Il nous reçut chez lui et nous soupâmes en sa compagnie. Il était si dénué de tout, qu'il ne put même nous donner assez de cassave pour apaiser notre faim. Quand nous lui eûmes fait le rapport de ce qui nous amenait et lu les lettres concernant le concours qu'on lui demandait pour Francisco Hernandez, il répondit qu'il ferait pour celui-ci tout ce qu'il pourrait. Trois jours avant notre arrivée à Truxillo, on y avait reçu les deux petits navires porteurs des chargements qu'on envoyait de Saint-Domingue, consistant en chevaux, poulains, vieilles armes, quelques chemises, des toques rouges et autres objets de peu de valeur; sauf une pipe de vin, ils n'apportaient absolument rien dont on pût tirer profit pour vivre. Il aurait certainement mieux valu ne les point envoyer, car l'achat de ces misères ne servit qu'à nous endetter.

Nous étions en compagnie de Cortès, occupés à lui raconter notre pénible voyage, lorsqu'on vit venir par la mer un navire sous voile. Quand il fut arrivé au port, nous apprîmes qu'il venait de la Havane, envoyé par le

licencié Zuazo, que Cortès avait laissé à Mexico en qualité d'alcalde mayor. Il apportait quelques friandises pour Cortès avec une lettre qui contenait ce qui suit. Si je n'en rapporte pas exactement les termes, je suis certain d'en donner au moins le sens.

CHAPITRE CLXXXV

Comme quoi le licencié Zuazo envoya de la Havane une lettre à Cortès dont le contenu est comme je vais dire.

Le navire ayant mouillé au port, un hidalgo qui en était capitaine descendit à terre et s'empressa d'aller baiser les mains à Cortès en lui remettant une lettre du licencié Zuazo. Notre capitaine, l'ayant parcourue, fut pris d'une telle tristesse qu'il se retira dans son logement comme étouffé par les sanglots et n'en sortit que le lendemain matin. C'était un samedi. Il se confessa, le soir même, à fray Juan et lui recommanda de dire le lendemain, de très-bonne heure, une messe de Notre Dame. Il y communia et, en sortant, il nous pria de l'écouter pour savoir ce qui s'était passé dans la Nouvelle-Espagne, et apprendre qu'on avait répandu le bruit de notre mort, qu'on avait disposé de nos biens, vendu notre avoir à l'encan, disposé de nos Indiens qu'on distribuait entre d'autres Espagnols sans mérite.... Enfin, nous allions voir, car il commença à lire la lettre dont je vais dire le contenu. Et d'abord, nous prîmes connaissance de celles que le père de Cortès et Ordas avaient écrites de Castille, annonçant que le *contador* Albornoz avait été hostile dans tout ce qu'il écrivit à Sa Majesté et à l'évêque de Burgos. Ils disaient les dispositions prises par Sa Majesté à ce propos, qui consistaient à envoyer l'amiral de Saint-Do-

mingue avec six cents hommes, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. On nous expliquait que le duc de Bejar s'était porté caution pour Cortès et pour nous tous, engageant ses dignités et sa tête, affirmant que nous étions de loyaux serviteurs de Sa Majesté, et autres particularités dont j'ai fait mention ailleurs. On nous révélait encore que le droit de conquérir le fleuve de Palmas avait été assigné à Narvaez, qu'un certain Nuño de Guzman recevait le gouvernement du Panuco, et enfin, que l'évêque de Burgos avait cessé de vivre.

En ce qui regardait les affaires de la Nouvelle-Espagne, les lettres nous mettaient au courant de ce qui va suivre. On se rappelle que Cortès avait donné, lorsqu'il était à Guaçacualco, des pouvoirs et des provisions au Factor Gonzalo de Salazar et à Pedro Almindez Chirinos pour devenir gouverneurs de Mexico, dans le cas où ils verraient que le trésorier Alonso de Estrada et le *contador* Albornoz ne gouvernaient pas d'une manière satisfaisante. Or, aussitôt que le Factor et le Veedor arrivèrent à Mexico avec leurs pouvoirs, ils réussirent à se faire fort bons amis du licencié Zuazo qui était l'alcalde mayor de Cortès, d'Andrès de Tapia, de Jorge de Alvarado et de la plupart des conquérants de Mexico. Se voyant secondés par tant de bonnes amitiés, ils affichèrent la prétention de gouverner à la place du trésorier et du *contador*. Beaucoup de bruit se fit à ce sujet ; il y eut un grand nombre de morts d'hommes, les uns prétendant favoriser le Factor et le Veedor, et les autres voulant témoigner leur amitié au trésorier et au *contador*. Mais, à la fin, ce furent Gonzalo de Salazar et Pedro Almindez Chirinos qui furent les gouverneurs, tandis que leurs adversaires et ceux qui les favorisaient furent emprisonnés. Chaque jour on entendait parler de coups de couteaux et de désordres. Tous les Indiens dont on déclarait la vacance étaient donnés par les gouver-

nants à leurs amis, lors même qu'ils n'avaient aucun mérite pour cela. Quant au licencié Zuazo, on ne lui laissait nullement rendre la justice. Rodrigo de Paz fut mis en prison parce qu'il avait prétendu modérer le gouvernement. Ce fut alors que le licencié Zuazo intervint pour rétablir une certaine harmonie entre le Factor et le trésorier ainsi qu'entre le *contador* et Rodrigo de Paz ; mais cet accord ne dura que huit jours. En même temps, on voyait se soulever les provinces des Çapotèques et des Minxes, et un village construit en forteresse sur un grand *peñol*, connu sous le nom de Coatlan. On envoya contre eux beaucoup de soldats nouvellement arrivés de Castille, et beaucoup d'autres qui ne faisaient pas partie des vieux conquérants. L'inspecteur Chirinos se mit à leur tête.

La lettre de Zuazo disait encore d'autres nouvelles : d'après elle, les nouveaux gouvernants se livraient à de grandes dépenses, sur les finances de Sa Majesté et les fonds contenus dans la caisse royale. Les fournitures abondaient tellement dans les palais où ils vivaient qu'on n'y voyait que l'orgie et le jeu. Quant aux Indiens, on avait pris l'habitude de ne faire aucun cas d'eux ; aussi ceux du *peñol* faisaient-ils de fréquentes sorties sur le quartier de l'inspecteur à qui ils tuèrent plusieurs soldats en en blessant un grand nombre d'autres. Ce voyant, le Factor prit le parti d'envoyer à côté de Chirinos un des capitaines de Cortès, Andrès de Monjaraz, qui était devenu son ami. Malheureusement ce Monjaraz se trouvait en ce moment perclus de *bubas* et tout à fait incapable de rien entreprendre d'utile, tandis que d'autre part les Indiens se montraient enhardis de leurs triomphes et que la rébellion était chaque jour plus à craindre dans Mexico. En attendant, le Factor employait tous les moyens pour arriver à la possibilité d'envoyer de l'or en Castille à Sa

Majesté et au grand commandeur de Leon don Francisco de Los Cobos. Ce fut alors aussi qu'il fit courir le bruit que Cortès et nous tous avions été massacrés par les Indiens dans un village appelé Xicalango.

A cette même époque encore revenait de Castille Diego de Ordas que Cortès avait envoyé en qualité de procureur de la Nouvelle-Espagne. Or il ne fit autre chose que se procurer à lui-même une commanderie de Santiago, le titre de propriété de ses Indiens et le volcan de Guaxocingo pour armoiries. Dès qu'il arriva à Mexico, il manifesta l'intention d'aller à la recherche de Cortès ; mais en voyant les discordes et disputes qui régnaient dans la capitale, il crut avant son départ devoir se faire le grand ami du Factor. Quoi qu'il en soit, il fit voile avec un navire et un brigantin et suivit la côte jusqu'au village de Xicalango où les Indiens avaient massacré Simon de Cuenca, le capitaine Francisco de Medina et les Espagnols qui étaient avec eux, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Ordas se contenta d'apprendre cette nouvelle et reprit la route de la Nouvelle-Espagne. Jugeant inutile d'y débarquer, il écrivit simplement au Factor, par l'entremise de quelques passagers, qu'il tenait pour certaine la mort de Cortès. Après avoir lancé ce bruit, il mit à profit le même navire pour aller à l'île de Cuba acheter des juments et des génisses.

Le Factor, ayant reçu la lettre d'Ordas, s'en allait la montrant à tout le monde à Mexico et répandait partout la nouvelle de la mort de Cortès et de nous tous qui partîmes avec lui. Il prit le deuil, il fit dresser un catafalque à l'église principale de Mexico et célébrer une cérémonie funèbre en l'honneur de Cortès. Cela fait, il se proclama gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne, au son des trompettes et des atabales. Il ordonna que les femmes qui avaient perdu leurs maris dans l'expédition

de Cortès eussent à prier pour leurs âmes et à se remarier. Il fit même parvenir cet ordre à Guaçacualco et dans d'autres villes. La femme d'un certain Alonso Valiente, appelée Juana de Mancilla, refusa de se remarier, prétendant que Cortès ni aucun de nous n'étaient morts et que les anciens conquérants n'étaient pas des gens sans cœur comme ceux qui se trouvaient devant le *peñol* de Coatlan aux ordres de l'inspecteur Chirinos et qui se laissaient attaquer par les Indiens au lieu de les attaquer eux-mêmes. Elle ajoutait que Dieu lui inspirait l'espoir de voir bientôt de retour à Mexico et son mari et Cortès et les vieux conquérants; qu'en somme elle ne voulait point se remarier. Ce fut à cause de ce discours que le Factor la fit fouetter publiquement dans les rues de Mexico, en l'accusant de maléfices. Au surplus, comme les flatteurs et les traîtres ne manquent pas dans ce monde, on en vit surgir un que nous avions pris jusque là pour un honnête homme, et que, pour son honneur, je ne veux pas nommer ici. Il déclara au Factor, devant un grand nombre de personnes, qu'il était tombé malade de frayeur, parce qu'en passant près du Tatelulco, où se trouve l'église de Santiago, là même où s'élevait autrefois l'idole de Huichilobos, il avait clairement vu dans le préau les âmes de Cortès, de doña Marina et du capitaine Sandoval brûlant au milieu des flammes et qu'il avait été saisi du mal d'épouvante. Un autre individu, que j'avais toujours cru digne de bonne réputation et que pour cela je ne veux pas nommer non plus, dit au Factor qu'il se passait sur les places de Tezcuco de vilaines choses qu'on attribuait aux âmes de Cortès et de doña Marina. Tout cela n'était que mensonge. La vérité, c'est que ces personnages parlaient ainsi pour s'attirer les faveurs du Factor, ou parce que celui-ci leur en avait fait un ordre.

En même temps arrivèrent aussi à Mexico Francisco de

Las Casas et Gil Gonzalez de Avila, ceux-là mêmes qui avaient fait égorger Christoval de Oli. Témoins de ces troubles, et voyant que le Factor s'était fait proclamer gouverneur, Las Casas qualifia publiquement ces faits de mauvaises actions, ajoutant qu'on ne devrait point permettre pareilles choses, parce que Cortès était vivant — il le croyait du moins ainsi — et qu'en supposant que sa mort fût réelle, ce qu'à Dieu ne plût, Pedro de Alvarado conviendrait mieux pour gouverner que le Factor, attendu qu'il était plus qualifié, plus gentilhomme et pourvu de plus de mérite; que, par conséquent, on devrait l'appeler à la capitale. Son frère Jorge de Alvarado, le trésorier lui-même et d'autres habitants de Mexico lui écrivirent pour qu'il revînt en tout cas avec sa troupe, dans la conviction qu'on s'efforcerait de le faire gouverneur jusqu'à ce que l'on sût si Cortès était vivant et pendant qu'on avertirait Sa Majesté pour savoir si Elle daignait ordonner autre chose. Ces lettres firent que Pedro de Alvarado prit la route de Mexico ; mais il reçut du Factor de telles menaces de mort qu'il en fut réellement impressionné. Il n'ignorait pas, d'ailleurs, qu'on avait pendu Rodrigo de Paz et mis en prison le licencié Zuazo, et pour ces raisons il s'en revint au pays qu'il avait mission de conquérir.

Entre temps, le Factor avait recueilli autant d'or qu'il lui avait été possible à Mexico et dans la Nouvelle-Espagne, afin d'en prendre occasion d'envoyer pour messager à Sa Majesté un de ses amis appelé Peña avec des lettres secrètes. Francisco de Las Casas, le licencié Zuazo et Rodrigo de Paz osèrent y faire opposition; le trésorier et le *contador* eux-mêmes se joignirent à eux pour prétendre qu'il ne devait point annoncer que Cortès était mort, attendu que cela n'était pas certain, et qu'au surplus, s'il voulait absolument envoyer de l'or à Sa Majesté, ce serait fort bien, pourvu que ce fût celui du cinquième royal;

mais que, même en ce cas, cela devrait se faire d'accord avec le trésorier et le *contador* et nullement au nom seul du Factor. Malgré tout, l'or était déjà transporté à bord des navires qui se tenaient prêts à faire voile. Mais Las Casas se mit en route, porteur d'ordres de Zuazo et de recommandations de Rodrigo de Paz, des hauts employés des finances de Sa Majesté et de quelques conquérants, pour aller empêcher ce départ du navire jusqu'à ce qu'on pût écrire à notre Roi les conditions dans lesquelles se trouvait la Nouvelle-Espagne ; car en ce moment le Factor s'opposait à ce que d'autres personnes écrivissent et il avait prétendu ne laisser embarquer que ses propres nouvelles. Lorsqu'il vit d'ailleurs que Las Casas et le licencié n'étaient pas précisément de ses amis et lui faisaient opposition, il donna l'ordre de les arrêter et d'instruire le procès de Francisco de Las Casas et de Gil Gonzalez de Avila, pour le supplice qu'ils avaient fait subir à Oli. On prononça une sentence qui les condamnait à être égorgés. Le Factor allait les faire exécuter, quoiqu'ils eussent interjeté appel par-devant Sa Majesté, lorsqu'enfin, à force de démarches, on obtint que le recours fût admis. Les condamnés furent envoyés en Castille avec les pièces relatives à leur procès.

Après cela, il fit retomber tout son ressentiment sur Zuazo lui-même et, bon gré mal gré, on le mit sur une mule, on le transporta à Vera Cruz et on l'envoya à l'île de Cuba sous le prétexte qu'il aurait à y rendre compte de sa conduite de magistrat. Quant à Rodrigo de Paz, qui avait été mis en prison, on exigeait de lui qu'il produisît l'or et l'argent appartenant à Cortès, attendu qu'en qualité de majordome il devait connaître l'existence de ces richesses et qu'il n'ignorait pas sans doute où elles étaient cachées. Elles seraient envoyées à Sa Majesté, comme chose usurpée par Cortès sur le trésor royal. Comme il

ne livrait pas cet or, qui évidemment devait être en son pouvoir, le Factor lui fit appliquer la question : on lui brûla les pieds et le bas des jambes avec de l'huile bouillante. Le malheureux, maigre et malade par suite de sa captivité, fut sur le point d'en mourir. Voyant au surplus que, s'il en revenait, il ne tarderait pas de porter plainte à Sa Majesté, le Factor donna l'ordre qu'on le pendît comme bandit et perturbateur. En même temps, il ordonnait aussi qu'on arrêtât la plupart des soldats et des habitants de Mexico connus pour être des partisans de Cortès. Jorge de Alvarado et Andrès de Tapia cherchèrent un refuge dans la maison des Frères franciscains. Du reste, presque tout le monde était du parti de Cortès, quoique plusieurs des anciens conquérants se fussent alliés au Factor parce qu'ils en recevaient de bons Indiens et qu'ils commençaient à crier : *Vive le vainqueur!* Le nouveau gouverneur, au surplus, avait fait enlever du dépôt royal toutes les armes, avec ordre de les apporter dans son palais. On retira l'artillerie de la forteresse et des chantiers pour la pointer devant l'habitation du gouverneur qui en nomma commandant don Luis de Guzman, parent du duc de Medina-Sidonia. Un certain Artiaga reçut le grade de capitaine de la garde et il désigna pour veiller à sa propre sécurité, Gines Nortes, Pedro Gonzalez Sabiote et quelques autres soldats qui avaient appartenu à Cortès.

La lettre de Zuazo conseillait encore à Cortès d'aller le plus tôt possible mettre ordre aux affaires de Mexico, parce qu'en sus des calamités et des scandales qu'on vient de lire, il existait de bien pires choses : le Factor avait, en effet, écrit à Sa Majesté qu'on venait de trouver dans la garde-robe de Cortès un poinçon avec lequel il marquait l'or qui lui était apporté secrètement par les Indiens, afin de n'en pas payer le cinquième royal. Pour

qu'on jugeât, du reste, à quel point en étaient arrivées les choses à Mexico, la lettre de Zuazo faisait savoir qu'un habitant de Guaçacualco était venu dans cette ville afin de revendiquer pour lui un certain nombre d'Indiens restés vacants par suite de la mort d'un autre résident du bourg. Il eut beau s'exprimer à voix basse et appuyer son dire des meilleures raisons en assurant à une femme chez laquelle il recevait l'hospitalité, qu'elle avait eu tort de se remarier, parce que son mari, ainsi que tous ceux qui partirent avec Cortès, était certainement vivant; le propos fut bien vite rapporté au Factor qui, en l'apprenant, envoya chercher par quatre alguazils le voyageur qu'on amena garrotté à la prison publique. Il voulait le faire pendre comme perturbateur; mais le pauvre malheureux, nommé Gonzalo Hernandez, se ravisa, et dit qu'ayant vu pleurer la femme il s'était permis de lui dire que son mari était vivant, uniquement pour la consoler, mais que sa conviction était que nous étions tous morts. Il s'ensuivit que le gouverneur lui fit donner les Indiens qu'il réclamait, avec l'ordre de ne pas rester davantage à Mexico, l'avertissant que, s'il s'avisait de parler encore, on le ferait pendre.

La lettre de Zuazo se terminait par la triste nouvelle que, peu de temps après le départ de Cortès de Mexico, le bon Père fray Bartolomé était mort. Ce fut un saint homme; tout Mexico le pleura. On l'inhuma en grande pompe dans l'église de Santiago. Les Indiens restèrent sans manger depuis le moment de sa mort jusqu'à ce qu'il fut enterré. Les Pères franciscains qui prêchèrent à ses obsèques dirent que c'était un saint prélat, et que si l'Empereur lui devait beaucoup, les Indiens lui devaient encore davantage, puisqu'à l'Empereur il n'avait donné que de nouveaux sujets, et qu'aux Indiens il avait révélé la connaissance de Dieu en gagnant ainsi leurs âmes

pour le paradis. Il avait converti et baptisé plus de deux mille cinq cents Indiens dans la Nouvelle-Espagne, selon l'aveu que fray Bartolomé de Olmedo en avait fait au prédicateur lui-même. Sa mort fut une grande perte, parce que son ascendant et la sainteté de son caractère apaisaient bien des discussions et des querelles; en outre, il faisait le plus grand bien aux pauvres. Zuazo ajoutait encore dans sa lettre que Mexico était perdue, et il finissait par ces paroles : « Ce que je viens de dire à Votre Grâce s'est passé absolument comme je l'ai dit; c'est de la sorte que vont les hommes que j'ai laissés là-bas; ils m'envoyèrent prisonnier sur une mule pour m'embarquer dans ce navire où je suis encore chargé de fers. »

Lorsque Cortès acheva de lire, nous tombâmes tous dans une tristesse et une irritation des plus grandes, aussi bien contre Cortès, qui venait de nous amener où nous étions à travers tant de fatigues, que contre le Factor, de qui nous recevions tant de préjudices. Nous n'avions que des pensées de malédiction pour l'un comme pour l'autre, et nos cœurs bondissaient de colère. Pour ce qui est de Cortès, il ne put retenir ses larmes; emportant sa lettre, il courut se renfermer dans son logement et refusa de nous voir jusqu'après le milieu du jour. Alors, tous ensemble, nous le priâmes de s'embarquer sans retard dans les trois navires qui étaient là, avec nous, pour la Nouvelle-Espagne. Mais il nous répondit d'un ton doux et affectueux : « O mes fils et mes camarades, je ne puis m'empêcher de reconnaître que le Factor, ce mauvais homme, est devenu très-puissant, et je craindrais qu'en nous sachant débarqués au port, il ne se livrât à quelque acte plus audacieux et plus éhonté encore que tous ceux dont il s'est rendu coupable, en me tuant, me noyant ou me jetant en prison, et non-seulement moi, mais vous-mêmes et vos personnes avec la

mienne. Avec le secours de Dieu, je m'embarquerai bientôt, mais cela ne peut se faire qu'avec quatre ou cinq de vous ; ma marche doit rester secrète ; mon débarquement doit être ignoré à Mexico, jusqu'à ce que nous entrions sans avoir été reconnus dans la capitale. En outre, Sandoval est à Naco avec peu de soldats, il doit continuer à combattre dans le pays, surtout vers Guatemala qui n'est pas encore pacifié. Il importe que vous, señor Luis Marin, vous repartiez accompagné de tous les camarades avec lesquels vous êtes venu à ma recherche; vous devez rejoindre Sandoval pour prendre la direction de Mexico. »

Il me faut dire maintenant que Cortès écrivit au capitaine Francisco Hernandez qui était à Nicaragua, celui-là même qui avait chargé Pedro de Garro de lui chercher un port. Notre général lui offrait ses services, promettant de faire pour lui tout ce qui serait possible et lui adressant deux mules chargées de ferrures, parce qu'on savait qu'il en manquait. Il lui envoya également des outils pour les mines, des vêtements riches pour sa garde-robe, quatre tasses et pots d'argent de sa propre vaisselle, et quelques joyaux d'or. Il confia le tout à un hidalgo nommé Cabrera, l'un des cinq soldats qui vinrent avec nous à la recherche de Cortès. Ce Cabrera devint plus tard capitaine de Venalcazar. Ce fut un vigoureux soldat et un véritable homme de caractère. Il était natif de la Vieille-Castille. Devenu mestre de camp de Blasco Nuñez Vela, il mourut dans la même bataille que le Vice-Roi. Je veux dire maintenant qu'ayant appris que Cortès devait revenir à la Nouvelle-Espagne par la voie de mer, j'allai lui demander en grâce de m'emmener avec lui, en considération de ce que je m'étais toujours trouvé à ses côtés au milieu de ses guerres et de ses fatigues, l'aidant sans cesse de mon appui. J'ajoutais que le moment était venu de me prouver qu'il appréciait les services que je lui avais rendus, aussi

bien que mon amitié, et qu'il ne méprisait pas ma présente prière. Il m'embrassa et me dit : « Si je vous emmène avec moi, qui donc accompagnera Sandoval? Je vous prie, mon fils, d'aller avec votre ami; je vous promets, — et par ma barbe je le jure! — que je vous comblerai de mes faveurs en reconnaissant que je vous le dois depuis longtemps. » C'est-à-dire que mes paroles ne servirent à rien; il ne permit pas que je partisse avec lui.

Je veux raconter un autre fait. Pendant que nous étions dans cette ville de Truxillo, un Espagnol du nom de Rodrigo Mañueco, maître d'hôtel de Cortès et courtisan d'habitude, voulant égayer son patron, un jour qu'avec grande raison il était fort triste, paria avec d'autres caballeros qu'il monterait armé de toutes pièces jusqu'à la maison que les Indiens venaient de bâtir pour Cortès dans la province. Or cette maison était située sur un rocher assez élevé. En montant cette côte escarpée, sous le poids de ses armes, il prit un effort et il en mourut.

Quoi qu'il en soit, les habitants de cette ville, ayant reconnu que Cortès ne leur donnait pas les emplois qu'ils auraient désirés, commençaient à se mutiner, lorsque Cortès les apaisa en promettant qu'il les emmènerait à Mexico en sa compagnie et qu'alors il leur donnerait des emplois honorables. J'ajouterai que notre chef envoya à Naco Diego de Godoy qu'il avait d'abord placé comme capitaine au port de Caballos. Il devait emmener avec lui quelques habitants malades qui ne trouvaient pas sur place de quoi s'alimenter et avaient à souffrir le tourment causé par les puces et les moustiques. Il paraissait utile que pour fuir toutes ces misères ils s'en fussent à Naco, qui est un pays bien meilleur. Quant à nous, nous devions prendre avec le capitaine Luis Marin la route de Mexico et, si l'occasion était favorable, nous avions l'ordre de visiter la province de Nicaragua pour que Cortès

en pût demander le gouvernement à Sa Majesté, s'il revenait à Mexico. Après que Cortès nous eut embrassés, nous l'embarquâmes ; il fit voile vers Mexico, et nous partîmes dans la direction de Naco, nous sentant bien heureux à la pensée que nous allions faire route vers la capitale. Ce fut avec beaucoup de fatigues et une grande disette de vivres que nous arrivâmes à Naco. Sandoval s'en réjouit grandement. A notre arrivée, nous apprîmes que Pedro de Garro avait pris congé de Sandoval avec sa troupe, et s'était mis en route, tout joyeux, vers Nicaragua pour rendre compte au capitaine Francisco Hernandez de ce qu'il avait convenu avec Sandoval. Le lendemain de notre entrée à Naco, nous partîmes dans la direction de Mexico, tandis que les soldats de la compagnie de Garro qui étaient allés avec nous à Truxillo prenaient le chemin de Nicaragua avec le présent et la lettre que Cortès envoyait à Francisco Hernandez. Je ne parlerai pas de notre route afin de pouvoir dire ce qui arriva à Francisco Hernandez avec le gouverneur Pedro Arias de Avila à propos de ce présent.

CHAPITRE CLXXXVI

Comme quoi certains amis de Pedro Arias de Avila partirent en poste de Nicaragua pour lui faire savoir que Francisco Hernandez, qu'il y avait envoyé en qualité de capitaine, s'était mis en correspondance avec Cortès en se soulevant contre lui avec les provinces de Nicaragua. Ce que Pedro Arias fit à ce propos.

Un soldat appelé Garavito et un de ses camarades, du nom de Zamarano, qui étaient des amis intimes de Pedro Arias de Avila, gouverneur de Terre-Ferme, surent que Cortès avait envoyé des présents à Francisco Hernandez, avec lequel aussi Pedro de Garro et quelques autres sol-

dats entretenaient des rapports secrets. Le soupçon leur était venu qu'on voulait livrer ces provinces à Cortès. Au surplus, le Garavito était ennemi personnel de notre général, parce qu'au temps de leur jeunesse, dans l'île de Saint-Domingue, Cortès l'avait gratifié de quelques bonnes entailles, à propos d'amourettes. Pedro Arias, ayant donc reçu des lettres qui le mettaient au courant de ce qui se passait, partit en toute hâte avec un grand nombre de soldats à pied et à cheval, et il alla s'emparer de la personne de Francisco Hernandez. Quant à Pedro de Garro, ayant eu vent de l'arrivée de Pedro Arias et de son ressentiment contre lui, il prit la fuite et s'en vint avec nous. Francisco Hernandez aurait certainement eu le temps de faire de même; mais il ne le voulut pas, dans l'espoir que Pedro Arias se conduirait avec lui bien autrement qu'il ne le fit, parce qu'ils avaient été grands amis. On fit le procès de Hernandez. La cause étant instruite, il fut déclaré coupable de rébellion; sentence fut prononcée contre lui, et Pedro Arias le fit égorger dans la ville même où il commandait. Et voilà où vinrent aboutir le voyage de Garro et les présents de Cortès. Je m'arrêterai là pour dire ensuite comme quoi Cortès fut ramené par la tempête au port de Truxillo et ce qui arriva encore.

CHAPITRE CLXXXVII

Comme quoi Cortès, allant par mer à Mexico, essuya une tempête et fut obligé de revenir deux fois au port de Truxillo, et ce qui lui advint en ce lieu.

J'ai dit dans le chapitre qui précède que Cortès s'embarqua pour se rendre à Mexico. Il éprouva, paraît-il, des contrariétés en mer par le mauvais temps, de sorte qu'un

jour il perdit son mât de misaine. Il lui fallut donner l'ordre de revenir faire relâche à Truxillo. Comme il était faible, mal dispos, brisé par le mal de mer et fort soucieux au sujet de son retour à la Nouvelle-Espagne, car il craignait d'être pris par le Factor, il fut d'avis qu'il n'était point opportun de retourner en ce moment à Mexico. Ayant débarqué à Truxillo, il donna à fray Juan, qui était parti avec lui, l'ordre de célébrer des messes d'invocation au Saint-Esprit, de faire des processions et des prières à Dieu Notre Seigneur et à sainte Marie Notre Dame la Vierge, pour demander l'inspiration de faire ce qui conviendrait le mieux à leur saint service. Il paraît que le Saint-Esprit l'éclaira dans le sens de ne pas faire en ce moment le voyage, mais de conquérir et de coloniser ce pays où il était. En conséquence, sans aucun retard, il envoya trois messagers à bride abattue pour arrêter notre marche sur Mexico. Il nous adressait des lettres pour nous prier de ne pas aller plus avant, mais de nous occuper à conquérir et à coloniser le pays, attendu que, son saint ange gardien l'éclairant et lui inspirant cette pensée, il avait résolu d'y conformer sa conduite. Quand nous vîmes cette lettre et l'autorité avec laquelle il nous donnait cet ordre, nous ne pûmes réellement pas y tenir; nous lui lançâmes mille malédictions, souhaitant que le malheur le poursuivît en toutes ses entreprises, puisque nous lui devions tant de calamités. Nous dîmes donc au capitaine Sandoval que, s'il voulait coloniser, il gardât près de lui ceux qui consentiraient à rester; d'ailleurs Cortès nous avait assez traités en gens conquis; nous jurions de ne pas l'attendre un instant de plus, et nous allions poursuivre notre route vers les pays de Mexico. Sandoval était de notre avis. La seule chose qu'il put obtenir de nous, ce fut que nous écrivissions à Cortès par les mêmes messagers qu'il venait de nous envoyer avec ses ordres, pour

lui donner connaissance de notre résolution. Il reçut en peu de jours nos lettres signées de nous tous. Dans sa réponse, il fit les plus belles promesses à ceux qui voudraient rester, et il ajoutait en post-scriptum que si l'on ne voulait pas obéir à ses ordres, peu lui importait, attendu qu'il y avait des soldats en Castille et partout ailleurs.

A la lecture de cette lettre, nous eûmes la tentation de pour suivre notre route vers Mexico et de perdre tout ménagement envers lui. Mais Sandoval, qui s'en aperçut, nous parla très-affectueusement, en nous suppliant d'attendre quelques jours, tandis qu'il irait en personne engager Cortès à s'embarquer. Nous lui écrivîmes donc, en réponse à sa lettre, qu'il devrait nous prendre en pitié et avoir pour nous plus de considération qu'il ne paraissait en avoir; il ne pouvait oublier que c'était lui qui nous avait conduits où nous étions; qu'à cause de lui on nous avait dépouillés en vendant notre avoir et nos Indiens; que la plupart de nous étaient mariés et n'avaient absolument aucune nouvelle de leurs femmes et de leurs enfants. Nous finissions en le priant de s'embarquer sans retard et de prendre la route de Mexico, attendu que si, comme il le disait, il y a des soldats en Castille et partout ailleurs, lui-même n'ignorait pas qu'il y avait à Mexico des gouverneurs et des capitaines qui nous rendraient nos Indiens dès notre retour, quelque regret qu'ils en eussent, sans qu'il fût nécessaire d'attendre Cortès pour les recevoir de sa main.

Sandoval partit donc, emmenant avec lui le camus Saucedo et un maréchal ferrant du nom de Francisco Donaire. Il montait son bon cheval qu'on appelait Motilla. Il jurait en partant qu'il ferait embarquer Cortès et l'obligerait à partir pour Mexico. Et puisque j'ai porté le souvenir sur le cheval Motilla, je dois dire qu'il était supérieur à la

course, beau et bien fait, châtain foncé et le meilleur qu'il y eût dans la Nouvelle-Espagne. Il était si bon que Sa Majesté en eut connaissance et que Sandoval avait un moment pensé à lui en faire présent. Sandoval, du reste, m'avait prié de lui céder mon cheval, qui était excellent aussi, soit pour la course, soit pour la fatigue. Il m'avait coûté six cents piastres lorsque je l'achetai à son propriétaire Avalos, frère de Saavedra, attendu qu'un autre, dont j'étais possesseur, fut tué dans une rencontre en entrant dans le village connu sous le nom de Zulaco. Sandoval en échange du mien m'en donna un autre qui ne vécut que deux mois en ma possession, vu qu'on me le tua dans une autre bataille. Je restai avec un mauvais poulain que j'acquis des marchands qui vinrent à Truxillo, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Mais c'est assez parler des avaries de nos chevaux et de mes misères. Revenons-en à dire qu'avant de partir Sandoval nous traita tous de la manière la plus affectueuse. Il désigna Luis Marin pour nous commander. Nous nous portâmes sur des villages appelés Maryani et de là au bourg d'Acalteca qui avait alors un grand nombre de maisons. Nous devions y attendre la réponse de Cortès.

Sandoval arriva en peu de jours à Truxillo. Cortès se réjouit beaucoup de le voir; mais, en prenant connaissance de ce que nous lui écrivions, il ne sut d'abord à quoi se résoudre, car il avait déjà envoyé avec tous les soldats son cousin Saavedra, qui était capitaine, pour pacifier les villages insoumis. En somme, Sandoval eut beau importuner Cortès de ses prières, et se faire appuyer par Pedro Saucedo et fray Juan de Las Varillas, qui désirait aussi retourner à Mexico pour savoir quelles avaient été les dispositions de fray Bartolomé et s'il était venu d'autres Frères de son ordre ; Cortès s'obstina à ne pas s'embarquer. Ce qui arriva alors, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE CLXXXVIII

Comme quoi Cortès envoya un navire à la Nouvelle-Espagne avec un de ses serviteurs nommé Martin de Orantes pour capitaine, porteur de lettres et pouvoirs pour que Francisco de Las Casas et Pedro de Alvarado fussent chargés du gouvernement, s'ils étaient là, et, à leur défaut, Alonso de Estrada et Albornoz.

Gonzalo de Sandoval ne put donc pas obtenir que Cortès s'embarquât. Celui-ci s'obstina à vouloir conquérir et coloniser ce pays qui dans ce temps-là était très-peuplé. On lui faisait même la réputation d'avoir beaucoup de mines d'or. Il fut donc convenu entre eux qu'on enverrait immédiatement un navire à Mexico, avec un serviteur de Cortès, appelé Orantes, homme actif, bien propre à inspirer confiance pour n'importe quelle affaire d'importance. Il devait partir comme capitaine du bâtiment, emportant des pouvoirs pour Pedro de Alvarado et Francisco de Las Casas, s'ils se trouvaient être à Mexico, afin qu'ils exerçassent toutes les prérogatives du gouvernement de la Nouvelle-Espagne jusqu'au retour de Cortès. Si ces personnages n'étaient point à Mexico, le trésorier Alonso de Estrada et le *contador* Albornoz devraient gouverner, conformément aux pouvoirs qu'ils avaient primitivement reçus, tandis que ceux du Factor et du Veedor seraient considérés comme révoqués. Cortès écrivit très-affectueusement au trésorier et même à Albornoz, quoiqu'il eût connaissance des lettres que celui-ci avait adressées contre lui à Sa Majesté. Il écrivit en même temps à tous ses amis les conquérants, prenant soin au surplus de recommander à Martin de Orantes de débarquer dans une baie située entre Vera Cruz et le Panuco. Il en fit du reste un ordre au pilote et aux matelots en y ajoutant une bonne

récompense en argent. Ceux-ci ne devaient débarquer aucune autre personne que Orantes, et il leur était prescrit de lever l'ancre et de faire voile tout aussitôt pour le Panuco. Le navire choisi fut le meilleur des trois que l'on avait. On le pourvut de provisions; on entendit la messe; on fit voile immédiatement après et Notre Seigneur fit à ceux qui le montaient la grâce d'un si beau temps qu'ils arrivèrent fort vite à la Nouvelle-Espagne. Ils s'en furent droit à la baie désignée, près du Panuco; Martin de Orantes la connaissait très-bien. Il descendit à terre en rendant grâces à Dieu.

Pour qu'on ne pût le reconnaître, Orantes abandonna ses habits et, conformément aux ordres de Cortès, il se déguisa en paysan au moyen de vêtements qu'il avait emportés tout faits de Truxillo. Ses lettres et les pouvoirs avaient été très-soigneusement attachés et distribués sur son corps de manière à ne rien laisser d'apparent. Il entreprit la route à pied vers Mexico, car c'était un excellent marcheur. Lorsqu'il arrivait dans des villages où il y avait des Espagnols, il se mêlait aux Indiens, afin d'éviter toute conversation qui pût le faire reconnaître de ses compatriotes. Dans les cas où il ne pouvait l'éviter, il n'avait guère à craindre d'être découvert, parce que nous étions sortis de Mexico depuis deux ans et trois mois, et que, pendant ce temps, sa barbe avait beaucoup crû. Lorsque quelqu'un lui demandait son nom, où il allait, d'où il venait, et qu'il ne pouvait s'empêcher de répondre, il disait s'appeler Juan de Flechilla et être laboureur. De sorte que, trois jours après avoir débarqué, il entrait nuitamment à Mexico et gagnait la maison des Frères de Saint-François. Il y rencontra beaucoup de réfugiés, parmi lesquels Jorge de Alvarado, Andrès de Tapia, Juan Nuñez de Mercado, Pedro Moreno Medrano et d'autres conquérants amis de Cortès. Lorsqu'ils virent Orantes, apprirent que

Cortès était vivant et reçurent ses lettres, ils ne se tenaient pas de joie les uns et les autres ; ils en sautaient et dansaient de plaisir. Les Frères franciscains, fray Torribio Montolinea surtout, ainsi que fray Domingo Altamirano, se livraient à de grands transports de joie, en rendant grâces à Dieu pour ce qu'ils venaient d'apprendre. Aussitôt, sans plus attendre, ils fermèrent toutes les portes du monastère, afin qu'aucun des nombreux traîtres qu'il y avait partout ne pût donner avis et fournir l'occasion de conciliabules à ce sujet.

A minuit on porta les choses à la connaissance du Trésorier, du Contador Albornoz et d'autres amis de Cortès. Aussitôt instruits, ils se rendirent au couvent de Saint-François, virent les pouvoirs que Cortès leur envoyait et convinrent, avant tout, d'aller s'emparer du Factor. La nuit se passa à faire parvenir l'avis aux vrais amis et à préparer des armes pour aller le lendemain de bonne heure s'assurer de la personne du gouverneur. Quant au Veedor, il se trouvait en ce moment à l'attaque du *peñol* de Coatlan. Quand le jour parut, le Trésorier sortit avec tous les partisans de Cortès; Martin de Orantes marchait en évidence, afin que, l'ayant reconnu, tout le monde pût se réjouir. Ils tombèrent sur les logements du Factor en criant : « Vive, vive le Roi notre seigneur ! et au nom du Roi, Fernand Cortès qui est vivant et qui revient à la capitale ! Voilà son serviteur Orantes ! » Lorsque les habitants entendirent un tel vacarme de si bonne heure, mêlé de cris de *Vive le Roi!* ils accoururent tous aux armes, ainsi qu'ils y étaient obligés, leur intention étant de soutenir les intérêts de Sa Majesté, dans la croyance que c'était tout autre chose. Mais quand ils entendirent que Cortès était vivant et qu'ils virent Orantes, ils en éprouvèrent une très-vive joie. Un grand nombre de personnes se réunirent et entourèrent le Trésorier pour lui donner

leur concours, tandis que le Contador paraissait prendre la chose froidement; je crois même qu'il en avait du regret, car il s'en attristait au point qu'Alonso de Estrada lui en fit le reproche; il y eut même entre eux un échange de vilaines paroles, prononcées avec aigreur, qui ne satisfirent pas beaucoup le Contador.

Cependant, le Factor fut averti de ce qui se passait, de sorte que lorsqu'on s'approcha de ses habitations on le trouva parfaitement sur ses gardes; car le Contador lui-même lui avait fait parvenir l'avis qu'on allait s'emparer de sa personne. Il s'était empressé de faire pointer ses pièces devant la maison qu'il habitait, aux ordres du capitaine don Luis Guzman, cousin du duc de Medina-Sidonia. Ses capitaines avaient fait appel à un grand nombre de soldats. Ces chefs étaient Artiaga, Gines et Pedro Gonzalez. Aussitôt qu'arrivèrent le Trésorier, Jorge de Alvarado, Andrès de Tapia, Pedro Moreno, avec tous les autres conquérants, y compris le Contador qui s'avançait mollement et de mauvaise humeur avec les gens de sa maison, ils se mirent tous à crier : « Ici le Roi et Fernand Cortès au nom du Roi! » et ils se précipitèrent les uns par les portes, les autres par les terrasses, un grand nombre par deux autres voies différentes. Les partisans du Factor perdirent tout de suite courage. Le capitaine de l'artillerie prit la fuite d'un côté, les artilleurs s'en allèrent d'un autre en abandonnant leurs pièces; Artiaga mit un grand empressement à se cacher; Gines Nortes passa par les fenêtres d'un corridor et se laissa glisser jusqu'en bas; personne ne resta avec le Factor, à l'exception de Pedro Gonzalez Sabiote et quatre autres de ses serviteurs. Se voyant abandonné, le Factor prit lui-même une mèche et voulut mettre le feu à ses canons, mais ses ennemis arrivèrent avec tant de précipitation qu'on ne lui laissa le temps de rien faire, et que, là même, on s'empara de

sa personne. Il fut gardé à vue pendant qu'on fabriquait une cage de gros madriers. Il y fut enfermé, et on lui donnait à manger à travers les barreaux. Et voilà où vint aboutir son gouvernement. On en donna avis par des messagers à toutes les villes de la Nouvelle-Espagne en y faisant parvenir la nouvelle de ce qui était arrivé.

Les choses ayant pris cette tournure, quelques personnes s'en réjouirent, mais, naturellement, ceux à qui le Factor avait donné des Indiens en eurent du regret. L'événement fut connu au *peñol* de Coatlan et à Guaxaca où le Veedor se trouvait. En l'apprenant, celui-ci en éprouva une si grande tristesse que le chagrin le rendit malade; il abandonna l'emploi de commandant à Andrès de Monjaraz qui était affligé de *bubas*, et il s'en vint rapidement à Tezcuco se réfugier au monastère de Saint-François. Le Trésorier et le Contador, installés déjà comme gouverneurs, furent instruits de sa fuite et donnèrent l'ordre de l'arrêter même dans l'intérieur du monastère, attendu qu'avant qu'il y fût entré des alguazils avec des soldats avaient été expédiés pour s'emparer de sa personne n'importe où on le trouverait, après l'avoir dégradé de son rang de capitaine. Ayant su qu'il était à Tezcuco, ils furent l'enlever du couvent, le conduisirent à Mexico et l'enfermèrent dans une autre cage semblable à celle du Factor.

Des courriers rapides furent envoyés, à Guatimala, à Pedro de Alvarado, pour lui faire connaître l'emprisonnement du Factor et du Veedor. On lui recommandait, — attendu que le point où il se trouvait n'était pas éloigné de Truxillo, — d'aller à la recherche de Cortès pour l'amener à Mexico. Dans ce but, on lui remettait des lettres avec le rapport des événements que je viens de raconter, détaillant toutes les circonstances qui s'y rattachaient. Au surplus, la première chose dont s'occupa le Trésorier,

ce fut d'honorer la personne de Juana de Mancilla qui avait été fouettée par ordre du Factor. Pour ce faire, il ordonna une cavalcade de tous les caballeros de Mexico et, au milieu d'eux, le Trésorier lui-même la plaça en croupe sur son cheval, lui faisant parcourir les rues de la capitale et disant qu'il la proclamait ainsi véritable matrone romaine. Ce fut de la sorte que le Trésorier la releva, avec honneur, de l'affront qu'elle avait reçu du Factor, et l'on fit de grandes réjouissances pour déclarer qu'à l'avenir on la nommerait doña Juana de Mancilla. On disait au surplus partout qu'elle était digne de tous éloges, attendu que le Factor ne put jamais obtenir qu'elle se remariât ni qu'elle avouât autre chose que ce qu'elle avait d'abord prétendu, c'est-à-dire que son mari, Cortès et nous tous vivions encore.

CHAPITRE CLXXXIX

Comme quoi le Trésorier, avec un grand nombre d'autres caballeros, pria les Frères franciscains d'envoyer fray Diego de Altamirano, parent de Cortès, avec un navire, à Truxillo, pour ramener le général, et ce qui arriva.

Le Trésorier et un grand nombre de partisans de Cortès ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il convenait que son retour à la Nouvelle-Espagne ne se fît pas attendre, car les conciliabules commençaient; le Contador ne voyait pas de bon œil que le Factor et le Veedor restassent en captivité et, sur toutes choses, Cortès lui inspirait de la crainte pour le moment où il serait instruit de ce que lui-même avait écrit à Sa Majesté. On convint donc qu'on irait prier les Frères franciscains d'autoriser fray Diego Altamirano à aller à Truxillo, bien accompagné, dans un

navire qu'on lui avait préparé avec tout le nécessaire, afin d'en ramener Cortès. Ce moine était son parent, et, avant d'entrer dans la vie monastique, il avait été soldat et homme de guerre; il s'entendait d'ailleurs très-bien en affaires. Les moines approuvèrent la demande; quant à fray Altamirano il en avait fermement le désir.

Nous le laisserons donc préparer son voyage, pour dire que le Contador, malveillant et dissimulé, ne voyait pas de sang-froid le Factor et le Veedor emprisonnés. Il s'apercevait d'ailleurs que les événements tournaient à l'avantage de Cortès. Comme il avait au surplus pour amis un grand nombre de bandits qui ne rêvaient que troubles et disputes et qui, naturellement, préféraient le Factor et Chirinos parce qu'ils en recevaient de l'or et des Indiens, ils firent l'accord de se réunir en grand nombre, et ils ne manquèrent pas d'entraîner avec eux quelques personnes de qualité et de tous rangs. Leur projet était de mettre en liberté le Factor et le Veedor et de massacrer le Trésorier avec tous les employés de la prison. On assure que le Contador était au courant de ce qu'on méditait et en éprouvait une grande joie. Dans le but de réaliser leur plan, ils parlèrent secrètement à un serrurier nommé Guzman qui fabriquait aussi des arbalètes, homme vil qui était dans l'habitude de dire des farces et des pasquinades. On le chargea, dans le plus grand secret, de fabriquer les clefs qui ouvriraient les portes de la prison, ainsi que les cages où se trouvaient le Factor et le Veedor. Promesse lui fut faite de les bien payer, et on lui donna un morceau d'or en gage du prix de sa façon. On mit beaucoup d'insistance pour lui recommander la discrétion. Le serrurier affirma en paroles joyeuses et enjouées que la chose lui plaisait, mais qu'il leur recommandait d'être eux-mêmes plus discrets qu'ils ne venaient de l'être en n'hésitant pas à lui découvrir — sachant l'homme qu'il

était — un événement dans lequel ils jouaient si gros jeu; qu'ils prissent bien garde, par conséquent, de ne pas le révéler à d'autres, et que, quant à lui, il se réjouissait fort que le Factor et le Veedor sortissent de prison. Il eut soin ensuite de leur demander quels individus, et combien, étaient dans le complot, dans quel lieu ils devaient se réunir pour accomplir cette bonne œuvre, et quel jour et à quelle heure. On s'empressa de lui expliquer très-clairement tout ce qui était convenu.

Il commença donc son travail, conformément au modèle qu'on lui présentait; mais il se gardait bien d'y rechercher la perfection ; il voulait au contraire qu'on ne pût pas ouvrir avec ses clefs. S'il avait l'air d'y apporter de la correction, c'était pour qu'on vînt à son établi et qu'il pût savoir plus à fond le plan tel qu'il était formé. Plus il retardait donc la fabrication des clefs, mieux il pénétrait tous les secrets. Lorsqu'enfin le jour vint d'en faire usage et qu'elles furent livrées décidément pour bonnes, tout le monde étant prêt et armé, le serrurier s'en fut à la maison du Trésorier Alonso de Estrada et le mit au courant de tout ce qui se passait. Aussitôt, et sans aucun délai, le Trésorier envoya secrètement prévenir les partisans de Cortès pour qu'ils eussent à se tenir prêts, sans en souffler mot au Contador. On se précipita sur la maison où se trouvaient réunis les libérateurs du Factor. Vingt hommes armés y furent pris, les autres s'enfuirent sans qu'on pût les atteindre. Les recherches faites pour constater le mobile de la réunion prouvèrent qu'elle avait pour but de mettre en liberté ceux que j'ai nommés et de tuer le Trésorier ; on découvrit aussi que le Contador approuvait le complot. Parmi les conspirateurs, on trouva quatre individus très-turbulents, bandits qui avaient figuré dans tous les troubles et querelles qu'on venait de voir dans ces derniers temps ; l'un d'eux avait même violé une dame

de Castille. On procéda contre eux au moyen du bachelier Ortega, compatriote de Cortès, qui était alors alcalde mayor. Trois furent condamnés à être pendus, et quelques autres au fouet. Les pendus étaient Pastrana, Valverde et Escobar. Je ne me rappelle pas les noms de ceux qui furent fouettés. On craignit pendant quelques jours que les partisans du Factor ne tuassent le serrurier pour avoir découvert ce qu'on lui avait tant recommandé de tenir secret.

Nous cesserons de parler de cette aventure, puisqu'après tout les coupables sont morts, et quoique ce que je vais dire maintenant ait l'air de beaucoup s'écarter du cours naturel de mon récit, on verra cependant que j'en parle bien à propos.

On se souvient que le Factor envoya un navire à Sa Majesté avec tout l'or qu'il put réunir, ainsi que je l'ai dit dans les chapitres précédents. Il écrivit à l'Empereur que Cortès était mort, qu'on lui avait fait ses funérailles et mille autres choses qui étaient à sa convenance, en suppliant Sa Majesté de l'honorer du gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Mais en même temps, paraît-il, dans le navire porteur de ces dépêches partirent aussi quelques lettres fort secrètes dont le Factor n'eut aucune connaissance, et qui étaient destinées à l'Empereur, dans le but de lui faire savoir tout ce qui se passait réellement dans la Nouvelle-Espagne, y compris les injustices et les atrocités dont le Factor et le Veedor s'étaient rendus coupables. D'autre part, Sa Majesté avait déjà su, par l'entremise de l'Audience royale de Saint-Domingue et des Frères hiéronymites, que Cortès était vivant et s'occupait de servir la couronne royale en conquérant et en colonisant la province de Honduras. Aussitôt que le Conseil royal des Indes et le grand commandeur de Léon l'avaient su, en effet, ils s'étaient empressés de le faire

connaître à Sa Majesté. Il paraît que l'Empereur notre seigneur dit alors : « C'est une faute qu'on a commise dans la Nouvelle-Espagne en se soulevant contre Cortès; en cela, on m'a rendu un bien mauvais service, puisque décidément il est en vie. Je me forme de lui une telle idée que je ne doute pas qu'il ne fasse châtier les malfaiteurs par la justice aussitôt qu'il arrivera à Mexico. »

Revenons à notre récit pour dire que le moine Altamirano s'embarqua à Vera Cruz ainsi que c'était convenu, et, le temps le favorisant, il arriva en peu de jours au port de Truxillo où Cortès se trouvait. Lorsque les habitants de la ville et Cortès virent approcher du port un grand navire sous voile, ils n'hésitèrent pas à penser qu'il venait de la Nouvelle-Espagne pour prendre le général et l'amener au Mexique. Il mouilla dans le port. Aussitôt le moine sauta à terre, entouré de ceux qu'il amenait avec lui. Cortès en reconnut quelques-uns qu'il avait déjà vus à Mexico; tous accoururent lui baiser les mains, et le moine l'embrassa. Après l'échange de quelques paroles bonnes et saintes, ils s'en furent à l'église faire leur prière et de là aux logements, où fray Diego Altamirano dit à Cortès qu'il était son cousin, et lui raconta les événements de Mexico comme je viens de les décrire. Il rapporta ce que Francisco de Las Casas avait fait pour Cortès, ainsi que son départ pour la Castille; mais tout cela le général le savait déjà par la lettre du licencié Zuazo, ainsi que je l'ai expliqué dans le chapitre qui en a traité.

Cortès se montra très-peiné de tous les événements, et il dit que, puisque Notre Seigneur Dieu avait permis que tout cela arrivât, il y avait lieu de l'en remercier, en considérant surtout que la tranquillité était rétablie à Mexico. Il ajouta qu'il voulait s'en retourner par la voie de terre, n'osant plus se confier à la mer, attendu que, s'étant

embarqué deux fois de suite, il lui avait été impossible de faire route, à cause des fortes vagues et des courants contraires; que d'ailleurs il en serait encore très-fatigué, parce que sa faiblesse était fort grande. Cependant les pilotes lui firent observer que l'on était actuellement au mois d'avril, que les courants n'existaient plus et que les vents étaient favorables. Il en résulta qu'il résolut de s'embarquer; mais il n'était pas possible de faire voile immédiatement; il fallait attendre l'arrivée du capitaine Gonzalo de Sandoval qui avait été envoyé peu de jours auparavant aux villages d'Olancho, à cinquante-cinq lieues de distance. Il était chargé de chasser du pays un capitaine de Pedro Arias de Avila, nommé Roxas, que son chef avait envoyé de Nicaragua pour découvrir le pays et rechercher des mines, après que Francisco Hernandez eut été égorgé ainsi que je l'ai dit. Les Indiens de cette province d'Olancho, en effet, s'étaient plaints à Cortès que des soldats, venus de Nicaragua, leur prenaient femmes et filles et volaient leurs poules et tout ce qu'ils possédaient. Sandoval était parti sans retard, emmenant soixante hommes. Il voulut faire Roxas prisonnier; mais quelques caballeros intervinrent de part et d'autre, et on les fit amis tous les deux. Roxas donna même à Sandoval, à ce propos, un jeune Indien pour qu'il lui servît de page. Ce fut alors qu'on remit à Sandoval la lettre de Cortès lui enjoignant de revenir le plus tôt possible avec tout son monde, et lui faisant connaître l'arrivée du moine ainsi que tous les événements de Mexico. Dans la grande joie qu'il en éprouvait, il lui tardait fort de se mettre en route. Il s'empressa d'exiger de Roxas qu'il évacuât les lieux, et il entreprit son retour au pas accéléré. Cortès eut le plus grand plaisir à revoir Sandoval. Il donna ses instructions en tout ce qu'il aurait à faire au capitaine Saavedra qui allait rester en qualité de son

lieutenant dans cette province. Il écrivit au capitaine Luis Marin et à nous tous que nous eussions à prendre la direction de Guatemala. Il nous disait tout ce qui s'était passé à Mexico, l'arrivée du moine et l'emprisonnement du Factor et du Veedor, tel qu'on l'a lu précédemment. Il ordonna également que le capitaine Godoy, qui était à Puerto de Caballos, s'en fût à Naco avec son monde. Il donna toutes ses lettres à Saavedra avec ordre de les envoyer sans retard; mais celui-ci ne voulut point les remettre, et ce fut évidemment par méchanceté, car il commit l'indiscrétion de faire comprendre qu'il n'avait pas voulu les laisser parvenir à leur adresse. Nous ne les vîmes jamais.

Quoi qu'il en soit, Cortès se confessa à frère Juan. Il reçut le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ un matin de bonne heure, parce que, malade comme il l'était, il craignait vraiment de mourir. Il s'embarqua avec tous ses amis. Le temps ayant été favorable, beaucoup plus que quand il avait voulu partir pour la Nouvelle-Espagne, il arriva à la Havane, descendit à terre, et tous les habitants de la ville qui le connaissaient se réjouirent de le voir. On l'invita à une collation et, là, il apprit par un navire, arrivé peu de jours auparavant de la Nouvelle-Espagne, que Mexico était paisible et tranquille, et que les Indiens qui s'étaient fortifiés sur le *peñol* de Coatlan et vivaient en guerre avec les Espagnols, avaient eu hâte de se soumettre au Trésorier, sous certaines conditions, aussitôt qu'ils surent que Cortès et ses compagnons les conquérants vivaient encore. Bientôt je reprendrai la suite.

CHAPITRE CXC

Comme quoi Cortès s'embarqua à la Havane pour aller à la Nouvelle-Espagne et arriva à la Vera Cruz avec beau temps. Des réjouissances qui accompagnèrent son arrivée.

Cortès se reposa cinq jours à la Havane; comme il lui tardait fort d'arriver à Mexico, il donna à tout son monde l'ordre d'embarquer, mit à la voile et, en douze jours, grâce à un temps favorable, il arriva près du port de Medellin, en face de l'île de Sacrificios. Il fit mouiller en cet endroit pour y passer la nuit et ordonna que vingt soldats qui lui étaient attachés descendissent à terre, non loin de San Juan d'Uloa. Le hasard voulut qu'après avoir marché à pied environ une demi-lieue, ils rencontrassent un convoi de chevaux venant au port d'Uloa avec des passagers qui devaient s'embarquer pour la Castille. Cortès, averti du fait, put alors se rendre à Vera Cruz au moyen des chevaux et des mules du convoi, parcourant ainsi la distance d'environ cinq lieues. Il défendit que personne donnât avis de son arrivée. Étant entré dans la ville deux heures avant le jour, il alla droit à l'église dont la porte était ouverte, et y pénétra avec les personnes qui l'accompagnaient. Comme il commençait à faire jour, le sacristain ne tarda pas à venir. Cet homme était un des nouveaux venus de Castille; il ne connaissait ni Cortès ni ceux qui étaient avec lui. Voyant l'église pleine d'étrangers, il sortit dans la rue en criant, appelant l'autorité et demandant qu'on fît sortir du temple les étrangers qui l'encombraient. Réveillés par ces cris, l'alcalde mayor et les alcaldes ordinaires vinrent avec trois alguazils, accompagnés d'un grand nombre d'habitants armés, dans la

pensée que c'était bien autre chose. Tous entrèrent subitement en réclamant, d'un ton fort arrogant, que les intrus sortissent de l'église. Cortès était si défait par les fatigues du voyage qu'ils ne le reconnurent que lorsqu'ils l'entendirent parler. Quant à fray Juan de Las Varillas, il était reconnaissable à sa robe blanche, bien que le voyage de mer l'eût un peu dégradée. S'étant assurés que c'était bien Cortès, ils s'empressèrent d'aller lui baiser les mains. De son côté, le général embrassa les conquérants qui vivaient dans la ville, les appelant par leurs noms, s'informant de leur santé et leur adressant les paroles les plus amicales. Incontinent on dit la messe, et ensuite on conduisit Cortès aux établissements de Pedro Moreno Medrano où il résida huit jours, pendant lesquels on célébra des fêtes et des réjouissances. On ne tarda pas, du reste, à envoyer des messagers à Mexico pour y annoncer son arrivée. Cortès écrivit en même temps au Trésorier, au Contador — quoiqu'il sût que celui-ci n'était pas de ses partisans, — à ses amis et au monastère de Saint-François. Tout le monde se réjouit de ces nouvelles, et comme les Indiens des environs en eurent connaissance, ils s'empressèrent d'apporter au conquérant de l'or, des étoffes, des poules et des fruits.

Cortès partit de Medellin. Le chemin qu'il devait parcourir avait été partout réparé et nettoyé; les logements où il devait s'arrêter étaient ornés de branchages et pourvus de toutes les provisions nécessaires pour lui et sa nombreuse suite. Je ne saurais dire tout ce que les Mexicains firent pour témoigner leur allégresse. Tous les villages qui entourent la lagune se réunirent pour lui envoyer sur la route un grand présent en joyaux d'or, étoffes, poules, et une collection des fruits de la saison, s'excusant de ne pouvoir faire davantage à cause de l'imprévu de son retour, et ajoutant que lorsqu'il serait dans

la capitale, ils feraient mieux leur devoir et le serviraient comme leur maître qui les a conquis et les traite avec justice. Bien d'autres villages se conduisirent de la même manière. Tlascala surtout n'oublia rien de ses antécédents : les personnages principaux furent au-devant de lui pour le réjouir de leurs danses et de leurs jeux, en y ajoutant l'hommage d'objets de consommation. Quand il fut arrivé à trois lieues de Tezcuco, qui est une ville presque aussi grande et aussi peuplée que la capitale elle-même, on en vit sortir le Contador Albornoz, venu là pour recevoir Cortès et faire en sorte de se l'attirer, car il en avait grandement peur. Il se fit un entourage des Espagnols de tous les villages des environs, en sus de ceux qu'il avait amenés en sa compagnie. Les caciques de cette ville se portèrent au-devant de Cortès, à deux lieues de distance, en lui donnant le spectacle de leurs jeux et de leurs danses qu'ils s'ingénièrent à varier. Tout cela rendit Cortès très-satisfait.

A son entrée à Tezcuco, une autre réception solennelle lui fut faite. Après y avoir passé la nuit, il partit le lendemain de bonne heure pour Mexico. En route, il reçut des lettres du Trésorier, de la municipalité et de tous les caballeros et conquérants ses amis. On le priait de s'arrêter dans des villages à deux lieues de la capitale, et de ne pas y entrer ce jour-là, quoiqu'il l'eût pu facilement, parce qu'on désirait qu'il ne le fît que le lendemain matin, afin que tout le monde pût jouir du spectacle de la grande réception qu'on lui préparait. A l'heure dite, donc, on vit sortir de Mexico pour aller à sa rencontre le Trésorier suivi des conquérants, des caballeros, de la municipalité et de tous les employés. Ils avaient tous revêtu leurs plus riches habits, avec chausses et pourpoints. Une musique composée de toute sorte d'instruments les accompagnait. Les caciques mexicains venaient à part, s'ingé-

niant à varier leurs devises et leurs costumes du mieux qu'ils avaient pu. La lagune était couverte d'embarcations montées par des guerriers indiens armés de la même manière qu'au temps de Guatemuz, lorsqu'ils nous combattaient sur les chaussées. Les jeux et les réjouissances furent tels que je ne pourrais réussir à les décrire en détail, car, pendant tout le jour, dans les rues de Mexico, on ne vit que danses et amusements de toute sorte, et, la nuit venue, les fenêtres des maisons s'illuminèrent. J'allais oublier le meilleur : c'est que les Frères franciscains, le lendemain de l'entrée de Cortès, firent de grandes processions en chantant les louanges de Dieu et le remerciant de la grâce qu'il leur avait faite par le retour du conquérant.

Pour en revenir à l'entrée de Cortès dans la capitale, je dois dire qu'il s'en fut bien vite au monastère de Saint-François, où il fit dire des messes, chanter des actions de grâces et remercier Dieu d'avoir permis qu'il sortît vivant des difficultés de la campagne de Honduras, et qu'il pût revenir à cette capitale. Il se rendit ensuite à ses établissements dont la belle ordonnance représentait des palais somptueux, et là il était servi, respecté et regardé par tous comme un véritable prince. Les Indiens de toutes les provinces le venaient visiter et lui apportaient des présents en or. Les caciques rebelles du *peñol* de Coatlan vinrent eux-mêmes lui souhaiter la bienvenue et lui présenter leurs offrandes. L'entrée de Cortès à Mexico eut lieu au mois de juin de l'année 1524 ou 1525. Après avoir pris du repos, il donna des ordres pour qu'on arrêtât les bandits et qu'on se livrât à une instruction sur les détestables manœuvres du Factor et du Veedor. Il fit arrêter Gonzalo ou Diego de Ocampo — je ne me rappelle pas bien le nom de baptême — sur lequel on avait trouvé les manuscrits de pamphlets diffamatoires. On s'empara éga-

lement d'un certain Ocaña, le notaire public, qui était fort avancé en âge, et qu'on appelait le corps et l'âme du Factor. Ces arrestations faites, Cortès, considérant combien sa conduite serait fondée en justice, eut la pensée de procéder contre le Factor et le Veedor. S'il l'eût fait, pas une personne en Castille n'aurait donné tort à Cortès, et Sa Majesté l'eût certainement approuvé. Je l'entendis dire moi-même aux membres du Conseil royal des Indes, en présence de Mgr l'évêque fray Bartolomé de Las Casas, en l'an 1540, lorsque je fis un voyage rendu nécessaire par mes procès. Cortès, en cette circonstance, manqua de tact, et on l'accusa de faiblesse à ce propos.

CHAPITRE CXCI

Comme quoi, en ce temps-là, arriva au port de Saint-Jean d'Uloa, avec trois navires, le licencié Luis Ponce de Leon, qui vint ouvrir une enquête au sujet de Cortès; et ce qui arriva à ce sujet; et il faut revenir un peu sur ses pas pour qu'on comprenne bien ce que je vais dire.

J'ai dit dans les chapitres qui ont précédé à quel point on se plaignit de Cortès auprès de Sa Majesté, lorsque la cour était à Tolède. Les auteurs de ces plaintes étaient les partisans de Diego Velasquez, assistés de ceux que j'ai déjà nommés, avec le renfort des lettres d'Albornoz. Comme Sa Majesté y avait ajouté foi, croyant que c'était la vérité, Elle avait dépêché l'amiral de Santo-Domingo avec un grand nombre de soldats, pour aller arrêter Cortès et tous ceux qui l'aidèrent à mettre Narvaez en déroute. J'ai dit aussi que le duc de Bejar, don Alvaro de Zuñiga, aussitôt qu'il l'eut su, avait été prier Sa Majesté de ne pas ajouter foi à des lettres écrites par des ennemis de Cortès, avant de s'être informée de la vérité

à d'autres sources. L'amiral ne partit pas, et j'en ai dit les raisons; j'ai dit aussi que Sa Majesté prit des mesures pour envoyer un hidalgo qui se trouvait alors à Tolède, le licencié Luis Ponce de Leon, parent du comte d'Alcaudete, avec ordre d'ouvrir une enquête, et, s'il trouvait Cortès coupable, de le châtier de manière à faire une éclatante justice. Pour qu'il ne méconnût aucune des accusations portées contre Cortès, cet envoyé emportait avec lui des mémoires contenant l'exposé de tous les griefs et de toutes les informations qui devaient servir de base à l'enquête. Il partit donc avec trois navires — je ne me rappelle pas bien si c'était trois ou quatre — et, favorisé par le beau temps, il arriva au port de Saint-Jean d'Uloa. Il débarqua et s'en vint à la ville de Medellin. Comme on apprit qui il était, et sa qualité de juge chargé d'ouvrir une enquête contre le conquérant, un majordome de celui-ci, qui résidait au port, Gregorio de Villalobos, se hâta d'en instruire Cortès, qui le sut à Mexico au bout de quatre jours. Il fut surpris par cette arrivée si subite. Il eût voulu la connaître à l'avance, pour aller rendre tous les honneurs au licencié, et lui faire la meilleure réception possible.

Au moment où les lettres lui arrivèrent, il était au couvent de Saint-François, pour y recevoir la communion et prier avec humilité pour que Dieu lui vînt en aide en toutes choses. Comme il ne put douter de la nouvelle, il dépêcha à l'instant des messagers pour savoir quels étaient ceux qui venaient, et s'ils apportaient des lettres de Sa Majesté. Mais, deux jours après que la première nouvelle en avait été reçue, arrivèrent trois messagers envoyés par le licencié Luis Ponce de Leon, avec des lettres pour Cortès. L'une d'elles était de Sa Majesté. Il y vit la confirmation du fait que l'Empereur avait ordonné de contrôler sa conduite. En voyant les missives royales,

il les baisa et les porta à son front humblement et avec le plus grand respect, en disant qu'il se trouvait honoré de ce que Sa Majesté daignât envoyer quelqu'un pour l'écouter en toute justice. Incontinent, il dépêcha des messagers porteurs de sa réponse à Luis Ponce lui-même, avec de douces paroles et des promesses beaucoup mieux exprimées que je ne saurais moi-même le dire, le priant de lui faire savoir par lequel des deux chemins il désirait venir, attendu qu'il y avait à la fois une grande route et un chemin de traverse pour arriver à la capitale. Il désirait le savoir, afin de préparer ce qui convenait au service de l'envoyé d'un si puissant Roi et seigneur.

Aussitôt qu'il eut lu les lettres, le licencié répondit qu'il était arrivé très-fatigué de la mer, qu'il voulait se reposer quelques jours, et qu'il lui rendait grâces pour les bons sentiments dont il faisait preuve. Quelques habitants de Medellin étaient ennemis de Cortès; quelques autres, pris parmi les exilés du Panuco, avaient fait la campagne de Honduras et n'étaient pas bien avec lui. Ils se mirent d'accord avec des lettres qu'écrivirent de Mexico à Luis Ponce plusieurs autres ennemis du conquérant, et ils dirent au juge que Cortès voulait faire justice du Factor et du Veedor avant que le licencié arrivât à Mexico. Ils l'avertissaient qu'il eût à bien veiller sur sa personne, attendu que Cortès ne lui avait fait offrir ses services avec tant d'insistance qu'afin de savoir par lequel des deux chemins il voulait faire son voyage, et qu'ainsi il pût mieux se défaire de sa personne; que, du reste, il ne fallait nullement croire ni à ses paroles, ni à ses promesses. Ils lui dirent encore bien d'autres méchancetés dont Cortès se serait rendu coupable, soit au sujet de Narvaez et de Garay, soit à propos des soldats qu'il avait abandonnés dans le Honduras, et des trois mille Mexicains qui moururent dans ce voyage. Ils ajou-

taient, sur ce chapitre, que sans doute le capitaine Diego de Godoy, qui était resté sur les lieux, avec environ trente soldats malades, était déjà mort ainsi que tous ses hommes. (Ce qu'ils dirent de Godoy et de ses soldats se trouva être la vérité.) Les auteurs de ces rapports suppliaient le juge de partir sans retard et rapidement pour Mexico, sans souci d'autres affaires ; qu'il prît exemple sur ce qui était arrivé à Narvaez, à l'*adelantado* Garay, et à Christobal de Tapia, auquel Cortès ne voulut point obéir, et qu'il renvoya par où il était venu. Ils accumulèrent encore contre Cortès beaucoup d'autres accusations de torts et de folies dont il se serait rendu coupable, afin de prévenir le juge contre lui, et finirent en lui donnant l'assurance que Cortès ne lui obéirait nullement.

Le licencié Luis Ponce avait amené avec lui plusieurs hidalgos. C'étaient l'alguazil mayor Proaño, natif de Cordova, avec un de ses frères ; Salazar de la Pedraza, qui venait pour commander la forteresse et qui mourut aux premiers jours de douleur de côté ; un certain licencié ou bachelier Marcos de Aguilar ; un soldat du nom de Bocanegra, de Cordova, et quelques moines de l'ordre de Saint-Dominique, dont le provincial était fray Tomas Ortiz, que l'on disait avoir été quelque temps prieur dans un pays dont je ne me rappelle plus le nom. Du reste, tous ceux qui vinrent en sa compagnie disaient qu'il était plus apte à négocier des affaires qu'à exercer son ministère sacré. Je voulais donc dire que Luis Ponce prit conseil de ces hidalgos qui venaient en sa compagnie, pour décider s'il irait, oui ou non, à Mexico. Tous furent d'avis qu'il devait partir et ne s'arrêter ni jour ni nuit en route, car ils ajoutaient foi à toutes les méchancetés qu'on venait de dire de Cortès. Il en résulta que, lorsque les messagers de celui-ci arrivèrent à Medellin avec ses lettres, en réponse à celle que le licencié avait écrite, et

avec de bonnes provisions qu'ils avaient apportées pour la route, le licencié se trouvait déjà près d'Iztapalapa.

Une grande réception l'attendait dans cette ville, où il eut le spectacle d'une vive allégresse et du contentement que Cortès ressentait à propos de son arrivée, et qu'il témoigna en lui faisant offrir un grand banquet. Lorsqu'on y eut mangé d'excellentes choses, Andrès de Tapia, qui avait rempli l'office de maître d'hôtel, demanda au licencié s'il voulait qu'on lui servît de la crême de lait et du fromage frais, choses rares et considérées comme des primeurs en ce temps-là. Tous les caballeros qui dînaient avec lui se réjouirent de la proposition et acceptèrent l'offre. Or, la crême et les fromages étaient délicieux. Quelques-uns des convives en mangèrent tellement que l'un d'eux en eut l'estomac dérangé, et il rendit l'excédant, parce qu'il avait réellement consommé outre mesure. Les autres personnes n'eurent nulle conscience que cela leur eût fait aucun mal. Ce fut alors que ce moine qui venait en qualité de prieur ou de provincial, fray Tomas Ortiz, prétendit que la crême et les fromages étaient mêlés de réalgar et que cette crainte l'avait empêché d'en manger. Mais quelques-uns des convives affirmèrent qu'ils avaient vu le moine s'en rassasier en disant que c'était excellent. Comme Tapia avait eu l'office de maître d'hôtel ce jour-là, il fut soupçonné d'une action dont il n'eut jamais la pensée. D'ailleurs, Cortès n'assistait pas à cette réception d'Iztapalapa, ayant dû rester à Mexico; on répandit secrètement le bruit qu'il avait envoyé à Luis Ponce un bon présent en disques et lingots d'or. Quant à moi, je l'ignore et je ne l'affirme nullement, d'autant moins que bien des gens disaient que rien de pareil ne s'était passé.

Iztapalapa étant située à deux lieues de Mexico, Cortès avait préparé des courriers pour qu'on l'avertît du moment

où le juge partirait pour la capitale, afin qu'il pût aller au-devant de lui. Il y fut, en effet, à la tête de toute la cavalerie qu'il y avait dans la ville, et dont firent partie Gonzalo de Sandoval, le Trésorier Alonso de Estrada, le Contador, tous les membres du corps municipal, les conquérants, Jorge de Alvarado et Gomez de Alvarado. Quant à Pedro de Alvarado, il n'était pas à Mexico dans ce moment-là, mais à Guatimala, à la recherche de Cortès et de nous tous. Beaucoup d'autres caballeros, nouvellement arrivés de Castille, sortirent également pour assister à la réception. Lorsque la rencontre eut lieu sur la chaussée, Cortès et Luis Ponce se firent les plus grandes politesses. Le licencié se conduisit, pour toutes choses, en homme bien élevé; il refusait d'abord de marcher à la main droite, ainsi que Cortès prétendait lui en faire les honneurs; il se fit prier longtemps et il n'accepta enfin qu'après un grand échange de courtoisies. A leur entrée dans la ville, Luis Ponce ne put s'empêcher d'admirer ses puissants éléments de résistance, comme il avait admiré déjà le grand nombre de villes qui frappèrent ses regards autour de la lagune. Il regardait comme incontestable que jamais il n'y eut un capitaine au monde qui conquît tant de pays et réussît à prendre une si forte place avec aussi peu de soldats. Ce fut avec ces conversations qu'ils arrivèrent au monastère de San Francisco, où on leur dit une messe après laquelle Cortès pria le licencié Luis Ponce de vouloir bien présenter les provisions royales et faire tout ce que Sa Majesté lui avait ordonné, parce que lui, Cortès, à son tour, aurait à réclamer justice contre le Factor et le Veedor. Le licencié répondit qu'on réserverait ce soin pour le jour suivant. De là, Cortès, accompagné de toute la cavalerie qui était allée le recevoir, le conduisit dans ses palais pour qu'il y prît sa résidence dans des appartements ornés de tapisseries. Il lui fut servi un dîner d'apparat avec tant

de vaisselle d'or et d'argent, et dans un ordre si parfait que Luis Ponce dit lui-même à voix basse à l'alguazil mayor Proaño et à un certain Bocanegra qu'à juger Cortès dans ses manières, dans ses paroles et dans ses façons d'agir, on aurait cru qu'il était depuis bien longtemps un grand seigneur.

J'abandonnerai ces louanges, puisqu'elles n'intéressent nullement notre récit, pour dire que le lendemain ils se rendirent tous à l'église principale. La messe étant dite, ordre fut donné de réunir le corps municipal de la capitale, les employés des finances royales, les capitaines et les conquérants du Mexique, pour qu'ils eussent à se présenter au licencié. Lorsque celui-ci s'en vit entouré, deux notaires ou greffiers étant présents, l'un représentant la municipalité, l'autre venu avec lui de Castille, il présenta ses provisions royales que Cortès s'empressa de baiser avec respect et de porter sur sa tête en disant qu'il y donnait obéissance, comme étant les ordres et les lettres de son Roi et seigneur, et il ajouta que, la poitrine inclinée vers la terre, il accomplirait toutes les volontés royales. Même chose fut faite par tous les conquérants, le corps municipal et les employés des finances de Sa Majesté. Après cela, le licencié prit les bâtons de justice des mains de l'alcalde mayor, des alcaldes ordinaires, de la hermandad et des alguazils. Après les avoir eus quelques instants en son pouvoir, il les leur rendit, et dit à Cortès : « Seigneur capitaine, Sa Majesté m'ordonne de prendre en mains les pouvoirs de gouvernement que vous avez exercés ; ce n'est pas que vous ne soyez digne de beaucoup d'autres et plus hauts emplois, mais nous devons faire ce que notre Roi et seigneur commande. » Cortès lui rendit grâces du ton le plus respectueux en disant qu'il serait toujours prêt à faire ce qui serait ordonné pour le service de Sa Majesté, ce que Luis Ponce verrait bientôt,

de même qu'on reconnaîtrait, au moyen des informations et enquêtes, combien il avait servi loyalement notre Roi et seigneur, et à quel point avaient été empreints de méchanceté les conseils qu'on avait donnés au licencié et les lettres qui lui avaient été écrites. Luis Ponce répondit que partout où il y a des hommes bons, il y en a aussi qui ne le sont pas; qu'ainsi va le monde ; qu'en fin de compte, on dit toujours du bien de ceux qui ont fait de bonnes œuvres, et le contraire arrive à ceux qui en ont fait de mauvaises. C'est à cela que cette journée fut employée.

Le lendemain, après qu'il eut entendu la messe dans le palais même où il logeait, le licencié, employant les plus grands égards, fit appeler Cortès par un caballero. Alors, en présence du prieur fray Tomas Ortiz, et en l'absence de tous autres, la réunion étant entre eux trois, le licencié Luis Ponce dit à Cortès d'un ton respectueux : « Seigneur capitaine, vous n'ignorez pas que Sa Majesté m'a ordonné d'attribuer de bons Indiens en *encomienda* à tous les conquérants qui vinrent de l'île de Cuba et s'employèrent à conquérir ce pays et cette capitale, ainsi qu'à tous les autres conquérants qui arrivèrent ensuite, avec la recommandation de donner la préférence et d'attribuer des faveurs spéciales à ceux qui vinrent les premiers. Je m'exprime ainsi parce que j'ai su que plusieurs des conquérants qui partirent avec vous n'ont reçu que des *repartimientos* misérables, tandis que vous en avez donné de meilleurs à des personnes sans mérite qui sont arrivées récemment de Castille. S'il en est ainsi, vous devez savoir que ce n'est pas pour cela que Sa Majesté vous a nommé gouverneur, mais pour accomplir ses royaux commandements. » Cortès répondit qu'il avait donné des Indiens à tout le monde, et que le hasard avait voulu que les uns en reçussent de bons, et les autres de pires; que tout cela pouvait être corrigé puisque c'était à cette inten-

tion que le juge était venu de Castille, et très-certainement les conquérants l'avaient bien mérité.

Il fut également demandé à Cortès ce qu'il en était des conquérants qu'il avait emmenés au Honduras en sa compagnie, comment il se faisait qu'il les y eût abandonnés mourants de faim, un certain Godoy surtout qu'il laissa à la tête de quarante ou cinquante hommes à Puerto de Caballos, et que les Indiens assassinèrent parce que tous ceux qui l'entouraient étaient malades. (Tout cela devint vérité ainsi que j'aurai l'occasion de le dire.) Le licencié ajouta qu'il eût été juste que, puisqu'ils avaient contribué à gagner cette capitale et la Nouvelle-Espagne, ils se reposassent en jouissant des résultats, tandis qu'on emploierait les nouveaux venus de Castille à conquérir d'autres pays et à les coloniser.

Il s'informa de Luis Marin et de Bernal Diaz del Castillo, nominalement de quelques autres encore et en général de tous ceux que Cortès avait emmenés. Celui-ci répondit que pour attaquer et faire la guerre il n'oserait point aller dans de lointains pays sans avoir à ses côtés des soldats bien éprouvés; que, du reste, ces conquérants ne tarderaient pas à être dans la capitale, puisqu'ils étaient en chemin pour y retourner, et que le licencié pourrait s'occuper de leur venir en aide et de leur donner de bonnes commanderies d'Indiens.

Luis Ponce lui demanda encore, et cette fois avec un certain ton de dureté, pourquoi il avait marché contre Christoval de Oli à une si grande distance, sans l'autorisation de Sa Majesté, en abandonnant Mexico et l'exposant à se perdre. Cortès répondit que, comme capitaine général de Sa Majesté, il avait cru que cela convenait à son royal service, afin d'éviter pour l'avenir que d'autres capitaines se soulevassent, et que du reste il en avait donné connaissance d'abord à Sa Majesté.

En outre, le licencié interrogea Cortès au sujet de la déroute et de la captivité de Narvaez; il voulut savoir pourquoi Francisco de Garay avait perdu sa flotte et ses soldats et était mort si rapidement; comment et pourquoi Cortès avait fait rembarquer Christobal de Tapia. Il demanda encore bien d'autres choses dont je ne fais pas ici mention. Cortès répondit à tout en donnant de si bonnes raisons que Luis Ponce en parut satisfait sur bien des points. Du reste, toutes ces demandes étaient consignées dans les mémoires que le licencié avait apportés de Castille et dans ses notes à propos des nombreux rapports qu'on lui avait faits en route et sur d'autres choses qui résultaient des informations prises à Mexico.

Après cela Cortès se rendit à sa demeure. Quant à fray Tomas Ortiz, qui avait assisté à la conférence, il alla prendre à part trois conquérants amis de Cortès pour leur dire que Luis Ponce voulait lui trancher la tête, parce que tel était l'ordre de Sa Majesté, et que pour en arriver à ce résultat il lui avait fait subir l'interrogatoire que nous venons de détailler. Le moine ne s'arrêta pas là, car, le lendemain de bonne heure, il le répéta à Cortès dans les termes suivants : « Seigneur capitaine, comme je vous aime fort, et que c'est un devoir de mon ministère d'avertir en pareil cas, je crois devoir vous dire que Luis Ponce est porteur de pouvoirs de Sa Majesté pour vous faire égorger. » Lorsque Cortès reçut cette confidence, après l'interrogatoire que j'ai dit, il devint chagrin et pensif, quoique, d'autre part, on lui eût assuré que ce moine était un homme turbulent et de mauvais cœur, et qu'il ne fallait pas croire grand'chose de ce qu'il disait. Il paraît, en effet, qu'il n'avait adressé ces paroles à Cortès qu'afin de lui inspirer l'idée de le prendre pour intermédiaire et son intercesseur, dans le but d'éviter l'exécution d'un pareil ordre, et aussi afin que Cortès le ré-

compensât avec quelques lingots d'or. D'autres personnes prétendirent que Luis Ponce avait été lui-même l'auteur de ce bruit, pour inspirer de la crainte à Cortès et se faire adresser des prières tendant à empêcher ce supplice. Cortès, ayant compris la situation, répondit au moine, avec grande politesse et en lui faisant mille promesses, que jusque-là il avait eu la confiance que Sa Majesté, en sa qualité de Roi très-chrétien, enverrait répandre sur lui ses faveurs pour les bons, nombreux et loyaux services qu'il lui avait toujours rendus; qu'on ne le trouverait coupable d'aucune félonie, il en avait la pleine confiance, et qu'il tenait le señor Luis Ponce pour un homme incapable de s'écarter des ordres donnés par Sa Majesté. Entendant cela et voyant que Cortès ne le priait nullement d'intercéder pour lui auprès de Luis Ponce, le moine en resta tout confus. Je dirai ce qui advint encore; mais jamais Cortès ne lui donna aucune des sommes qu'il lui avait promises.

CHAPITRE CXCII

Comme quoi le licencié Luis Ponce, après avoir présenté les provisions royales et reçu hommage, fit annoncer publiquement qu'une enquête était ouverte contre Cortès et tous ceux qui avaient rempli des fonctions judiciaires; comme quoi encore il fut atteint du mal de *modorra* et en mourut, et de ce qui arriva encore.

Lorsque Luis Ponce eut présenté les royales provisions et qu'avec tous les signes du respect il eut reçu obéissance de Cortès, du corps municipal et des conquérants, il fit publier qu'une enquête générale était ouverte au sujet de Cortès, des magistrats et de tous ceux qui avaient été capitaines. Il fallut voir alors avec quelle précipitation

présentèrent leurs plaintes contre Cortès beaucoup de gens qui n'étaient pas bien avec lui et d'autres qui réclamaient en toute justice. Les témoins accouraient en foule et la ville se remplit de débats judiciaires. Les uns prétendaient qu'il ne leur avait pas donné leur part d'or ainsi qu'il y était obligé; les autres se plaignaient de n'en avoir point reçu d'Indiens, conformément aux ordres de Sa Majesté, tandis qu'il les donnait à des créatures de son père Martin Cortès et à d'autres individus qui n'avaient que le mérite d'être les serviteurs de personnages de Castille. Quelques-uns lui réclamaient des chevaux qu'on leur avait tués dans les guerres, en alléguant que, quoiqu'il y eût eu un grand butin en or où l'on aurait pu puiser pour payer, on ne les avait nullement indemnisés, afin de garder tout ce que l'on avait acquis. Quelques autres se plaignaient d'atteintes portées à leurs personnes par ordre de Cortès.

Revenons-en à notre enquête pour dire qu'à peine elle était ouverte, que Notre Seigneur Jésus-Christ, pour nos péchés et notre malheur, permit que le licencié Luis Ponce tombât malade de *modorra*. Il fut pris d'une forte fièvre en venant d'entendre la messe au monastère de San Francisco. S'étant mis au lit, il fut pendant quatre jours somnolent, sans avoir les idées bien nettes; la plus grande partie du jour et de la nuit se passait à dormir. Les médecins qui le soignaient, le licencié Pedro Lopez, le docteur Ojeda et un autre praticien que le malade avait amené de Castille, comprirent bien clairement cet état et furent tous d'avis qu'il se confessât et reçût les saints sacrements. Le licencié lui-même s'y soumit volontiers et, lorsqu'il eut accompli ce devoir avec la plus grande humilité et contrition, il fit son testament, par lequel il désignait pour le remplacer dans le gouvernement le licencié Marcos de Aguilar qu'il avait amené de l'île Española.

Quelques personnes assuraient qu'il était bachelier et nullement licencié et qu'il n'avait point les aptitudes propres au commandement. Les conditions de cette transmission de pouvoirs furent que tous les procès et débats, enquêtes et emprisonnement du Factor et du Veedor resteraient en l'état où cela se trouverait à sa mort, jusqu'à ce que Sa Majesté fût instruite de ce qui se passait. Ordre devait être donné à ce sujet pour que des messagers partissent avec un navire afin d'informer Sa Majesté. Le testament fait, et les affaires spirituelles étant en règle, le licencié rendit son âme à Notre Seigneur Jésus-Christ le neuvième jour de sa maladie.

Après sa mort, le deuil et la tristesse furent grands et ressentis vivement par tous les conquérants, qui le pleurèrent comme s'il eût été leur père, car ils comprenaient que le défunt était réellement venu dans ce pays pour faire justice et récompenser tous ceux qui auraient servi convenablement Sa Majesté, comme il le recommandait avant de mourir. On trouva, consigné dans les instructions qu'il apportait de Sa Majesté, l'ordre de donner aux conquérants les meilleurs *repartimientos* d'Indiens, de manière qu'ils se reconnussent préférés en toutes choses. Cortès et la plus grande partie des caballeros de la capitale se revêtirent d'habits de deuil. On inhuma Ponce de Leon en grande pompe à San Francisco, et l'on brûla à ses funérailles autant de cire qu'on en put alors recueillir. Cette cérémonie se fit réellement avec toute la solennité possible en ce temps-là. J'entendis dire par quelques caballeros, qui assistèrent à sa maladie, que Luis Ponce était musicien et d'humeur joyeuse; on avait pris l'habitude d'aller chez lui pincer de la guitare pour le distraire, et lui-même, dans sa maladie, étant étendu sur son lit, demanda qu'on lui jouât un air de danse, pendant lequel il fredonna, battant du pied la mesure, jusqu'à ce

que l'air fût fini ; il perdit la parole aussitôt que la musique cessa. Quand il fut mort et enterré, comme je viens de le dire, il fallait entendre dans tout Mexico les médisances des gens qui étaient mal avec Cortès et avec Sandoval, disant et affirmant qu'ils lui avaient administré le poison dont il était mort, de même que Cortès l'avait fait pour Francisco de Garay. Celui qui l'affirmait avec le plus d'insistance c'était fray Tomas Ortiz, le prieur de quelques moines qui étaient venus avec lui. Or, il mourut lui-même de *modorra* deux mois après, ainsi que d'autres frères de son ordre. Je veux dire aussi qu'une épidémie pestilentielle s'était déclarée dans le navire avec lequel Luis Ponce était venu ; plus de cent personnes qui y étaient embarquées furent atteintes de *modorra* et de souffrances dont quelques-unes moururent pendant la traversée ; plusieurs autres succombèrent à Medellin après être débarquées. Peu de moines furent épargnés, et le bruit se répandit que cette maladie s'était propagée au Mexique.

CHAPITRE CXCIII

Comme quoi, après la mort du licencié Ponce de Leon, le licencié Marcos de Aguilar commença à gouverner. Des disputes qu'il y eut à ce sujet. Comment il se fit que le capitaine Luis Marin et tous ceux qui marchions en sa compagnie rencontrâmes Pedro de Alvarado qui allait chercher Cortès. Nous nous réjouîmes les uns et les autres, parce que, le pays étant en guerre, nous allions pouvoir le traverser avec moins de danger.

Sans prétendre s'écarter des prescriptions du testament de Luis Ponce, la plus grande partie des conquérants qui étaient mal avec Cortès voulaient que l'enquête se poursuivît telle qu'elle s'était commencée. Mais Cortès objecta que si l'on devait respecter ce testament, on ne

pouvait plus s'occuper de sa personne; néanmoins, si Marcos de Aguilar jugeait à propos de continuer l'enquête, il ferait volontiers des vœux pour elle. Il y avait un autre genre d'opposition de la part du corps municipal, qui prétendait que Luis Ponce n'avait pu ordonner dans son testament que le licencié Aguilar s'emparât seul du gouvernement, d'abord parce qu'il était vieux, caduc, perclus de *bubas* et de peu d'autorité : tout en sa personne en était la preuve; il ne savait rien des choses du pays, et n'en avait jamais eu aucune espèce de notion, de même qu'il ne possédait nulle connaissance sur le mérite des personnes; au surplus, il n'inspirait aucun respect, on lui obéirait difficilement, et, par conséquent, pour que tout le monde ressentît une crainte salutaire et que la justice de Sa Majesté fût acceptée avec soumission, il devait choisir Cortès pour son collègue au gouvernement, jusqu'à ce que Sa Majesté en disposât autrement. Mais Marcos de Aguilar répondit qu'il ne s'écarterait en rien de ce que Luis Ponce avait fixé dans son testament, qu'il gouvernerait seul, et que si on voulait lui imposer un autre gouverneur par la force, on ne ferait nullement ce que Sa Majesté avait ordonné. Sans parler des remontrances de Marcos de Aguilar, Cortès redoutait réellement les conséquences de toute autre détermination. Les fondés de pouvoirs des villes et des bourgs de la Nouvelle-Espagne eurent beau le solliciter pour qu'il s'efforçât d'entrer au gouvernement, promettant d'amener peu à peu par de bonnes paroles Marcos de Aguilar à cette résolution, en lui faisant voir qu'il était très-souffrant et que c'était un service à rendre à Dieu et à Sa Majesté; je le répète, on eut beau faire et beau dire, Cortès ne voulut pas qu'on insistât sur ce point, et prétendit que le vieux Aguilar devait gouverner seul. Et cependant il était tellement impotent, tellement étique, qu'une femme de Cas-

tille lui donnait à teter, et qu'il avait chez lui des chèvres dont il buvait le lait. En ce même temps, au surplus, un fils qu'il avait amené avec lui mourut de *modorra*, de la même manière que Luis Ponce.

J'abandonnerai ce sujet pour le reprendre en son lieu. Je veux maintenant porter mes pas en arrière pour dire ce que fit le capitaine Luis Marin, qui était resté à Naco avec tout son monde, en attendant la réponse de Sandoval, qui devait lui dire si Cortès s'était oui ou non embarqué. Nous ne reçûmes jamais ses lettres. On se rappelle que j'ai dit comme quoi Sandoval se sépara de nous pour aller faire embarquer Cortès vers la Nouvelle-Espagne, avec promesse de nous écrire ce qui arriverait, afin que nous fissions route vers Mexico sous les ordres de Luis Marin. Quoique Sandoval et Cortès eussent écrit par deux voies différentes, nous ne reçûmes jamais leurs lettres, parce que Saavedra eut la méchanceté de ne pas vouloir nous les envoyer. Il fut alors convenu entre Luis Marin et nous tous que, sans retard, quelques-uns de nos cavaliers iraient à Truxillo prendre des nouvelles de Cortès. Francisco Marmolejo fut désigné pour commander cette petite expédition, et je fus un des dix qui en firent partie. Nous traversâmes un pays hostile jusqu'à Olancho, qui s'appelle actuellement Guayape ; c'est le district où l'on exploita plus tard de riches mines d'or. Là, deux Espagnols malades et un nègre nous donnèrent la nouvelle que Cortès s'était embarqué peu de jours auparavant avec tous les caballeros et conquérants qui étaient avec lui ; que la ville de Mexico l'avait envoyé chercher, tous ses habitants étant désireux d'être à son service ; qu'un moine franciscain était venu à sa recherche, et qu'un cousin de Cortès, nommé Saavedra, restait en qualité de capitaine, près de là, au milieu de villages hostiles. Nous nous réjouîmes de ces nouvelles,

et nous écrivîmes au capitaine Saavedra au moyen d'Indiens de ce village d'Olancho, qui était pacifié. Nous reçûmes en quatre jours sa réponse, dans laquelle il nous faisait plusieurs rapports. Nous rendîmes grâces à Dieu et, à grandes journées, nous arrivâmes à l'endroit où Luis Marin se trouvait. Je n'ai pas oublié que nous lançâmes des pierres contre le pays que nous venions de quitter, espérant bien qu'avec l'aide de Dieu nous serions bientôt à Mexico.

En marchant toujours, nous rencontrâmes Luis Marin dans un village appelé Acalteca. Il se réjouit beaucoup des nouvelles que nous apportions. Étant ensuite partis vers le village de Madiani, nous y trouvâmes six soldats de la compagnie de Pedro de Alvarado, qui allaient nous chercher. L'un d'eux était Diego de Villanueva, conquérant et bon soldat, un des fondateurs de cette ville de Guatimala, et natif de Villanueva de la Serena, dans le Maestrazgo de Alcantara. En nous reconnaissant, nous nous embrassâmes les uns les autres, et comme nous nous informions du capitaine Pedro de Alvarado, ils répondirent qu'il était non loin de là avec plusieurs caballeros, marchant à la recherche de Cortès et de nous tous. Ils nous racontèrent ce qui était arrivé à Mexico, comment on avait fait appeler Pedro de Alvarado pour qu'il se chargeât du gouvernement, et la raison qui l'empêcha d'y aller, c'est-à-dire la crainte du Factor, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Ayant continué notre route, nous rencontrâmes au bout de deux jours Pedro de Alvarado et ses soldats près du village de la Choluteca Melalaca. Je ne saurais dire à quel point il se réjouit d'apprendre que Cortès était retourné à Mexico, car il évitait ainsi la nécessité d'un pénible voyage à sa recherche. Ce fut un grand souci de moins pour tout le monde.

Pendant que nous étions à Choluteca, vinrent plusieurs capitaines de Pedro Arias de Avila : c'étaient Garavito, Campañon et d'autres dont je ne me rappelle pas les noms. Ils nous dirent qu'ils venaient à la découverte du pays et pour fixer des limites avec Pedro de Alvarado. Étant arrivés nous-mêmes avec Luis Marin, nous nous trouvâmes pendant trois jours dans ce village réunis ensemble, les gens de Pedro Arias, ceux de Pedro de Alvarado et les nôtres. Ce fut là que Pedro de Alvarado chargea Gaspar Arias de Avila, qui lui était dévoué et qui devint plus tard habitant de Guatimala, de traiter certaines affaires avec Pedro Arias de Avila. J'entendis dire que c'était à propos de mariages. Quoi qu'il en soit, la troupe de Pedro Arias resta dans ce village, tandis que nous prîmes la route de Guatimala. Il pleuvait très-fort en ce temps-là; aussi rencontrâmes-nous, avant d'arriver à la province de Cuzcatlan, une rivière appelée Lempa, grossie au point qu'il ne nous fut pas possible de la traverser. Nous fûmes d'avis de couper un énorme *ceiba* dont le tronc était si gros que nous pûmes y creuser la plus grande canoa que j'eusse vue jusque-là. Ce fut ainsi qu'au prix de difficultés inouïes nous pûmes passer cette rivière. Mais nous n'avions pas un grain de maïs. Nous arrivâmes ensuite à des villages du nom de Chapanastèques où les Indiens tuèrent un de nos soldats appelé Nicuesa, et en blessèrent trois autres qui étaient allés à la recherche de vivres et qui fuyaient en déroute lorsque nous pûmes accourir à leur aide. Le fait resta impuni parce que nous ne voulûmes pas nous arrêter. C'est dans cette province que se trouve aujourd'hui colonisé le bourg de San Miguel.

De là nous arrivâmes à la province de Cuzcatlan qui était en guerre ; nous y trouvâmes des vivres abondants. Nous étant mis ensuite en route vers certains villages

situés près de Petapa, nous donnâmes dans des sierras où les Guatimaltèques avaient fait des coupures dans le roc, et, mettant à profit des ravins profonds, ils nous y attendirent de pied ferme. Il nous fallut trois jours pour prendre ces positions et passer outre. Je reçus là un coup de flèche qui ne me fit qu'une blessure légère. Cela nous conduisit à Petapa, et le lendemain nous entrâmes dans cette vallée que nous surnommâmes *del Tuerto*, où se trouve actuellement édifiée la capitale de Guatimala. A cette époque, tout le pays était soulevé et opposé à notre passage. Je me rappelle qu'en descendant un coteau nous sentîmes tout à coup le sol trembler d'une telle façon que plusieurs soldats tombèrent à terre, car la secousse dura assez longtemps. Nous nous dirigeâmes ensuite vers le site où se trouvait la ville de Guatimala la vieille, résidence des caciques Cinacan et Sacachul. Il y avait, à peu de distance avant d'entrer à la ville, un ravin très-profond dans lequel nous attendaient tous les bataillons guatimaltèques dans le but d'empêcher notre passage; mais nous les fîmes reculer avec leur malechance, et nous fûmes passer la nuit dans la ville. Les logements et les maisons étaient somptueusement édifiés et richement entretenus, comme appartenant à des caciques et grands seigneurs qui dominaient toutes les provinces des environs.

Nous en sortîmes pour aller camper en rase campagne. Nous fîmes des baraquements où nous passâmes dix jours pleins, pendant lesquels Pedro de Alvarado envoya deux fois faire des offres de paix aux habitants de Guatimala et à d'autres villages qui se trouvaient dans ce district. Ce fut pour attendre leurs réponses que nous prolongeâmes notre séjour en cet endroit. Aucun d'eux ne voulut se soumettre. Nous nous résolûmes donc à continuer notre route en faisant de fortes journées; mais nous ne

jugeâmes pas à propos de passer par l'endroit où Pedro de Alvarado avait laissé sa troupe aux ordres de son frère Gonzalo qui en devint capitaine, parce que tout ce pays nous était hostile. On appelait Olintepeque le village où nous les rencontrâmes. Nous nous y reposâmes quelques jours, après quoi nous nous rendîmes à Soconusco et de là à Teguantepeque. Ce fut dans ce dernier trajet que moururent deux Espagnols habitants de Mexico qui venaient de faire avec nous cette pénible expédition, ainsi qu'un cacique mexicain, appelé Juan Velasquez, qui fut capitaine de Guatemuz. Nous accélérâmes le pas pour arriver ensuite à Guaxaca, parce que nous venions d'apprendre la mort de Luis Ponce et bien d'autres choses que j'ai décrites. On faisait beaucoup d'éloges du défunt en même temps qu'on nous disait qu'il était venu pour faire exécuter les volontés de Sa Majesté. Il nous tardait fort d'arriver à Mexico. Notre troupe se composait de quatre-vingts soldats aux ordres de Pedro de Alvarado.

Arrivés à Chalco, nous fîmes savoir à Cortès que nous entrerions à la capitale le lendemain ; nous le priions de tenir nos logements prêts, et nous lui faisions savoir que nous revenions couverts de haillons, attendu qu'il y avait deux ans et trois mois que nous étions partis de cette ville. Quand on sut à Mexico que nous avions déjà atteint Iztapalapa, Cortès avec plusieurs caballeros et le corps municipal gagnèrent la chaussée pour se porter au-devant de nous et nous recevoir. Avant d'aller nulle autre part, mal vêtus comme nous étions, nous nous rendîmes à l'église principale pour remercier Notre Seigneur Jésus-Christ de nous avoir ramenés dans cette capitale. Au sortir de l'église, Cortès nous conduisit dans ses palais où l'on nous avait préparé un magnifique repas qui fut très-bien servi. Le logement de Pedro de Alvarado se trouvait dans la forteresse, où était sa demeure parce

qu'il en avait été nommé le gouverneur en même temps que des chantiers. Sandoval emmena Luis Marin dans sa maison et Andrès de Tapia installa dans la sienne le capitaine Luis Sanchez et moi. Nous y reçûmes mille politesses. Sandoval m'y envoya des habits pour me vêtir, de l'or et du cacao pour mes besoins. Cortès et plusieurs habitants de la ville se conduisirent de même envers d'autres soldats et amis bien connus qui venaient avec nous.

Le jour suivant, après nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes par la ville, mon camarade le capitaine Luis Sanchez et moi, sous le patronage du capitaine Sandoval et d'Andrès de Tapia avec lesquels nous fûmes rendre visite au licencié Marcos de Aguilar, qui était gouverneur, ainsi que je l'ai dit, par suite des dispositions testamentaires du licencié Luis Ponce qui lui avait transmis ses pouvoirs. Nos protecteurs qui nous accompagnaient expliquèrent à Marcos de Aguilar qui nous étions et les services que nous avions rendus, afin de le prier de nous donner des Indiens à Mexico, parce que ceux de Guaçacualco n'étaient d'aucun produit. Après nous avoir fait les plus grandes promesses, il nous dit qu'il n'avait nul pouvoir pour donner ou ôter des Indiens, attendu que le testament de Luis Ponce de Leon, fait au moment de mourir, avait déterminé que toutes les affaires concernant procès et vacations d'Indiens de la Nouvelle-Espagne resteraient en l'état où elles se trouveraient, jusqu'à ce que Sa Majesté en décidât autrement; que s'il lui était envoyé pouvoir pour distribuer des Indiens, il nous donnerait certainement ce qu'il y avait de mieux dans le pays. Sur ce nous prîmes congé de lui.

En ce même temps, Diego de Ordas revint de l'île de Cuba. On sait que ce fut lui qui écrivit au Factor les lettres dans lesquelles il était dit que nous tous qui étions partis

avec Cortès avions péri dans la campagne. Sandoval et d'autres caballeros lui demandèrent avec quelque aigreur pourquoi il avait écrit ce qu'il ignorait, n'en ayant pas la nouvelle sûre, et à quoi bon ces mauvaises lettres qui auraient pu être la cause de la perte de la Nouvelle-Espagne. A cela Diego de Ordas répondit en jurant ses grands dieux que jamais il n'avait écrit pareille chose, et qu'il s'était borné à dire que dans un village appelé Xicalango étaient venus deux pilotes avec deux bâtiments montés de leurs capitaines et matelots; que dans un combat l'un et l'autre parti s'étaient massacrés, et que les Indiens avaient achevé quelques matelots qui restaient encore vivants dans les navires; que l'on eût à produire ses propres lettres pour vérifier s'il en était ainsi; si le Factor avait ajouté ses commentaires ou changé les lettres d'Ordas pour d'autres, il n'en avait nullement la faute. Pour éclairer le débat le Factor et le Veedor étaient là enfermés dans leurs cages; mais Cortès n'osait exercer sa justice contre eux par égard pour les dispositions de Luis Ponce de Leon. Comme les difficultés ne lui manquaient pas d'autres parts, il résolut de se taire au sujet du Factor jusqu'à ce que vinssent d'autres ordres de Sa Majesté, de crainte qu'il ne lui arrivât malheur sur ce point. D'ailleurs, ce fut alors que Cortès leur intenta un procès pour qu'ils eussent à lui rembourser un grand nombre de ses propres valeurs qu'ils ordonnèrent de vendre ou que l'on consacra à dire des messes pour le repos de son âme, toutes choses qui ne furent que des manœuvres criminelles dans le but de faire croire à la ville que nous étions réellement morts, en rendant tout le monde témoin des bonnes œuvres et des cérémonies que l'on faisait au nom de Cortès. Ce fut au milieu de ce désordre qu'un habitant de Mexico, appelé Juan Caceres, le riche, se rendit acquéreur des biens du conquérant, à la condition

que toutes les messes qui seraient dites pour l'âme de Cortès servissent à la sienne propre.

Maintenant je cesserai de raconter mes vieilles histoires pour dire comme quoi Diego de Ordas s'aperçut qu'on n'avait plus aucun respect pour Cortès, qu'on ne faisait pas le moindre cas de lui depuis l'arrivée de Luis Ponce par lequel le gouvernement lui fut enlevé, que beaucoup de gens perdaient à son propos toute réserve et le tenaient pour peu de chose. Ce voyant, du reste, comme il était réellement homme de bon conseil, il le poussa à organiser son service en grand seigneur, à exiger qu'on lui donnât le titre de Seigneurie, à siéger sous un dais et à ne plus se faire appeler seulement Cortès, mais « don Hernando Cortès. » Ordas lui dit encore de bien se rappeler que le Factor avait appartenu à la maison du grand commandeur don Francisco de Los Cobos qui commandait actuellement toute la Castille, qu'il aurait peut-être besoin un jour de ce personnage; que lui Cortès n'avait pas un grand crédit auprès de Sa Majesté et du Conseil royal des Indes; qu'il se gardât bien par conséquent de donner la mort au Factor avant qu'il fût condamné par la justice, car on soupçonnait à Mexico que son intention était de le faire périr dans sa cage.

Et puisque l'occasion en paraît opportune, je veux dire ici, avant de passer outre, pourquoi, sans aucune explication, quand il s'est agi dans cet écrit de parler de Cortès, je ne l'ai jamais appelé don Hernando, ni gratifié des titres de marquis ou capitaine, mais simplement Cortès tout court; la cause en est à ce que lui-même se glorifiait qu'on l'appelât Cortès seulement, et quant à marquis, il ne l'était pas encore en ce temps-là. Ce nom de Cortès était, en effet, aussi estimé en Castille que Jules César ou Pompée chez les Romains, et de notre temps chez nous Gonzalo Hernandez, surnommé le Grand

Capitaine, ainsi qu'Annibal chez les Carthaginois, ou encore l'invincible caballero Diego Garcia de Paredes.

Cessons de blasonner pour dire que le Trésorier Alonso de Estrada maria deux de ses filles, à cette même époque, l'une avec Jorge de Alvarado, frère de don Pedro de Alvarado, et l'autre avec un caballero du nom de don Luis de Guzman, fils de don Juan de Saavedra, comte de Castellar. Il fut alors convenu que Pedro de Alvarado irait en Castille supplier Sa Majesté de l'honorer du gouvernement de Guatimala et, en attendant, il envoya Jorge de Alvarado terminer la pacification de ce pays en qualité de capitaine. En allant à cette expédition, Jorge de Alvarado prit en route environ deux cents Indiens de Tlascala, de Cholula, de Mexico, de Guacachula et d'autres provinces, qui lui furent d'un grand secours dans cette guerre. Ce fut en ce même temps que Marcos de Aguilar envoya coloniser la province de Chiapa, faisant choix pour cela d'un caballero nommé don Juan Enriquez de Guzman, proche parent du duc de Medina-Sidonia. Il envoya coloniser également la province de Tabasco où se trouve le fleuve Grijalva, par le capitaine hidalgo Baltasar Osorio, natif de Séville. Le capitaine Alonso de Herrera, natif de Xérez, l'un des anciens soldats de Cortès, fut envoyé pour pacifier les villages des Çapotèques, qui se trouvent sur des sierras très-élevées. Je ne raconterai pas actuellement ce que chacun de ces capitaines fit dans sa conquête; je me tairai à ce sujet, jusqu'à ce que le temps vienne d'en reparler. Quant à présent, je veux raconter comment mourut en ce temps-là Marcos de Aguilar, et ce qui arriva relativement à son testament, dans la clause qui remettait le gouvernement aux mains du Trésorier.

CHAPITRE CXCIV

Comme quoi Marcos de Aguilar mourut, ordonnant par testament que le trésorier Alonso de Estrada se chargeât du gouvernement, à la condition de ne rien résoudre au sujet du procès du Factor et du Veedor, ni sur le fait de donner ou de retirer des Indiens, jusqu'à ce que Sa Majesté ordonnât ce qui serait le mieux à sa convenance émanant du pouvoir de Luis Ponce de Leon.

Tandis que Marcos de Aguilar avait en mains les rênes du gouvernement, il était souffrant, étique et malade de *bubas*. Les médecins avaient ordonné qu'il se nourrît du sein d'une femme de Castille et ne prît que du lait de chèvre avec lequel il se soutint près de huit mois. Il finit par succomber à son affection habituelle, compliquée de fièvre. Il ordonna, par disposition testamentaire, que le Trésorier Alonso de Estrada gouvernerait après lui, sans dépasser ni amoindrir les pouvoirs déterminés par Luis Ponce de Leon. Mais le corps municipal de Mexico et les fondés de pouvoirs des villes, qui se trouvaient alors dans la capitale, furent d'avis qu'Alonso de Estrada serait incapable de gouverner seul aussi bien qu'il conviendrait, parce que Nuño de Guzman, qui était venu deux ans auparavant de Castille en qualité de gouverneur de la province du Panuco, dépassait ses limites et entrait dans les domaines de Mexico en disant que c'étaient des dépendances de sa province. Comme d'ailleurs, dès son arrivée, il se conduisait avec peu de mesure, il faisait peu de cas des ordres contenus dans ses provisions. Ainsi, il arriva qu'un habitant de Mexico, appelé Pedro Gonzalez Truxillo, personnage de haute origine, ayant dit ne pas vouloir vivre sous son autorité, mais sous celle de Mexico, attendu que les Indiens de sa commanderie n'ap-

partenaient pas au Panuco, les pourparlers s'étant d'ailleurs poursuivis sur ce ton, Nuño de Guzman, sans plus d'explications, ordonna qu'on le pendît. Il commit, en outre, d'autres folies, et fit pendre encore quelques Espagnols, sous prétexte d'inspirer du respect pour son gouvernement. Il manquait d'égards pour Alonso de Estrada, le Trésorier, dont il ne faisait aucun cas, quoiqu'il fût gouverneur. C'est précisément à la vue de ces folies de Nuño de Guzman que le corps municipal de Mexico et d'autres caballeros habitants de la capitale, dans le but de l'obliger à plus de retenue et à mieux suivre les ordres de Sa Majesté, supplièrent le Trésorier d'associer Cortès à son gouvernement, dans la conviction que cela convenait au service de Dieu et de Sa Majesté. Mais le Trésorier refusa. Quelques personnes prétendent que ce fut Cortès qui ne voulut point accepter, afin d'éviter que de méchantes langues dissent qu'il voulait forcément dominer. On murmurait d'ailleurs le soupçon qu'il avait hâté la mort d'Aguilar, en fournissant ce qui en fut la cause.

Quoi qu'il en soit, on s'arrêta à la mesure d'associer au gouvernement du Trésorier, qui l'accepta, Gonzalo de Sandoval, alors alguazil mayor, et personnellement tenu en haute estime. Mais quelques personnes prétendirent que, si le Trésorier n'opposa pas un refus, c'est qu'il espérait marier une de ses filles avec Sandoval. Plût au ciel que cela eût eu lieu, parce que Sandoval en aurait peut-être acquis plus de prestige, et il serait parvenu à devenir gouverneur en titre, attendu que la Nouvelle-Espagne n'était pas encore arrivée alors au degré de considération qu'elle possède aujourd'hui. Je dois donc dire que, sous le double gouvernement du Trésorier et de Gonzalo de Sandoval, comme en ce pauvre monde il y a partout des hommes qui commettent des folies, il y en eut un, nommé Proaño, qui se vit dans la nécessité de fuir la justice en

s'en allant dans le pays de Xalizco (plus tard il devint très-riche). En sa qualité de gouverneur, Sandoval était tenu de faire justice à son sujet; mais il ne le put aucunement, quelque diligence qu'il y mît, parce que le coupable s'était enfui où il n'était plus possible de le prendre. Faute de ne pouvoir agir, force fut de dissimuler.

Nous laisserons cette affaire pour dire que pendant que l'on faisait, en faveur de l'association de Cortès avec le Trésorier, des démarches qui amenèrent Sandoval au gouvernement, ainsi que je l'ai conté, on conseilla à Alonso de Estrada d'aller en Castille pour faire un rapport, à ce sujet, à Sa Majesté. On le poussait même à dire que Sandoval était devenu l'associé du Trésorier, uniquement parce que celui-ci y fut contraint, afin de ne point se voir obligé de consentir à ce que Cortès gouvernât avec lui. Au surplus, quelques personnes qui n'étaient pas bien avec Cortès écrivirent pour leur propre compte des lettres dans lesquelles on disait qu'il avait fait donner du poison à Luis Ponce de Leon, à Marcos de Aguilar et à l'Adelantado Garay ; ils prétendaient qu'on avait mis du réalgar dans des fromages frais qui furent servis à Iztapalapa, et que, pour cette raison, un moine de l'ordre de Saint-Dominique n'en avait pas voulu manger. Or, tout ce que l'on écrivait ainsi sur Cortès n'était que méchancetés et calomnies inventées pour lui nuire. On y ajoutait l'affirmation qu'il voulait faire mourir le Factor et le Veedor.

Le contador Albornoz, qui n'avait jamais été bien avec Cortès, revint aussi en Castille à cette même époque. Sa Majesté et les membres du Conseil royal des Indes lurent les lettres dont je viens de parler, et entendirent les rapports du contador Albornoz, qui venaient à l'appui de tout ce qui était contraire à Cortès; ils se souvinrent

d'ailleurs des déroutes de Narvaez et de Garay, du retour de Tapia, de ce qu'on racontait sur Catalina Juarez la Mercayda, sa première femme; ils étaient d'ailleurs mal informés sur bien d'autres sujets, et ils ajoutèrent une foi complète à ce qu'actuellement on venait de leur écrire. De tout cela il résulta que Sa Majesté ordonna qu'Alonso de Estrada gouvernerait seul, qu'on rendrait définitif tout ce qu'il avait fait jusque-là, y compris les répartitions d'Indiens, et qu'on eût à retirer de prison et de leurs cages le Factor et le Veedor, en leur rendant leurs biens.

Les provisions royales furent expédiées immédiatement par un navire bon voilier. Il fut décidé au surplus que, pour châtier Cortès de tout ce dont il était accusé, on ferait partir un caballero du nom de don Pedro de la Cueva, grand commandeur d'Alcantara, accompagné de trois cents soldats, aux frais de Cortès, avec ordre de lui trancher la tête s'il était trouvé coupable, et d'exercer la même justice sur tous ceux qui, conjointement avec lui, auraient desservi Sa Majesté; il devait en même temps distribuer entre les divers conquérants les villages qui seraient enlevés à Cortès. Ordre fut donné aussi d'envoyer des juges pour installer un Haut Tribunal à Mexico, dans la confiance qu'ainsi régnerait la bonne justice. Le commandeur don Pedro de la Cueva faisait donc ses préparatifs de départ pour la Nouvelle-Espagne; mais, soit à l'occasion de certains propos qu'il y eut à la cour, soit qu'on ne lui eût point donné autant de milliers de ducats qu'il en demandait pour le voyage, soit encore la crainte de se trouver en conflit avec la justice du Haut Tribunal, l'expédition traîna en longueur, et enfin il ne partit point Peut-être la cause principale fut-elle que le duc de Bejar s'offrit encore une fois pour notre caution.

Pour en revenir au Trésorier, je dois dire que, se voyant à ce point honoré des faveurs de Sa Majesté, tant

de fois gouverneur, à présent encore chargé par l'Empereur de gouverner seul, comme on lui faisait d'ailleurs croire qu'on avait informé Sa Majesté qu'il était fils du Roi catholique, il devint très-glorieux, et j'avoue qu'il avait raison. Sa première mesure fut d'envoyer à Chiapa comme capitaine un de ses cousins nommé Diego de Mazariegos ; il était chargé d'ouvrir une enquête sur la conduite de don Juan Enriquez de Guzman, qui avait été envoyé au même titre par Marcos de Aguilar. Guzman fut convaincu d'avoir commis plus de vols dans cette province qu'il n'y avait fait de bonnes actions. Le Trésorier envoya aussi conquérir et pacifier les villages des Çapotecas et Minxes. On devait les attaquer par deux points à la fois, afin de les mieux obliger à se soumettre. Le commandant choisi pour entamer l'expédition par le nord fut un certain Barrios, nouvellement arrivé de Castille à Mexico, qui avait été, disait-on, un très-vaillant capitaine en Italie. — Il ne faut pas le confondre avec Barrios de Sevilla, qui fut le beau-frère de Cortès. — Il emmena cent soldats dont plusieurs arbalétriers ou gens d'escopette. Il était déjà arrivé, avec tout son monde, dans une partie des villages çapotèques, connus sous le nom de Tiltepeque, lorsqu'une nuit les naturels du lieu tombèrent sur lui et sa troupe d'une manière si subite, que Barrios et plusieurs soldats furent tués, et les autres reçurent des blessures. Il est même certain que tous eussent péri, s'ils ne se fussent résolus à prendre la fuite et à aller se réfugier dans des villages déjà pacifiés. Par ce fait, on verra la différence qu'il y a entre les anciens conquérants et les nouveaux venus de Castille qui ne connaissent rien des ruses et de la manière de guerroyer des Indiens. Et voilà à quoi aboutit cette campagne.

Parlons maintenant de l'autre capitaine nommé Figuero, natif de Caceres, qui entreprit son attaque par Guaxaca;

on disait qu'il avait déjà commandé en Espagne; il était, du reste, un des amis du trésorier Alonso de Estrada. Il amenait cent soldats de ceux nouvellement arrivés de Castille à Mexico; plusieurs d'entre eux étaient arbalétriers ou gens d'escopette; il y avait même dix hommes à cheval. En arrivant aux provinces des Çapotèques, Figuero fit appeler un certain Alonso de Herrera, qui commandait trente hommes parmi ces villages, par suite de l'ordre qu'il en avait reçu de Marcos de Aguilar, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en a traité. Alonso de Herrera se rendit à l'appel de Figuero qui avait pour instructions de le maintenir sous son commandement. Soit que leurs propos eussent été trop vifs, soit que Herrera refusât de rester en compagnie de Figuero, tous deux mirent l'épée à la main et Herrera blessa grièvement Figuero, ainsi que trois de ses soldats qui lui portaient secours. Se voyant ainsi blessé, avec un bras hors d'usage, n'osant d'ailleurs pas pénétrer au milieu des sierras des Minxes qui étaient très-hautes et très-difficiles à pacifier, remarquant en outre que les soldats qu'il avait amenés étaient impropres à cette conquête, Figuero prit le parti d'employer son temps à violer les sépultures des caciques de cette province. Il y trouva une très-grande quantité de joyaux d'or, avec lesquels on avait coutume, autrefois, d'inhumer les principaux personnages de la contrée. Il mit à cette opération un tel zèle qu'il en retira environ cent mille piastres d'or. Après y avoir ajouté d'autres objets de prix qu'il enleva de deux de ces villages, il résolut d'abandonner la campagne et de s'éloigner de ces peuplades qu'il laissa dans un état de guerre pire que celui où elles étaient quand il y arriva.

Il revint à Mexico, et, de là, il partit pour la Castille avec son or. S'étant embarqué à Vera Cruz, il eut si mauvaise chance que le navire avec lequel il était parti essuya

une grosse tempête et fut jeté à la côte non loin du port, de sorte que Figuero y périt avec son or; quinze passagers se noyèrent et tout fut perdu. Et voilà où aboutirent les capitaines que le Trésorier envoya pour conquérir des villages qui ne furent réellement pacifiés que lorsque nous, les habitants de Guaçacualco, nous nous occupâmes de les soumettre. Comme ils sont situés sur des sierras très-élevées où les chevaux ne peuvent point parvenir, j'eus pour ma part le corps brisé des trois campagnes que je fis pour les combattre, parce que, vaincus par nos armes dans la belle saison, ils se soulevaient de nouveau quand les pluies revenaient, et tuaient les Espagnols isolés. Mais enfin, se voyant obstinément poursuivis par nous, ils finirent par se soumettre définitivement. Parmi eux se trouve actuellement un bourg que nous fondâmes sous le nom de San Alfonso.

Abandonnant maintenant le souvenir de capitaines qui ne savent nullement l'art de faire campagne, je reprendrai mon récit pour dire qu'en apprenant que l'on avait criblé de blessures son ami le capitaine Figuero, le Trésorier donna l'ordre qu'on allât s'emparer d'Alonso de Herrera. Mais il fut impossible de l'atteindre, parce qu'il se réfugia au milieu des sierras, de sorte que les alguazils qui avaient été envoyés se contentèrent d'amener un des soldats qui le suivaient. Lorsque ce malheureux arriva à Mexico, le Trésorier, sans l'entendre, ordonna qu'on lui coupât la main droite. Ce soldat, qui était hidalgo, s'appelait Cornejo. En outre, en ce même temps, un garçon d'écurie de Gonzalo de Sandoval, s'étant pris de querelle avec un serviteur du Trésorier, lui appliqua quelques bonnes entailles; le fait irrita si fort le gouverneur qu'il condamna le coupable à avoir la main coupée. Cela se passait au moment où Cortès et Sandoval ne se trouvaient pas à Mexico. Ils en étaient sortis pour aller résider à Cor-

nabaca, dans le double but de fuir les troubles et les bavardages, et d'aller apaiser certains désaccords qui existaient entre les caciques de cette ville. Quand ils apprirent par leurs correspondances que Cornejo et le garçon d'écurie étaient en prison et qu'on allait leur couper les mains, ils s'empressèrent de revenir à Mexico. Mais, en voyant que c'était chose faite et qu'il n'y avait plus de remède, ils éprouvèrent un grand ressentiment pour l'affront qui leur était fait par le Trésorier, et l'on assure que Cortès lui adressa des paroles qu'il aurait mieux aimé ne pas entendre. La crainte lui vint même qu'on ne voulût attenter à sa vie, et, dans cette pensée, le Trésorier réunit soldats et amis pour s'en faire une garde; il fit même sortir de leurs cages le Factor et le Veedor, afin qu'en leur qualité d'officiers civils de Sa Majesté ils se prêtassent mutuellement appui contre Cortès.

Huit jours après leur libération, le Factor et quelques autres ennemis de Cortès conseillèrent au Trésorier de l'exiler de la capitale, prétextant qu'on n'y pourrait jamais gouverner convenablement, ni posséder la tranquillité, ni se voir libres de troubles, tant que Cortès résiderait dans la ville. Lorsque l'ordre d'exil fut signé, on fut le notifier au général qui promit de s'y soumettre, ajoutant qu'il rendait grâces à Dieu que des personnes sans mérite d'aucune sorte, indignes de remplir n'importe quel emploi, l'eussent exilé d'un pays et d'une capitale découverts par lui et par ses compagnons d'armes et conquis au prix de son sang nuit et jour répandu, ainsi que par le sacrifice de nombreuses existences de valeureux soldats. Il dit encore qu'il irait en Castille faire son rapport à Sa Majesté en demandant justice contre eux, et il finit en affirmant que c'était là une grande félonie du Trésorier qui méconnaissait ainsi les services qu'il avait reçus de Cortès. Il sortit de Mexico, alla à son bourg de Cuyoacan,

de là à Tezcuco et peu de jours après à Tlascala. Ce fut alors que la femme du Trésorier, appelée doña Marina Gutierrez de la Caballeria, honorable dame digne de souvenir pour ses nombreuses vertus, voyant la folie que son mari avait commise en mettant en liberté le Factor et le Veedor et en prononçant l'exil contre Cortès, témoigna du chagrin qu'elle éprouvait en disant au Trésorier : « Plaise à Dieu qu'il ne vous arrive aucun malheur pour ce que vous venez de faire! » Elle lui rappela alors les nombreuses faveurs et les bienfaits dont il était redevable à Cortès, ainsi que les villages d'Indiens qu'il en avait reçus; elle l'engagea à faire sa paix avec lui pour que Cortès revînt à la capitale; elle l'avertit encore qu'il eût à veiller sur lui de crainte qu'on n'attentât à sa personne. Elle lui dit enfin tant de choses qu'au rapport de bien des gens le Trésorier se repentit d'avoir exilé Cortès et mis en liberté le Factor et le Veedor, attendu que ceux-ci trouvaient à redire à tout et étaient sans cesse contraires à Cortès.

En ce même temps arriva de Castille don fray Julian Garcès, premier évêque de Tlascala. Il était natif de l'Aragon et, en l'honneur du très-chrétien Empereur notre seigneur, il s'intitula Carolin. Ce fut d'ailleurs un grand prédicateur. Étant venu occuper son diocèse de Tlascala, il apprit ce que le Trésorier avait fait au sujet de l'exil de Cortès et le désapprouva fort. Dans le but de ramener la concorde entre eux, il se rendit à la ville de Tezcuco et de là, comme on était sur le bord de la lagune, il prit place dans deux grandes embarcations et il s'en vint à la ville de Mexico avec deux prêtres, un moine et tout son bagage. Son voyage fut connu dans la capitale avant qu'il y parvînt. On en sortit pour aller le recevoir en grande pompe avec croix, clergé, moines, municipalité, conquérants, caballeros et tous les soldats qui se

trouvaient à Mexico. Lorsque l'évêque se fut reposé deux jours, le Trésorier en fit son intermédiaire pour qu'il se rendît là où Cortès se trouvait en ce moment, afin de l'attirer à lui et le convaincre de revenir à Mexico en lui annonçant que l'ordre d'exil était levé. Le prélat, se conformant à ce désir, engagea en effet des pourparlers pour cette réconciliation; mais il ne put rien obtenir de Cortès qui se rendit de Tezcuco à Tlascala, ainsi que je l'ai dit, très-bien accompagné par un nombreux cortége de caballeros et de toute espèce de personnes. Il ne s'occupait que du soin de réunir tout l'or et l'argent qu'il lui serait possible, pour aller en Castille. En sus de ce qu'on lui payait des tributs de ses villages, il mettait en gage des rentes et des Indiens prêtés par ses amis. Le capitaine Gonzalo de Sandoval et Andrès de Tapia faisaient également leurs préparatifs. Ils recueillaient dans leurs possessions tout l'or et tout l'argent qu'ils pouvaient, car ils devaient partir avec leur chef.

Pendant que Cortès était à Tlascala, un grand nombre d'habitants d'autres villes, ainsi que des soldats qui n'avaient point de commanderies d'Indiens, allèrent lui rendre visite. Les caciques de Mexico couraient se mettre à son service. Comme les hommes amis de troubles, de scandales et de changements ne manquent jamais, des gens de cette sorte allaient lui dire que, s'il voulait se proclamer roi de la Nouvelle-Espagne, le moment serait opportun et qu'ils étaient là pour le soutenir. Cortès fit arrêter deux individus qui venaient lui faire ces propositions; il leur adressa de violentes réprimandes, les appelant traîtres, et il fut sur le point de les faire pendre. Il reçut encore une lettre de Mexico que d'autres bandits lui adressèrent en lui parlant de la même manière. C'était, disait-on, dans le but de tenter Cortès et d'en obtenir quelque parole compromettante au sujet de cette vilaine

affaire. Mais comme Cortès était avant tout un loyal serviteur de Sa Majesté, il répondit à ceux qui venaient avec de tels desseins qu'ils ne se présentassent plus devant lui pour parler de pareilles trahisons, et il les menaça de les faire pendre. Sans plus tarder, il écrivit à l'évêque pour l'avertir de ce qui se passait et l'engager à dire au Trésorier qu'en sa qualité de gouverneur il eût à faire châtier les traîtres qui venaient lui donner de tels conseils, sans quoi il les enverrait lui-même au supplice.

Laissons Cortès préparer, à Tlascala, son voyage en Castille, et revenons au Factor et au Veedor. Ainsi qu'il y avait des bandits partisans de bruits et de querelles, qui allaient s'adresser à Cortès, il y en avait aussi qui disaient au Trésorier et au Factor que Cortès préparait du monde pour venir les massacrer, sous le prétexte que c'était pour aller en Castille ; que les caciques de Mexico, de Tezcuco, de Tlascala et de la plus grande partie des villages situés autour de la lagune se trouvaient actuellement en sa compagnie pour attendre l'ordre d'entrer en campagne. Le Factor, le Veedor et le Trésorier en arrivèrent alors à croire qu'il voulait les faire périr ; aussi, afin de savoir la vérité à cet égard, envoyèrent-ils importuner l'évêque pour qu'il daignât s'informer de ce qu'il en était. Ils écrivirent même à Cortès en lui faisant mille promesses et en lui demandant leur pardon. L'évêque trouva la proposition raisonnable et regarda sa mission de conciliateur comme une bonne occasion de visiter Tlascala. Quand il eut vu Cortès, la réception que lui fit toute cette province, la grande loyauté du conquérant, et su ce qu'il avait fait en arrêtant les bandits, ce qu'il avait écrit au gouvernement à ce propos, il s'empressa d'envoyer des messagers au Trésorier pour lui assurer que Cortès était un très-loyal caballero aussi bien qu'un grand serviteur de Sa Majesté ; qu'il pourrait figurer en notre temps

parmi les plus fameux soutiens de la couronne royale; que l'unique chose à laquelle il pensait était de se préparer à visiter Sa Majesté, et que l'on pouvait abandonner tout soupçon de ce qu'on avait craint. Il ajoutait encore dans sa lettre que le Trésorier avait pris une mesure peu judicieuse en le condamnant à l'exil; il employait à ce propos les paroles suivantes : « O seigneur Trésorier Alonso de Estrada, comme vous avez indignement gâté cette affaire! »

En cessant de parler de cette lettre, je ne me souviens pas bien si Cortès revint à Mexico pour dicter sa volonté aux personnes qui devaient être chargées de sa maison et du recouvrement de ses tributs; mais je me rappelle qu'il donna son principal pouvoir au licencié Juan Altamirano, à Diego de Ocampo, à Alonso Valiente et à Santa Cruz Burgales, mais surtout à Altamirano. Il avait réuni un grand nombre d'oiseaux différents de ceux qu'on voit en Castille, — chose bien digne d'être vue — deux tigres, plusieurs barriques de liquidambar, du baume durci, un autre baume liquide comme de l'huile, quatre Indiens passés maîtres dans l'art de faire voltiger des baguettes avec les pieds, jeu remarquable pour la Castille et pour n'importe quel pays; d'autres Indiens encore, adroits danseurs, faisant des poses qui laisseraient croire qu'ils volent dans les airs; il emmenait trois Indiens bossus et nains dont le corps était monstrueusement replié. Il devait montrer enfin des Indiens et des Indiennes dont la peau était toute blanche et que leur grande blancheur empêchait de voir clair. Les caciques de Tlascala le supplièrent d'admettre en sa compagnie trois enfants des principaux personnages de la province; l'un d'eux était fils de Xicotenga, l'aveugle, qui s'appela aussi don Lorenzo de Vargas; il s'adjoignit encore quelques caciques mexicains. Pendant qu'il préparait ainsi son départ, il reçut de Vera

Cruz la nouvelle que deux navires bons voiliers venaient d'y arriver, apportant des lettres de Castille. Ce qu'elles disaient je le vais conter à la suite.

CHAPITRE CXCV

Comme quoi vinrent d'Espagne des lettres pour Cortès du cardinal de Siguenza don Garcia de Loyosa qui était président des Indes et fut ensuite archevêque de Séville, et de plusieurs autres caballeros, afin qu'en tout état de choses il partît sans retard pour la Castille; et on lui apporta la nouvelle que son père Martin Cortès était mort; et ce qu'il fit à ce sujet.

J'ai dit dans le chapitre qui précède ce qui était arrivé entre Cortès, le Trésorier, le Factor et le Veedor, ainsi que le motif qui avait fait exiler de Mexico le conquérant. J'ai dit aussi que l'évêque de Tlascala tenta deux fois de jouer le rôle de conciliateur, mais que jamais Cortès ne voulut répondre ni à des lettres ni à n'importe quelle conversation, et qu'il se prépara pour aller en Castille. Ce fut alors que lui vinrent des lettres de don Garcia de Loyosa, du duc de Bejar et de quelques autres caballeros, lui disant que, comme il était absent, des plaintes étaient faites à Sa Majesté pour prétendre qu'il avait commis de méchantes actions et fait donner la mort à des gouverneurs envoyés par Sa Majesté. On lui faisait par conséquent comprendre la nécessité de son retour pour laver son honneur. On lui donnait en même temps la nouvelle de la mort de son père, Martin Cortès. En lisant ces lettres il éprouva le double grand regret d'apprendre qu'il avait perdu son père et de se voir accuser de choses d'une fausseté évidente. Il redoubla son deuil, car il le portait encore, en ce temps-là, pour la mort de sa femme doña Catalina Juarez la Mercayda. La perte de son père

lui causa un grand chagrin. Il fit célébrer, à son propos, le mieux qu'il put, une cérémonie funèbre.

Si jusque-là Cortès avait eu un grand désir d'aller en Castille, ce fut bien plus encore à partir de ce moment, et il pressa davantage son départ. Il envoya à Vera Cruz un de ses majordomes nommé Pedro Ruis de Esquivel, natif de Séville, pour qu'il lui achetât deux navires qui venaient d'y arriver et qu'on lui disait être neufs et bons voiliers. Il s'approvisionna de biscuits, de porcs, de viande salée et de tout ce qui concernait les vivres du bord, largement, ainsi qu'il convenait à un grand seigneur aussi riche que Cortès l'était. Il acheta dans ce but toutes choses qu'on pouvait se procurer dans la Nouvelle-Espagne, bonnes pour les traversées de mer et pouvant s'y conserver. Il en restait encore à bord quand il arriva en Castille, tant même et d'un si grand nombre d'espèces, qu'il y eût eu pour l'entretien de deux navires pendant deux années, quand même ils auraient porté plus de monde.

Le majordome s'en fut donc par la lagune de Mexico avec une grande canoa, pour se rendre au village d'Ayotzingo où se trouve le débarcadère. Il prit ce chemin pour aller plus vite exécuter ce que Cortès lui commandait. Il emmenait six Indiens mexicains et un nègre avec un certain nombre de lingots d'or qui devaient servir à l'achat des navires. Quelqu'un l'attendit en embuscade sur le lac même et lui donna la mort. On ne put jamais connaître l'auteur du crime. La canoa, les six Indiens et le nègre rameurs ne reparurent plus. Quatre jours plus tard Esquivel seul fut retrouvé sur un petit îlot, à moitié dévoré déjà par les oiseaux de proie. Beaucoup de soupçons se firent jour au sujet de la mort de ce majordome, parce que, disait-on, il était homme à se vanter des aventures qui lui arrivaient avec les petites et les grandes dames. On ajoutait différentes autres méchantes choses qu'on

l'accusait de faire et que je crois ne pas devoir spécifier dans ce récit. Il en résultait qu'il n'était pas aimé ; aussi ne fit-on pas de grandes recherches sur les causes et les auteurs de sa mort, de sorte que le mystère ne fut jamais éclairci.

Cortès s'empressa d'envoyer d'autres majordomes pour régler l'affaire de ces navires, y charger les vivres et embarquer les barriques de vin. Il fit publier partout qu'il offrait le passage gratuit, y compris les vivres, à quiconque voudrait aller en Castille avec l'autorisation du gouverneur. Cela fait, Cortès, accompagné de Gonzalo de Sandoval, de Tapia et d'autres caballeros, partit pour la Vera Cruz où il s'embarqua après s'être confessé et avoir reçu la communion. Notre Seigneur Dieu lui fit la grâce d'un si bon voyage qu'il arriva en Castille en quarante et un jours sans s'être arrêté à la Havane ni dans aucune autre île. Il fut débarquer non loin de la ville de Palos, près de Notre-Dame de la Ravida. Quand les voyageurs se virent à terre, ils tombèrent à genoux, levèrent les mains au ciel et rendirent grâces à Dieu pour les faveurs qu'ils en recevaient sans cesse. Leur arrivée en Castille eut lieu au mois de décembre de l'an 1527. Gonzalo de Sandoval débarquait, paraît-il, très-souffrant, de sorte qu'aux grandes joies succédèrent les tristesses, car, bien peu de jours après, Dieu permit qu'il fût enlevé de ce monde dans la ville de Palos et dans l'hôtellerie d'un cordier, fabricant de voiles, câbles et cordages. Cet hôtelier vola treize lingots d'or à Sandoval avant qu'il mourût, et sous ses yeux. Le voleur eut soin de choisir le moment où il n'y avait personne en compagnie du malade, car, agissant de ruse, il avait envoyé ses serviteurs chercher Cortès en toute hâte à la Ravida. Sandoval vit retirer les lingots de la caisse où ils étaient enfermés, mais il n'osa pousser aucun cri, parce

que, faible, maigre et souffrant comme il l'était, il craignit que ce méchant homme ne lui appliquât le coussin ou le matelas sur la bouche pour l'étouffer. Le cordier ayant pris la fuite se réfugia en Portugal avec son or, et on ne put jamais en rien obtenir.

Lorsque Cortès apprit que Sandoval était au plus mal, il se transporta en toute hâte dans l'endroit où se trouvait son ami. Le malade lui rapporta la mauvaise action de l'hôtelier qui lui avait enlevé ses lingots d'or et s'était enfui. On eut beau mettre beaucoup de zèle à le ravoir, comme le voleur se trouvait en Portugal, on ne put empêcher qu'il gardât tout. Mais l'état de Sandoval ne cessant d'empirer chaque jour, les médecins qui le soignaient lui conseillèrent de se confesser, de recevoir les saints sacrements et de faire son testament. Il accomplit ces devoirs avec la plus grande dévotion. Il institua plusieurs legs en faveur des pauvres et des monastères; il nomma Cortès pour son exécuteur testamentaire. Ses légataires furent ses sœurs, dont l'une se maria, plus tard, avec un fils bâtard du comte de Medellin. Ses devoirs spirituels étant remplis et son testament fait, il rendit son âme à Notre Seigneur Dieu qui l'avait créée. Sa mort causa un regret général; on inhuma ses restes avec la plus grande pompe possible dans le monastère de la Ravida. Cortès et tous les caballeros qui étaient avec lui se vêtirent de deuil. Que Dieu lui pardonne! *Amen!*

Cortès envoya immédiatement des courriers à Sa Majesté, au cardinal de Siguenza, au duc de Bejar, au comte d'Aguilar et à d'autres caballeros, pour leur faire savoir qu'il avait débarqué dans ce port, et que Gonzalo de Sandoval venait de mourir. Il fit ressortir ses qualités personnelles et les grands services qu'il avait rendus à Sa Majesté, assurant que ce fut un capitaine grandement renommé, soit pour commander aux autres, soit pour sa

propre valeur au combat. En recevant les lettres, Sa Majesté se réjouit de l'arrivée de Cortès, en même temps qu'Elle éprouva le plus grand regret pour la mort de Sandoval, dont la personnalité généreuse Lui était connue. Cette fin malheureuse fut vivement sentie par le cardinal don Garcia de Loyosa et par le Conseil royal des Indes. Le duc de Bejar, le comte d'Aguilar et d'autres caballeros firent également éclater leur joie, mais ne manquèrent pas de témoigner de leur tristesse à propos de la perte de Sandoval. Bientôt le duc de Bejar et le comte d'Aguilar allèrent ensemble faire des rapports plus étendus à Sa Majesté, qui avait déjà la lettre de Cortès. Le duc de Bejar dit en l'abordant qu'il n'avait jamais douté de la grande loyauté de celui dont il s'était porté caution, qui avait rendu de si remarquables services à Sa Majesté, et qui était prêt à témoigner de ses loyales intentions en toutes choses, ainsi que ses devoirs envers son Roi et seigneur l'y obligeaient, et comme il l'avait prouvé par ses œuvres. Le duc dit ces paroles parce qu'au temps des accusations contre Cortès devant Sa Majesté il avait offert trois fois sa tête et ses dignités comme caution en faveur de ce général et de nous tous qui marchions avec lui, pour garantir que nous étions de loyaux et excellents serviteurs de Sa Majesté, et dignes des plus grandes faveurs (car en ce temps-là le Pérou n'était point encore découvert, et il n'y avait rien jusqu'alors de sa renommée qui vint plus tard).

Sa Majesté s'empressa de donner l'ordre qu'on rendît les plus grands honneurs à Cortès dans toutes les villes et bourgs où il passerait. Le duc de Medina-Sidonia lui fit à Séville une réception magnifique et lui offrit en présent d'excellents chevaux. Après s'être reposé deux jours dans cette ville, il hâta le pas pour aller à Notre-Dame de Guadalupe faire sa neuvaine. Il eut l'heureuse chance

qu'en ce même moment s'y était rendue aussi la señora doña Maria de Mendoza, femme du grand commandeur de Leon don Francisco de Los Cobos, accompagnée de plusieurs dames de haut rang, entre autres une jeune demoiselle, sa sœur, qui se maria deux ans plus tard avec l'Adelantado de Canaria. Lorsque Cortès le sut, il en éprouva une grande joie. Il s'empressa d'aller faire ses dévotions à Notre Dame, de distribuer des aumônes aux pauvres, et de donner ses ordres pour la célébration de messes. Cela fait, revêtu des habits de deuil qu'il portait pour son père, pour sa femme et pour Gonzalo de Sandoval, il se fit entourer des caballeros qu'il avait amenés de la Nouvelle-Espagne et d'autres qui étaient accourus lui offrir leurs services, et il fut présenter ses respectueux hommages à la señora doña Maria de Mendoza, à la demoiselle sa sœur, qui était fort belle, et aux autres dames venues avec elles.

Cortès était en tout un caballero accompli et de belle humeur; la renommée de ses hauts faits remplissait la Castille; il ne manquait ni de grâce ni d'expression dans sa causerie; il se montrait surtout très-généreux, et, comme il en avait les moyens, il commença à offrir de magnifiques dons en joyaux d'or de différents modèles à toutes les dames qui étaient présentes. Après les bijoux, il offrit des panaches en plumes vertes parsemées de paillettes d'argent et d'or mêlées de perles. En tout ce qu'il distribua, il eut soin d'accentuer ses préférences pour la señora doña Maria de Mendoza et sa sœur. Après avoir fait ces riches distributions, il donna à la jeune demoiselle, pour elle seule, quelques palets en or très-fin pour qu'ils servissent à faire des bijoux. Ensuite il fit distribuer beaucoup de liquidambar et du baume pour des parfums. Il ordonna aux Indiens jongleurs de donner une représentation devant ces dames en jouant des bâtons avec

leurs pieds, ce qui causa à celles-ci beaucoup de plaisir et même de l'admiration. Outre cela, Cortès ayant su que sur la route où avait passé la jeune demoiselle, une de ses mules s'était cassé une jambe de devant, il fit acheter secrètement une excellente paire de ces animaux, et ordonna qu'on les remît au majordome qui était au service de la señora. Il resta dans le bourg de Guadalupe jusqu'à ce que les dames partissent pour la cour, qui en ce temps-là résidait à Tolède. Il les accompagna, les servit, les fêta par des banquets, et sut enfin, selon son habitude, se montrer si plein d'égards, que la señora doña Maria de Mendoza offrit de le marier avec sa sœur. Si Cortès n'eût pas été déjà fiancé avec la señora doña Juana de Guzman, nièce du duc de Bejar, certainement il eût pu, par cette union, obtenir les plus grandes faveurs du grand commandeur de Leon, ainsi que de la señora doña Maria de Mendoza, sa femme, et Sa Majesté lui eût donné, en ce cas, le gouvernement de la Nouvelle-Espagne.

Ne parlons donc plus de ce mariage, puisque toutes les choses sont conduites et guidées par la main de Dieu. Je dirai seulement que la señora Maria de Mendoza écrivit au grand commandeur de Leon, son mari, pour exalter grandement les mérites de Cortès, assurant que la renommée de ses héroïques hauts faits n'était rien en comparaison de ce qu'elle avait pu connaître de ses qualités personnelles, de sa conversation et de sa générosité. Elle fit ressortir d'autres mérites qu'elle avait reconnus en lui, ainsi que les bons offices qu'elle lui devait. Elle priait, en conséquence, son mari de le tenir pour son bon serviteur, et de le faire connaître à Sa Majesté, en La suppliant de répandre sur lui ses faveurs. Le commandeur, en lisant la lettre de sa femme, en éprouva de la joie et, comme il était le familier de l'Empereur le plus en faveur dans ces temps-là, il montra cette lettre à Sa Majesté, en

La priant d'honorer Cortès en toute chose, ce qu'Elle fit assurément, ainsi que je vais bientôt l'expliquer. De leur côté, le duc de Bejar et l'amiral dirent à Cortès qu'en apprenant son arrivée en Castille, Sa Majesté avait témoigné son désir de le voir et de le connaître après en avoir reçu tant de services, et entendu contre lui tant de plaintes au sujet des méchancetés et des perfidies dont on le prétendait coupable. Lorsque Cortès arriva à la cour, Sa Majesté lui fit réserver un logement. Le duc de Bejar, le comte d'Aguilar et d'autres grands seigneurs leurs parents allèrent au-devant de lui en l'entourant des plus grands égards.

Le lendemain, l'autorisation lui en étant accordée, il fut se mettre aux pieds de Sa Majesté, en se faisant accompagner et honorer du patronage du duc de Bejar, de l'amiral, et du grand commandeur de Leon. Après avoir demandé la parole, il tomba à genoux sur le sol; mais Sa Majesté s'empressa de lui donner l'ordre de se relever. Alors il commença à détailler les grands et remarquables services qu'il avait rendus, les événements de ses conquêtes, son voyage à Honduras, les trames ourdies à Mexico par le Factor et le Veedor, et tout ce qui se présenta à ses souvenirs. Mais comme le récit en eût pu devenir trop prolongé, ne voulant point ennuyer l'Empereur, il lui dit : « Votre Majesté sera sans doute fatiguée de m'entendre, et il n'est pas juste qu'un sujet de ma sorte ait la hardiesse d'abuser des bontés d'un si grand Empereur et Roi du monde que l'est Votre Majesté. Comme ma langue n'est point habituée à parler à Votre Royale Personne, et qu'il pourrait arriver que mes paroles n'exprimassent pas, avec tout le respect que je Lui dois, les événements qui me concernent, j'ai apporté ce mémoire dans lequel Votre Majesté pourra voir — si Elle a la bonté de le lire — tous les faits en détail et tels

qu'ils se sont passés. » Cela dit, Cortès tomba encore à genoux pour baiser les pieds de Sa Majesté à l'occasion de la grande faveur dont Elle venait de l'honorer en daignant l'écouter. Mais l'Empereur notre seigneur le fit lever, tandis que l'amiral et le duc de Bejar déclaraient à Sa Majesté qu'il était digne des plus grands honneurs. Incontinent Cortès fut nommé marquis del Valle. L'Empereur lui fit attribuer à ce propos un certain nombre de villages; il allait même lui faire donner le manteau de Saint-Jacques, mais comme on n'avait pas pris soin d'y assigner un revenu, il n'en fut pas question pour le moment. A la vérité, je ne saurais dire comment cela se passa. Cortès fut nommé en outre capitaine général de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud. A l'annonce de cette nouvelle faveur, il fléchit le genou encore une fois pour se mettre aux pieds du Roi, mais Sa Majesté lui ordonna de se relever.

Après ces grandes libéralités royales, quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis son arrivée à Tolède, lorsque Cortès tomba malade et arriva à telle extrémité, qu'on crut qu'il allait mourir. Le duc de Bejar et le grand commandeur don Francisco de Los Cobos supplièrent Sa Majesté, en considération de ses grands services, de vouloir bien le visiter dans sa demeure avant qu'il mourût. L'Empereur, accompagné des ducs, marquis et comtes, et de don Francisco de Los Cobos, lui rendit visite, en effet. Ce fut là une insigne faveur, et toute la cour en était convaincue. Lorsque Cortès fut rétabli, comme il était devenu un grand familier de Sa Majesté, et que le comte de Nasao, le duc de Bejar et l'amiral de Castille l'honoraient de leurs faveurs, un dimanche qu'il fut à la messe, Sa Majesté étant déjà rendue à l'église avec les ducs, marquis et comtes, tous sur leurs siéges conformément au cérémonial et à la qualité de chacun, Cortès se présenta

un peu tard, avec intention, passa devant ces illustres seigneurs en relevant ses basques de deuil, et il fut s'asseoir près du comte de Nasao qui occupait le siége le plus rapproché de l'Empereur. L'ayant vu passer ainsi devant tant de grands seigneurs, on en murmura, voyant en cela la conduite d'un présomptueux, d'un audacieux même; on la traita d'irrévérence indigne de l'homme dont on vantait la bonne tenue. Or, parmi ces ducs et marquis se trouvaient le duc de Bejar, l'amiral de Castille et le comte d'Aguilar. Ils dirent que ce fait de Cortès ne devait pas être attribué à un manque d'égards, puisque Sa Majesté, voulant l'honorer, lui avait ordonné de s'asseoir auprès du comte de Nasao. Au surplus, Sa Majesté avait fait observer que Cortès et ses compagnons d'armes avaient conquis tant de pays, que toute la chrétienté avait des devoirs envers lui, tandis qu'eux tous avaient hérité leurs titres et dignités de leurs ancêtres à qui revenait le mérite des services rendus. Le duc de Bejar ajoutait que c'était parce que Cortès était fiancé avec sa nièce que Sa Majesté désirait qu'il fût honoré.

Du reste, je dois dire que, se voyant à ce point le favori de l'Empereur, du comte de Nasao, du duc de Bejar et même de l'amiral, possesseur, au surplus, du titre de marquis, Cortès s'accoutuma à attacher un tel prix à sa personne qu'il en arriva à ne plus faire le cas qu'il devait des gens qui avaient contribué à son élévation en l'honorant de leur aide pour que Sa Majesté le fît marquis. Dans ce cas étaient le cardinal fray Garcia de Loyosa, Cobos, la señora doña Maria de Mendoza, et les membres du Conseil royal des Indes. Cortès n'en tenait plus aucun compte et réservait tous ses égards pour le duc de Bejar, le comte de Nasao et l'amiral. Bien convaincu d'ailleurs que sa réussite était assurée par le seul fait d'être le familier de seigneurs si considérables, il se mit

à supplier Sa Majesté, avec la plus grande insistance, de lui faire la grâce du gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Il étalait à nouveau ses services à ce sujet et promettait qu'étant gouverneur il s'en irait par la mer du Sud découvrant des îles et des pays très-riches. Il offrait à cette occasion sa personne avec des protestations nouvelles, mettant en avant encore une fois, comme intercesseurs, le comte de Nasao, le duc de Bejar et l'amiral. Mais Sa Majesté lui répondit qu'il eût à rester satisfait du marquisat bien renté dont Elle lui avait fait présent, en considérant qu'Elle devait donner aussi à ceux qui l'avaient aidé à conquérir le pays et qui le méritaient certainement, attendu que, l'ayant conquis, il était bien naturel qu'ils en eussent la jouissance.

A partir de ce moment commença la décadence du grand prestige de Cortès, parce que, au dire de beaucoup de personnes, le cardinal président et les autres membres du Conseil royal des Indes avaient eu une réunion avec l'assistance de Sa Majesté au sujet des affaires et des récompenses du conquérant, et la conclusion en avait été qu'on ne devait pas le nommer gouverneur. D'autres prétendaient que le grand commandeur et la señora doña Maria de Mendoza lui furent contraires, parce qu'il ne faisait plus aucun cas de leurs personnes. Que ce soit pour l'une ou pour l'autre raison, le fait est que l'Empereur ne voulut plus l'entendre, quoi que l'on fît auprès de Lui au sujet de ce gouvernement. Sa Majesté partit, en ce temps-là, pour aller s'embarquer à Barcelone et se rendre en Flandre. Plusieurs ducs et marquis l'accompagnèrent, et Cortès ne cessait de les employer pour supplier l'Empereur de le nommer à cette dignité, jusqu'à ce que Sa Majesté répondît au comte de Nasao qu'il eût à ne plus Lui parler à ce sujet, attendu que Cortès avait déjà reçu un marquisat dont la rente dépassait celle que

le comte de Nasao lui-même retirait de toute sa situation

Nous laisserons Sa Majesté s'embarquer en Lui souhaitant un bon voyage, pour en revenir à Cortès et parler des grandes fêtes que l'on fit à propos de son mariage, non moins que des riches bijoux qu'il donna à la señora doña Juana de Zuñiga. La richesse en fut telle, qu'au dire de qui les avait vus il n'en fut jamais donné de plus estimés en Castille. C'est à tel point que la Sérénissime Impératrice doña Isabel avait eu le désir de les posséder, après avoir entendu ce que lui en disaient les lapidaires. On assurait même qu'en lui faisant présent de quelques-uns de ces bijoux, Cortès s'était trompé dans le choix, ou bien qu'intentionnellement il n'avait pas voulu lui en donner d'aussi beaux qu'à la marquise sa femme.

Je veux encore rappeler le souvenir d'autres choses qui arrivèrent à Cortès, du temps qu'il était à la cour. Il triomphait très-joyeusement. Quelques personnes qui venaient d'Espagne et qui s'étaient trouvées en sa compagnie nous dirent que la Sérénissime Impératrice doña Isabel ne s'intéressait plus aux affaires de Cortès, comme Elle le faisait au début de son séjour à la cour, parce qu'Elle était parvenue à connaître son ingratitude envers le cardinal, le Conseil royal des Indes et même le grand commandeur de Leon, ainsi qu'à l'égard de la señora doña Maria de Mendoza. Elle avait su, en outre, qu'il possédait des pierres précieuses autres que celles dont il Lui fit présent. Malgré cela, cependant, Elle ordonna au Conseil royal des Indes de l'aider en toutes choses. Ce fut alors que Cortès prit l'engagement d'envoyer par la mer du Sud deux grands navires de guerre bien pourvus, avec soixante-dix soldats et leurs capitaines, bien armés de toutes armes, le tout à ses frais, pour aller découvrir des îles et d'autres pays, avec l'assurance de faire présent à

Sa Majesté l'Impératrice d'une partie de ce qui en serait acquis. Je m'en remets aux conventions qui furent écrites alors, parce que je ne m'en souviens plus.

En ce même temps se trouvait à la cour également don Pedro de la Cueba, grand commandeur d'Alcantara, frère du duc d'Albuquerque. C'était ce même caballero que Sa Majesté avait désigné pour aller à la Nouvelle-Espagne avec un grand nombre de soldats et l'ordre de trancher la tête à Cortès s'il le trouvait coupable, ainsi qu'à toute autre personne convaincue de quelque acte contraire au service de Sa Majesté. En voyant Cortès déjà fait marquis par Sa Majesté et marié avec la señora doña Juana de Zuñiga, il en éprouva une grande joie. Des relations journalières s'établirent entre le commandeur don Pedro de Cueba et le marquis don Fernando Cortès. Or, le commandeur fit joyeusement observer à son nouvel ami que s'il avait été à la Nouvelle-Espagne avec le nombre de soldats qui fut décrété, l'eût-il trouvé innocent, on n'aurait pu éviter de faire tomber sur Cortès les frais de l'expédition qui se seraient montés à plus de trois cent mille piastres; d'où il résultait que Cortès avait bien mieux fait de venir en personne s'entendre avec Sa Majesté. D'autres conversations nombreuses eurent encore lieu, je ne les rapporterai pas ici. Des personnes qui y assistaient nous les écrivaient de Castille, avec toutes les circonstances que j'ai déjà consignées dans mon récit. Nos procureurs aussi avaient soin de nous tenir au courant de toutes choses, et Cortès lui-même ne manquait pas d'écrire au sujet des grandes faveurs qu'il obtenait de Sa Majesté; mais il se garda bien de parler des causes qui l'avaient empêché d'être gouverneur.

Je dirai maintenant que, peu de jours après qu'il fut fait marquis, Cortès envoya un messager à Rome pour baiser en son nom les pieds sacrés de Notre Saint Père le

Pape Clément, parce qu'Adrien, qui s'était tant occupé de nous, était mort depuis trois ou quatre ans. Ce fut un hidalgo nommé Juan de Herrada qui partit en qualité de son envoyé. Il adressa, par son entremise, à Sa Sainteté des pierres précieuses, des bijoux en or, et deux Indiens jonglant avec les pieds. Il fit longuement le rapport de son arrivée en Castille, des pays qu'il avait conquis et des services qu'il avait rendus à Dieu d'abord et à notre grand Empereur ensuite. Cela se trouvait accompagné d'un long mémoire détaillant l'étendue des pays, la nature de leurs produits, les Indiens idolâtres devenus chrétiens et beaucoup d'autres choses qu'il convenait de dire à Notre Très-Saint Père. Comme je n'ai jamais bien su dans toutes ses minuties ce qu'on nous rapportait à cet égard, je cesserai d'en parler. Je dois dire cependant que j'appris tout ce que je viens de raconter par Juan de Herrada lui-même, lorsqu'il vint de Rome à la Nouvelle-Espagne. Nous sûmes alors que Cortès avait supplié Sa Sainteté de vouloir bien diminuer le montant des dîmes. Et pour que les curieux lecteurs sachent bien ce que c'était que ce Juan de Herrada, je dirai que ce fut un bon soldat et qu'il était avec nous à Honduras, lorsque nous y fûmes avec Cortès. A son retour de Rome, il alla au Pérou, et là, don Diego de Almagro le choisit comme gouverneur de son fils don Diego le jeune ; car il avait été le familier d'Almagro, c'est-à-dire de celui-là même qui commandait en qualité de capitaine les hommes dont Francisco Pizarre le vieux fut victime. Herrada devint plus tard mestre de camp d'Almagro le jeune.

Revenons-en à dire ce qui arriva à Juan de Herrada à Rome. Lorsqu'il eut baisé les pieds de Sa Sainteté, offert les présents que Cortès Lui envoyait et présenté les Indiens jongleurs, Sa Sainteté estima fort cette conduite à son égard et dit qu'Elle rendait grâces à Dieu pour la décou-

verte de tant de pays et pour la conversion d'un si grand nombre d'hommes qui avaient embrassé notre sainte foi. Elle ordonna qu'on fît des processions et que tout le monde offrît à Dieu des actions de grâces pour cet événement. Elle assura que Cortès et ses soldats avaient rendu de grands services à Dieu, à l'Empereur don Carlos notre seigneur et à toute la chrétienté, ajoutant que nous étions dignes de toutes les faveurs. Bientôt le Saint Père nous envoya des bulles absolvant nos fautes et tous nos péchés, avec des indulgences pour les hôpitaux et les églises. A l'exemple de son prédécesseur, Sa Sainteté proclama bons et bien faits tous les actes de Cortès dans la Nouvelle-Espagne; mais j'ignore si Elle fit quelques concessions dans la question des dîmes. Le Saint Père écrivit à Cortès en réponse à sa lettre. Je n'ai point su le contenu de sa missive. Je ne puis transcrire ici que ce que je parvins à savoir par Juan de Herrada et par un soldat nommé Campo, qui venaient de Rome. Après avoir séjourné à Rome dix jours, et fait travailler les Indiens jongleurs devant Sa Sainteté et les cardinaux, à leur grand contentement, Juan de Herrada eut l'honneur d'être nommé comte palatin par le Saint Père qui, en outre, lui fit donner une certaine quantité de ducats pour son retour, avec une lettre de recommandation pour l'Empereur notre seigneur, afin d'en obtenir qu'il fût nommé capitaine et qu'on lui donnât de bons Indiens en *encomienda*. Comme Cortès n'était plus rien dans le commandement de la Nouvelle-Espagne et que, du reste, il ne faisait pour lui aucune des choses demandées par le Saint Père, Herrada s'en alla au Pérou, où il fut capitaine.

CHAPITRE CXCVI

Comme quoi, Cortès étant en Castille, avec le titre de marquis, l'Audience royale vint à Mexico; de quoi elle s'occupa.

Cortès étant en Castille avec le titre de marquis, l'Audience royale arriva à Mexico, conformément aux ordres de Sa Majesté. Son président était ce même Nuño de Guzman qui avait gouverné le Panuco. Quatre licenciés venaient pour auditeurs; on les nommait Matienzo, natif de Biscaye ou près de la Navarre, Delgadillo de Grenada et un certain Maldonado de Salamanca. Je ne veux pas dire le licencié Alonso Maldonado, le bon, qui fut le gouverneur de Guatimala. Vint aussi un licencié nommé Parada, habitant de l'île de Cuba. Ces auditeurs étant arrivés à Mexico, il leur fut fait une grande réception aux portes mêmes de la ville. Dans les quinze jours qui suivirent leur arrivée, ils se montrèrent très-zélés, et fort intègres dans l'administration de la justice. Ils avaient des pouvoirs aussi étendus que jamais Vice-Roi ou président les put avoir, pour faire leurs *repartimientos* perpétuels, avec ordre de préférer les conquérants à toute autre chose, et de leur faire beaucoup de concessions, conformément aux ordres de Sa Majesté. En même temps ils envoyèrent annoncer leur installation à toutes les villes et aux bourgs occupés par les Espagnols dans la Nouvelle-Espagne, pour qu'on y nommât des procureurs, chargés de présenter les mémoires et les recensements des Indiens de chaque province, afin d'en faire la répartition perpétuelle. En peu de jours, on vit se réunir à Mexico tous les fondés de pouvoirs des villes et des bourgs et tous les conquérants. J'étais en ce temps-là dans la capitale en

qualité de procureur syndic de la ville de Guaçacualco où j'avais ma résidence. En voyant les avis donnés par le président et les auditeurs, je me rendis précipitamment au bourg pour contribuer à élire ceux qui devaient venir comme procureurs de la répartition perpétuelle. Dès mon arrivée il y eut des contrariétés nombreuses au sujet de cette élection, parce que quelques-uns voulaient qu'on élût leurs amis, tandis que d'autres s'y refusaient. Enfin il résulta des votes que le capitaine Luis Marin et moi fûmes les élus.

Lorsque les procureurs de la plus grande partie des villes et des bourgs furent réunis à Mexico, nous demandâmes qu'on procédât aux *repartimientos* perpétuels, ainsi que Sa Majesté l'avait ordonné. Mais en ce moment-là Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo étaient sens dessus dessous, parce que les deux autres auditeurs, Maldonado et Parada, étaient morts de douleur de côté aussitôt leur arrivée à la capitale. Si Cortès avait été là, la méchanceté de quelques gens l'eût accusé de les avoir fait périr. Quoi qu'il en soit, ce malheur fut cause que la répartition ne se fit point de la manière que Sa Majesté l'avait ordonnée. Quelques personnes qui étaient en mesure de bien savoir les choses prétendirent que ce fut l'œuvre du Factor Salazar, qui était devenu l'ami de Nuño de Guzman et de Delgadillo, au point qu'on ne faisait plus que sa volonté, de sorte que tout aboutit au résultat qu'il avait conseillé, c'est-à-dire que pour rien au monde il ne serait fait de répartition perpétuelle, de crainte que, si on l'effectuait, les gouvernants ne fussent plus aussi maîtres de la situation. Il était naturel de croire, en effet, que les conquérants et les colons n'auraient plus pour eux le même respect dès lors qu'on ne pourrait ni leur donner, ni leur enlever plus d'Indiens que ceux attribués par le partage; tandis que, dans le cas contraire, les gouver-

nants conserveraient toujours la haute main sur eux, avec la prérogative de donner et d'ôter autant qu'ils le voudraient, s'assurant ainsi les moyens les plus sûrs d'être riches et puissants. Il fut en même temps convenu entre le Factor, Nuño de Guzman et Delgadillo que le premier irait en Castille demander pour Nuño de Guzman la place de gouverneur de la Nouvelle-Espagne, parce qu'ils avaient su que Cortès n'était plus en faveur auprès de Sa Majesté autant que lors de son arrivée en Castille, et que cet emploi lui avait été refusé malgré les puissantes intercessions que l'on fit agir auprès de l'Empereur. Le Factor, donc, s'embarqua à bord d'un navire appelé *la Sornosa;* mais il fut jeté par une tempête sur la côte du Guaçacualco où il réussit à se sauver au moyen d'un canot. De là il revint à Mexico. Il n'alla donc pas en Castille.

Je dirai maintenant à quoi s'occupèrent Nuño de Guzman et Delgadillo, aussitôt qu'ils furent arrivés à Mexico. Leur première mesure fut d'ouvrir, au sujet du Trésorier Alonso de Estrada, une enquête dont les résultats lui furent favorables. S'il eût été aussi ferme que nous avions cru qu'il le serait, il fût resté gouverneur, attendu que Sa Majesté ne lui avait nullement fait enlever cet emploi; bien au contraire, ainsi que je l'ai dit dans un autre chapitre, un ordre de Sa Majesté était venu peu de mois auparavant pour que le Trésorier gouvernât seul, sans association avec Gonzalo de Sandoval. Par la même occasion, Sa Majesté avait approuvé toutes ses *encomiendas*, tandis que Nuño de Guzman était seulement nommé président et répartiteur conjointement avec les auditeurs. Au surplus, si le Trésorier eût eu la fermeté d'assumer de nouveau les pouvoirs de gouverneur, il eût reçu l'appui de tous les habitants de Mexico et de nous tous les conquérants qui nous trouvions en ce moment dans la capitale,

car il était pour nous évident que Sa Majesté ne lui avait nullement enlevé cet emploi. Nous avions d'ailleurs pu constater, lors de son gouvernement, qu'il faisait justice, agissait avec fermeté et montrait le plus grand zèle dans l'accomplissement des ordres de Sa Majesté. A peu de jours de là il mourut du chagrin que lui causaient les événements.

Il faut dire maintenant que parmi les choses dont eurent à s'occuper les membres de l'Audience royale, ils se montrèrent fort hostiles aux intérêts du Marquis. Ils envoyèrent à Guatimala ouvrir une enquête au sujet de Jorge de Alvarado. Celui qui fut chargé de cette mission était un nommé Orduña le vieux, natif de Tordecillas. J'ignore absolument quel en fut le résultat. Alors s'élevèrent à Mexico beaucoup de réclamations contre Cortès par l'entremise du fiscal. Le Factor Salazar présenta aussi ses dénonciations contre le conquérant. Les écrits qu'il lut au tribunal dans ce but n'avaient aucune retenue; il disait des paroles peu mesurées par lesquelles il prétendait que Cortès avait desservi bien souvent les intérêts de Sa Majesté Impériale, avec d'autres imputations si dégradantes et si pleines de méchancetés, que le licencié Juan Altamirano, à qui avaient été confiés les pouvoirs de l'accusé quand il partit pour la Castille, se leva, et s'avançant la tête découverte à la barre du tribunal, dit au président et aux auditeurs, d'un ton respectueux, qu'il suppliait Leurs Hautesses qu'ordre fût donné au Factor d'être plus réservé dans ses écrits, qu'on ne permît pas de telles attaques contre le Marquis, un digne caballero et un très-grand serviteur de Leurs Hautesses, et que le plaignant restât dans les convenances en demandant justice. Cette réclamation du licencié ne servit à rien, puisque le lendemain le Factor se présenta avec des écrits pires encore. La vérité est, d'après ce que nous sûmes

plus tard, que Nuño de Guzman et Delgadillo lui laissaient la liberté de tout dire. Il en résulta que le licencié Altamirano, le Factor, le président et les auditeurs en arrivèrent à se lancer des mots et des provocations répréhensibles. Les choses en vinrent au point qu'Altamirano porta la main à son poignard, en menaça le Factor, et il allait l'en frapper, si celui-ci ne se fût empressé de se faire un rempart de Nuño de Guzman, de Matienzo et de Delgadillo. Toute la ville en fut troublée. On conduisit le licencié Altamirano à la prison des chantiers, et le Factor fut consigné dans sa demeure. Nous nous réunîmes, tous les conquérants, pour adresser nos prières au président en faveur d'Altamirano, ce qui le fit retirer de la prison après trois jours. Nous obtînmes même que les deux adversaires se réconciliassent.

Nous eûmes à traverser bientôt une plus grosse tourmente. En ce même temps, en effet, arrivait à Mexico un parent du capitaine Pamfilo de Narvaez, du nom de Zavallos. Il était envoyé de Cuba par Maria de Valenzuela, femme de Narvaez, à la recherche de son mari, qui avait été au fleuve de Palmas en qualité de gouverneur, et que l'on disait avoir perdu la vie. Il était muni des pouvoirs nécessaires pour recouvrer son avoir et ses biens partout où il en trouverait, étant dans la conviction d'ailleurs que Narvaez était venu à la Nouvelle-Espagne. Quand Zavallos fut arrivé à Mexico, — d'après ce que plus tard il dit lui-même, et comme on le crut généralement, — Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo furent le trouver secrètement pour lui conseiller de nous intenter un procès, à nous tous les conquérants, qui avions aidé Cortès lorsqu'on défit Narvaez, qu'on lui creva un œil et brûla son avoir. Il devait demander aussi réparation à l'occasion de ceux qui perdirent la vie dans cette affaire. Lorsque Zavallos eut présenté sa plainte dans les termes qui lui

avaient été dictés, et que l'enquête fut terminée à ce sujet, on arrêta tous les conquérants qui se trouvaient dans la capitale et qui furent convaincus d'avoir assisté à cette campagne. Le nombre s'en éleva à plus de deux cent cinquante. J'en faisais moi-même partie. Nous fûmes condamnés à payer une certaine somme en or de *tepuzque*, et l'on nous exila à cinq lieues de Mexico; mais on ne tarda pas à lever l'ordre d'exil, et l'on ne réclama même pas l'amende à plusieurs d'entre nous, vu que c'était fort peu de chose.

Après cet orage, des personnes qui n'aimaient pas Cortès portèrent contre lui une autre plainte : c'était d'avoir prélevé à son bénéfice une grande quantité d'or, de bijoux et d'argent sur le butin fait à Mexico, y compris la garde-robe de Guatemuz, sans donner aux conquérants au-delà d'une somme de quatre-vingts piastres. On l'accusait de dire qu'il avait envoyé le tout en Castille en présent à Sa Majesté, tandis qu'il en avait gardé la plus grande partie pour lui-même et que la part adressée à l'Empereur fut pillée en pleine mer par le corsaire français Jean Florin, qui plus tard fut pendu au passage du Pico, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a parlé. Demande était faite au tribunal pour que Cortès fût condamné à payer à la fois ce que Jean Florin avait volé et ce que lui-même avait tenu caché. On formula encore d'autres plaintes. Sur toutes, Cortès fut condamné au remboursement et l'on vendit ses biens dans ce but. On s'arrangea encore de manière à obtenir que Juan Juarez, beau-frère de Cortès, élevât une plainte au tribunal, à propos de la mort de sa sœur doña Catalina Juarez la Mercayda, ce qui fut fait ainsi qu'on le lui avait conseillé, et des témoins furent présentés pour dire comment et par quel moyen elle était morte.

Après ces débats vint une opposition. Comme on formu-

lait contre Cortès la plainte que je viens de dire au sujet de la garde-robe de Guatemuz et des richesses provenant du butin de Mexico, nous nous réunîmes plusieurs amis de Cortès dans la maison de Garcia Holguin, avec l'autorisation d'un alcalde ordinaire. Nous signâmes un écrit affirmant que nous ne voulions absolument aucune part ni de l'or ni de la garde-robe que l'on réclamait; nous disions ne pas demander que Cortès fût obligé à payer n'importe quoi à ce sujet, attendu qu'il était à notre connaissance claire et certaine qu'il envoyait le tout à Sa Majesté, tandis que nous-mêmes regardions comme très-juste de rendre ce service à notre Roi et seigneur. Le président et les auditeurs, ayant vu notre pétition à cet égard, nous firent tous arrêter, sous prétexte que, sans leur autorisation, nous ne pouvions ni nous réunir, ni signer quoi que ce fût. Nous fûmes condamnés à sortir de la capitale à cinq lieues de distance; mais comme on présenta au juge l'autorisation que nous avions reçue de l'alcalde, l'ordre d'exil fut levé, ce qui n'empêcha pas que l'événement nous causât des dérangements et des préjudices.

Après cela, on fit publier l'ordre à tous les descendants, jusqu'au quatrième degré, d'Indiens et de Maures brûlés vifs ou condamnés à revêtir l'habit de San-Benito, qu'ils eussent à sortir de la Nouvelle-Espagne, dans le délai de six mois, sous peine de la confiscation de la moitié de leurs biens. Il fallut voir, à ce propos, comme on s'accusait et l'on se jetait l'infamie les uns aux autres. Néanmoins deux personnes seulement sortirent de la Nouvelle-Espagne à la suite de ce décret. Quant aux conquérants, comme ils étaient réellement si bons et si soumis aux ordres de Sa Majesté, on ne manquait jamais de donner des Indiens, aussitôt qu'on en avait, à tous ceux qui méritaient réellement ce titre. Ce qui perdit la situation,

ce fut la trop grande liberté qu'on avait de marquer des esclaves; car, dans la province du Panuco, le fer fut appliqué à un si grand nombre que le pays fut presque dépeuplé. Nuño de Guzman, qui était généreux et de noble caractère, envoya en étrennes le titre de propriété du village de Guazpaltepeque au contador Albornoz qui était revenu depuis peu de Castille, marié avec la señora doña Catalina de Loaisa. Il venait, avec l'autorisation de Sa Majesté, pour créer un établissement de cannes à sucre près du bourg de Cempoal qu'il détruisit en peu d'années.

Revenons à dire que Nuño de Guzman renouvelait souvent ces sortes de libéralités, marquait au fer un grand nombre d'esclaves et s'ingéniait à causer à Cortès beaucoup de préjudices. On prétendait aussi que le licencié Delgadillo entrait dans des associations et faisait attribuer des Indiens aux personnes qui lui offraient quelques rentes. Il nomma d'ailleurs son frère, appelé Berrio, alcalde mayor de la ville de Guaxaca. Ce fonctionnaire vendait ses faveurs et tourmentait les habitants. Il plaça aussi dans le bourg des Çapotèques un autre employé appelé Delgadillo comme lui, qui se laissait suborner et commettait des injustices. Le licencié Matienzo était au surplus trop vieux. Enfin, on éleva contre le tribunal tant de plaintes appuyées de preuves et confirmées par les lettres des prélats et des moines, que Sa Majesté et le Conseil royal des Indes, au vu de ces rapports et de ces lettres, donnèrent l'ordre de destituer sans retard les membres de l'Audience royale, en promettant leur châtiment et mettant à leur place un autre président et des auditeurs vraiment lettrés, consciencieux, et équitables. Ordre fut donné également qu'on fût à la province du Panuco s'assurer du nombre d'esclaves qui avaient été marqués au fer. Ce fut au vieux Matienzo que Sa Majesté confia cette enquête, parce

qu'il fut reconnu moins coupable et meilleur juge que les autres. On annula les autorisations de marquer des esclaves; ordre fut envoyé de briser tous les fers qui servaient dans ce but, et à l'avenir de ne plus réduire personne en captivité. On prit même la mesure de faire le recensement de ceux qui étaient en esclavage dans toute la Nouvelle-Espagne pour abolir le droit de les vendre et de les faire passer d'une province à l'autre. On annula aussi toutes les *encomiendas* et tous les *repartimientos* d'Indiens faits par Nuño de Guzman et les auditeurs, et on les inscrivit au nom des personnes que Sa Majesté avait désignées pour les posséder.

Je dois mentionner ici le nombre considérable de procès et débats qui eurent lieu sur le fait d'enlever actuellement les Indiens possédés en vertu des attributions faites par Nuño de Guzman et les auditeurs. Les uns alléguaient qu'ils étaient conquérants sans l'être, d'autres colons de tant d'années, ajoutant que, s'ils avaient paru être favorisés parce qu'on les voyait se livrer à des allées et venues dans la demeure du président et des auditeurs, on devait savoir qu'ils n'agissaient ainsi que pour les servir, les honorer, les accompagner et leur prêter appui en tout ce qui regardait le service de Sa Majesté, et nullement à titre de serviteurs personnels ou de partisans dévoués. Chacun apportait ainsi à sa défense les raisons qui lui paraissaient les plus avantageuses. Les choses enfin marchèrent de telle manière que bien peu de gens qui avaient reçu des Indiens se les virent enlever. Il n'y eut guère que ceux que je vais dire. Le village de Guazpaltepeque fut enlevé au contador Albornoz qui l'avait reçu de Nuño de Guzman en qualité d'étrennes. Un certain Villaroel, mari d'Isabel de Ojeda, perdit aussi un village du district de Cornabaca. On ôta également des Indiens à un majordome de Nuño de Guzman appelé Villegas ainsi qu'à d'autres

parents et serviteurs des auditeurs. Différentes personnes les eurent à leur place. Aussitôt qu'on sut à Mexico qu'on venait de destituer, en Castille, les membres de l'Audience royale, Nuño de Guzman, Delgadillo et Matienzo s'occupèrent de nommer des procureurs pour aller en Castille avec mission de rétablir leurs affaires au moyen de preuves diverses; et, à cet effet, ils réunirent des témoins de leur choix, commissionnés pour dire qu'ils étaient des juges intègres et qu'ils suivaient exactement les ordres de Sa Majesté, avec d'autres assertions à leur convenance qui seraient jugées propres à les faire passer en Castille pour des magistrats estimables.

Afin d'élire convenablement ces fondés de pouvoirs qui devaient être chargés de veiller à leurs intérêts aussi bien qu'à ceux de la capitale de la Nouvelle-Espagne et de son gouvernement, ordre fut donné de réunir dans l'église principale tous les procureurs des villes et bourgs, qui se trouvaient en ce temps-là à Mexico, en leur adjoignant quelques conquérants qui étaient devenus des personnages marquants. Comme j'en étais, je dirai qu'on prétendit que nos votes se portassent sur le Factor Salazar. Or, quoique Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo eussent commis quelques inconséquences dans des actes dont j'ai fait mention, au demeurant ils étaient si bons pour tous les conquérants et les colons, qu'ils nous donnaient toujours partie des Indiens qui vaquaient. Aussi crurent-ils que nous voterions pour le Factor, qui était celui qu'ils désiraient envoyer en leur nom. Mais quand nous fûmes réunis dans l'église principale, ainsi que l'ordre en était donné, ce ne fut que cris, vociférations et vacarme de la part des personnes qui n'avaient pas été invitées à la réunion. Elles entrèrent par force dans l'église et refusèrent de se taire ou de sortir quand nous leur en fîmes donner l'ordre. En un mot, c'étaient des clameurs comme si l'on se

fût trouvé à une réunion libre en place publique. Ce voyant, nous nous résolûmes à aller dire au président et aux auditeurs que nous renvoyions l'élection au jour suivant et que nous élirions celui qui nous paraîtrait convenir le mieux, dans l'édifice même où le tribunal avait l'habitude de tenir séance. Mais, nous étant aperçus qu'on ne voulait voir sortir du vote que des amis de Nuño de Guzman, Delgadillo et Matienzo, nous convînmes que l'on nommerait une personne du parti des auditeurs et une autre de celui de Cortès. Ce fut ainsi que les votes désignèrent Bernardino Vasquez de Tapia pour le conquérant et Antonio de Carvajal, qui avait été capitaine d'un brigantin, pour les membres du tribunal. Ce qui me parut dès lors bien clair, c'est que l'un et l'autre inclinaient à prendre les intérêts de Nuño de Guzman bien mieux que ceux de Cortès, et certainement nous eûmes raison de les choisir ainsi, parce que les membres du tribunal nous étaient plus favorables que Cortès et accomplissaient mieux que lui les volontés de Sa Majesté dans la répartition des Indiens, tandis que notre général aurait pu nous les donner mieux que personne tout le temps qu'il eut le pouvoir entre les mains. Mais nous sommes, nous autres Espagnols, à ce point pétris de loyauté que, par cela seul qu'il avait été notre capitaine, nous avions de l'attachement pour Cortès beaucoup plus qu'il ne mettait de bonne volonté à nous favoriser, quoique Sa Majesté le lui eût ordonné et qu'il le pût faire si facilement alors qu'il était gouverneur.

L'élection faite, il s'éleva d'autres contestations relativement aux points que nos fondés de pouvoirs auraient à soutenir. Le président et les auditeurs, en effet, prétendaient que, sauf l'avis de tous les électeurs, il conviendrait au service de Dieu et de Sa Majesté que Cortès ne revînt pas à la Nouvelle-Espagne, attendu que sa pré-

sence entraînerait toujours des divisions et des troubles, et empêcherait par conséquent l'établissement d'un bon gouvernement; peut-être même voudrait-il se rendre indépendant en soulevant le pays. Mais nous tous, les procureurs des villes et bourgs, nous repoussions ce soupçon, en assurant que Cortès était un très-grand et très-loyal serviteur de Sa Majesté. Ce fut au milieu de ces débats qu'arriva à Mexico don Pedro de Alvarado, qui revenait de Castille avec les titres de gouverneur de Guatimala, d'*adelantado* et de commandeur de Santiago. Il s'était marié avec une dame du nom de doña Francisca de la Cueva, qui mourut en abordant à la Vera Cruz. Il arriva donc à Mexico avec toute sa maison, en grand deuil. S'étant mis au courant des différents articles des instructions émanées du président et des auditeurs, il contribua à faire convenir que lui-même et les procureurs des villes et bourgs écriraient à Sa Majesté tout ce que l'Audience royale préméditait. Les fondés de pouvoirs que j'ai dits s'en furent donc en Castille avec leurs instructions au sujet de ce qu'ils devaient demander. Mais les membres du Conseil royal des Indes reconnurent bien vite que tout était inspiré par la passion et par la haine contre Cortès, et ne voulurent rien faire qui secondât les vues de Nuño de Guzman et des autres auditeurs, et d'autant moins que déjà il était ordonné par Sa Majesté que leur emploi leur fût enlevé. D'autre part, Cortès se trouvait alors en Castille; il leur fut naturellement contraire en travaillant pour son honneur et sa dignité. Du reste, il commença à se préparer à revenir à la Nouvelle-Espagne, accompagné de la marquise sa femme et de toute sa maison. En attendant ce voyage, je raconterai comment Nuño de Guzman fut coloniser une province appelée Xalizco, et qu'il y réussit beaucoup mieux que Cortès n'eut la chance de le faire en tout ce

qu'il voulut découvrir par la suite, ainsi qu'on le verra bientôt.

CHAPITRE CXCVII

Comme quoi Nuño de Guzman apprit, comme chose certaine, par lettres de Castille, qu'on lui enlevait son emploi, attendu que Sa Majesté avait ordonné qu'on destituât et lui et les auditeurs et que d'autres vinssent à leur place. Il résolut d'aller conquérir et pacifier la province de Xalizco qui s'appelle actuellement la Nouvelle-Galice.

Nuño de Guzman apprit, par des lettres authentiques, qu'on le destituait de sa présidence, ainsi que ses collègues les auditeurs, et qu'il en venait d'autres à leur place. Mais comme il était encore président, il en profita pour réunir tous les soldats qu'il put, soit cavaliers, soit arbalétriers et gens d'escopette, pour qu'ils marchassent avec lui contre une province appelée Xalizco. S'il y avait des gens qui ne voulussent pas y aller volontairement, il les y obligeait par la force ou il les contraignait à payer un remplaçant qui partît pour eux. A ceux qui avaient des chevaux on les prenait, leur en payant tout au plus la moitié de la valeur. Les habitants riches de Mexico contribuèrent pour leur part. Il emmena un grand nombre d'Indiens mexicains porteurs, ainsi que beaucoup d'autres qui devaient lui prêter leur secours pour la guerre. Il fit beaucoup de tort aux villages par où il passait, à cause de l'embarras de son bagage. Il arriva ainsi à la province de Mechoacan. Les naturels du lieu avaient beaucoup d'or provenant des temps passés, un peu bas, parce qu'il était allié d'argent. On lui en donna une certaine quantité; mais comme Cazonci, qui était le plus grand cacique de la province, ne fournissait pas tout ce qu'on lui avait demandé, Nuño de Guzman le mit à la

question en lui brûlant les pieds. Au surplus, il exigeait de lui des Indiens et des Indiennes pour son service; et à la suite d'autres déloyautés dont on se rendit coupable envers le pauvre homme, Guzman ordonna qu'on le pendît. Ce fut une des plus mauvaises actions qu'un président ou autre personne quelconque ait jamais faites. Il en fut blâmé par tous ceux qui l'accompagnaient et qui taxèrent le fait de cruauté. Il emmena beaucoup d'Indiens de cette province, les obligeant à porter des fardeaux jusqu'à l'endroit où il fonda la ville de Compostelle, aux frais excessifs du trésor de Sa Majesté et aux dépens des habitants de Mexico qu'il avait entraînés par force avec lui. Comme je ne fis point cette expédition, je n'en parlerai pas davantage. Ce que je sais bien, c'est que Cortès et Nuño de Guzman ne furent jamais bien ensemble. Ce que je sais encore, c'est que Nuño de Guzman resta dans cette province jusqu'à ce que Sa Majesté ordonna qu'on irait à ses frais à Xalizco pour l'arrêter et l'amener prisonnier à Mexico, pour qu'il eût à répondre aux plaintes et se soumettre aux sentences de l'Audience royale nouvellement arrivée à la capitale. On devait aussi le mettre en prison à la demande de Matienzo et de Delgadillo. J'en resterai là pour dire que l'Audience royale de Mexico arriva, et ce qu'elle fit.

CHAPITRE CXCVIII

Comme quoi l'Audience royale arriva à Mexico et ce qu'on fit.

J'ai dit dans le chapitre précédent que Sa Majesté avait destitué l'Audience royale de Mexico, et donné pour nulles les *encomiendas* d'Indiens concédées par le président et les auditeurs qui résidaient dans la capitale, attendu

que ces concessions s'étaient faites en faveur de leurs parents ou partisans dévoués, et d'autres personnes qui n'avaient aucun mérite. Sa Majesté ordonnait en même temps qu'on donnât ces *encomiendas* aux conquérants qui n'avaient eu que de pauvres *repartimientos*. Cette résolution fut prise parce qu'il fut reconnu que les membres du tribunal ne faisaient nulle justice et n'accomplissaient point les ordres royaux. On ordonna, en conséquence, de faire partir d'autres auditeurs de savoir et de conscience, leur recommandant bien qu'en toutes choses ils fissent bonne justice. Don Sebastian Ramirez de Villaescusa, qui était alors évêque de Saint-Domingue, fut nommé leur président. On choisit quatre licenciés pour auditeurs; ce furent le licencié Alonso Maldonado, de Salamanque, le licencié de Cainos, de Toro ou de Zamora, le licencié Vasco de Quiroga, de Madrigal, qui fut ensuite évêque de Mechoacan, et le licencié Salmeron, de Madrid. Les auditeurs arrivèrent à Mexico avant l'évêque de Saint-Domingue. Il fut fait deux solennelles réceptions, d'abord aux auditeurs, qui vinrent les premiers, et ensuite au président, quand il arriva peu de jours après.

Immédiatement fut ouverte une enquête générale. De toutes les villes et bourgs se présentèrent plusieurs habitants et fondés de pouvoirs, et même des caciques et des dignitaires, élevant tant de plaintes au sujet du président et des auditeurs précédents, pour préjudices, corruption, injustices dont ils avaient été victimes, que les nouveaux président et auditeurs qui ouvrirent l'enquête en étaient comme stupéfaits. Les procureurs de Cortès, à leur tour, détaillèrent leurs griefs pour biens et propriétés qui avaient été aliénés en ventes publiques, ainsi que je l'ai dit précédemment. Il en résultait que s'ils eussent dû payer tout le montant de leurs condamnations, cela se serait élevé à environ deux cent mille piastres. Comme

Nuño de Guzman se trouvait à Xalizco et refusait d'aller à la Nouvelle-Espagne au sujet de l'enquête, Delgadillo et Matienzo répondaient aux demandes qui leur étaient faites qu'elles étaient à la charge de Nuño de Guzman qui, en sa qualité de président, ordonnait toutes choses; qu'on eût par conséquent à l'envoyer quérir et qu'il vînt à Mexico se défendre des charges qui pesaient sur lui. Mais l'Audience royale avait eu beau lui adresser ses sommations àXalizco pour qu'il vîntper sonnellement à la capitale, il avait opposé un refus. De leur côté, le président et les auditeurs, désirant éviter de troubler la Nouvelle-Espagne, dissimulèrent l'événement et le portèrent à la connaissance de Sa Majesté. Ce fut alors que le Conseil royal des Indes se décida à envoyer à ce sujet un licencié nommé de la Torre, que l'on disait natif de Badajoz, afin qu'il poursuivît une instruction à ce propos dans la province même de Xalizco, et qu'il fît conduire le délinquant en prison dans la maison d'arrêt de la capitale. Il avait mission de faire payer par Nuño de Guzman le montant des condamnations de nous tous, les conquérants, à propos des affaires de Narvaez et des signatures, lorsqu'on nous mit en prison, ainsi que je l'ai conté dans un autre chapitre.

Je laisserai le licencié de la Torre préparer son départ pour la Nouvelle-Espagne et je dirai où aboutit la première enquête. Delgadillo et Matienzo virent vendre leurs biens en paiement du produit des sentences rendues contre eux, et comme cela ne suffisait point à couvrir la totalité, on les mit en prison pour l'excédant. Pour ce qui est d'un frère de Delgadillo, Berrio, qui était alcalde mayor à Guaxaca, on découvrit sur son compte tant de griefs et de faits de subornation, qu'on vendit tous ses biens pour payer ce qu'il avait prélevé injustement; on l'arrêta pour la somme qui ne put être payée et il mourut en prison.

On découvrit les mêmes délits à propos d'un autre parent de Delgadillo, qui portait ce même nom et qui était alcalde mayor chez les Çapotèques. Comme le précédent, il mourut en prison. Les nouveaux juges étaient donc si équitables et si intègres dans leurs arrêts qu'ils ne songeaient qu'à obéir à Dieu et à Sa Majesté, s'efforçant de faire comprendre aux Indiens qu'ils désiraient les favoriser et les instruire dans la sainte doctrine. En outre, ils abolirent la coutume de marquer les esclaves et prirent bien d'autres mesures louables.

Comme les licenciés Salmeron et Cainos étaient âgés, ils résolurent d'envoyer demander à Sa Majesté l'autorisation de rentrer en Castille. Étant restés quatre ans à Mexico, ils étaient déjà riches. Les services qu'ils avaient rendus dans leur emploi étaient d'ailleurs incontestables. Sa Majesté ordonna que la licence de retour leur fût accordée, sous réserve d'une enquête qui fut faite et trouvée satisfaisante. Le président don Sebastian Ramirez, alors évêque de Saint-Domingue, fut aussi en Castille, parce que Sa Majesté l'avait fait appeler pour s'éclairer auprès de lui sur les choses de la Nouvelle-Espagne et afin de le nommer président de la chancellerie royale de Grenade. En peu de temps, on le fit passer à celle de Valladolid et on lui donna l'évêché de Tui. Peu de jours après, l'évêché de Leon étant venu à vaquer, on le lui confia. Pendant ce temps il était toujours président de la chancellerie de Valladolid, et il devint dans ces jours mêmes évêque de Cuenca. De sorte que les bulles de nomination tombèrent sur lui sans désemparer, et toutes ces faveurs étaient dues à ce qu'il avait été excellent juge à Mexico. Malheureusement, la mort ne tarda pas à le frapper, et je crois, quant à moi, qu'il alla jouir de la gloire céleste avec les bienheureux, parce qu'autant que je pus en juger lorsque je le connus et le fréquentai à l'époque

où il était président à Mexico, il fut en tout équitable et bon. A ces différents titres même, avant d'être évêque de Saint-Domingue, il avait été inquisiteur à Séville.

Revenons à notre récit pour dire que le licencié Maldonado reçut l'ordre de Sa Majesté d'aller à la province de Guatimala, Honduras et Nicaragua, en qualité de président et gouverneur. Il fut en tout un juge bon et équitable, et un grand serviteur de Sa Majesté. Il obtint même le titre d'Adelantado de Yucatan à la suite de stipulations qu'il avait faites, par contrat de mariage, avec son beau-père don Francisco de Montejo. Quant au licencié Quiroga, il fut si bon qu'on lui donna l'évêché de Mechoacan.

Nous cesserons de parler de ces hommes que leurs vertus firent prospérer, et nous dirons que Delgadillo et Matienzo s'en retournèrent en Castille et sur leurs terres, fort pauvres, très-mal famés, et qu'ils moururent, dit-on, deux ou trois ans après.

Ce fut à cette même époque que Sa Majesté ordonna que l'illustrissime et bon caballero, digne de louable mémoire, don Antonio de Mendoza, frère du marquis de Mondejar, vînt à la Nouvelle-Espagne en qualité de Vice-Roi. En même temps partirent aussi, comme auditeurs, le docteur Quesada, natif de Ledesma; le licencié Tejada, de Logroño; le licencié Maldonado, qui n'était pas encore président du Guatimala, gardait son emploi d'auditeur, et il en venait enfin un autre, le licencié Loaisa, natif de Ciudad Real. Comme celui-ci était déjà vieux, il resta trois ou quatre ans seulement à Mexico, où il recueillit quelques piastres pour retourner en Castille, et il revint dans sa maison. Peu de temps après, on envoya un licencié de Séville appelé Santillana, qui fut plus tard docteur. Tous ces hommes-là furent d'excellents juges. Après qu'on leur eut fait une réception solennelle à leur entrée dans la capitale, on publia l'ouverture d'une enquête

générale contre le président et les auditeurs précédents, qui tous furent reconnus équitables et bons, ayant fait usage de leurs emplois conformément à la justice.

Nous reprendrons maintenant notre récit sur Nuño de Guzman qui continuait à rester en Xalizco. Le Vice-Roi don Antonio de Mendoza sut que Sa Majesté envoyait le licencié de la Torre pour instruire contre lui à Xalizco même, l'enfermer dans la prison publique et l'obliger à payer ce qui serait reconnu juste au Marquis Del Valle, ainsi qu'aux conquérants pour leur condamnation au sujet de Narvaez. Voulant le favoriser, lui éviter des tracas et écarter de lui tout affront, il l'envoya appeler, l'engageant à venir sans retard à Mexico sur sa parole et lui désignant ses propres palais pour demeure. Le Nuño de Guzman accepta et s'y rendit incontinent. Le Vice-Roi lui rendait tous les honneurs, le favorisait en tout et le faisait manger à sa table, lorsque le licencié de la Torre arriva à Mexico. Comme il était porteur de l'ordre de Sa Majesté pour mettre immédiatement en prison Nuño de Guzman et exercer contre lui toute justice, il crut devoir d'abord en donner connaissance au Vice-Roi. Mais il paraît qu'il ne reconnut pas en lui tout le bon vouloir qu'il en attendait et alors il résolut de faire enlever l'accusé du palais même du Vice-Roi où il se trouvait. Il élevait la voix à ce propos pour dire bien haut : « Voilà ce que Sa Majesté commande ; voilà ce que l'on doit faire et nullement autre chose. » Et là-dessus il le fit conduire à la prison publique de la ville. Il y resta enfermé quelques jours jusqu'à ce que le Vice-Roi obtînt qu'il en sortît. On reconnut alors que le licencié de la Torre avait assez de fermeté pour ne pas permettre que la justice perdît son cours et pour faire marcher droit l'enquête contre Nuño de Guzman.

Comme du reste la méchanceté humaine n'oublie jamais de médire de ce qui prête le flanc à la médisance,

elle s'aperçut que le licencié de la Torre aimait un peu le jeu, surtout celui des cartes. Il ne jouait cependant que le triomphe ou la *primera*, et seulement comme passe-temps. Or, à cette époque, on faisait usage d'un vêtement à manches larges et longues -- les juristes surtout. — Un je ne sais qui, agissant sans doute par inspiration de Nuño de Guzman, introduisit dans l'une des manches du licencié de la Torre un jeu de petites cartes, et il prit soin de l'y attacher de telle sorte qu'il ne pût s'en échapper immédiatement. Lors donc que le licencié, accompagné de personnes de qualité, traversait un jour la place de Mexico, l'individu, quel qu'il fût, qui avait placé le jeu de cartes, eut l'adresse de le détacher de telle sorte, que les cartes tombaient une à une en marquant sur la place les traces du passage du licencié. Les personnes qui l'accompagnaient ayant aperçu cette chute des cartes l'en avertirent, le priant de regarder ce qu'il emportait dans sa manche. En voyant cette mystification, le licencié dit avec colère : « Il paraît qu'on ne voudrait pas ici me voir exercer équitablement la justice ; mais si je vis, je la ferai de manière que Sa Majesté ne pourra ignorer l'irrévérence qu'on a commise envers moi. » Peu de jours après il tomba malade, et, soit par le chagrin que cela lui causa, soit à cause des fièvres qui survinrent, il mourut.

CHAPITRE CXCIX

Comme quoi don Hernando Cortès, Marquis Del Valle, revint d'Espagne marié avec la señora doña Juana de Zuñiga, avec le titre de Marquis Del Valle et capitaine général de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud; comment il amena avec lui le Père fray Juan Leguizamo et onze autres Frères de la Merced, et de la grande réception qui lui fut faite.

Comme il y avait longtemps que Cortès était en Castille, se voyant enfin marié, marquis, capitaine général de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud, il fut pris du désir de retourner à Mexico pour y occuper sa maison et son rang et prendre possession de son marquisat. Il sut d'ailleurs que les choses, dans la Nouvelle-Espagne, se trouvaient en l'état que j'ai dit; aussi s'empressa-t-il de faire ses préparatifs et il s'embarqua avec toute sa maison, emmenant en sa compagnie douze moines de la Merced destinés à continuer l'œuvre commencée par fray Bartolomé et les religieux qui vinrent après lui. Ceux qui partaient actuellement n'étaient pas moins bons ni moins vertueux que les précédents; pour tels d'ailleurs ils furent donnés à Cortès par le général de la Merced obéissant aux ordres du Conseil des Indes. Le prieur de ces religieux était fray Juan de Leguizamo, Basque lettré et saint homme, disait-on, qui était au surplus le confesseur du Marquis et de la Marquise. Ils s'embarquèrent tous, et, le beau temps aidant, Cortès arriva à bon port avec tous les siens, à l'exception d'un des douze moines qui mourut au port de la Vera Cruz. Il y eut réception, mais pas avec la solennité d'autrefois. Cortès continua son voyage en passant par certaines villes de son marquisat et, à son arrivée à Mexico, une autre réception lui

fut faite. Il s'occupa immédiatement de produire ses titres de marquis et de se faire proclamer capitaine général de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud; il demanda au Vice-Roi et à l'Audience royale que l'on fît le recensement de ses vassaux de la manière qu'il s'était imaginé; mais je pense qu'en le faisant on obéit bien plutôt à l'ordre qu'en avait donné Sa Majesté.

D'après ce que je compris, lorsque le marquisat lui fut donné, Cortès avait supplié Sa Majesté qu'il lui fût fait l'attribution de certaines villes et villages contenant un nombre stipulé d'habitants tributaires. Comme je ne suis pas bien sûr de cela, je m'en remets aux caballeros et aux personnes qui le savent mieux que moi, ainsi qu'aux différents procès qu'il y eut à ce sujet. Le Marquis, lorsqu'il demanda à Sa Majesté la concession des vassaux dont je parle, se forma l'idée que chaque maison d'habitants, de caciques ou de dignitaires de ses villes devrait compter seulement pour un tributaire, comme si nous disions que ni garçons déjà mariés, ni gendres, ni autres Indiens qui se trouvaient dans la maison à titre de serviteurs ne devraient compter pour absolument rien et que chaque habitant, chef de famille, serait inscrit pour tributaire unique, eût-il ou n'eût-il pas plusieurs fils, gendres ou serviteurs. L'Audience royale de Mexico détermina que la supputation serait faite par un de ses auditeurs appelé le docteur Quesada. Celui-ci commença le recensement de cette manière : le propriétaire de chaque maison était un tributaire, et, s'il avait des fils d'un âge suffisant, chaque fils était également tributaire; s'il avait des gendres, chacun d'eux comptait de la même manière; les Indiens qui étaient à son service, fussent-ils esclaves, s'inscrivaient aussi chacun pour un tributaire. Il en résultait que beaucoup de maisons avaient dix, douze et même quinze personnes de cette catégorie.

Cela n'empêcha pas que Cortès persistât dans son idée. Il la proposa et il en fit la formelle demande à l'Audience royale pour que chaque maison fût considérée comme un habitant et comptât pour un tributaire seulement. Si, lorsque le Marquis pria Sa Majesté de lui faire la grâce de son marquisat, il lui eût déclaré qu'il désirait telle ville, tel bourg avec ses habitants et résidents actuels, Sa Majesté n'eût pas manqué de les lui concéder. Mais le Marquis crut et tint pour certain qu'en spécifiant le nombre de vassaux au lieu des villes, il retirerait plus d'avantages; or, il arriva au résultat contraire, et de là la nécessité de procès qui ne lui manquèrent jamais. Une autre conséquence, c'est qu'il eut des froissements désagréables avec le docteur Quesada, auteur du recensement, et même avec le Vice-Roi et l'Audience royale. Rapport en fut fait à Sa Majesté par le tribunal, pour qu'on sût à quoi s'en tenir sur la manière de compter les vassaux, ce qui fit que l'opération resta en suspens un certain nombre d'années, pendant lesquelles le Marquis préleva ses tributs sans faire la supputation dont il s'agit.

Revenons à notre récit pour dire que, peu de jours après ces débats, Cortès partit de Mexico avec la Marquise pour une ville de son marquisat appelée Cornabaca. Il y fixa sa résidence de telle façon qu'il ne ramena plus sa famille à Mexico. Au surplus, comme il avait stipulé, avec la Sérénissime Impératrice Isabel, de glorieuse mémoire, et le Conseil royal des Indes, qu'il enverrait, à ses frais, une flotte sur la mer du Sud pour découvrir des îles et des pays, il se mit à construire des navires dans un port appartenant alors à son marquisat, qui s'appelait Teguantepeque, et dans les ports de Zacatula et d'Acapulco. Je vais dire, à la suite, les expéditions qu'il fit et comme quoi il ne fut plus jamais heureux dans les entreprises où il mit la main, tous ses projets se convertissant, pour lui, en

épines et en mauvais résultats. Nuño de Guzman eut plus de succès, ainsi que je le dirai bientôt.

CHAPITRE CC

Des frais que le Marquis don Hernando Cortès fit dans l'organisation des flottes qu'il envoya à la découverte et comment en tout le reste il ne fut pas heureux; et j'ai besoin de revenir beaucoup sur mes pas dans mon récit pour que l'on comprenne bien ce que je vais dire.

Lorsque Marcos de Aguilar gouvernait la Nouvelle-Espagne en vertu des pouvoirs que lui transmit le licencié Luis Ponce de Leon en mourant, ainsi que je l'ai dit avant que Cortès fût en Castille, celui-ci mit à la mer quatre navires qu'il avait fabriqués dans la province de Zacatula, bien pourvus de vivres et d'artillerie, avec de bons matelots, deux cent cinquante soldats, beaucoup d'objets de mercerie de Castille et tout le nécessaire en comestibles et biscuits pour plus d'une année. Le capitaine commandant de l'expédition était un hidalgo du nom de Saavedra. Il fit voile avec destination aux Moluques, aux îles des Épices, ou la Chine. C'était en exécution d'un ordre de Sa Majesté qui l'écrivit à Cortès de la ville de Grenade, le 22 juin 1526. Comme Cortès nous fit voir cette lettre, à moi et à d'autres conquérants qui lui tenions compagnie, je puis bien le dire et l'affirmer ici. Sa Majesté ordonnait même à Cortès de faire en sorte que les capitaines qu'il enverrait se missent à la recherche d'une flotte qui était partie de Castille pour la Chine, ayant pour capitaine un certain fray don Garcia de Laoisa, commandeur de Saint-Jean de Rhodes. Pendant que Saavedra préparait son voyage, venait aborder à la côte de Guantepeque une patache qui était partie de Castille avec la

flotte du commandeur en question. Un certain Ortuño de Lango, natif de Portugalete, en était le capitaine. Alvaro de Saavedra Ceron s'informa auprès de lui et eut recours également aux pilotes qui venaient dans la patache pour savoir tout ce qu'il désirait connaître. Il s'adjoignit même un pilote et deux matelots, au moyen d'une bonne rétribution, et en obtint qu'ils partissent avec lui. Il leur fit raconter leur voyage et prit leur avis sur la route qu'il devait suivre maintenant et, après cela, il donna ses instructions et ses ordres de la manière que les capitaines et les pilotes qui vont à la découverte ont l'habitude de le faire; cela fait, on entendit la messe et, se recommandant à Dieu, ils firent voile du port de Esguatanejo, dans la province de Colima ou de Zacatula, je ne sais pas bien. Ce fut au mois de décembre de l'an 1527 ou 1528.

Notre Seigneur Jésus-Christ leur fit la grâce d'assurer leur route de manière qu'ils fussent aux Moluques et dans d'autres îles. Je ne connais ni les peines, ni la faim, ni les souffrances qu'ils eurent à endurer, pas plus que les maladies dont ils souffrirent dans le voyage; mais je vis trois ans après à Mexico un matelot de ceux qui s'étaient trouvés avec Saavedra. Il contait, au sujet de ces îles et des villes qui y sont édifiées et qu'ils visitèrent, des choses dont j'étais émerveillé. C'est à ces mêmes îles et à ces mêmes pays que l'on envoie maintenant de Mexico des flottes destinées à trafiquer et à poursuivre les découvertes. J'entendis dire que les Portugais qui s'y trouvaient comme commandants d'expéditions arrêtèrent Saavedra ou quelques-uns de ses hommes, et les emmenèrent en Castille, ou que, du moins, Sa Majesté en eut connaissance. Comme il y a tant d'années que cela s'est passé, et que je ne m'y trouvais nullement, je n'en parlerai pas davantage. En fait de choses vues personnellement par

moi, je ne puis mentionner que la lettre écrite à Cortès par Sa Majesté.

J'ai à dire maintenant qu'au mois de mai 1532 Cortès, de retour de Castille, envoya du port d'Acapulco une autre expédition composée de deux navires bien pourvus du nécessaire en tous genres, avec matelots en nombre suffisant, de l'artillerie, des vivres et quatre-vingts soldats d'escopette et d'arbalète. Il en nomma commandant un certain Diego Hurtado de Mendoza. Ces deux navires étaient destinés à découvrir la côte du sud; ils devaient se mettre à la recherche d'îles et de terres nouvelles. La raison de ce départ, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité, c'est que Cortès l'avait ainsi convenu avec le Conseil royal des Indes lorsque Sa Majesté fut partie en Flandre. Pour en revenir au voyage des deux navires, j'ai à dire que, tandis que Hurtado avançait sans trop remonter en pleine mer, sans chercher des îles ni faire quoi que ce soit qui mérite d'être conté, plus de la moitié des soldats de l'un des navires se mutinèrent et se séparèrent de sa compagnie. On a prétendu que les mutins avaient fait un accord avec le capitaine pour que, au moyen du navire avec lequel ils naviguaient, ils s'en retournassent à la Nouvelle-Espagne. Mais il n'est pas croyable que le capitaine leur donnât jamais cette licence; il est plus naturel de penser qu'ils la prirent eux-mêmes sans la demander. Quoi qu'il en soit, ils avaient déjà viré de bord et s'en retournaient, lorsqu'ils furent assaillis par un temps contraire qui les poussa vers la terre; ils y firent de l'eau et arrivèrent ensuite avec de grandes difficultés à Xalizco, où ils donnèrent la nouvelle de leur aventure, qui de là se répandit jusqu'à Mexico. Cela causa un grand déplaisir à Cortès. Quant à Diego Hurtado, il suivit encore la côte; mais on n'entendit plus rien dire ni de lui, ni du navire, qui ne reparut jamais.

Nous ne parlerons plus de ces bâtiments, puisqu'ils se perdirent, et je dirai que Cortès s'empressa d'envoyer deux autres navires qui étaient déjà prêts dans le port de Guantepeque. Il les approvisionna convenablement en pain, viande et tout le nécessaire le mieux qu'il était possible dans ce temps-là. Il y mit beaucoup d'artillerie, de bons matelots et soixante soldats commandés par un hidalgo du nom de Diego Bezerra de Mendoza — de la famille des Bezerra de Badajoz ou de Merida. — L'un des navires avait aussi pour capitaine un certain Hernando de Grijalva, qui se trouvait être sous les ordres de Bezerra. Le pilote en premier était un Basque appelé Ortuño Ximenès, qu'on disait grand cosmographe. Cortès ordonna à Bezerra de se mettre à la recherche de Diego de Hurtado, et, s'il ne le trouvait point, de gagner la haute mer à la découverte d'îles et terres nouvelles, parce qu'on parlait beaucoup de l'existence d'îles riches en perles. Le pilote Ortuño Ximenès, en s'entretenant, avant son départ, des choses de la mer avec d'autres pilotes, promettait de les conduire à des pays fortunés — c'est bien ainsi qu'on les nomme — abondant en toutes sortes de richesses, et il répétait tellement que tout le monde y deviendrait riche, que plusieurs finissaient par le croire. La première nuit après leur départ de Guantepeque, il s'éleva un gros temps avec vent contraire qui sépara les deux navires, et ils ne se rejoignirent jamais plus. Ils l'auraient pu cependant, parce que le beau temps ne tarda pas à revenir; mais Hernando de Grijalva, désirant ne plus se trouver sous la main de Bezerra, gagna la pleine mer en se séparant volontairement de celui-ci, parce que Bezerra était orgueilleux et homme de mauvais cœur; je dirai bientôt où cela le mena. Hernando de Grijalva, en se séparant de son supérieur, obéissait aussi au désir d'arriver à la gloire pour lui-même, s'il avait la

chance de découvrir quelques pays. Il s'éloigna donc à plus de deux cents lieues en mer, et y découvrit une île déserte qu'il appela Santo-Tome.

Laissons là Grijalva et son voyage, et venons-en à dire ce qui advint à Bezerra avec le pilote Ortuño Ximenès. Il s'éleva entre eux un désaccord pendant le voyage, et comme Bezerra était mal vu de la plupart des gens qui montaient le navire, Ortuño convint avec quelques matelots basques et des soldats qui avaient eu des mots avec Bezerra, de tomber sur lui une nuit et de le tuer. Ils le firent, en effet: ils lui donnèrent la mort pendant son sommeil, en même temps qu'à quelques autres soldats, et, n'eussent été les Frères franciscains qui faisaient partie de l'expédition, et qui s'empressèrent de les séparer, il y aurait eu beaucoup plus de mal. Le pilote Ximenès, aidé de ses compagnons, s'en alla avec le navire; mais, à la prière des moines, ils relâchèrent un moment sur un point de la province de Xalizco, pour déposer à terre les blessés et les Frères. Ortuño Ximenès poursuivit ensuite sa route, et rencontra une île qu'il appela Santa Cruz, où l'on prétendit qu'il y avait des perles, et qui était peuplée d'Indiens semi-sauvages. Ils descendirent à terre pour faire de l'eau; mais les naturels les reçurent en gens de guerre et les tuèrent. De sorte qu'il ne resta que les matelots qui étaient à bord, lesquels, voyant leurs camarades morts, revinrent au port de Xalizco avec leur bâtiment, en racontant ce qui était arrivé, avec l'assurance que le pays découvert était bon, bien peuplé et riche en perles. On ne tarda pas à savoir ces nouvelles à Mexico, et Cortès, en les apprenant, éprouva un très-vif regret. Mais comme il était homme de cœur et que son esprit ne restait jamais en repos, il résolut, à la vue de tous ces insuccès, de ne plus envoyer de capitaines, et de partir en personne.

En ce moment-là, il venait de sortir du chantier trois navires d'un bon tonnage dans le port de Guantepeque. Ayant reçu la nouvelle qu'il y avait des perles dans l'endroit où l'on tua Ortuño Ximenès, comme d'ailleurs il avait toujours eu la pensée d'aller découvrir des pays habités dans la mer du Sud, le désir lui vint d'essayer de coloniser de ce côté. Il est vrai aussi qu'il en était convenu avec la Sérénissime Impératrice doña Isabel, de glorieuse mémoire, et avec le Conseil royal des Indes, lorsque Sa Majesté s'en fut en Flandre. Quand on sut à la Nouvelle-Espagne que le Marquis en personne allait partir, on crut que l'entreprise serait d'un résultat avantageux et certain. On vit alors accourir grand nombre de soldats, cavaliers, arquebusiers, arbalétriers, et, entre autres, trente ou quarante hommes mariés. Ils formèrent à eux tous un ensemble d'environ trois cent vingt personnes, y compris les femmes légitimes. Les navires furent très-bien approvisionnés de biscuits, viande, huile, vin et vinaigre, ainsi que d'autres objets utiles en pareil cas. On prit beaucoup de produits d'échange, trois forgerons avec leur forge, deux charpentiers munis de leurs outils, ainsi que bien d'autres choses que je ne détaille pas ici pour ne point entraver mon récit. Ayant fait choix de pilotes expérimentés et de bons matelots, il fit savoir que ceux qui voudraient aller s'embarquer au port de Guantepeque, où se trouvaient les navires, eussent à s'y rendre, afin que sa marche fût moins embarrassée par terre. Quant à lui, il partit de Mexico avec le capitaine Andrès de Tapia et avec d'autres chefs et soldats, emmenant en même temps des prêtres et des moines qui lui disaient la messe, ainsi que des médecins ou chirurgiens pourvus d'une pharmacie.

Quand ils arrivèrent au port où ils devaient s'embarquer, les trois bâtiments venus de Guantepeque s'y trou-

vaient déjà. Comme d'ailleurs tous les soldats arrivaient les uns avec leurs chevaux, les autres à pied, Cortès s'adjoignit les personnes qu'il lui parut convenable d'emmener et il fit un premier transport à l'île qu'on avait appelée Santa Cruz, où l'on disait qu'il y avait des perles. Il y arriva avec beau temps ; c'était au mois de mai 1536 ou 1537, je ne me rappelle pas bien. Immédiatement il fit repartir les navires pour aller chercher le reste des soldats, les femmes mariées et les chevaux, qui attendaient avec le capitaine Andrès de Tapia. Ils s'embarquèrent sans retard ; mais, bientôt, ils furent assaillis par une tourmente qui les poussa vers l'embouchure d'une grande rivière qu'ils appelèrent Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Profitant d'un retour de beau temps, ils se remirent en route et ne tardèrent pas à essuyer une nouvelle tempête qui sépara les trois navires. L'un d'eux put arriver au port de Santa Cruz où Cortès se trouvait ; un autre toucha fond et s'échoua sur la côte de Xalizco. Les soldats qui le montaient, mécontents du voyage et des fatigues qu'ils avaient endurées, restèrent à Xalizco ou s'en retournèrent en partie à la Nouvelle-Espagne. Le troisième navire fut poussé vers une baie qu'on appela Guayabal parce qu'il y avait tout autour grande abondance du fruit qu'on appelle *goyave*. Comme il s'était échoué en arrivant, il fut obligé de retarder son départ vers le lieu où Cortès attendait avec impatience à cause de l'épuisement de ses provisions. La viande et le biscuit étaient embarqués à bord du navire qui se perdit sur la côte de Xalizco ; c'est de cette circonstance que venaient les angoisses de Cortès et de tous les soldats, qui n'avaient plus rien à manger, attendu que les naturels de l'île, vivant à l'état sauvage et sans nulle prévision, ne cultivaient pas le maïs. Ils subsistaient des fruits que la nature envoie et du produit de leur pêche. Vingt-trois hommes de la troupe de Cortès

mouruent de faim et de souffrances ; un grand nombre étaient malades et le maudissaient, lui, son port et sa découverte.

Ce voyant, il résolut d'aller en personne, sur le navire qui l'avait rejoint, avec cinquante soldats, des charpentiers, deux forgerons et trois calfats, à la recherche des deux autres navires, pensant bien que le mauvais temps qui s'était déchaîné les avait fait échouer quelque part. Il découvrit l'un d'eux perdu sur la côte de Xalizco sans aucun soldat. Le troisième était non loin de là sur des récifs. A force de peines et de fatigues, il réussit à les remettre à flot et, après y avoir fait un travail de carénage, il put revenir à l'île de Santa Cruz avec ses trois bâtiments. Les soldats qui l'y attendaient, extrêmement affaiblis pour n'avoir point pris de nourriture substantielle depuis plusieurs jours, mangèrent de la viande en tel excès qu'ils y gagnèrent un grand dérangement d'entrailles et des souffrances dont moururent la moitié d'entre eux. Ce fut pour s'arracher à la vue de tant de misères que Cortès partit à la découverte d'autres pays et tomba sur la Californie et son golfe. Comme, du reste, il se trouvait faible et fatigué, il avait un vif désir de s'en revenir à la Nouvelle-Espagne ; mais, par honte de s'entendre dire qu'il avait dépensé d'énormes sommes sans découvrir aucun pays utile, que la chance l'abandonnait dans toutes ses entreprises et qu'il succombait aux malédictions des soldats et vrais conquérants de la Nouvelle-Espagne, il s'obstinait à ne pas s'en retourner.

Cependant, comme la Marquise doña Juana de Zuñiga, sa femme, n'avait aucune nouvelle, si ce n'est qu'un navire avait échoué sur la côte de Xalizco, elle était très-chagrine et livrée à la crainte que Cortès ne fût mort ou perdu quelque part. Elle envoya donc deux navires à sa recherche ; l'un de ces bâtiments était celui-là même avec

lequel Grijalva était revenu à la Nouvelle-Espagne après être parti avec Bezerra. L'autre, tout à fait neuf, sortait des chantiers de Guantepeque. Les deux navires furent chargés des provisions qu'il était possible de se procurer dans ce temps-là. Un capitaine appelé Ulloa devait les commander. La Marquise écrivit très-affectueusement à son mari, employant prières et douces paroles pour l'engager à revenir à Mexico reprendre son rang et son marquisat et l'engageant à porter ses regards sur ses fils et ses filles pour se résoudre à cesser sa lutte contre la fortune, en se contentant du souvenir de ses actions héroïques et de la renommée qui accompagnait en tous lieux sa personne. Le Vice-Roi don Antonio de Mendoza lui écrivit également dans les termes les plus affectueux, lui demandant en grâce de revenir à la Nouvelle-Espagne. Les deux bâtiments arrivèrent avec beau temps au lieu où Cortès se trouvait. Quand il vit les lettres du Vice-Roi et les prières de la Marquise et de ses enfants, il résolut de laisser le commandement, les hommes et toutes les provisions au capitaine Ulloa, et, s'étant embarqué, il s'en vint au port d'Acapulco. Il entreprit immédiatement son voyage de terre et, à grandes journées, il arriva à Cornabaca où se trouvait la Marquise dont la vue lui causa la plus grande joie. Tous les habitants de Mexico, y compris le Vice-Roi et l'Audience royale, se réjouirent de son retour, attendu que le bruit s'était répandu à Mexico que tous les caciques de la Nouvelle-Espagne voulaient se soulever en voyant que Cortès n'était plus dans le pays. Au surplus, tous les soldats et capitaines qu'il avait laissés dans l'île ou dans le golfe de Californie effectuèrent leur retour ; mais je ne saurais dire s'ils revinrent par leur propre inspiration ou si le Vice-Roi et l'Audience royale intervinrent pour leur en donner l'autorisation.

Peu de mois après, Cortès, s'étant un peu remis par le repos, envoya quelques autres bâtiments bien pourvus de pain, de viande et de bons matelots, avec soixante soldats et d'excellents pilotes. Le capitaine Francisco de Ulloa fut leur commandant. S'il envoya cette fois ces nouveaux bâtiments, ce fut sur l'ordre exprès de l'Audience royale de Mexico, en accomplissement de la promesse que Cortès avait faite à Sa Majesté, ainsi que je l'ai dit dans les chapitres précédents. Quoi qu'il en soit, ils partirent du port de Natividad au mois de juin de l'an quinze cent trente et tant, — je ne me rappelle pas exactement l'année. — Cortès ordonna au capitaine de suivre la côte et d'achever de descendre toute l'étendue de la Californie, s'occupant de chercher le capitaine Diego Hurtado qui n'avait point reparu. Il employa, aller et retour, sept mois dans ce voyage sans rien faire, à ma connaissance, qui mérite d'être conté, et il s'en revint au port de Xalizco. Il y avait peu de jours qu'Ulloa était descendu à terre et prenait du repos, lorsqu'un soldat qui l'avait accompagné dans l'expédition l'attendit en un endroit où il le tua à force d'estocades ; et voilà à quoi aboutirent les voyages et découvertes que le Marquis entreprit. J'entendis dire, bien des fois, qu'il avait dépensé dans ces expéditions trois cent mille piastres d'or. Ce fut pour que Sa Majesté lui en remboursât une partie et pour régler l'affaire de la supputation des vassaux, qu'il résolut d'aller en Castille. Il y était conduit aussi par la pensée d'exiger en justice, de Nuño de Guzman, une certaine somme que l'Audience royale l'avait condamné à payer à Cortès comme compensation des biens qu'il lui fit vendre. Nuño de Guzman avait été transporté, en effet, en Castille comme prisonnier. En résumé, si nous considérons bien les choses, il est aisé de voir que Cortès ne fut heureux en rien depuis qu'il conquit la Nouvelle-Espagne. On di-

sait que c'était par suite des malédictions qui tombaient sur lui.

CHAPITRE CCI

Comme quoi on fit de grandes fêtes et des banquets à Mexico en réjouissance de la paix célébrée entre l'Empereur Très-Chrétien notre seigneur, de glorieuse mémoire, avec le roi François de France lors de l'entrevue d'Aigues-Mortes.

En 1538, on reçut à Mexico la nouvelle que l'Empereur Très-Chrétien notre seigneur, de glorieuse mémoire, s'était rendu en France et que le roi François lui avait fait une réception magnifique dans un port qu'on appelle Aigues-Mortes, où fut célébrée la paix. Les rois s'embrassèrent très-amicalement en présence de Mme Éléonore, reine de France, femme du roi François Ier, et sœur de l'Empereur notre seigneur, d'heureuse souvenance. De grandes et solennelles fêtes eurent lieu à cette occasion. Ce fut en l'honneur de la célébration de cette paix que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza, le Marquis Del Valle, l'Audience royale et un certain nombre de caballeros conquérants firent de grandes réjouissances. En ce même temps, le Marquis Del Valle et le Vice-Roi don Antonio de Mendoza s'étaient réconciliés, oubliant les rancunes qui avaient pris leur origine dans la manière de compter les vassaux du Marquis et aussi dans les préférences que le Vice-Roi parut avoir pour Nuño de Guzman, afin que celui-ci ne payât point à Cortès les sommes qu'il lui devait du temps où il fut président. On résolut donc de célébrer de grandes fêtes et réjouissances. Elles furent si belles en effet, que je n'en vis jamais de pareilles dans la Castille, en joutes, tournois, courses de taureaux, rencontres entre caballeros et autres simulacres d'actions de guerre. Et

ce n'est rien encore que tout cela, en comparaison d'autres jeux qu'on inventa, à l'imitation des Romains, les entrées triomphales des consuls et illustres capitaines vainqueurs, et les grands placards, et les superbes annonces dont chaque chose était précédée. L'invention de tout cela appartint à un chevalier romain appelé Luis de Leon, personnage distingué, natif de Rome, que l'on disait descendre de famille patricienne.

Toutes ces fêtes étant terminées, le Marquis prit ses mesures pour équiper d'autres bâtiments avec les provisions nécessaires, pour aller en Castille supplier Sa Majesté de vouloir bien lui rembourser une partie de ce qu'il avait dépensé dans l'armement des navires qu'il avait envoyés à la découverte. Il avait d'ailleurs toujours son procès avec Nuño de Guzman, qui se trouvait actuellement prisonnier en Espagne par ordre de l'Audience royale. Il plaidait aussi à propos du mode de supputation de ses vassaux. Cortès me pria d'aller avec lui en Espagne, dans la pensée que j'aurais là-bas des chances de réussir dans mes demandes de villages auprès des membres du Conseil royal des Indes, beaucoup mieux que pardevant l'Audience royale de Mexico. Je m'embarquai donc et je fus en Castille, tandis que le Marquis ne partit que deux mois plus tard, par la raison, disait-il, qu'il n'avait point encore réuni tout l'or qu'il voulait emporter, et aussi parce qu'il était malade du cou-de-pied à cause d'une blessure qu'il y avait reçue. Cela se passait en l'an 1540. La Sérénissime Impératrice doña Isabel, de glorieuse mémoire, était morte à Tolède le 1er mai de l'année précédente. Ses restes furent ensevelis dans la ville de Grenade. Sa mort avait été accompagnée de grands et unanimes regrets. La plupart des conquérants portèrent le deuil. Quant à moi, en mes qualités de *regidor* de la ville de Guaçacualco et de conquérant des plus anciens, je

me mis en grand deuil et je partis ainsi pour la Castille. A mon arrivée à la capitale, je me vêtis plus rigoureusement encore, ainsi que j'y étais obligé par la mort de la Reine notre souveraine.

En ce même temps arrivait aussi à la capitale Hernando Pizarro, qui venait du Pérou, également habillé en grand deuil, avec plus de quarante personnes qui l'accompagnaient. Alors encore se présentait à Madrid, où la cour résidait, Cortès avec toute sa maison en deuil rigoureux. Lorsque les membres du Conseil royal des Indes apprirent que Cortès approchait de Madrid, ils envoyèrent audevant de lui pour le recevoir, et mirent à sa disposition, pour y loger, le palais du commandeur don Juan de Castille. Plus tard, dans les occasions où Cortès se rendait au Conseil royal des Indes, un auditeur s'avançait jusqu'à la porte de la salle des audiences pour le recevoir et le conduire avec les signes du respect jusqu'à l'estrade où le président don fray Garcia de Loyosa, cardinal de Siguenza, qui devint archevêque de Séville, se tenait avec les auditeurs, le licencié Gutierrez Velasquez, l'évêque de Lugo, le docteur don Juan Bernal Diaz de Luco et le docteur Beltram. On plaçait pour Cortès un siége à côté de ceux qui étaient occupés par ces personnages, et on l'écoutait.

Le conquérant ne revint jamais plus à la Nouvelle-Espagne, parce que, dès ce moment, s'ouvrit une enquête sur son compte, et Sa Majesté ne voulut en aucune façon lui accorder l'autorisation d'y retourner, quoiqu'il eût pour intercéder en sa faveur l'amiral de Castille, le duc de Bejar et le grand commandeur de Leon. La señora doña Maria de Mendoza fut elle-même sa protectrice; mais Sa Majesté ne voulut pas céder; au contraire, Elle confirma l'ordre de le retenir jusqu'à ce qu'il eût purgé son enquête, qui du reste ne finit jamais. Les membres du

Conseil royal des Indes alléguaient pour excuse que la licence de retour ne pouvait lui être donnée tant que Sa Majesté ne serait pas revenue de Flandre, où elle était allée à l'occasion du châtiment de Gand. A cette même époque, Nuño de Guzman reçut l'ordre de s'exiler de ses terres pour ne résider qu'à la capitale, et on le condamnait en même temps à payer un certain nombre de piastres d'or. Malgré cela, on ne le dépouilla point des Indiens de sa commanderie de Xalizco. Il se présenta, du reste, lui et ses gens en deuil. Et comme nous nous montrions dans la capitale, le Marquis Cortès, Pizarro, Nuño de Guzman, et nous qui venions de la Nouvelle-Espagne pour affaires, ainsi que ceux qui étaient arrivés du Pérou, tout le monde enfin en grand deuil, les gens qui nous voyaient ainsi nous firent la plaisanterie de nous appeler *les Indiens Péruliens enfunébrés.*

Revenons à notre récit pour dire qu'en ce même temps on emprisonna Hernando Pizarro à la Mota de Medina. Ce fut alors aussi que je m'en retournai à la Nouvelle-Espagne. J'y appris que peu de mois auparavant s'étaient soulevés les habitants de Cochitlan sur les *peñoles* de la province de Xalizco, et que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza avait envoyé, pour en obtenir la pacification, quelques capitaines dont faisait partie un certain Christoval de Oñate. Les Indiens mutinés donnaient grandement à faire aux Espagnols et aux soldats qui avaient été envoyés de Mexico. Il en résulta qu'ils firent demander du secours à don Pedro de Alvarado, qui dans ce moment se trouvait retourné à ses navires qu'il avait construits à Guatimala pour aller en Chine. Il vola au secours des Espagnols qui combattaient sur les *peñoles*, amenant avec lui un grand nombre de soldats. Il mourut peu de jours après, à la suite d'une chute dans laquelle un cheval lui écrasa le corps, comme je vais le dire bien-

tôt. Je laisserai un instant ce sujet pour rappeler le souvenir de deux autres flottes qui sortirent de la Nouvelle-Espagne, l'une organisée par le Vice-Roi don Antonio de Mendoza, et l'autre, celle dont je viens de parler, qui fut construite par Pedro de Alvarado.

CHAPITRE CCII

Comme quoi le Vice-Roi don Antonio de Mendoza envoya trois navires à la découverte par la mer du Sud, et à la recherche de Francisco Vasquez Coronado, qui était à la conquête de la Cibola, avec des provisions et un secours de soldats.

J'ai déjà dit dans le précédent chapitre que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza et l'Audience royale de Mexico avaient envoyé à la découverte des sept villes autrement dites « de la Cibola » une expédition commandée par le capitaine don Francisco Vasquez Coronado, natif de Salamanque, qui s'était marié avec une señora fille du trésorier Alonso de Estrada. Outre ses nombreuses vertus, elle était réputée pour sa grande beauté. Francisco Vasquez était resté gouverneur du pays, quoique l'emploi lui en eût été retiré. Quand il partit pour ce long voyage de terre avec un grand nombre de soldats à cheval et des gens d'escopette ou d'arbalète, il avait laissé en passant pour son lieutenant à Xalizco un hidalgo nommé Oñate. Il paraît du reste qu'un moine franciscain, fray Marcos de Nica, l'avait déjà précédé dans le pays des sept villes ou l'accompagnait dans le voyage pour y aller avec lui, — je ne connais pas bien au juste cette particularité. — Quand ils y arrivèrent et qu'ils virent les campagnes couvertes de troupeaux de vaches et de taureaux énormes de notre race de Castille, les villages et les habitants nageant

dans l'abondance, les maisons pourvues d'escaliers et d'étages, le moine crut qu'il conviendrait de revenir à la Nouvelle-Espagne, ainsi qu'il le fit du reste, pour en faire le rapport au Vice-Roi don Antonio de Mendoza, en le priant d'envoyer par la côte du sud un navire avec des ferrures, des canons, de la poudre, des arbalètes, des armes de toute espèce, du vin, de l'huile et du biscuit, attendu que le pays se trouvait former la côte de la mer du Sud, et qu'avec cet arrivage Francisco Vasquez et ses compagnons recevraient un secours efficace pour rester définitivement dans le pays. C'est pour cette raison que les trois navires dont je parle furent envoyés aux ordres du capitaine général Hernando de Alarcon, qui avait été maître d'hôtel du Vice-Roi. Un autre navire était commandé par l'hidalgo Marcos Ruiz de Roxas, natif de Madrid. On disait que le troisième bâtiment était confié à un nommé Maldonado. Je n'étais point de cette expédition et je ne la connais que par ouï-dire. Les pilotes et les capitaines reçurent leurs instructions relativement à la conduite qu'ils devaient suivre.

CHAPITRE CCIII

D'une grande flotte qui fut organisée par l'Adelantado don Pedro de Alvarado en l'an 1537.

Il est juste qu'on fasse mémoire d'une excellente flotte que l'Adelantado don Pedro de Alvarado organisa, en 1537, dans la province de Guatimala dont il était gouverneur, sur un port de la mer du Sud qu'on appelle Acaxatla. Ce fut pour accomplir certaines clauses d'une convention qu'il fit avec Sa Majesté la seconde fois qu'il alla en Castille lorsqu'il en revint marié avec une señora

du nom de doña Beatrix de la Cueva. Il résultait de cet accord que l'Adelantado devait armer à ses frais certains navires et les fournir de pilotes, matelots, soldats, provisions et tout le nécessaire, pour les envoyer à la découverte vers la Chine, les Moluques ou n'importe quelles autres îles des Épices. Sa Majesté s'engageait à lui garantir dans ces pays certains avantages et des rentes. Comme je ne connais point les détails de ce qui fut convenu, je m'en remets aux différents articles de la convention et je n'en embarrasserai pas mon récit, mais je dois dire que l'Adelantado fut toujours un bon serviteur de Sa Majesté, ainsi qu'il apparut dans la conquête de la Nouvelle-Espagne aussi bien que dans son expédition au Pérou. Partout il engagea valeureusement sa personne, avec ses quatre frères qui servirent également Sa Majesté autant qu'il leur fut possible. Actuellement, en ce qui regardait son entreprise vers le couchant, il voulut dépasser dans ses préparatifs toutes les flottes qui avaient été formées par le Marquis Del Valle et dont j'ai fait une longue mention dans les chapitres qui en ont parlé. C'est pour cela qu'il lança dans la mer du Sud treize bâtiments d'un bon tonnage, dont une galère et une patache, tous très-bien approvisionnés de pain, de viande, de bonnes pipes d'eau et toutes espèces de vivres que l'on pouvait alors se procurer. On y mit une bonne artillerie et on les confia aux soins d'excellents pilotes et d'autant de matelots qu'il était nécessaire. Il importe de remarquer que pour la construction d'une si puissante flotte on était fort éloigné du port de Vera Cruz qui se trouve à deux cents lieues de distance du point où les navires furent armés. Or, c'est de la Vera Cruz qu'il fallut apporter le fer, la clouterie et les ancres, les barriques et tant d'autres choses indispensables à cette organisation.

Alvarado dépensa, en cette affaire, plus de milliers de

piastres d'or qu'on n'en eût dépensé en Castille pour construire quatre-vingts navires à Séville. Les frais furent tels enfin qu'Alvarado n'y put suffire ni avec les richesses qu'il avait apportées du Pérou, ni avec l'or qu'on tirait pour lui des mines de Guatimala, ni avec les tributs que lui payaient ses villages, ni avec les avances que lui offrirent ses parents et ses amis, augmentées de ce que des négociants lui prêtèrent. S'il eût voulu rendre plus facile le transport de ses ancres, de ses ferrures et de bien d'autres objets, en ayant recours au port de Caballos, il eût rencontré l'inconvénient qu'il ne venait alors aucun navire ni aucun trafiquant dans ce port qui n'était point développé comme aujourd'hui. Et ce ne fut rien encore que la dépense faite pour les bâtiments, en comparaison de ce qu'il fut obligé de donner à des capitaines, à l'alferez, à des mestres de camp, à six cent cinquante soldats, pour l'achat d'un grand nombre de chevaux, qui valaient alors trois cents piastres les bons, et les ordinaires cent cinquante et deux cents piastres ; et les arquebuses, et la poudre, et les arbalètes, et toutes sortes d'armes enfin... tout cela fit monter la dépense à des proportions qu'on imaginera sans peine. Alvarado eut réellement le plus véhément désir de rendre un grand service à Sa Majesté en arrivant par le couchant à la Chine, aux Moluques et aux Épices, et en y conquérant quelques îles nouvelles, sans omettre de faire que le trafic s'en établît ensuite par l'intervention de son gouvernement personnel, puisqu'il aventurait dans l'entreprise sa fortune et lui-même.

Les navires étaient définitivement prêts à faire voile, chacun avait son étendard royal, ses pilotes, ses capitaines, ses instructions sur ce qu'il avait à faire et la route qu'il devait suivre, ses avis pour les signaux de nuit et sa part de tous les soldats, qui montaient comme je l'ai dit à six cent cinquante avec plus de deux cents chevaux.

Après avoir entendu la messe du Saint-Esprit, l'Adelantado prit lui-même le commandement de la flotte et fit voile, je ne sais quel jour de l'année 1538, dans la direction du port de la Purification qui se trouve non loin de Xalizco, où il devait faire de l'eau et prendre d'autres soldats et plus de vivres. Le Vice-Roi don Antonio de Mendoza entendit parler de cette puissante flotte qui pour le pays était bien considérable, du grand nombre de soldats, de chevaux et de la forte artillerie qu'elle emportait. Il considéra que c'était chose admirable qu'Alvarado eût pu réunir et armer treize navires sur la côte du sud et s'adjoindre tant de soldats en un point si éloigné du port de Vera Cruz et de Mexico. C'est, en effet, bien extraordinaire pour toute personne qui connaît le pays et qui n'ignore pas les dépenses que ces choses y comportent. Le Vice-Roi don Antonio de Mendoza ayant donc su que ces préparatifs étaient faits pour aller jusqu'à la Chine, que les pilotes et les cosmographes lui disaient être accessible par le couchant, ainsi que cela lui fut affirmé du reste par un de ses parents appelé Villalobos qui était versé dans l'art de la navigation, il résolut d'écrire de Mexico à l'Adelantado afin de lui faire des offres pour qu'il consentît à s'associer avec lui, en lui cédant une partie de la flotte. Dans le but de réaliser ce projet, il envoya don Luis de Castilla et un majordome appelé Agustin Guerrero.

L'Adelantado, ayant pris connaissance des instructions dont ils étaient porteurs pour entrer en accord, et l'affaire étant bien débattue, il fut convenu qu'Alvarado et le Vice-Roi auraient une entrevue dans un village appelé Chiribitio, dans la province de Mechoacan et dans la commanderie de Juan de Alvarado, parent de l'Adelantado lui-même. Lorsque le Vice-Roi sut où ils devaient se rencontrer, il s'empressa de partir en poste de Mexico, pour

se rendre au village en question, où l'Adelantado l'attendait déjà pour causer de l'affaire. L'entrevue eut lieu et il fut convenu qu'ils iraient ensemble visiter la flotte. Ils y furent, en effet, et, la visite étant faite, ils revinrent tous deux à Mexico afin d'y choisir un capitaine général qui serait définitivement le commandant de l'expédition. L'Adelantado voulait que le choix tombât sur Juan de Alvarado son parent, — je ne veux pas dire celui de Chiribitio, mais bien un neveu qui possédait des Indiens à Guatimala. — Mais le Vice-Roi prétendait que Villalobos partageât avec lui le commandement. Sur ces entrefaites, l'Adelantado se vit dans la nécessité de revenir à son gouvernement de Guatimala pour des affaires de haute importance; il mit cependant tout de côté, pour pouvoir rejoindre sa flotte. Il s'en fut par terre au port de la Natividad où se trouvaient ses navires et ses soldats, afin de présider lui-même à leur départ. Ils étaient sur le point de faire voile quand il reçut une lettre de Oñate, qui remplissait les fonctions de lieutenant-gouverneur de la province de Xalizco, en l'absence de Francisco Vasquez Coronado, lequel était allé aux sept villes de la Cibola en qualité de capitaine, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en parle. La lettre disait à Alvarado que, puisqu'il était un si grand serviteur de Sa Majesté, une occasion se présentait de faire prévaloir ses services. Il le priait en grâce de vouloir bien aller lui porter secours en personne avec des soldats, des chevaux et des arquebusiers, attendu qu'il était entouré de telle sorte que, si l'on n'accourait à son aide, il lui serait impossible de se défendre contre un nombre considérable de bataillons d'Indiens guerriers qui se trouvaient aux *peñoles* de Cochitlan, où ils avaient tué déjà un grand nombre d'Espagnols, ce qui lui inspirait la crainte d'une déroute complète. La lettre faisait la peinture de beaucoup d'autres

dommages et finissait en disant que si les Indiens sortaient victorieux de ces affaires des *peñoles*, il en pourrait résulter un grand danger pour la Nouvelle-Espagne.

Lorsque l'Adelantado eut lu la lettre et bien pesé son contenu, et que d'ailleurs d'autres Espagnols lui eurent fait comprendre le péril dans lequel ils se trouvaient, il s'empressa de réunir ses soldats, cavaliers, arquebusiers, arbalétriers, et il partit à marches forcées pour rendre le service demandé. Lorsqu'il arriva au campement, les assiégés étaient tout à fait consternés, et l'on peut croire que sans l'aide d'Alvarado les Indiens les eussent tous massacrés. Mais son arrivée diminua quelque peu leur ardeur, sans faire cesser néanmoins leurs valeureuses attaques. Au plus fort d'un combat à travers des rochers escarpés, le cheval d'un des cavaliers perdit pied et roula jusqu'en bas, en faisant des sauts furieux, sur le point même où se trouvait Alvarado qui n'eut pas le temps de se garer. L'animal donna sur lui de telle façon qu'en le poussant violemment et en tombant de tout son poids sur l'Adelantado, il le laissa extrêmement maltraité. Il se sentait très-malade, mais comme on ne croyait pas que le mal fût si grand et qu'on désirait lui assurer de meilleurs soins, on l'emporta sur une litière jusqu'au bourg le plus rapproché, qu'on appelait la Purification. Il commença à être pris de spasme avant de terminer le voyage, de sorte que peu de jours après son arrivée au bourg, s'étant confessé et ayant reçu la communion, il rendit son âme à Dieu Notre Seigneur qui l'avait créée. Quelques personnes prétendirent qu'il avait fait son testament, mais il n'a jamais paru. Le malheureux périt pour avoir été emporté du camp; si on l'y eût laissé en lui donnant des soins raisonnables, il n'eût point été pris du spasme. Nous devons des actions de grâces à Notre Seigneur pour tout ce qu'il daigne faire et ordonner : Alva-

rado est mort; que Dieu lui pardonne! On l'inhuma dans ce bourg avec toute la pompe possible. J'ai ouï dire que Juan de Alvarado, de la commanderie de Chiribitio, transporta ses restes au chef-lieu de ses possessions, en prenant soin de faire célébrer de nombreuses cérémonies funèbres de distribuer des aumônes pour le repos de son âme.

Lorsqu'on apprit sa mort au campement de Cochitlan et dans la flotte, comme il n'y avait plus ni capitaine général ni chef à qui l'on dût obéissance, nombre de soldats s'en furent chacun de son côté après avoir reçu la paye qu'on leur donna. Lorsque la nouvelle fut connue à Mexico, le Vice-Roi et la plupart des caballeros de la ville en éprouvèrent un vif regret. La troupe en détresse, voyant que l'Adelantado n'était plus, envoya par courriers rapides prier le Vice-Roi de voler à son secours. Celui-ci étant empêché mit à sa place le licencié Maldonado et fit tout son possible. Bientôt il partit lui-même, emmenant autant de soldats qu'il en put réunir, et Dieu permit que les Indiens des *peñoles* fussent vaincus. Le Vice-Roi s'en revint à Mexico après cette victoire, ayant eu à supporter pendant plusieurs jours les plus extrêmes fatigues.

En cessant de parler du grand service que l'Adelantado rendit et de la mort qu'il trouva en secourant les assiégés, je dois dire que, lorsque sa déplorable fin fut connue à Guatimala, la tristesse fut profonde et les pleurs intarissables dans sa famille. Sa chère femme doña Beatrix de la Cueva se meurtrissait le visage, s'arrachait les cheveux, et les dames et les demoiselles à marier qui lui formaient compagnie l'imitaient dans les démonstrations de sa douleur; sa tendre et aimée fille et ses fils, don Francisco de la Cueva, son gendre, second cousin du duc d'Albuquerque, qui lui succédait dans le gouvernement de la province, tous furent plongés dans une douleur extrême. Les conquérants habitants du pays éprouvèrent les regrets les

plus vifs, et l'on célébra des cérémonies funèbres très-solennelles. L'évêque don Francisco Marroquin, de bonne mémoire, s'associait à toutes ces douleurs et, s'entourant de tout son clergé, il priait Dieu chaque jour pour l'âme du défunt en brûlant des cierges et en accompagnant les prières de tout l'apparat possible; car le digne évêque mit le plus grand zèle à l'accomplissement de ces devoirs funèbres. Je dois mentionner un majordome de l'Adelantado qui, pour témoigner davantage de la douleur que lui causait la mort de son maître, ordonna que tous les murs des maisons fussent peints en noir au moyen d'une substance ineffaçable.

J'ai entendu dire qu'un grand nombre de caballeros portaient leurs consolations à la señora Beatrix de la Cueva, veuve de l'Adelantado, la priant de ne point se faire tant de peine pour la mort de son mari et l'engageant à rendre grâces à Dieu qui en avait ainsi disposé. Elle répondait, en bonne chrétienne, qu'elle le faisait réellement ainsi; mais comme les femmes sont pleines de pitié pour ce qu'elles aiment réellement, elle ajoutait qu'elle désirait mourir plutôt que d'avoir à supporter tant de peines dans ce triste monde. Je rappelle ici ce souvenir parce que le chroniqueur Francisco Lopez de Gomara a fait dire à cette dame que Notre Seigneur Jésus-Christ ne pouvait lui réserver un plus grand malheur que celui-là, et il prétend qu'à cause de ce blasphème Dieu permit que cette ville fût assaillie par une tempête d'eau, de cendres, de pierres et de gros troncs d'arbres qui s'échappèrent d'un volcan situé à une demi-lieue de Guatimala, détruisant la plus grande partie des maisons de la ville habitée par la señora veuve de l'Adelantado, tandis qu'elle se trouvait en prière dans l'une d'elles avec ses dames et demoiselles. Toutes furent ensevelies sous les débris et la plupart y périrent étouffées. Or, les paroles

que Gomara prête à cette dame ne furent pas celles qu'il dit, mais telles que je les ai moi-même rapportées, et si Notre Seigneur Jésus-Christ eut une raison pour l'enlever de ce monde, c'est encore le secret du bon Dieu. J'aurai à parler plus tard, quand il en sera temps, de cette inondation et de ce tremblement de terre; pour à présent je veux m'occuper de plusieurs autres choses dignes de remarque.

Après que l'Adelantado eut si bien servi Sa Majesté avec ses quatre frères Jorge, Gonzalo, Gomez et Juan, il mourut sans laisser à ses enfants aucun des villages qui formaient sa commanderie, quoiqu'il les eût gagnés et conquis en venant découvrir cette Nouvelle-Espagne, avec Grijalva d'abord, et ensuite avec Cortès. Et voyez comme tous moururent, lui, ses fils, sa femme, ses frères, et combien ces malheurs méritent attention ! J'ai dit comment l'Adelantado finit ses jours dans l'affaire de Cochitlan; son frère Jorge mourut dans la ville de Madrid où il allait demander à Sa Majesté la récompense de ses services ; ce fut en l'an 1540. Gomez de Alvarado termina ses jours au Pérou. Je ne me rappelle pas si Gonzalo mourut à Guaxaca ou à Mexico. Juan de Alvarado, lui, succomba tandis qu'il était en route pour l'île de Cuba, afin de veiller à mettre en sûreté les biens qu'il avait laissés dans ce pays. Quant aux fils de l'Adelantado, l'aîné, appelé don Pedro, partit pour la Castille en compagnie d'un de ses oncles qui portait aussi le nom de Juan et fut habitant de Guatimala. Le jeune homme allait baiser les pieds de l'Empereur notre seigneur, pour Lui rappeler les services de son père. On n'eut jamais aucune nouvelle d'eux, ce qui fit croire ou qu'ils s'étaient perdus en mer, ou qu'ils avaient été emmenés en captivité par les Maures. Don Diego, le fils cadet, se voyant sans ressource, s'en fut au Pérou et mourut dans une

bataille. Pour ce qui est de doña Beatrix, sa veuve, j'ai déjà dit comment la tempête l'enleva de ce monde avec d'autres dames qui étaient en sa compagnie. Que les curieux lecteurs veuillent bien maintenant porter leur attention sur ce que je viens de raconter; ils y verront l'Adelantado mourir seul, loin de sa tendre épouse, séparé de ses filles chéries, tandis que sa femme périt éloignée de son époux adoré; ils verront encore ses fils succomber l'un en allant en Castille, le second au Pérou dans une bataille, et d'autre part ses frères mourir comme je l'ai dit. Que Notre Seigneur Jésus-Christ les emmène dans sa sainte gloire! *Amen!*

On a fait dernièrement dans cette ville de Guatimala deux sépulcres près de l'autel de la sainte église principale, pour inhumer dans l'un d'eux les restes de l'Adelantado don Pedro de Alvarado, qui sont enterrés provisoirement dans le village de Chiribitio. L'autre tombeau est destiné à don Francisco de la Cueva et à doña Leonor de Alvarado, sa femme, et fille de l'Adelantado, lorsqu'il plaira à Dieu de les enlever de cette vie; car c'est à leurs frais que doivent être rapportés les restes de leur père, et ce sont eux qui ont fait préparer les sépulcres dans la sainte église.

Nous abandonnerons ce triste sujet pour en revenir à la flotte. Une année environ après qu'Alvarado fut mort, le Vice-Roi don Antonio de Mendoza donna l'ordre qu'on prît quelques-uns des meilleurs navires parmi les treize que l'Adelantado destinait à naviguer vers l'occident jusqu'en Chine. Il choisit pour les commander son parent, le capitaine Villalobos, et il lui prescrivit de suivre la direction qu'Alvarado s'était proposée. Je ne connais pas bien le résultat de ce voyage, et c'est pour cette raison que je n'en allongerai pas mon récit. Mais j'ai ouï dire que les héritiers de l'Adelantado ne reçurent jamais

rien, ni du produit des navires, ni de la valeur de leur armement; ils perdirent tout. Nous n'en parlerons plus, et je dirai ce que fit Cortès.

CHAPITRE CCIV

De ce que fit le Marquis Del Valle, tandis qu'il était en Castille.

Sa Majesté revint en Castille après avoir châtié la ville de Gand. Elle s'occupa immédiatement d'organiser la flotte qui devait aller attaquer Alger. Le Marquis Del Valle lui fit accepter ses services et emmena en sa compagnie son fils aîné, ainsi qu'un autre fils qu'il avait eu de doña Marina, plusieurs écuyers et hommes de service, des chevaux et un grand équipage. Il s'embarqua dans une bonne galère, en compagnie de don Enrique Henriquez. Comme Dieu permit qu'une grosse tempête se déchaînât sur la flotte royale, elle se perdit presque en entier. La galère que montait Cortès échoua également. Lui, ses fils et tous les caballeros qui l'accompagnaient eurent la chance d'échapper après avoir couru les plus grands dangers pour leur vie. En de pareils moments, quand on a la mort sous les yeux, on n'a pas toujours toute la présence d'esprit qui serait nécessaire ; aussi plusieurs des serviteurs de Cortès dirent-ils qu'on l'avait vu attacher à son bras des linges contenant des bijoux et des pierreries d'un haut prix que comme un grand seigneur il avait emportés sans besoin. Dans le désordre et l'empressement de sortir sain et sauf de la galère, au milieu de la multitude de gens qui l'entouraient, les bijoux et les pierreries qu'il emportait se perdirent. Leur valeur, disait-on, était considérable et montait à un chiffre élevé de piastres d'or.

Revenons-en à la grande tempête et à la perte des caballeros et soldats qui périrent. Les capitaines et les mestres de camp qui formaient le conseil royal de guerre poussèrent Sa Majesté à lever le blocus d'Alger et à faire voile vers Bougie, attendu qu'avec cette tempête qu'il plaisait à Notre Seigneur Dieu de leur envoyer, on ne pouvait rien de plus que ce qui avait été fait. Cortès ne fut point appelé à figurer dans la réunion et à donner son avis. Quand il en fut instruit, il dit que, sauf le bon plaisir de Sa Majesté, avec l'aide de Dieu et la bonne fortune de notre Empereur, on devrait essayer de prendre Alger par la seule force des soldats qui formaient le campement. Après quoi, il saisit l'occasion de faire l'éloge de ses capitaines et de ses compagnons d'armes de la conquête de Mexico, en disant que nous avions su souffrir la faim, les fatigues, et qu'en n'importe quelle circonstance où il avait recours à nous, nous faisions des actions héroïques; car, ajoutait-il, blessés, couverts de bandages, nous ne refusions jamais de combattre, de prendre des villes et des forteresses, dussions-nous mille fois aventurer nos existences. Plusieurs caballeros qui l'avaient entendu dirent à Sa Majesté qu'il eût été bon de l'appeler au conseil de guerre, et que ne pas le faire avait été une faute. Quelques autres personnes prétendirent que, si l'on ne l'y fit pas figurer, ce fut parce qu'on s'attendait à l'entendre émettre un avis contraire, tandis qu'au milieu de la tourmente il n'y avait pas lieu de penser à autre chose qu'à mettre en sûreté Sa Majesté et la plus grande partie des caballeros de la flotte royale, parce que le péril était imminent. On ajoutait qu'avec l'aide de Dieu l'occasion ne manquerait pas, plus tard, de venir recommencer le siége d'Alger. Il en résulta qu'on s'en fut à Bougie, et de là on revint en Castille.

Comme le Marquis était très-fatigué et de son voyage

par Bougie et de son séjour à la cour; comme au surplus il était déjà vieux et brisé par ses peines, il désirait vivement aller se reposer dans la Nouvelle-Espagne s'il en obtenait la licence. Il avait envoyé chercher à Mexico sa fille aînée, doña Maria Cortès, qu'il devait marier avec don Alvaro Perez Osorio, fils du marquis d'Astorga et futur héritier du marquisat, auquel il avait promis cent mille ducats d'or en mariage avec un grand trousseau de linge et de bijoux. Il fut à Séville pour la recevoir. Malheureusement, le mariage fut rompu, par la faute, disait-on, de don Alvaro Perez Osorio. Le Marquis en conçut un tel dépit que la fièvre et la dysenterie qui en furent la conséquence le mirent bien vite à toute extrémité. Le mal empirant sans cesse, il résolut de sortir de Séville, afin de s'isoler d'un grand nombre de gens qui l'importunaient de leurs affaires, et il se rendit à Castilleja de la Cuesta, pour s'y occuper de son âme et régler son testament. Après qu'il eut mis bon ordre à ses affaires, ainsi qu'il convenait, et reçu les saints sacrements, il plut à Notre Seigneur Jésus-Christ de l'enlever de ce pénible monde ; il mourut le 2 du mois de décembre 1547. Ses restes furent inhumés dans la chapelle du duc de Medina-Sidonia, en deuil sévère, avec un nombreux clergé accompagné d'une foule considérable de caballeros. Ses ossements furent transportés ensuite à la Nouvelle-Espagne et déposés dans un sépulcre à Cuyoacan ou à Tezcuco, —je ne sais pas bien, — parce qu'il en avait disposé ainsi dans son testament. Je dirai, d'après mes souvenirs, l'âge qu'il avait à sa mort. Nous partîmes de Cuba pour la Nouvelle-Espagne avec Cortès l'an 1519 ; il disait alors dans ses conversations avec nous qu'il avait trente-quatre ans; avec les vingt-huit qui se passèrent ensuite jusqu'à son dernier moment, cela fait soixante-deux. Ses fils et filles légitimes furent : don Martin Cortès, qui est

actuellement marquis; doña Maria Cortès, qui fut fiancée à don Alvaro Perez Osorio, héritier du marquisat d'Astorga, et qui se maria, depuis, avec le comte de Luna de Léon; doña Juana, qui se maria avec don Hernando Enriquez, futur héritier du marquisat de Tarifa, et doña Catalina de Arellano, décédée à Séville. La señora doña Juana de Zuñiga, leur mère, ramena ces dernières en Castille, lorsqu'un moine de Saint-Dominique, du nom d'Antonio de Zuñiga, frère de la Marquise, fut les chercher à la Nouvelle-Espagne. Une autre fille du Marquis, nommée doña Leonor Cortès, se maria à Mexico avec un certain Juanes de Tolosa, homme riche d'environ cent mille piastres et propriétaire d'excellentes mines d'argent. Le jeune marquis, qui vint à la Nouvelle-Espagne, se montra très-irrité de cette union.

Cortès eut encore deux fils illégitimes. L'un d'eux, don Martin Cortès, qui devint commandeur de Santiago, était fils de l'interprète doña Marina; l'autre, don Luis Cortès, qui devint aussi commandeur de Santiago, était issu d'une dame Hermosilla. Il eut aussi trois filles hors mariage : l'une d'elles d'une Indienne de Cuba, du nom de Pizarro; une autre, d'une Indienne mexicaine. Les deux furent richement dotées, parce que, dès leur enfance, il leur avait assigné de bons Indiens dans des villages du district de Chinanta. D'ailleurs, dans son testament, les legs furent nombreux. Je ne le sais pas exactement, mais j'ai la confiance qu'en homme sage il en ordonna justement. Il avait eu le temps d'y penser et son âge d'ailleurs lui permettait d'agir avec maturité. Il en aura profité pour décharger sa conscience. Je sais qu'il fit bâtir un hôpital à Mexico; il ordonna qu'en sa ville de Cuyoacan, à deux lieues de la capitale, il fût fondé un monastère de religieuses et qu'on transportât ses restes à la Nouvelle-Espagne. Il laissa de bonnes rentes pour que ses volontés

testamentaires pussent s'accomplir. Ses legs furent bons, nombreux et dignes d'un bon chrétien. Je ne les énumère point ici, pour éviter des longueurs et parce que je ne me les rappelle pas tous exactement.

Les devises que Cortès inscrivit dans l'écusson qui figurait sur ses armes et sur son service étaient celles d'un soldat valeureux rappelant ses faits héroïques ; elles étaient en latin, et, comme je ne connais point cette langue, je ne saurais les inscrire ici. Dans son blason figuraient sept têtes de rois rattachées entre elles par une chaîne. Selon ce que je crois, ce furent les rois que je vais dire : Montezuma, grand seigneur de Mexico ; Cacamatzin, son neveu, qui fut aussi grand seigneur de Tezcuco ; Coadlabaca, seigneur d'Iztapalapa et d'autres lieux ; le seigneur de Tacuba ; le seigneur de Cuyoacan ; un autre grand cacique des provinces de Tulapa, près de Matalcingo, qu'on disait être le fils d'une sœur de Montezuma et très-proche héritier de la couronne de Mexico ; le dernier roi enfin fut Guatemuz, celui-là même qui nous fit la guerre et qui défendait la capitale quand nous nous emparâmes et d'elle et de ses provinces. Voilà les sept grands caciques qui figuraient dans les blasons et armoiries du Marquis. Je ne me rappelle pas qu'il y eût d'autres grands personnages qui portassent le titre de roi, parmi les prisonniers que nous fîmes, ainsi que je l'ai dit dans les chapitres qui en ont parlé.

Je poursuivrai ma tâche en peignant de Cortès le physique et le caractère. Il avait belle taille avec un corps membru se développant en formes harmonieuses. Son visage, d'un aspect peu réjoui et d'une couleur presque cendrée, aurait eu plus d'élégance s'il eût été plus allongé. Son regard était à la fois doux et grave ; sa barbe foncée et rare couvrait peu sa figure ; ses cheveux, de la même teinte, avaient la coupe de l'époque. Il avait la poitrine

large et les épaules bien taillées. Son corps était mince, son ventre effacé ; la jambe et la cuisse bien faites, quoique les genoux fussent un peu tournés en dedans. Il était bon cavalier et très-adroit à toutes sortes d'armes à pied comme à cheval ; il savait d'ailleurs très-bien s'en servir et il était surtout homme de cœur et de résolution, ainsi qu il convient les armes à la main.

J'entendis dire que dans l'île Española, lorsqu'il était jeune, il commit quelques espiégleries avec les femmes ; il ferraillait même quelquefois à leur propos avec des gens de courage et d'adresse, et la victoire était toujours de son côté. Aussi avait-il près de la lèvre inférieure les traces d'une blessure, reçue dans ces combats, que l'on pouvait distinguer en y portant l'attention, quoique la barbe la dissimulât.

Dans ses mouvements, dans ses façons de parler, à table, dans sa toilette, en tout enfin, il avait l'aspect et les manières d'un grand seigneur. Il s'habillait à la mode du temps, mais il faisait peu de cas des soieries damassées ou satinées, préférant à tout une élégante simplicité. Il ne portait pas non plus de grandes chaînes d'or, mais une chaînette de ce métal d'un travail délicat d'où pendait un médaillon figurant l'image de Notre Dame la Vierge Marie tenant son précieux Fils dans les bras, avec une inscription latine ; tandis que l'effigie de saint Jean-Baptiste se voyait sur la face opposée avec une autre devise.

Il avait au doigt une bague surmontée d'un diamant de grande valeur. On voyait sur sa toque, en velours selon l'usage de l'époque, une médaille dont je ne me rappelle pas la gravure, sinon que l'une des faces portait son chiffre. Plus tard il s'habitua à ne plus faire usage que de toques en drap sans aucun médaillon. Il se faisait servir richement, comme il convenait à un grand seigneur,

employant toujours deux maîtres d'hôtel, des majordomes, plusieurs pages, avec tout le train de maison qui convenait à son rang; une nombreuse vaisselle d'argent et d'or complétait son service. Il dînait à midi et buvait une tasse de vin mêlé d'eau d'environ une pinte. Il soupait aussi; mais il n'était pas friand dans son manger; il se souciait peu des mets délicats et chers, excepté dans les circonstances où ils étaient nécessaires et quand il importait d'en faire la dépense. Il était très-affable avec ses capitaines et compagnons d'armes, surtout envers nous qui étions partis en même temps que lui de Cuba. Il possédait la langue latine et j'entendis dire qu'il était bachelier en droit. Quand il causait avec des lettrés, il pouvait répondre en latin à ce qu'on lui disait. Il était un peu poëte et il composait volontiers en prose et en vers. Il parlait avec mesure et très-correctement; il disait tous les matins ses prières dans un livre d'heures et il entendait la messe avec dévotion. La Vierge Marie était sa patronne de prédilection, ainsi que tout bon chrétien la devrait avoir, la tenant toujours pour sa meilleure avocate. Il était dévot aussi aux seigneurs saint Pierre, saint Jacques et saint Jean-Baptiste et il faisait souvent l'aumône. Quand il jurait, c'était ainsi : « Sur ma conscience, » et lorsque quelques soldats de nos amis le mettaient en colère, il avait coutume de dire : « Oh ! que le malheur vous accable! » S'il était fortement irrité, les veines de son front et de son cou se gonflaient. Quelquefois, dans un accès de colère, il jetait son manteau à terre, sans jamais proférer de paroles inconsidérées ou injurieuses à l'adresse d'aucun capitaine ou soldat. Il était très-patient, car nous ne manquions pas de camarades qui montraient peu de retenue dans leurs paroles; il ne dépassait jamais les convenances dans la réponse qu'il leur faisait, ne leur adressant jamais une méchanceté,

lors même qu'il eût eu raison de le faire. Il leur disait tout au plus : » Taisez-vous ! » ou bien : « Allez-vous-en, et que Dieu vous suive ! A l'avenir, prenez garde à ce que vous dites : cela pourrait vous coûter cher; je vous ferais châtier. »

Il était très-entêté, surtout dans les questions de guerre. Nous avions beau lui donner nos conseils et lui adresser nos observations sur ses résolutions inconsidérées en fait de combats ; il ne faisait nul cas de nous, ainsi que cela nous arriva lorsque nous fîmes notre campagne autour de la lagune et contre les *peñoles* que l'on appelle maintenant « les *peñoles* du Marquis. » Dans cette dernière affaire, nous lui disions qu'il ne fallait pas nous ordonner de prendre les redoutes du sommet, mais bien entourer les *peñoles* et en faire le siége, à cause des rochers qu'on nous lançait du haut des forts et vu l'impossibilité où nous étions de nous défendre contre l'impétuosité de leur chute ; que c'était donc s'aventurer et courir à la mort sans que notre courage et notre prudence nous fussent d'aucun secours. Cela ne l'empêcha pas de s'obstiner contre nos avis. Il fallut commencer à monter; nous courûmes de grands dangers; dix ou douze soldats moururent ; le reste de nos hommes se retira blessé, la tête en sang, sans réussir à rien, jusqu'à ce qu'on fit prévaloir une autre conduite. De même dans la campagne que nous fîmes à Honduras, à propos de l'affaire de Christoval de Oli, qui s'était soulevé avec sa flotte : je lui conseillai plusieurs fois de passer par le haut des sierras; mais il s'obstina à prétendre qu'il valait mieux longer la côte. Ce ne fut pas non plus une bonne mesure, attendu que, si l'on avait suivi mon conseil, nous aurions partout trouvé des pays habités. Pour que les gens qui y ont passé me donnent raison, je ferai observer qu'il s'agissait d'aller de Guaçacualco en droite ligne sur Chiapa, de Chiapa à

Guatimala, et de ce dernier point à Naco, où se trouvait alors Christoval de Oli.

Quoi qu'il en soit, lorsque nous arrivâmes avec notre flotte à la Villa Rica, et que l'on commença les travaux de la forteresse, le premier qui prit la pioche et emporta sur son dos la terre retirée pour les fondations, ce fut Cortès. Au moment d'un combat quelconque, je le vis toujours s'exposer à nos côtés. A la bataille de Tabasco, où il commanda les cavaliers, il se battit vaillamment. Pour en revenir à la Villa Rica, j'ai déjà dit ce qu'il faisait pour la forteresse ; rappelons maintenant sa conduite relativement aux trois navires qu'il se résolut à faire échouer conformément à l'avis de nos valeureux capitaines et soldats, et non comme le raconte Gomara. Dans les combats de Tlascala, trois fois il nous commanda avec la plus grande intrépidité. Pour ce qui est de notre entrée à Mexico avec quatre cents soldats, ce fut une chose bien surprenante, surtout si l'on considère qu'il eut la hardiesse de prendre le grand Montezuma dans son propre palais, au milieu de ses innombrables guerriers ! Il n'est pas inutile d'ajouter que cette action fut combinée d'après les conseils de nos capitaines et de la plupart des soldats. Une autre chose bien digne de mémoire, c'est la détermination de brûler vifs, devant le palais de Montezuma, les capitaines mexicains qui avaient contribué à la mort de Juan de Escalante, un de nos chefs, et de sept de ses hommes ; je ne me rappelle pas bien les noms des capitaines indiens suppliciés, mais ce n'est point d'une grande importance pour notre récit. Cortès ne fit-il pas preuve aussi d'une audace surprenante lorsque, à l'aide de présents de lingots d'or, de démarches adroites, de ruses de guerre, il vainquit Pamfilo de Narvaez, capitaine de Diego Velasquez, qui avait treize cents soldats dont quelques-uns hommes de mer, quatre-vingt-dix cavaliers, un égal nom-

bre d'arbalétriers et quatre-vingts escopettiers ; tandis que nous n'étions que deux cent soixante-six hommes, sans chevaux, sans escopettes ni arbalètes, armés seulement de piques, d'épées, de poignards et de rondaches ; ce qui n'empêcha pas que nous vainquîmes Narvaez et le fîmes prisonnier !

Continuons encore. Lorsque nous fûmes entrés une seconde fois à Mexico, marchant au secours d'Alvarado, et avant que nous en fussions sortis en fuyards, quand nous montâmes au haut du grand temple de Huichilobos, je vis Cortès se conduire en courageux homme de guerre, malgré que sa valeur et la nôtre ne nous fussent d'aucun profit, je suis bien forcé de l'avouer. Et dans la bataille si renommée d'Otumba, lorsque nous fûmes attendus de pied ferme par l'élite des vaillants guerriers mexicains et leurs alliés, qui pensaient nous tuer tous jusqu'au dernier, que fit Cortès? Ne se montra-t-il pas d'un courage héroïque, quand il donna du poitrail de son cheval sur le capitaine porte-drapeau de Guatemuz, abattit son étendard, et ralentit l'ardeur de ces courageux bataillons qui combattaient avec tant de vaillance? Alors, après Dieu, il dut la victoire au secours que lui donnèrent nos intrépides capitaines Pedro de Alvarado, Gonzalo Dominguez, Lares, Andrès de Tapia, et d'autres généreux soldats que je ne nomme point ici, nous tous qui n'avions pas de chevaux ; et il faut ajouter que les hommes de Narvaez contribuèrent également au succès. Celui qui dans cette affaire tua le capitaine porte-étendard, ce fut un certain Juan de Salamanca, natif d'Ontiveros, qui lui arracha son riche panache et le donna à Cortès.

Continuons encore pour dire que notre chef était également avec nous dans la dangereuse bataille d'Iztapalapa et qu'il s'y conduisit en brave capitaine. Il fut valeureux aussi dans l'affaire de Suchimilco, lorsque les Mexicains

se saisirent de sa personne, le renversèrent sur le sol, et que certains Tlascaltèques nos alliés se présentèrent pour le secourir, appuyés surtout par un courageux soldat appelé Christobal de Olea, natif de la Vieille-Castille (attention à ce que je vais dire) : bien autre était Christoval de Oli, qui fut mestre de camp et différent du Christobal de Olea dont je parle actuellement. Je le répète ici pour qu'on ne raisonne pas à ce sujet, et qu'on n'aille pas dire que je me trompe. Cortès fit également montre de sa vaillance lorsqu'un jour que nous étions occupés au siége de Mexico, et qu'il se tenait sur une petite chaussée étroite, il fut mis en déroute par les Mexicains, qui lui enlevèrent soixante-deux soldats et avaient déjà porté la main sur notre chef lui-même, qu'ils blessèrent à une jambe et qu'ils emmenaient pour le sacrifier ; mais il réussit à s'en délivrer grâce à Dieu, grâce à son grand courage, grâce surtout au secours de ce même Christobal de Olea, qui l'avait déjà secouru à Suchimilco et qui, dans cette circonstance, lui sauva encore la vie en perdant lui-même la sienne au milieu de tant d'autres victimes dont j'ai parlé. Maintenant que j'écris sa triste fin, je crois le voir, ce pauvre Christobal de Olea, avec sa taille, son aspect, son grand courage, et je suis pris de tristesse, car il était de mon pays et parent de quelques-uns de mes proches. Je ne continuerai pas, du reste, à faire ici le récit des prouesses et vaillances de notre Marquis Del Valle ; car il y en a tant et de si considérables, que je ne finirais pas de les raconter. J'en reviendrai donc à son portrait, que j'ai déjà commencé.

Il aimait beaucoup les cartes et les dés. Quand il jouait il se montrait très-affable et disait mille de ces facéties habituelles au jeu de dés. Quand nous étions en campagne, il se livrait à des soins minutieux ; il faisait des rondes la nuit et surveillait lui-même les veillées ; il en-

trait dans les logements des soldats et s'il trouvait ceux-ci sans armes et déchaussés, il les tançait et les reprenait sévèrement en disant qu'il n'y a que les mauvais moutons qui trouvent la laine trop lourde. Lorsque nous fîmes la campagne de Honduras, je lui connus une habitude que je n'avais pas remarquée en lui dans les expéditions précédentes : s'il ne dormait pas un instant après son repas, il sentait une révolution d'estomac et il rendait ses aliments. Pour éviter ce malaise, lorsque nous étions en chemin on étendait, sous un arbre ou tout autre abri, un manteau ou un tapis qu'on avait toujours sous la main dans ce but, et là, quelque chaleur qu'il fît, la pluie fût-elle forte, il ne manquait jamais de faire un court sommeil avant de se remettre en route. Je remarquai également que pendant la guerre de la Nouvelle-Espagne il était mince et son ventre effacé, tandis qu'après la campagne de Honduras, il devint gros et ventru. Je vis encore qu'il teignait en noir sa barbe que j'avais connue grise auparavant. Il est important que je dise que pendant son premier séjour à la Nouvelle-Espagne et son premier voyage en Castille, il avait l'habitude d'être très-généreux; tandis que quand il revint, en 1540, il passait pour avare au point qu'un de ses serviteurs, du nom d'Ulloa, frère de celui qui fut tué, lui intenta un procès à propos de gages non payés; mais il est juste de ne pas perdre de vue qu'à partir du moment où nous fûmes maîtres de la Nouvelle-Espagne, il resta toujours en butte à de grandes difficultés et il dépensa des sommes considérables dans l'organisation de ses flottes. Il ne fut heureux ni en Californie, ni dans son expédition de Honduras, ni dans d'autres entreprises postérieures à la conquête. Peut-être que le bonheur qui le fuyait alors lui était réservé pour le ciel. Je crois fermement qu'il en a été ainsi, parce qu'il fut excellent gentilhomme, très-dévot à la Sainte Vierge,

à l'apôtre saint Pierre et à d'autres saints. Que le bon Dieu lui pardonne ses péchés! qu'il me les pardonne aussi et qu'il me donne une bonne fin; c'est chose plus importante que les conquêtes que nous fîmes, plus importante aussi que les victoires que nous remportâmes sur les Indiens.

CHAPITRE CCV

Des valeureux capitaines et courageux soldats qui partîmes de l'île de Cuba avec le fortuné et très-vaillant capitaine don Hernando Cortès, qui, après la conquête de Mexico, fut Marquis Del Valle et acquit d'autres dignités.

D'abord, le Marquis lui-même, don Hernando Cortès; il mourut près de Séville, dans un village appelé Castilleja de la Cuesta.

Don Pedro de Alvarado, qui, après la prise de Mexico, fut commandeur de Santiago, Adelantado et gouverneur de Guatimala, Honduras et Chiapa; il mourut dans l'affaire de Xalizco, lorsqu'il fut porter secours à une troupe d'Espagnols de Cochitlan, ainsi que je l'ai expliqué dans le chapitre qui en a parlé.

Gonzalo de Sandoval, qui fut un capitaine des plus éminents, alguazil mayor et gouverneur de la Nouvelle-Espagne avec Alonso de Estrada. Sa Majesté eut connaissance de ses héroïques hauts faits. Il mourut dans le bourg de Palos, lorsqu'il allait baiser les pieds de Sa Majesté, en compagnie de Cortès.

Christoval de Oli, capitaine valeureux qui fut mestre de camp dans les guerres de Mexico et mourut à Naco par sentence de justice, pour s'être révolté avec une flotte que Cortès lui confia.

Ces trois capitaines que je viens de nommer furent

loués et vantés devant Sa Majesté par Cortès, lorsqu'il fut à la cour et dit à l'Empereur notre seigneur qu'il avait eu dans son armée, quand il conquit Mexico et la Nouvelle-Espagne, trois capitaines qui méritaient autant d'estime que les plus renommés qu'il y eût eu dans le monde. Le premier dont il parla fut don Pedro de Alvarado qui, outre son courage, avait le don personnel de s'attirer les autres et de les former à la guerre. Il ajouta que Christoval de Oli était un Hector dans la mêlée et que s'il eût eu autant de jugement que de courage, il aurait été supérieur au héros troyen; malheureusement, il avait besoin d'être commandé. Quant à Sandoval, il le jugeait homme de bon conseil autant qu'il était un vaillant capitaine; il le regardait comme un des meilleurs chefs qu'il y eût jamais eu en Espagne, aussi complet en toutes choses que l'on puisse se l'imaginer. Cortès dit encore à Sa Majesté qu'il eut en nous de bons et valeureux soldats qui combattions avec la plus grande intrépidité; et sur cela Bernal Diaz del Castillo se permettra de faire observer que si ce que Cortès dit là il l'eût écrit dans le premier rapport qu'il fit à Sa Majesté sur les affaires de la Nouvelle-Espagne, c'eût été bien mieux qu'aujourd'hui. Malheureusement, alors, dans ce qu'il disait à Sa Majesté, il s'attribuait tout l'honneur de nos victoires et de nos conquêtes, ne prenant aucun soin de nommer les capitaines et les valeureux soldats qui l'aidaient, ne faisant aucune mention de notre concours héroïque, et se bornant à écrire à Sa Majesté : « Je fis ceci, j'ordonnai à un de mes capitaines de faire cette autre chose. » Et nous restâmes en blanc jusqu'à ce qu'enfin, un jour, il ne put s'empêcher de faire mention de nous. Mais revenons à notre récit.

Partirent aussi avec Cortès :

Un autre bon et bien valeureux capitaine, Juan Ve-

lasquez de Leon, qui mourut à Mexico au passage des ponts.

Don Francisco de Montejo, qui, après la conquête de Mexico, fut Adelantado du Yacatan; il mourut en Castille.

Luis Marin, qui fut capitaine au siége de Mexico, chef éminent et intrépide; il mourut de sa belle mort.

Pedro de Ircio, cœur présomptueux, homme de moyenne taille, à jambes courtes, parlant beaucoup, se vantant d'avoir fait et refait en Castille; mais ce que nous voyions et pouvions connaître de lui, c'est qu'il n'était propre à rien, et nous avions l'habitude de dire que c'était encore un héros sans œuvres; il fut pendant quelque temps capitaine sous Sandoval, sur la chaussée de Tepeaquilla.

Andrès de Tapia, autre bon capitaine et très-vaillant soldat; il mourut à Mexico de mort naturelle.

Juan de Escalante, qui fut capitaine à la Villa Rica et y resta quand nous partîmes pour Mexico; il mourut par le fer des Indiens dans la bataille d'Almeria, village situé entre Tupacan et Cempoal. En sa compagnie furent tués sept soldats dont je ne me rappelle pas les noms. On lui tua aussi son cheval. Ce fut notre première déroute dans la Nouvelle-Espagne.

Alonso de Avila; il fut capitaine et le premier trésorier-payeur nommé dans la Nouvelle-Espagne. Il était courageux et quelque peu querelleur. Don Hernando Cortès, qui connaissait son naturel, voulant éviter des discordes, résolut de l'envoyer en qualité de procureur à l'île Española où résidaient l'Audience royale et les Frères hiéronymites qui étaient gouverneurs. Il emporta de bons lingots et des bijoux d'or que notre chef lui donna pour le tenir satisfait. Passons.

Francisco de Lugo, qui commanda dans quelques campagnes; homme très-valeureux, fils bâtard d'un caballero

de Medina del Campo, appelé Alvaro de Lugo, le vieux, et seigneur de quelques villages situés près de Medina del Campo. Il est mort de mort naturelle.

Andrès de Monjaraz, qui fut quelque temps capitaine au siége de Mexico. Il était très-malade de *bubas* et affligé de fortes douleurs qui le rendaient très-souvent inutile à la guerre. Il mourut de mort naturelle.

Gregorio de Monjaraz, frère du précédent, bon soldat; il devint sourd pendant le siége de Mexico. Il mourut de mort naturelle.

Diego de Ordas, qui était capitaine lors de notre première entrée à Mexico. Il fut commandeur de Santiago après la conquête de la Nouvelle-Espagne. Il mourut étant gouverneur dans la province du Rio de Marañon.

Quatre frères de Pedro de Alvarado : Jorge de Alvarado, qui fut capitaine un certain temps dans l'affaire de Mexico et ensuite dans la province de Guatimala; il mourut à Madrid en l'an 1540; Gomez Alvarado, qui mourut au Pérou; un autre qui s'appelait Gonzalo de Alvarado; Juan de Alvarado, qui était bâtard, mourut en mer en allant à l'île de Cuba acheter des chevaux.

Juan Xaramillo fut capitaine d'un brigantin au siége de Mexico; ce fut lui qui se maria avec l'interprète doña Marina. C'était un homme prééminent. Il mourut de mort naturelle.

Christobal Flores, homme de valeur qui mourut dans les affaires de Xalizco où il alla avec Nuño de Guzman.

Martin de Gamboa, employé aux écuries de Cortès; mourut de mort naturelle.

Un certain Caicedo, homme riche; mourut de mort naturelle.

Francisco de Saucedo, natif de Medina de Rioseco, surnommé par nous le Galant, parce qu'il soignait beaucoup

sa personne; il avait été, disait-on, maître d'hôtel chez l'amiral de Castille. Il mourut au passage des ponts.

Gonzalo Dominguez, homme intrépide, excellent cavalier; mourut aux mains des Indiens.

Francisco de Morla, soldat intrépide, bon cavalier, natif de Xerez; mourut au passage des ponts.

Un autre bon soldat nommé de Mora, natif de Ciudad Rodrigo; mort aux *peñoles* de la province de Guatimala.

Francisco de Bonal, homme de valeur, natif de Salamanque; mourut de mort naturelle.

Un certain Lares, très-intrépide, bon cavalier; mort au passage des ponts.

Un autre Lares, arbalétrier; mort également au passage des ponts.

Simon de Cuenca, majordome de Cortès; tué par les Indiens dans l'affaire de Xicalango. Dix autres soldats, dont je ne me rappelle pas les noms, moururent en sa compagnie.

Francisco de Medina, natif de Aracena, commanda dans une expédition; il mourut aux mains des Indiens dans l'affaire de Xicalango, en compagnie de quinze autres soldats dont je ne me rappelle pas les noms.

Un certain Maldonado, que nous surnommions le Large, natif de Salamanque; personnage prééminent qui avait commandé différentes expéditions. Il est mort de mort naturelle.

Deux frères, Francisco et Juan Alvarez Chico, natifs de Fregenal. Francisco Alvarez était homme d'affaires, très-maladif; mort à l'île de Saint-Domingue. Juan Alvarez mourut dans l'expédition de Colima, au pouvoir des Indiens.

Francisco de Terrazas, majordome de Cortès et personnage prééminent. Il mourut de mort naturelle.

Christobal del Corral, notre premier alferez au siége

de Mexico, homme très-intrépide; il retourna en Castille où il est mort.

Antonio de Villareal, mari d'Isabel de Ogeda. Il changea plus tard son nom pour se faire appeler Antonio Serrano de Cardona. Mourut de mort naturelle.

Francisco Rodriguez Magarino, personnage prééminent; mourut de mort naturelle.

Francisco Flores, qui devint habitant de Guaxaca; personnage d'un très-noble caractère; il mourut de mort naturelle.

Alonso de Grado, homme plus entendu en affaires que dans les choses de la guerre ; à force d'importuner Cortès, il en obtint de se marier avec doña Isabel, fille de Montezuma. Il mourut de mort naturelle.

Quatre soldats surnommés les Solis. L'un d'eux, qui était vieux, mourut au passage des ponts ; un autre Solis était appelé par nous Casquete, à cause de ses gamineries; il mourut à Guatimala de mort naturelle. Un troisième avait été surnommé par nous Pedro Solis Tras de la Puerta, parce qu'il avait l'habitude de se tenir derrière la porte en regardant ceux qui passaient dans la rue sans être vu lui-même. Il fut le gendre d'Orduña le vieux, qui habitait Puebla. Il mourut de mort naturelle. Le quatrième Solis était désigné entre nous par « celui de la guerre »; nous l'appelions aussi « Sarrau de soie », parce qu'il aimait se vêtir de soierie. Il mourut de mort naturelle.

L'intrépide soldat du nom de Benitès, qui mourut au passage des ponts.

Un autre soldat intrépide, Juan Ruano, qui mourut également au passage des ponts.

Bernardino Vasquez de Tapia, homme prééminent et riche, qui est mort de mort naturelle.

Un très-intrépide soldat du nom de Christobal de Olea,

natif de Medina del Campo. On peut bien assurer qu'après Dieu, c'est à lui que Cortès a dû la vie : une fois d'abord à Suchimilco, quand il se vit en si grand danger au moment où les Indiens mexicains l'avaient fait tomber de son cheval appelé le Muletier ; Olea arriva des premiers à son secours, et se conduisit de telle sorte que Cortès put se remettre en selle, pendant que nous arrivions quelques autres soldats à son aide. Olea fut grièvement blessé. La dernière fois que ce vaillant homme porta secours à Cortès, ce fut lorsque les Indiens mexicains le mirent en déroute sur la petite chaussée, lui prirent soixante-deux soldats, et le tenaient lui-même entre leurs mains pour l'emmener sacrifier, après lui avoir fait une entaille à la jambe. Le bon Olea, avec son intrépidité accoutumée, combattit si bravement, qu'il l'arracha de leur pouvoir en y laissant sa propre vie. Maintenant que j'écris cet événement, mon cœur s'attendrit; je crois le voir avec son bon aspect et son grand courage, ainsi qu'il apparaissait souvent à mon regard quand il nous aidait dans nos attaques. C'est à propos de cette déroute que Cortès écrivait à Sa Majesté qu'il était mort vingt-huit hommes; mais j'ai bien dit qu'il en périt soixante-deux. Et pour qu'il n'y ait pas de confusion dans ce que j'écris ici d'Olea, et que quelques personnes n'aillent pas croire que je m'écarte de la vérité, qu'on sache bien que l'un est Christobal de Olea, natif de la Vieille-Castille; c'est celui dont je viens de parler; tandis que l'autre, Christoval de Oli, qui fut mestre de camp, était natif d'Ubeda ou de Linares ; et je le dis parce que ces deux capitaines portaient presque le même nom. Revenons à notre énumération.

Était aussi parti avec nous de Cuba un bon soldat, manchot, à qui l'on avait coupé une main en Castille par sentence de justice. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre soldat appelé Tuvilla, boiteux d'une jambe,

qui prétendait s'être trouvé avec le Grand Capitaine dans l'affaire de Garellano; il mourut au pouvoir des Indiens.

Deux frères nommés Gonzalo et Juan Lopez de Ximena: Gonzalo Lopez mourut au pouvoir des Indiens; Juan Lopez fut alcalde mayor à la Vera Cruz. Il est mort de mort naturelle.

Juan de Cuellar, bon cavalier, qui se maria d'abord avec une fille du seigneur de Tezcuco, nommée doña Ana, qui était une très-belle personne. Il est mort de mort naturelle.

Un autre Cuellar, parent de Francisco Verdugo, habitant de Puebla. Il est mort de mort naturelle.

Santos Hernandez, homme âgé, natif de Soria, que nous surnommions « le Bon vieux cavalier traqueur »; il mourut de mort naturelle.

Pedro Moreno Medrano, habitant de la Vera Cruz, où il fut souvent alcalde ordinaire; il était très-équitable dans ses arrêts de justice; postérieurement il alla vivre à Puebla. Ce fut un bon serviteur de Sa Majesté, aussi bien comme soldat que comme magistrat. Il mourut de mort naturelle.

Juan de Limpias Carvajal, bon soldat et capitaine de brigantin. Il devint sourd pendant la campagne, et mourut de mort naturelle.

Melchor de Galvez, qui fut habitant de Guaxaca. Il est mort de mort naturelle.

Roman Lopez, qui perdit un œil après la prise de Mexico. Ce fut un personnage prééminent; il est mort à Guaxaca.

Villandrando, qu'on disait parent du comte de Ribadeo, homme prééminent; il est mort de mort naturelle.

Un certain Osorio, natif de la Vieille-Castille, bon soldat et homme important. Il mourut à la Vera Cruz.

Rodrigo de Castañeda; il fut interprète et bon soldat. Il est mort en Castille.

Un certain de Pilar, bon interprète, qui mourut dans l'affaire de Cuyoacan quand il y fut avec Nuño de Guzman.

Un autre soldat appelé Granado. Il vit à Mexico.

Martin Lopez; ce fut un excellent soldat et en même temps maître constructeur des treize brigantins qui furent d'un excellent secours pour la prise de Mexico; il servit très-bien Sa Majesté comme soldat. Il vit à Mexico.

Juan de Naxara, bon soldat et arbalétrier, qui servit très-bien dans la campagne.

Un certain Ogeda, habitant du pays des Çapotecas. On lui creva un œil pendant le siége de Mexico.

Un certain de Lacerna, qui fut propriétaire de mines d'argent; il avait une balafre sur la figure, reçue dans la campagne; je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Alonso Hernandez Puertocarrero, cousin du comte de Medellin, caballero prééminent, qui fut en Castille la première fois que nous envoyâmes un présent à Sa Majesté; il emmenait en sa compagnie Francisco de Montejo, avant qu'il fût nommé Adelantado. Ils emportèrent beaucoup d'or en grain et des bijoux diversement façonnés, avec le soleil d'or et la lune d'argent. L'évêque de Burgos, don Juan Rodriguez de Fonseca, archevêque de Rosano, fit arrêter Alonso Hernandez Puertocarrero, parce qu'il prétendait aller en Flandre avec le présent pour parler à Sa Majesté, et parce qu'il favorisait les intérêts de Cortès. L'évêque prit pour prétexte de son emprisonnement l'accusation portée contre Puertocarrero d'avoir enlevé et mené à Cuba une femme mariée. Il mourut en Castille. C'était un des principaux compagnons d'armes qui partirent avec nous, et si je ne l'ai point inscrit à son rang, c'est parce que je l'avais oublié.

Un autre bon soldat appelé Alonso Luis ou Juan Luis; il était de très-haute taille, ce qui lui fit donner par nous pour sobriquet : le Petit. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Autre bon soldat, Hernando Burgueño, natif d'Aranda de Duero. Il est mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Alonso de Monroy. On disait qu'il était fils d'un commandeur de Santisteban. Pour qu'on en ignorât, il se faisait appeler Salamanca. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Allons encore :

Un certain Villalobos, natif de Santa Ollas, qui revint riche en Castille.

Un certain Tirado, de la Puebla; c'était un homme d'affaires. Il mourut de mort naturelle.

Juan del Rio. Il s'en fut en Castille.

Juan Rico de Alanis; bon soldat qui mourut au pouvoir des Indiens.

Gonzalo Hernandez de Alanis, soldat très-intrépide.

Juan Rico de Alanis, qui mourut de mort naturelle.

Un certain Navarrete, habitant du Panuco, qui mourut de mort naturelle.

Francisco Martin de Vendabal, que les Indiens enlevèrent vivant pour le sacrifier avec un de ses camarades appelé Pedro Gallego. Ces deux morts eurent lieu par la faute de Cortès qui prétendit dresser une embuscade à des bataillons mexicains, tandis qu'il s'y fit prendre lui-même et qu'on lui enleva ces deux soldats sous ses propres yeux sans qu'ils pussent s'en défendre, pour les aller sacrifier.

Trois soldats du nom de Truxillo. L'un, natif de Truxillo, était très-intrépide; il mourut aux mains des Indiens; l'autre, natif de Huelva, très-courageux soldat également, mourut au pouvoir des Indiens; le troisième, natif de Leon, eut encore la même mort.

Un soldat du nom de Juan Flamenco, qui mourut de mort naturelle.

Francisco de Barco, natif de Barco d'Avila, qui fut capitaine à la Cholulteca ; mourut de mort naturelle.

Juan Perez, qui avait tué sa femme surnommée « la fille de la Vachère »; il mourut de mort naturelle.

Un autre bon soldat qu'on appelait Naxera le Bossu, homme extrêmement intrépide, qui mourut à Colima ou à Zacatula.

Encore un bon soldat nommé Madrid, le Bossu, qui mourut également à Colima ou à Zacatula.

Un autre soldat appelé Juan de Inhiesta, qui fut arbalétrier. Mourut de mort naturelle.

Un certain Alamilla, qui fut habitant du Panuco et bon arbalétrier. Mourut de mort naturelle.

Un certain Moron, grand musicien, habitant de Colima ou de Zacatula. Mourut de mort naturelle.

De Varela, bon soldat, habitant de Colima ou de Zacatula. Mort de mort naturelle.

Un certain de Villadolid, habitant de Colima ou de Zacatula. Mourut aux mains des Indiens.

Un certain de Villafuerte, homme de valeur, qui fut marié avec une parente de la première femme de Cortès ; il était habitant de Zacatula ou de Colima ; il est mort de mort naturelle.

Un certain Gutierrez, habitant de Colima ou de Zacatula ; mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Valladolid, le Gros, qui mourut aux mains des Indiens.

Un certain Pacheco, habitant de Mexico, personnalité prééminente; mort de mort naturelle.

Hernando de Lerma, ou de Lema, homme âgé qui fut capitaine ; mort de mort naturelle.

Un certain Suarez, le Vieux, qui tua sa femme d'un

coup de pierre à moudre du maïs; mort de mort natu relle.

Un certain Angulo, Francisco Gutierrez et un autre jeune homme qu'on appelait Santa Clara, anciens habitants de la Havane, qui moururent aux mains des Indiens.

Garci Caro, habitant de Mexico, mort de mort naturelle.

Un jeune homme appelé Larios, habitant de Mexico, qui eut des procès à propos de ses Indiens; mort de mort naturelle.

Juan Gomez, habitant de Guatimala; s'en retourna riche en Castille.

Les deux frères Ximenez, natifs de Linguijuela d'Estramadure; l'un mourut aux mains des Indiens et l'autre de mort naturelle.

Les deux frères Florin, qui moururent aux mains des Indiens.

Francisco Gonzalez de Naxera, avec un fils du nom de Pedro et deux neveux portant le nom de Ramirez. Francisco Gonzalez mourut sur les *peñoles* de la province de Guatimala, et ses neveux au passage des ponts.

Un soldat appelé Amaya, qui habita Guaxaca; mourut de sa mort naturelle.

Les deux frères Carmona, natifs de Xerez; morts de mort naturelle.

Les deux frères Vargas, natifs de Séville. L'un mourut aux mains des Indiens et l'autre de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Polanco, natif d'Avila, habitant de Guatimala, mort de mort naturelle.

Hernan Lopez de Avila, dépositaire de biens de défunts; il s'en retourna riche en Castille.

Juan de Aragon, habitant de Guatimala; mort de mort naturelle.

Un certain de Cieza, très-adroit et très-fort au jet de la barre; mourut aux mains des Indiens.

Un certain Santisteban, homme âgé, arbalétrier, habitant de Chiapa; mort de mort naturelle.

Bartolomé Pardo, mort aux mains des Indiens.

Bernardino de Coria, habitant de Chiapa, père d'un individu qui se faisait appeler Centeno; il mourut de sa mort naturelle.

Pedro Escudero et Juan Cermeño, avec un frère de ce dernier. Les trois très-bons soldats. Pedro Escudero et Juan Cermeño furent pendus par ordre de Cortès, parce qu'ils se préparaient à déserter avec un navire pour aller à l'île de Cuba avertir Diego Velasquez de l'envoi que nous avions fait de messagers avec or et argent pour Sa Majesté, afin qu'il les fît arrêter à la Havane. Ils furent dénoncés par Bernardino de Coria et ils moururent pendus.

Gonzalo de Umbria, le pilote, très-bon soldat à qui Cortès fit mutiler les orteils parce qu'il allait partir avec les autres en qualité de pilote. Plus tard il alla en Castille se plaindre à Sa Majesté et il fut très-hostile à Cortès. Sa Majesté lui fit donner un titre royal de mille piastres de rentes annuelles provenant de villages d'Indiens de la Nouvelle-Espagne; mais il ne partit jamais de Castille, parce qu'il avait peur de Cortès.

Rodrigo Rangel, personnage marquant, sérieusement perclus de *bubas;* il ne fit jamais la guerre de manière à mériter qu'on en fasse mémoire. Il mourut de ses douleurs.

Francisco de Orozco, également malade de *bubas* et très-souffrant. Il avait été soldat en Italie et il commanda quelque temps à Tepeaca pendant que nous faisions le siége de Mexico. J'ignore ce qu'il est devenu et où il est mort.

Un soldat appelé Mesa, ancien artilleur en Italie, qui le fut aussi à la Nouvelle-Espagne. Il se noya dans une rivière après la prise de Mexico.

Un autre très-courageux soldat appelé Arbolanche, natif de la Vieille-Castille. Mort aux mains des Indiens.

Un autre soldat, Louis Velasquez, natif d'Arevalo; mourut à Honduras, lorsque nous y fûmes avec Cortès.

Martin Garcia, de Valence, bon soldat; mort à Honduras.

Un autre bon soldat appelé Alonso de Barientos, qui sortit de Tuztepeque pour se réfugier chez les Indiens de Chinanta pendant le soulèvement de Mexico. Dans cette affaire de Tuztepeque moururent soixante-six soldats et cinq femmes de Castille, provenant des troupes de Narvaez et des nôtres, sous les coups de la garnison mexicaine qui était dans la province.

Un certain Almodovar, le vieux, avec son fils Alvaro et deux neveux du même nom. L'un de ceux-ci mourut aux mains des Indiens; le vieillard, Alvaro et l'autre neveu moururent de mort naturelle.

Les deux frères Martinez, de Fregenal, braves gens qui moururent aux mains des Indiens.

Un bon soldat appelé Juan del Puerto, qui mourut perclus de *bubas*.

Un autre bon soldat appelé Lagos, qui mourut aux mains des Indiens.

Un moine de Notre-Dame de la Merced, appelé frère Bartolomé de Olmedo, théologien, bon chantre, homme vertueux; mort de mort naturelle.

Un autre soldat appelé Sancho de Avila, natif des Garrobillas. On disait qu'il avait emporté de l'île de Saint-Domingue, pour la Castille, six mille piastres d'or, en bottes, qu'il avait recueillies dans des mines riches. A son arrivée en Castille, il les joua, les dépensa et s'en vint avec nous. Les Indiens le tuèrent.

Alonso Hernandez, de Palos, homme âgé, avec deux neveux, dont l'un, Alonso Hernandez, était bon arbalétrier; je ne me rappelle pas le nom de l'autre. Alonso Hernan-

dez mourut aux mains des Indiens, et les neveux de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Alonso de la Merta, natif de Séville ou d'Axarafe; mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat du nom de Rabanal Montañes; mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre excellent homme appelé Pedro de Guzman; se maria avec une dame de Valence appelée Francisca de Valtierro, s'en fut au Pérou où ils moururent gelés, dit-on, lui, sa femme, un cheval, des nègres et d'autres personnes.

Un bon arbalétrier appelé Christoval Diaz, natif du Colmenar de Arenas; mourut de mort naturelle.

Un autre soldat nommé Retamales; les Indiens le tuèrent dans les affaires de Tabasco.

Un autre intrépide soldat appelé Ginès Nortès; mort aux mains des Indiens dans les affaires du Yucatan.

Un autre soldat très-adroit et très-intrépide, appelé Luis Alonso, qui jouait finement de son épée; il mourut au pouvoir des Indiens.

Alonso Catalan, bon soldat; mourut aux mains des Indiens.

Juan Siciliano, habitant de Mexico; mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Camillas, tambour en Italie et dans la Nouvelle-Espagne. Il mourut aux mains des Indiens.

Hernandez, secrétaire de Cortès, natif de Séville; mourut aux mains des Indiens.

Juan Diaz, porteur d'une grande taie sur l'œil, natif de Burgos, chargé de l'achat des provisions de Cortès; mourut au pouvoir des Indiens.

Diego de Coria, habitant de Mexico; mourut de mort naturelle.

Un autre jeune soldat, appelé Juan Nuñez Mercado, natif de Cuellar ou de Madrigal, selon certaines personnes; ce soldat devenu aveugle demeure actuellement à Puebla.

Un autre bon soldat, le plus riche de tous ceux qui partirent avec Cortès, appelé Juan Cedeño, natif d'Arevalo; il eut à lui un navire, une jument, un nègre, des porcs, beaucoup de pain et de la cassave; il mourut de mort naturelle, et ce fut un personnage prééminent.

Un certain de Balnor, qui fut habitant de Trinidad; il mourut aux mains des Indiens.

Un certain Zaragoza, homme âgé, père de Zaragoza le notaire de Mexico; il mourut de mort naturelle.

Un bon soldat appelé Diego Martin d'Ayamonte; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat appelé Cardenas, qui disait lui-même être le neveu du commandeur de Cardenas; il mourut aux mains des Indiens.

Il y eut un autre Cardenas, homme de mer, pilote, natif de Triana. Ce fut celui qui disait n'avoir jamais vu de pays où il y eût deux rois comme dans la Nouvelle-Espagne, parce que Cortès prélevait un cinquième du butin comme s'il eût été roi, après avoir prélevé le cinquième royal; il en tomba malade et il s'en revint en Castille où il en fit le rapport à Sa Majesté avec d'autres préjudices qu'il disait avoir soufferts. Il fut très-hostile à Cortès, et Sa Majesté lui fit donner un titre royal le faisant propriétaire d'Indiens d'un millier de piastres de rentes. Il s'en revint avec cela à Mexico où il mourut de mort naturelle

Un autre bon soldat appelé Arguelo, natif de Leon, mort aux mains des Indiens.

Un autre soldat, Diego Hernandez, natif de Salces de Los Gallegos, qui aida à scier le bois des brigantins; devenu aveugle, il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat, d'une force extraordinaire et d'un grand courage, appelé Vasquez; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat, arbalétrier, nommé Arroyuelo, natif, disait-on, d'Olmedo; il mourut aux mains des Indiens.

Un certain Pizarro, qui exerça le commandement dans quelques expéditions. Cortès disait qu'il était son parent (en ce temps-là il n'était pas question de Pizarre, car le Pérou n'était pas encore découvert); il mourut aux mains des Indiens.

Alvaro Lopez, qui fut habitant de Puebla; mourut de mort naturelle.

Un autre soldat nommé Ayañez, natif de Cordoue; il alla avec nous à Honduras. Pendant son voyage, sa femme prit un autre mari; quand il fut de retour, il ne voulut pas la reprendre. Il mourut de mort naturelle.

Un bon soldat, fantassin agile, Portugais, du nom de Magallañes; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre Portugais, orfèvre; mourut aux mains des Indiens.

Un autre Portugais encore, homme âgé, appelé Martin de Alpedrino; il mourut de mort naturelle.

Un autre Portugais du nom de Juan Alvarez Rubazo; mourut de mort naturelle.

Un autre intrépide Portugais appelé Gonzalo Sanchez; mort de mort naturelle.

Un autre Portugais qui fut habitant de Puebla, appelé Gonzalo Rodriguez, personnage prééminent; mort de mort naturelle.

Deux autres Portugais habitants de Puebla, appelés Villanueva, d'une taille élevée; je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, ni s'ils sont morts.

Trois soldats du nom d'Avila. L'un d'eux appelé Gaspar fut gendre de Ortigosa le notaire; il mourut de mort

naturelle. Un autre Avila était camarade assidu du capitaine Andrès de Tapia ; il mourut aux mains des Indiens. Quant au troisième, je ne me rappelle pas où il alla habiter.

Deux frères appelés Vandada, natifs, disait-on, du pays d'Avila. Ils moururent aux mains des Indiens

Trois soldats qui s'appelaient Espinosa ; l'un était Basque ; il mourut au pouvoir des Indiens. Un autre était nommé par nous l'Espinosa de la Bénédiction, parce qu'il avait toujours le mot de « bonne bénédiction » dans la bouche ; sa conversation était fort bonne à ce sujet ; il mourut aux mains des Indiens. Le troisième Espinosa était natif d'Espinosa de Los Monteros ; il mourut aux mains des Indiens.

Pedro Peron, de Tolède ; mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Villasinda, natif de Portillo, qui devint moine franciscain ; il mourut de mort naturelle.

Deux bons soldats qui s'appelaient San Juan. Nous appelions l'un d'eux San Juan l'Altier, parce qu'il était très-présomptueux ; il mourut aux mains des Indiens. Nous appelions l'autre San Juan de Vichila ; il était Galicien ; il mourut de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Izquierdo, natif de Castromocho, habitant du bourg de San Miguel dans le Guatimala ; il mourut de mort naturelle.

Un certain Aparicio Martin, qui se maria avec une nommée la Medina ; il était natif de Medina de Rioseco et il devint habitant de San Miguel. Il mourut de mort naturelle.

Un bon soldat appelé Caceres, natif de Truxillo, mourut aux mains des Indiens.

Un autre bon soldat appelé Alonso de Herrera, natif de Xerez ; il fut capitaine dans le pays des Çapotèques, où il

sabra un autre capitaine nommé Figuero, à propos de disputes sur le commandement. Craignant les vengeances du Trésorier Alonso de Estrada qui était alors gouverneur, et voulant éviter d'être arrêté, il s'en fut à la campagne du Marañon, dans laquelle il mourut aux mains des Indiens, tandis que Figuero se noya en allant en Castille.

Un jeune homme du nom de Maldonado, natif de Medellin, qui fut malade de *bubas;* j'ignore s'il est mort de mort naturelle; il ne faut pas le confondre avec un Maldonado de la Vera Cruz, qui fut le mari de doña Maria del Rincon.

Un autre soldat appelé Morales, homme âgé et boiteux, qu'on disait avoir été soldat du commandeur Solis. Il fut alcalde ordinaire à la Villa Rica, où il rendait équitablement la justice.

Un autre soldat, Escalona le jeune; mourut aux mains des Indiens.

Trois soldats, habitants tous les trois de la Villa Rica. Ils ne firent jamais campagne dans la Nouvelle-Espagne. Ils s'appelaient Arevalo, Juan Leon et Madrigal; ils moururent de mort naturelle.

Un autre soldat qui s'appelait Lencero. C'est à lui qu'appartenait la ferme dite aujourd'hui de Lencero, qui se trouve entre Vera Cruz et Puebla. Ce fut un bon soldat et plus tard il devint moine rédemptoriste.

Alonso Duran, un peu âgé, voyant peu clair, aide-sacristain; devint aussi rédemptoriste.

Un autre soldat appelé Navarro, familier du capitaine Sandoval, qui se maria plus tard à la Vera Cruz.

Un autre bon soldat appelé Alonso de Talavera, familier aussi du capitaine Sandoval; il mourut aux mains des Indiens.

Deux indigènes nommés Juan et Pedro Manzanilla; Pe-

dro mourut aux mains des Indiens, et Juan, qui devint habitant de Puebla, mourut de mort naturelle.

Un soldat du nom de Benito Bejel, tambour en Italie et dans la Nouvelle-Espagne; mort de mort naturelle.

Alonso Romero, habitant de la Vera Cruz; homme riche et prééminent; mort de mort naturelle.

Un soldat appelé Sindos de Portillo, natif de Portillo, propriétaire de bons Indiens; il fut riche, vendit ses Indiens, et ses autres biens, répartit tout entre les pauvres, se fit frère rédemptoriste et mena une sainte vie.

Un autre bon soldat appelé Quintero, natif de Moguer, eut de bons Indiens, fut riche, donna tout au nom du bon Dieu, se fit franciscain et fut bon religieux.

Un autre soldat appelé Alonso de Aguilar, propriétaire de la ferme dite actuellement d'Aguilar, qui se trouve entre la Vera Cruz et Puebla; ce fut un homme riche; il eut de bons Indiens; il vendit tout, le donna au nom du bon Dieu, se fit frère dominicain et fut très-bon religieux.

Un autre soldat appelé Burguillos, propriétaire de bons Indiens; homme riche, donna tout et se fit frère franciscain. Plus tard il abandonna le couvent.

Un autre bon soldat appelé Escalante, homme riche et bon cavalier, se fit moine franciscain. Il sortit du monastère et devint de nouveau homme mondain; mais un mois après, il reprit la robe du moine et fut bon religieux.

Un autre soldat appelé Gaspar Diaz, natif de la Vieille-Castille, fut un homme riche, tant par ses Indiens que du fruit de son trafic; il donna tout au nom du bon Dieu, se réfugia dans la forêt de pins de Guaxocingo, dans un endroit très-solitaire, où il fit un ermitage; il y vécut en ermite d'une vie sainte, au milieu des jeûnes et des disciplines, au point de devenir maigre et faible, ne se cou-

chant jamais autrement que sur le sol recouvert d'un peu de paille. L'évêque don fray Juan de Zumarraga, l'ayant su, lui fit parvenir l'ordre de ne pas mener une aussi rude vie. L'ermite Gaspar Diaz acquit un tel renom que d'autres voulurent l'imiter en allant vivre en sa compagnie, et tous menèrent une sainte existence. Au bout de quatre ans d'isolement, Dieu lui fit la grâce de l'enlever dans sa sainte gloire.

Un autre soldat appelé Ribadeo, natif de la Galice, que nous avions surnommé Beberreo, parce qu'il buvait beaucoup de vin; il mourut aux mains des Indiens, dans l'affaire d'Almeria.

Un autre soldat que nous appelions Galleguillo (*petit Galicien*), parce qu'il était bas de taille; il mourut aux mains des Indiens.

Un intrépide soldat appelé Lerma; ce fut un de ceux qui contribuèrent à sauver la vie de Cortès, comme je l'ai dit au passage qui en a traité. Il déserta chez les Indiens par suite de la crainte que lui inspirait Cortès, dont il avait contribué à sauver la vie, à cause de certains motifs de ressentiment que ce chef eut contre lui et que, pour son honneur, je ne veux pas expliquer. On n'entendit parler ni de sa mort ni de son existence, ce qui nous donna fort à penser.

Un autre bon soldat appelé Pinedo, ancien serviteur de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba. Il déserta de Mexico pour se rendre au camp de Narvaez quand vint ce capitaine; mais des Indiens le tuèrent en route. On soupçonna que ce fut par ordre de Cortès.

Un autre soldat, bon arbalétrier, appelé Pedro Lopez; il mourut de mort naturelle. Il y eut un autre Pedro Lopez, arbalétrier, qui fut avec Alonso de Avila à l'île Española, où il resta.

Trois forgerons; l'un s'appelait Juan Garcia, un autre

Hernan Martin; celui-ci se maria avec la nommée Catalina Marquez, la Bermude; j'ai oublié le nom du troisième. L'un d'eux mourut aux mains des Indiens et les deux autres de mort naturelle.

Un autre soldat appelé Alvaro Gallego, qui fut habitant de Mexico et beau-frère des nommés Zamora; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat déjà vieux nommé Paredes, père d'un Paredes qui se trouve actuellement dans le Yucatan; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat appelé Gonzalo Mexia Rapapelo; il disait lui-même qu'il était neveu d'un certain Mexia dont la profession était de voler, en compagnie d'un appelé Centeno, du temps du roi don Juan. Il mourut aux mains des Indiens.

Pedro de Tapia, qui mourut perclus après la prise de Mexico.

Les pilotes : Anton de Alaminos et un de ses fils qui s'appelait comme lui : il était natif de Palos; un certain Camacho, de Triana; Juan Alvarez, le manchot, de Huelva; un certain Sopuerta, du Condado, homme déjà âgé; un nommé Cardenas (celui-ci est le pilote qui devint malade de chagrin en voyant qu'on prélevait sur le butin deux cinquièmes, dont l'un pour Cortès); le nommé Gonzalo de Umbria, et un pilote nommé Galdin. J'ai oublié les noms de quelques autres. Celui que je vis domicilié à Mexico, ce fut Sopuerta. Tous les autres s'en furent à Cuba, à la Jamaïque, en d'autres îles et en Castille pour y chercher la vie dans leur métier, à cause de la crainte que leur inspirait Cortès avec lequel ils étaient mal, parce qu'ils avaient donné à Francisco de Garay l'avis des pays qu'il devait demander à Sa Majesté. Quatre d'entre eux élevèrent des plaintes devant l'Empereur contre Cortès. Ce furent les deux Alaminos, Cardenas et Gonzalo de

Umbria. Il leur fut distribué des titres royaux pour qu'on leur donnât, dans la Nouvelle-Espagne, mille piastres de rentes. Cardenas fit le voyage, mais les autres n'y revinrent jamais.

Un autre soldat appelé Lucas Ginovez; il était pilote. Il est mort aux mains des Indiens. Il y eut aussi un Lorenzo Ginovez qui fut habitant de Guaxaca et était marié avec une vieille Portugaise. Il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat, appelé Enrique, natif de Palencia. Il s'asphyxia de fatigue en succombant au poids des armes et à la grande chaleur.

Un autre soldat, Christoval de Jaen; il était charpentier; il mourut aux mains des Indiens.

Un certain Ochoa, Basque riche et prééminent, qui fut habitant de Guaxaca. Il mourut de mort naturelle.

Un homme bien intrépide du nom de Zamudio; il s'en fut en Castille pour avoir porté des blessures à certaines personnes à Mexico; en Espagne il fut capitaine d'une compagnie armée. Il mourut à Locastil avec beaucoup d'autres caballeros espagnols.

Un soldat appelé Cervantes le Fou; c'était un truand et un hâbleur. Il mourut aux mains des Indiens.

Un nommé Plazuela; les Indiens le tuèrent.

Un bon soldat appelé Alonso Perez Maite, qui partit marié avec une Indienne très-belle de Bayamo; il mourut aux mains des Indiens.

Martin Vasquez, natif d'Olmedo, homme riche et prééminent qui fut habitant de Mexico; il mourut de mort naturelle.

Sebastian Rodriguez, bon arbalétrier, fut trompette après la prise de Mexico; mourut de mort naturelle.

Un autre arbalétrier du nom de Peñalosa, camarade de Sebastian Rodriguez; il mourut de mort naturelle.

Un soldat nommé Alvaro, homme de mer natif de

Palos; on disait qu'il avait eu avec des Indiennes du pays trente fils en trois ans. Les Indiens le tuèrent à Honduras.

Un autre soldat qu'on appelait Juan Perez Malinche. Je lui entendis donner plus tard le nom d'Artiaga. Il habita Puebla, fut riche et mourut de mort naturelle.

Un bon soldat appelé Pedro Gonzalez Sabiote; il mourut de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Geronimo de Aguilar. Je le mets dans la liste, parce que nous le trouvâmes à la pointe de Cotoche étant captif chez les Indiens; il fut notre interprète et il mourut perclus de *bubas*.

Un autre soldat, Pedro de Valenciano, habitant de Mexico, mort de mort naturelle.

Il y eut trois soldats du nom de Tarifa : l'un, qui habita Guaxaca, était marié à une femme appelée Catalina Muñoz; il mourut de mort naturelle. Un autre s'appelait le Tarifa des Grands-Services, parce qu'il disait sans cesse qu'il servait Sa Majesté et qu'on ne lui donnait rien pour ça; il était natif de Séville et grand hâbleur. Le troisième se distinguait par le nom de Tarifa des Mains-Blanches; il était aussi de Séville, et nous le surnommions comme je viens de dire, parce qu'il n'était pas propre à la guerre ni à la fatigue, et ne savait que parler des choses qui étaient arrivées anciennement à Séville. Il mourut dans le fleuve du Golfo Dulce, au Honduras, où il se noya avec son cheval. L'un et l'autre ne reparurent plus.

Un autre bon soldat appelé Pedro Sanchez Farfan, qui fut capitaine à Tezcuco pendant que nous faisions le siége de Mexico; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat, Alonso de Escobar, qui fut page de Diego Velasquez. On en faisait beaucoup de cas. Les Indiens le tuèrent. Il y en eut un autre qu'on appelait le bachelier Escobar; il était pharmacien et pratiquait la

médecine et la chirurgie; il devint fou et mourut de mort naturelle. Il y eut encore un autre Escobar, fort courageux, mais tellement turbulent qu'il mourut pendu pour avoir violé une femme mariée et s'être mis en révolte.

Un autre soldat nommé de Santiago, natif de Huelva; il revint riche en Castille. Un camarade du précédent, appelé Ponce, mourut aux mains des Indiens.

Un certain Mendez, déjà âgé, mourut aux mains des Indiens.

Il y eut trois soldats qui moururent dans les affaires de Tabasco. L'un d'eux s'appelait Saldaña; je ne me rappelle pas les noms des deux autres.

Un autre bon soldat et arbalétrier, homme âgé, grand joueur de cartes; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat âgé, avec son fils, que nous appelions Orteguilla, qui fut page de Montezuma. Le vieillard et le fils furent tués par les Indiens.

Un autre soldat appelé de Gaona, natif de Medina de Rioseco; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat appelé Juan de Caceres, qui devint très-riche et habita Mexico; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat, Gonzalo Hurones, natif de Las Garrobillas; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat déjà âgé, qu'on appelait Ramirez le Vieux; il mourut de mort naturelle, étant habitant de Mexico.

Un autre soldat fort intrépide nommé Luis Farfan; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat, Morillas; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat nommé de Roxas, qui s'en alla ensuite au Pérou.

Un certain Astorga, homme âgé qui habita Guaxaca; mort de mort naturelle.

Deux frères du nom de Tostado; l'un mourut aux mains des Indiens; l'autre de mort naturelle.

Encore un bon soldat appelé Baldovinos, qui mourut au pouvoir des Indiens.

Je veux inscrire encore ici dans ma liste Guillem de la Loa, Andrès Nuñez, maître Pierre de la Harpa, et trois autres soldats qui provenaient du navire envoyé par Garay, ainsi que je l'ai dit. Je les inscris ici avec ceux de Cortès, parce qu'ils firent campagne avec lui dès le début. Guillem de la Loa mourut d'un coup de canon; les autres moururent soit de mort naturelle, soit aux mains des Indiens.

Un certain Porras, homme à cheveux roux, grand chanteur; il mourut aux mains des Indiens.

Un certain Ortiz, grand joueur de mandoline et maître de danse; il venait avec un camarade appelé Bartolomé Garcia. Ortiz était mineur dans l'île de Cuba; lui et Garcia amenèrent le meilleur cheval de l'expédition. Cortès le leur prit ou le leur acheta. Les deux moururent au pouvoir des Indiens.

Un autre bon soldat appelé Serrano, bon arbalétrier; il est mort au pouvoir des Indiens.

Un vieillard appelé Pedro Valencia, natif d'une localité située près de Placencia; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat du nom de Quintero, maître constructeur de navires. Les Indiens le tuèrent.

Alonso Rodriguez, qui laissa de bonnes mines dans l'île de Cuba. Il était riche, et il mourut au pouvoir des Indiens dans les *peñoles*, où l'on dit à présent que Cortès fut vainqueur. Là mourut aussi un autre bon soldat appelé Gaspar Sanchez, neveu du trésorier de Cuba, avec six autres soldats qui provenaient de Narvaez.

Un certain Pedro de Palma, premier mari d'Elvira Lopez, la Longue; il mourut pendu avec un autre soldat

appelé Trebejo, natif de Fuente Guinaldo. Gil Gonzalez de Avila ou Francisco de Las Casas les fit pendre, en compagnie d'un prêtre, pour avoir été rebelles et embaucheurs dans l'armée, quand on s'en revenait de Naco à la Nouvelle-Espagne, après le supplice de Christoval de Oli. Ces soldats et ce prêtre appartenaient à la troupe qui partit avec Christoval de Oli, et ils étaient venus de Cuba avec Cortès. On me fit voir le gros arbre auquel ils furent pendus, quand je venais des Higueras avec Luis Marin.

Mais continuons notre liste :

Fray Juan de Las Varillas, moine de la Merced, bon théologien, homme vertueux; mort de mort naturelle.

Un certain Andrès de Mola, riverain de la Méditerranée; mort aux mains des Indiens.

Un bon soldat appelé Alberza, natif de Villanueva de la Serena; mort aux mains des Indiens.

Il y eut un certain nombre de bons soldats, hommes de mer, pilotes, maîtres et contre-maîtres; les plus jeunes, sortis des navires que nous fîmes échouer, furent la plupart fort courageux dans les campagnes et dans les batailles; je ne mets pas ici leurs noms, parce que je ne me les rappelle pas tous.

Nous eûmes d'autres soldats, hommes de mer; les uns s'appelaient les Peñates, et les autres les Pinsones; les premiers, natifs de Gibraleon, et les derniers, de Palos. Quelques-uns d'entre eux moururent aux mains des Indiens, et les autres furent en Castille présenter des plaintes contre Cortès.

Je veux aussi m'inscrire dans cette liste après tout le monde, puisque je vins à la découverte de ce pays deux fois avant Cortès, et la troisième fois avec lui-même, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a parlé. Je rends grâce à Dieu Notre Seigneur, et à Notre Dame la Vierge

Sainte Marie, sa Mère bénie, pour m'avoir préservé d'être sacrifié comme l'on sacrifia en ce temps-là la plupart de mes camarades dont je viens de donner la liste ; et cette liste, je l'ai faite, afin qu'après avoir vu clairement nos actions héroïques, on sache aussi quels furent les valeureux capitaines et les courageux soldats qui conquirent cette partie du Nouveau-Monde, et qu'on n'attribue pas l'honneur, la gloire et notre valeur commune à un seul capitaine.

CHAPITRE CCVI

De la taille, de la proportion du corps, de l'âge de certains capitaines valeureux et courageux soldats de l'expédition de Cortès lorsque nous vînmes conquérir la Nouvelle-Espagne.

J'ai déjà dit, dans le chapitre qui traite de la mort du Marquis don Hernando Cortès à Castilleja de la Cuesta, son âge, l'aspect, les qualités de sa personne, son caractère et toutes choses que le lecteur trouvera dans cette partie de mon livre s'il les veut connaître. J'ai dit également, dans le chapitre qui en a traité, relativement à Christoval de Oli, lorsqu'il partit pour les Higueras, l'âge qu'il avait, son caractère et ses qualités physiques ; c'est là que mes lecteurs pourront lire ce qui s'y rapporte. Je veux maintenant parler de l'âge, de l'aspect et des qualités de Pedro de Alvarado. Il fut commandeur de Santiago, Adelantado et gouverneur de Guatimala, Honduras et Chiapa ; il avait environ trente-quatre ans quand il partit pour notre campagne. D'une taille bien prise, il avait les formes élégantes, le visage gai et le regard affable Sa grâce était telle, que les Indiens mexicains lui donnèrent le surnom de *Tonatio*, qui veut dire « le Soleil ». Il

était très-agile et bon cavalier, généreux et de conversation aimable. Il s'habillait avec propreté et élégance, employant pour cela de riches étoffes, et il portait au cou une chaînette en or avec un médaillon dont je ne me rappelle pas l'inscription; un de ses doigts était orné d'une bague avec un beau diamant. Comme j'ai dit le lieu où il termina ses jours et d'autres choses concernant sa personne, je ne crois pas devoir parler davantage de lui dans ce chapitre.

L'Adelantado Francisco de Montejo, homme de moyenne stature et d'un aspect réjoui, était ami des fêtes et bon cavalier. Il avait, à son départ, environ trente-cinq ans et s'était consacré jusque-là beaucoup plus aux affaires qu'aux choses de la guerre; naturellement très-généreux, il dépensait au-delà de ses revenus. Il fut Adelantado et gouverneur du Yucatan. Il mourut en Castille.

Le capitaine Gonzalo de Sandoval fut un homme de grande vaillance. Il avait, quand il partit, environ vingt-deux ans. Il fut alguazil mayor de la Nouvelle-Espagne, et son gouverneur pendant onze mois conjointement avec le Trésorier Alonso de Estrada. Il était de belle taille, bien membré et de proportions élégantes. Sa poitrine et la partie supérieure de son dos étaient larges et bien développées; ses genoux se tournaient légèrement en dedans. Son visage était grassouillet; sa barbe et ses cheveux modérément crépus et châtains; la voix très-claire, quelquefois un peu haute, il zézayait légèrement en parlant. Il n'avait reçu qu'une instruction rudimentaire; il n'était nullement ambitieux de posséder de l'or; mais il avait un grand zèle pour l'accomplissement de ses devoirs comme bon capitaine. Dans toutes les campagnes que nous fîmes il mit toujours la plus grande attention à faire retomber tous ses soins sur les soldats de bonne conduite, qu'il favorisait et protégeait de son aide. Il n'était pas

homme à s'habiller richement, mais toujours avec simplicité, comme un bon soldat. Il posséda le meilleur cheval et le plus vite de l'armée, docile à la bride, tournant aisément dans tous les sens, à ce point même qu'on n'en vit jamais de meilleur ni en Castille ni dans ce pays. Il était bai brun avec une étoile sur le front et une balzane au pied gauche. On l'appelait Motilla. Quand il s'agit aujourd'hui de qualifier de bons chevaux, on a pris l'habitude de dire : « Pour ce qui est de la bonté, il est bon comme Motilla. » Le valeureux capitaine Sandoval mourut dans le bourg de Palos, quand il alla en Castille pour baiser les pieds de Sa Majesté, en compagnie de don Hernando Cortès. C'est de lui que Cortès disait à Sa Majesté qu'il y eut, parmi ses intrépides et valeureux soldats, un si vaillant capitaine qu'on pouvait l'inscrire entre les plus valeureux qui fussent connus dans le monde entier, et qu'il aurait pu commander à plusieurs grandes armées, étant aussi remarquable dans l'action que dans le conseil. Il était natif de Medellin et hidalgo. Son père fut gouverneur d'une forteresse.

Arrivons à parler d'un autre capitaine qu'on appelait Juan Velasquez de Leon, natif de la Vieille-Castille. A son départ, il était âgé d'environ vingt-six ans. Il avait bonne taille; son corps était droit et membru, ses épaules et sa poitrine bien développées, ses proportions partout élégantes, le visage plein, la barbe un peu crépue et foncée, la voix grosse et forte avec un léger bégaiement. Il fut d'un caractère très-déterminé; il parlait avec distinction et s'il arrivait à posséder quelque avoir, il le partageait avec ses camarades. Dans l'île Española, disait-on, il avait tué en combat singulier un caballero marquant du pays, homme riche qui s'appelait Basaltas. Après ce malheur, il eut soin de se cacher de façon que ni la justice de l'île ni l'Audience royale ne purent jamais se saisir

de sa personne pour en faire justice; car, lorsqu'il arrivait à être découvert, il se défendait vaillamment contre les alguazils. Il put ainsi se rendre à l'île de Cuba, et de là il passa à la Nouvelle-Espagne. Il fut bon cavalier, et soldat des plus intrépides à pied comme à cheval. Il mourut au passage des ponts lorsque nous sortîmes de Mexico en fuyards.

Diego de Ordas était d'origine campagnarde. Il avait environ quarante ans quand nous partîmes. Il commanda les soldats d'épée et rondache, parce qu'il n'était pas cavalier. Il fut à la fois courageux et homme de conseil; il était de bonne taille, membru, très-plein de visage, avec barbe rare et noirâtre. Son parler n'était pas facile pour la prononciation de certaines paroles qu'il disait en bégayant. Il était généreux et de conversation agréable. Il fut commandeur de Santiago. Sa mort eut lieu dans le Marañon, tandis qu'il était capitaine ou gouverneur, je ne le sais pas exactement.

Le capitaine Luis Marin fut de bonne taille, membru et plein de valeur. Il était cagneux; sa barbe un peu rousse, le visage allongé et gai, avec quelques marques qu'on aurait dites de petite vérole. Il avait environ trente ans quand nous partîmes. Il était natif de San Lucar et il zézayait comme les gens de Séville. Il fut bon cavalier et homme de conversation agréable. Il mourut dans les affaires de Mechoacan.

Le capitaine Pedro de Ircio était de moyenne taille et court de jambes; il avait le visage gai, parlait beaucoup trop, disant qu'il ferait et qu'il entreprendrait..... et il contait sans cesse des histoires de don Pedro Giron et du comte d'Ureña. C'était un brave sentimental et c'est pour cela que nous l'avions surnommé le « Héros sans œuvres. » Il mourut à Mexico sans avoir rien fait qui mérite d'être conté.

Le premier contador de Sa Majesté, élu par Cortès, jusqu'à ce que le Roi notre seigneur en disposât autrement, était de bonne taille, d'un visage réjoui, d'une conversation expressive, claire et bien raisonnée, du reste très-courageux. Il avait trente-trois ans quand il vint avec nous. Autre qualité : il était généreux avec ses camarades, mais hautain, désireux de commander et de ne pas obéir, et en même temps envieux. Il était si orgueilleux et si turbulent que Cortès ne pouvait le supporter ; aussi l'envoya-t-il en Castille, en qualité de procureur, avec Antonio de Quiñones, natif de Zamora. Il les fit porteurs de la garde-robe et des richesses de Montezuma et de Guatemuz, que les Français capturèrent en s'emparant aussi de la personne de Alonso de Avila, Quiñones ayant été tué à la Tercera. Alonso de Avila revint deux ans après en Espagne. Il mourut dans le Yucatan ou à Mexico. Cet Alonso de Avila était l'oncle des fils de Gil Gonzalez de Benavides qui furent égorgés à Mexico, événement dont j'ai déjà parlé dans mon récit.

Andrès de Monjaraz fut capitaine au siége de Mexico ; il était d'une bonne stature et d'un visage gai, avec une barbe presque noire. Il causait bien ; mais il fut toujours malade de *bubas*, et c'est pour cela qu'il ne fit pas grand' chose qu'on puisse raconter. Si j'en fais ici mention, c'est pour qu'on sache qu'il était capitaine. Il avait trente ans quand nous partîmes. Il mourut des suites de ses *bubas*.

Passons à un très-valeureux soldat appelé Christobal de Olea, natif du pays de Medina del Campo ; il avait vingt-six ans quand il partit avec nous ; il était membru, de formes bien prises, de taille moyenne ; bonne poitrine, épaules bien faites, visage un peu plein, d'un aspect paisible, barbe et cheveux un peu crépus, et la voix claire. Ce soldat fut si intrépide en tout ce que nous lui vîmes faire, et toujours si disposé à combattre, que nous étions

tous pleins de sympathie et de respect pour lui. Ce fut lui qui sauva don Hernando Cortès dans l'affaire de Suchimilco, quand les bataillons mexicains, l'ayant précipité de son cheval, le tenaient entre leurs mains pour l'emmener et le sacrifier. Il le sauva encore une fois lorsque, sur la petite chaussée de Mexico, ils s'étaient emparés de lui, déjà blessé à une jambe, pour l'emporter plein de vie au sacrifice, soixante-deux soldats ayant déjà été enlevés vivants. L'intrépide Olea s'escrima tellement que, malgré ses graves blessures, il tua ou maltraita d'estoc et de taille tous les Indiens qui emportaient Cortès, et les obligea à le lâcher, lui sauvant ainsi la vie, tandis que lui-même restait mort sur la place.

Je veux parler maintenant de deux soldats, l'un Gonzalo Dominguez, et l'autre Lares ; ils furent d'une telle vaillance que nous les estimions à l'égal de Christobal de Olea. Ils étaient membrus, de belles formes, de visage gai, beaux parleurs et de bon caractère. Pour tout dire en un mot en fait de louange, j'affirmerai qu'on peut les compter parmi les plus valeureux soldats qu'il y ait eu en Castille. Lares mourut à la bataille d'Otumba, et Dominguez dans l'affaire de Guantepeque, par la chute d'un cheval qui tomba sur lui.

Passons à un autre bon capitaine et valeureux soldat appelé Andrès de Tapia; il avait environ vingt-quatre ans quand il partit avec nous. Son teint était d'une couleur légèrement bistrée, son visage peu gai, son corps bien formé et la barbe rare. Il fut bon capitaine à pied comme à cheval, et mourut de mort naturelle.

Si je devais décrire les traits et les formes de tous nos capitaines et valeureux soldats qui partîmes avec Cortès, j'en allongerais mon récit outre mesure. En considérant d'ailleurs à quel point d'intrépidité et de bravoure nous étions généralement arrivés, je me vois forcé de reconnaître

que tous nos noms mériteraient d'être écrits en lettres d'or. Si je ne mentionne pas ici beaucoup d'autres valeureux capitaines qui appartinrent à la troupe de Narvaez, c'est parce que mon intention, en commençant ce récit, a été de ne m'occuper que des faits héroïques et des grandes actions qui nous appartinrent à nous qui passâmes avec Cortès à la Nouvelle-Espagne. Je ne veux parler que du capitaine Pamfilo de Narvaez lui-même, qui vint à l'île de Cuba contre Cortès avec treize cents soldats, sans compter les marins. Nous les battîmes avec deux cent soixante-six soldats seulement. On aura vu dans mon récit comment, quand et de quelle manière le fait se passa. Narvaez paraissait avoir environ quarante-deux ans ; il était de haute taille, fortement membré, d'un visage allongé, de barbe blonde et d'agréable aspect. Ses paroles et sa voix étaient creuses et profondes comme sortant d'un souterrain. Il montait bien à cheval et on le disait courageux. Il était natif de Valladolid ou de Tudela de Duero, et marié à une dame nommée Maria de Valenzuela. Il fut capitaine dans l'île de Cuba et, quoique riche, on le disait misérable. Il perdit un œil dans la déroute. Il avait l'habitude de s'exprimer d'une manière sensée. Il fut en Castille parler à Sa Majesté pour se plaindre de Cortès et de nous tous. L'Empereur l'honora du gouvernement d'un pays en Floride, où il se perdit en dépensant tout ce qu'il possédait.

Plusieurs curieux lecteurs et caballeros ayant lu les mémoires qu'on vient de voir, relatifs à nous tous, capitaines et soldats, qui passâmes avec le fortuné et valeureux don Hernando Cortès, marquis Del Valle, de l'île de Cuba à la Nouvelle-Espagne ; voyant aussi que je décris les formes de leurs corps, l'aspect de leurs figures, leur âge, leur caractère, les lieux de leur naissance et les points où ils sont morts..... ces personnes, dis-je, sont

restées émerveillées de constater qu'après tant d'années je conserve encore leur souvenir, sans en avoir rien oublié. Je réponds à cela qu'il n'est nullement étonnant que je me rappelle maintenant leurs noms, puisque nous n'étions que cinq cent cinquante compagnons d'armes, et que nous causions toujours ensemble pendant les marches comme pendant les veillées, dans les batailles comme dans les rencontres de guerre, nous entretenant aussi de ceux d'entre nous qui perdaient la vie dans ces combats, et du malheur des victimes qu'on nous enlevait pour les sacrifier. Nous étions donc en continuelle communication les uns avec les autres, et, en revenant de nos batailles les plus sanglantes et les plus disputées, nous pouvions voir et nous comptions ceux qui nous manquaient; aussi m'a-t-il été facile de les mentionner dans ce récit. On n'en sera, du reste, pas surpris, si l'on réfléchit que, dans les temps passés, il y eut des vaillants capitaines qui, dans leurs campagnes, apprenaient les noms de leurs soldats, les connaissaient, les appelaient, savaient même dans quelles provinces ou dans quels pays ils étaient nés, quoique dans ces temps-là chaque armée se composât communément de trente mille hommes. Les histoires qui les concernent disent que Mithridate, roi de Pont, fut un de ceux qui connaissaient ainsi leurs armées. Un autre encore, c'était le roi des Épirotes, autrement connu sous le nom d'Alexandre. On dit aussi qu'Annibal, le grand capitaine carthaginois, connaissait tous ses soldats. De notre temps, le grand et vaillant capitaine Gonzalo Hernandez de Cordova connaissait la plupart des militaires qui composaient ses bataillons; et il en a été de même pour beaucoup d'autres vaillants guerriers.

Je dis plus : je les ai tous tellement gravés dans mon esprit, dans mon cœur et dans ma mémoire, que si je

savais peindre et sculpter leurs corps, leurs figures, leurs tailles, leurs mouvements, leurs visages, leurs traits, comme le faisaient et le grand peintre Apelles, de si grande renommée, et les peintres de notre temps, Berruguete, Michel-Ange et le renommé Burgales, qui est, dit-on, un autre Apelles... je crayonnerais au naturel tous ceux dont je viens de parler; je pourrais même dessiner l'aspect de chacun en marchant au combat, et le courage dont il y faisait preuve. Grâces soient rendues à Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie, qui m'ont préservé d'être sacrifié aux idoles, et m'arrachèrent de tant d'autres périls et mauvais pas, pour que je puisse aujourd'hui faire revivre ces souvenirs!

CHAPITRE CCVII

Des choses qui sont dites dans ce livre sur les mérites que nous avons, nous, les véritables conquérants; lesquelles seront agréables à entendre.

J'ai dit quels furent les soldats qui partirent avec Cortès et où ils sont morts. Pour achever de faire connaître nos personnes, je dirai que la plupart d'entre nous étaient hidalgos; quelques-uns peut-être n'appartenaient pas aux descendances les plus claires; mais nous savons qu'il n'est pas donné aux hommes d'être tous égaux, de même qu'ils ne sauraient l'être en générosité et en vertus. Nous pouvons bien, du reste, abandonner ce récit relatif à nos antiques noblesses, car nos noms ont reçu un lustre bien plus estimable des faits héroïques et des grandes actions dont nous avons été les auteurs en nous battant nuit et jour et en servant notre seigneur et Roi par la découverte de ce pays, jusqu'à conquérir à nos frais la Nouvelle-Espagne, la grande ville de Mexico et tant d'autres provinces,

quoique étant si éloignés de la Castille et sans pouvoir espérer d'autre secours que celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est l'aide véritable. Si nous portons l'attention sur les écrits des anciens, et si les faits se sont passés comme ils le disent, nous verrons que dans les temps passés nombre de caballeros furent exaltés et élevés à des situations considérables, en Espagne comme en d'autres lieux, pour des services rendus alors, dans les guerres et dans d'autres actions, aux rois qui régnaient à leur époque. J'ai remarqué que quelques-uns de ces caballeros qui gagnèrent des titres d'États et devinrent illustres ne faisaient campagne et ne livraient des batailles qu'en recevant des traitements et des salaires; outre qu'ils étaient ainsi rétribués, on leur donnait encore des villes, des châteaux et de grandes terres en dons perpétuels, avec des priviléges et des franchises, toutes choses que leurs descendants ont héritées d'eux. Au surplus, lorsque le Roi don Jayme d'Aragon conquit et gagna sur les Maures une partie de ses États, il les répartit entre les caballeros et les soldats qui l'aidèrent à les gagner. C'est depuis lors qu'ils sont puissants et qu'ils possèdent leurs blasons. Rappelons aussi la conquête de Grenade et le temps du Grand Capitaine à Naples; rappelons encore le prince d'Orange. A Naples, on donna des terres et des seigneuries à ceux qui combattirent dans les guerres et les batailles.

Quant à nous, nous gagnâmes à Sa Majesté cette Nouvelle-Espagne, sans qu'Elle en eût la moindre connaissance. J'ai fait mémoire de toutes ces choses pour qu'on porte les yeux aussi sur les nombreux, bons, notables et loyaux services que nous rendîmes à Dieu, au Roi et à toute la chrétienté. Qu'on les mette en balance et qu'on en mesure l'intérêt; on trouvera sans doute que nous sommes aussi dignes d'être exaltés et récompensés que

le furent en leur temps les hommes dont je viens de parler. Qu'on me permette de dire qu'entre les valeureux soldats dont j'ai fait mémoire dans les pages qui précèdent, il y eut beaucoup d'intrépides compagnons d'armes qui me faisaient, à moi, la réputation d'un soldat assez méritant. Que les curieux lecteurs veuillent bien considérer en effet mon récit avec attention; ils verront dans combien de batailles et rencontres de guerre très-dangereuses je me suis trouvé depuis que je commençai mes découvertes; deux fois je fus saisi et solidement étreint par un grand nombre de Mexicains contre lesquels je combattais, et ils m'emportaient pour me sacrifier, lorsqu'il plut à Dieu me donner assez de force pour m'échapper de leurs mains, tandis que, dans ce même moment, on enlevait un grand nombre de mes camarades pour les conduire au supplice; sans compter tant d'autres périls, tant de fatigues, tant de faim et de soif et tant de difficultés enfin qui augmentent le mérite de ceux qui vont découvrir des contrées nouvelles. Tout cela se trouve reproduit en détail dans mon récit. Je n'en parlerai donc plus et je dirai les avantages et les bénéfices qui ont été la conséquence de nos illustres conquêtes.

CHAPITRE CCVIII

Comme quoi les Indiens de toute la Nouvelle-Espagne avaient l'habitude des sacrifices et de vices honteux que nous les obligeâmes à abandonner, tandis que nous les instruisîmes dans les choses saintes de la bonne doctrine.

Puisque j'ai déjà rendu compte de nos actes dans ce livre, il est juste que je fasse maintenant ressortir les bénéfices qui ont été la conséquence de nos conquêtes

pour le service de Dieu et de Sa Majesté, malgré le nombre considérable d'existences qu'elles coûtèrent à mes valeureux compagnons d'armes. Un bien petit nombre d'entre nous est encore vivant, et ceux qui sont morts ont péri sacrifiés, leurs cœurs et leur sang ayant été offerts aux idoles mexicaines, Tezcatepuca et Huichilobos. C'est donc le cas de parler ici des nombreux établissements de sacrifices humains que nous trouvâmes dans les villes et les provinces conquises, qui toutes étaient infestées de cette barbare coutume et de mille méchantes choses encore. Je voudrais dire combien de victimes étaient sacrifiées chaque année. D'après le calcul que firent certains religieux franciscains venus les premiers à la Nouvelle-Espagne, après fray Bartolomé de Olmedo, trois ans et demi avant l'arrivée des dominicains qui furent d'excellents moines, on trouva qu'à Mexico, y compris quelques villages voisins édifiés dans la lagune, il était offert aux idoles, annuellement, environ deux mille cinq cents personnes de tout âge. Avec ce qui se passait dans d'autres provinces, le compte en monterait considérablement plus haut.

Les pratiques adoptées étaient cruelles et variées en si grand nombre, que je n'en donnerai point ici les descriptions détaillées ; je me bornerai à faire mémoire de ce que je vis moi-même ou dont j'entendis parler. Les Indiens avaient l'habitude de sacrifier la peau du front, les oreilles, les langues, les lèvres, les bras, les jambes, et en général les parties molles et charnues. Dans certaines provinces on écorchait les victimes au moyen de couteaux d'obsidienne fabriqués dans ce but. Les temples, qu'on appelait *cues*, étaient si nombreux, que je les voue à la malédiction. Je pourrais dire, ce me semble, qu'on les voyait dans ce pays, comme parmi nous en Castille se voient nos saintes églises, nos paroisses, nos ermitages,

et nos emblèmes sur la voie publique. C'est bien ainsi en effet qu'on avait édifié dans la Nouvelle-Espagne les maisons d'idoles pleines de démons et de figures diaboliques. Outre ces temples, tous les Indiens, hommes ou femmes, possédaient chacun deux autels ; l'un à côté de leur lit, l'autre à la porte d'entrée de leur maison, et, dans l'intérieur du domicile, des coffrets et des armoires pleins d'idoles menues et grandes, avec de petites pierres, des morceaux d'obsidienne, des livrets d'un papier fait avec des écorces d'arbre, qu'ils appellent *amatl*, et sur lesquels ils écrivaient en caractère du temps les événements passés.

Outre ce qui précède, j'ai à dire que la plupart des Indiens étaient honteusement vicieux, surtout ceux qui vivaient vers les côtes et les parties chaudes du pays; *erant quasi omnes sodomiâ commaculati, et adolescentes multi, muliebriter vestiti, ibant publicè, cibum quærentes ab isto diabolico et abominabili labore.* Pour ce qui est de manger de la chair humaine, on peut dire qu'ils en faisaient usage absolument comme nous de la viande de boucherie. Dans tous les villages ils avaient l'habitude de construire des cases de gros madriers, en forme de cages, pour y enfermer des hommes, des femmes, des enfants, les y engraisser et les envoyer au sacrifice quand ils étaient à point, afin de se repaître de leur chair. En outre, ils étaient sans cesse en guerre, provinces contre provinces, villages contre villages, et les prisonniers qu'ils réussissaient à faire, ils les mangeaient après les avoir préalablement sacrifiés. Nous constatâmes la fréquence de la pratique honteuse de l'inceste entre le fils et la mère, le frère et la sœur, l'oncle et les nièces. Les ivrognes étaient nombreux, et je ne saurais dire les saletés dont ils se rendaient coupables; j'en citerai une seule que nous rencontrâmes dans la province du Panuco : *in anum tubulos quosdam introducebant, et implebant ventrem vino*

in regionibus eorum collecto, sicut more nostro immittitur clyster, — inaudita turpitudo! Ils prenaient autant de femmes qu'ils en désiraient, et ils avaient du reste une grande quantité d'autres vices et méchantes habitudes.

Or, toutes ces turpitudes par moi racontées, ce fut nous, les véritables conquérants, échappés à tant de guerres, de batailles et de dangers de mort, ce fut nous qui y mîmes fin, grâce à Notre Seigneur Jésus-Christ et au secours d'en haut. A la place de ces pratiques honteuses nous établîmes les bonnes coutumes et nous instruisîmes ces peuples dans la sainte doctrine. Il est vrai de dire que deux ans après nous, lorsque déjà la plus grande partie du pays était pacifiée, et que les mœurs et manières de vivre imposées par nous existaient partout, vinrent à la Nouvelle-Espagne d'excellents moines franciscains qui donnèrent l'exemple et prêchèrent les saintes vérités. Trois ou quatre ans après eux sont venus également de bons Frères dominicains qui ont achevé de déraciner les vices en recueillant les meilleurs fruits de la propagation de la sainte doctrine et des idées chrétiennes parmi les naturels. Mais, si l'on veut y réfléchir, après Dieu, c'est bien à nous que sont dus le prix et la récompense de ces bienfaits avant toute autre personne, avant les moines eux-mêmes, à nous les véritables conquérants qui découvrîmes ces pays et les conquîmes, en ayant l'honneur, dès le principe, d'enlever leurs idoles aux habitants, et de leur donner les premières leçons de doctrine sacrée; d'autant plus que nous avions avec nous des moines de la Merced et que, lorsque le commencement est bon, la suite et la fin deviennent facilement dignes de louanges. Les curieux lecteurs ont pu réellement se convaincre que nous instruisîmes la Nouvelle-Espagne dans les bonnes coutumes de chrétienté et de justice.

Je m'arrêterai un instant, pour dire ensuite la plus grande partie des bienfaits dont, après Dieu, nous avons été la source pour les naturels de la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CCIX

Comme quoi nous inspirâmes de bonnes et saintes doctrines aux Indiens de la Nouvelle-Espagne. De leur conversion, et comment ils furent baptisés ; ils acceptèrent notre sainte foi ; et nous leur enseignâmes les métiers de Castille et l'habitude de pratiquer la justice.

Après que nous eûmes détruit dans le pays les idolâtries et les vices qui y étaient répandus, grâce à Notre Seigneur Dieu, grâce aussi à la bonne fortune et à la sainte chrétienté des très-chrétiens Empereurs don Carlos de glorieuse mémoire, et de notre Roi, très-heureux seigneur et Roi très-invincible des Espagnes, don Felipe, notre maître, son bien-aimé et cher fils, — à qui Dieu donne un grand nombre d'années de vie avec augmentation de ses royaumes, dont puissent jouir dans ces temps heureux lui et ses descendants! — on a baptisé depuis notre conquête toutes les personnes qui existaient dans le pays, hommes, femmes, enfants, et celles qui sont nées après nous, dont les âmes auparavant allaient se perdre dans les enfers. Aujourd'hui il y a un grand nombre de bons religieux du seigneur saint François, de saint Dominique, de Notre Dame de la Merced et d'autres ordres encore, qui parcourent les villages en y prêchant et en baptisant toute créature qui se trouve dans l'âge prescrit par notre sainte mère l'Église de Rome. Il résulte des saints sermons qui leur sont faits que l'Évangile s'enracine dans leurs cœurs ; ils se confessent chaque année et

on donne la communion à ceux qui ont une connaissance plus éclairée de notre sainte foi.

En outre, ils ont des églises richement pourvues d'autels et de tout ce qui sert au saint culte divin : des croix, des candélabres, des cierges, des calices, des patènes, des plateaux grands et petits, des encensoirs, le tout en métal d'argent. Ils sont bien fournis aussi de chapes, chasubles et frontaux ; les villes et les villages riches possèdent même des ornements en velours, damas, satin, taffetas de couleurs et dessins variés, avec des fourreaux pour les croix, très-bien travaillés en or et soie, quelquefois ornés de perles. Les croix mortuaires sont recouvertes de satin noir sur lequel sont brodées des têtes de mort d'une ressemblance imposante. Les brancards à reliques et à saintes images ont des couvertures de diverses valeurs. On possède aussi le nombre de cloches voulu selon l'importance des localités. Ne manquent pas non plus les chantres des chapelles, d'excellentes voix, ténors, sopranos et contraltos. Il y a déjà des orgues dans quelques endroits, et partout on a des flûtes, des hautbois, des saquebuttes et des musettes. Pour ce qui est des trompettes aiguës et graves, il n'y en a pas dans mon pays de la Vieille-Castille autant qu'on en voit dans cette province de Guatimala. C'est le cas de rendre grâces à Dieu et d'admirer comment les naturels servent la sainte messe, surtout lorsque la disent les franciscains ou les rédemptoristes dans les villages mêmes où sont établies leurs cures.

Une autre bonne chose due à l'enseignement des religieux, c'est que tous les Indiens, hommes, femmes et enfants en âge d'apprendre, savent dans leur propre langue toutes les prières qu'ils sont obligés de dire. Ils ont acquis aussi une excellente coutume, qui indique le respect des choses saintes du christianisme : c'est,

lorsqu'ils passent devant l'image d'un saint, un autel ou une croix, de courber la tête avec humilité, tomber à genoux et réciter un *Pater* ou un *Ave*. Nous les conquérants, nous leur enseignâmes à entretenir des cierges de cire allumés devant les saints autels et les croix; car, avant nous, ils n'avaient pas appris à faire usage de la cire dans ce but. Outre ce que je viens de dire, nous les instruisîmes dans la coutume de se montrer respectueux et obéissants envers les moines et les prêtres, ne négligeant point, lorsque ces saints hommes approcheraient de leurs villages, d'aller les recevoir avec des cierges allumés, pendant que les cloches seraient mises en branle; n'oubliant pas non plus de leur offrir leur nourriture, choses qu'ils n'omettent jamais de faire actuellement, car ils remplissent avec exactitude tous leurs devoirs envers les prêtres.

Outre les bonnes coutumes dont je viens de parler, ils en ont acquis d'autres, saintes et louables. Ainsi, quand arrive le jour de *Corpus Christi* ou de Notre Dame, ou quelqu'une des fêtes solennelles qui nous ont inspiré les pratiques des processions, tous les habitants des villages situés aux environs de cette ville de Guatimala sortent avec leurs croix, tenant en main des cierges allumés et portant sur leurs épaules des brancards richement ornés, surmontés de l'image du saint qu'ils ont choisi pour patron. Ils s'avancent ainsi en chantant les litanies et d'autres oraisons sacrées, au son des flûtes et des trompettes. Ils se livrent aux mêmes cérémonies dans l'intérieur de leurs propres villages, aux jours de ces mêmes fêtes solennelles. Ils ont aussi la coutume des offrandes les dimanches, aux Pâques et surtout le jour de la Toussaint.

Continuons encore pour dire que la plupart des Indiens de ce pays ont très-bien appris tous les métiers qui sont

en usage parmi nous en Castille. Ils ont, pour cela, leurs ateliers, leurs ouvriers, et ils en retirent leurs moyens d'existence. Les orfèvres qui travaillent l'or et l'argent, soit au marteau, soit à la fonte, sont des artisans très-adroits. Les lapidaires et les peintres ne sont pas moins estimables. Les ciseleurs exécutent les travaux les plus délicats avec leurs fins instruments d'acier, spécialement sur l'émeri, où très-souvent ils représentent toutes les scènes de la Passion de Notre Rédempteur et Sauveur Jésus-Christ, et cela avec une telle perfection que, si je ne l'avais vu de mes propres yeux, je n'aurais jamais pu croire que ce fût là l'ouvrage de simples Indiens. Je me figure qu'Apelles, ce peintre si renommé de l'antiquité, et ceux de notre temps, Berruguete et Michel-Ange, ainsi qu'un autre plus moderne, natif de Burgos, que j'ai cité récemment et dont la renommée est si grande, ne réussiraient pas à faire, avec leurs pinceaux les plus délicats, quelque chose de comparable aux travaux sur l'émeri et aux reliquaires qui sortent des mains de trois Indiens mexicains, passés maîtres dans cet art, qu'on appelle Andrès de Aquino, Juan de la Cruz et le Crespillo. En outre, la plupart des fils d'Indiens de qualité savent la grammaire, et ils s'y seraient instruits excellemment si cela ne leur avait été défendu par le Saint Synode qui fut tenu par ordre du Révérendissime archevêque de Mexico. Beaucoup de ces jeunes gens savent lire, écrire et copier des livres de plain-chant.

Il y a des ouvriers qui tissent la soie, le satin, le taffetas ; d'autres qui fabriquent des draps de laine dont la trame a jusqu'à vingt-quatre centaines de fil ; ils font également de la frise, de la bure, de la *manta* et des couvertures ; ils sont cardeurs et tisserands, absolument comme on l'est à Ségovie et à Cuenca ; ils savent aussi fabriquer des chapeaux et du savon. Il y a deux choses

seulement qu'ils n'ont pu apprendre, malgré le soin qu'ils y ont apporté : faire du verre et de la pharmacie. Mais j'ai une si bonne idée de leur intelligence que je garde l'espoir de les y voir réussir, car quelques-uns d'entre eux sont déjà chirurgiens et herboristes. Ils sont d'ailleurs prestidigitateurs, joueurs de marionnettes et fabricants de bonnes mandolines. Quant à être laboureurs, ils l'étaient d'instinct avant que nous fussions arrivés à la Nouvelle-Espagne.

Actuellement ils élèvent du bétail de toute espèce ; ils domestiquent des bœufs, labourent leurs champs, sèment du blé, l'approprient quand il est mûr et le portent aux marchés ; ils en font du pain et du biscuit. Ils ont planté sur leurs terres et leurs héritages tous les arbres fruitiers que nous avons apportés d'Espagne, et ils en vendent les produits. Ils en ont tant aujourd'hui qu'ayant cru reconnaître que les pêches sont mauvaises pour la santé et que les plants de bananiers portent trop d'ombrage, ils se sont résolus à supprimer partout ces espèces et à les remplacer par des cognassiers, des pommiers et des poiriers pour lesquels ils ont une plus grande estime.

Je raconterai maintenant comme quoi nous leur avons enseigné à respecter et à faire observer la justice. Il en résulte qu'ils élisent chaque année leurs alcaldes ordinaires, les regidores, les greffiers, les alguazils, les *fiscales* et les syndics. Ils ont des maisons municipales avec leurs concierges, et s'y réunissent deux fois par semaine ; ils y administrent la justice, prenant soin de veiller au règlement de ce qu'ils se doivent entre eux et châtiant de la peine du bâton certains faits criminels ; mais s'il y a eu mort d'homme ou faute grave, ils renvoient l'affaire devant les gouverneurs, toutes les fois qu'il n'y a pas sur place un tribunal royal. Si j'en crois es personnes qui me paraissent bien informées, à Tlas-

cala, à Tezcuco, à Cholula, à Guaxocingo, à Tepeaca et dans d'autres grandes villes, quand il doit y avoir réunion en conseil municipal, les gouverneurs et les alcaldes se font précéder par des massiers avec leurs masses dorées, comme ont l'habitude de le faire les Vice-Rois de la Nouvelle-Espagne. Ils appliquent du reste la justice avec la même équité, la même autorité que cela se passe parmi nous, et ils témoignent du désir de connaître nos lois, afin d'en faire la base de leurs jugements. Au surplus, les caciques sont riches : ils possèdent des chevaux bien harnachés, avec de belles selles; ils sortent en promenades dans les villes, dans les bourgs, dans les différentes peuplades, où ils vont se récréer; ils agissent de même dans leurs propres villages, ayant toujours soin d'amener des Indiens pour les accompagner et leur servir de pages. Dans certains endroits ils font des carrousels, des courses de taureaux; ils organisent des jeux de bagues, surtout aux fêtes de *Corpus Christi*, de saint Jean, de saint Jacques, de Notre Dame d'Août et du saint patron du lieu. Plusieurs d'entre eux attendent les taureaux de pied ferme, fussent-ils très-sauvages.

Ils sont bons cavaliers, surtout à Chapia des Indiens; les caciques, comme j'ai dit, ont presque tous des chevaux ; quelques-uns possèdent même des troupeaux de juments et de mules; ils s'en servent pour le transport du bois à brûler, du maïs, de la chaux et autres produits qu'ils vont offrir en vente. Beaucoup d'Indiens sont *arrieros* de profession, de la même manière que nous le voyons en Castille. Pour tout dire en un mot, ils s'adonnent avec perfection à tous les métiers, jusqu'à faire même de la tapisserie. Je n'en dirai pas davantage à ce sujet, mais je ferai encore mention de quelques autres grandes choses dont nous avons été la source dans cette Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CCX

De plusieurs autres avantages qui ont été la conséquence de nos illustres conquêtes et de nos travaux.

On a lu dans les précédents chapitres ce que je raconte des bienfaits qui ont suivi nos illustres hauts faits et nos conquêtes. Je dois mentionner actuellement l'or, l'argent, les pierres précieuses, la cochenille, les laines, la salsepareille elle-même et les cuirs d'animaux, qui, de la Nouvelle-Espagne, ont été envoyés en Castille à notre Roi et seigneur, soit pour son cinquième royal, soit à l'occasion des nombreux présents que nous Lui avons fait offrir depuis que nous nous sommes rendus maîtres de ce pays; sans compter les quantités considérables de produits qu'emportent les passagers et les marchands. C'est au point que, depuis que le sage roi Salomon fit édifier le temple sacré de Jérusalem avec l'or et l'argent qu'on lui envoya de Tarsis, d'Ophir et de Saba, on n'a jamais entendu parler, dans aucune histoire de l'antiquité, de plus d'or et d'argent qu'il n'en est allé de ce pays en Castille. Je m'exprime ainsi, bien que l'on ait rapporté du Pérou pour beaucoup de milliers de piastres de ces métaux, parce que, du temps que nous conquîmes la Nouvelle-Espagne, il n'était nullement question du Pérou qui n'était pas encore découvert, et dont on ne fit même la conquête que dix ans plus tard. Or, nous, dès le début même de la campagne, ainsi que je l'ai dit, nous commençâmes à envoyer à Sa Majesté de richissimes présents. C'est pour cette raison et pour bien d'autres dont je parlerai, que je place la Nouvelle-Espagne à la tête de tous les autres pays découverts. Nous savons en effet

que dans les événements du Pérou les capitaines, les gouverneurs et les soldats ont été en proie à des guerres civiles constantes; on s'y noyait dans le sang, et l'on eut à déplorer une quantité énorme de morts d'hommes. Dans cette Nouvelle-Espagne, au contraire, nous avons toujours eu et nous aurons sans cesse à l'avenir les poitrines inclinées vers la terre au nom de notre Roi et seigneur, toujours prêts à réserver nos vies et nos biens pour les sacrifier au seul service de Sa Majesté.

Que l'on considère au surplus combien de villes, de bourgs et de villages de ce pays sont aujourd'hui peuplés d'Espagnols. Leur nombre est déjà si grand que je l'ignore et que, n'en pouvant déterminer toute l'importance, j'aime mieux n'en pas dire un mot de plus. Qu'on remarque bien aussi les évêchés actuellement établis : il y en a dix, sans compter l'archevêché de l'insigne ville de Mexico. Il y a trois Audiences royales, ainsi que je l'expliquerai plus longuement, de même que je dirai les gouverneurs, les archevêques et les évêques qui ont déjà existé dans le pays. Voyez aussi les saintes églises cathédrales et les monastères qui comptent tant de dominicains, franciscains, rédemptoristes et augustins! Considérez encore les hôpitaux et les grandes indulgences qui y sont attachées, l'édifice sacré de Notre-Dame de Guadalupe qui s'élève sur les terrains de Tepeaquilla, où était situé le campement de Gonzalo de Sandoval alors que nous prîmes Mexico; admirez les saints miracles qui s'y sont faits et s'y renouvellent encore chaque jour, et rendons grâces à Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie pour tous ces biens, en pensant que de là nous vinrent la grâce et l'appui qui nous firent conquérir ces contrées où le christianisme est déjà si florissant.

Mettez encore en ligne de compte qu'il existe, à Mexico, un collége universitaire où l'on apprend la grammaire,

la théologie, la rhétorique, la logique, la philosophie et autres arts et sciences. Il y a déjà des caractères et des instructeurs pour imprimer des livres, en latin comme en langue castillane, et l'on peut y acquérir des diplômes de licencié et de docteur. Je pourrais encore parler de bien d'autres magnificences; je pourrais mentionner, par exemple, les riches mines d'argent qu'on a découvertes et que l'on découvre chaque jour, par lesquelles notre Castille est devenue prospère, s'attirant l'estime et le respect de tous. Si ce n'est pas assez de tout ce que je viens de dire de nos conquêtes, je prierai les lettrés et les sages de bien examiner cependant tous les points de mon récit, du commencement à la fin, et j'espère encore qu'ils y verront que dans aucune histoire au monde et dans l'ensemble d'aucuns événements humains il n'a pu être question d'hommes qui aient acquis plus de royaumes et de seigneuries que nous n'en avons gagné, nous les vrais conquérants, pour notre Roi et seigneur. Je veux ajouter que parmi ces conquérants mes compagnons d'armes — et il y en eut de bien renommés pour leur vaillance — on m'avait marqué ma place d'honneur, et je suis celui dont les services datent du plus loin; et je le dis encore, c'est moi, moi, moi qui suis le plus ancien d'entre eux, et je suis sûr d'avoir servi Sa Majesté en bon soldat.

Je voudrais maintenant faire une question, ou plutôt entamer un dialogue. J'ai vu la bonne et grande Renommée qui résonne dans le monde au sujet des loyaux, nombreux et notables services que nous avons rendus à Dieu, à Sa Majesté et à toute la chrétienté; elle crie à haute voix qu'il serait juste et raisonnable que nous eussions de bonnes rentes, beaucoup meilleures même que celles dont ont été honorées d'autres personnes qui n'ont servi Sa Majesté ni en cette conquête ni en aucune autre entreprise. Aussi demande-t-elle où sont nos palais et

nos demeures et quelles armoiries les distinguent de tous les autres. Y a-t-on sculpté, pour en conserver la mémoire, nos faits héroïques et nos armes, ainsi qu'on le pratique en Espagne pour les caballeros dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, qui servirent dans les temps passés les monarques qui régnaient alors ? Car nos actions héroïques ne sont pas inférieures à celles de nos prédécesseurs ; elles sont au contraire dignes d'un renom durable, et elles peuvent s'inscrire entre les plus insignes qu'il y ait eu dans le monde.

Au surplus, l'illustre Renommée s'est informée de nous tous les conquérants qui avons échappé aux batailles passées, et de nos compagnons d'armes qui sont morts ; elle demande où sont leurs sépulcres et quelles armoiries les recouvrent. A tout cela on peut lui répondre en peu de mots : « O vous, excellente et illustre Renommée, désirée et glorifiée par les hommes bons et vertueux, je ne voudrais point entendre prononcer votre nom insigne entre les méchants qui se sont efforcés de mettre un voile sur nos faits héroïques, de crainte que vous ne cessiez d'élever nos personnes au rang qui leur convient. Noble dame, je vous fais savoir que, sur les cinq cent cinquante soldats qui partîmes avec Cortès de l'île de Cuba, aujourd'hui, en l'année 1568 où je transcris ce récit, il n'existe plus dans toute la Nouvelle-Espagne que cinq d'entre nous ; tous les autres sont morts, les uns dans les batailles que j'ai décrites, au pouvoir des Indiens et sacrifiés à leurs idoles ; quelques autres ont fini leur carrière par une mort naturelle. On me demande où sont leurs sépulcres, et je réponds qu'ils ont été ensevelis dans les ventres des Indiens qui mangèrent leurs jambes, leurs bras, leurs chairs, leurs pieds et leurs mains, tandis que leurs entrailles ont été dévorées par les tigres, les serpents et les lions que l'on entretenait en ce temps-là

dans des cages solides comme un monument de la magnificence royale. Voilà les sépulcres de mes compagnons d'armes ; voilà leurs armoiries ! Je me figure donc aujourd'hui que leurs noms devraient du moins s'inscrire en lettres d'or, puisqu'ils ont fini par cette cruelle mort pour servir Dieu et Sa Majesté, en répandant la lumière parmi les hommes qui vivaient dans les ténèbres, et aussi pour acquérir quelques richesses, après lesquelles tous les hommes ont l'habitude de courir. »

Non satisfaite avec cette réponse, l'illustre Renommée me demande ce que sont devenus les hommes de Narvaez et de Garay. Je réplique que ceux de Narvaez s'élevèrent au nombre de treize cents, sans compter les marins, et il n'en reste vivants aujourd'hui que dix ou onze seulement ; la plupart sont morts dans les batailles, ou sacrifiés, et leurs corps ont été mangés par les Indiens ni plus ni moins que les nôtres. Quant aux hommes de Garay, partis de la Jamaïque, en leur ajoutant les trois bataillons qui vinrent à Saint-Jean d'Uloa avant le passage de Garay lui-même avec le reste de son monde, ils formaient à mon compte un ensemble de douze cents soldats ; presque tous furent sacrifiés dans la province de Panuco, et mangés par les naturels du pays. En outre, la louable Renommée demande ce que sont devenus quinze autres soldats qui abordèrent à la Nouvelle-Espagne, provenant de la déroute de Lucas Vasquez de Aillon, quand il périt dans la Floride. Je réponds qu'ils sont tous morts. Et maintenant je vous fais savoir, excellente Renommée, que, de tous ceux dont j'ai parlé comme ayant appartenu à la troupe de Cortès, cinq seulement vivons encore ; nous sommes bien vieux, affligés de maladies, très-pauvres, chargés de fils, de filles à marier et de petits-enfants, avec de fort mesquins revenus ; et nous passons ainsi notre triste vie au milieu des fatigues et des misères.

Et puisque j'ai rendu compte de tout ce qu'on m'a demandé, et de nos palais, et de nos armoiries, et de nos sépulcres, je vous supplie, illustrissime Renommée, d'élever encore plus à l'avenir votre excellente et très-puissante voix, pour que dans le monde entier se puissent voir clairement nos grandes prouesses, afin de rendre vains les efforts des méchants qui prétendent les obscurcir par leur langage pétri d'une infatigable envie. A cette prière la très-vertueuse Renommée répond qu'elle fera volontiers ce que je lui demande; car elle s'étonne que nous n'ayons point obtenu les meilleurs *repartimientos* d'Indiens, attendu que nous les avions bien gagnés, et que Sa Majesté en avait donné l'ordre, ainsi que le Marquis Cortès les possède; ce n'est pas à dire que ce dût être autant pour nous-mêmes, mais du moins une part modérée. En outre, la louable Renommée dit encore que les actions du valeureux et intrépide Cortès seront toujours estimées et reproduites parmi les hauts faits des vaillants capitaines, mais qu'il n'y a nulle ombre de la mémoire d'aucun de nous dans les récits historiques du chroniqueur Francisco Lopez de Gomara ni dans ceux du docteur Illescas qui a écrit le *Pontifical*, pas plus que dans les pages de chroniqueurs plus récents. D'après leurs livres, seul le Marquis Cortès découvrit et conquit toutes choses ; tandis que nous, capitaines et soldats, qui soumîmes réellement ces contrées, nous restons en blanc, sans qu'il y ait nul souvenir de nos personnes ni de nos conquêtes.

La Renommée se réjouit beaucoup de pouvoir reconnaître clairement que tout est vrai dans le récit que je viens de faire, lequel récit dit au pied de la lettre ce qui s'est passé, sans aucune flatterie répréhensible, sans efforts pour mettre en lumière un seul capitaine au préjudice de beaucoup d'autres chefs et valeureux soldats, ainsi que l'ont fait Francisco Lopez de Gomara et les au-

tres chroniqueurs qui imitent son histoire. La bonne Renommée m'a promis au surplus qu'elle le criera d'une voix claire partout où elle se trouvera. Indépendamment de sa voix, si ma chronique s'imprime, on ne pourra manquer, en la voyant, de lui donner une foi complète; et ainsi tomberont dans l'obscurité les flatteries des écrits qui m'ont précédé.

Outre ce que je viens de dire sous forme de dialogue, un docteur, auditeur de l'Audience royale de Guatimala, m'a demandé comment il se faisait que Cortès, quand il écrivait à Sa Majesté, et lorsqu'il fut la première fois en Castille, n'eût point intercédé pour nous tous, attendu qu'après le secours du bon Dieu, ce fut à nous qu'il dut d'être marquis et gouverneur. Je répondis alors et je répète aujourd'hui qu'ayant pris pour lui tout ce qu'il y avait de mieux dans la Nouvelle-Espagne, lorsque Sa Majesté l'en fit gouverneur, il crut réellement qu'il en serait toujours le maître absolu et qu'il aurait par conséquent la liberté de nous donner ou nous ôter les Indiens qu'il voudrait; c'est la raison qu'on peut supposer et qui explique qu'il ne parlât point de nous et qu'il n'écrivît pas à notre sujet. Mais au temps où Sa Majesté lui donna son marquisat, importunée encore pour lui concéder le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, ainsi qu'il l'avait eu déjà, Elle répondit que sa première faveur devait suffire. Dans cette situation, Cortès ne crut pas devoir s'inquiéter de nous, qui en aurions tant besoin aujourd'hui, et il se contenta de penser à ses intérêts.

Au surplus, le Factor, le Veedor et d'autres caballeros de Mexico écrivirent à Sa Majesté que Cortès avait pris pour lui les meilleures provinces et les villages de choix de la Nouvelle-Espagne, donnant en outre d'autres lots excellents à ses parents et amis qui étaient venus récemment de Castille, ne réservant ainsi que fort peu de chose

pour le domaine royal. Nous sûmes plus tard que Sa Majesté, au temps où Elle s'embarqua à Barcelone pour la Flandre, avait ordonné à Cortès de distribuer ce qu'il avait de trop à nous tous qui partîmes avec lui. Si notre chef, lorsque fut conquise la Nouvelle-Espagne, l'eût divisée en cinq parties, il eût pu y choisir, — et c'eût été bien fait, — dans les meilleures provinces et grandes villes, de quoi former le cinquième royal pour notre Roi et seigneur. Il eût pris un cinquième et demi pour lui-même, à la condition d'y faire une part aux églises, monastères et dépenses municipales. Quant aux récompenses que Sa Majesté voudrait attribuer aux serviteurs des guerres d'Italie et des campagnes contre Turcs et Maures, les deux cinquièmes et demi restants y auraient pourvu si on eût pris soin de les partager entre eux et nous tous, nous assurant ainsi nos parts aussi bien qu'à Cortès. Il est clair que notre Empereur, étant le Roi Très-Chrétien, considérant que cette conquête ne lui avait rien coûté, se fût empressé de nous faire ces faveurs.

Quant à demander justice, aux temps dont nous parlons, nous n'aurions su ce que cela voulait dire ni à qui nous adresser pour récompenser nos services ou redresser les torts dont nous souffrions pendant la campagne; nous n'avions que Cortès, qui était notre chef et qui possédait réellement toute l'autorité. Il fallut donc rester dupés avec le peu qu'on nous donnait, jusqu'à ce que nous vîmes qu'ayant été en Castille se présenter à Sa Majesté, Francisco de Montejo en reçut la faveur d'être adelantado et gouverneur de Yucatan, avec la confirmation du don des Indiens qu'il possédait déjà au Mexique, et d'autres grâces dont il fut encore favorisé. Diego de Ordas, qui alla aussi se présenter à Sa Majesté, fut fait commandeur de Santiago et propriétaire réel des Indiens qu'il possédait déjà dans la Nouvelle-Espagne. Don Pedro

de Alvarado, qui fut aussi baiser les pieds de Sa Majesté, fut fait adelantado et gouverneur de Guatimala et Chiapa, ainsi que commandeur de Santiago et possesseur réel des Indiens qu'il avait déjà. Après eux arriva Cortès, qui fut marquis et capitaine général de la mer du Sud.

Lorsque nous, les conquérants, nous aperçûmes que ceux qui ne se présentaient pas à Sa Majesté ne trouvaient personne qui demandât au Roi des grâces pour eux, nous nous décidâmes à l'envoyer supplier de vouloir bien nous faire la concession perpétuelle des biens qui seraient vacants. Comme notre droit apparut clairement, lorsque la première Audience royale s'installa à Mexico avec Nuño de Guzman pour président, et pour auditeurs le licencié Delgadillo, natif de Grenade, Matienzo de Viscaya, et deux autres qui moururent en arrivant, Sa Majesté ordonna expressément à Nuño de Guzman de faire le dénombrement des Indiens de la Nouvelle-Espagne et d'en voir l'ensemble, afin que les personnes qui tenaient de Cortès des *repartimientos* trop considérables ne les gardassent pas en entier. On devait en distraire le nécessaire pour que nous les conquérants pussions recevoir les villages du meilleur produit, et que les chefs-lieux et villes les plus considérables fussent attribués au patrimoine royal. Sa Majesté ordonna également de compter les vassaux de Cortès, pour qu'on ne lui attribuât que le nombre stipulé dans les prérogatives de son marquisat, et je ne me souviens pas de ce qui fut décidé relativement au restant.

Si Nuño de Guzman et les auditeurs ne firent pas le *repartimiento* perpétuel, ce fut la faute des conseillers que pour leur honneur je ne veux point nommer ici. Ils lui disaient que les attributions étant définitivement faites, les conquérants et les colons, se voyant possesseurs perpétuels de leurs Indiens, n'auraient plus autant de

respect pour les gouvernants, qui verraient ainsi diminuer leur autorité par le seul fait de ne pouvoir plus ni donner ni enlever, circonstance qui détruirait la nécessité de venir leur demander secours. D'une autre façon, au contraire, disaient les conseillers, les gouvernants pourraient attribuer à qui ils voudraient les biens en vacance, tout en restant riches eux-mêmes et en conservant leur puissance. Telles furent les raisons qui empêchèrent de faire les *repartimientos* perpétuels. Il est vrai néanmoins que Nuño de Guzman et les auditeurs, aussitôt que des Indiens vaquaient, prenaient soin de les répartir entre les conquérants et les colons; ils n'étaient pas, pour eux tous, aussi méchants qu'on voulait bien dire, car ils cherchaient toujours à les satisfaire et à subvenir à leurs besoins. On peut donc assurer que si l'on enleva si rondement aux juges l'Audience royale, ce fut à cause des froissements qu'ils eurent avec Cortès et au sujet de la marque des Indiens pour en faire des esclaves.

Je finirai là ce chapitre pour passer à un autre, et parler encore du *repartimiento* perpétuel.

CHAPITRE CCXI

Comme quoi en l'an 1550, la cour étant à Valladolid, se réunirent aux séances du Conseil royal des Indes certains prélats et caballeros venus de la Nouvelle-Espagne et du Pérou à titre de procureurs, et d'autres hidalgos là présents, pour faire en sorte d'obtenir qu'on procédât au *repartimiento* perpétuel. Ce qui fut discuté dans la Junte, je le vais dire à la suite.

En l'an 1550 vint du Pérou à la cour, qui était alors à Valladolid, le licencié de la Gasca, amenant en sa compagnie un moine dominicain appelé don fray Martin le Régent, à qui Sa Majesté fit la faveur, à cette occasion,

de l'évêché de Charcas. On vit alors réunis dans la capitale don fray Bartolomé de Las Casas, évêque de Chiapa, don Vasco de Quiroga, évêque de Mechoacan, et d'autres caballeros qui venaient en qualité de procureurs de la Nouvelle-Espagne et du Pérou, ainsi que plusieurs hidalgos attirés par des procès en cours devant Sa Majesté. Ils se trouvèrent donc tous ensemble à Valladolid, et ce fut pour me joindre à eux qu'on me fit appeler comme étant le plus ancien conquérant de la Nouvelle-Espagne. De la Gasca et tous les autres Péruliens avaient apporté un grand nombre de milliers de piastres d'or, tant pour Sa Majesté que pour eux-mêmes. Ce qu'ils destinaient à l'Empereur, ils l'envoyèrent à Augusta en Allemagne, où se trouvait alors Sa Majesté, ainsi que le très-fortuné don Felipe, Roi des Espagnes, notre seigneur, son très-aimé et très-cher fils que Dieu garde Certains caballeros accompagnèrent cet envoi, à titre de procureurs du Pérou, pour supplier l'Empereur de nous faire la grâce d'un ordre pour qu'on exécutât les *repartimientos* perpétuels. Or déjà, paraît-il, semblable supplique Lui avait été faite plusieurs fois avant cette époque de la part de la Nouvelle-Espagne, spécialement lorsque furent en Castille un certain Gonzalo Lopez et Alonso de Villanueva avec d'autres caballeros fondés de pouvoirs de Mexico. Actuellement Sa Majesté fit attribuer l'évêché de Palencia au licencié de la Gasca, qui fut évêque et comte de Pernia, parce qu'il eut la chance que cet évêché devînt vacant au moment où il arrivait en Castille. On disait aussi à la cour que cette faveur lui était accordée à l'occasion de la paix qui venait d'être rétablie au Pérou, et à la suite de laquelle apparaissaient de nouveau l'or et l'argent, que les Contreras pillaient auparavant.

Relativement à la perpétuité des *repartimientos* d'Indiens, ce que Sa Majesté jugea prudent de faire, ce fut d'avertir

le marquis de Mondejar, qui était président du Conseil royal des Indes, le licencié Gutierrez Velasquez, le licencié Tello de Sandoval, le docteur Hernan Perez de la Fuente, le licencié Gregorio Lopez, le docteur Riberadeneyra et le licencié Briviesca, qui en étaient les auditeurs, pour qu'ils eussent à se réunir, examiner et discuter la manière de faire le *repartimiento* sans que le service de Dieu et le patrimoine royal eussent à en souffrir. Ces prélats et caballeros s'étant assemblés dans la maison de Pedro Gonzalez de Leon où siégeait le Conseil royal des Indes, il fut mis en question par l'illustrissime Junte si l'on donnerait les Indiens à perpétuité dans la Nouvelle-Espagne et au Pérou; je ne me rappelle pas bien s'il fut parlé aussi du nouveau royaume de Grenade et de Bobotan, mais je crois qu'ils furent compris dans l'examen commun. à propos duquel, du reste, on s'appuya sur des considérations bonnes et saintes.

On dit d'abord que, si les concessions étaient perpétuelles, les Indiens seraient mieux soignés et instruits dans notre sainte foi; s'ils tombaient malades, ils seraient traités comme des membres de la famille, et du reste on les dispenserait d'une certaine partie de leurs tributs. On prétendait encore que les maîtres de commanderies mettraient alors plus de zèle à perpétuer leur situation en ménageant de gros héritages, en plantant des vignes, en ensemençant leurs terres et en élevant des troupeaux; de cette façon, du reste, on verrait cesser les procès et les discussions au sujet des Indiens, sans qu'il fût plus besoin, à l'avenir, d'avoir des inspecteurs dans les villages; la paix et l'union régneraient entre les soldats par le seul fait de savoir que les présidents et les gouverneurs n'auraient plus le pouvoir, lorsque des Indiens viendraient à vaquer, de les distribuer pour des motifs de parenté ni pour d'autres raisons sur lesquelles on se basait alors.

Au surplus, en accordant la perpétuité à ceux qui L'auraient servie, Sa Majesté déchargerait justement sa conscience royale. D'autres excellentes raisons furent encore mises en avant. On dit aussi qu'il serait bon de chasser du Pérou tous les bandits qui auraient desservi Sa Majesté.

Après que tous ceux qui faisaient partie de l'illustre Junte eurent bien discuté ce que je viens de dire, la plupart des procureurs, imités par d'autres caballeros, furent d'avis et votèrent que les *repartimientos* seraient perpétuels. Mais il y eut en même temps des voix contraires. Le premier opposant fut l'évêque de Chiapa, secondé par son collègue fray Rodrigo, de l'ordre de Saint-Dominique, par le licencié Gasca, évêque de Palencia et comte de Pernia, par le marquis de Mondejar et par deux auditeurs du Conseil royal de Sa Majesté. A l'exception du marquis de Mondejar qui, ne voulant guère se rallier ni à l'un ni à l'autre parti, préféra rester dans l'expectative, écouter ce qui se disait et voir de quel côté se portaient le plus de voix, tous les caballeros que je viens de nommer prétendirent qu'il ne s'agissait point de donner des Indiens à perpétuité ni à vie, mais bien de les enlever à ceux qui les possédaient actuellement, attendu qu'il y avait au Pérou des gens en possession de bonnes rentes d'Indiens, qui, au lieu de cela, auraient mérité châtiment, et qui, par cela même, étaient indignes qu'on leur en fît aujourd'hui la concession perpétuelle. On assurait d'ailleurs que dans bien des localités du Pérou où l'on croyait à l'existence de la paix et de la pacification réelle, se trouveraient des soldats qui, voyant qu'il n'y avait plus rien à leur donner, se mutineraient et feraient naître encore plus de discordes qu'autrefois.

Ce fut alors que don Vasco de Quiroga, évêque de Mechoacan, qui était de notre parti, demanda au licencié de

la Gasca pourquoi, au lieu de châtier des traîtres et des bandits dont il connaissait fort bien les mauvaises actions, il leur avait distribué des Indiens. Là-dessus de la Gasca se prit à rire et répondit : « Croyez-vous, señores, que ç'ait été peu de chose pour moi de sortir en paix, sain et sauf de leurs mains, après en avoir écartelé et puni quelques-uns en bonne justice? » Il y eut encore plusieurs dires à ce sujet. Nous répliquâmes à notre tour, en nous aidant de l'appui de quelques autres señores avec lesquels nous étions, que l'on devrait donner les Indiens à perpétuité aux véritables conquérants de la Nouvelle-Espagne, partis avec Cortès, Narvaez et Garay, qui étaient en bien petit nombre, la plupart étant morts dans les batailles au service de Sa Majesté; nous ajoutions qu'en récompensant ainsi notre conduite envers l'Empereur on pourrait se réserver d'agir avec moins de générosité à l'égard de tous autres.

Nous en étions là pour notre part dans l'ordre de la discussion, lorsque quelques-uns des prélats et membres du Conseil de Sa Majesté proposèrent de tout suspendre jusqu'au retour en Castille de l'Empereur notre seigneur, que l'on attendait chaque jour, afin qu'une chose de tant de gravité et d'importance pût se décider en sa présence. Mais l'évêque de Mechoacan et quelques caballeros dont je faisais partie, qui appartenions au Mexique, nous répliquâmes encore que, puisqu'à notre sujet l'on avait déjà émis des votes approbatifs, on devrait déclarer la perpétuité pour la Nouvelle-Espagne seulement, laissant aux procureurs du Pérou le soin de veiller à leurs propres intérêts, attendu que Sa Majesté, en donnant ses ordres, s'était montrée favorable à la pensée de faire des concessions perpétuelles dans la Nouvelle-Espagne. Il y eut encore une grande discussion à ce sujet ; des allégations furent émises, à la suite desquelles nous prétendî-

mes que si l'on ne voulait point accorder la perpétuité au Pérou, on devrait du moins prendre en considération les grands services que nous avions rendus à Sa Majesté et à toute la chrétienté. Mais nos raisons ne servirent à rien auprès des membres du Conseil des Indes, ni pour l'évêque fray Bartolomé de Las Casas, pas plus que pour fray Rodrigo, évêque de Charcas, son collègue ; ils se contentèrent de dire qu'au retour de Sa Majesté d'Augusta d'Allemagne, on ferait en sorte que les conquérants se trouvassent satisfaits ; de sorte que tout resta en suspens.

Je dirai maintenant qu'on écrivit par un navire à la Nouvelle-Espagne. Lorsque l'on sut à Mexico ce qui s'était passé à Valladolid, ainsi que je viens de le raconter, les conquérants tombèrent d'accord pour envoyer des procureurs qui s'occuperaient seulement de leurs intérêts devant Sa Majesté. Le capitaine Andrès de Tapia, Pedro Moreno Medrano et Juan de Limpias Carvajal, le Sourd, de Puebla, m'écrivirent à la ville de Guatimala, vu que déjà j'étais de retour d'Espagne. Ils me rendaient compte des conquérants qui avaient pris la résolution d'envoyer leurs pouvoirs ; dans leur rapport ils me citaient comme étant un des plus anciens. Je fis voir les lettres à plusieurs autres compagnons d'armes de cette ville de Guatimala, afin d'en obtenir quelque secours pour qu'il fût possible d'expédier les procureurs ; mais leur départ, paraît-il, ne put avoir lieu, faute d'argent. Ce que l'on mit en question alors à Mexico, ce fut d'envoyer, de la part des conquérants et de tous les habitants, des fondés de pouvoir en Castille ; mais ce projet ne se réalisa pas davantage. Ce qu'il y eut de certain, c'est que, par la suite, notre Roi et seigneur don Felipe, — que Dieu garde et laisse vivre longues années avec augmentation de ses royaumes, — daigna consigner, dans ses ordonnances et provisions

données à cet effet, que les conquérants et leurs fils devaient être préférés en toutes choses, et les colonisateurs anciens après eux, ainsi qu'on le peut voir dans les cédules royales.

CHAPITRE CCXII

De quelques autres conférences et rapports dont mention va être faite et qui seront agréables à entendre.

Je venais de mettre au net mon récit lorsque deux licenciés me supplièrent de le leur confier, afin qu'ils pussent s'instruire en détail sur tout ce qui s'était passé dans les conquêtes de Mexico et de la Nouvelle-Espagne, et aussi pour qu'ils parvinssent à savoir les différences qui existaient entre mes assertions et les écrits des chroniqueurs Francisco Lopez de Gomara et le docteur Illescas, relativement aux faits héroïques du Marquis Del Valle. Je leur confiai mon manuscrit, dans la pensée que toujours les sages laissent quelque chose de leur empreinte sur les sots illettrés comme moi ; mais je les priais de ne rien corriger au sujet des conquêtes, de ne point ajouter, de ne rien distraire, attendu que tout ce que j'écris est très-véridique. Lorsque les deux licenciés l'eurent lu, — l'un d'eux possédait à merveille sa rhétorique et s'en vantait, — ils m'en firent de grands éloges et louèrent beaucoup l'excellente mémoire qui m'avait permis de ne rien oublier de tout ce qui nous était arrivé depuis les deux fois que je vins à la découverte avant Cortès jusqu'à la dernière expédition que je fis avec lui : c'est-à-dire l'année 1517 avec Francisco Hernandez de Cordova, en 1518 avec Juan de Grijalva, et en 1519 avec Cortès. Les licenciés me dirent au surplus que, quant au style, mon histoire

est écrite dans le genre familier du langage de la Vieille-Castille, genre le plus goûté de notre temps, attendu que ma narration, au lieu de procéder par des explications fleuries et pleines d'apprêt comme en usent certains chroniqueurs qui ont écrit sur les choses de la guerre, se poursuit avec une simplicité complète, démontrant ma conviction que la vérité est le meilleur ornement du récit.

Ils me firent encore observer qu'à leur avis je me loue beaucoup trop moi-même au sujet des batailles et rencontres dans lesquelles je me suis trouvé. Il leur paraîtrait plus naturel que d'autres l'eussent dit à ma place. Ils ajoutaient que, pour donner plus de crédit à ce que j'avance, je devrais citer le témoignage et les rapports de quelques chroniqueurs qui en auraient déjà traité, comme ont coutume de faire ceux qui écrivent sur des événements passés en s'appuyant de l'autorité des livres qui les ont précédés; ils prétendaient que cette conduite serait préférable à mon habitude de dire: « Je fis telle chose et telle autre m'arriva », parce que l'on ne peut pas se porter pour témoin de soi-même. Je répondis alors à cela, et je répète aujourd'hui que, dans une lettre que le Marquis Del Valle écrivit de Mexico à Sa Majesté en Castille, en 1540, parlant de ma personne et de mes services, il Lui faisait savoir que j'étais venu à la Nouvelle-Espagne deux fois avant lui-même, et que j'y revins pour la troisième fois en sa compagnie. Il y disait m'avoir vu maintes fois de ses propres yeux batailler en courageux soldat dans les campagnes du Mexique et à la prise de plusieurs villes, m'honorant par des actes dignes d'attention et sortant souvent de ces combats grièvement blessé. Il rappelait encore que je fus à Honduras en sa compagnie, et bien d'autres choses marquées dans sa lettre que je ne détaille point ici, pour ne pas en allonger inutilement mon récit. L'illustrissime Vice-Roi don Antonio de Mendoza

écrivit également à Sa Majesté et lui détailla ce qu'il savait des capitaines, au nombre desquels je comptais alors ; son récit était conforme à ce que le Marquis Del Valle avait dit de moi. Je dois mentionner aussi les témoignages nombreux que je présentai en 1549 au Conseil royal des Indes. Veuillez donc voir, messieurs les licenciés, si les dires de Cortès et du Vice-Roi don Antonio de Mendoza, ainsi que mes preuves juridiques, sont des témoignages satisfaisants.

Si ce n'est pas assez, je vous présenterai encore un témoin qui ne saurait être surpassé dans le monde entier : c'est l'Empereur lui-même, notre seigneur don Carlos V, qui, dans sa lettre royale scellée de son sceau, ordonnait aux Vice-Rois et présidents qu'eu égard aux nombreux et bons services qu'Il savait avoir reçus de moi, je fusse préféré et favorisé en toutes choses, de même que mes enfants. De toutes ces lettres, je possède les originaux, dont les copies restèrent aux archives du secrétaire Ochoa de Luyando. Voilà ce que j'avais à dire aux licenciés pour ma justification. Malgré tout, s'ils voulaient encore des témoignages, je leur dirais de regarder la Nouvelle-Espagne, qui est trois fois plus grande que notre Castille et tellement peuplée d'Espagnols déjà que, vu le nombre considérable de villes et bourgs, je ne les énumérerai point dans mon récit; qu'ils voient encore les grandes richesses qui partent chaque jour de ce pays pour la Castille. Quant à moi, ce que je vois, c'est que les chroniqueurs Gomara et docteur Illescas se refusèrent à rien dire de nos faits héroïques, laissant en blanc notre honneur et notre propre renommée, — réhabilitée dans cet écrit, — pour attribuer à Cortès seul toute la gloire. Eussent-ils eu raison dans les éloges qu'ils font de notre chef, ils n'auraient pas dû oublier de mentionner les autres conquérants ; car, en ce qui me regarde, je puis

dire que j'eus ma part dans les grands faits d'armes de Cortès, attendu que je me trouvai toujours à ses côtés dans toutes les batailles où il était lui-même, et dans bien d'autres à propos de conquêtes de provinces que par ses ordres j'entrepris avec des capitaines mes compagnons d'armes ; le lecteur verra dans mon récit où, quand et comment elles eurent lieu. J'ai aussi ma part dans l'inscription de la couleuvrine appelée « l'oiseau Phénix » qui fut fabriquée à Mexico en or et argent mêlés de cuivre, et envoyée en présent à Sa Majesté. Or cette inscription disait : *Cet oiseau naquit sans égal; personne ne me vaut pour vous servir et vous n'avez pas votre pareil dans l'univers;* une part m'est encore due dans cette glorification de notre chef.

Au surplus, lorsque Cortès fut pour la première fois en Castille baiser les pieds de Sa Majesté, il dit dans son rapport qu'il avait eu dans les campagnes mexicaines de valeureux compagnons d'armes; il ajouta qu'à son avis jamais les anciennes chroniques de Rome n'avaient parlé de guerriers plus remarquables par leur courage. J'ai ma part aussi dans cet éloge. Lorsqu'il fut à Alger au service de Sa Majesté, au milieu des événements qui furent la conséquence de la levée du blocus sous les efforts de la tempête, on assure qu'il saisit une occasion pour combler d'éloges les conquérants ses compagnons ; j'en ai ma part sans nul doute, puisque je l'eus dans ses faits d'armes lorsque je l'accompagnai toujours de mon aide. Quant à ce que les licenciés prétendent, que je me loue trop moi même et qu'il faudrait laisser ce soin à d'autres, je réponds que c'est vrai et qu'en fait de qualités et de bonnes actions, il est des choses à propos desquelles les hommes se louent les uns les autres sans laisser ce soin à ceux que l'éloge concerne; mais si l'on ne s'est point trouvé dans nos batailles, si l'on ne les a pas

vues ni comprises, comment pourrait-on les raconter? Qui donc les dira ? Seront-ce les oiseaux qui volaient dans les airs pendant que nous étions occupés à combattre ? Ou bien les nuages qui planaient sur nos têtes? Ce soin ne devra-t-il pas plutôt être laissé à nous, capitaines et soldats, qui nous trouvions mêlés à l'action?

Si vous aviez remarqué, Messieurs les licenciés, que dans mon récit j'eusse ôté leurs parts d'honneur et de gloire à quelques-uns des valeureux capitaines et courageux soldats qui furent mes compagnons d'armes dans les conquêtes, pour m'attribuer tout cet honneur et toute cette gloire à moi-même, il serait juste sans doute de m'en faire restituer une partie ; mais il est certain que je ne me donne même pas les éloges que je devrais, et ce que j'en dis dans cet écrit, c'est parce que je désire qu'il reste un souvenir de moi. Je veux maintenant me permettre une comparaison, à la vérité bien élevée d'un côté et trop modeste d'un autre, en ce qui regarde un pauvre soldat comme moi. Quoi qu'il en soit, les chroniques des *Commentaires* disent que le grand général et guerrier Jules César assista à cinquante-trois batailles rangées ; eh bien ! moi je dis que je me suis trouvé dans plus de batailles que Jules César, et cela se voit clairement du reste dans mon histoire. Les chroniqueurs disent aussi que ce capitaine fut très-valeureux, très-habile au maniement des armes, plein d'entrain au moment de la bataille, tandis que dans ses loisirs nocturnes il écrivait ses héroïques actions. Quoiqu'il eût plusieurs écrivains à son service, ne voulant pas s'en rapporter à leurs soins, il traçait tout de sa propre main ; mais il y a bien des années de cela et nous ne savons plus aujourd'hui si tout en est certain ; tandis que ce que je raconte, c'est hier, peut-on dire, que cela s'est passé. Il est donc naturel que dans ce récit je fasse mention des batailles et des événements auxquels je me

suis trouvé mêlé, afin que dans les temps futurs on puisse dire : « Voilà ce que fit Bernal Diaz del Castillo, » et qu'ainsi ses fils et descendants puissent jouir de la gloire de ses héroïques actions, de même que nous voyons aujourd'hui les renommées et les armoiries provenant des valeureux capitaines du temps passé honorer beaucoup de nos chevaliers modernes et des seigneurs à nombreux vassaux.

Je veux terminer là ce sujet, de crainte qu'en m'y étendant davantage quelques personnes malignes et de méchante langue ne viennent dire qu'elles n'y prêtent pas volontiers l'oreille et que je sors des limites où je devrais me renfermer. Peut-être, en continuant, mon récit s'attirerait-il leur aversion. Toujours est-il que ce que j'ai dit s'est passé hier, peut-on dire, et nullement dans des temps très-reculés comme les histoires romaines. Il existe encore des conquérants pour affirmer que ce que je raconte a eu lieu comme je le dis. Le monde est ainsi fait que si en quelque chose j'étais obscur ou répréhensible, ils seraient là pour me contredire. Mon histoire même est un témoignage; elle a beau être vraie, des malins s'empresseraient d'y faire opposition si cela était réellement possible.

Je veux, pour que l'on comprenne bien ce que je viens de dire, faire connaître les batailles et rencontres dans lesquelles je me suis trouvé depuis que je vins découvrir la Nouvelle-Espagne jusqu'à sa pacification complète. Outre celles que je nommerai, il y en eut beaucoup d'autres auxquelles je n'assistai pas, soit que je fusse grièvement blessé, soit que je souffrisse de quelqu'une de ces maladies que les fatigues de la guerre rendent plus sérieuses. Il faut savoir aussi que, les provinces à conquérir étant nombreuses, quelques-uns d'entre nous faisaient certaines expéditions pendant que d'autres marchaient

ailleurs. Mais voici les combats ou batailles auxquelles j'assistai :

D'abord une sérieuse rencontre à la pointe de Cotoche, lorsque je vins découvrir la Nouvelle-Espagne et Yucatan avec le capitaine Francisco Hernandez de Cordova.

Bientôt, dans les affaires de Champoton, une bataille en rase campagne dans laquelle on nous tua la moitié de nos camarades et d'où je sortis grièvement blessé, tandis que le capitaine y reçut deux blessures dont il mourut.

Peu après, dans ce même voyage, au cap de la Floride, lorsque nous fûmes faire de l'eau, une sérieuse rencontre où je fus blessé, tandis qu'on enlevait vivant un de nos soldats.

Quand je vins avec un autre capitaine du nom de Juan de Grijalva, une bataille rangée avec les habitants de Champoton, dans le même lieu où nous nous étions déjà battus sous Francisco Hernandez. Cette fois-ci on nous tua dix soldats, et le capitaine fut grièvement blessé.

Plus tard, — lorsque je vins pour la troisième fois, avec le capitaine Cortès, — aux affaires de Tabasco, autrement dites du fleuve de Grijalva, deux batailles rangées sous le commandement de ce capitaine.

A notre arrivée à la Nouvelle-Espagne, la bataille de Cingapacinga, encore avec Cortès.

Peu de jours après, trois batailles rangées, dans la province de Tlascala, avec Cortès.

Bientôt le danger couru à Cholula.

Après être entré à Mexico, j'assistai à l'arrestation de Montezuma. Je n'inscris pas l'événement comme un fait de guerre, mais à cause de la hardiesse dont nous fîmes preuve en nous emparant d'un si puissant seigneur.

Environ quatre mois plus tard, lorsqu'arriva le capitaine Narvaez contre nous, amenant treize cents soldats, dont quatre-vingt-dix cavaliers, quatre-vingts arbalé-

triers et quatre-vingt-dix espingardiers, tandis que nous n'étions que deux cent soixante-six pour marcher contre lui, le mettre en déroute et le faire prisonnier; cela toujours sous les ordres de Cortès.

Bientôt nous marchâmes au secours d'Alvarado que nous avions laissé à Mexico pour garder Montezuma, lorsque la capitale se souleva. Les Mexicains renouvelèrent constamment les attaques pendant huit jours et huit nuits consécutifs et nous tuèrent huit cent soixante soldats. Je compte qu'en six jours je me trouvai mêlé à six batailles.

Bientôt j'assistai à celle que nous livrâmes sur les champs d'Otumba, et peu de temps après à une autre bataille rangée en marchant sur Tepeaca, sous le commandement du capitaine Cortès.

Plus tard, lorsque nous marchions sur Tezcuco, une rencontre avec les Mexicains et les Tezcucans, Cortès étant notre capitaine.

Deux batailles rangées dans lesquelles je reçus à la gorge un dangereux coup de lance, en compagnie de Cortès.

Bientôt deux rencontres avec les Mexicains lorsque nous marchâmes au secours de quelques villages de Tezcuco, à propos d'une question de plantations de maïs sur un terrain situé entre Tezcuco et Mexico.

Plus tard, lorsque je fus avec le capitaine Cortès autour de la lagune, visitant les places les mieux défendues du district, et surtout ce que l'on appelle aujourd'hui « les *peñoles* du Marquis », où l'on nous tua huit soldats et où nous courûmes les plus grands dangers pour nos vies en essayant un assaut fort inconsidéré, aux ordres de Cortès.

Bientôt, la bataille de Cornabaca, sous le même capitaine.

A la suite, les trois batailles de Suchimilco où nous cou-

rûmes les plus grands dangers et où l'on nous tua quatre soldats; en compagnie de Cortès.

Au siége de Mexico, dans les quatre-vingt-treize jours qu'il nous fallut pour la prendre, nous avions à livrer bataille presque tous les jours et toutes les nuits; je fais le calcul que les batailles et rencontres auxquelles j'assistai à cette occasion dépassèrent le nombre de quatre-vingts.

Après la prise de Mexico, le capitaine Cortès m'envoya pacifier les provinces de Guaçacualco, Chiapa et Çapotecas; j'assistai à la prise de la ville de Chiapa, à deux batailles rangées et à une rencontre.

Dans les affaires de Chamula et de Guitlan, deux combats encore.

A Teapa et à Cimatan, deux autres rencontres, dans lesquelles on tua deux de mes camarades, et où je fus moi-même grièvement blessé à la gorge.

J'oubliais de dire que lorsque l'on nous chassa de Mexico, et que nous en sortîmes en fuyards, pendant neuf jours que nous luttâmes jour et nuit, j'assistai à quatre autres batailles.

Plus tard, avec Cortès, la campagne de Honduras et des Higueras, qui dura deux ans et trois mois sans revenir à Mexico. Dans le village de Culacotu nous eûmes une bataille rangée dans laquelle on me tua mon cheval qui m'avait coûté six cents piastres.

A mon retour au Mexique, j'aidai à pacifier les sierras des Çapotèques et Minges, qui s'étaient soulevés pendant que nous étions occupés à la précédente campagne.

Je ne compte pas une infinité d'autres rencontres, parce que ce serait à n'en pas finir. Je ne mentionnerai pas davantage bien des circonstances dans lesquelles je me suis trouvé en grand péril de ma personne.

Je ne dirai pas non plus que je fus des premiers à commencer l'investissement de Mexico, quatre ou cinq jours

avant Cortès. Je puis d'ailleurs rappeler que je vins à la découverte de la Nouvelle-Espagne deux fois avant ce capitaine. En outre, ainsi que je l'ai dit, j'assistai à la prise de la grande ville de Mexico ; je contribuai à lui couper l'eau de Chapultepeque, de telle sorte qu'il n'y eut plus d'eau douce jusqu'après la prise de la capitale.

Il résulte de l'énumération qu'on vient de voir que je me suis trouvé dans cent dix-neuf batailles ou rencontres. Il n'est pas extraordinaire que je m'en vante, puisque c'est l'exacte vérité. Ce ne sont d'ailleurs pas là de vieux contes ni des récits d'histoires romaines de dates éloignées ; ce ne sont pas non plus des fictions de poëte ; rien n'est plus patent, plus véridique que les nombreux et remarquables services rendus par moi d'abord à Dieu, ensuite à Sa Majesté et à toute la chrétienté. Merci mille fois à Notre Seigneur Jésus-Christ qui a sauvé ma vie de tant de dangers, pour que je puisse actuellement tracer cette si véridique histoire ! J'ajouterai — et je m'en fais gloire — que j'ai assisté à autant de batailles et rencontres que l'Empereur Henri IV, d'après l'histoire.

APPENDICE

La première édition des Mémoires de Bernal Diaz finit avec le chapitre CCXII. C'est elle que j'ai suivie dans ma traduction; c'est donc ici que je devrais finir moi-même les Mémoires de mon auteur en me conformant à la première pensée de son éditeur, le moine Alonso Remon. Mais je ne puis perdre de vue que la seconde édition, publiée dans la même année que la première, c'est-à-dire en 1632, contient un chapitre deux-cent-treizième. J'ignore absolument quelle fut la raison qui le fit distraire une première fois et qui lui valut en second lieu les honneurs de l'impression. Ce que je sais, c'est qu'il est d'un mérite inférieur au reste de l'ouvrage et qu'il n'y devrait figurer qu'à titre d'appendice, dans le but unique de ne rien omettre de ce qui est sorti de la plume de l'auteur. C'est cette considération qui me le fait inscrire ici pour compléter moi-même mon travail.

CHAPITRE CCXIII

Des signes et planètes qu'il y eut dans le ciel de la Nouvelle-Espagne avant notre arrivée. Pronostics et déclaration que les Indiens mexicains firent et dirent à ce sujet; et d'un signe encore qu'il y eut dans le ciel, et autres choses dignes qu'on s'en souvienne.

Les Indiens mexicains disaient que peu de temps avant notre arrivée à la Nouvelle-Espagne, on vit dans le ciel une empreinte rouge et verdâtre, ronde comme une roue de char-

rette, à laquelle adhérait une marque, comme une raie indiquant un chemin venant d'où le soleil se lève pour aboutir à la nuance rouge de la figure ronde. Montezuma, grand cacique de Mexico, fit appeler ses papes et ses devins pour qu'ils portassent leur attention sur ce signe qu ils n'avaient jamais vu et qu'ils croyaient n'avoir jamais existé. Les papes, paraît-il, consultèrent à ce sujet l'idole Huichilobos. La réponse fut qu'il allait y avoir beaucoup de pestes et de grandes guerres avec sacrifice abondant de sang humain. Or, nous vînmes en ce même temps avec Cortès et, dix mois après nous, Narvaez avec un nègre atteint de petite vérole. Le mal se communiqua à tous les Indiens du village de Cempoal et de là s'étendit à la Nouvelle-Espagne entière, où il y eut grand foyer de souffrances. En outre, il y a à considérer les combats qu'on nous livra à Mexico lorsque nous marchâmes au secours de Pedro de Alvarado, et qu'on nous tua ou sacrifia huit cent cinquante hommes; par où l'on voit que les pronostics portés à propos des signes célestes devinrent une vérité. Quant à nous, nous ne les vîmes jamais; je les mentionne sur le dire des Mexicains, qui en conservaient le souvenir dans leurs écrits, vus et considérés par nous comme très-authentiques.

Ce que j'ai vu, moi, et ce que virent tous ceux qui le voulurent voir en l'an 1527, ce fut pendant la nuit une marque dans le ciel représentant comme une longue épée, entre la province du Panuco et la ville de Tezcuco, et qui ne changea nullement de place pendant vingt jours. Les papes et les Indiens mexicains prétendirent que c'était l'annonce d'une peste prochaine. Or, peu de jours après, apparurent la rougeole et une autre maladie semblable à la lèpre, avec une très-mauvaise odeur. Beaucoup de gens en furent victimes, quoique beaucoup moins que de la petite vérole.

Je veux dire aussi qu'en l'an 1528, dans la ville de Guaçacualco, il plut une avalanche de gros grumeaux qui ne ressemblaient en rien à ce qui tombe habituellement du ciel. Quand cela arrivait sur le sol, ce qui paraissait d'abord être de l'eau s'agglomérait en petits crapauds un peu plus grands que les plus grosses mouches. La terre en resta couverte.

Bientôt ils commencèrent à sautiller en prenant la direction de la rivière, qui n'était pas éloignée, et, sans se confondre dans leur marche, sans briser la ligne droite, ils furent se jeter à l'eau. Comme ils étaient nombreux et le terrain très-échauffé par suite des fortes chaleurs, tous ne purent pas arriver jusqu'au fleuve; beaucoup restèrent en chemin et des oiseaux de proie en mangèrent la plus grande partie. Ceux qui persistèrent sur le sol y laissèrent une très-mauvaise odeur, de sorte qu'il nous fallut donner des ordres pour les enlever afin de nous délivrer de l'infection.

D'autres personnes dignes de foi assurèrent également qu'en un village près de Vera Cruz, appelé Cempoal, il y eut une grande pluie de petits crapauds près d'une plantation de sucre existant alors non loin du bourg et appartenant au contador Albornoz.

Et comme cet événement d'une pluie de crapauds n'a pas été à la portée des regards de tout le monde, je fus tenté d'abord de n'en pas parler, parce que, de l'avis du sage, les merveilles ne sont pas à dire. Mais un caballero de cette ville, personne de qualité, appelé Juan de Guzman, ayant pris connaissance de mon récit, me dit que c'était très-vrai, et qu'un jour qu'il venait de la province du Yucatan avec un autre hidalgo, il plut tant de petits crapauds que leurs manteaux de voyage se couvrirent d'un grand nombre de ces animaux provenant de la coagulation de l'eau, et qu'il fallut se secouer pour les faire tomber. Un autre habitant de Guatimala, du nom de Cosme Roman, dit aussi qu'il avait plu de petits crapauds sur la vieille ville à une époque qui coïncide avec le récit de Guzman.

Revenons-en à une grande tourmente qu'il y eut à Guatimala en 1541, au mois de septembre. Il plut tant, pendant trois jours et trois nuits, que le cratère d'un volcan, situé à une lieue de la ville de Guatimala, se remplit d'eau ; l'un des côtés du dépôt se fendit et l'eau en sortit avec une telle impétuosité qu'elle entraîna une avalanche de pierres et d'arbres, au point que si je n'avais vu moi-même ces débris je n'aurais osé y ajouter foi. Comme deux paires de bœufs furent impuis-

santes à enlever les blocs qui étaient tombés, ces énormes pierres sont encore là pour prouver le fait, et même les arbres avec leurs grandes racines et un amas de pierres plus petites. L'eau, dit-on, se précipitait en forme de limon fangeux, et il faisait en même temps un vent si impétueux que ce liquide boueux se massait en vagues élevées tombant avec un bruit assourdissant qui empêchait les habitants de distinguer entre eux le son de leurs voix, et les pères d'entendre l'appel de leurs enfants. La tourmente eut lieu un samedi vers dix heures du soir, le 11 septembre de l'année que j'ai dite. Cette avalanche de pierres, de troncs d'arbres, d'eau et de boue se précipita sur environ la moitié de l'étendue de la ville de Guatimala, enlevant et détruisant les maisons sur son passage, quelles que fussent leur résistance et leur solidité ; un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants y périrent. Là se perdirent les bijoux et l'ameublement des habitants, tandis que d'autres maisons, assez éloignées pour que la tourmente n'eût pas la force de les détruire, se remplirent d'eau, de boue et de pierres, avec des arbres en travers jusqu'à la hauteur des fenêtres.

Ce fut au plus fort de l'ouragan que courut se mettre en prières dans son oratoire l'illustre dame doña Beatrix de la Cueva, femme de l'Adelantado don Pedro de Alvarado ; quelques dames et des demoiselles qu'elle avait amenées de Castille pour les marier se trouvaient avec elle. Tandis qu'elle priait le bon Dieu de la préserver de la tempête, au moment où elle ne s'y attendait pas, l'eau et la boue se précipitèrent avec tant de bruit et d'impétuosité, que la maison s'effondra avec l'oratoire et les étouffa. Quelques-unes furent emportées par l'eau, de telle sorte qu'une seule dame en put échapper; elle s'appelle doña Leonor de Alvarado, fille de l'Adelantado. On la trouva perdue entre de grosses pierres et des troncs d'arbres, et ses domestiques l'ayant reconnue l'enlevèrent sans sentiment et morte à demi. Elle est maintenant mariée avec don Francisco de la Cueva, que l'on dit cousin du duc d'Albuquerque. Ils ont des fils qui sont d'excellents gentilshommes et des filles très-généreuses en âge d'être mariées.

Je crois qu'on sauva encore deux dames dont je ne me rappelle pas les noms.

Je n'abandonnerai point ce triste sujet sans dire que, le jour étant venu, plusieurs personnes prétendirent qu'au plus fort de la tempête on entendit des sifflements, des cris et des hurlements épouvantables ; c'étaient des démons qui roulaient avec les pierres, car, sans leur secours, il eût été impossible que de si gros blocs de rocher et des arbres si énormes eussent pu se mettre en mouvement. On ajoutait qu'au milieu des vagues se voyaient une vache avec une seule corne, et deux formes d'hommes comme deux nègres de méchant aspect et grimaçant, qui criaient à haute voix et disaient : « Laissez passer, laissez passer ! tout doit finir aujourd'hui ! » Les personnes qui venaient aux portes ou aux fenêtres de leurs habitations, cherchant à s'expliquer ce que cela pouvait être, étaient prises à l'instant d'une grande frayeur ; et si l'on s'obstinait à passer d'une rue à l'autre pour se porter secours entre pères et enfants, maris et femmes, on était entraîné par le torrent de boue jusqu'à la rivière, qui était près de là.

Outre ces désastres, d'autres considérables fondirent sur les pauvres Indiens qui habitaient plus haut dans la direction suivie par les pierres, l'eau et la fange; tous furent noyés ; que Dieu pardonne à tout le monde !

On prétendit que cette grande dame dont j'ai déjà parlé d'autres fois et qui perdit alors la vie, avait reçu peu de jours auparavant la nouvelle que son mari l'Adelantado don Pedro de Alvarado avait été tué lorsqu'il portait secours aux soldats espagnols de Cochitlan, ainsi que je l'ai rapporté et écrit longuement. En apprenant ce triste événement, elle s'arrachait les cheveux, se meurtrissait le visage, se lamentait et faisait peindre en noir les murs de sa maison. Après s'être livrée aux soins des funérailles, elle sentait chaque jour augmenter ses regrets pour son mari défunt ; elle élevait la voix en se lamentant, refusait de manger et repoussait toute consolation. Cependant, respectant la coutume de visiter les veuves et ceux qui sont dans la tristesse, plusieurs caballeros de cette ville se rendaient près d'elle et lui adressaient des paroles tendant à

soulager ses peines; ils lui disaient que puisque le bon Dieu avait jugé convenable d'enlever le défunt de ce monde, son devoir était de prier pour l'âme de don Pedro et de rendre grâces à Dieu pour l'événement; ils ajoutaient encore d'autres choses qu'on a l'habitude d'exprimer en pareille situation.

On prétend que la dame répondit que sans doute elle rendait grâces à Dieu pour ce qui était arrivé, mais qu'elle n'avait ici-bas aucune autre consolation et que Dieu Notre Seigneur n'aurait pu lui faire pire mal que de lui enlever son mari. Or plusieurs personnes assurèrent que si ces paroles sortaient réellement du cœur, elles furent des plus répréhensibles; que Dieu Notre Seigneur, ne s'y trompant nullement, considéra comme juste de châtier le blasphème par cette grande tempête et la mort de la dame avec toutes ses demoiselles, suivie de la perte des habitants, femmes, enfants, Indiens, Indiennes, avec la ruine totale des maisons et de tous les biens. Les secrets de Dieu sont impénétrables dans tout ce qu'il a trouvé bon de faire; nous devons lui rendre grâces, chanter ses louanges et le supplier d'un cœur contrit de nous pardonner nos fautes. Après mon arrivée à Guatimala, j'entendis dire que cette dame n'avait jamais proféré de telles paroles et s'était contentée de dire qu'elle désirait mourir avec son mari; tout le reste fut inventé. Pour en revenir aux pierres qui furent entraînées dans cette avalanche, je dirai qu'elles sont si grandes que, lorsque des étrangers viennent dans cette ville, ils les vont visiter et restent en admiration devant elles.

Après cette grande catastrophe, les habitants qui avaient eu la chance d'y échapper s'occupèrent de la recherche des corps morts et de leur inhumation. Mais ils n'osèrent point continuer à vivre dans la ville. La plupart d'entre eux, presque tous même, s'en furent à leurs établissements champêtres; d'autres se bâtirent des domiciles et des cabanes au milieu des campagnes, jusqu'à ce qu'il fut convenu entre tous les habitants qu'on fonderait de nouveau la ville sur le lieu où elle s'élève actuellement, et qui était auparavant occupé

par des plantations de maïs. Il est certain que le choix du site fut des plus mauvais. Il eût été mieux pour les habitants et plus convenable pour ceux qui trafiquent de l'établir à Petapa ou sur la plaine de Chinaltenango; car, si nous y voulons bien réfléchir, depuis que la ville a été rebâtie en cet endroit, les tremblements de terre et les désastres causés par les crues de la rivière ne lui ont jamais manqué.

Mettant de côté maintenant ce sujet du mauvais choix de l'emplacement, je veux rappeler ce qui fut convenu dans cette ville entre le dernier évêque, digne de mémoire, et différents caballeros : on décida que tous les ans, le 11 septembre, une procession sortirait de l'église principale et se dirigerait de très-bonne heure vers l'ancienne ville, portant les croix, avec les dignitaires, le clergé séculier, les moines, marchant d'un cœur contrit, en chantant les litanies et d'autres saintes oraisons, la plupart priant et demandant à Dieu miséricorde, pour qu'il daigne pardonner nos péchés et ceux des personnes qui moururent dans la tourmente. On avançait ainsi jusqu'à l'église de la capitale ruinée, que l'on conservait toujours en bon état, ornée de branchages et de bonnes tapisseries, avec des autels toujours prêts pour que les prêtres et les moines y disent la messe. Après le saint sacrifice, on disait les prières des morts pour tous ceux qui sont inhumés en ce lieu. On bâtissait de petits monuments funéraires au-dessus des sépultures des personnes de distinction, on y plaçait des faisceaux de cire allumés, et l'on faisait l'offrande de pain, de vin et de viande; tandis que pour d'autres tombes on se conduisait en rapport avec le rang qu'avaient occupé les défunts.

Dans la plupart de ces cérémonies on faisait des sermons; l'évêque que j'ai mentionné déjà assistait habituellement à la procession. En mourant il laissa par testament une rente qui devait servir à payer les prêtres qui diraient ces messes. Le sermon entendu et la cérémonie finie, un grand nombre de caballeros et de señoras qui avaient pris soin de faire apporter leur ordinaire, des goûters et des dîners fins, à la mode espagnole, s'en allaient se divertir dans quelques parcs, dans

des jardins ou même en pleine campagne, à l'imitation de la coutume qu'on a en Castille d'emporter son déjeuner lorsqu'on va faire une procession, un vœu ou une invocation aux saints hors la ville. Je ne me suis jamais trouvé mêlé aux cérémonies dont je viens de parler. Si j'en fais mention, c'est que dans les papiers et mémoires de feu l'évêque don Francisco Marroquin se trouvaient décrits les tremblements de terre avec toutes les circonstances qui s'y rattachent, de la manière que j'ai racontée. Cela m'a été rapporté au surplus par des personnes dignes de foi qui se trouvaient là lors de l'inondation ; quant à moi, j'étais à Chiapa à cette époque. D'autres temps sont venus, et maintenant les curés et dignitaires de cette sainte église de Guatimala affirment que l'évêque don Francisco Marroquin, d'heureuse mémoire, n'a laissé aucune rente pour perpétuer la procession qui d'abord s'était faite, de sorte qu'après tant d'années écoulées tout se trouve oublié aujourd'hui.

FIN.

NOTES

ET RÉFLEXIONS DU TRADUCTEUR

En finissant cette longue et difficile traduction, je ne puis m'empêcher d'être frappé du contraste qui existe entre le commencement et la fin de l'œuvre importante de Bernal Diaz. Si je n'en ai pas parlé dans ma préface, c'est que je désirais attendre que le lecteur, arrivé aux derniers chapitres, pût mieux juger la justesse de mon appréciation. Au début, l'exposition est claire, les événements marchent avec un entrain qui donne à la narration une vie tout à fait exceptionnelle. Peu à peu le style s'embrouille, la phrase s'allonge et reste souvent inachevée; mais le contraste s'explique aisément, car il n'arrive à Bernal Diaz que ce que l'on a pu observer également chez tous les hommes. Les premières impressions de la jeunesse sont celles qui frappent le plus vivement et qui restent le mieux gravées dans les souvenirs jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Cette nature si étrange d'un pays que Diaz voyait pour la première fois, l'aspect nouveau des hommes, une civilisation réelle, mais s'éloignant extrêmement de celle qu'il avait connue jusque-là, la cruauté la plus inhumaine se mêlant aux pratiques et à l'aménité des mœurs les plus douces, la vie sans cesse en péril, la nécessité constante de la défendre, la richesse d'abord en perspective, la gloire qui paraissait assurée pour les vieux jours, tel fut l'ensemble de causes qui dut agir puissamment sur l'imagination des compagnons d'armes de Cortès, la plupart jeunes et d'une intelligence peu vulgaire. Bernal Diaz obéit d'une manière inconsciente à ces

impressions premières au commencement de son récit qui a toute la vivacité de ce qu'il ressentit lui-même.

Plus tard arrivèrent les amertumes, les doutes, le mécontentement; et d'ailleurs tout ce qui l'entourait était connu, examiné; l'imagination était émoussée au point de vue des impressions que la nouveauté avait rendues si vives. Lorsque Bernal Diaz nous retrace les événements qui se rattachent à la période de cet état d'esprit, le récit devient confus, hésitant, et peu à peu l'auteur en arrive à ne plus porter sur les choses qui l'entourent qu'une attention distraite, pour n'y voir que sa personnalité mécontente et dupe de tout ce qui lui avait d'abord donné tant d'espoir. Il se plaint des autres, de ce qui est arrivé, de ce qui arrive encore; il dit les choses avec hésitation, avec amertume, et finit par donner à l'exposition de ses Mémoires un aspect mélancolique et décevant, au lieu des qualités franches et ouvertes qui l'avaient d'abord rendue si sympathique.

Ce n'est pas dire que l'intérêt historique de l'œuvre soit moindre, dans le milieu et vers la fin, qu'il ne l'était en débutant. Si les premiers élans de la lutte pour s'emparer de la grande capitale assurent au récit un attrait romanesque qui attache le lecteur, les efforts ultérieurs des conquérants pour faire rayonner dans toute l'étendue du pays l'autorité des armes espagnoles donnent une importance historique extrême à l'enchaînement des événements qui suivirent la prise de Mexico. Quelle que soit la pensée du lecteur sur la manière dont Bernal Diaz a traité cette seconde partie de son sujet, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le fait seul d'être rapportés par un témoin oculaire, qui le plus souvent était acteur, assure une valeur exceptionnelle aux faits qu'il expose.

Bernal Diaz nous a dit dans plusieurs passages de ses Mémoires que des personnes qui en avaient connaissance s'étonnaient qu'il eût pu rapporter les événements avec autant de précision dans le souvenir. Il répond à cela en donnant toute espèce de raisons, sauf la plus vraie et la plus importante. Lorsqu'il écrivait ses Mémoires, il existait déjà des récits fort goûtés sur le même sujet. Sans parler des Lettres de Cortès

dont les détails sont si clairs et si nets, les livres de Gomara, d'Illescas, etc., étaient entre toutes les mains. A peu près tous les faits de la conquête s'y trouvaient passés en revue. En présence de ces œuvres, aucun effort de mémoire n'était donc nécessaire. L'unique travail pour B. Diaz consistait simplement à modifier l'interprétation, si elle ne lui paraissait pas juste, intercaler certains faits qui avaient pu passer inaperçus pour d'autres et ajouter des détails intimes que comme acteur il pouvait connaître mieux que personne. Pas n'était besoin pour cela ni du grand prodige de mémoire dont il se vante, ni des notes que sans doute il avait prises dans sa campagne, puisqu'il nous en parle dans son récit.

Il a d'ailleurs travaillé son sujet beaucoup plus qu'on ne pense. La négligence de son style n'est pas le résultat de son empressement à écrire, mais bien le fait d'un homme absolument illettré. Il a fait certainement ce qu'il a pu pour dissimuler la rudesse de sa forme. Il nous dit en effet lui-même, non pas qu'il achève ses Mémoires en 1568, mais qu'il les transcrit (*sacar en limpio*). Du reste, à chaque instant dans le cours de son livre, on voit des passages où il nous dit que des lecteurs de son manuscrit lui ont fait telles ou telles réflexions sur le sujet qui se trouve traité dans des chapitres désignés, et il répond à ces critiques. Ces chaditres avaient donc été écrits une première fois, puisqu'ils furent lus, et l'auteur les écrivit encore une seconde fois, puisqu'il y répond aux objections d'une première lecture. Bernal Diaz a donc très-probablement beaucoup travaillé son œuvre. Si cette circonstance n'a pas pu nous donner pour résultat une composition très-polie quant au style, il est du moins une garantie de l'exactitude absolue des détails, tels que ses souvenirs du moins les lui représentaient.

En somme, le livre de Bernal Diaz est l'œuvre d'un homme de bien, consciencieux et sincère, qui a vu la plus grande partie des faits qu'il rapporte, qui a eu l'intelligence suffisante pour les juger et qui très-certainement aurait cru se déshonorer en disant un seul mot qui eût été le contraire de sa pensée. Ce sont là pour un livre des qualités qui doivent

en faire rechercher la lecture, dût-on parfois éprouver quelque fatigue sur certains détails. C'est cette conviction qui m'a porté à exécuter le long et pénible travail d'une traduction. J'y ai été conduit au surplus par des considérations uniquement professionnelles. J'avais trouvé dans la lecture de la chronique de Bernal Diaz le sujet d'une étude médicale intéressante sur la campagne qui a eu pour résultat la conquête du Mexique. Je m'occupe sérieusement de ce travail, dont la traduction de Bernal Diaz est destinée à être le prologue et la base.

Octobre 1876.

Vera Cruz. On trouvera peut-être quelque confusion relativement au lieu de fondation de cette ville. C'est que la place choisie a été double dans l'histoire de cette cité; on compte la *vieille* et la *nouvelle* Vera Cruz. Nous lisons même dans les notes de Clavijero (p. 222) le renseignement qui suit :

« Quelques historiens se sont trompés relativement à la fondation de Vera Cruz; car ils disent que la première colonie des Espagnols a été l'*Antigua*, fondée sur les bords du fleuve de même nom, et ils croient qu'il n'y a eu que deux villes du nom de Vera Cruz, c'est-à-dire l'ancienne et la nouvelle, celle-ci fondée sur la plage de sable elle-même où Cortès débarqua d'abord. Mais il n'est pas douteux qu'il y a eu trois villes devant porter le nom de Vera Cruz : la première fondée en 1519, près du port de Chiahuitztla (Quiavistlan), qui porta par la suite le seul nom de Villarica; la seconde, l'ancienne Vera Cruz, fondée en 1523 ou 1524, et la troisième, la nouvelle Vera Cruz, laquelle conserve ce nom, et fut fondée par ordre du comte de Monterey, vice-roi du Mexique, à la fin du seizième siècle, ou au commencement du dix-septième. Elle reçut le titre de *ciudad* (ville) en 1615, par ordonnance de Philippe III. »

Passim. — *Pueblo*, *villa*, *ciudad*. J'ai été fort embarrassé pour employer d'une manière exacte les termes correspondant en français à ces trois dénominations, qui signifient littéralement *village*, *bourg* et *ville*. Dans le début de son récit et jusqu'à ce que la conquête est à peu près définitive, Bernal Diaz emploie presque toujours le mot *pueblo* qui paraît alors désigner sous sa plume, d'une

manière générale, un centre de population. Il est très-difficile de distinguer, en traduisant, ce qu'il serait convenable de mettre en français. Je me décidai tout d'abord à employer le mot « village » ; plus tard je devins hésitant et le lecteur verra peut-être dans mon texte les deux expressions de « ville » et de « village » paraître successivement désigner une même localité. Je le préviens ici que mon hésitation vient de ce que mon auteur n'est pas lui-même très-précis dans les distinctions à faire en ce genre. Plus tard, lorsque la conquête achevée multiplia le nombre des centres habités fondés par les Espagnols, Bernal Diaz appelle *villas* les fondations nouvelles. Quelques-unes d'entre elles acquirent bien vite des dimensions qui ne permettaient guère de les qualifier de simples bourgs, d'autant que cela formait des chefs-lieux fort importants. Je deviens alors hésitant dans ma traduction et j'appelle successivement « ville » et « bourg » ce que B. Diaz désigne par le mot de *villa*, quoique je n'ignore nullement que ces qualifications n'étaient pas arbitraires, au temps dont il s'agit, mais bien le résultat d'une décision administrative.

Passim. — *Señor. Caballero. Repartimiento. Encomienda. Factor. Veedor. Tesorero. Contador. Regidor. Alguazil. Alcalde. Adelantado.*

Cette longue liste de noms que j'ai cru ne pas devoir traduire représente des titres honorifiques, des droits et des désignations d'emploi dont il serait difficile de donner l'équivalent exact dans notre langue. Je me suis donc résolu à les laisser tels quels, me réservant de les faire suivre d'une explication dans ces notes.

J'ai à peine besoin de dire ce que signifie le mot *señor* (pluriel, *señores*) dans notre langue. C'est l'équivalent du mot *monsieur*; mais, outre que cette dernière expression aurait été d'un ridicule emploi dans la plus grande partie des passages où son usage serait devenu nécessaire, elle n'aurait pas traduit partout d'une manière exacte le mot quelquefois équivalent de la langue espagnole. Je dis « quelquefois » car le mot *señor* a beaucoup plus de noblesse et acquiert une étendue plus considérable dans la langue de nos voisins que le mot *monsieur* dans la nôtre. Ainsi le mot *señor* suffit à désigner la dignité royale presqu'à l'égal de notre « sire », employé aujourd'hui uniquement à propos de Majesté. C'est à tel point, — et cette explication est ici des plus nécessaires, — c'est à tel point, dis-je, que Bernal Diaz n'emploie jamais ou presque jamais dans

son livre le mot de *roi* pour désigner Montezuma et Guatimozin; c'est toujours celui de *señor* et *gran señor*, que du reste, pour ce cas exceptionnel seulement, j'ai traduit par « seigneur » et « grand seigneur ».

Le mot *caballero* (prononcer en mouillant le *ll*) sert à désigner très-souvent le sens que nous attachons encore au mot « monsieur » ; mais il y a dans sa valeur réelle quelque chose qui s'allie à la noblesse de caractère du gentilhomme. Je me permettrai d'en donner un exemple remarquable en citant le bon mot de la reine Christine à un de ses généraux contre lequel elle avait un ressentiment. Elle lui disait : « Je t'ai fait noble, je t'ai fait général, je t'ai fait comte, duc, grand d'Espagne.... mais j'ai le regret de n'avoir pu te faire *caballero*. »

Repartimiento et *encomienda*. Ces deux mots sont d'une traduction difficile, précisément parce qu'ils désignent des choses qui ne se sont point passées dans les pays de notre langue. On les mit surtout en usage après la découverte de l'Amérique, pour désigner l'état de servitude dans lequel les Indiens furent relégués. Après la conquête, on ne se demanda point si l'Indien devait continuer à s'appartenir à lui-même ou s'il devrait tomber dans l'état d'esclavage au bénéfice du vainqueur. Il fut dès le premier moment considéré comme mineur, inapte à se gouverner lui-même et ne pouvant agir que sous l'influence d'un tuteur, c'est-à-dire d'un maître. On voulut cependant sauver les apparences et on crut y être parvenu par le mot *encomienda* qui signifiait que les Indiens étaient simplement recommandés à celui dont ils devaient recevoir des ordres. Il fut alors mis en question si cette propriété serait pour le possesseur temporaire ou définitive ; le point en fut longtemps débattu, et Bernal Diaz fait entrevoir l'ardeur avec laquelle chacun donna son avis. Le fait est, pour rester dans les termes mêmes du mot *encomienda*, que la situation de l'Indien auquel il était applicable n'entraînait pas l'idée de perpétuité. Il pouvait changer de maître par la volonté du donateur ou par disposition administrative et par suite d'autres circonstances qui le rendaient *vacant*. Il m'a été très-difficile de remplacer le mot *encomienda* par son équivalent en français ; j'ai tourné la difficulté en voyant uniquement dans la situation les droits du possesseur et j'ai donné à leur ensemble la désignation de « commanderie », c'est-à-dire le droit de commander et de faire usage, d'où je fais dériver le mot « commandeur » appliqué à celui qui était mis en possession de

ce droit. « Commanderie » et « commandeur » dans ma traduction désignent *encomienda* et *encomendador* du texte espagnol.

Factor. Veedor. Tesorero. Contador. Ces quatres termes servent à désigner quatre situations différentes dans les emplois des finances royales.

Il a été très-difficile pour moi de me faire une idée exacte des attributions afférentes à chacun des employés dont les titres se représentent par les quatre mots qui précèdent. Je crois cependant que le *factor* exerçait les droits d'intendance générale; le *veedor* était chargé des inspections; le *tesorero* (trésorier) et le *contador* se partageaient à différents titres les attributions de caissier et de comptable. Comme je ne suis pas bien sûr que nos équivalents français désigneraient exactement leurs fonctions, j'ai cru devoir conserver les mots espagnols qui du reste, pour deux d'entre eux, sont restés historiques, le Factor et le Veedor, parce que tels étaient les titres des deux fonctionnaires qui s'emparèrent du gouvernement de la Nouvelle-Espagne pendant que Cortès était occupé à l'expédition de Honduras.

Regidor. Alcalde. Ces deux titres servent à désigner des fonctions municipales. Les droits y adhérents ont varié avec les différents régimes politiques. Au temps dont il est question dans ce livre, c'était une magistrature hautement importante.

Adelantado. Ce mot m'a paru intraduisible parce qu'il résume l'ensemble des pouvoirs civils et militaires avec un commandement supérieur, qui n'a pas d'équivalent dans notre langue.

Alguazil. Ce mot sert à désigner l'individu qui possède une charge de police supérieure. L'*alguazil mayor* était l'équivalent approché de nos préfets de cette branche administrative, ou des prévôts de nos armées.

Passim. — *Castilla.* Le mot « Castille » est à peu près toujours employé par Bernal Diaz comme synonyme d'Espagne : la partie pour le tout. Presque jamais il ne désigne l'ensemble de son pays par le mot « Espagne ».

Les noms propres. J'ai pris la résolution de conserver aux noms de personnes et de lieux, d'une manière générale et sauf un petit nombre d'exceptions, l'orthographe espagnole. Cela entraîne quelque aspect d'irrégularité en ce qui regarde les noms de baptême et même à propos de noms de villes qui sont différemment connus en français. Mais toute équivoque disparaît par l'avis que j'en donne

ici. Je prierai le lecteur de prononcer tous ces mots en *e* fermé lorsque cette lettre y figure; car les voyelles ne comportent pas d'accent, en espagnol, autrement que comme moyen de prosodie, et alors c'est toujours notre accent aigu qu'on emploie pour caractériser la syllabe longue. J'ai fait une exception pour le mot *Cortès* que j'écris avec un accent grave pour me conformer à l'usage français, tandis qu'en espagnol on ne lui applique que l'accent aigu, pour indiquer qu'il faut porter le son prolongé sur l'*é* final.

Passim. — *Les soldats.* Très-souvent, dans le cours de son récit, on voit Bernal Diaz employer cette expression : « nous, les soldats », en appliquant ce mot non pas d'une manière générale, mais avec la signification de fantassins ne faisant usage ni d'arbalète, ni d'armes à feu. J'en prends occasion de dire que l'armée de Cortès se divisait, au point de vue de l'armement, en cinq catégories : les canonniers, les cavaliers armés de lances, les escopettiers, les arbalétriers et ce que Bernal Diaz appelle « les soldats d'épée et rondache », qui ajoutaient quelquefois la pique à leurs moyens de défense.

Sans vouloir décrire l'armement des Indiens, je dois porter l'attention du lecteur sur une arme d'attaque dont ils faisaient usage comme projectile et qui rappelle, ce me semble, les javelots des anciens. Bernal Diaz l'appelle *vara*, qui en réalité signifie « bâton » ou même « baguette » en langue espagnole. J'ai cru devoir traduire cette expression par le mot « pieu » qui me paraît lui correspondre dans l'espèce. En outre, comme il dit souvent que ce projectile avait été passé au feu, j'ai compris que c'étaient des pieux dont on grillait ou carbonisait légèrement la pointe pour la durcir. C'est dans ce sens que j'ai dit quelquefois : « des pieux durcis au feu », et même, en m'exprimant moins justement, « des pieux grillés ».

Passim. — *Descalabrado.* Ce mot veut dire exactement : « blessé à la tête ». Mais je ne suis pas sûr que Bernal Diaz l'ait toujours employé dans ce sens précis. Je l'ai traduit scrupuleusement ainsi toutes les fois que cela m'a paru essentiellement indiqué par le texte. Dans les autres cas, j'ai pu croire que l'expression simple de « blessé » pouvait être considérée comme l'équivalent de la pensée de l'auteur.

Passim. — *Levantisco.* J'ai traduit ce mot par « Levantin » et

une fois seulement par « riverain de la Méditerranée. » Les Espagnols désignent en effet par le mot de *Levantisco* les habitants des côtes du sud-est de leur pays qu'ils considèrent comme leur contrée orientale.

Page 1. — On voit pour la première fois, au chapitre CXLIII, l'application du fer rouge à la *marque des esclaves* par ordre de Cortès. Cette barbare coutume ne se perpétua pas, heureusement, dans la nouvelle colonie : l'horreur qu'elle excita la fit détruire bientôt par disposition royale. Cortès, qui en fut le promoteur, en éprouva quelques remords dès le début même, car il s'en excuse dans sa deuxième Lettre à Charles-Quint. Voici la traduction du passage qui s'y rapporte :

« Dans une certaine partie de cette province (Tepeaca) où l'on tua les dix Espagnols dont j'ai parlé, par suite de l'humeur guerrière et révolutionnaire des habitants, je fis quelques esclaves dont le cinquième fut réservé aux commissaires de Votre Majesté. J'ai suivi cette conduite parce qu'en sus d'avoir tué nos Espagnols et de s'être rebellés contre le service de Votre Altesse, ces hommes mangent tous de la chair humaine ; le fait est si vulgairement connu que je n'en envoie nulle preuve à Votre Majesté. Je fus également conduit à la nécessité de faire ces esclaves pour inspirer quelque crainte aux Culuans et aussi par suite de la croyance où je suis, en voyant autour de moi des populations si nombreuses, que, si je n'exerçais pas contre elles quelque châtiment empreint jusqu'à un certain point de cruauté, on ne les verrait jamais s'amender. » (CORTÈS, 2e *Lettre*.)

Le remords que Cortès éprouvait à propos de sa conduite dans le fait de l'esclavage des Indiens, devint plus manifeste à la fin de ses jours : on le vit en effet, au dire des historiens, s'ingénier à obtenir des consultations théologiques lui prouvant qu'il n'y avait nulle immoralité à réduire, en certaines circonstances, ses semblables en esclavage. Mais, eût-il trouvé des raisons pour calmer ses scrupules au point de vue de l'esclavage considéré en lui-même, on ne voit pas comment sa conscience aurait pu lui montrer comme légitime la coutume barbare de se servir du fer rouge pour marquer les esclaves.

J'ai voulu, du reste, à ce sujet, m'éclairer relativement au point du corps sur lequel cette marque était appliquée. Bernal Diaz n'en parle nullement. Cependant il y a un passage de son livre qui est

explicite à ce sujet; c'est le discours des personnages de qualité à Guatimozin, aux derniers jours du siége de Mexico, pour l'engager à ne pas se rendre. Ils lui disent : « .... Tous tes sujets, tes vassaux de Tepeaca, de Chalco, de Tezcuco même, ainsi que de tant d'autres villes et villages.... tu vois qu'il en a fait des esclaves et qu'*il les a marqués au visage* » (Voy. t. II, page 118.) Il est inutile de chercher ailleurs des preuves nouvelles; ce passage est suffisamment clair : c'est bien au visage que la marque était appliquée le plus souvent. Il ne devait sans doute pas en être toujours ainsi, car les conquérants s'entouraient quelquefois de femmes esclaves que leur beauté faisait préférer. Il n'est pas naturel de croire qu'ils les vissent de sang-froid défigurées par le fer rouge. On peut voir, du reste, un passage du chapitre CXLIII, dans lequel Bernal Diaz nous raconte qu'on prenait soin de les soustraire à ce traitement inique en les faisant passer pour *naborias*, c'est-à-dire servantes libres.

Page 5. — En lisant le titre du chapitre CXLIV, qui parle d'une expédition *dans laquelle on fit le tour de la lagune, visitant toutes les villes et grands villages qu'on trouva sur ses bords*, on croirait que Cortès ne sortit point de la vallée de Mexico. Quoique je me sois promis de ne rien dire dans ces notes qui s'éloigne de mon devoir strict de faire comprendre mon auteur, j'ai cru que je devais ici prévenir le lecteur d'une confusion dans laquelle il serait facile de tomber. Cortès, en effet, étend son expédition jusqu'à Cuernavaca. Or cette ville est située sur le versant extérieur des montagnes qui forment la vallée, au point même où commence la gorge qui, en s'élargissant, forme les bas-fonds productifs qui s'étendent en s'abaissant jusqu'à Acapulco. Cortès me paraît avoir suivi d'abord, en partant de Chalco, la direction que prennent encore aujourd'hui les diligences pour aller à Cuautla, et s'être dévié ensuite vers Yautepeque en suivant des routes qui existent encore actuellement jusqu'à Cuernavaca. La plus grande partie de ce parcours se fait sur le versant extérieur des montagnes, et, par conséquent, en dehors de la vallée de Mexico. A son retour, pour y rentrer, Cortès paraît avoir pris la route qui est adoptée même de nos jours pour les transports directs entre Mexico et Cuernavaca. Cette route, en effet, débouche dans la direction de Sochimilco, ville alors très-importante où il eut de sérieux combats à soutenir.

Dans la première partie de ce long parcours, ce général se trouve

aux prises avec les Indiens réfugiés sur ce que Bernal Diaz appelle des *peñoles*. C'est mon devoir de dire ici ce qu'on entend par ce mot, que je n'ai pas cru possible de traduire exactement. Il signifie un monticule isolé, de plus ou moins grande étendue, le plus souvent habitable sur ses flancs et bien plutôt sur son sommet élargi en forme de plateau. De toute façon, ces situations entraînent l'idée de défense facile pour celui qui s'y trouve momentanément établi ou à demeure fixe.

Page 23. — *Batirse en campo raso.* Ces expressions, qui se rencontrent plusieurs fois dans Bernal Diaz, ne sont pas toujours clairement susceptibles d'une traduction exacte. En espagnol, *batalla en campo raso* signifie généralement « bataille rangée »; mais il m'a semblé que bien souvent ce serait là un sens prétentieux pour des actions de guerre de trop minime importance. Je le comprends alors dans le sens d'une rencontre en lieu découvert et sans obstacle pour les mouvements des combattants, c'est-à-dire en « rase campagne ».

Page 49. — *Force des armées de Cortès eu égard aux alliés qui vinrent à son secours.* Lorsque Cortès eut effacé les impressions de la *Nuit triste* par ses nouvelles victoires et que décidément il se mettait en route de Tlascala pour marcher sur Mexico, il pouvait compter sur une armée considérable et solide d'alliés. S'il ne s'en entoura pas dès les premiers jours de sa marche, ce fut par la considération dont parle Bernal Diaz, de ne pas éveiller la susceptibilité des ennemis des Tlascaltèques que l'on allait trouver sur la route. Il ne prit donc tout d'abord qu'un petit nombre des hommes qui lui étaient offerts ; mais il put compter dès lors, pour le moment qui lui paraîtrait opportun, sur la quantité de guerriers dont, d'après quelques historiens, on passa la revue à Tlascala avant le départ de Cortès. Je ne parlerai pas des opinions diverses des auteurs sur l'importance numérique de ces alliés; je citerai seulement le dire d'Ojeda qui était présent et qui fut commandant des troupes auxiliaires : il affirme qu'on tint prêts à marcher cent cinquante mille hommes lorsque Cortès se disposait à partir pour la capitale. Cette immense troupe resta donc en réserve jusqu'au jour où Cortès se décida définitivement à investir Mexico. Elle ne se composait pas seulement de Tlascaltèques ; elle comprenait aussi un grand nombre de guerriers de Guaxocingo, de Cholula et Tepeaca.

Quoi qu'il en soit des détails qui précèdent, nous avons vu dans Bernal Diaz que Cortès, s'étant décidé à investir Mexico, partagea ses troupes en quatre sections, en y comprenant la flotte des brigantins qui forma la quatrième. Les trois autres furent confiées au commandement de Sandoval, d'Oli et d'Alvarado. Chacun de ces chefs emmenait avec lui environ vingt-cinq mille alliés. D'après Cortès lui-même, les troupes auxiliaires dépassaient le chiffre de soixante-quinze mille hommes. Elles augmentèrent plus tard pendant le siége, de manière à dépasser le chiffre énorme de deux cent mille guerriers. (Voyez Clavijero, *Historia antigua de Mejico*, pages 272 et 283.)

Page 132. — *Comment on prit Guatemuz.* Puisqu'on va voir disparaître dans ce chapitre une des personnalités les plus intéressantes de l'histoire, il serait important de faire observer que les dernières scènes de la résistance héroïque de ce grand homme ont été imparfaitement décrites par Bernal Diaz. Prescott en donne une idée très-juste et très-saisissante dans une exposition des plus dramatiques. C'est mon devoir d'y renvoyer les lecteurs de ce livre. Quant à moi, je ne saurais ici faire autre chose que rendre hommage au courage intrépide et au caractère vraiment héroïque de Guatimozin, dont notre auteur a trop singulièrement estropié le nom en l'appelant « Guatemuz. »

Page 174. — *Quinto real.* Cette expression correspond à la somme d'objets ou de numéraire qui était prélevée sur le butin en faveur de la couronne. C'était, d'habitude, le cinquième du total et c'est pour cela que j'ai cru devoir traduire par les mots « cinquième royal ». Je me reproche aujourd'hui d'avoir employé cette expression, exacte sans doute, mais d'un sens trop précis au point de vue mathématique. J'aurais mieux fait de dire : le « quint » royal. Ce vieux mot de notre langue a certainement, à le bien voir, la même signification que « cinquième »; mais, si je l'eusse employé, j'aurais, par son originalité même, mieux fait comprendre la spécialité de son application. Ce cinquième royal n'était pas toujours, en effet, un cinquième réel. S'il en fut ainsi de prime abord, les habitudes de prélèvement fiscal le firent souvent varier dans la somme représentée, de manière à enlever au mot toute valeur mathématique. Pour faire l'application du fait au cas présent, je dois dire que la part du roi dans la conquête de la Nouvelle-Espa-

gne dépassait de beaucoup le cinquième de la prise. Je n'en veux pas d'autre preuve que le passage suivant de la lettre de Cortès dans laquelle il fait l'énumération des objets dont l'envoyé Portocarrero était porteur pour Sa Majesté :

« 1° Une grande roue en or contenant une figure de monstre et des feuillages gravés ; elle pèse *trois mille huit cents piastres*. Sur cette roue, qui était la meilleure pièce du butin et fabriquée avec l'or le plus fin, on a prélevé le *quinto* pour Vos Altesses, s'élevant à *deux mille castillans* (piastres) qui leur appartiennent pour leur *quinto* et droit royal, d'après la convention faite par le général Fernand Cortès avec les Pères hiéronymites qui résident dans l'île Española et autres. »

Ce passage fait clairement voir que ce *quinto* et autres droits royaux dépassaient de beaucoup le cinquième de l'ensemble Il n'en est pas moins vrai que toujours la même expression fut employée pour désigner le montant de ce qui était prélevé pour Sa Majesté. J'ai fait ces réflexions trop tard pour qu'il fût possible de modifier mon expression de « cinquième royal » dans ma traduction. Si je devais faire une seconde édition de ce livre, je dirais « le *quint* de Sa Majesté », et il serait bien entendu que *quint* ne signifie pas absolument un cinquième, mais purement un droit royal.

Pages 201 et 370. — *Cabañas*. Ce mot se trouve employé deux fois dans des circonstances qui rendent sa vraie signification difficile à saisir : 1° au moment où Pedro de Alvarado, résidant à Tuscitepeque et faisant une partie de chasse, reçoit la révélation qu'une conspiration était ourdie contre sa personne. C'est là que Diaz se sert de ces expressions : *yendo a caballo a caza por unas cabañas*. J'ai traduit : « tandis qu'ils allaient à cheval à la chasse près de pauvres masures. » Je n'assurerais pas que c'est là précisément le sens que Bernal Diaz a prétendu donner au mot *cabañas*. 2° A la page 370, je me suis trouvé en présence du même mot avec une difficulté semblable de traduction, et j'ai pris le parti de l'inscrire tel quel en caractère italique, comme il suit : « ....Nous arrivâmes à un chemin qui se continuait en plaine, par des *cabañas*, sans arbres.... » On peut se demander dans cette seconde circonstance, comme on aurait déjà pu se le demander dans la première, si le c du mot *cabañas* n'était pas destiné à avoir une cédille qui manque; nous aurions alors *çabañas* et autrement *sabañas;* c'est-à-dire *sabanas* mal prononcé et mal écrit, voulant dire *savanes*. Dès lors le

mot de Bernal Diaz serait parfaitement à sa place, autant la première que la seconde fois qu'il l'a employé. A vrai dire, je penche à croire que telle est la vérité ; car déjà au chapitre XXXIV (tome I, page 108), l'auteur a exprimé l'idée de *savane* par un mot dont l'orthographe est estropiée, puisqu'il écrit *habanas*. Cette manière hésitante et fausse d'écrire certains mots se remarque dans son livre à propos de bien d'autres expressions, et il ne serait pas surprenant qu'il en fût de même pour celle-ci. Si ma pensée n'est pas juste en ce sens, comme d'ailleurs il n'y a pas lieu, dans les phrases dont nous nous occupons, d'attacher au mot *cabañas* l'idée de « troupeau parqué » sens qui lui est attribué quelquefois dans la langue espagnole, il faut forcément revenir à la pensée de lui faire exprimer de pauvres habitations ou chaumières. Ce point n'ayant pas une très-grande importance pour le livre, je dois m'excuser d'y avoir insisté si longtemps.

Page 259. — *Prunes*. Il ne faut pas prendre ce mot au sérieux, quoiqu'il traduise fidèlement l'expression *ciruela* employée par Bernal Diaz. En réalité, il n'y avait pas de vraies prunes au Mexique avant la conquête. Le fruit dont parle notre auteur était peut-être ce qu'on appelle aujourd'hui *capulin*, car il en existe une espèce qui est presque de la grosseur de nos prunes ordinaires et qui pourrait même passer pour une prune sauvage. L'arbre qui la produit porte en botanique, d'après Hernandez, la dénomination de *Prunus capulin*. Mais je croirais que le fruit dont parle Bernal Diaz était plutôt celui que l'on appelle *ciruela* encore aujourd'hui dans divers endroits du pays et qui est très-abondant en Terre-Chaude. Il est plus gros que le précédent et d'un goût plus agréable. Il paraît du reste correspondre au *Spondias* de Linné.

Disons ici dans cette même note et sans désignation de page correspondante dans le texte, que le mot *ceiba*, que l'on y trouve en différents endroits, désigne le *Bombax ceiba*, en français « fromager ».

Page 338. — *Campagne de Honduras*. Une des plus tristes choses des campagnes de Cortès, c'est assurément son entreprise sur Honduras à la recherche de Christoval de Oli, après la rébellion de ce capitaine. Le récit de Bernal Diaz est si confus qu'on a de la peine à se faire une juste idée de l'itinéraire qui fut suivi dans cette déplorable expédition. Cependant il est certain que les pays au

milieu desquels il s'aventura étaient à ce point impraticables qu'on se demande encore aujourd'hui comment il y put passer, car, même actuellement, il serait bien difficile d'y conduire une nombreuse réunion d'hommes sans exposer la plus grande partie de leurs existences. Ce sont, en effet, des lieux bas parsemés de rivières qui débordent à tout instant et inondent les districts dans tout le parcours, depuis Guaçacualco jusqu'à Honduras. L'auteur de l'Introduction des *Lettres* de Cortès, don Pascual de Gayangos, nous dit à ce sujet :

« La *cinquième relation* (de Cortès), écrite aussitôt après son retour à Mexico, raconte fort en détail les différents événements de son voyage à travers des provinces éloignées et presque complétement inconnues. Cortès partit de Mexico le 12 octobre 1524. Il descendit de la Cordillière et se rendit à Guaçacualco où il s'arrêta jusqu'à ce qu'il eut appris par les gens de Tabasco quelle route il devait suivre pour arriver où Christoval de Oli s'était établi, attendu que Cortès s'était proposé de faire par terre cette campagne, après avoir reconnu l'impossibilité de former une seconde flotte. Les provinces et les districts qu'il parcourut dans sa marche sont très-peu connus, et au surplus la diversité des dénominations que Diaz, Gomara, Herrera et autres écrivains leur donnent est si considérable que ce n'est pas une mince entreprise de vouloir fixer les différents points de l'itinéraire du conquérant. Il suffira de dire que Cortès, avec sa petite armée composée de trois cents Espagnols et de trois mille Indiens du Mexique, suivit la route indiquée par les marchands de Tabasco. Après avoir traversé avec de grandes difficultés plusieurs marais et estuaires, il parvint à Iztapan, bourg considérable situé sur le bord d'une rivière tributaire du Grijalva. Il arriva de là à un village que sa relation appelle Tatahuitalpan, ensuite à Ciguatespan, à Teutitan et enfin à Izancanac, capitale de la province d'Acalan. Ce fut dans ce dernier point que Cortès put entrer en communications avec la côte au moyen de *canoas* que lui fournirent les indigènes, et recevoir ainsi des nouvelles de Santisteban, du Panuco, de Medellin, du bourg de Espiritu Santo et même de Mexico. Entre Iztapan et la capitale d'Acalan, Cortès dut passer par un hameau plus tard appelé Tres Cruzes, en souvenir des trois croix que, dans son zèle pour la religion, il planta en cet endroit, et à très-peu de distance de la célèbre Palenque dont les imposantes ruines, restes d'une civilisation antique, appellent aujourd'hui l'attention du voyageur. Apoxpolon,

seigneur de cette province, l'accueillit fort bien et lui fournit des vivres et des guides avec lesquels Cortès, après avoir traversé une province du nom de Mazatlan, arriva au pays des Itzas, dont le cacique, appelé Canec, vivait au milieu du lac de Peten dans l'île de Tayassal. De là il passa à Taica ; ensuite à Checan, résidence d'un cacique nommé Amohan; et, continuant sa marche par Açuçulin et Taniha, où il reçut des nouvelles certaines des Espagnols qu'il cherchait, il arriva à Nito, autrement dit San Gil de Buena Vista, sur le Golfo Dulce, que quelques-uns ont confondu avec Naco, autre village de Honduras. »

Cette explication, déjà fort utile pour la compréhension du texte embrouillé de Bernal Diaz, n'est pas propre à donner une idée des difficultés que le conquérant dut nécessairement rencontrer dans son voyage. Celles-ci provenaient en partie des conditions du sol, en partie aussi de la température élevée qui est constamment ressentie dans ces parages. Quel est en effet le pays parcouru par Cortès? Parti de Guaçacualco, il ne s'éloigne que timidement de la côte, à cause du besoin où il se trouve de communiquer avec les deux navires auxquels il a donné rendez-vous. Donc, après s'être légèrement détourné vers le sud, il oblique à gauche et prend une direction à peu près rectiligne vers l'ouest, traversant ainsi, dans son ignorance du pays, les points les plus abaissés du sol de ces parages, entrecoupés partout d'innombrables cours d'eau qui grossissent à tout instant, sortent de leur lit, y rentrent et laissent à découvert d'immondes marécages. Si l'on considère que la température était très-élevée, que les nuits se passaient sans abri, que les hommes marchaient la plupart dans un état d'esprit qui produisait un abattement moral incessant; si d'ailleurs on rapproche de ces circonstances le manque de nourriture ou du moins l'usage d'aliments peu salubres et insuffisants, on se demande comment Cortès put conserver quelques hommes pour arriver au terme de son voyage. Il se décida néanmoins à prendre la direction du sud-ouest qui devait le conduire au lieu de sa destination, c'est-à-dire au fond du golfe de Honduras, vers la pointe que la mer vient former au sud du Yucatan anglais d'aujourd'hui.

La distance à parcourir était alors comme aujourd'hui hérissée des mille obstacles inséparables d'un pays très-chaud, fortement boisé, bas et partout coupé par des bras de rivières qui débordent. Les difficultés qui en résultent pour la vie de l'homme ont été si grandes de tout temps, qu'aujourd'hui encore la partie moyenne

du terrain par lequel le Yucatan se lie au continent est restée presque complétement inhabitée, malgré les ressources que d'ailleurs on y pourrait trouver comme éléments de production et de trafic.

Ces pays ne me sont pas personnellement inconnus; j'y ai parcouru de longues distances en l'année 1848, et, dès 1861, dans une étude de géographie médicale sur ces contrées, j'avais donné la description suivante de l'État de Tabasco :

« Placé à l'ouest du précédent (Yucatan), il prend naissance par sa limite méridionale au pied des montagnes de Chiapas. Son niveau, dès ce point, se rapproche beaucoup de celui de l'Océan. Procédant ensuite par ondulations qui présentent d'espace en espace quelques coteaux d'une hauteur minime; remarquable plutôt par l'uniformité de sa surface, ce terrain s'avance vers le golfe dont les eaux forment sa limite septentrionale, tandis qu'une ligne conventionnelle, qu'aucun accident géographique ne vient déterminer, le sépare, à l'ouest, de l'État de Vera Cruz.

« Il est presque impossible de décrire avec exactitude le système hydrographique de ce pays éminemment marécageux. Les rivières, roulant avec lenteur sur un terrain presque horizontal, s'arrêtent au moindre obstacle, se divisent, s'entrelacent, sortent de leurs lits, submergent souvent les trois quarts de la province, et forment alors un vaste lac où des coteaux nombreux, s'élevant sur les eaux comme des îles, prêtent un abri aux hommes et aux animaux. Aux époques de ces inondations, des embarcations naviguent en tout sens. Des canaux, que le rapprochement des collines rétrécit de loin en loin, font communiquer entre eux les vallons transformés en lagunes. Des savanes étendues et basses ne présentent plus nue de vastes surfaces liquides où les eaux s'élèvent assez pour permettre aux chaloupes de les sillonner en toutes directions.

« Mais bientôt les flots s'écoulent lentement vers les lits qui les ont fournis. Alors encore presque tout le pays peut être parcouru à l'aide d'embarcations, grâce à l'entrecroisement infini de nombreuses rivières. La principale, à l'est, sépare cet État de celui du Yucatan. C'est l'Uzumacinta. Coulant du sud-est au nord-ouest, elle baigne en passant des forêts d'acajou d'une grande richesse. A Jonuta, elle envoie vers le nord une branche importante qui, sous le nom de Palizada, va déboucher à la lagune de Terminos, apportant au port de Carmen le produit lucratif des coupes de bois de Campêche. L'Uzumacinta, poursuivant depuis Jonuta sa première direction, laisse encore échapper vers le golfe la branche du San-Pedro, et confond enfin ses eaux avec celles du fleuve Grijalva, peu de lieues avant son embouchure. Si maintenant de ce point d'union et remontant le courant du Grijalva, nous tirons une ligne qui d'abord marche du nord au sud jusqu'à la capitale, et se dévie ensuite vers l'ouest de manière à joindre la ligne de jonction de Chiapas avec le district de Tehuantepec, le fleuve de Grijalva formera avec l'Uzumacinta un vaste angle. En en limitant l'ouverture et l'étendue par une

ligne tirée à la base des montagnes de Chiapas, nous formerons un triangle dont la surface contiendra, en grande partie, le système hydrographique de ce pays curieux. Là, tous les courants se joignant, s'entrelaçant, se séparant encore, concourront à l'accroissement du Grijalva qui jettera dans le golfe la plus grande partie de ce déversement des Cordillières de Chiapas. A partir de San-Juan-Bautista, ce fleuve est réellement magnifique. L'écartement de ses bords, la lenteur de ses flots et l'aspect imposant de la végétation qui l'accompagne, lui donnent un air de majestueuse grandeur. Mais on chercherait vainement sur ses rives cet essaim de population indigène qui arrêta jadis les premiers pas de Cortès dans la Nouvelle-Espagne. L'Indien a fui ces lieux immondes, et le Grijalva, poursuivant sa marche lente et silencieuse, ne baigne que des solitudes depuis San-Juan-Bautista jusqu'à la Frontera.

« Trois embouchures, à l'ouest de celle-ci, déversent encore dans le golfe les eaux de trois rivières moins importantes. Telle est, au point de vue des cours d'eau, cette partie presque oubliée de la République mexicaine. Les débordements fréquents de tant de rivières, qui s'entrelacent par des bras si nombreux, font de cet État un des pays les plus marécageux du globe. » (JOURDANET, *Le Mexique et l'Amérique tropicale*, page 151. Paris, 1861)

Page 365. — *Mort de Guatimozin.* La mort de ce héros eut lieu dans des circonstances qui impriment à la vie de Cortès une tache ineffaçable. Le supplice du prince est inexcusable à tous les points de vue possibles; il est donc très-intéressant de savoir comment l'historien aux gages de Cortès, Gomara, a raconté ce crime impardonnable. Il donne d'abord pour certaine, sans la prouver aucunement, la conspiration de Guatimozin, car il dit :

« Cortès emmenait avec lui Quahutimoc (Guatimozin) et beaucoup d'autres grands seigneurs mexicains, afin qu'ils ne troublassent point la capitale et le pays; il avait en même temps trois mille Indiens pour servir aux transports. Quahutimoc souffrait avec peine qu'une garde le surveillât sans cesse; il conservait d'ailleurs toutes les aspirations d'un roi; il voyait les Espagnols privés de tout appui du dehors, affaiblis par leurs marches et perdus dans un pays inconnu. La pensée lui vint alors de les massacrer, Cortès surtout, pour se venger d'eux, rentrer à Mexico aux cris de liberté et se proclamer roi comme il était auparavant. Il s'en ouvrit aux seigneurs qui étaient en sa compagnie et il en donna avis aux Indiens mexicains, afin qu'en un même jour ils massacrassent tous les Espagnols qui se trouvaient dans la campagne, en faisant remarquer qu'ils n'étaient que deux cents, ne possédant que cin-

quante chevaux et vivant en état de querelle, divisés en plusieurs partis. Si l'exécution eût été aussi adroite que la pensée était juste, le plan aurait été sérieux, car Cortès avait très-peu de monde, et les Espagnols s'entendaient fort mal entre eux. Ils étaient si peu nombreux alors, parce qu'une partie des forces espagnoles se trouvait à Quahutemallam avec Alvarado, à Higueras avec Casas, et aux mines de Michuacan. Les Mexicains firent leur plan pour le jour où ils verraient les Espagnols mal gardés ou faciles à prendre au piége. Obéissant en attendant aux ordres préparatoires de Quahutimoc, ils faisaient grand bruit toutes les nuits avec leurs atabales, leurs porte-voix et leurs conques marines. Comme ce tapage était hors de leurs habitudes, les Espagnols s'en préoccupèrent et en recherchèrent les causes. Ils se méfièrent des Indiens; je ne sais si c'était déjà parce qu'ils possédaient quelque indice ou même la certitude sur leurs projets. Le fait est qu'ils ne s'éloignaient plus qu'armés, et, même dans les processions qu'ils faisaient pour la réussite de Cortès, ils menaient à côté d'eux leurs chevaux sellés et bridés. Mexicalcinco, qui porta plus tard le nom de Christobal, découvrit à Cortès la conjuration et le plan de Quahutimoc, lui montrant un papier où figuraient les noms des grands seigneurs qui tramaient ce projet de massacre. Cortès loua beaucoup la conduite de Mexicalcinco, lui promit ses plus grandes faveurs, et fit arrêter dix personnages, dont les noms se lisaient dans la liste, sans qu'aucun d'eux pût savoir ce qui arrivait aux autres. Il leur demanda combien ils étaient de conspirateurs, faisant croire successivement à celui qu'il interrogeait qu'il le savait déjà par d'autres. A son dire, c'était si certain qu'aucun d'eux ne le pouvait nier. C'est ainsi que tous arrivèrent à avouer que Quahutimoc, Covanccochein et Tetepanquezatl avaient été les promoteurs du projet. » (Gomara, *Cronica de la Nueva España*, cap. CLXX.)

Pages 374 et 385. — *Canoas* et *pedernales*. Je n'ai pas traduit ces deux mots. Le mot *canoa* sert à désigner une embarcation dont l'importance et la facture sont différentes selon les lieux. Ainsi, dans le Yucatan, j'ai vu ce mot désigner de grandes chaloupes qui ont presque le port d'une petite goëlette. Elles servaient au commerce de cabotage entre les différents ports du sud du golfe du Mexique. En d'autres lieux, le mot de *canoa* est réservé aux petites embarcations que l'on fait d'une pièce en creusant les troncs d'arbres. Ainsi faites, dans le Yucatan on les appelle *cayucos*.

Pedernal est un mot destiné à désigner les silex et surtout l'obsidienne.

Page 441. — *Y luego se dixo misa;* « on dit la messe aussitôt. » Les expressions qui précèdent paraissent bien simples, tant en espagnol qu'en français, et on ne se douterait guère que par elles Bernal Diaz a soulevé un monde de disputes. Il les a d'abord employées en effet à la page 124 du tome premier de cette traduction, où l'on peut lire ces simples mots : « Et nous fîmes un autel, sur lequel on dit la messe aussitôt. » Ce passage se trouve au chapitre XXXVIII, dans lequel Bernal Diaz décrit le débarquement de Cortès à la plage de Saint-Jean d'Uloa. Or c'était un vendredi saint, et il n'est pas de rite en l'Église romaine qu'on dise la messe ce jour-là. L'annonce de cette cérémonie par un homme aussi sérieux que Bernal Diaz a dû naturellement faire scandale, et l'on s'est demandé comment il se faisait que le Père Olmedo, un homme si recommandable et théologien à bon droit estimé, eût commis une infraction si flagrante aux coutumes établies. Il en est résulté que dans la préface du grand ouvrage d'Herrera on a cherché, par une discussion théologique des plus embrouillées, à rendre explicable ce fait évidemment contraire aux usages de l'Église. Mais voici, d'un autre côté, dans l'ouvrage de Clavijero, la note suivante :

« Solis combat Bernal Diaz et Herrera pour avoir affirmé qu'on avait dit la messe le vendredi saint à la plage d'Uloa. L'auteur de la préface de l'édition d'Herrera de 1730 fait les frais d'une grande abondance d'érudition inopportune et ennuyeuse pour justifier la prétendue célébration de la messe en ce saint jour. Mais que Solis et cet auteur me permettent de leur dire qu'ils n'ont pas bien compris le texte de Bernal Diaz. »

Je trouve pour ma part ce dernier jugement excessif. Il est en effet très-difficile de voir au texte de Bernal Diaz un sens plus naturel que celui dont la traduction est la suivante : « Nous fîmes un autel sur lequel on dit la messe *aussitôt*. » Outre la valeur des mots qui autorise en elle-même et paraît commander cette version, nous avons dans Bernal Diaz un autre passage absolument identique dans les termes et à propos duquel il serait absurde de penser à un sens différent. Cela se rapporte au retour de Cortès de l'expédition de Honduras. Il arrive nuitamment, quelques instants avant le lever du jour, aux abords de la ville même de Vera Cruz. Avançant en silence avec quelques-uns de ses compagnons d'armes, il

s'introduit dans l'église dont les portes sont trouvées ouvertes et s'y met en prières. Le jour venu, le sacristain, effrayé de la vue de tant de monde, avertit les habitants qui se lèvent en sursaut et courent, les autorités en tête, s'assurer des causes de ce fait inusité. L'explication ne tarde pas à venir, et Cortès reconnu devient l'occasion d'une joie générale. Mais, avant de penser à autre chose, le conquérant voulut entendre une messe, qui fut en effet dite en ce moment même ; et c'est à ce propos que Bernal Diaz nous dit : *Y luego se dixo misa, y le llevaron a aposentar...;* ce que l'on ne peut traduire assurément que par ces mots : « *A l'instant* on dit la messe et on le mena loger à... »

Toute la difficulté du passage consiste à savoir si l'adverbe espagnol *luego* signifie *à l'instant* ou *bientôt*; car si l'on peut le traduire de cette dernière façon, il est clair que toute difficulté disparaît à propos du vendredi saint, attendu que la traduction nous amènerait à dire : « Et l'on fit un autel, sur lequel on ne tarda pas à dire la messe. » Dès lors on pourrait croire qu'elle ne fut point dite ce jour-là, mais n'importe lequel des jours suivants, quand l'autel fut achevé. Malheureusement la seconde phrase, que l'on peut dire identique, dont Bernal Diaz se sert dans l'autre circonstance analogue, oblige à dire, en traduisant *luego* par *aussitôt*, que l'on dit la messe à l'instant même, car le second membre de la phrase prouve que ce ne fut qu'après cette cérémonie qu'on conduisit Cortès au logement qui lui était destiné. Le commentateur de Clavijero a avancé par conséquent d'une manière fort légère que c'était ne pas comprendre le texte de Bernal Diaz que d'affirmer d'après lui qu'on avait dit la messe le vendredi saint. Par ce jugement il a voulu prétendre sans nul doute que *luego* était employé dans le sens de *bientôt*. Je veux bien qu'il en soit ainsi en effet ; mais un lecteur sensé a le droit et le devoir même de prétendre le contraire, puisque, dans le même auteur et à propos d'une circonstance semblable, le mot *luego* signifie avec toute évidence « à l'instant même ».

Je donne à cette discussion grammaticale un intérêt qui me paraît autoriser le prolongement de cette déjà trop longue note. J'y puise en effet une occasion de faire voir à mon lecteur à quel point la confusion et le peu de précision du langage de mon auteur engendrent de difficultés pour celui qui essaye de le traduire. Le mot *luego*, dans la langue espagnole, peut être adverbe ou conjonction. Dans ce dernier sens il s'emploie pour conclure, avec la signification du mot latin *ergo*. Exemple : *Sucedio lo que dije, luego tuve*

razon; « Ce que j'avais dit est arrivé, j'avais *donc* raison. » Mais c'est avec la signification adverbiale que le mot *luego* est employé le plus généralement. Alors il peut être destiné à marquer dans le temps un acte immédiat, ou bien une action rapprochée. Quand il est employé avec le futur du verbe, c'est toujours dans ce dernier sens ; mais lorsqu'on en fait usage avec un temps passé ou avec un verbe qui se trouve au présent, le sens du mot indique l'actualité. Exemple : « On m'envoya chercher et j'y fus *à l'instant;* » *Me mandaron buscar, y fui luego.* Je dois avouer que ce n'est pas avec cette précision de temps que le mot est toujours employé dans l'usage, et que très-souvent il est destiné à faire comprendre que l'acte dont il s'agit ne sera pas éloigné. C'est dans ce sens que Bernal Diaz l'emploie fréquemment, surtout au commencement d'une phrase, pour indiquer que l'acte du verbe suivant ne tarda pas à avoir lieu.

Mais nous avons à ce sujet une chose triste à dire : c'est que Bernal Diaz fait souvent usage de ce mot sans qu'il soit possible de lui attribuer une valeur quelconque. Trois adverbes se présentent dans son récit assez fréquemment et d'une manière assez inopportune pour rappeler le souvenir de nombreuses personnes qui, adoptant un mot devenu ainsi le tic de leur conversation, intercalent à tout propos au milieu des phrases un « Entendez-vous !... Voyez-vous ! » ou toute autre expression sans valeur. Bernal Diaz, écrivant sans doute comme il parlait, emploie à chaque instant les expressions : *porque*, *pues* et *luego*, sans qu'il soit possible d'y voir une nécessité pour la phrase où elles se trouvent, tandis que d'ordinaire elles ne servent qu'à l'embrouiller. C'est à propos d'un auteur si peu précis que la note de Clavijero taxe d'inintelligence les personnes qui ont donné au mot *luego* de Bernal Diaz son sens le plus naturel, en lui faisant signifier, dans le cas dont il s'agit, que le moine de l'expédition de Cortès dit la messe le vendredi saint aussitôt après son arrivée. Quant à moi, j'affirme que savoir si l'on dit ou si l'on ne dit pas la messe ce jour-là est chose discutable, attendu que l'affirmation de Bernal Diaz avec le mot *luego* ne signifie absolument rien de sérieux quant au temps absolument précis.

Pour augmenter la confusion de ce passage, je porterai l'attention sur ce double fait. Le jour du débarquement, c'est-à-dire le vendredi saint, Diaz dit : « Nous fîmes un autel et l'on dit la messe.... *à l'instant* ou *bientôt*, » comme le lecteur voudra. D'après ce passage il paraît bien certain que l'autel est fait et que le jour sui-

vant ou ce jour-là même on y dit la messe. Or il n'en est rien, car le surlendemain, jour de Pâques, les caciques étant venus rendre visite à Cortès, Diaz nous dit ce qui suit: « Cortès, au moyen de nos interprètes, leur dit qu'ils fussent les bienvenus, les embrassa et les pria de l'excuser un instant, qu'il ne tarderait pas à leur parler. *En attendant, il fit dresser un autel*, le mieux que les circonstances permirent. Fray Bartolomé de Olmedo dit une messe chantée avec l'assistance du Père Juan Diaz. » Voilà donc un passage qui prouve que l'autel de l'avant-veille n'avait pas été fait ou n'avait eu que la durée d'un jour. On penche naturellement pour cette dernière opinion, car si le dimanche de Pâques l'autel fut construit sur-le-champ et si l'on y dit la messe aussitôt, c'est que les expressions analogues de l'auteur à propos du même acte pour l'avant-veille signifieraient absolument la même chose, c'est-à-dire qu'on construisit un autel provisoire sur lequel on dit la messe, et que cet autel embarrassant ou peu solide disparut après la cérémonie, de manière qu'il fallut recommencer le même travail le surlendemain. Si cela n'est pas ainsi, il faut simplement avouer que la mémoire a fait défaut à Bernal Diaz et qu'il a confondu l'acte du dimanche avec celui du vendredi saint qui en ce cas n'aurait pas existé. La première messe aurait été celle du jour de Pâques et ce que Bernal Diaz en dit le vendredi saint ne serait qu'une annonce anticipée et confuse. En somme, comme je l'ai dit, texte embrouillé, sans aucune signification précise et que le lecteur est libre de comprendre dans le sens que son esprit lui indiquera comme le plus raisonnable.

Quant à moi, de cette longue dissertation je ne veux retirer qu'un avantage : l'indulgence des appréciateurs de ma traduction, en présence d'un auteur qui offre souvent des difficultés analogues.

(Voyez ma traduction, pages 124 et 125 du tome I et 441 du tome II. — Voyez Clavijero, traduction mexicaine, page 217, et la préface d'Herrera).

Page 585. — *Tierra de Campos*. Ces expressions sont employées par Bernal Diaz pour désigner le lieu de naissance de Diego de Ordas. La traduction en serait facile si *Campos* n'était pas écrit avec une lettre capitale qui paraît désigner un nom propre de lieu : ville, bourg ou village. Or, dans ce sens je ne connais que Campos, station thermale renommée dans l'île Majorque. Mais nous savons qu'Ordas naquit dans le royaume de Leon. On peut, je crois,

en conclure que le *C* capital de Bernal Diaz est de trop, et que *tierra de campos* ramené à une orthographe plus simple signifie « pays de culture »; c'est-à-dire que, d'après notre auteur, Diego de Ordas était d'origine campagnarde. Du reste, déjà dans le tome second, à la page 320, la même difficulté s'est présentée à propos d'un bourg que Bernal Diaz dit être situé en *Tierra de Campo.* J'ai laissé la difficulté subsister en écrivant les mots espagnols eux-mêmes sans les traduire. La réflexion m'étant venue depuis, je n'hésite plus à penser qu'il aurait fallu dire en français : « bourg situé dans un pays de culture. »

Ce que je viens de dire là d'une lettre capitale indûment employée dans la première édition de B. Diaz et dans celles qui ont suivi, se reproduit très-souvent et engendre la confusion dans plusieurs passages de ses Mémoires. Je n'en donnerai qu'un exemple. A la page 403, nous lisons: « le licencié Lopez, médecin de l'expédition »; croirait-on que Bernal Diaz a écrit: *licenciado Lopez Medico,* ce qui forcerait à croire que ce licencié ne s'appelait pas seulement Lopez, mais portait le double nom patronymique de Lopez Medico? Fort heureusement que dans un passage qui précède nous avons vu que parmi les hommes qui accompagnèrent Cortès à Honduras, figure un licencié Lopez comme chirurgien de l'expédition.

Si je rapporte ce fait, c'est pour faire excuser quelque erreur que j'ignore et que j'aurai pu commettre, dans le sens que je viens d'indiquer, par suite de l'incorrection du texte de mon auteur. Il est une autre espèce d'erreur possible appartenant au même genre. Bernal Diaz, en inscrivant dans son texte les noms de ses personnages, les fait très-souvent suivre du lieu de leur origine: ainsi par exemple, Ortiz ou Herrera ou Orozco *de Salamanca.* Comme il ne met pas de virgule après Orozco et que les Espagnols placent fréquemment la particule *de* devant un de leurs noms patronymiques, il en résulte que l'on doit regarder *de Salamanca* comme servant à dénommer le personnage dont il s'agit. On est d'autant plus embarrassé pour prendre en traduisant une détermination à ce sujet, que dans quelques cas il en est réellement ainsi et que certains personnages portent en effet le nom de Salamanca. Si quelque erreur avait été commise par moi dans le sens que je viens de dire, le lecteur comprendra que je suis vraiment excusable.

SOMMAIRE DES NOTES

DU TRADUCTEUR

TOME PREMIER

TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

CHAPITRE CLV

CHAPITRE CLVI

CHAPITRE CLVII

CHAPITRE CLVIII

CHAPITRE CLIX

CHAPITRE CLX

CHAPITRE CLXI

CHAPITRE CLXII

CHAPITRE CLXIII

CHAPITRE CLXIV

CHAPITRE CLXV

CHAPITRE CLXVI

CHAPITRE CLXVII

CHAPITRE CLXVIII

CHAPITRE CLXIX

CHAPITRE CLXX

CHAPITRE CLXXI

CHAPITRE CLXXII

CHAPITRE CLXXIII

CHAPITRE CLXXIV

CHAPITRE CLXXV

CHAPITRE CLXXVI

CHAPITRE CLXXVII

CHAPITRE CLXXXVII

CHAPITRE CLXXXVIII

CHAPITRE CLXXXIX

CHAPITRE CXC

CHAPITRE CXCI

CHAPITRE CXCII

CHAPITRE CXCIII

FIN DU TOME SECOND.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ERRATA DU TOME SECOND

Pages	Lignes	Au lieu de	Lire
5	1er al., 8e l.	Juan de Alderete	Julian
7	ligne 4	sûreié	sûreté
7	— 5	poussatent	poussaient
48	2 et 3 d'en bas	distinctions honorifi-fiques	*encomiendas*
140	1er al., l. 10	Cortès fut visiter	Cortès fit visiter
140	— l. 11	Il trouva	On trouva
301	dern. lig.	ils	il
306	2e al., 4e l.	l'inspecteur	l'intendant
346	l. 4 d'en bas	.... et de trois mille In diens mexicains (1)	
376	av.-dern. l.	établissements l y avait	établissements. Il y avait
413	1er al., l. 4	fournitures	provisions
637	1er al., l. 11	chaditres	chapitres
637	— l. 17	il est	elle est

(1) La phrase n'est pas finie. La typographie a omis un complément de deux lignes. Ce passage complet doit être rétabli comme suit : « Cortès me donna, à titre de capitaine, le commandement de trente Espagnols et de trois mille Indiens mexicains, avec ordre de marcher contre les villages soulevés du district de Cimatan et d'y maintenir les trois mille Mexicains auxiliaires. »